



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

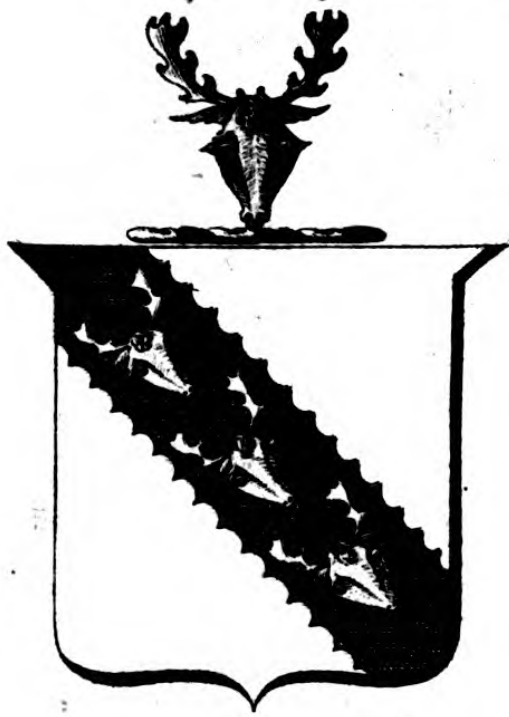
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

C. 1.

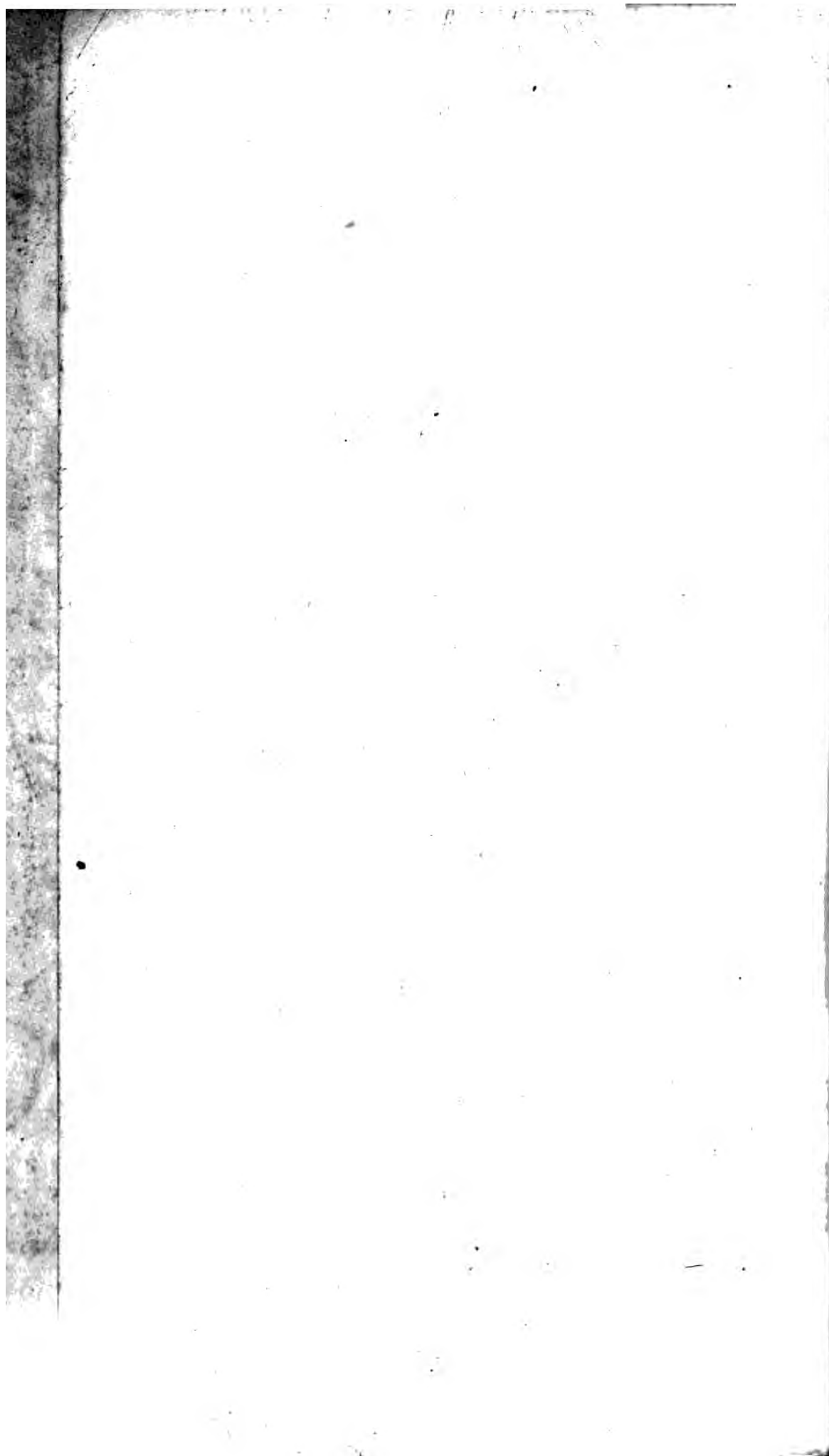
291. 6 B 50

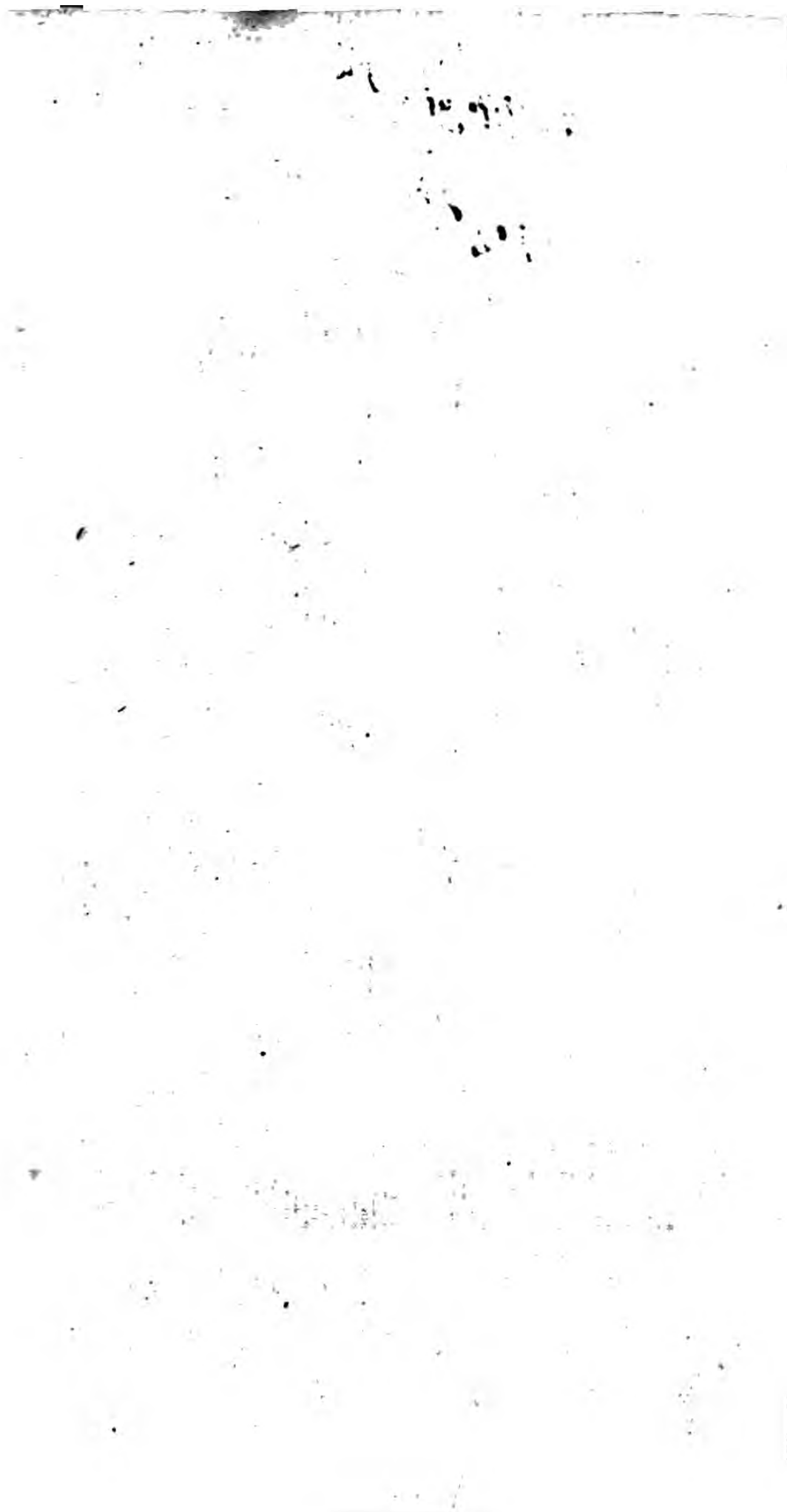


Plas-Heaton.











*Charles de Saint Denis
Seigneur de Saint Evremond.*

OEUVRES M E L É E S D E

MR. DE SAINT-EVREMOND,

Publiées sur les Manuscrits de l' Auteur.

Nouvelle Edition revue, corrigée & augmentée de
nouvelles Remarques.

TOME PREMIER.



A A M S T E R D A M,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire.

MDCCVI.

Avec Privilege de N. S. les Etats de Hollande & de Westfrise.

Auten

OXFORD

UNIVERSITY PRESS

DE

Printed by the University Press, Oxford.
The University Press, Oxford.



OXFORD

P R I V I L E G I E.

DE Staten van Holland ende West-
Vrieland: Doen te weten, Alzo Ons vertoont is
by *Pieter Mortier* Boekverkooper, wonende tot
Amsterdam, dat hy Suppliant bezich was met het her-
drukken, en vermeederen van zeeker Boek, genaamt *tou-
tes les Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond, Saint-Evre-
moniana, & les Memoires de Saint-Evremond* in verscheide
Volumes, 't welk hy met grooten kosten deede drukken,
en vermeederen, dog hy Suppliant beducht was, dat wel
iemant anders tot zyn Suppliant groote schade, 't zelve
boek soude willen nadrukken, zo keerde hy zich, Ons
biddende dat Wy hem Suppliant liefde te begonstigen
met een Speciaal O&roy om 't zelve Boek met Seclufie
van alle andere alhier te Landen gedurende den tyd van
vyftien eerftkomende Jaren alleen te mogen drukken, in
zodanige Formaat, als hy Suppliant goet vinden zoude,
't zy met ofte zonder platen, mer verbod, dat niemant
anders gedurende den voornoemden tyd 't voorschreven
Boek in 't geheel, ofte ten deele zoude mogen drukken
ofte elders gedrukt zynde, binnen deze Landen te bren-
gen, verruilen, ofte verkopen, op zekere groote poene
tegens d'overtreeders te verbeuren, zo is 't, dat Wy de
zaake, ende 't verzoek voorschreven overgemerkt heb-
bende, ende genegen wezende ter bede van den Suppliant
uyt Onze regte wetenschap, Souvraine maght, ende au-
thoriteyt den zelve Suppliant geconsenteert, geaccor-
deert, ende geo&royeert hebben, consenteren, accor-
deren, ende o&royeren mits dezen, dat hy gedurende
den tyd van vyftien eerft achter-eenvolgende Jaren het
voorschreven Boek, genaemt *toutes les Oeuvres de Monsieur
de Saint-Evremond, Saint-Evremoniana & les Memoires
de Saint-Evremond* in verscheide Volumes binnen den voor-
schreeven Onzen Landen alleen zal mogen drukken, doen
drukken, uitgeven, ende verkopen, in zodanige For-
maat, als hy goet vinden zoude, met ofte zonder platen,
verbiidende daarom alleen, ende een iegelyk het zelve
Boek in 't geheel, ofte ten deele naar te drukken, ofte
elders naagedrukt, binnen den zelve Onzen Landen te
brengen, uit te geven, ofte verkopen, op verbeurte van
alle de naagedrukte; ingebragte, ofte verkogte exem-
plaaren, ende een boete van drie hondert guldens daar-
enboven te verbeuren, te appliceren een derde part voor
den Officier, die de Calange doen zal, een derde part
voor den armen der plaatze daar het casus voorvallen
zal,

zal, ende het restteerende derde part voor den Suppliant, alles in dien verstande, dat Wy den Suppliant met dezen Onzen Oetroy alleen willende gratificeren tot verhoedinge van zyne schade door het nadrukken van het voorschreven Boek daar door in geenige deele verstaanden inhouden van dien te authoriseeren, ofte advoueren, ende veel min het zelve onder Onse Protectie, ende bescherminge eenig meerder credit, aanzien, ofte reputatie te geven, neen maer den Suppliant in cas daarinne iets onbehoorlyks zoudé influeeren, alle het zelve tot zyne laste zal gehouden wezen te verantwoorden, tot dien einde wel expresselyk begeerende, dat by aldien hy dezen Onzen Oetroy voor het zelve Boek zal willen stellen, daar van geen geabrevieerde, ofte gecontraheerde mentie zal maaken, neen maer gehouden wezen het zelve Oetroy, in 't geheel, ende zonder enige Omiffie daar voor te drukken, ofte te doen drukken, ende dat hy gehouden zal zyn een exemplaar van het zelve Boek gebonden, ende wel geconditioneert te brengen in de Bibliothecq van Onze Universiteit tot Leiden, ende daar van behoorlyk te doen blyken, alles op poene van het effect van dien te verliezen: Ende ten einde de Suppliant dezen Onzen consente, ende Oetroy mogen genieten als naar behoren, lasten Wy allen, ende een iegelyken, die 't aangaan mag, dat zy den Suppliant van den inhonde van dezen doen, laten ende gedogen, rustelyk, vredelyk, ende volkomelyk genieten ende gebruiken, cessierende alle belet ter contrarie gedaan, in den Hage onder Onzen groote Zegele hier onder aan doen hangen, den drie-en-twintigte Augusti in 't Jaar Onzes Heer en Zaligmakers zeventien hondert vier.

A. HEINSIUS.

Ter Ordonnantie van de Staten

SIMON van BEAUMONT.

AVERTISSEMENT

Sur cette

NOUVELLE EDITION.

Cette Edition des OUVRES de Mr. de Saint-Evremond, est exactement conforme à celle que Mr. Silvestre & moi avons publiée à Londres, il y a six Mois. Tous les Changemens que j'y ai fait, ne sauroient établir une Difference essentielle. Voici les plus considerables. J'ai revû avec soin les Feuilles de l'Edition de Londres, avant que de les envoyer au Libraire; & j'y ai corrigé quelques Fautes que les Imprimeurs y avoient laissées. J'ai fait plusieurs Alterations dans les Notes: j'en ai retranché quelques unes; j'en ai ajouté beaucoup d'autres; & j'en ai reformé un assez grand nombre. J'ai remis à leur place les Pieces, qui, par inadvertence ou autrement, n'avoient pas été rangées selon l'ordre de leur Composition; & j'ai inseré dans le Corps de l'Ouvrage, celles qui étoient à la fin, sous le Titre de Fragmens. Enfin j'ai refondu les Tables des Matieres, & je les ai augmentées de la moitié. Le Libraire n'a rien oublié de son côté, pour rendre cette Edition aussi belle & aussi correcte qu'il étoit possible;

AVERTISSEMENT.

ble; & je ne doute point qu'à la faveur de tous ces Avantages, elle ne soit bien reçue du Public.

Au reste, comme on a retranché de cette Edition, aussi bien que de la précédente, toutes les Pièces qui n'étoient pas de Mr. de Saint-Evremond, & que la plupart de ces sortes de Pièces ont eû l'Approbation du Public; j'ai crû en devoir faire rimprimer les meilleures. Elles paroîtront dans très-peu de tems, en deux Volumes de la grandeur de ceux-ci, & plus correctes qu'on ne les a encore vûes. J'y ajouterai quelques Ouvrages, où Mr. de St. Evremond a eû beaucoup de part, comme on le verra dans les Notes. Tels sont, l'APOLOGIE pour Mr. le Duc de Beaufort, les Réflexions sur la MAXIME qu'il ne faut point manquer à ses Amis, &c. J'y mettrai aussi quelques Pièces, de differents Auteurs, qui n'ont point encore été publiées, ou qu'on ne trouve plus que difficilement; entr'autres les Mélanges d'Histoire & de Litterature de Mr. Colomiés, qu'il avoit corrigés & augmentés, & auxquels j'ai donné le nom de COLOMESIANA.

On trouvera à la tête de ce Recueil un Memoire, qu'on pourroit nommer LA VIE DE MR. DE SAINT-EVREMOND, puisqu'il contiendra toutes les Particularités qu'il m'en

AVERTISSEMENT.

m'en a dites lui-même, ou que j'ai apprises de ses Amis. J'y ferai aussi l'Histoire de ses Ouvrages. Je marquerai le tems où ils ont été écrits, & ce qui lui avoit donné occasion de les écrire. Je parlerai amplement de l'Édition que Mr. Silvestre & moi en avons faite, des Manuscrits que nous avons eû entre les Mains, & de l'Ordre que nous avons suivi dans l'Arrangement des Pieces. Je n'oublierai pas de montrer combien les Editions précédentes étoient defectueuses; ni de faire sentir la nécessité qu'il y avoit, d'éclaircir les Ouvrages de Mr. de St. Evremond par des Notes. Je m'attacherais sur tout à rendre raison de celles que j'y ai faites.

En faisant le Portrait de Mr. de St. Evremond, je montrerai qu'il avoit de l'Erudition; mais une Erudition polie, & digne d'un Homme de sa Profession & de sa Qualité. Je remarquerai ensuite, qu'il approfondit les sujets qu'il traite; & que ses Expressions ne sont pas moins justes & délicates que ses Pensées. Cela me conduira naturellement à parler de son Stile; & j'espere de faire voir le peu de fondement, qu'il y a dans la Critique de ses Censeurs. J'expliquerai l'idée qu'il avoit de la Poésie; par où l'on verra que c'est faite de bien entrer dans son

* 4

but,

AVERTISSEMENT.

but, qu'on n'a pas une juste idée de la sienne. Je dirai les Raisons qui nous ont engagé de publier quelques Pièces qui n'intéressent pas assez le Public ; mais qui ne laissent pas d'avoir leur Mérite particulier, auprès de ceux qui ont vu les Actions qu'elles représentent, ou connu les Personnes qu'elles caractérisent. Et parce que la plupart de ces petits Ouvrages, ont été faits pour Madame la Duchesse Mazarin, cela me donnera occasion de rapporter plusieurs Particularités de sa Vie, qui pourront servir, en quelque manière, de Supplément à ses MEMOIRES.

Voilà, en général, le Plan que je me suis fait : & il me semble que le Public n'auroit plus rien à désirer sur cette Matière, si Mr. Silvestre avoit bien voulu l'exécuter. On verra par la PREFACE suivante, combien il s'en pourroit acquiter dignement.

DES MAIZEAUX.

A Londres le 1. d'Octobre 1705.

P R E-



P R E F A C E.

IL y a si long-tems qu'on demande une Edition correcte des Oeuvres de Monsieur de *Saint-Evremond*, que je ne doute point que le Public ne recoive favorablement celle qu'on lui donne. Elle peut passer en effet pour la premiere; toutes les Editions qui ont paru, soit en *France* ou en *Hollande* étant extrêmement defectueuses. Ceux qui n'ont pas connu Monsieur de *Saint-Evremond*, doivent savoir qu'il

* 5

n'a

P R E F A C E.

n'a jamais rien fait imprimer, & que les Livres qu'on a publiés sous son Nom, ont été imprimés sur des Copies qui couroient dans le Monde; Copies souvent tronquées, & d'ordinaire très-peu exactes. Les deux premiers Volumes qu'on a vûs de lui eurent un si prompt débit, que le Libraire de *Paris* voulant donner une Edition plus ample, n'épargna rien pour ramasser de nouvelles Pièces: cela fit que sans beaucoup de choix il ajouta aux véritables Ecrits de Monsieur de *Saint-Evremond* diverses Pièces qui n'étoient pas de lui. Ce desordre a augmenté dans toutes les Editions suivantes, & il est allé enfin si loin, qu'on a imprimé des Volumes entiers où il n'y a rien de Monsieur de *Saint-Evremond*. Tel est le SAINT-EVREMONIANA: tel est le RECUEIL d'Ouvrages de Monsieur de *Saint-Evremond*, imprimé chez *Anisson* en 1701. Je ne parle point des MEMOIRES de la Vie du Comte D... avant sa retraite, redigés par Monsieur de *Saint-Evremond*, à *Paris*. 2. Vol. 12. Ce seroit faire tort au discernement du Public, que de croire qu'il eut pû se laisser surprendre au Titre de ce Roman.

Il faut encore remarquer que dans les
Edi-

P R E F A C E.

Editions de *Paris* on a supprimé , ou du moins défiguré tous les Noms , & qu'on a retranché bien des endroits qui paroissent trop libres. Bien loin de corriger ces Fautes , on les a multipliées dans les Editions de *Hollande* : au lieu de rétablir les Omissions , on y a encore ajouté de mauvaises Pièces ; & l'on a fait un si étrange alliage de bonnes & de méchantes choses , que Monsieur de *Saint-Evremond* ne s'y reconnoissoit plus.

On l'avoit sollicité de *France* à revoir ses Ouvrages : les Amis qu'il avoit à *Londres* le pressoient tous les jours d'en donner une Edition qu'il pût avouer ; mais il s'en étoit toujours défendu. Depuis la dernière Paix , les Libraires de *Paris* lui firent faire des offres assez avantageuses , pour tenter un Homme moins désintéressé que lui : rien ne pût l'ébranler. „ J'ai „ un grand désavantage , mandoit-il à „ Mademoiselle de l'*Enclos* , en ces petits „ Traités qu'on imprime sous mon Nom. „ Il y en a de bien faits que je n'avoue „ point , parce qu'ils ne m'appartiennent „ pas ; & parmi les choses que j'ai faites „ on a mêlé beaucoup de Sottises , que „ je ne prens pas la peine de désavouer. „ A l'âge où je suis une heure de vie „ bien

P R E F A C E.

„ bien ménagée m'est plus confiderable
„ que l'interêt d'une médiocre Réputa-
„ tion. Qu'on se défait de l'Amour-pro-
„ pre difficilement ! Je le quitte comme
„ Auteur , je le reprens comme Philo-
„ fophe ; sentant une Volupté fecrette à
„ négliger ce qui fait le foin des autres. “

Il me fouvient que parlant un jour avec lui fur ce fujet , & lui ayant dit que puis qu'il ne vouloit pas prendre la peine de revoir fes Ouvrages , il devoit du moins donner cette fatisfaction à beaucoup d'Honnêtes-gens , de marquer les Pièces qu'il defavoüoit ; il me répondit , *Il fe mêle , peut-être , un peu de vanité dans ma conduite. Il y a telle Pièce imprimée parmi mes Oeuvres que j'avoüerois de tout mon cœur , & qui vaut mieux que ce que j'ai fait.*

Mais quoi que Monsieur de *Saint-Evremond* eût toujourns refusé de publier fes Ecrits , il changea de fentiment quelque tems avant fa Mort , & jetta les yeux fur Monsieur *Des Maizeaux* , pour le charger de ce foin. Il relût avec lui fes Ouvrages : il marqua fur un Exemplaire ce qui étoit de fa façon , & ce qui n'en étoit pas : il corrigea beaucoup de chofes , & lui donna des Eclairciffemens fur les endroits

P R E F A C E.

droits qui avoient besoin de Commentaire: enfin il lui communiqua ses Manuscrits, & revit avec lui les Copies qu'il en faisoit. Son grand Age & ses Infirmités ne laissant pas esperer qu'il pût vivre long-tems, Monsieur *Des Maizeaux* se hâtoit de tirer tous les Secours, & toutes les Lumieres nécessaires, & il ne lui manquoit plus que quelques Pièces, lors qu'il fut obligé d'aller à la Campagne. Cependant Monsieur de *Saint-Evremond* se sentant plus foible qu'à l'ordinaire, témoigna plusieurs fois l'envie qu'il avoit de le voir; il pria même Monsieur *Le Févre* de lui écrire de venir au plûtôt. Mais ayant cessé de vivre avant que Monsieur *Des Maizeaux* pût être de retour, ses Manuscrits, qu'il m'avoit souvent promis de me laisser, me furent remis par son ordre après sa Mort; par-là je me suis vû en quelque maniere engagé à travailler de concert avec Monsieur *Des Maizeaux* à l'Edition de ses Ouvrages. Voici la méthode que nous avons suivie.

Nous avons retranché tout ce que Mr. de *Saint-Evremond* desavoüoit: bon ou mauvais, tout a été également supprimé. Nôtre scrupule a été si grand, qu'à la

P R E F A C E.

réserve d'une seule Pièce *, sur quoi nous sommes encore en doute, on peut être assuré que tout ce qu'on verra dans cette Edition, sans être expressément marqué comme fait par un autre, est véritablement de Monsieur de *Saint-Evremond*. Nous avons revû avec beaucoup de soin sur les Manuscrits, tout ce qui avoit été imprimé. Comme j'avois plusieurs Copies, on a choisi parmi diverses Leçons celle qui paroïssoit la plus naturelle: on a rétabli par un Manuscrit, ce qui manquoit dans l'autre: enfin pour la Ponctuation, la chose du monde que Monsieur de *Saint-Evremond* négligeoit le plus, on a suivi celle qui donnoit un plus beau sens & un meilleur tour; & par-là on a rendu à diverses Perodes la clarté & la netteté qui y manquoient. On y a ajouté beaucoup de Pièces qui n'ont pas encore paru, & dans ce nombre-là, si je ne me trompe, on en trouvera qui ne cedent pas aux premières. On a sur tout publié
au-

* *L'ODE à Mr. le Duc de Nevers, (Tom. IV. pag. 308.) On l'a trouvée parmi les Papiers de Mr. de St. Evremond; mais on ne veut pas garantir qu'elle soit de lui. [Voyez l'AVIS qu'on a mis dans cette Edition à la fin de la Table des Pièces contenues dans le quatrième Tome.]*

P R E F A C E.

autant de Lettres & de Billets qu'on en a pû ramasser. Si on n'y trouve rien de fort important, on y verra du moins le tour d'esprit de Monsieur de *Saint-Evremond*. Ce n'est pas par un Ouvrage limé & fini, qu'on doit toujours juger d'un Auteur: on est bien-aïse de le connoître dans son naturel; & rien n'est plus propre à nous le représenter tel qu'il est, que ce qu'il écrit familièrement & sans préméditation. Au reste, ce n'est pas sans beaucoup de peine qu'on a ramassé tout cela. Il y a bien des Pièces que Monsieur de *Saint-Evremond* n'avoit pas lui-même, & qu'il a falu chercher de côté & d'autre. Monsieur *Le Févre*, Médecin à *London*, nous en a fourni un bon nombre. D'ailleurs, comme il avoit connu particulièrement Monsieur de *Saint-Evremond*, & que depuis quarante ans il le voyoit avec beaucoup de familiarité, il nous a donné des Eclaircissemens sur beaucoup de Faits, & nous a appris plusieurs Particularités que nous ignorions.

On a pris grand soin dans tout l'Ouvrage de remplir les Lacunes, & de nommer les gens dont les Noms avoient été effacés, ou défigurés. On a aussi ajouté des Notes. Tantôt c'est un Passage que
l'Au-

P R E F A C E.

L'Auteur cite en François , ou bien à quoi il fait allusion : ailleurs c'est l'explication d'un Fait ; ou bien on indique les Personnes dont il s'agit , & s'il est nécessaire pour l'intelligence du Texte , on dit un mot de leur Caractère. Ceux qui savent tout , trouveront qu'on y a mis des choses trop communes ; mais pour un Lecteur qui s'en plaindra , il y en aura vingt qui auroient souhaité qu'on eut grossi considérablement les Notes , & qu'on leur eut expliqué jusqu'à la moindre bagatelle : en cela on a tâché de garder un juste milieu.

Quoi qu'il semble qu'il n'importât guere en quel ordre on plaçât les Pièces détachées qui composent ce Recueil , on a crû pourtant devoir les ranger à peu près suivant l'ordre des tems où elles ont été écrites. Je dis à peu près , car il n'a pas toujours été possible de le découvrir , & souvent il a falu deviner. Cet ordre est sans doute le plus naturel , & pour le dire ici en passant , il seroit à souhaiter qu'en ramassant en un Corps les Ouvrages d'un Auteur , on les publiât dans le même ordre qu'il les a faits. On jugeroit par-là de ses progrès ; on marqueroit le tems où il a le mieux écrit ; de même
que

P R E F A C E.

que dans les Ouvrages de certains Peintres fameux , on distingue ce qu'ils ont fait dans le commencement, dans le fort, ou dans la décadence de leur Réputation; & le même plaisir qu'on prend à remarquer les différentes manières qu'un Peintre s'est souvent faites, on l'auroit à voir le changement qui paroît quelquefois dans le stile & dans le tour d'esprit d'un Auteur.

On avoit d'abord résolu de désigner par quelque marque particulière, les Pièces qui n'avoient pas encore paru: mais on a changé de sentiment, parce que parmi les Ecrits qui avoient déjà été imprimés, il y en a qui ont été entièrement refondus, & qui peuvent passer pour nouveaux. Ceux-là on n'auroit sù en quelle classe les ranger. Il faut encore remarquer que l'Auteur ayant revû en differens tems ses Ouvrages, y ajoûtoit après coup de nouvelles choses: ainsi à prendre tout à la rigueur, on pourroit le condamner sur quelques Anachronismes. On a fait cette remarque particulièrement dans la Comédie des A C A D E M I C I E N S; mais on a crû la devoir faire encore ici, parce qu'elle peut avoir lieu pour quelques autres Pièces.

P R E F A C E.

Après avoir rendu compte de cette Edition, je ne m'arrêterai point à faire l'éloge des Ouvrages de Monsieur de *Saint-Evremond*. Il est en possession il y a long-tems de l'Approbation du Public ; en sorte que desormais c'est au Public à justifier sur cela son Goût, & son Jugement. Il y a cinquante ans qu'on lit, & qu'on estime les Ecrits de Monsieur de *Saint-Evremond*. Si une longue Prescription peut établir le Mérite, & répondre de la durée des Ouvrages, nous en avons une d'un demi Siecle. C'est déjà un Préjugé assez favorable pour les premières Pièces : celles qu'il a faites dans la suite ont été encore plus estimées. Ajoûtons que si avec tous les desavantages dont on a parlé, les Oeuvres de Monsieur de *Saint-Evremond* n'ont pas laissé d'avoir un si grand nombre d'Approbateurs ; il n'y a pas lieu de douter que paroissant dans un meilleur état, elles ne soient reçûës beaucoup plus favorablement.

On n'est pas au reste assez prévenu en sa faveur, pour croire que tout ce qu'il a écrit soit de la même force. Il y a entre autres des Pièces de Poësie, qui sont au dessous du médiocre. On a été tenté d'en supprimer quelques-unes qu'il
avoit

P R E F A C E.

avoit composées dans sa Jeunesse ; mais comme elles avoient déjà été imprimées, on n'a pas crû les devoir retrancher ; de peur que le Public ne s'imaginât qu'on s'étoit érigé en Juge, & qu'on vouloit décider du prix & du mérite de chaque chose. Pour celles qui n'avoient pas encore paru, on en a usé plus librement. On n'a pas voulu publier toutes les Bagatelles qu'il faisoit assez à la hâte, & qu'il ne se donnoit pas la peine de corriger : on a fait seulement le meilleur choix qu'on a pû. Je prévoi que tous les Lecteurs n'en seront pas également touchés. Il y a dans telle Pièce une Pensée fine, une Raillerie délicate, qui échapera à la plûpart des Gens. Pour être capable de la sentir, il faudroit être exactement instruit du Caractère des Personnes avec qui l'on est en commerce ; il faudroit savoir certains Faits, certaines Circonstances qui donnent lieu à un Jeu, à une Plaisanterie, & qui hors de-là paroissent très-inspides. Cela est inévitable dans les Ouvrages purement d'esprit. Le seul moyen de remédier à cet inconvénient, seroit d'éclaircir tout par de bonnes Notes : mais outre que ce seroit un travail infini, il n'est pas toujours permis
de

P R E F A C E.

de nommer les personnes , sur tout si elles sont vivantes ; & d'ailleurs il y a bien des choses qu'on ne peut pas dire. On a fait seulement un Essai sur deux ou trois Pièces , qui regardent *Morin** : que ceux qui les ont lûes autrefois , & qui n'y ont rien trouvé , les relisent ; je suis sûr qu'ils y trouveront tout un autre sel. Ils pourront par-là juger du reste ; & s'il y a quelques endroits qu'ils n'entendent point , ils suspendront leur Jugement , & rendront du moins cette justice à l'Auteur , qu'il peut avoir eu en vûë un autre sens que celui qui se présente d'abord.

Puis que je me suis insensiblement engagé à défendre Monsieur de *Saint-Evremond* , je répondrai en peu de mots à deux Objections qu'on peut faire contre ses Ouvrages. La première regarde ce mélange bizarre de Sérieux & de Comique ; de choses graves , & de bagatelles. Que ne s'est-on contenté , disent certaines gens austères & difficiles , de ramasser tout ce qu'il y a de bon & de solide ? Pourquoi n'avoir pas retranché tout ce qu'il y a non seulement d'inutile , mais aussi de badin ? Ces gens , qui voudroient
qu'on

* *Fameux Joueur.*

P R E F A C E.

qu'on ne s'attachât qu'à des études utiles, doivent considérer que ce n'est point ici un Docteur qui écrit pour instruire & pour dogmatiser; que ce n'est point un Homme engagé par sa Profession à rendre compte au Public de ses Occupations & de ses Veilles. C'est un Homme du Monde, qui dans une grande oisiveté cherche à passer agréablement le tems; qui écrit tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre, uniquement pour s'amuser: c'est un Bel-Esprit qui pense à se divertir, & à divertir un certain nombre d'Honnêtes-gens avec qui il est en commerce. Il y auroit assurément de l'injustice à juger de lui avec trop de severité; & l'injustice seroit encore plus grande, de vouloir obliger ceux qui publient ses Ouvrages à supprimer tous ceux qui sont purement divertissans.

L'autre Objection roule sur le Style de Mr. de *Saint-Evremond*. On dit qu'il n'est pas toujours clair; qu'il y a quelquefois de l'obscurité, & souvent de l'affectation. On y voit, dit-on, une mesure trop exacte & trop recherchée: ce sont des Antitheses trop fréquentes. Je ne prétens pas justifier sur tout Monsieur de *Saint-Evremond*; mais on peut dire qu'il

P R E F A C E.

qu'il pensoit avec justesse, & s'exprimoit noblement. Son tour est délicat ; sa diction est pure, hardie & soutenue. Il passera toujours pour un de nos meilleurs Ecrivains. Ses négligences même sont heureuses. Il les connoissoit aussi bien que personne, mais il ne vouloit pas s'assujettir scrupuleusement aux regles introduites par nos *Puristes* modernes. Il se plaignoit de la trop grande exactitude de nos Auteurs, qui à force de polir la Langue Française, l'ont rendue sans nerfs & sans force. Il ne pouvoit souffrir ceux qui écrivent d'une maniere toujours exacte, mais trop uniforme ; aussi un des Conseils qu'il donnoit pour bien écrire, étoit de varier autant qu'il étoit possible la construction & le tour de la Phrase. Mais c'est assez parlé des Ouvrages ; il est tems de parler de l'Auteur.

CHARLES DE SAINT-DENIS, Seigneur de SAINT-EVREMOND, étoit d'une noble & ancienne Maison de *Basse-Normandie*. Le véritable Nom de sa Famille étoit *Marcquetel* * ; mais depuis assez

* *Celui qui nous a donné des MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE sous le Nom de Vigneul-Marville, dit que c'étoit De Margotelle.*

P R E F A C E.

alliez long-tems ses Ancêtres ont pris celui de *Saint-Denis*, de la Terre de *Saint-Denis du Guast* dans le *Cotantin*, entre *Saint-Lo* & *Contance*.

Le Baron de *Saint-Denis* son Pere commandoit la Compagnie des Gendarmes de *Henri de Bourbon*, dernier Duc de *Montpensier*, Gouverneur de *Normandie*. Il époufa N. de *Rouville*, Sœur du Marquis de *Rouville*, qui avoit été nommé Surintendant des Finances, & de ce Mariage il eut six Garçons, tous bien faits & Gens d'esprit. Monsieur de *Saint-Evremond*, qui étoit un des Cadets, a survêcu à tous ses Freres, & de cette nombreuse Famille il ne reste plus d'Enfans mâles que ceux qui sont descendus de l'Aîné. Le Marquis de *Saint-Denis* fait aujourd'hui une figure considerable en *Normandie*.

Monsieur de *Saint-Evremond* fut envoyé fort jeune à *Paris* au College de *Clermont*: il y fit ses premieres Etudes, & après sa Philosophie vint à *Caën*, où il étudia en Droit. Mais son Génie n'étant pas tourné de ce côté-là, on le mit à l'Academie. Il n'y demeura que peu de mois, car à peine avoit-il seize ans qu'il entra dans le Service: il eut bien-tôt une Compagnie

P R E F A C E.

d'Infanterie , & se trouva au premier Siége d'*Arras*. Il servit ensuite dans la Cavalerie , & entra dans la Compagnie des Gardes de Monsieur le Duc d'*Anguien* *. Il se trouva au Combat de *Fribourg* , & l'année suivante à la Bataille de *Nertlinguen* : il étoit alors Lieutenant des Gardes de Monsieur le Prince , & ayant été commandé avec deux Escadrons pour occuper une hauteur , il essuya un si grand feu des Ennemis , que presque toute sa Troupe fut défaite. Il fut blessé lui-même au genou gauche d'un coup de Fauconneau. On demeura près de six semaines dans l'incertitude si on lui couperoit la Cuisse ; les Chirurgiens voyant qu'il y avoit quelque esperance de guérison , différèrent d'en venir à cette dure extrémité , & le tirèrent heureusement d'affaire , mais ce ne fut qu'après avoir souffert plusieurs mois. Sa Blessûre se rouvrit à *Londres* plus de trente ans après , & guerit si bien qu'il ne lui en restoit d'autre incommodité qu'un peu de foiblesse dans cette Jambe.

Il continua de servir en *Allemagne* &
en

* Louis II. dernier Prince de Condé , qui s'on appelloit Duc d'*Anguien* du vivant de son Père.

P R E F A C E.

en *Flandre* sous Monsieur le Prince de *Condé*, & s'aquit l'Estime & l'Amitié de la plûpart des Généraux. Sa Capacité fut connue dans les differens Emplois par où il passa; & sa Valeur parut plus d'une fois dans les Occasions, aussi bien que dans les Combats singuliers, dont il se tira avec beaucoup d'honneur. D'ailleurs il se distinguoit du commun des Officiers, par une maniere de penser fine & délicate, par une expression juste & polie. Ces endroits le firent connoître & estimer de Monsieur de *Turenne*, du vieux Maréchal d'*Etrées*, du Maréchal de *Grammont*, du Maréchal d'*Albret*, & de plusieurs autres Personnes du premier rang. Mais ses plus grandes liaisons furent avec le Comte de *Grammont*, le Comte d'*Olonne*, le Duc de *Candale*, le Maréchal de *Clerembaut*, & le Maréchal de *Crequi*. Ce dernier tout le tems qu'il a vécu l'a honoré de son Amitié, & lui en a donné des marques essentielles dans un tems & dans des circonstances où il est rare de trouver de vrais Amis.

Les premieres Années que Monsieur de *Saint-Evremond* fut auprès de Monsieur le Prince, il eut beaucoup de part à sa Bienveillance. Il étoit de ceux avec qui

P R E F A C E.

Son Altesse aimoit à se retirer, & à s'entretenir familièrement : on le mettoit même assez souvent des Parties de plaisir. Mr. le Prince le dépêcha plus d'une fois à la Cour pour des Affaires importantes, & je ne dois pas oublier qu'en l'envoyant en 1646. porter à la Reine-Mere la nouvelle de la prise de *Furnes*, Son Altesse le chargea de voir le Cardinal *Mazarin*, de lui faire la premiere ouverture du Siége de *Dunkerque*, & de regler avec ce Ministre tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution d'un si grand Dessen. Quelque relief que cela lui donnât dans l'Armée, il ne pût resister au penchant naturel qu'il se sentoit à découvrir & à marquer le foible des Hommes ; talent qu'il a bien fait valoir depuis. De concert avec le Maréchal de *Clerembaut*, il s'attacha à observer les Sentimens & les moindres Actions de Monsieur le Prince, & faisant profession l'un & l'autre d'admirer ses grandes Qualités, ils ne le ménagerent pas assez dans leurs Railleries, & ne garderent peut-être pas toujourns le respect qu'ils lui devoient. Cela dura plusieurs mois ; mais ils ne pûrent jouer leur jeu si finement que Monsieur le Prince ne s'en apperçût. De l'humeur dont il étoit,

P R E F A C E.

toit, on peut juger qu'il n'en eut pas un médiocre ressentiment, particulièrement contre Monsieur de *Saint-Evremond*. La Prison des Princes, & la Guerre Civile survinrent peu de tems après, & Monsieur le Prince fut obligé de se retirer dans les Pays-Bas. Mais la Paix étant faite Son Altesse eut la générosité de lui pardonner, & lui témoigna beaucoup de bonté quand il le revit à *Paris*. Depuis cela en plusieurs occasions ce Prince lui fit donner des assurances de son Affection & de son Estime.

Après la prise de *Dunkerque* il alla servir en *Catalogne*. Les Troubles étant survenus les Années suivantes, il demeura toujours attaché au Parti du Roi, & obtint un Brevet de Maréchal de Camp, avec une Pension de mille Ecus *. Il eut pendant la Guerre Civile divers Commandemens dans la *Guienne*, & personne n'eut plus de Crédit que lui auprès du Duc de *Candale*, qui commandoit une petite Armée dans cette Province. On payoit alors peu régulièrement les Troupes : on donnoit simplement aux Officiers

** 3

des

* On a les Originaux des deux Brevets datés de Compiègne le 16. & le 17. de Septembre 1652.

P R E F A C E.

des Assignations sur les Villes & sur les Communautés, & chacun en tiroit ce qu'il pouvoit. Habile à profiter des Conjonctures, & soutenu par Monsieur *Fouquet*, de qui il étoit particulièrement connu, Monsieur de *Saint-Evremond* ne fit pas mal ses affaires dans la *Guienne*. Il avouoit lui-même, & en plaisantoit souvent, qu'en deux ans & demi il en avoit rapporté cinquante mille francs tous fraix faits : *précaution*, ajoûtoit-il, *qui m'a été d'un grand secours tout le reste de ma Vie.*

Il lui arriva peu de tems après une fâcheuse Affaire. Le Duc de *Candale* étoit très-bien dans l'Esprit du Cardinal *Mazarin* : on peut même dire que le Ministre avoit fait toutes les avances, & qu'il n'avoit rien oublié pour l'attacher à ses Interêts. Cependant dans l'Accommodement que fit la Province de *Guienne*, le Duc prit un Parti qui déplût au Cardinal, & celui-ci n'osant pas attaquer directement Monsieur de *Candale*, crût devoir mortifier Monsieur de *Saint-Evremond*, qu'on accusoit d'avoir eu part à ces Conseils. Sur un prétexte assez léger, c'est-à-dire, pour quelques Plaisanteries dites à Table, à quoi Monsieur de *Saint-Evremond* n'avoit pas plus de part que

P R E F A C E.

que le reste de la Compagnie , le Cardinal le fit mettre à la Bastille. Après y avoir resté un peu plus de trois mois, il fut mis en liberté; mais l'idée effrayante de la Bastille lui demeura toujours dans l'esprit, & cette crainte fut la principale raison qui l'obligea à sortir de France, comme on le dira dans la suite.

On commençoit à traiter de la Paix, & les Plenipotentiaires des deux Couronnes s'étant rendus à la Conférence, Monsieur de *Saint-Evremond* y alla avec plusieurs Personnes de Qualité. Il étoit trop habile & trop délié pour ne pas voir le manège du Cardinal *Mazarin*, & de Don *Luis de Haro*: ces deux premiers Ministres jouoient au plus fin; mais dans le fonds ils vouloient également la Paix, quoi que par des motifs differens. En partant de *Paris* Monsieur de *Saint-Evremond* s'étoit engagé d'écrire à quelques-uns de ses Amis, & de leur rendre compte de ce qui se passoit à la Conférence. Entre ceux-là il y en avoit un assez grand nombre qui souhaitoient la continuation de la Guerre: le Maréchal de *Crequi* étoit un des premiers, & Monsieur de *Saint-Evremond* crût lui faire plaisir en traitant de ridicule le Fameux Traité des *Pyrénées*,

P R E F A C E.

nées, qu'on regardoit alors comme défavantageux à la *France*. Il s'expliqua fans doute trop librement, ou pour mieux dire il raila trop fortement le Ministre, dans la Lettre qui fut la cause de sa Disgrace. C'est ce qu'il avouoit lui-même; mais il ne pouvoit pas prévoir que cette Lettre deviendroit publique. On verra bien-tôt comment cela arriva.

Le Roi *Charles II.* revint en *Angleterre* peu de tems après la Paix, & fut complimenté sur son heureux Rétablissement par tous les Princes & Etats de l'*Europe*. Le Roi de *France* se distingua sur tous en envoyant Monsieur le Comte de *Soissons*. Cette Ambassade fut des plus magnifiques, soit par le rang de l'Ambassadeur, ou par le grand Cortège des Gens de Qualité qui l'accompagnerent. Monsieur de *Saint-Evremond* fut de ce nombre-là. Pendant près de six mois qu'il resta à *Londres*, outre qu'il eut l'honneur d'être connu particulièrement du Roi, & du Duc d'*York*, il vit beaucoup de Seigneurs *Anglois* qu'il avoit connus en *France*, & fit de nouvelles habitudes: ce fut ce qui le détermina dans la suite à fixer son séjour en *Angleterre*.

Quelque tems après son retour en *Fran-*
ce,

P R E F A C E.

ce , le Cardinal *Mazarin* mourut , & la perte de Monsieur *Fouquet* fut résolüe. On auroit bien de la peine à deviner comment la Disgrace de Monsieur *Fouquet* causa celle de Monsieur de *Saint-Evremond*. Qu'on me permette de développer ce Fait , dont peu de gens sont exactement instruits. Pour mieux cacher le dessein qu'elle avoit , la Cour alla faire un tour en *Anjou* , & de-là en *Irétagne*. Monsieur de *Saint-Evremond* fit le Voyage avec le Marêchal de *Clerembaut* , & laissa en partant à Madame *Dupleffis Beliere* une Cassette où il avoit quelque Argent comptant , des Billets , & tous ses Papiers. Lors que Monsieur *Fouquet* fut arrêté , on ne se contenta pas de saisir tous les Papiers qu'on trouva chez lui ; on fit mettre le Scellé chez ses Amis , & chez les Gens avec qui il avoit eu le plus de liaison. Madame *Dupleffis* étant Amie de Monsieur *Fouquet* , on mit aussi le Scellé chez elle , & avec les Papiers , qu'on croyoit appartenir au Surintendant , on emporta la Cassette de Monsieur de *Saint-Evremond*. On y trouva la *Lettre sur la Paix des Pirenées* , qui jusqu'alors n'avoit été vüe que des Marêchaux de *Crequi* & de *Clerembaut* : on la montra au Roi , &

P R E F A C E.

on n'oublia rien pour aigrir l'Esprit de ce Prince. Comme il n'est pas ordinaire dans les Cours de s'interesser à la Réputation d'un Ministre mort, on s'étonnera sans doute qu'il se soit trouvé des Gens qui ayent pris assez à cœur la Memoire du Cardinal, pour faire un Crime capital de quelques Railleries. Mais il faut savoir que Messieurs *Le Tellier & Colbert*, qui s'élevoient sur les ruines de Monsieur *Fouquet*, étoient Créatures de Son Eminence, & qu'affectant l'un & l'autre une pieuse reconnoissance pour leur Maître & leur Bienfacteur, ils représenterent au Roi que déchirer si cruellement un Ministre, qui avoit gouverné l'Etat pendant sa Minorité, c'étoit attaquer la Régence de la Reine sa Mere, & tourner en ridicule les commencemens de son Regne. Ces insinuations firent leur effet, & Monsieur de *Saint-Evremond* averti de bonne heure des mauvaises impressions qu'on avoit données de lui, s'absenta par le conseil de ses Amis. Il se retira d'abord en *Normandie* chez un de ses Parens; mais ne s'y croyant pas en sûreté, il fut obligé de changer souvent de retraite. Il alla d'une Province dans une autre, voyageant toujours de nuit, & ne logeant que chez
des

P R É F A C E.

des gens dont il étoit connu. Enfin ennuyé de cette Vie errante, & voyant que les tentatives que ses Amis avoient fait en sa faveur étoient inutiles, & plus que tout cela appréhendant la *Bastille*, où il avoit fait quelques Années auparavant un assez rude Noviciat, il prit le parti de sortir de *France* vers la fin de l'Année 1661. Il vint d'abord dans les Pays-Bas *Espagnols*, & de-là en *Hollande*: il n'y fit pas un long séjour, mais passa en *Angleterre*, où il salua le Roi *Charles II.* qui le reçût très-favorablement. Il y vécut d'abord avec beaucoup de familiarité avec les Ducs de *Buckingham* & d'*Ormond*, les Comtes de *Saint-Albans* & d'*Arlington*, avec Mylord *Crofts*, & quelques autres Seigneurs. Il vécut sur tout dans une grande liaison avec Monsieur d'*Aubigny*. Il s'attacha à la Lecture, & ne négligea pas la Conversation des Gens de Lettres. Il fit connoissance avec Monsieur *Waller*, un des plus beaux Esprits d'*Angleterre*, avec le fameux *Hobbes*, avec Monsieur *Cowley*, Monsieur *Isaac Vossius*, & divers autres Savans.

Quelque agréablement qu'il passât ses jours en *Angleterre*, il pensoit souvent à revoir sa Patrie, & à rentrer dans ses Em-

P R E F A C E.

plais. Dans cette vûe il écrivoit à ceux de ses Amis qui avoient le plus de crédit à la Cour de *France*, & ne négligeoit rien pour obtenir son Retour. Mais trouvant inflexible l'Esprit des Ministres, il tomba dans une profonde mélancolie, & dans une espece de langueur. On lui conseilla, pour divertir ses ennuis, de passer la Mer, & il eut d'autant moins de peine à s'y résoudre, que la Peste commençoit à regner dans *Londres*, & que la Cour pensoit déjà à se retirer. Il partit en 1665. & passa en *Hollande*, où au bout de quelques mois il recouvra sa santé. Il y connut particulièrement le Pensionnaire *De Wit*, & les Personnes les plus considerables de l'Etat. Il eut beaucoup d'habitude avec le Marquis d'*Estrades*, le Baron de *Lisola*, & la plûpart des Ministres Etrangers qui étoient à la *Haye*. Mais sur tout il vit alors le Prince d'*Orange*, qui bien que dépouillé des Charges de ses Ancêtres, & réduit en quelque maniere à une condition privée, ne laissoit pas de donner dans un Age peu avancé, des marques d'un Génie extraordinaire, de cette humeur Guerriere, & de cette noble Ambition qu'il a fait paroître dans toute la suite de sa Vie.

Le

P R E F A C E.

Le Traité de *Breda* commença peu après : Monsieur de *Saint-Evremond* y alla passer quelques mois , & y connut presque tous les Plenipotentiaires. De-là il fit un tour à *Bruxelles* , & revint à la *Haye*. Le Prince de *Toscane* * , qui voyageoit *incognito* , y passa allant en *Angleterre*. On avoit retenu pour lui une Maison , qui étoit précisément celle où Monsieur de *Saint-Evremond* étoit logé. Il se préparoit à en sortir , de même que les autres qui y avoient des Appartemens ; mais le Prince lui fit dire qu'il souhaitoit qu'il demeurât. Tout le tems que Son Altesse fut à la *Haye* , Monsieur de *Saint-Evremond* lui fit régulièrement sa Cour , & eut l'honneur de manger ordinairement à sa Table. Depuis ce temps-là le Grand Duc a toujours conservé beaucoup d'estime & de bienveillance pour lui , & lui en a donné des assurances par des Lettres très-obligeantes , & par des *Regales* que Son Altesse Royale lui envoyoit de tems en tems.

Il y avoit plus de quatre ans que Monsieur de *Saint-Evremond* étoit en *Hollande* , lors que le Chevalier *Temple* lui fit

** 7

dire

* *Le Grand Duc d'à présent.*

P R E F A C E.

dire de la part du Roi *Charles II.* que Sa Majesté fouhaitoit qu'il retournât en *Angleterre.* Il se rendit au plûtôt à *Londres,* où le Roi le reçût avec une extrême bonté, & lui donna une Pension de trois cens Livres Sterling, qui fut toujous régulièrement payée. Il avoit fait une grande perte à la mort de Monsieur d'*Aubigny,* mais il retrouva un grand nombre d'anciens Amis, & se fit bien-tôt connoître des jeunes Courtisans. La Lecture & la Société des Honnêtes-gens faisoient toute son occupation, & on peut dire qu'il vivoit aussi agréablement, qu'un Etranger & un Exilé pouvoit le fouhaiter. Mais ce qui contribua le plus à la douceur de sa Vie, fut l'arrivée de Madame la Duchesse *Mazarin* en *Angleterre.* Alors tous ses soins auparavant partagés se réunirent; toute son assiduité fut pour une Personne si extraordinaire. Il devint un de ses plus zélés, & de ses plus constans Admirateurs. Elle a servi de sujet à ce qu'il a fait de plus délicat dans tous les genres d'écrire: en mille endroits de ses Ouvrages il a célébré sa Beauté incomparable, les agrémens de son Esprit, les charmes de sa Conversation; mais quelques éloges qu'il lui ait donnez, ils sont encore beaucoup

P R E F A C E.

coup au deffous de ceux qu'elle méritoit. Et à dire le vrai, on ne fait qui des deux avoit le plus d'obligation, ou Madame *Mazarin* à son Panegyriste, d'avoir fait connoître à tout le monde ses rares & admirables qualités; ou Monsieur de *Saint-Evremond* à Madame *Mazarin*, de lui avoir fourni les occasions d'écrire mille choses qui lui feront toujourns beaucoup d'honneur, dans l'esprit des Personnes qui ont de la délicatesse & du bon-goût. Il trouvoit chez elle ce que l'*Angleterre* avoit de plus qualifié & de plus poli, ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les Ministres Etrangers: il trouvoit ceux que les Charmes de Madame *Mazarin*, ceux que la liberté de sa Maison y attiroient ordinairement: mais ce qu'il estimoit plus que tout le reste, il voyoit tous les jours Madame *Mazarin*, c'étoit sa principale occupation. Si le tems, qui détruit ce qu'il y a de plus grand & de plus beau; qui efface jusqu'aux Noms & aux Titres, pouvoit faire oublier la Beauté, le Rang, la Fortune d'*Hortence Mancini*, les Ouvrages de Monsieur de *Saint-Evremond* lui assureroient l'Immortalité. Son Nom & ses Titres sont plus en sûreté, que si on les avoit gravés sur le Marbre & sur
le

P R E F A C E.

le Bronze. Le Lecteur me pardonnera ce que je viens de dire de Madame *Mazarin*. Elle a eu tant de part aux Ecrits, que Monsieur de *Saint-Evremond* a fait en *Angleterre*, que je ne pouvois me dispenser de m'étendre sur son sujet; & on ne sauroit se souvenir d'une Personne si accomplie, sans être également touché de son mérite & de sa perte.

Du tems que Monsieur *Colbert de Croissy* étoit Ambassadeur en *Angleterre*, il s'employa pour obtenir le rappel de Monsieur de *Saint-Evremond*. Il écrivit plusieurs fois à Monsieur *Colbert* son Frere, & le pressa de s'expliquer. Monsieur *Colbert* promit de ne faire point d'opposition, si quelqu'un vouloit prendre sur soi d'en parler au Roi; mais il ajoûta qu'il ne pouvoit pas agir directement dans une Affaire, où en quelque maniere il avoit été Partie. Ainsi cette tentative ne réüssit pas mieux que les précédentes.

Après la mort du Roi *Charles II.* le Comte de *Sunderland*, qui étoit Secretaire d'Etat, & Président du Conseil, proposa au Roi *Jaqes II.* de créer une nouvelle Charge pour Monsieur de *Saint-Evremond*: c'étoit en quelque maniere une Charge de Secretaire du Cabinet, car on

vou-

P R E F A C E.

vouloit qu'il fit les Lettres particulieres du Roi aux Princes Etrangers. Monsieur de *Saint-Evremond* s'excusa d'accepter un tel Emploi , ne croyant pas qu'il convint à un Homme de son âge. Il pria Mylord *Sunderland* de remercier très-humblement le Roi , & de dire à Sa Majesté qu'après soixante & dix ans il faloit jouir du peu qui restoit à vivre , & renoncer entierement aux Affaires.

La Révolution , qui arriva sur la fin de l'année 1688. & qui donna une nouvelle face à l'*Angleterre* , loin de nuire à Monsieur de *Saint-Evremond* , lui fut plutôt avantageuse. Il alla saluer le Prince d'*Orange* , dès qu'il fut arrivé à *Londres* , & fut reçu de lui avec beaucoup de distinction. Ce Prince ayant été élevé sur le Thrône , lui donna en toutes sortes d'occasions des marques de bonté , & les accompagna souvent de Graces & de Bienfaits solides. Lors que Sa Majesté mangeoit chez quelque Seigneur , elle le nommoit assez souvent pour un des Convives , & se plaisoit fort à sa Conversation. Assûré de la Protection & de la Bienveillance du nouveau Roi , il ne songeoit qu'à finir tranquillement ses jours en *Angleterre* , lors qu'on lui fit dire qu'il pouvoit
re-

P R E F A C E.

retourner en *France*. Ce fut avant la Déclaration de la Guerre de 1689. que le Comte de *Grammont* le lui fit savoir de la part des Ministres. Plusieurs de ses Amis le sollicitèrent en même tems de se rendre à *Paris*, & lui firent des offres très-obligeantes. Mais soit que l'extrême passion qu'il avoit eüe fut rallentie par l'âge, ou qu'il fut content du genre de vie, & de la société qu'il avoit choisie, il répondit au Comte de *Grammont*, qu'il étoit trop vieux pour se transplanter; que d'ailleurs il aimoit mieux rester par choix à *Londres*, où il étoit connu de ce qu'il y avoit d'Honnêtes-gens; où l'on étoit accoutumé à sa Loupe & à ses Cheveux blancs, à ses manieres & à son tour d'esprit, que de retourner en *France*, où il avoit perdu toutes ses habitudes; où il seroit comme Etranger, & où à peine connoitroit-il un autre Courtisan que le Comte de *Grammont* lui-même.

Le reste de la Vie de Monsieur de *Saint-Evremond* a été trop uni & trop égal, pour nous arrêter long-tems. Il suffit de dire qu'il vivoit à *Londres* en Philosophe. La Lecture & la Conversation étoient plus que jamais sa principale affaire: le reste du tems il l'employoit à composer de pe-
ti-

P R E F A C E.

tites Pièces pour son amusement, & pour celui d'un certain nombre d'Honnêtes-gens, qui s'assembloient tous les jours chez Madame *Mazarin*. La mort de cette Dame le toucha vivement : il ne pouvoit quelquefois la nommer sans répandre des larmes. Quelques-uns de ses Amis lui firent sur cela de nouvelles instances, & le sollicitèrent de quitter l'*Angleterre*; mais il demeura ferme dans sa première résolution.

Il a conservé jusqu'à la fin un Jugement sain, une Mémoire heureuse, & une Santé aussi parfaite qu'on pouvoit la souhaiter à son âge. Il commença à se plaindre huit ou dix mois avant sa Mort, d'une difficulté d'uriner, causée par un Ulcère dans la Vessie. Ce Mal augmenta insensiblement, & lui causa des douleurs vives & des insomnies qui l'affoiblirent, & lui ôtèrent enfin l'appetit, qu'il avoit toujours eu fort bon. Se sentant accablé il fit un Testament, & disposa du peu qui lui restoit en faveur de ses Domestiques, & de quelques-uns de ses Amis. Il mourut le 2^o. de Septembre 1703. ayant toujours eu les sens libres, & parla autant qu'il pût se faire entendre. On n'a jamais su exactement son âge; mais par la plus juste supputation qu'on ait faite, il ne pou-

P R E F A C E.

pouvoit pas avoir moins de 92. ans. Il fut enterré dans l'Abbaye de *Westminster*, auprès des Savans *Casaubon*, *Camden*, *Barrow*, & des Poètes *Chaucer*, *Spencer*, *Cowley*, &c. On travaille présentement à son Buste : il doit être mis au dessus de l'Inscription qu'on a gravée sur un Marbre blanc, & qu'on trouvera à la fin de cette Préface.

Finissons en disant un mot de sa Personne & de son Caractère. Monsieur de *Saint-Evremond* étoit d'une taille avantageuse & bien prise : comme il avoit bien fait dans sa Jeunesse tous ses Exercices, il lui en restoit dans un âge très-avancé une démarche naturelle & aisée. Il avoit les Yeux bleus, vifs, & pleins de feu, une physionomie spirituelle, un souris malin. Il avoit eu de beaux Cheveux noirs : quoi qu'ils fussent devenus tous blancs, & qu'il lui en restât même fort peu, il ne voulut jamais prendre la Perruque, & se contenta d'une Calotte. Plus de vingt ans avant sa mort il lui vint à la racine du nez une Loupe, qui grossit considérablement, mais cela ne le défiguroit pas beaucoup ; du moins ceux qui étoient accoûtumés à le voir n'y trouvoient rien de fort choquant.

P R E F A C E.

Sa Conversation étoit enjouée & facile, ses reparties vives & piquantes, ses manières honnêtes & polies : en un mot on peut dire qu'il sentoit en tout son Homme de Qualité. Rigide observateur des règles de la Civilité, il ne manquoit point à rendre une visite : mais c'étoit sans cette affectation de Cérémonie, qui gâte la douceur & l'agrément du Commerce.

Il n'avoit pas un grand savoir ; mais ce qu'il avoit lû il le savoit bien. En lisant il s'attachoit plus à étudier le Génie & le Caractère d'un Auteur, qu'à charger sa mémoire d'une érudition fastueuse & souvent inutile.

Il écrivoit avec facilité. Quoi que son Stile sente le travail & l'étude, il s'étoit fait une si grande habitude d'écrire, que cela ne lui coûtoit rien. Ce n'est pas qu'il ne corrigêât ses Ouvrages. Il les reprenoit au bout d'un certain tems ; il ajoûtoit, quelquefois il retranchoit : mais assez souvent du premier coup il réüssissoit mieux que dans ses Corrections.

Quoi qu'au jugement de tout le Monde sa Poësie soit fort au dessous de sa Prose, il n'en jugeoit pas toujours comme le Public. On peut même dire qu'il avoit souvent un peu trop de prévention pour
ses

P R E F A C E.

ses Vers. D'ailleurs il les faisoit avec beaucoup de facilité. Il aimoit passionnément la Musique, & l'entendoit assez bien pour composer des Airs. Il nota le CONCERT DE CHELSEY, un PROLOGUE EN MUSIQUE, & diverses autres Pièces qu'on verra dans cette Edition. Il est vrai que pour les Ouvertures, les Basses continues, les Chœurs, & toute la Symphonie, il les donnoit à faire à quelque Musicien habile. Grand Admirateur d'une belle Voix, & encore plus des Instrumens bien touchés, il ne manquoit aucun Concert, ni aucun Divertissement de cette nature-là.

Tout le tems qu'il resta dans le Service, il fut très-appliqué à remplir les Devoirs d'un bon Officier : hors de-là aimant le Plaisir, Homme de Commerce, de Bonne-chere. Le Comte d'Olonne, le Marquis de *Boisdauphin* & lui, furent nommés les CÔTEAUX*, pour avoir voulu raffiner sur le goût, & sur la délicatesse de la Table. Dans les Pays étrangers il a toujourns aimé la Bonne-chere, & lors même que les autres Passions l'ont quit-

* Voyez la Note qu'on a mise dans le Tome V. de cette Edition, page 223.

P R E F A C E.

quitté , celle-ci l'a accompagné jusqu'au Tombeau.

Quoi que naturellement il eut du penchant à la Satire , ou plutôt à une Raillerie fine , à une Ironie ingénieuse , sa Politesse & le grand Monde , dans lequel il avoit vécu , l'avoient rendu fort circonspect & fort réservé. Sur ses vieux jours il affectoit de louer tout , & même d'applaudir un peu trop aux Favoris & aux Personnes en place. C'étoit plutôt un effet de crainte & de défiance , compagnes ordinaires de la Vieillesse , qu'un changement dans son humeur & dans son tour d'esprit. Il a exprimé dans ces quatre Vers la disposition où il se trouvoit.

*Je pers le goût de la Satire ,
L'Art de louer malignement
Cede au secret de pouvoir dire
Des Verités obligeamment*.*

Non seulement il a vécu très-long-tems , mais pendant tout le cours de sa Vie il a jouï d'une Santé forte & vigoureuse. Il a conservé jusqu'à la fin une humeur gaye , un enjoûment qui ne tenoit rien

* Voyez le SONNET entier Tom. IV. pag. 367.

P R E F A C E.

rien de l'austerité , ni du chagrin de la Vieillesse. Il aimoit la compagnie des Jeunes-gens , il étoit sensible à tous leurs Plaisirs. Les Divertissemens qu'il n'étoit plus en état de goûter , faisoient sur son Esprit une impression vive & agréable : il se plaisoit à en entendre parler.

Il étoit naturellement mal-propre , & ce qui y contribuoit le plus , c'est qu'il avoit toujours chez lui des Chiens , des Chats , de toutes sortes d'Animaux. Il disoit que pour divertir les ennuis inseparables de la Vieillesse , il falloit toujours avoir devant les yeux quelque chose de vif & d'animé.

Il emporta de *France* tout l'Argent qu'il pût retirer , laissant quelques Billets au Maréchal de *Crequi* , qui lui en fit une Rente viagere de deux cens Ecus. Quand il passa la seconde fois de *Hollande* en *Angleterre* , il donna cinq cens Livres Sterling à Mylord Duc de *Montaignu* , qui lui en a fait près de trente années & jusqu'à sa Mort , une Rente viagere de cent Livres Sterling par an. Cela joint à ce qu'il retiroit de *Normandie* , & aux Gratifications qu'il a eues des Rois *Charles II.* & *Guillaume III.* lui suffisoit pour le nécessaire , & pour les commodités de la Vie.

En

P R E F A C E.

En voila assez pour faire connoître Monsieur de *Saint-Evremond*. S'il manque quelques traits à son Portrait, on peut voir celui qu'il a fait lui-même* : il le finit par ces Vers, qui nous apprennent en quoi il faisoit consister sa Religion.

*De Justice & de Charité
Beaucoup plus que de Penitence,*

Il compose sa Pieté:

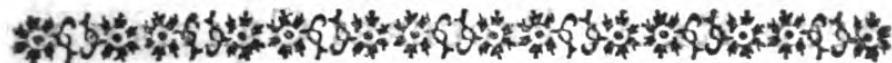
Mettant en Dieu sa confiance,

Esperant tout de sa Bonté,

• Dans le Sein de la Providence

Il trouve son repos & sa félicité.

* Voyez le Tom. V. pag. 277.



E P I T A P H E

DE MR. DE SAINT-EVREMOND.

CAROLUS DE SAINT-DENIS DÑS

DE SAINT-EVREMOND

NOBILI GENERE IN NORMANNIA ORTUS

A PRIMA JUVENTUTE

MILITIÆ NOMEN DEDIT

ET PER VARIA MUNERA

AD CASTRORUM MARESCALLI

GRADUM ERECTUS

CONDÆO TURENNIO

Tom. I.

ALII-

ALISQUE CLARIS BELLI DUCIBUS
FIDEM SUAM ET FORTITUDINEM
NON SEMEL PROBAVIT
RELICTA PATRIA HOLLANDIAM
DEINDE A CAROLO II. ACCITUS
ANGLIAM
VENIT

PHILOSOPHIAM ET HUMANIORES
LITTERAS

FELICITER EXCOLUIT
GALLICAM LINGUAM
CUM SOLUTA TUM NUMERIS AS-
TRICTA ORATIONE
EXPOLIVIT ADORNAVIT LOCUPLETAVIT
APUD POTENTISS. ANGLIÆ REGES BE-
NEVOLENTIAM ET FAVOREM
APUD REGNI PROCERES GRATIAM ET
FAMILIARITATEM
APUD OMNES LAUDEM ET APPLAUSUM
MERUIT.

NONAGINTA ANNIS MAJOR OBIT
DIE IX. SEPTEMBRIS MDCCIIH.

VIRO CLARISSIMO
INTER PRÆSTANTIORES
ÆVI SUI SCRIPTORES
SEMPER MEMORANDO
AMICI MOERENTES
P. P.

T A.

TABLE DES PIÈCES

contenuës dans le premier Tome.

L <i>Es Academiciens, Comedie.</i>	Pag. 1
<i>Retraite de Mr. le Duc de Longueville en son Gouvernement de Normandie.</i>	44
<i>Lettre à Madame ***. Je me souviens qu'allant à l'Armée, &c.</i>	61
<i>Lettre à la même. Je pensois que vous m'aviez oublié &c.</i>	63
<i>Lettre à Madame ***. Vous êtes sur le point &c.</i>	65
<i>Madrigal. Qu'avez-vous fait de mon Amour, &c.</i>	67
<i>A Mad ***. Elegie. Aimable Iris, si vous voulez apprendre &c.</i>	68
<i>A la même. Elegie. Iris, si vous savez les peines que j'endure, &c.</i>	71
<i>A la même. Stances. Iris, je vous aime toujours &c.</i>	73
<i>A la même. Stances. Puis qu'il vous faut quitter en ces funestes lieux, &c.</i>	75
<i>A la même. Stances. Je n'entens plus parler de vous &c.</i>	76
<i>A la même. Stances. Si vous savez que je vous aime &c.</i>	77
<i>A la même. Stances. Mes Yeux, mes inutiles Yeux, &c.</i>	79
<i>A la même. Chanson. Vous avez trompé mes desirs &c.</i>	80
<i>Caractere de Madame la Comtesse d'Olonne.</i>	81
<i>Lettre à Madame la Comtesse d'Olonne en lui envoyant son Caractere.</i>	82
<i>A Madame ***. Sonnet. Que vous faites languir un pauvre Malheureux, &c.</i>	89
<i>Dixain. Vous faites la Spirituelle, &c.</i>	90
<i>A Mad. ***. Stances. Laissez-là nos jeunes Desirs, &c.</i>	91
<i>A Madame ***. Stances. Bienheureux qui vit sans Chimere, &c.</i>	93
<i>A la même. Stances. Je ne viens point devant vos Charmes, &c.</i>	95
<i>Epigramme. Etre sans Vertu Précieuse, &c.</i>	96
<i>Epigramme. Très-difficile, & fort peu délicat, &c.</i>	97
<i>Stances. Philis en tournant ses beaux Yeux, &c.</i>	Ibid.
<i>Lettre à Madame ***. Quelque violente que soit mon Amitié, &c.</i>	102
<i>A Mr. le Marquis de ***. Stances. Marquis, on dit par tout que vous êtes aimable, &c.</i>	104.
<i>A Mad. ***. Sonnet. Vous m'ordonnez de vous voir rarement, &c.</i>	107
<i>A Madame ***. Stances. Menagez mieux le repos de ma vie, &c.</i>	108
<i>Lettre à Madame ***. Il n'y a rien de si honnête &c.</i>	109
<i>Observations sur la Maxime, qu'il faut mépriser la Fortune, & ne se point saucier de la Cour.</i>	113
*** 2	Les

T A B L E.

<i>Lettre à Mr. le Comte d'Olonne.</i>	118
<i>Le Cercle. A Monsieur***. On parle depuis peu de certaine Ruelle &c.</i>	123
<i>A Mademoiselle de l'E**s. Elegie. Chere Philis, qu'êtes-vous devenue, &c.</i>	128
<i>L'Homme qui veut connoître toutes choses, ne se connoît pas lui-même.</i>	135
<i>Lettre à Monsieur***. Vous m'écrivez &c.</i>	141
<i>Sur les Plaisirs; à Mr. le Comte d'Olonne.</i>	144
<i>Sonnet. Nature, enseigne-moi par quel bizarre effort &c.</i>	154
<i>A Mr. le Comte d'Olonne, Stances. Tircis, que l'avenir &c.</i>	155
<i>Epitaphe. A brouiller les Humains, Boudet fut sans seconde &c.</i>	156
<i>Dixain. Qu'une Passion délicate, &c.</i>	157
<i>Chanson. Il faut pour vôte honneur, Sylvie &c.</i>	158
<i>Lettre à Madame***. A ce que j'apprens &c.</i>	Ibid.
<i>Elegie sur la Mort du Duc de Candale.</i>	164
<i>A Mr. le Chevalier de Grammont. Il n'est qu'un Chevalier au Monde &c.</i>	167
<i>Lettre à Mr. le Marquis de Crequi, sur la Paix des Pirenées.</i>	169
<i>Jugement sur les Sciences où peut s'appliquer un Honnête-homme.</i>	183
<i>Jugement sur César & sur Alexandre.</i>	191
<i>Reflexions sur les divers Genies du Peuple Romain, dans les divers tems de la République.</i>	210
CHAP. I. De l'Origine fabuleuse des Romains, & de leur Genie sous les premiers Rois.	ibid.
CHAP. II. Du Genie des premiers Romains dans les Commencement de la République.	218
CHAP. III. Des premières Guerres des Romains.	222
CHAP. IV. Contre l'Opinion de Tite-Live sur la Guerre imaginaire qu'il fait faire à Alexandre contre les Romains.	225
CHAP. V. Le Genie des Romains dans le tems que Pyrrhus leur fit la Guerre.	233
CHAP. VI. De la premiere Guerre de Carthage.	243
CHAP. VII. De la seconde Guerre Punique.	250
CHAP. VIII. Du Genie des Romains vers la fin de la seconde Guerre de Carthage.	275
CHAPP. IX. X. XI. XII. XIII. XIV. XV.	290. 291
CHAP. XVI. D'Auguste, de son Gouvernement, & de son Genie.	291
CHAP. XVII. De Tibere & de son Genie.	311
<i>Sonnet. Qu'avez vous plus, Destins, à me faire endurer, &c.</i>	321
<i>A Madame***. Stances. Il me souvient de mes plaisirs, &c.</i>	322
<i>Sur la Complaisance que les Femmes ont en leur Beauté.</i>	323
F I N.	L E S

LES
ACADEMICIENS,
COMEDIE,

Tom. I.

A



ACTEURS.

MONSIEUR LE CHANCELIER*, *Protecteur*
de l'ACADEMIE FRANÇOISE.

SERISAY, *Directeur de l'ACADEMIE.*

DES MARETS, *Chancelier de l'ACADEMIE.*

GODEAU, *Evêque de Grasse & Vence.*

GOMBAULD.

CHAPELAIN.

HABERT.

FARET.

BOISROBERT.

SILHON.

COLLETET.

GOMBERVILLE.

SAINT AMANT.

COLOMBY.

BAUDOIN.

L'ESTOILE.

PORCHERES d'ARBAUD.

Mademoiselle de GOURNAI.

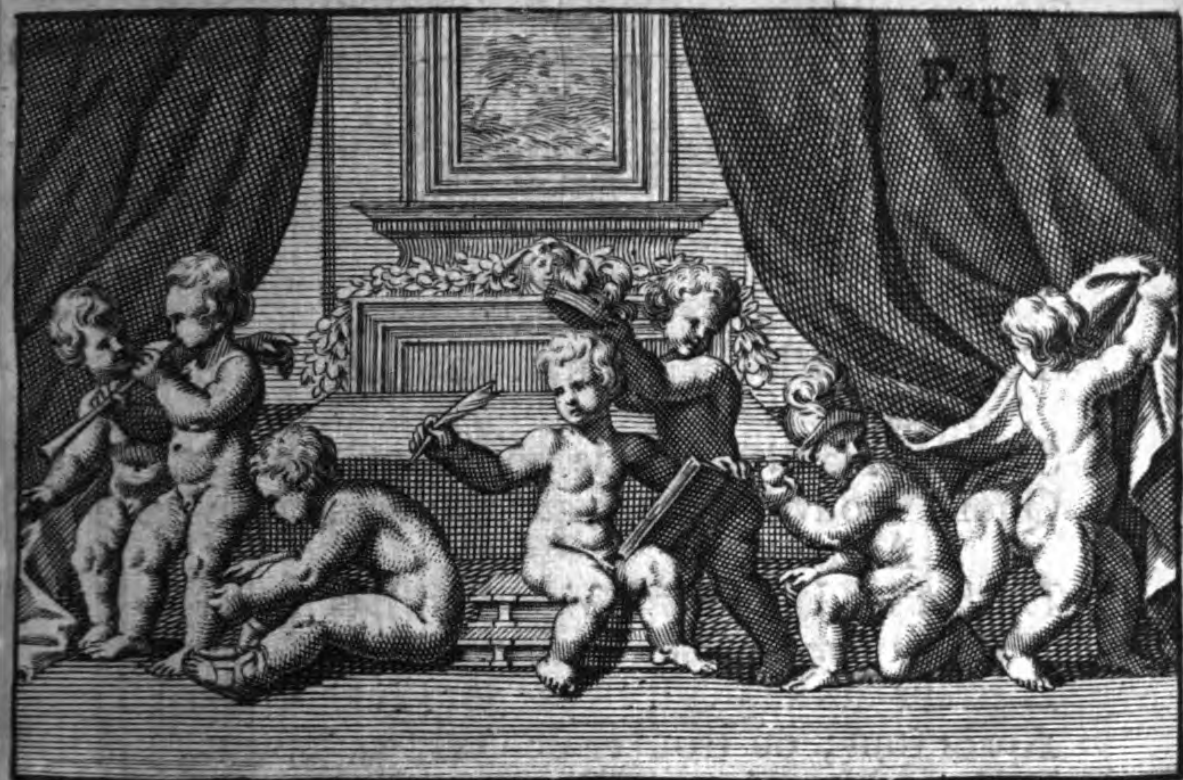
*La SCENE est à Paris dans la Maison où
s'assembloit l'ACADEMIE.*

* SEGUIER.





LES ACADEMICIENS
Comedie



LES
ACADEMICIENS,
COMEDIE*.

ACTE I.

SCENE I.

SAINT AMANT, FARET.

SAINT AMANT.

Faret, qui ne riroit de nôtre ACADEMIE?
A-t-on vû de nos jours une telle infamie?

A 2

Paſ-

* Cette Piece avoit d'abord pour titre, LA COMEDIE DES
ACADEMISTES, POUR LA REFORMATION DE LA LAN-
GUE

OEUVRES

Passer huit ou dix ans à reformer six Mots !
Par-Dieu , mon cher *Faret* , nous sommes de
grands Sots.

F A R E T.

Tant sots qu'il vous plaira : mais les Premiers
de *France*

Sont les Admirateurs de nôtre Suffisance.

Quoi ! trouvez-vous mauvais que de pauvres
Auteurs ,

Devant les Ignorans s'érigent en Docteurs ?

S'ils peuvent se donner du credit, de l'estime ,

L'erreur des abusés n'est pas pour eux un crime.

Après tout ; où trouver de ces rares Savans ,

Dont le Nom immortel percera tous les Ans ?

Si pour l'ACADEMIE il faut tant de Science ,

Vous , & moi , pourrions bien ailleurs prendre
Séance.

S A I N T A M A N T.

Oui : mais je n'aime pas que Monsieur de *Go-*
deau ,

Excepté ce qu'il fait , ne trouve rien de beau :

Qu'un

GUE FRANÇOISE. Elle fut faite au commencement de l'An-
née 1643. c'est-à-dire environ huit ans après l'Etablis-
sement de l'ACADEMIE. Après avoir couru longtems
Manuscrite , on l'imprima en 1650. mais si horrible-
ment défigurée , que Mr. de St. Evremond ne s'y recon-
noissoit plus. Madame la Duchesse de Mazarin l'ayant
engagé à la revoir en 1680. il aima mieux la refondre,
que la corriger. Ceux qui prendront la peine de compa-
rer la premiere Edition , avec celle qu'on donne présen-
tement , verront bien que c'est ici une Piece toute nou-
velle. On a crû devoir marquer exactement le tems , où
cette Comédie a été retouchée , parce que sans cela on
y trouveroit quelques Anachronismes.

M E L E E S.

Qu'un fat de *Chapelain* aille en chaque Ruelle
 D'un ridicule ton reciter sa PUCELLE* ;
 Ou que dur & contraint en ses Vers amoureux
 Il fasse un sot Portrait de l'Objet de ses Vœux :
 Que son Esprit sterile, & sa Veine forcée,
 Produisent de grands Mots, qui n'ont sens, ni
 pensée.

Je voudrois que *Gombauld*, *l'Estoile*, & *Colletet*,
 En Prose comme en Vers eussent un peu mieux
 fait :

Que des AMIS RIVAUX †, *Boisrobert* ayant honte,
 Revint à son Talent de faire bien un Conte.
 Enfin.....

F A R E T.

Vous avez tort de mépriser *Godeau* :
 Il a l'Esprit fertile, & le tour assez beau.
 Tout le défaut qu'il a soit en Vers, soit en Prose,
 C'est qu'en trop de façons il dit la même chose.
L'Estoile fait des Vers avec le *Cardinal* (o) :
Colletet est bon-homme & n'écrit pas trop mal :
Boisrobert est plaisant autant qu'on sauroit l'être ;
 Il s'est assez bien mis dans l'Esprit de son Mai-
 tre ‡ ;

A 3

A

* *Chapelain* a fait un très-méchant Poëme intitulé
 LA PUCELLE. Il en recitoit alors des Lambeaux,
 dans les Compagnies où il se trouvoit.

† Comédie de *Boisrobert*.

(o) *L'Estoile*, *Colletet*, & *Boisrobert* étoient du
 nombre de ceux, qui travailloient à des Pièces de Théa-
 tre par ordre du Cardinal de Richelieu, & souvent
 même avec lui. Voyez l'HISTOIRE DE L'ACADEMIE
 FRANÇOISE par Mr. Peliffon.

‡ *Boisrobert* étoit alors en sa plus haute faveur au-
 près du Cardinal de Richelieu, & son plus grand soin
 étoit

A tous ses Madrigaux il donne un joli tour,
 Et feroit des leçons aux Grecs de leur Amour*.
Baudoin fait des Vers au dessous des Images,
 Mais *Davila* traduit est un de ses Ouvrages †.
Gombauld pour un Châtré ne manque pas de
 Feu....

J'entens quelqu'un qui monte; arrêtons-nous
 un peu :
 Je commence à le voir, c'est l'Evêque de *Grasse*.

SAINT AMANT.

Il faut se retirer, & lui quitter la place;
 Nous reviendrons tantôt : allons, mon cher
Faret,
 Trouver proche d'ici quelque bon Cabaret.

étoit de délasser l'Esprit de son Maître après le bruit
 & l'embarras des Affaires, tantôt par ses agréables
 Contes, qu'il (*faisoit*) mieux que personne du monde,
 tantôt en lui rapportant toutes les petites Nouvelles
 de la Cour & de la Ville; & ce Divertissement étoit si
 utile au Cardinal, que son premier Medecin Mr. *Citois*
 avoit accoutumé de lui dire; *Monseigneur, nous serons tout ce que nous pourrons pour-vôtre santé; mais toutes nos Drogues sont inutiles, si vous n'y mêlez un peu de Boisrobert.* PELIS. HIST. DE L'ACAD. FR.

* On accusoit fort Boisrobert du Vice de Non-conformité; témoin ces deux Vers de Ménage, dans sa
 REQUETE DES DICTIONNAIRES;

Cet admirable Patelin,
 Aimant le genre Masculin.

† *Davila* a écrit en Italien L'HISTOIRE DES GUERRES CIVILES DE FRANCE, depuis la mort de Henri II. jusqu'à la Paix de Vervins: *Baudoin* l'a traduite en François, & c'est le plus supportable de ses Ouvrages.

S C E N E II.

G O D E A U , C O L L E T E T ,

G O D E A U .

EH quoi ! chers Nourrissons des Filles de
Mémoire,
Qui sur les Tems futurs obtiendrez la Victoire ;
Beaux Mignons de *Pallas* , vrais Favoris des
Dieux ;

Vous n'êtes pas encore arrivés en ces lieux !
Seriez-vous bien-si tard assis encore à Table ?
Non ; les plus grans Festins n'ont pour vous
rien d'aimable

Mais voici *Colletet* , qui hâte un peu le pas :
Je l'ai toujours connu sobre dans ses Repas*.
Bon-jour , cher *Colletet* .

C O L L E T E T *se jette à genoux.*

Grand Evêque de *Grasse* ,
Dites-moi , s'il vous plaît , comme il faut que
je fasse :
Ne dois-je pas baiser vôtre sacré Talon ?

G O D E A U .

Nous sommes tous égaux étant Fils d'*Apollon*.
Levez-vous , *Colletet* .

C O L L E T E T .

Vôtre Magnificence
Ne permet , Monseigneur , une telle Licence.

A 4

G O

* *Colletet étoit extrêmement pauvre.*

O E U V R E S

G O D E A U.

Rien ne sauroit changer le Commerce entre nous :

Je suis Evêque ailleurs , ici *Godeau* pour vous.

C O L L E T E T.

Très-révérend Seigneur , je vais donc vous complaire.

G O D E A U.

Attendant nos Messieurs que nous faudra-t-il faire ?

C O L L E T E T.

Je suis prêt d'obéir à votre volonté.

G O D E A U.

Parlons comme autrefois avecque liberté ; Vous savcz , *Colletet* , à quel point je vous aime.

C O L L E T E T.

Seigneur , votre Amitié m'est un honneur extrême.

G O D E A U.

Oh bien ! seul avec vous , ainsi que je me voi , Je vais prendre le tems de vous parler de moi. Avez-vous vû mes Vers ?

C O L L E T E T.

Vos Vers ! je les adore : Je les ai lûs cent fois , & je les lis encore. Tout en est excellent , tout est beau , tout est net , Exact & regulier , châtié tout à fait.

G O D E A U.

Manquai-je en quelque endroit à garder la Censure ?

Y peut-on remarquer une seule *Hiature* ?

Suis-

M E L E E S.

9

Suis-je pas scrupuleux à bien choisir les Mots ?
Ne fais-je pas parler chacun fort à propos ?
Le *Decorum* Latin, en François *Bienſéance*,
N'est si bien observé nulle part que je pense.
Colletet, je me loüe; il le faut avoüer :
Mais c'est fort justement que je me puis loüer.

C O L L E T E T.

Vous êtes de ceux-là qui peuvent dans la Vie
Mépriser tous les traits de la plus noire Envie.
Vous n'aviez pas besoin de vôtre Dignité,
Pour vous mettre à couvert de la Malignité.

G O D E A U.

On se flate souvent : mais si je ne m'abuse,
S'attaquer à *Godeau*, c'est se prendre à la *Muse* ;
Et le plus envieux se verroit transporté,
S'il lisoit une fois mon *BENEDICITE* *.
O l'Ouvrage excellent !

C O L L E T E T.

O la Piece admirable !

G O D E A U.

Chef-d'Oeuvre précieux !

C O L L E T E T.

Merveille incomparable !

G O D E A U.

Que peut-on desirer après un tel Effort ?

C O L L E T E T.

Qui n'en sera content aura, ma foi, grand tort
À 5 Mais

* *Godeau a paraphrasé en Vers le Cantique des trois
Enfans ; BENEDICITE, omnia opera Domini
Ec. C'est une de ses meilleures Pieces.*

Mais fans parler de moi trop à mon avantage,
Suis-je pas, Monseigneur, assez grand person-
nage?

G O D E A U.

Colletet mon ami, vous ne faites pas mal.

C O L L E T E T.

Moi! je prétens traiter tout le monde d'égal,
En matiere d'Ecrits; le Bien est autre chose:
De richesse & de rang la Fortune dispose.
Que pourriez-vous encor reprendre dans mes
Vers?

G O D E A U.

Colletet, vos Discours sont obscurs & couverts.

C O L L E T E T.

Il est certain que j'ai le Stile magnifique.

G O D E A U.

Colletet parle mieux qu'un homme de Boutique.

C O L L E T E T.

Ah! le respect m'échape: & mieux que vous aussi.

G O D E A U.

Parlez bas, *Colletet*, quand vous parlez ainsi.

C O L L E T E T.

C'est vous, Monsieur *Godeau*, qui me faites
l'outrage.

G O D E A U.

Voulez-vous me contraindre à louer votre Ou-
vrage?

C O L L E T E T.

M E L E E S.

M

C O L L E T E T.

J'ai tant loué le vôtre!

G O D E A U.

Il le meritoit bien.

C O L L E T E T.

Je le trouve fort plat, pour ne vous celer rien.

G O D E A U.

Si vous en parlez mal, vous êtes en colere.

C O L L E T E T.

Si j'en ai dit du bien, c'étoit pour vous com-
plaire.

G O D E A U.

Colletet, je vous trouve un gentil Violon.

C O L L E T E T.

Nous sommes tous égaux, étant Fils d'Apollon.

G O D E A U.

Vous, *Enfant d'Apollon*? vous n'êtes qu'une Bête.

C O L L E T E T.

Et vous, *Monfieur Godeau*, vous me rompez
la tête.

SCENE III.

SERISAY, GODEAU, COLLETET.

SERISAY à Godeau.

QU'avez-vous, Monseigneur? je vous voi
tout ému?

GODEAU.

Colletet m'insulter! qui l'auroit jamais crû?

COLLETET.

Traiter un vieil Auteur avec cette infamie!
C'est affronter en moi toute l'ACADEMIE.

SERISAY.

Mais quelle est cette injure, & d'où vient tant
de mal?

COLLETET.

*Colletet mon ami, vous ne faites pas mal:
Vous parlez un peu mieux qu'un homme de Bou-
tique.*

Et mieux que vous, *Godeau*? Car, enfin, je
m'explique;

Et nôtre DIRECTEUR le saura comme vous.

SERISAY.

Moderez, *Colletet*, moderez ce courroux.
Offenser un Prelat à qui l'on doit hommage,
C'est d'un homme insensé faire le personnage.

COL.

M E L E E S.

13

C O L L E T E T.

Je fai bien respecter *Godeau*, comme *Prelat*;
Mais *Godeau* comme *Auteur*, je le trouve fort
plat.

G O D E A U.

Ma Colere se passe, & je veux sans murmure,
En *Prelat* patient endurer cette injure.

C O L L E T E T.

Moi; je veux recevoir la satisfaction
Du tort, qu'a pû souffrir ma Reputacion.
O, d'un humble *Prelat*, patience parfaite!
Il parle d'endurer l'injure qu'il a faite!
Pardonner à des Gens que l'on a maltraités,
Ce font du bon *Godeau* les Générosités.

G O D E A U.

Eh bien! cher *Colletet*, je ferai davantage,
Vous serez reconnu pour un grand Personnage.
Soyons, je vous conjure, amis de bonne foi;
Et vous saurez écrire & parler mieux que moi.

C O L L E T E T.

Ordonnez, Monseigneur, ce qu'il faut que je
fasse:

J'ai plus failli que vous, & je demande grace.
Que par tout on exalte, & par tout soit chanté,
De ce divin *Prelat* le B E N E D I C I T E'.
O l'Ouvrage excellent! O la Piece admirable!
Chef-d'Oeuvre précieux! Merveille incomparable!
Que par tout on exalte, & par tout soit chanté,
De ce divin *Prelat* le B E N E D I C I T E'.

G O

Qu'en tous lieux on exalte, & qu'en tous lieux
on chante,

De nôtre *Colletet* la CANE BARBOTANTE* :
Ces beaux Vers, que le Temps ne sauroit effacer,
Et qu'un grand *Cardinal* voulut récompenser.
C'est là que *Colletet* si vivement explique,
Du *Canard* amoureux la *Venus* aquatique ;
Qu'au sens de *Richelieu* le Roi ne pourroit pas,
De tout l'Or du Royaume en payer les appas.

SERISAY.

Nous sommes tous contents : la Discorde est finie,

Et la Paix regnera dans nôtre Compagnie.

Au

* *Colletet* ayant porté au *Cardinal* le MONOLOGUE
DES TUILERIES, il s'arrêta particulièrement sur deux
Vers de la Description du Quarré d'Eau en cet endroit ;

*La Cane s'humecter de la Bourbe de l'Eau,
D'une Voix enrouée & d'un Batement d'Aile,
Animer le Canard qui languit auprès d'elle :*

Et après avoir écouté tout le reste, il lui donna
de sa propre main cinquante Pistoles avec ces paro-
les obligantes, que c'étoit seulement pour ces deux (der-
niers) Vers, qu'il avoit trouvés si beaux, & que le Roi
n'étoit pas assez riche pour payer tout le reste. Au lieu
de la Cane s'HUMECTER de la Bourbe de l'Eau, le
Cardinal voulut lui persuader de mettre BARBOT-
TER dans la Bourbe de l'Eau, &c. *Peliss. HIST. DE L'A-*
CAD. Pour donner plus de ridicule à Colletet Mr. de St.
Evremond, employe ici le terme de Cane barbotante.
Le Monologue, qui est une assez méchante Piece, est
imprimé devant la Comédie des TUILERIES ; c'est une
Description du Palais & du Jardin des Tuileries, tels
qu'ils étoient dans ce tems-là.

M E L E E S.

15

Au reste, l'heure approche, où se doit terminer,
La Reforme des Mots que nous allons donner;
Et par qui nous aurons la Gloire sans seconde,
D'établir le François en tous les lieux du Monde.

C O L L E T E T.

Monfieur le CHANCELIER ne doit venir que tard.

S E R I S A Y.

Donc, pour un peu de tems, allons quelque autre part.

S C E N E IV.

PORCHERES D'ARBAUD,
COLOMBY.

P O R C H E R E S.

Illustre *Colomby*, vrai cousin de *Malherbe**,
De ton merite seul glorieux & superbe;
Parmi tous les Auteurs en voit-on aujourd'hui,
Qui puissent approcher ou de vous, ou de lui?

C O.

* *Colomby* étoit de *Caën* en *Normandie*, & Parent de *Malherbe*, dont il fut Disciple & Sectateur..... Il avoit une Charge à la Cour, qui n'avoit point été avant lui, & n'a point été depuis; car il se qualifioit, *Orateur du Roi pour les Affaires d'Etat*. Pelis.
HIST. DE L'ACAD.

C O L O M B Y.

Malherbe ne vit plus; *Bertaut* n'est plus au monde:

D'Ignorance & d'Erreur toute la Terre abonde †.

P O R C H E R E S.

Desportes a subi nôtre commun destin;

Passerat a vécu; j'ai vû mourir *Rapin*:

Et c'étoient les Auteurs, dont l'illustre Genie
Auroit pû faire honneur à nôtre Compagnie.

C O L O M B Y.

Vous savez que j'avois auprès du Potentat,
La Charge d'*Orateur des Affaires d'Etat*.

P O R C H E R E S.

Et vous n'ignorez pas que j'eus dans la Regence,
Des *Nocturnes Plaisirs* la suprême *Intendance* *.

C O L O M B Y.

Or n'étant point payé de mes Appointemens;

P O R C H E R E S.

Détrompé que je suis de tous Amusemens;

C O L O M B Y.

Je vais faire leçon aux Gens de nos Provinces,
Du peu de gain qu'on fait au service des Princes.

P O R C H E R E S.

J'abandonne la Cour, & vais dans chaque lieu,
Louer la Reine-mere, & blâmer *Richelieu*.

CO-

† Vers de *Bertaut Evêque de Séez*, qui se fit estimer en son tems par ses Poësies. Il mourut en 1611.

* *Porcheres d'Arbaud* avoit été Intendant des Plaisirs Nocturnes; Charge, dont il ne restoit plus qu'un nom ridicule.

M E L E E S.

17

C O L O M B Y.

Aux Auteurs assemblés prenez le soin de dire,
Que las de mes Emplois, enfin je me retire.

P O R C H E R E S.

C'est la forme ordinaire : & quiconque a quitté,
Leur a fait en quittant cette Civilité.

C O L O M B Y.

Vous direz de ma part, sans aucune autre forme,
Qu'au lieu de reformer les Mots, je me reforme.

P O R C H E R E S.

Je traiterai la chose un peu moins durement,
Et leur ferai pour moi le même Compliment.

Fin du premier Acte.



AC.



A C T E II.

S C E N E I.

CHAPELAIN *seul*, *faisant des Vers avec un soin ridicule, & peu de Genie.*

TAndis que je suis seul, il faut que je compose
 Quelque Ouvrage excellent ; soit en Vers,
 soit en Prose.

La Prose est trop facile ; & son bas naturel
 N'a rien qui puisse rendre un Auteur immortel :
 Mais d'un sens figuré la noble Allégorie,
 Des sublimes Esprits sera toujours chérie.
 Par son divin pouvoir nos Ecrits triomphans,
 Passent de siècle en siècle, & bravent tous les Ans.
 Je quitte donc la Prose & la simple Nature,
 Pour composer des Vers, où regne la Figure.

Qui vit jamais rien de si beau,

(Il me faudra choisir pour la Rime, *Flambeau.*)

Que

*Que les beaux Yeux de la Comtesse * ?*

(Je voudrois bien auffi mettre en Rime, *Déesse*.)

*Qui vit jamais rien de si beau,
Que les beaux Yeux de la Comtesse ?
Je ne croi point qu'une Déesse
Nous éclairât d'un tel Flambeau.*

*Aussi peut-on trouver une ame
Qui ne sente la vive Flamme,
Qu'allume cet Oeuil radieux ?*

*Radieux me plaît fort: un Oeuil plein de lumiere,
Et qui fait sur nos Cœurs l'impression premiere,
D'où se forment enfin les tendresses d'Amour.
Radieux ! j'en veux faire un terme de la Cour.*

*Sa Clarté qu'on voit sans seconde,
Eclairant peu à peu le Monde,
Laira même un jour pour les Dieux.*

Je ne suis pas assez maître de mon Genie,
J'ai fait sans y penser une Cacophonie:
Qui me soupçonneroit d'avoir mis peu à peu ?
Ce desordre me vient pour avoir trop de Feu.

Qui

* D'ordinaire les Poëtes choisissent une Dame distinguée par sa Beauté, ou par son Merite, pour l'aimer en idée, & en faire l'objet de leurs Vœux Poëtiques. Chapelain avoit choisi la Comtesse de Vermeil. Touchant cette coûtume des Poëtes, voyez le DICTIONNAIRE de Mr. Bayle, à l'Article MALHERBE.

*Qui vit jamais rien de si beau,
Que les beaux Yeux de la Comtesse?
Je ne croi point qu'une Déesse,
Nous éclairât d'un tel Flambeau.*

*Aussi peut-on trouver une ame,
Qui ne sente la vive Flamme,
Qu'allume cet Oeuil radieux?
Sa Clarté qu'on voit sans seconde,
S'épand déjà sur tout le Monde,
Et luira bien tôt pour les Dieux.*

Voilà, ce qui s'appelle écrire avec Justesse!
Et ce qui m'en plaît plus, tout est fait sans Ru-
desse :

Car tout Ouvrage fort a de la dureté,
Si par un Art soigneux il n'est pas ajusté.

*Chacun admire en ce Visage,
La lumière de deux Soleils:
Si la Nature eût été sage,
Le Ciel en auroit deux pareils.*

Que voilà de beaux Vers! l'auguste Poësie!
„Phœbus, éclaire encore un peu ma fantaisie:
„Divin Pere du Jour, qui maintiens l'Univers,
„Donne moi cette Ardeur, qui fait faire des
Vers.

„Ranime mes esprits, & dans mon sang rappelle,
„La féconde Chaleur, qui forma la P U C E L L E.
„Par l'Epithete alors je me rendis fameux:
„Alors le Mont Olympe à son pied sablonneux;
„Alors hideux, terrible, affreux, épouvantable,
„Firent dans mes Ecrits un effet admirable.

„Di-

„ Divin Pere du Jour , qui maintiens l'Univers,
 „ Redonne moi l'Ardeur , qui fit faire ces Vers.

*Le Teint qui paroît sur sa Face,
 Est plus uni que n'est la Glace,
 Plus clair que le Ciel cristalin:
 Où trouver un Pinceau qui touche,
 Les charmes de sa belle Bouche,
 Et l'honneur du Nez aquilin?*

Cette Comparaison me semble assez bien prise:
 Il n'est rien plus uni qu'un *Cristal de Venise*;
 Et les *Cieux* qui ne sont formés d'aucun Metal,
 Pourroient, à mon avis, être faits de *Cristal*.
Aquilin, ne vient pas fort souvent en usage,
 Mais il convient au Nez du plus parfait Visage:
 Tous les Peintres fameux veulent qu'un Nez
 soit tel.

Oublier *Aquilin*, est un Péché mortel.

*Chacun admire en ce Visage,
 La lumiere de deux Soleils;
 Si la Nature eût été sage,
 Le Ciel en auroit deux pareils.*

*Le Teint, qui paroît sur sa Face,
 Est plus uni que n'est la Glace,
 Plus clair que le Ciel cristalin;
 Où trouver un Pinceau qui touche,
 Les charmes de sa belle Bouche,
 Et l'honneur du Nez aquilin?*

Ainsi peignoient les Grecs des Beautés achevées,
 De l'injure des Ans par leurs Ecrits sauvées.

Je

Je n'ai fait que vint Vers, mais tous Vers
raisonnés,
Magnifiques, pompeux, justes, & bien tournés.
Par un secret de l'Art; d'une grande *Déesse*
J'oppose les Appas à ceux de ma COMTESSE;
Et des Charms divins dans l'opposition,
Je fais voir la confusion.

Quant à l'autre Couplet; j'y reprends la *Nature*
Qui des Corps azurés a formé la structure,
De n'avoir sù placer à ce haut Firmament
Qu'un *Soleil* seulement.

La COMTESSE en a deux: C'est au *Ciel* une honte,
Qu'un *Visage* ici bas en *Soleils* le surmonte.
J'acheve heureusement: il me falloit finir;
Aussi bien nos Auteurs commencent à venir.

SCENE II.

SERISAY, CHAPELAIN, SILHON,
BOISROBERT.

SERISAY à Chapelain.

Vous attendiez ici cette heure fortunée
Où la Reforme enfin doit être terminée.

CHAPELAIN.

Depuis plus de huit ans nous attendons ce jour,
Où doit être réglé tout Langage de Cour.
Mais que les Ignorans vont en dire d'injures!

SERISAY.

Nous saurons mépriser de fots & vains Mur-
mures.

BOIS-

M E L E E S.

23

B O I S R O B E R T.

Nous allons bien-tôt voir un de nos Mécontents,
Resolu de se plaindre & de nous, & du Tems.

C H A P E L A I N.

C'est *Silhon* irrité contre l'ACADEMIE,
Et prêt à la traiter de mortelle ennemie.

S E R I S A Y.

Et de sa haine encor quel est le fondement?

C H A P E L A I N.

Nous reformons un mot propre au Raisonne-
ment.

Il laissera sans OR tous Discours politiques,
Et n'écrira jamais des Affaires publiques.

Silhon est violent : s'il parle contre nous,....

S E R I S A Y.

Monseigneur le CHANCELIER calmera son
Courroux.

B O I S R O B E R T.

Faut-il un CHANCELIER pour calmer sa Colere?
Godeau m'a répondu d'entreprendre l'affaire :
Il doit attaquer OR, que *Silhon* aime tant,
Aussi bien que PARFOIS, POURCE-QUE,
& D'AUTANT.

S I L H O N *entre.*

A dire vrai, Messieurs, c'est une chose étrange:
On a beau meriter honneur, gloire, louange;
Affermir tant qu'on peut l'autorité des Loix;
Faire service à Dieu, travailler pour les Rois;
Préf-

Précrire le devoir & du Peuple & du Prince ;
Instruire un Potentat à regler sa Province* :
Il faut avoir l'affront de voir des Esprits doux,
Gagner chez nos Auteurs plus de credit que nous.

SERISAY.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit cette injustice.

BOISROBERT.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a vû du Caprice.

SILHON.

Les Siècles, *Boisrobert*, sont assez differens :
On blâmoit autrefois les hommes ignorans ;
La Science aujourd'hui donne fort peu d'estime :
En savoir plus que vous n'est pas un petit crime.

BOISROBERT.

J'aime les Ignorans d'avoir tant de bonheur.

SILHON.

Vous n'avez pas manqué d'acquérir cet honneur.

SERISAY.

Eh! pour l'amour de moi finissez la querelle :
Soyons, soyons unis d'une Amitié fidelle.
Encor, Monsieur *Silhon*, de quoi vous plaignez-vous?

BOISROBERT.

Un Mot qu'on veut changer lui donne ce courroux.

SILHON.

* *Silhon a fait un TRAITÉ DE L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME, un Livre de Politique intitulé LE MINISTRE D'ÉTAT ; & quelques autres Ouvrages.*

M E L E E S.

25

S I L H O N.

C'est un Mot, il est vrai; mais de grande importance.

B O I S R O B E R T.

On pourroit s'en passer bien mieux que de Finance.

S I L H O N.

Il est pourtant utile, & le sera toujours.
O R, trouve bien sa place en de graves Discours.
En Affaire, au Barreau, dans la Théologie,
O R, est fort positif, & de grande énergie.

S E R I S A I.

Je voi venir à nous la Sibylle *Gournai*:
Quel suplice, bon Dieu! m'avez-vous ordonné!

S I L H O N.

Elle merite bien que vous fassiez cas d'elle.

B O I S R O B E R T.

A soixante-&-dix ans elle est encor Pucelle.

S C E N E III.

M A D E M O I S E L L E D E G O U R N A I,
S E R I S A Y, B O I S R O B E R T,
S I L H O N.

M A D E M O I S E L L E D E G O U R N A I.

J E vous ai bien cherché Monsieur le Président.

S E R I S A Y.

Baïffez-vous, *Boisrobert*, & ramassez sa Dent.

BOISROBERT.

C'est une grosse Dent, qui vous étoit tombée,
Et qu'un autre que moi vous auroit dérobée.

SILHON.

Montagne en perdit une âgé de soixante ans.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

J'aime à lui ressembler, même à perdre les
Dents*.

Mais apprenez de lui que par toute la *Grece*
C'étoit comme un devoir d'honorer la Vieillesse:
Et le *vieil* âge en vous fera peu respecté,
Si vous en usez mal dans la *Virilité*.

Montagne s'employoit à corriger le Vice,
Et bien connoître l'Homme étoit son *Exercice*.
Il n'auroit pas *cuidé* pouvoir tirer grand *los*,
Du sterile *labour* de réformer des Mots.

BOISROBERT.

Vous fûtes ennemie en tout tems du Langage.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Le *Sens* à mon avis vous eût rendu plus sage.
Avec tous mes vieux Mots encore ma *Raison*,
Parmi les gens sensés se trouve de *faison*.

BOIS-

* *Mademoiselle de Gournai se disoit Fille d'Alliance de Montagne, dont elle a publié les ESSAIS corrigés & augmentés. Dans une Préface curieuse, qu'elle mit à la tête de cette Edition, & dans quelques autres Ouvrages, elle se déclara hautement pour les vieux Mots, & les Phrases surannées. Voyez le DICTIONNAIRE de Mr. Bayle.*

B O I S R O B E R T.

Je l'avoüe aisément ; & vôtre Experience,
Nymphé des premiers ans, vaut mieux que la
Science.

M A D E M O I S E L L E D E G O U R N A I.

On méprisoit un Fourbe au tems que je vous dis.
Boisrobert le plaissant eût été gueux *jadis* :
Et *Montagne* & *Charron* avoient l'ame trop forte,
Pour demeurer toujourns au *recoin* d'une porte,
Aucuper jour & nuit leurs plus grands Ennemis,
Et des Grands de la Cour être *Valets soumis*.

B O I S R O B E R T.

Ce sont là des raisons, que le Demon vous dicte.
Comment, vieille *Gournai*, vous aimez la *Vin-*
dicte ?
Qui vous fait *détracter* ? qui vous met en *cour-*
roux ?

M A D E M O I S E L L E D E G O U R N A I.

Montagne haïssoit les Menteurs & les Fous.
Poursuivez, *Savantaux*, à réformer la Langue.

S E R I S A Y.

Allez-vous en ailleurs faire vôtre Harangue.

M A D E M O I S E L L E D E G O U R N A I.

Otez MOULT & JAÇOIT, bien que mal à
propos :
Mais laissez pour le moins, BLANDICE, AN-
GOISSE, & LOS.

Tout ainsi que l'Esprit est vague & *contournable*,
 De même le Discours doit être variable:
 Les Termes ont le fort, qu'on voit au Genre
 humain,
 Un Mot vit aujourd'hui, qui perira demain.
 L'Usage parmi nous est fort *ambulatoire*.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Vous raillez sottement la Verité *notoire*.
 Il mourra, TOUT AINSI, que je voi mé-
 prisé:
 Mais devant lui mourront les Vers de *Serisay*.

Fin du II. Acte.





A C T E III.

S C E N E I.

MONSIEUR LE CHANCELIER G', O-
DEAU, CHAPELAIN, BOISRO-
BERT, SERISAY, POR-
CHERES, &c.

MR. LE CHANCELIER.

C'Est aujourd'hui, Messieurs, qu'on révèle
à la *France*,
Les mystères secrets de la vraie Eloquence:
Les *Muses*, qui du Ciel ont descendu chez nous,
Vous rendent par ma bouche un Oracle si doux.
C'est à tort, grands Auteurs, que la *Grece* se
vante;
La *Rome* des *Latins* n'est plus la Triomphante;
L'*Italie* aujourd'hui tombe dans le mépris,
Et les *Muses* n'ont plus de Séjour qu'à *Paris*.

G O D E A U.

Qui croiroit, Monseigneur, que ces Enchan-
teresses,
Que les neuf belles Sœurs nos divines Maî-
tresses,!

Vinssent ici flater nos Esprits & nos Sens,
Si vous n'aviez aimé leurs charmes innocens ?

C H A P E L A I N.

Vous voyez les choses futures,
Malgré les nuits les plus obscures,
Qui couvrent le Bien de l'Etat :
Vous voyez tout ce qu'il faut faire,
Au rebours du sens populaire,
Pour maintenir le Potentat.

B O I S R O B E R T.

Superbes Filles de memoire,
Venez accroître mon ardeur ;
Je vais travailler à la gloire
D'une incomparable Grandeur.....

Que le Stile élevé me paroît incommode !
J'en'ai pas le talent qu'il faut pour faire une *Ode*.

M R. L E C H A N C E L I E R.

Que chacun se reduise au merite d'Auteur ;
J'estime le Savant, & je hai le Flateur.
Mes Louanges, Messieurs, ne sont pas né-
cessaires,
Et vous avez ici de plus grandes Affaires.

S E R I S A Y.

Porcheres semble avoir dessein de nous parler.

P O R C H E R E S.

Quatre mots seulement, Messieurs ; puis m'en
aller.

Monfieur de *Colomby* m'a chargé de vous dire,
Que las de ses Emplois enfin il se retire :

Et

M E L E E S.

31

Et vous saurez aussi qu'ennuyé de la Cour,
Je vais chercher ailleurs un tranquille séjour.

S E R I S A Y.

Vous nous voyez pensifs, mornes, & taciturnes,
De perdre l'*Intendant* de nos *Plaisirs Nocturnes* :
Et vous ferez savoir au muet *Orateur*
Des Affaires d'Etat, le fonds de notre Cœur.
Nous regrettons beaucoup un si grand Person-
nage,
Et ne suivrons pas moins notre important Ou-
vrage.

D E S M A R E T S.

Je ne voi point ici *Saint Amant*, ni *Faret* ;
Que sont-ils devenus ?

G O D E A U.

Ils sont au Cabaret.

D E S M A R E T S.

Ils sont au Cabaret ! Messieurs, quelle impu-
dence !

Vous voyez parmi nous un CHANCELIER
de *France*,

Qui vient de son Logis en ce méchant Quar-
tier * ,

Sachant bien le respect que l'on doit au métier ;

B 4

Et

* L'ACADEMIE n'avoit point au commencement de lieu fixe, pour tenir ses Assemblées. On les tenoit tantôt chez un des Academiciens, & tantôt chez un autre ; jusqu'à ce que Mr. le Chancelier fit dire à la Compagnie, qu'il desiroit qu'à l'avenir elle s'assemblât chez lui. Voyez Mr. Pelis. HIST. DE L'ACAD.

Et ces vieux Débauchés au mépris de la Gloire,
Lors que nous travaillons font leur plaisir de
boire.

G O D E A U.

Je vois entrer *Faret* suivi de *Saint Amant*.

C H A P E L A I N.

Et si je ne me trompe ils ont bû largement.

S C E N E II.

SAINT AMANT, FARET, CHAPELAIN,
GOMBAULD, SERISAY, MON-
SIEUR LE CHANCELIER, &c.

S A I N T A M A N T.

Pour tout Emploi chez vous, Seigneurs Aca-
démiques,
Nous serons vos Bûveurs & Poëtes Bachiques.

F A R E T.

Nous perdons le respect ; mais, ô Grand CHAN-
CELIER,
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

C H A P E L A I N.

Il ne vous reste plus qu'à parler de la Guerre,
Qui dans le Cabaret se fait à coup de verre.

G O M B A U L D.

Qu'à dire des Chanfons, qui vantent la li-
queur,
Dont le Pere *Bacchus* réjouit votre cœur.

SAINT

S A I N T A M A N T.

Prenez soin de nôtre Langage,
Auteurs polis & curieux;
Et nous laissez le doux usage,
D'un vin frais & délicieux.

Que d'*Apollon* la docte Troupe,
Vieillisse à réformer les Mots;
Celle de *Bacchus*, dans la Coupe
Ira chercher sa Joie, & trouver son Repos.

F A R E T.

Si l'Esprit & la Suffisance,
Si l'avantage de Raïson,
Ne paroissent point dans l'enfance,
Et demeurent comme en prison;
C'est qu'on succe le lait d'une pauvre Nourrice:
Et Dieu, qui conduit tout sagement à sa fin,
De nos divins Talens réserve l'exercice,
Pour le tems précieux que nous boirons du vin.

S E R I S A Y.

Nous sommes satisfaits de vos Stances Bachi-
ques,
Et vous êtes reçûs Bûveurs Académiques.
Mais de peur de vieillir à réformer les Mots,
Nous allons travailler; laissez-nous en repos:
La chose qui se traite est assez d'importance.

F A R E T.

Nous nous tairons.

MR. L E C H A N C E L I E R.

Sortez; c'est le mieux que je pense.

Si nous vous offensons, Monsieur le CHAN-
 CELIER,
 Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

SCENE III.

MONSIEUR LE CHANCELIER, SERI-
 SAY, GODEAU, DES MARETS, SIL-
 HON, CHAPELAIN, GOMBAULD,
 BOISROBERT, L'ESTOILE, GOM-
 BERVILLE, BAUDOIN, &c.

SERISAY.

ENfin, ils sont fortis. Sans tarder davantage,
 Réformons les défauts que l'on trouve au
 Langage,
 Et d'un Stile trop vieux faisons-en un nouveau.
 Vous, parlez le premier, docte & sage *Godeau*.

GODEAU.

C'est m'obliger beaucoup : & cette déference,
 Seroit dûe à quelque autre avec plus d'appa-
 rence.

SERISAY.

Vous êtes trop modeste, & votre Dignité....

GODEAU.

Je reçois cet honneur sans l'avoir mérité :
 Je le doi purement à votre courtoisie.

SERISAY.

On n'en sauroit avoir aucune jalousie.

G O.

M E L E E S.

31

G O D E A U.

Je dirai donc, Messieurs, qu'il est très-impor-
tant,
D'ôter de nôtre Langue, OR, POURCE-Q E,
D'AUTANT.
C'est là mon sentiment : vous me voyez at-
tendre
Que quelque Emulateur s'apprête à les défendre.

D E S M A R E T S.

Silhon s'oppose enfin.

S E R I S A Y.

Parlez distinctement :
Vous, Monsieur de *Godeau*.

G O D E A U.

Je dis premierement,
Que ces Mots sont usés, qu'ils tombent de
vieillesse ;
Et d'ailleurs il s'y trouve une grande rudesse.

S I L H O N.

Inepte sentiment ! absurde vision !
Ces Mots mènent enfin à la Conclusion :
L'un sert à resumer, comme à la Conséquence ;
Les autres, à prouver les choses d'importance.

G O D E A U.

Le premier sent l'École, & tient trop du Pédant ;
Et tous ont trop vécu.

L A T R O U P E.

Nous en disons autant.

SILHON.

Qu'ils soient bannis des Vers & conservés en
Prose.

DES MARETS.

Aujourd'hui Prose & Vers sont une même
chose.

CHAPELAIN.

Il est bien échauffé : qu'on lui tâte le poûs.

SERISAY.

C'est assez disputé, Messieurs; asseyez-vous :
Que quelque autre succède à l'Evêque de
Grasse.

Parlez, vous *Chapelain*, sans user de Préface.

CHAPELAIN.

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, sont ter-
mes de Barreau,
Que leur antiquité doit porter au Tombeau.

SILHON.

J'estime en *Chapelain* la bonté de Nature,
Qui veut donner aux Mots même la Sépulture.

CHAPELAIN.

Horace les fait naître, & puis les fait mourir*.
Sans quelque Métaphore on ne peut discourir.

SIL-

* *Ut silva foliis pronos mutantur in annos;
Prima cadunt: ita verborum vetus interit aetas;
Et Juvenum ritu florent modo nata, vigentque.*
Horat. de Arte Poët. v. 60.

S I L H O N.

Les Mots peuvent mourir; mais jamais Mé-
taphore
N'avoit dressé *Tombeau* pour de tels Morts en-
core.

L A T R O U P E.

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, *doivent*
être abolis,
Mais on ne les voit pas encore ensevelis.

G O M B A U L D.

Je dis que la Coûtume assez souvent trop forte,
Fait dire improprement que l'on FERME LA
P O R T E.

L'Usage tous les jours autorise des Mots,
Dont on se fert pourtant assez mal à propos.
Pour avoir moins de froid à la fin de Decembre,
On va P O U S S E R S A P O R T E, & l'on FER-
M E S A C H A M B R E.

S E R I S A Y.

En matiere d'Etat vous savez que les Rois,
N'ôtent pas tout d'un coup les anciennes
Loix :

De même dans les Mots ce n'est pas être sage,
Que d'ôter pleinement ce qu'approuve l'Usage.

L A T R O U P E.

Digne Raisonnement! Noble Comparaison!
Gombauld n'a pas de tort, & vous avez
raison.

OEUVRES

BOISROBERT.

Messieurs, je veux ôter un terme de Coquette ;
C'est le Mot d'A' RAVIR.

L'ESTOILE.

Il est bon en Fleurette.

Cent & cent faux Galans en leur fade entretien,
De ce Mot d'A' RAVIR se servent assez bien :
Et principalement dans les Amours de Ville,
A RAVIR se rendra chaque jour plus utile.

LA TROUPE.

*Nous n'avons parmi nous que des Auteurs de
Cour,*

Et partant ennemis de ce dernier Amour.

*Les Dames de Quartier auront leur COT-
TERIE,*

A qui nous laisserons le droit de Bourgeoisie.

GOMBENVILLE.

Que ferons-nous, Messieurs, de CAR*, & de
POURQUOI?

DES MARETS.

Que deviendrait sans CAR, l'Autorité du Roi?

GOM.

* Gomberville avoit une si furieuse antipathie pour
de CAR, qu'il se vanta un jour de ne l'avoir jamais em-
ployé dans les cinq Volumes du POLEXANDRE. Voyez
dans les OEUVRES de Voiture, cette agréable Let-
tre, qui commence, Mademoiselle CAR, étant d'une
si grande Consideration en nôtre Langue, &c.

G O M B E R V I L L E.

Le Roi fera toujours ce que le Roi doit être,
Et ce n'est pas un Mot, qui le rend nôtre
Maître.

G O M B A U L D.

Beau Titre que le CAR, au suprême Pouvoir,
Pour prescrire aux Sujets la regle & le devoir!

D E S M A R E T S.

Je vous connois *Gombauld*: vous êtes Héré-
tique*,
Et partisan secret de toute République.

G O M B A U L D.

Je suis fort bon Sujet, & le serai toujours;
Prêt de mourir pour CAR, après un tel discours.

D E S M A R E T S.

Du CAR viennent les Loix : sans CAR point
d'Ordonnance;
Et ce ne seroit plus que desordre & licence.

G O M B A U L D.

Je demande pardon, si trop mal à propos,
J'ai parlé contre un Mot qui maintient le Repos.

G O M B E R V I L L E à *Des Marets*.

L'effort de vôtre Esprit en chose imaginaire,
Vous rendra, *Des Marets*, un grand Visionnaire,
Le POETE, le VAILLANT, le RICHE,
l'AMOUREUX,
Feront de leur Auteur un aussi grand Fou
qu'eux †. DES

* Gombauld étoit Protestant.

† Des Marets a fait une Comedie intitulée LES
VISIONNAIRES, qui est son chef-d'Oeuvre; & dont
les

OEUVRES

DES MARETS.

Un faiseur de Romans, Pere de POLEXANDRE,
A corriger les Foux n'a pas droit de prétendre.

MR. LE CHANCELIER.

Ni vous autres, Messieurs, droit de vous quer-
reller.

Laissez le CAR en paix : il n'en faut plus parler.

GOMBERVILLE.

Et le POURQUOI, Messieurs ?

LA TROUPE.

*Sans cesse il questionne :
Qu'il soit moins importun, ou bien on l'aban-
donne.*

L'ESTOILE.

Je ne saurois souffrir le vieux AUPARAVANT,
Qui se trouve cent fois à la place d'AVANT.

BAUDOIN.

Pour mes Traductions c'est un Mot nécessaire ;
Et si l'on s'en sert mal, je n'y saurois que faire.

L'ESTOILE.

Peut-être voudrez-vous garder encor JADIS ?

BAUDOIN.

Sans lui comment rimer si bien à *Paradis*.

L'ES-

les quatre principaux Personnages sont un Capitan, un Poëte extravagant, un Amoureux en idée, & un Riche imaginaire. Sur la fin de sa vie, il donna dans le Fanatisme, & se remplit la tête de Visions Prophétiques. Voyez le DICTIONNAIRE de Mr. Bayle.

M E L E' E S.

41

L' E S T O I L E.

Paradis, est un Mot ignoré du *Parnasse*,
Et les *Cieux* dans nos Vers auront meilleure
grace.

S E R I S A Y.

Que dira *Colletet*?

C O L L E T E T.

Le plus grand de mes soins,
Est d'ôter NONOBSANT, & casser NE'AN-
MOINS.

H A B E R T.

Condamner NE'ANMOINS ! d'où vient cette
pensée?

Colletet, avez-vous la Cerveille blessée?

NE'ANMOINS ! qui remplit & coule douce-
ment ;

Qui met dans le Discours un certain Orne-
ment....

Pour casser NONOBSANT, c'est un mé-
chant Office,

Que nous nous rendrions dans les Cours de
Justice.

D E S M A R E T S.

Puisque C A R est sauvé, laissons le reste en paix,
Et faisons une Loi, qui demeure à jamais.

„ Les Auteurs assemblés pour régler le Lan-
gage,

„ Ont enfin décidé dans leur *Aréopage* :

„ Voici les Mots soufferts , voici les Mots
cassés.....

Monsieur de *Serisay*, c'est à vous : Prononcez.

S E-

SERISAY.

Grace à Dieu, Compagnons, la Divine Af-
semblée,

A si bien travaillé, que la Langue est réglée.
Nous avons retranché ces durs & rudes Mots,
Qui sembloient introduits par les barbares Gots :
Et s'il en reste aucun en faveur de l'Usage,
Il fera désormais un méchant personnage.

OR, qui fit l'important, déchû de tous Honneurs,
Ne pourra plus servir qu'à de vieux Raisonners.

COMBIEN-QUE, POURCE-QUE, font un
son incommode,

Et D'AUTANT, & PARFOIS, ne sont plus
à la mode.

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, sont ter-
mes de Barreau,

Mais le Plaideur François aime un air plus nou-
veau.

IL APPERT étoit bon pour Cujas & Barthole*.

IL CONSTE ira trouver le Parlement de Dole,
Où malgré sa vieillesse il se rendra commun,

Par les graves Discours de l'Orateur le Brun †.

Du pieux Chapelain la Bonté paternelle,

Peut garder son Tombeau pour sa propre P U-

CELLE.

Aux stériles Esprits dans leur fade Entretien,

On permet A RAVIR, lequel n'exprime rien.

JADIS, est conservé par respect pour Malherbe.

Dans l'Ode il a marché, JADIS, grave & superbe;

Et

* Deux célèbres Jurisconsultes.

† Mr. le Brun, Procureur Général au Parlement de
Dole, s'en servoit toujours. Touchant Mr. le Brun,
voyez le DICTIONNAIRE de Mr. Bayle.

*Et de là s'abaissant en faveur de Scarron,
Il a pris l'Air burlesque & le comique Ton;
Mais il demeure exclus du Discours ordinaire:
Vieux JADIS, c'est pour vous tout ce que l'on
peut faire.*

*Il faudra moderer cet indiscret POURQUOI;
Et révéler le CAR pour l'interêt du Roi.
En toutes Nations la Coûtume est bien forte;
On dira cependant que l'on POUSSE LA PORTE.
Nous souffrons NE ANMOINS, & craignant le
Palais,*

*Nous laissons NONOBSANT, en repos pour
jamais.*

*Qu'au milieu des Cités la vaine COTTERIE,
Au prodigue CADEAU soit toujours assortie:
Et que dans le Repas ainsi que dans l'Amour,
Ils demeurent Bourgeois, éloignés de la Cour.*

Auteurs, mes Compagnons, qui réglez le
Langage,
Avons-nous assez fait; en faut-il davantage?

L A T R O U P E.

*Voila ce qu'à peu près nous pensions réformer:
Anatheme sur ceux qui voudront le blâmer;
Et soit traité chez nous plus mal qu'un Hé-
rétique,*

Qui ne reconnoitra la Troupe Académique.

D E S M A R E T S.

A ce divin Arrêt, des Arrêts le plus beau,
Je m'en vais tout à l'heure apposer le grand
Sceau.

Fin du Troisième & dernier Acte.

R E.



RETRAITE
DE
MONSIEUR LE DUC
DE LONGUEVILLE,

En son Gouvernement de Normandie.*

MONSIEUR de *Longueville* entrant dans le Vieux-Palais, rencontra d'abord Mr.

* *Mr. de Saint Evremond écrit cette ingénieuse Satire pour tourner en ridicule la plupart des Gentilshommes de Normandie, qui s'étoient déclarés contre la Cour en 1649. Après avoir couru quelque tems manuscrite, on l'imprima dans une Feuille Volante, Et l'Auteur n'en fut pas fâché; puis que la Guerre étant déclarée, c'étoit rendre service à la Cour. On l'a depuis insérée dans les Mémoires du Duc de la Rochefoucault; mais toujours Anonyme. On la donne ici plus correcte, Et on y a joint l'explication de quelques endroits, qui avoient besoin de Commentaire. Le Cardinal Mazarin en faisoit beaucoup de cas: il trouvoit que Mr. de St. Evremond avoit admirablement bien marqué le ridicule de certaines gens, Et qu'il avoit peint d'après nature ceux qui jouoient les principaux Rolles. Enfin elle lui plaisoit si fort, que dans sa dernière Maladie il voulut qu'on lui en fit plusieurs fois la lecture; sur tout quand il ne pouvoit pas dormir.*

Mr. de *Saint Luc* †, qu'on avoit envoyé de *Saint-Germain* au Marquis d'*Hectot* ‡, pour tâcher de le remettre dans les intérêts de la Cour. Il lui dit avec un visage plein de joie; *Saint Luc, il n'y a pas long-tems, que je vous haïssois bien; & moi, Monsieur, repartit Saint Luc, je ne vous hai pas moins présentement, que vous me haïssez en ce tems-là. Si l'on ne m'avoit trompé, vous ne seriez pas ici; & si l'on ne vous eût trompé le premier, on ne m'y eût pas souffert.*

Ce petit Discours fini, Monsieur de *Longueville* voulut aller au Parlement, qui s'assembloit pour délibérer si on le devoit recevoir. Quelques-uns de ses amis s'y opposèrent, alléguant, qu'en se commettant il alloit commettre toute la fortune du Parti. On fit monter des gens sur une Tour fort élevée, pour observer la contenance du Peuple; & comme on lui eut rapporté, qu'on entendoit de toutes parts des cris de joie, il sortit aussi-tôt accompagné de ceux qui l'avoient suivi, & se rendit au Palais, après avoir reçu par tout mille acclamations.

II

† *Lieutenant Général de Roi en Guienne sous le Duc d'Epéron.*

‡ *Fils du Marquis de Beuvron.*

Il surprit Messieurs du Parlement, qui n'attendoient pas une aventure si inopinée; & après avoir pris sa place, il parla de cette sorte: *Vous ayant toujours beaucoup honorés & chéris, je suis venu avec tout le péril, où un homme de ma Qualité se peut exposer, vous offrir mon bien & ma vie pour votre conservation. Je sai, que la plupart des Gouverneurs n'en usent pas ainsi; & que tirant de vous tout le service qu'ils en peuvent tirer dans un tems paisible, ils vous abandonnent aussi-tôt qu'ils vous voyent dans le danger. Pour moi, qui vous ai mille obligations, je prétens ici les reconnoître: & en qualité de Gouverneur, & comme une Personne sensiblement obligée, je viens vous rendre tout le service que je pourrai dans une conjoncture si périlleuse.*

Le Premier Président * ne répondant rien à cette Harangue, & témoignant assez par le chagrin de son visage, combien la présence du Duc l'affligeoit; tous les Messieurs lui donnèrent des témoignages de joie, qui furent animés par la bouche d'un Conseiller de la Grand' Chambre appelé *Municoté* †, qui lui fit ce beau
Dis-

* Mr. Faucon de Ris, de Famille Italienne.

† Ou plutôt Bruncôté.

Discours: La même difference, qui se rencontre entre le Loup & le Berger, Prince debonnaire, la même se trouve entre le Comte d'Harcourt & votre Altesse en cette occasion. Le Comte d'Harcourt est venu soit comme Loup, soit comme Lion; mais toujours en Bête ravissante pour nous dévorer: nous n'avons pas voulu lui ouvrir nos Portes, de peur de recevoir l'Ennemi dans nos entrailles; pour toute grace, nous lui avons laissé faire le tour de nos Murs, ce qu'il a fait en jetant sur nous des yeux tout étincelans de colère, tanquam Leo rugiens. Pour vous, Grand Prince, vous êtes venu en véritable Berger, pour mettre à couvert toute votre Bergerie; bonus Pastor ponit animam pro Ovibus suis. Il est trop vrai, que vous en userez de même; atque ideò, Monseigneur, nous vous commettons la garde de cette Ville, & le Salut de toute la Province: c'est à vous à veiller à nôtre conservation; & à nous d'aider vos soins de toutes les assistances, qui sont en nôtre pouvoir.

La Harangue finie, Monsieur de Longueville se leva, & après avoir salué chaque Particulier, avec son affabilité ordinaire, il sortit du Palais, accompagné de ses Amis, & suivi du Peuple, qui le conduisoit avec de nouvelles acclamations.

Mef-

Messieurs du Parlement faisant réflexion sur la joie, qu'avoient eu les Bourgeois de revoir leur Gouverneur, commencèrent de craindre une servitude entière; & pour empêcher ce malheur-là, ils firent dessein d'assûrer leurs conditions avec lui. Mais soit que Monsieur de *Longueville* eût pénétré leur intention; soit pour établir une entière confiance; il les voulut prévenir, & les assûrer, qu'ils auroient toujours la disposition de toutes choses. Il leur dit, que les Affaires, dont il s'agissoit, étoient proprement celles des Parlements, & non pas les siennes; qu'il ne vouloit ni ne devoit avoir autre Emploi, que celui de conduire une Armée, pour le bien de l'Etat, & pour leur service particulier; que toutes les Levées se feroient par leurs ordres; qu'ils établiroient eux-mêmes des Commissaires de leur Compagnie pour la recette, & pour la distribution des Deniers: & enfin, que comme ils avoient le principal intérêt au succès des Affaires, il étoit raisonnable, qu'ils eussent une entière participation de tous les Conseils.

Ces Messieurs lui rendirent grâces de l'honneur, qu'il leur faisoit; l'assûrèrent, qu'ils donneroient autant d'Arrêts qu'il vou-

voudroit sans rien examiner ; qu'étant Tuteurs des Rois, ils disposeroient à son gré du bien du Pupille ; qu'ils hazarderoient toutes choses pour son service, à condition qu'il feroit supprimer le Semestre, & remettrait la Compagnie dans son ancien état. Le Premier Président & l'Avocat Général, se croyant inutiles au service du Roi, allèrent à *Saint-Germain* rendre compte de leur impuissance.

Cependant, Monsieur de *Longueville*, qui se voyoit assuré du Peuple, & du Parlement, ne songea plus qu'à faire des Troupes. Mais comme il n'avoit pas encore de Fonds, il voulut toujours distribuer les Charges pour entretenir tout le monde ; & on commença à travailler à l'état d'une Armée, qui n'étoit alors qu'en imagination. Les plus considérables étant assemblés, " il leur rendit grace de la
 „ chaleur, qu'ils témoignoit à son ser-
 „ vice ; que pour lui, il reconnoîtroit
 „ toute sa vie l'affection de ceux, qui
 „ s'attachoient à sa Fortune ; & qu'en
 „ attendant qu'il les pût obliger par des
 „ Graces essentielles, il étoit prêt de leur
 „ commettre les plus importans Emplois.

A ces douces paroles tant d'illustres Personnes firent de profondes Révéren-

ces; un moment après, ce ne furent que Complimens, qui allèrent insensiblement aux assurances de fidélité, & aux protestations de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Il se fit ensuite plusieurs beaux Discours, sur l'état présent des Affaires; & quelques-uns, possédés du zèle qu'ils avoient pour le Parti, ouvrirent un Avis considérable. *Pourquoi, dirent-ils, ne pas battre le fer tandis qu'il est chaud? Vous avez, Monseigneur, quantité de Noblesse auprès de vous, & quantité de jeunes gens dans la Ville; vous pouvez faire un gros de Gentilshommes, un gros de leurs Valets de chambre, auxquels vous joindrez la Cinquantaine*, & les Archers; deux gros Bataillons des meilleurs Bourgeois; & avec ces troupes aller surprendre le Roi dans Saint-Germain. Oui, répondit Monsieur de Longueville, il sera bon; mais comme c'est notre principale entreprise, il faut penser à la bien conduire: nous en parlerons au premier Conseil. Cependant, pour éviter la confusion, qui ruine*
d'or-

* La Cinquantaine est une espece de Compagnie d'Archers qui conduit le Prisonnier qu'on relâche tous les Ans le jour de l'Ascension, lorsqu'il a levé la Fierce, c'est à dire, la Chasse de St. Romain où l'on porte la Gargouille.

d'ordinaire tous les Partis, il faut distribuer les Charges, afin que chacun soit assuré de son Emploi.

Varicarville, si considéré des Esprits-Forts, ne voulut prendre aucun Emploi, ayant appris de son Rabbi que pour bien entendre le Vieux Testament il y faut avoir une application entiere, & même se réduire à ne manger que des Herbes*, pour se dégager de toute Vapeur grossiere; néanmoins l'aversion, qu'il a pour les Favoris, ne lui permettant pas d'être inutile dans ces occasions, il voulut prendre soin de la Police, & régler toutes choses selon les Mémoires du Prince d'Orange: mais comme il arrive toujours cent malheurs, il avoit oublié à *Paris* un Manuscrit du Comte *Maurice*, dont il eût tiré de grandes lumières pour l'Artillerie & pour les Vivres; ce qui fut cause vraisemblablement, qu'il n'y eut ni munitions, ni pain dans cette Armée-là.

Saint-Ibal demandoit l'honneur de faire entrer les Ennemis en *France*; & on lui répondit, que Messieurs les Généraux de *Paris* se le réservoient: Il demanda un

C 2

plein

* *Varicarville avoit auprès de lui un Rabbin, qui ne lui laissoit manger que des Herbes.*

plein Pouvoir de traiter avec les *Polonois*, les *Tartares*, les *Moscovites*, & l'entière disposition des Affaires chimeriques; ce qui lui fut accordé. Le Comte de *Fiefque*, fertile en Visions militaires, outre la Charge de Lieutenant Général, qu'il avoit eüe dès *Paris*, obtint une Commission particulière pour les Enlevemens de Quartier, & autres Exploits brusques & soudains, dont la résolution se peut prendre en chantant un Air de *la Barre* †, & dansant un pas de Balet.

Le Marquis de *Beuvron* fut fait Lieutenant Général, à condition qu'il demeureroit au Vieux-Palais; la Place, & le Gouvernement étant tous deux de si grande importance, qu'on ne pouvoit les conserver avec trop de soin. Le Marquis de *Matignon*, toujours illustre par sa suffisance, & présentement fameux par le mémorable Siège de *Vallogne*, commandoit les troupes du *Cotantin*, disant, qu'il vouloit avoir la petite Armée, & être aussi indépendant de Monsieur de *Longueville*, que l'étoit le Général *Walstein* de l'Empereur. Le Marquis d'*Hectot* demanda le commandement de la Cavalerie, ce qui lui fut ac-

COR-

* *Fameux Musicien de ce tems-là.*

cordé, parce qu'il étoit mieux monté que les autres; qu'il étoit environ de l'âge de Monsieur de *Nemours*, lors qu'il la commandoit en *Flandre*, & qu'il avoit une Casaque en broderie toute pareille à la sienne.

On choisit *Ausonville* pour Gouverneur de *Roüen*, comme un homme entendant civilement bien la Guerre, & aussi propre à haranguer militairement les Peuples, que le *Plessis-Besançon*. Le Gouverneur fut fait Maréchal de Camp pour ne pas obéir aux autres; & le Maréchal de Camp Gouverneur, pour ne pas quitter la Ville: car c'étoit une de ses Maximes, *Qu'il ne devoit sortir pour quoi que ce fût*; & il alleguoit plusieurs Villes considérables, qui s'étoient perduës par l'absence des Gouverneurs.

Hanerie, & *Caumenil* demandèrent, qu'on les fit Maréchaux de Camp: *Hanerie* fondé sur ce qu'il avoit pensé être Enseigne des Gendarmes du Roi: *Caumenil* sur ce qu'il s'en étoit peu falu qu'il n'eût été Mestre de Camp du Régiment de Monsieur. *Boucaule* ne pouvoit pas dire qu'il eût jamais vû d'Armée; mais il alleguoit, qu'il avoit été Chasseur toute sa vie, & que *la Chasse étant une image de*

la Guerre, selon *Machiavel**; quarante ans de Chasse valoient bien pour le moins vingt Campagnes. Il voulut être Maréchal de Camp, & le fût. *Flavacourt* disoit, que pour être bon Capitaine, il faisoit avoir vû des Déroutes, aussi bien qu'avoir gagné des Combats; à ce que *Barriere* † avoit lû dans le Livre de Monsieur de *Rohan* ‡: cela étant, il prétendoit, que personne ne lui pouvoit disputer l'avantage de sa propre expérience; tout le monde se souvenant assez du desordre, où il se trouva, quand d'*Estanges* fut fait prisonnier)(.

On voulût donner le commandement de l'Artillerie à *Saint-Evremond*; & à dire vrai, dans l'inclination qu'il avoit pour *Saint-Germain*, il eût bien souhaité de servir la Cour, en prenant une Charge considérable, où il n'entendoit rien. Mais comme il avoit promis au Comte d'*Harcourt*, de ne point prendre d'Emploi, il tint sa promesse; tant par honneur, que
pour

* Voyez ses DISCOURS sur la premiere Decade de Tite-Live; Liv. III. Chap. 39.

† Son Beau-frere.

‡ LE PARFAIT CAPITAINÉ, ou l'Abregé des Guerres des Commentaires de César, &c.

)(*A la Guerre de Paris.*

pour ne ressembler pas aux *Normans*, qui avoient presque tous manqué de parole. Ces considérations lui firent généreusement refuser l'Argent, qu'on lui offroit, & qu'on ne lui eût pas donné.

Campion ne s'attacha pas aux grans Emplois; il demanda seulement d'être Maréchal de Bataille, pour apprendre le métier, avouant ingénument, qu'il ne le savoit pas, mais se faisant fort de savoir le País jusqu'aux petits Ruisseaux, & aux moindres passages; laquelle Science il avoit apprise à la Chasse avec Monsieur de *Vendosme*. *Sevigny* se contenta du même emploi; mais il fut la dupe de sa modération, quand il vit, que pour être Maréchal de Camp, il ne falloit pas être habile homme: il s'érigea de plus en *Gouguenard*, & eut l'honneur de faire rire son Altesse.

Rucqueville, cet ancien Serviteur, ne voulut rien faire; & sa longue expérience à la Guerre demeura inutile, sous prétexte de ses vapeurs. Monsieur de *Longueville*, pour adoucir le chagrin qu'il avoit de n'être pas Gouverneur de *Caën*, augmenta ses Pensions; mais ce fut en vain; *Rucqueville* disant hautement, qu'il prendroit assez l'Argent de son Maître, mais

que pour s'empêcher d'en dire du mal, il ne le feroit jamais.

Franquetot - Barberouffe demeura long-tems sans prendre parti; *Boncœur* * entretenant son incertitude par l'amitié du Maréchal de *Gramont*: durant ses longues délibérations, il ne laissoit pas de s'ériger insensiblement en rendeur de bons offices; se flatant avec joie de la vanité d'un faux crédit. Depuis, étant informé par les Lettres de ses Amis, qu'on travailloit sérieusement à la Paix, il fit dessein de quitter le personnage neutre; il lût les *Mémoires* de *César*, pour fortifier son esprit, qui n'étoit pas encore bien résolu: quand il vint au passage du *Rubicon*, il s'arrêta tout court, comme avoit fait ce grand Capitaine; & après avoir un peu rêvé, il s'écria comme lui: *Le Rubicon est passé; à tout perdre, il n'y a qu'un coup périlleux.* Il fort là-dessus avec une émotion extrême, sans regarder *Boncœur*, sans regarder le petit *Henri* †; sachant bien, que la vûë des Femmes & des Enfans peut amolir les plus fiers courages; sans rien dire à pas un de ses Amis, il va trouver le
Duc

* On nommoit ainsi sa Femme.

† Fils de *Franquetot*.

Duc de Longueville , & lui tenir ce discours: *J'ai toujours été votre Serviteur, mais non pas avec un attachement si particulier, que cela m'obligeât de vous servir en cette rencontre; aujourd'hui je veux entrer dans vos intérêts, & viens assurer Votre Altesse, que je me donne entièrement à Elle.*

La joie de ce Duc fut grande, & de celles, qui ne pouvant être renfermées dans le cœur, font d'ordinaire quelque impression sur le visage; mais elle fut modérée, lors que Barberousse se fut expliqué de cette sorte: *La Déclaration que je fais, n'est pas si générale, que je n'y mette encore une condition: je prétens demeurer ici, quand vous irez à la Guerre, ce qu'on ne doit point attribuer à faute de courage, mais à une malheureuse rétention d'Urine, qui m'empêche de monter à cheval. Ce n'est pas, que je veuille être inutile dans le Parti; je négocierai avec Madame de Matignon, pour laquelle j'ai toujours consacré quelque espèce de Galanterie; & de plus, comme vous n'avez ici personne, qui sache faire de Relations, je prendrai le soin de publier vos Exploits.* Ces dernières paroles remirent entièrement l'esprit du Prince; car à dire vrai, la nécessité du Gaze-

rier étoit grande, & il fut bien aise d'en trouver un si entendu dans la Narration.

Fontrailles arriva tout à propos pour voir la grande Occasion de la *Bouille* *. Durant son séjour en *Normandie*, le Duc de *Longueville* lui communiqua toutes choses, aussi-bien qu'à *Varicarville*, & au Comte de *Fiesque*: mais *Fontrailles* ne pouvoit goûter cette Confiance; ayant peur de s'engager trop avant dans les intérêts du Prince, & de devenir le Confident d'une seconde entreprise sur *Pontoise*. Une si juste appréhension l'obligea de quitter, & d'emmener avec lui le Comte de *Fiesque*, auquel il représenta, qu'au point qu'ils gouvernoient leur Général, on leur imputeroit tous les Desordres qui arriveroient, s'ils portoient les choses à l'extrémité.

Le

* *Mr. de St. Evremond* allant à *Roüen* pendant cette Guerre, trouva le Duc de *Longueville* à la *Bouille* avec sa petite Armée. Il lui témoigna qu'il étoit surpris de lui voir tenir la Campagne; que le Comte d'*Harcourt* s'avançoit pour l'attaquer, & qu'il arriveroit dans moins de trois heures. Le Duc se croyant perdu, fit faire une si prompte Marche à ses troupes, qu'elles arriverent à *Roüen* presque aussi-tôt que *Mr. de St. Evremond*; & il est vrai que sans cet Avis elles eussent été entièrement défaites. La *Bouille* est un Bourg à trois Lieues de *Roüen*.

Le Duc de *Reiz*, dont on avoit attendu de si grans Secours, vint accompagné seulement du Page, qui porte ses Armes, & de ses deux fidèles Ecuyers †. Quelques-uns trouvèrent à dire, de le voir arriver sans troupes; mais ils furent bientôt satisfaits, quand il leur montra une longue liste des Barons qui demandoient de l'Emploi: il ne tint qu'à deux-cens-mille écus, qu'il ne mît les *Bretons* en Campagne; & manque de ce peu d'Argent, le crédit d'un si grand Seigneur ne servit de rien. Il est vrai, qu'il promit de payer de sa personne; & de servir de Duc & Pair dans l'armée de *Roüen*, avec la même assiduité, qu'il avoit fait dans celle de *Flandre*. Il assûra de plus, que *Montplaisir* viendroit bien-tôt; & donna même quelque esperance du *Tapinois* *. Au reste *Belle-Isle* étoit en fort bon état, il y avoit Garnison dans *Machecoul*, & l'on faisoit bonne garde à *Montmirel*. Sa fa-

C 6

çon

† En Flandre il avoit toujours deux Ecuyers à ses côtés, & un Page qui portoit ses armes.

* Aubeterre étant à l'Armée, se déroboit quelquefois de Table, ou d'ailleurs, pour aller essayer quelques Coups de Mousquet à la Tranchée; & ses Amis, qui s'attendoient à toute autre chose, étoient surpris de le voir revenir blessé. Cela lui fit donner le nom de Tapinois.

çon de vivre avec les Officiers fut tout à fait obligeante : & quiconque étoit assez heureux , pour avoir un Bufle , ou une Hongrelaine de velours noir , pouvoit s'af-fûrer de son amitié.

Vous voyez les différens Emplois des plus confiderables perfonnes du Parti. Si quelqu'un s'étonne , que je ne dife rien de leurs Actions , c'est que je fuis exactement véritable ; & comme je n'ai vû autre chofe , je n'ai rien dit davantage. Cependant , je me tiens heureux d'avoir acquis la haine de ces mouvemens-là , plus par Observation , que par ma propre Expérience. C'est un métier pour les Sots & pour les Malheureux , dont les honnêtes gens , & ceux qui fe trouvent bien , ne fe doivent point mêler.

Les Dupes viennent là tous les jours en foule ; les Profcrits , les Miférables s'y rendent des deux bouts du Monde : jamais tant d'entretiens de Générofité fans Honneur ; jamais tant de beaux Discours , & fi peu de Bon-fens ; jamais tant de Deffeins fans actions ; tant d'Entreprifes fans effets ; toutes imaginations , toutes chimères ; rien de véritable , rien d'effentiel , que la néceffité & la mifère. De là vient , que les Particuliers fe plaignent
des

quoi je suis si bien obéi, que vous ne le haïssez pas durant ma vie, pour apprendre à le bien aimer après ma mort. Vous êtes ponctuelle à garder mes ordres; & si je continuë à vous donner la même Commission, il y a de l'apparence que vous l'exécuterez avec grand soin.

Vous croyez que je veux cacher sous un faux ridicule une véritable Douleur; & dans la connoissance que vous avez de ma Passion, vous aurez de la peine à vous persuader que je souffre un Rival sans jalousie. Mais peut-être ne savez-vous pas, que si je n'ose me plaindre de vous, pour vous aimer trop, je n'oserois me plaindre de lui, pour ne l'aimer gueres moins: & s'il faut de nécessité me mettre en colère; apprenez-moi contre qui je me dois fâcher davantage; ou contre lui, qui m'enleve une Maîtresse; ou contre vous, qui me volez un Ami.

Quoi qu'il en soit; ne vous mettez pas en peine de m'appaiser. J'ai trop de passion pour donner rien au ressentiment: ma tendresse l'emportera toujours sur vos outrages. J'aime la Perfide, j'aime l'Infidèle; & crains seulement qu'un Ami sincère ne soit mal avec tous les deux. Adieu. Faisons, je vous prie, une manière

nière de liaison inconnuë ; & par un mystère assez nouveau, que son amitié, la vôtre, & la mienne ne soient plus qu'une même chose.



L E T T R E

A L A M E M E.

JE pensois que vous m'aviez oublié : mais par une conduite plus fine, & plus ingénieuse, vous me traitez comme si vous commenciez à me connoître.

A vous dire le vrai, je n'ai jamais vu Lettre si civile, qui oblige si peu que la vôtre : Vous avez trouvé une Indifférence si délicate, que je ne puis me plaindre de vous sans chagrin, ni m'en louer sans sottise. *Générosité, gratitude, obligation*, sont les moindres mots de votre Lettre. Vous avez appris pour moi tous les termes qui entrent dans les Complimens, & oublié tous ceux qui expriment quelque sentiment d'Amour.

Il faut avoüer que vous imitez parfaitement le stile de Madame votre mere.

Je

Je pensois d'abord recevoir une marque de son souvenir. Outre cela, Madame, ce jargon pitoyable de *l'accablement de vos malheurs* ne vous convient point; il sent tout-à-fait le genie d'une personne mystérieusement désolée.

Pour vous, qui n'avez jamais fait la Comédienne d'affliction, d'où vient que vous me choisissiez, pour me donner les apparences d'une si belle Misère? Ne suis-je plus au monde que pour être le Confident de vos chagrins concertés, & de vos douleurs étudiées?

Comme vous ne me ferez jamais indifférente, j'ai demandé de vos nouvelles à M***. qui m'a dit que vous dansiez depuis le matin jusqu'au soir, & qu'on ne pouvoit pas se divertir plus agréablement que vous faisiez.

Adieu, *misérable* personne, *accablée* d'une longue suite de *Malheurs*, pleine de *gratitude* pour ceux qui prennent quelque part à vos *Misères*: Adieu, plus tendrement mille fois que vous ne m'écrivez civilement. Je vous prie de croire que vous n'avez pas assez de civilité pour me rebuter; & que je serai plutôt toute ma vie le Confident de vos Malheurs, que de ne vous être rien du tout.

LET-



L E T T R E

A M A D A M E***.

VOus êtes sur le point de faire un méchant Galant d'un fort bon Ami ; & je m'apperçois que ce que je nommois Satisfaction avec vous, devient insensiblement quelque Charme. Je ne parle plus de *tourner en ridicule*, & la même personne qui faisoit tant de cas de vos Imaginations malicieuses, trouve en vous des Qualités plus touchantes, qui la dégoûtent de ces premiers Agrémens.

Vous m'aviez toujourns paru fort aimable : mais je commence de sentir avec émotion ce que je voyois avec plaisir. Pour vous parler nettement, j'ai bien peur que je ne vous aime, si vous souffrez que j'aye de l'amour : car je suis encore en état de n'en point avoir, si vous le trouvez mauvais.

N'attendez de moi ni les beaux sentimens, ni les belles passions. J'en suis tout-à-fait incapable, & les laisse volontiers aux Amoureux de Mademoiselle C***.

Que

Que les Ruelles en fassent leur profit. Permettez à Madame de***. de définir l'*Amour* à sa fantaisie; & n'enviez point les Imaginations à ces misérables qui dans les ruines de leur Beauté font valoir l'Esprit qui leur reste, aux dépens du Visage qu'elles n'ont plus.

Peut-être croyez-vous, me voyant si brutal à mépriser les beaux sentimens, que pour les exercices du corps je suis un des plus déterminés Hommes du monde; écoutez ce qui en est: je suis médiocre en toutes choses, & la Nature ni la Fortune n'ont rien fait pour moi que de fort commun.

Comme je ne puis voir sans envie les gens somptueux & magnifiques dans leurs dépenses, je ne puis souffrir qu'avec chagrin ceux qui sont trop adonnés à leurs Plaisirs; & si j'ose le dire, je hai en quelque sorte les *Vivannes* & les *Sauvoirs*, pour ne leur pouvoir ressembler.

Mes Affaires vont toujours un même train. Jamais le Déréglement ne m'est permis; & il me faut un peu d'économie pour arriver au bout de l'Année, & passer une nuit d'Hiver. Ce n'est pas que je sois réduit à la Nécessité, ou à la Foiblesse: mais si je veux dire les choses
net-

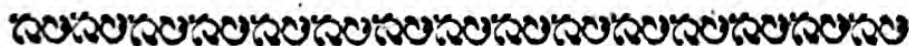
nettement ; ma dépense est petite, & mes efforts médiocres.

Dites-moi si avec ces Qualitez-là je puis devenir vôtre Amant : ou si je dois demeurer vôtre Ami. Pour moi, je suis resolu de prendre le parti qu'il vous plaira. Et si je passe de l'Amitié à l'Amour sans emportement, je puis revenir de l'Amour à l'Amitié avec aussi peu de violence.



M A D R I G A L.

QU'avez-vous fait de mon Amour,
 Bonheur fatal, funeste Jouissance !
 Etoit-ce pour le perdre, ô trop malheureux jour,
 Que je vous attendois avec impatience ?
 Rendez, trompeur, rendez-moi mes Desirs,
 Et je vous rendrai vos Plaisirs.





A M A D ***.

E L E G I E.

AIMABLE *Iris*, si vous voulez apprendre
 Les maux secrets, dont ne se peut défendre
 Le plus fidèle & le plus triste Amant,
 Lisez ces Vers pour savoir mon tourment ;
 Et s'il restoit encore dans vôtre ame
 Un sentiment favorable à ma flâme ;
 S'il vous restoit encor quelque amitié,
 Ne voyez pas ma douleur sans pitié.
 Depuis le jour que mon malheur extrême,
 Me contraignit de me laisser moi-même,
 Quand la rigueur d'un injuste courroux
 Me contraignit de m'éloigner de vous :
 Depuis le jour que j'ai quitté vos Charmes,
 J'ai tout quitté, sinon mes tristes larmes :
 J'ai tout quitté, mon repos, mes plaisirs ;
 Quitté l'Espoir & gardé les Desirs.
 Soit dans la foule, ou dans la solitude !
 Je m'entretiens en mon inquiétude ;
 Le souvenir de vos beaux Yeux absens
 Fait mon dégoût pour les objets présens.

Je

Je croirois être infidele à ma flâme,
Si je voyois fans horreur quelque Femme;
Je trahirois mon innocent Amour,
Si je passois fans ennui quelque jour.
Les grans Repas & toutes leurs délices,
Sont devenus comme autant de supplices,
Et la douceur de cette volupté
Cede au chagrin dont je suis tourmenté.
Triste, rêveur, fans goût, & fans parole,
J'y représente un Mort, ou quelque Idole;
Mes Yeux ouverts sans aucun mouvement,
Ma Bouche ouverte aux soupirs seulement,
Le pâle Teint d'un languissant Visage,
Sont de ma mort un assuré présage;
Et si mon Cœur montre par un soupir
Qu'il vit encore, il est prêt de mourir.
Dans les plaisirs que donne l'Harmonie,
Je m'abandonne à mon triste Genie,
Et la douceur des plus tendres Accens
Si délicate autrefois à mes Sens,
Ne fait plus rien qu'exciter ma foiblesse,
Au souvenir de l'Objet qui me blesse;
Ne fait plus rien qu'exciter dans mon cœur
Les mouvemens secrets de ma langueur.
Ces chers Amis, dont l'esprit agréable,
Dont l'entretien me fut toujours aimable,

Ne

Ne fauroient voir le chagrin où je suis,
 Sans demander ce qui fait mes Ennuis :
 Ce qui me donne une mélancholie,
 Où mon humeur est comme ensevelie ;
 Ce que j'ai fait de cette Liberté,
 Dont si long-tems on me vit enchanté.

„ Mes chers Amis, n'en foyez plus en peine ;
 „ Depuis qu'*Iris* me retient dans sa chaîne,
 „ Depuis qu'*Iris* a voulu me charmer,
 „ Pour mon malheur je ne fai plus qu'aimer :
 „ Mon pauvre Cœur dans sa douce moleffe
 „ N'est rien qu'amour, que langueur, que
 tristesse ;

„ Et quand il a de plus vifs sentimens,
 „ C'est lors qu'*Iris* excite ses tourmens ;
 „ Que sa rigueur, ou son ingratitude
 „ Lui vient donner une peine plus rude.

Triste sujet de mon ressouvenir,
 Dernier Malheur qui viens m'entretenir,
 Ordre fâcheux de quitter tant de charmes,
 Combien de fois m'as-tu coûté des larmes !
 Combien de fois aux lieux les plus secrets
 En ai-je fait ma plainte & mes regrets !

O vous que j'aime ! ô vous pour qui j'endure !
 Vous qui causez ma funeste Avanture,
 Au lieu de prendre un si cruel dessein,

Vous

Vous deviez mettre un Poignard dans mon sein ;
 Et par la mort que vous m'eussiez donnée,
 Mettre en repos mon Ame infortunée.
 Mais c'en est fait, je cede au Desespoir :
 De tant de biens que j'eus en mon pouvoir,
 Je n'ai plus rien pour flater mon envie,
 Que le dessein de terminer ma vie :
 Tous mes regrets ont été superflus,
 J'obéïrai, je ne vous verrai plus.
 Ma perte, *Iris*, est une perte entière,
 En vous perdant, je perdrai la lumière,
 Et j'aime mieux avancer mon trépas,
 Que d'être en vie, & de ne vous voir pas.



A L A M E M E.

E L E G I E.

IRIS, si vous savez les peines que j'endure,
 Depuis le jour fatal de ma triste Avanture ;
 Si vous avez appris tous les maux que je sens,
 Depuis que j'ai perdu vos Charmes innocens ;
 Apprenez aujourd'hui qu'en cet état funeste
 M'entretenir de vous est tout ce qui me reste,
 Et

Et qu'un cher souvenir de mon Bonheur passé
Fait l'unique plaisir que vous m'avez laissé.

En ce tems bienheureux, où sans peine & sans
crainte,

Je vous parlois du mal, dont mon ame est at-
teinte ;

En ce tems bienheureux, j'aimois, j'étois aimé,
Je flattois vôtre esprit, le mien étoit charmé.
Touchés également, nous sentions en nos
Ames

Comme un secret rapport de nos communes
flâmes ;

Un soupir vous disoit l'excès de mon tourment,
Vous m'en disiez autant d'un regard seulement ;
Et nos Yeux concertés dans un si doux silence
Exprimoient de nos Feux l'aimable violence.

Mais si je suis encore en l'état où j'étois,
Si je soupire encor deffous les mêmes loix,
Vous forcez aujourd'hui vôtre amoureux genie,
Et travaillez vous-même à vôtre tyrannie :
Vous prenez malgré vous l'infidele dessein
D'étouffer l'Amitié qui reste en vôtre sein ;
Et vôtre Esprit confus s'entendant mal soi-
même,

Recherche les moyens d'oublier ce qu'il aime.
Pour moi de qui l'amour ne doit jamais finir,
Je veux jusqu'à la mort aimer un souvenir,

Je

Je veux jusqu'à la mort conserver une Idée
 Que mon Ame fidele a chérement gardée :
 Mon cœur entretiendra d'inutiles desirs,
 Touché du sentiment de quelques vieux plaisirs ;
 Et jamais sa langueur, & jamais son envie,
 Ne trouveront de fin qu'en celle de ma vie.
 Qu'on ne me parle point de vôtre cruauté,
 J'aimerai vos rigueurs aimant vôtre beauté ;
 Et vous n'aurez jamais assez d'ingratitude
 Pour pouvoir dégager ma longue servitude.
 Endurer vôtre orgueil, souffrir vôtre courroux,
 C'est par quelque moyen tenir encore à vous ;
 Et j'aime mieux, *Iris*, ressentir vôtre haine,
 Que d'être sans amour, & de vivre sans peine.



A LA MEME.

S T A N C E S.

IRIS, je vous aime toujours :
 Soyez ou trompeuse ou fidelle,
 Rien ne peut finir mes Amours
 Si vous ne cessez d'être belle.

Ce n'est pas vôtre fermeté,
 Qui fera ma perseverance ;

Tom. I.

D

Ayez

Ayez toujours de la Beauté,
J'aurai toujours de la constance :

Et quand vous n'auriez plus la foi
Que vous m'avez cent fois promise ;
Ce Charme qui peut tout sur moi
Ne consent pas à ma franchise.

Les avis me sont odieux :
Qui me conseille d'être sage,
Devroit, ou m'arracher les Yeux,
Ou gâter votre beau Visage.

Encore, *Iris*, ne sai-je pas
Quand vos beautés seroient passées,
Si je ne verrois point d'Appas
Parmi leurs traces effacées.

Peut-être ces mêmes Desirs,
De qui j'ai l'Ame possédée,
S'amuseroient aux faux plaisirs,
Que leur offrirait une Idée.

Je pourrois m'en entretenir,
Et trouverois mille artifices.
Pour tirer de mon souvenir
Le sujet de quelques délices.

Mon Esprit toujours enchanté
Auroit chez lui sa complaisance ;

Et

Et j'aimerois vôtre beauté,
Comme on vous aime en vôtre absence.

Mais je suis trop ingenieux,
A me faire une amour nouvelle :
Je n'ai besoin que de mes Yeux ;
Iris, vous ferez toujours belle.



A L A M E M E.

S T A N C E S.

Puis-qu'il vous faut quitter en ces funestes
lieux,
Afin que mon départ ait moins de violence,
J'emporte avecque moi les traits de vos beaux
Yeux,
Et vous laisse mon Cœur dans cette longue ab-
sence.

Vôtre Image fera mon plaisir le plus doux ;
A toute heure, en tous lieux, j'aurai sa com-
pagnie,
Et mon fidele Esprit qui demeure avec vous,
Entretiendra souvent vôtre aimable Genie.

Foibles amusemens d'un Esprit amoureux !
Je trompe ainsi les maux dont mon Ame est
bleffée ;

Mais ah ! qu'on est à plaindre , & qu'on est
malheureux ,

Quand on se fait des Biens par la seule penséc.

Adieu , Charme secret , dont vous touchez les
Cœurs ;

Adieu , chers Entretiens , adorable Visage ;

Adieu , je laisse tout , excepté mes Langueurs ,
Qui me suivront toujours en ce fâcheux Voyage.

Helas ! je vais quitter l'Objet de mon Amour ;
Je me quitte moi-même , & si ma triste envie
Ne se flattoit encor de l'espoir du Retour ,
En vous laissant , *Iris* , je laisserois la vie.



LA MEME.

S T A N C E S.

JE n'entens plus parler de vous ;
Vous cachez à mes yeux vôtre aimable Visage ;
Vôtre esprit même est en courroux ,
Que le mien garde encor les traits de vôtre
Image :

Vous haïssez en moi jusqu'à mon souvenir ,
Dont jamais vos beautés ne seront effacées ;

Pour

Pour achever de me punir
Il ne vous reste plus qu'à m'ôter les pensées.

Mais donnons à nos Sentimens
L'agréable douceur qu'apporte la vengeance;
Pensons à tous momens
A l'ingrate Beauté qui m'en fait la défense :
Tirons d'*Iris* un Bien qu'elle ne fache pas ;
N'appellons point ses Yeux à faire nos délices ;
Et jouissons de ses Appas ,
Bien loin des cruautés qui causent nos supplices.

Ah ! que d'inutiles desirs ,
Que de vains mouvemens excitent ma colère !
N'ai-je pas perdu mes plaisirs ,
Depuis que ma langueur commence à lui déplaire ?

Iris , contentez-vous aux dépens de mon sort ,
Je veux vous satisfaire une fois en ma vie ,
Je vous garde encore ma mort ,
C'est là le dernier charme à toucher vôtre Envie.



A LA MEME.

S T A N C E S.

SI vous savez que je vous aime,
Sachez aussi le mal extrême

D 3

Que

Que je sens loin de vos Appas ;
Iris, la douleur de l'absence
 Est un mal qu'on ne connoît pas,
 Si l'on n'en fait l'expérience.

Mon Tourment ne se peut dépeindre,
 J'ai beau soupirer & me plaindre,
 Beau pousser de tristes Accens ;
 Hélas ! j'ai des Langueurs secrètes
 Qui ne s'expliquent pas aux Sens
 Par de si foibles Interpretes.

Il faut souffrir ce que j'endure
 Pour savoir la peine si dure
 Dont je suis sans cesse agité :
 Une Ame contente & paisible
 Ne conçoit pas la vérité
 Des Maux, où je me voi sensible.

Je n'ai pas l'humeur assez vaine,
 Pour croire qu'une même Peine
 Soit commune à nos sentimens ;
 J'en souffre seul la violence,
 Et connois bien que mes tourmens
 Troublent peu vôtre Indifference.

Tandis que la Mélancolie
 Où mon Ame est ensevelie,

M'ôte l'usage des plaisirs ;
 Tandis que parmi les délices
 Pour qui j'avois tant de desirs
 J'entretiens mes secrets supplices :

Vous n'avez rien qui vous tourmente ,
 Toûjours tranquile , indifférente ,
 Vous possédez le bien présent ;
 Et ces délicates Tristesses
 Que l'on conçoit pour un absent ,
 Vous semblent de sottes Tendresses.



A L A M E M E.

S T A N C E S.

MEs Yeux, mes inutiles Yeux,
 Vous savez bien que dans ces lieux
Iris fait toûjours sa demeure ;
 Et si proche de ses Appas,
 Ingrats ! vous souffrez que je meure
 Du chagrin de ne la voir pas.

Vous avez donc mis en mon Cœur
 La triste & secrete langueur,
 Qui consume aujourd'hui ma vie
 Pour servir si mal mes Desirs,

Et refuser à mon envie,
Vôtre secours, & mes plaisirs.

Mes Yeux, Cause de mes Ennuis;
Puis que dans ces lieux où je suis,
Pour vous seuls *Iris* est absente;
Mon Esprit plus ingénieux,
Qui toujours me la représente,
Fera vôtre office, mes Yeux.



A LA MEME.

CHANSON.

VOUS avez trompé mes desirs
Par des esperances bien vaines;
Et sans goûter de vos plaisirs,
J'ai ressenti toutes vos peines:
Amour, c'est trop long-tems souffrir,
Je veux me plaindre, & puis mourir.

Ecoutez mes derniers Accens,
Soyez un moment favorable;
Iris, laissez toucher vos Sens
A la douleur d'un Miserable;
Un mot, une larme, un soupir;
Et je suis tout prêt de mourir.

CA-



C A R A C T E R E

D E M A D A M E

LA COMTESSE D'OLONNE*.

JE ne pense pas être plus heureux à votre Caractère, que nos Peintres à votre Portrait, où je puis dire que les meilleurs ont perdu leur Reputacion. Jusqu'ici nous n'avons point vû de Beautés si achevées qui ne soient allées chez eux pour y chercher de certaines Graces, ou pour s'y défaire de quelques Défauts. Vous seule, Madame, êtes au dessus des Arts qui savent flatter & embellir. Ils n'ont jamais travaillé pour vous que malheureusement; jamais fans vous avoir beaucoup interessée, & fait perdre autant d'avantages à une Personne accomplie, qu'ils ont accoutumé d'en donner à celles qui ne le font pas.

D 5

Si

* Catherine Henriette d'Angennes, Comtesse d'Olonne, étoit Fille de Charles d'Angennes, Seigneur de la Loupe, Baron d'Amberville, & de Marie du Raynier.

Si vous n'êtes guere obligée à la Peinture, vous l'êtes encore moins à la curiosité des ajustemens. Vous ne devez rien ni à la Science d'autrui, ni à votre propre Industrie ; & pouvez en repos vous remettre à la Nature, des soins qu'elle prend pour vous. Comme il y a peu de négligences heureuses, je ne conseillerois pas aux autres de s'y fier.

En effet, la plûpart des Femmes ne sont agréables que par les Agrémens qu'elles se font. Tout ce qu'elles mettent pour se parer, cache des Défauts. Tout ce que l'on vous ôte de votre parure, vous rend quelque Grace ; & vous avez autant d'intérêt à revenir purement au naturel, qu'il leur est avantageux de s'en éloigner.

Je ne m'amuserais point à des louanges générales, aussi vieilles que les Siècles. Le Soleil ne me fournira point de Comparaison pour vos Yeux, ni les Fleurs pour votre Teint. Je pourrois parler de la régularité du Visage, de la délicatesse des Traits, des agrémens de la Bouche ; de ce Cou si poli & si bien tourné ; de cette Gorge si bien formée. Mais au delà des plus curieuses Observations, il y a mille choses en vous à penser, qu'on ne peut bien dire ; & mille choses qu'on sent mieux qu'on ne les pense. Cro-

Croyez-moi, Madame, ne confiez le soin de vôtre Gloire à personne : car assurément vous n'êtes jamais si bien qu'en vous-même. Paroissez au milieu des Portraits & des Caractères, & vous déferrez toutes les Images, qu'on sauroit donner de vous.

Après vous avoir bien admirée, ce que je trouve de plus extraordinaire, c'est que vous ayez comme ramassé en vous, les Charmes divers des différentes Beautés; ce qui surprend, ce qui plaît, ce qui flatte, ce qui touche.

Vôtre Caractère proprement n'est point un Caractère particulier; c'est celui de toutes les belles Personnes. Tel a résisté à des Beautés fières, qui s'est laissé gagner à des Beautés délicates. La Délicatesse a donné du dégoût à un autre, qui a bien voulu se soumettre à la Fierté.

Vous seule êtes le foible de tout le monde. Les Emportés y trouvent le sujet de leurs transports : les Ames passionnées reprennent leur tendresse & leur langueur. Esprits differens, diverses Humeurs, Tempéramens contraires; tout est sujet à vôtre Empire.

Ceux qui n'étoient nés ni pour donner, ni pour recevoir de l'Amour, conservent

la premiere de ces qualités , & perdent malheureusement l'autre. De-là vient qu'il y a quelque ressemblance entre la chaleur de vos Amis, & la passion de vos Amans ; qu'on ne sauroit vous admirer sans intérêt ; que le jugement des simples Spectateurs n'est pas libre. De-là vient enfin que tout aime où vous êtes, excepté vous, qui demeurez seule insensible.

Jusqu'ici j'ai rendu une partie de ce que je devois à vôtre Beauté, & ce n'est pas une de vos moindres loüanges, que j'aye pû vous louer si long-tems. Présentement il est juste que je me donne quelque chose à moi-même, & qu'en parlant de vôtre Esprit & de vôtre Humeur, je me laisse aller à la mienne.

Je ne dirai que des veritez ; & de peur que vous ne croyiez qu'elles vous soient toutes desavantageuses, je commencerai par les charmes de vôtre Conversation, qui ne cedent en rien à ceux de vôtre Visage.

Oui, Madame, on n'est pas moins touché de vous entendre, que de vous voir. Vous pourriez donner de l'amour toute voilée, & faire voir en *France*, comme on a vû en *Espagne*, quelque Avanture de la *Belle Invisible*.

On

On n'a jamais remarqué tant de politesse qu'en vos discours : ce qui est surprenant ; rien de si vif, & de si juste : des choses si heureuses, & si bien pensées.

Mais finissons des louanges dont la longueur est toujours ennuyeuse, quelque véritables qu'elles soient ; & préparez-vous à souffrir patiemment ce que j'ai trouvé à redire en vous. Si vous avez de la peine à l'entendre, je n'en ai pas moins eu à le découvrir. Il m'a fallu faire des recherches profondes : & après une étude fort difficile, voici les Défauts que j'ai remarqués.

Je vous ai vû souvent estimer trop des gens médiocres ; & dans certaines Docilités soumettre votre Jugement à celui de beaucoup de Personnes qui n'en avoient point.

Il me semble aussi que vous vous laissez trop aller à l'Habitude. Ce que d'abord vous avez jugé grossier fort sagement, vous paroît à la fin délicat sans raison ; & quand vous venez à guerir de ces erreurs, c'est plutôt par un retour de votre Humeur, que par les reflexions de votre Esprit.

Quelquefois Madame, par un mou-

vement contraire, pour penser trop, vous passez la vérité du sujet, & les Opinions que vous formez sont des choses plus fortement imaginées, que solidement connues.

Pour vos Actions, elles sont également innocentes & agréables. Mais comme vous pouvez négliger de petites formalités, qui sont de véritables gênes dans la vie, vous avez à craindre l'Opinion des Sots, & le Chagrin de ceux que votre Mérite fait vos Ennemis.

Les Femmes, vos Ennemies déclarées, sont contraintes de nous avoier mille avantages que vous avez reçûs de la Nature. Il y a des occasions, où nous sommes obligés de leur confesser qu'on pourroit les ménager mieux, & que vous n'en faites pas toujours ce que d'autres en feroient faire.

Je finirai par vos Inégalités, dont vous faites vous-même une agréable peinture. Elles sont fâcheuses à ceux qui les souffrent. Pour moi, j'y trouve quelque chose de piquant; & je voi, quand on se plaint le plus de l'Humour, que c'est alors qu'on s'intresse le plus pour la Personne.

Quoiqu'il en soit, tant s'en faut qu'on puisse prendre avantage sur vous, qu'on
n'y

n'y fauroit prendre de mesure. On vous défoblige aisément sans y penser, & même le dessein de vous plaire a produit plus d'une fois le malheur de vous avoir déplû. Croyez-moi, Madame, il faudroit être bien heureux pour trouver de bons momens avec vous, & bien juste pour les prendre. Ce qu'on peut dire véritablement, après vous avoir examinée, c'est qu'il n'y a rien de si malheureux, que de vous aimer, mais rien de si difficile que de ne vous aimer pas.

Voilà, Madame, les observations d'un Spectateur, qui pour juger de vous plus sainement, a pris soin de demeurer libre. Le moyen qu'il a tenu pour se garantir a été de vous éviter autant qu'il a pû: encore n'est-ce pas assez de ne vous voir point, quand on vous a vûë; & ce remède ailleurs infallible n'apporte pas une sûreté entiere sur vôtre sujet.

Peut-être me direz-vous, qu'un homme qui a des sentimens un peu tendres, n'a pas d'ordinaire un jugement si rigoureux. Mais quand vous prendrez la peine de me dire ce qui vous déplaît, je n'en aurai point à me démentir. Un discernement qui ne vous semble pas être avantageux, ne fauroit subsister qu'en vôtre absence: car,
pour

pour répéter ce que j'ai déjà dit; *paroi-*
sez, Madame, au milieu des Portraits &
des Caractères, & vous déferez toutes les
Images qu'on sauroit donner de vous.



L E T T R E

A M A D A M E

LA COMTESSE D'OLONNE,
en lui envoyant son Caractère.

JE vous envoie votre *Caractère*, qui vous
explique le sentiment général, & vous
apprend, qu'il n'y a rien en *France* de
beau que vous. Ne foyez pas assez ri-
goureuse à vous-même, pour vous dénier
une justice que tout le monde vous rend.
La plûpart des Dames se laissent persua-
der aisément, & reçoivent avec plaisir
de douces erreurs. Il seroit bien étran-
ge que vous ne voulussiez pas croire une
verité agréable.

Outre l'Opinion publique, le Juge-
ment de Madame de *Longueville* est pour
vous. Rendez-vous y sans scrupule, &
vous croyez hardiment, puisqu'elle le
croit,

croit, la plus belle chose qu'on ait vûë.

De vôtre beauté, Madame, je passe aux maux qu'elle cause ; je passe aux Malades, aux Mourans, qu'on voit pour vous. Ce n'est pas à deffein de vous rendre pitoyable : au contraire, si vous sui-vez mon conseil, il en coûtera la vie à quelque Malheureux. Il y a trop long-tems que les Poëtes, & les faiseurs de Romans, nous entretiennent de fausses Morts. Je vous en demande une veritable ; & ce vous sera un fort beau tître qu'un trépas dont on ne puisse douter. De cinq ou six Malades que je connois, choisissez celui que vous voudrez honorer de vos dernieres rigueurs : vous n'aurez pas beaucoup à faire, pour le conduire de la Maladie à la Mort. Faites le mourir promptement pour vôtre satisfaction, & celle de

Vôtre, &c.



A MADAME ***.

S O N N E T.

QUE vous faites languir un pauvre Malheureux,

Je

Je ne trouve avec vous, ni douceur ni colère,
 Et vôtre Esprit adroit ménage un Amoureux,
 Evitant de fâcher aussi bien que de plaire.

Si vous voulez m'aimer je ferai trop heureux ;
 Et si vous voulez prendre un sentiment con-
 traire,

Quand il faudra souffrir un mal si rigoureux
 Les Reproches au moins pourront me satisfaire.

J'ai beau par ma tendresse exciter vos soupirs ;
 Beau tenter vos chagrins par de fâcheux desirs,
 Vous ne répondez rien à ce pressant langage :

Puis qu'il ne vous plaît pas que mon Sort soit
 plus doux,

Eh ! de grace, *Phylis*, faites-moi quelque ou-
 trage,

Pour avoir le plaisir de me plaindre de vous.



D I X A I N.

VOUS faites la Spirituelle,
 Nous laissant tout à deviner,
 Ainsi que vous faites la belle
 Avec vôtre Art de façonner,
 Il ne sort rien de vôtre Bouche,

Vieille

Vicille *Caliste*, qui nous touche,
 Tout vôtre Esprit dépend de nous ;
 Et quiconque auroit la malice
 De penser aussi peu que vous,
 Vous rendroit un méchant office.



A M A D * * *.

S T A N C E S.

L A I S S E Z-là nos jeunes Desirs
 Où vôtre Vertu s'interesse ;
 Cette rigueur pour les plaisirs
 Sent le chagrin de la Vieillesse.

Autrefois vous avez été
 De ces Belles que l'on renomme,
 Et jamais vôtre cruauté
 N'a fait mourir un honnête homme.

Vous fûtes jeune comme nous ;
 Pour consoler vôtre tristesse,
 Nous aurons enfin comme vous
 Tous les dégouts de la Vieillesse.

Helas ! nous y viendrons un jour ;
 Nous verrons ce triste passage,

Et

Et laisserons-là nôtre Amour
Comme vous vôtre beau Visage.

Nos Traits devenus odieux,
Nos beautés toutes effacées,
Seront la honte de nos Yeux,
Et la douleur de nos pensées.

Mais aujourd'hui que nos Appas
Respirent l'amour & la joye;
Pourquoi ne jouïrons-nous pas
Des biens que le Ciel nous envoie ?

Lorsque vos esprits languissans
Perdent des douceurs légitimes,
Des moindres plaisirs de nos Sens
Vôtre chagrin se fait des crimes.

Toujours vôtre sévérité
S'oppose à nôtre jeune envie,
Et d'une sotte Antiquité
Tire une règle à nôtre vie.

Ou laissez-nous vivre en ces lieux
Comme il plait à nos Destinées ;
Ou veuille la bonté des Cieux,
Borner le cours de vos Années.



A M A D A M E ***.

S T A N C E S.

B IEN-HEUREUX qui vit sans Chimère,
 Qui pour un Bien imaginaire
 N'a point d'inutiles desirs;
 Heureux dont l'Esprit se contente
 De vrais & solides plaisirs,
 Sans languir d'une vaine attente.

Oh! qu'une Femme est aveuglée
 Quand sa Passion déreglée,
 Trouble le repos de ses jours;
 Qui se met un Heros en tête,
 Et fait l'objet de ses amours
 De quelque faiseur de Conquête.

Philis, en vain une Maîtresse
 Par quelque obligeante caresse
 Flate leurs Inclinations;
 La violence du Génie
 Qui fait le joug des Nations,
 Fait aussi vôtre Tyrannie.

Jamais nos soupirs & nos larmes,
 Ces tendres effets de vos Charms

Qui

Qui font nos plaisirs les plus doux ;
Jamais l'aimable violence
De nos douleurs & de vos coups ,
N'ont troublé leur Indifference.

Un Orgueil chagrin & fêvère
Aux soins de servir & de plaire
Ne peut soumettre leurs desirs ;
Et ces fiers Tyrans de la Vie
Vous regardent dans leurs plaisirs
Comme Esclave de leur envie.

Je perds d'inutiles paroles ,
Mes raisons sont raisons frivoles ,
Pour guerir un Esprit gâté ;
Philis , la Grandeur & la Pompe
Ont surpris vôtre Vanité
Par un faux éclat qui vous trompe.

Si les Dieux venoient sur la Terre
Avec leur Foudre , leur Tonnerre ,
Et tout l'Equipage des Cieux ;
Vos Heros quitteroient la place ,
Et d'un Esprit si glorieux
N'obtiendroient pas la moindre grace.

Après une telle Avanture
Je pense qu'une Créature
N'oseroit pas vous approcher ;

Et

M E L E E S.

95

Et les Amours de race humaine
Pourroient bien alors se cacher
Auprès d'une Femme si vaine.

Philis, je ferois téméraire
Si j'espérois de pouvoir plaire
A vos desirs ambitieux ;
Un pauvre Mortel se retire ;
Parmi les Heros ou les Dieux,
Cherchez un Amant qui soupire.



A LA MEME.

S T A N C E S.

JE ne viens point devant vos Charmes
Avec des soupirs & des larmes,
Pour adoucir vôtre Fierté ;
Je viens irriter vôtre haine,
Et chercher dans sa cruauté
Vôtre dernier outrage, & ma dernière peine,

Soyez, soyez impitoyable ;
Le Desespoir d'un Misérable
N'a besoin que de vos rigueurs :
La plus aimable Complaisance

Fla-

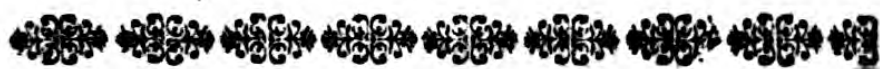
Flateroit en vain mes langueurs,
Aujourd'hui le Trépas fait ma seule esperance.

O Dieux, vous écoutez ma plainte,
Et déjà je ressens l'atteinte
Qui va finir mon triste Sort;
Adieu, trop ingrate Maîtresse;
Adieu; le soupir de la Mort,
Est l'unique soupir qu'un Malheureux vous laisse.



E P I G R A M M E.

ETRE sans Vertu Précieuse,
Faire la belle sans beauté,
Par une adresse ingenieuse
Qui soutient vôtre Vanité;
Ne rien devoir à la Nature,
Mais par une heureuse imposture
Abuser l'Esprit & les Yeux;
Mettre la laideur en usage,
N'est-ce pas vous vanger des Dieux,
Qui formerent vôtre Visage,
Pour être un objet odieux?



E P I G R A M M E.

TRES-difficile, & fort peu délicat,
 Le Président * condamne chaque Plat,
 Quand à dîner un Ami le convie:
 Les Mets d'un autre il blâme sans raison,
 Et sans raison, il passeroit sa vie,
 A louer tout en sa propre Maison.

* *Le Président Tambonneau. C'étoit un homme sans goût qui vouloit faire le difficile sur la bonne chere. Mr. de St. Evremond se trouvant avec lui à un grand Repas, que donnoit le Commandeur de Souvré, fit cette Epigramme.*



S T A N C E S.

PHILIS en tournant ses beaux Yeux,
 Semble n'en vouloir rien qu'aux Dieux,
 Et n'en veut qu'à la Créature;
 Je voi dans sa triste langueur,
 Que le Ciel moins que la Nature
 Fait le mouvement de son Cœur.

Les plus Dévots, les plus grands Saints,
 Tiennent pour Miracles certains

Tom. I.

E

Des

Des langueurs toutes naturelles;
 Et l'excès de sa Passion
 Fait ces extases infideles,
 Qu'on donne à sa Dévotion.

Mais, grands Dieux! y pensez-vous bien?
 Un Cœur brûlant comme le sien
 Vit-il d'Encens & de Fumée?
 Et croyez-vous avec raison,
 Contenter une Ame enflammée
 Par le Jeûne & par l'Oraison?

Dûssai-je vous mettre en courroux,
 Je connois *Philis* mieux que vous,
 Je connois ce qui la contente;
Philis cherche dans les saints Lieux
 Une Amour bien plus succulente
 Que celle de vous autres Dieux.

Philis fait se mettre à genoux,
Philis levant les yeux vers vous
 Vous fait sa petite Requête;
 Et l'on peut dire sans mentir
 Que parfois il entre en sa tête
 Quelque sorte de repentir.

Si *Philis* perdoit un Amant,
 Je croi qu'au fort de son Tourment

Elle

Elle auroit recours à vous autres ;
Mais au premier Objet d'Amour,
Ma foi, bons Dieux, elle est des nôtres,
Et vous fait une fausse cour.

Sensible à de nouveaux Dessesins,
Dans les entretiens les plus saints,
Vous croyez *Philis* occupée,
Et la grimace de ses Vœux,
Dont vôtre Sagesse est dupée,
Cache ses veritables Feux.

Pour conserver nôtre repos
Il feroit assez à propos
Que nous fissions quelque partage ;
Prenez ses craintes & ses pleurs,
Et n'esperez rien davantage
Que de jouir de ses douleurs.

Par tout où la rage du Sort,
De l'effroi que donne la Mort,
Trouble les plaisirs de la Terre ;
Et par tout où vôtre courroux
S'arme d'Eclairs & de Tonnerre
Que *Philis* se mette à genoux :

Que dans la tristesse & le deuil
Qu'apporte l'horreur du Cercueil,

Philis se couvre de ténèbres ;
 Et que ses Esprits languissans
 Se flatent dans vos Chants funebres
 De leurs pitoyables accens.

Mais aussi pour l'amour de vous,
 Que son Cœur ne soit pas moins doux,
 Quand nous la tiendrons en Ruelle ;
 Et que d'un langage odieux
 Faisant sottement la Pucelle,
Philis n'allegue pas les Cieux.

Par tout où l'on se divertit,
 Par tout où l'on chante, où l'on rit,
 Vous n'entrerez point avec elle ;
 Et son Ange avec le Suivant
 Entretiendra sa Demoiselle
 Derriere quelque Paravant.

Nous retenons tous ses desirs,
 Nous retenons ses vrais Soupirs,
 Témoins du pouvoir de nos Charmes ;
 Et nôtre Empire le plus doux
 Est de voir répandre des larmes,
 Qu'Amour fait couler devant nous.

Philis dans nôtre éloignement
 Cache son amoureux Tourment

M E L E' E S.

101

Sous une feinte Pénitence ;
Er les pauvres Dieux font touchés
De la douleur de nôtre absence,
Et du desir de ses péchés.

Ce n'est pas qu'en des Voluptés
Où les Sens font plus emportés
Elle ne soit inquietée ;
Parmi des mouvemens divers,
Les retours d'une Ame agitée
M'ont été souvent découverts.

O vous ! qui regnez dans les Cieux ,
Goûtez en repos de ces lieux
Les félicités éternelles ;
Baissant à nos Yeux , à nos Mains ,
Chercher ces douceurs naturelles ,
Qui se trouvent chez les Humains.

Vous avez chez vous vos Attraits ;
Et comme vous êtes parfaits,
Tout vôtre Bien est en vous-mêmes :
Helas ! nous n'avons rien de nous !
T'aimer , *Philis* ; que tu nous aimes,
C'est nôtre Plaisir le plus doux.

Jouïssons de nôtre Printems ;
Il faut au plus beau de nos Ans

Cueillir les fleurs de la Jeunesse ;
 C'est le partage des Mortels,
 Et ce qu'un autre âge nous laisse
 Doit suffire pour les Autels.



L E T T R E

A M A D A M E***.

QUELQUE violente que soit mon Amitié, elle me laisse assez d'Esprit pour vous écrire avec moins d'Emportement que de coûtume. Et à vous dire vrai, j'ai quasi honte de vous envoyer des Soupirs de campagne, qui n'ont ni la douceur, ni la délicatesse de ceux que vous entendez. Mais tels qu'ils sont, il faut de nécessité que je les hazarde, & que je vous fasse souvenir de moi dans un tems, où tout le Monde travaille à me faire oublier.

Je ne doute point que l'entrevüe de votre sainte Mere, & de toute votre pieuse Famille n'ait été accompagnée de beaucoup de pleurs. Vous aurez donné aux larmes de cette Mere des larmes civiles & respectueuses, comme une Fille bien née :

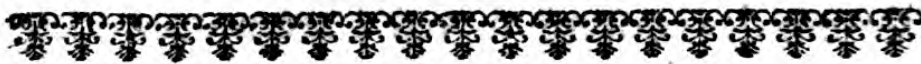
née : Mais vous savez trop le Monde pour donner de véritables tendresses aux chagrins des Prudes , dont la Vertu n'est qu'un artifice pour vous priver des plaisirs qu'elles regrettent.

C'est assez d'avoir obéi une fois , & sacrifié votre repos à une complaisance que peut-être vous ne lui deviez pas. Elle est injuste , après avoir exigé de vous une si dure obéissance , de vouloir régler vos inclinations , & de contraindre la seule chose qu'elle vous a laissée.

On aime ce qui plaît , & non point ce qui est permis : & si pour aimer il faut demander congé à vos Parens ; de l'humeur que je les connois , vos Amours seront rares dans votre vie.

Mais peut-être que je vous fais un discours fort inutile , & qu'en l'état où vous êtes , je dois plus craindre ceux qui vous conseillent d'aimer , que ceux qui vous le défendent. Peut-être que vous suivez les avis que je vous donne , en vous moquant des réprimandes d'une Mere. Mais que fai-je si la pauvre Mere , à qui je veux tant de mal , n'est pas dans mes intérêts ; & si pour empêcher une Amitié naissante , elle ne vous laisse pas la liberté d'aimer une Personne éloignée ?

J'ai sujet de me louer de votre Fermeté jusqu'ici : je doute néanmoins qu'une Idée le puisse disputer longtems contre un Visage, & un Souvenir contre des Conversations. J'ai trop d'inquiétude pour laisser plus longtems l'avantage de la Présence, à ceux qui vous voyent. Il n'y a point d'affaires qui m'empêchent de me rendre bientôt auprès de vous. En attendant que je vous entretienne de ma passion, souvenez-vous des Sermons que vous m'avez faits, de m'aimer toute votre vie.



A Mr. LE MARQUIS DE ***.

S T A N C E S.

MARQUIS, on dit par tout que vous êtes aimable ;

Mais votre Serviteur ne vous déguise rien ;

Votre Entretien galant, votre Esprit agréable,

Ne sauroit contenter que des Femmes de bien.

Vous êtes en horreur à nos Voluptueuses ;

Et celles qui n'ont pas un chaste sentiment,

Laissent très-volontiers jouir les Vertueuses

Des steriles discours d'un inutile Amant.

Vous

Vous demandez toujours lorsque l'on vous refuse ;

Mais si le prude Objet longtems sollicité,
Ne vous oppose plus qu'une legere excuse,
Vous quittez le logis en homme rebuté.

Celle qui vainement le Plaisir se propose,
Qui pour vous contenter n'ose rien à demi ;
En vous accordant tout , que fait-elle autre
chose

Que chasser un Galant & faire un Ennemi ?

Tant que vous gouvernez les belles Créatures,
Vous ne souhайтеz rien que d'innocens plaisirs,
Et jamais entre vous on ne voit de Ruptures,
Si ces Belles n'ont eû quelques vilains desirs.

Vous pouvez rétablir la Vertu d'une Dame,
Je connus autrefois un soupçonneux Mari,
Qui se tint assuré de l'honneur de sa Femme,
Dès lors que l'on vous crût être son Favori.

Si vous aviez aimé cette humeur libertine,
Sur qui toute la France a fait tant de Chançons,
Nous n'aurions eu jamais la moindre Feuillan-
tine *,

E 5

A

* Il couroit dans ce tems-là des Vaudevilles sur l'avanture d'une Dame, que son Mari avoit fait mettre au Convent des Feuillantines; Ce qui fit qu'on appella Feuillantines les Chançons galantes; qui furent faites sur le même Air.

A réjouir le peuple, & les jeunes garçons.

Jaloux, il ne faudroit ni de Murs, ni de Grilles,
Si vous n'aviez à craindre autre Amour que le
sien,

Vous auriez de l'honneur, Cocus, dans vos
Familles,

Si vous aviez à faire à d'aussi gens de bien.

Bons Dieux! que de bonheur en des Maisons
honnêtes,

De trouver un Amant & si sage & si doux!

Un Amant, qui ne sert qu'à troubler les Con-
quêtes

De quelqu'autre Galant moins retenu que vous!

Si l'on faisoit raison à vôtre Contenance,
Vous feriez le sujet de mille beaux Discours,
Et Monsieur du *Bellay* feroit voir à la *France*
Quelque pieux Roman de vos chastes Amours*.

Quand le Pere *Caussin* nous donna la COUR
SAINTE †,

Vous pouviez y prétendre une assez bonne part,
Et vous avez de lui juste sujet de plainte

D'y

* Jean Pierre le Camus, Evêque du *Bellay* a composé quelques Romans pleins d'Onction & de Piété.

† Le Pere *Caussin* Jesuite, a fait un Livre de dévotion, intitulé LA COUR SAINTE. Voyez le DICTIONNAIRE de Mr. Bayle.

D'y voir plutôt que vous le Chevalier *Bayart* *.

Je sai bien que d'ailleurs vous avez quelque vice,
Que vous avez encor de mauvais sentimens;
Et s'il est vrai qu'un jour le grand Dieu nous
punisse,

Vous devez redouter ses justes châtimens.

Vous vous laissez souvent emporter au Blasphême,

Vous ne sauriez souffrir l'affront d'un démenti;

Vous ne faites jamais Vendredi, ni Carême,

Mais vous baïsez bien moins que Monsieur de
Renti).

* *C'étoit un si brave, & si galant Homme, qu'il mérita d'être appelé le Chevalier sans reproche.*

)(*Le Marquis de Renti mourut à l'âge de 37. Ans, pour avoir gardé une Chasteté trop rigide. Le Père-St. Jure Jésuite, a écrit sa VIE.*



A M A D***.

S O N N E T.

VOUS m'ordonnez de vous voir rarement,
Et pour souffrir l'extrême violence,
Que peut donner un amoureux tourment,
Vous m'ordonnez de garder le silence:

Parler à vous le plus innocemment,
Seroit aller contre vôtre défense;
Vous vous fâchez d'un regard seulement,
Et les soupirs font la dernière offense.

Arrêtez là vos injustes rigueurs,
N'ordonnez rien à mes tristes langueurs,
N'ordonnez rien à ma secrète flâme :

Vous pouvez tout sur ma Bouche & mes Yeux ;
Mais je serai le maître de mon Ame,
Et j'aimerai, malgré vous & les Dieux.



A M A D A M E ***.

S T A N C E S
I R R E G U L I E R E S.

MENAGEZ mieux le repos de ma vie :
Après de vous je n'ai pas une envie,
Que je ne craigne une faveur ;
Lorsque je vous trouvai si belle ;
Je m'attendois que vous seriez cruelle,
Vous n'avez cependant ni fierté ni rigueur.

Soyez à mon tourment un peu moins pitoyable ;
Vôtre bonté fera fans doute un Misérable ;

Et

Et fans la grace des refus,
Beaux Yeux, je ne vous verrai plus.

Si le noble orgueil de vos charmes,
Se payoit de mes humbles larmes,
Je pourrois contenter vos glorieux desirs ;
Tant que vous ferez inhumaine
Je ne refuse aucune peine,
Mais je meurs de frayeur au danger des plaisirs.



L E T T R E

A M A D A M E ***.

IL n'y a rien de si honnête qu'une ancienne Amitié, & rien de si honteux qu'une vieille Passion. Détrompez-vous du faux mérite d'être fidele, & croyez que la Constance est la chose du monde qui fait le plus de tort à la réputation d'une Beauté. Qui sait si vous n'avez voulu aimer qu'une seule Personne, ou si vous n'avez pû avoir qu'un seul Amant ? Vous pensez pratiquer une Vertu, & vous nous faites soupçonner plusieurs Défauts.

Mais que d'ennuis accompagnent toujours cette misérable Vertu ! Quelle différence des dégoûts de votre attachement, à la délicatesse d'une Passion naissante ? Dans une Passion nouvelle, vous trouverez toutes les heures délicieuses : les jours se passent à sentir de moment en moment qu'on aime mieux. Dans une vieille Habitude le tems se consume ennuieusement à aimer moins. On peut vivre avec des Indifferens, ou par bienfaisance, ou par la nécessité du commerce : mais comment passer sa vie avec ceux qu'on a aimés, & qu'on n'aime plus ?

Il ne me reste que quatre mots à vous dire, & je vous prie d'y faire réflexion. Si vous trouvez agréable ce qui doit déplaire, c'est méchant Goût, si vous n'avez pas la résolution de quitter ce qui vous déplaît, c'est Foiblesse. Mais faites ce qu'il vous plaira, vous serez aisément justifiée auprès de moi. Il n'y a point de Foible que je ne vous pardonne, sans me croire fort indulgent.

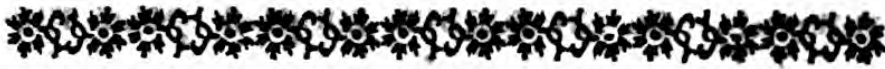
Quand le Sexe fragile a commis une Offence,

Il n'a pas besoin de Clémence,

Toute sorte d'Impunité,

N'est que Justice dûe à son Infirmité.

O B.



OBSERVATIONS

Sur la MAXIME

Qu'il faut mépriser la FORTUNE, & ne se point soucier de la COUR.

IL est plus difficile de persuader cette Maxime-ci, que les autres. Ceux qui reçoivent des graces, ceux même qui n'ont que de simples prétentions, se moquent d'un sentiment si contraire au leur.

J'avoüe qu'il y a de la peine à se persuader que des gens raisonnables aient voulu rendre cette Opinion-là universelle: je pense qu'ils n'ont eû d'autre dessein que de parler aux Malheureux, pour guerir de Esprits malades, d'une inquiétude qui ne sert de rien. En ce cas-là, je ne saurois les condamner. S'il est permis d'appeler une Maitresse ingrate & cruelle, quand on l'a servie sans aucun fruit; à plus forte raison ceux qui croient avoir recû des outrages de la Fortune, ont droit de la quitter, & de chercher loin d'elle un repos qui leur tienne lieu des
Biens

Biens qu'elle leur refuse. Quel tort lui fait-on, de lui rendre mépris pour mépris? Je ne trouve donc pas étrange qu'un Honnête-homme méprise la Cour: mais je trouve ridicule qu'il veuille se faire honneur de la mépriser.

Il y en a d'autres qui ne me déplaisent pas moins: des gens qui ne peuvent quitter la Cour, & se chagrinent de tout ce qui s'y passe; qui s'intéressent dans la disgrâce des personnes les plus indifférentes & qui trouvent à redire à l'élevation de leurs propres Amis. Ils regardent comme une injustice tout le bien & le mal qu'on fait aux autres: la Grace la mieux méritée, la Punition la plus juste, les irritent également. Cependant si vous les écoutez, ils ne vous parleront que de Constance, que de Générosité, que d'Honneur: dans tout ce qu'ils vous diront il y aura toujours un air lugubre qui vous attriste, au lieu de vous consoler. Ils rencontrent une certaine volupté dans les plaintes, qui fait qu'on ne leur est jamais obligé d'en être plaint.

En quelque lieu qu'on aille, on trouve le Monde composé de deux sortes de Gens: les uns pensent à leurs Affaires; les autres songent à leurs Plaisirs.

Les

Les premiers, fuyent l'abord des Misérables ; craignant de devenir malheureux par contagion. Pour entrer dans leur commerce, il faut cacher son Malheur, & tâcher de leur être bon à quelque chose.

Les autres, pour se donner tout entiers à leur divertissement, ont je ne sai quoi de plus humain ; ils sont accessibles par plus d'endroits. Leurs Maitresses, leurs Confidens profitent des folies qui les occupent. Leur Ame est plus ouverte, mais leur Conduite est plus incertaine. La Passion l'emporte toujourn sur l'Amitié : ils regardent les Devoirs de la Vie comme des gênes. Ainsi pour vivre avec eux, il faut suivre le cours de leurs Plaisirs, leur confier peu de chose, & en tirer ce qu'on peut.

La grande habileté consiste à bien connoître ces deux sortes de Gens. Tant qu'on est engagé dans le Monde, il faut s'assujétir à ses Maximes ; parce qu'il n'y a rien de plus inutile que la Sagesse de ces Gens qui s'érigent d'eux-mêmes en *Réformateurs*. C'est un Personnage qu'on ne peut soutenir longtems sans offenser ses Amis, & se rendre ridicule.

Cependant la plus-part de ces *Réformateurs*

teurs ont leurs Vûes, leurs Interêts, leurs Cabales. On a beau les décrier; tout ce qu'on en dit à la Cour & sur le Théâtre, ne les rebute point. Ecoutez leurs Remontrances, vous les aurez bien tôt pour Maîtres; ne les écoutez pas, vous les aurez pour Ennemis. Tant que la Fortune leur a été favorable, ils ont joui de ses faveurs: sont-ils tombés dans quelque disgrâce? ils cherchent à s'en relever, & à se faire valoir par une réputation d'Intégrité. A quoi bon hair en autrui, la Fortune qu'ils ne négligent pas pour eux-mêmes? Leur aversion s'attache à ceux qui prétendent des Graces; leur envie à ceux qui les obtiennent; leur animosité, aux personnes qui les distribuent. Pour avoir leur estime ou leur amitié, il faut être mort, ou pour le moins misérable.

Je sai qu'un Honnête-homme est à plaindre dans le malheur, & qu'un Fat est à mépriser, quelque fortune qu'il ait: mais hair les Favoris par la seule haine de la Faveur, & aimer les Malheureux par la seule considération de la Disgrâce; c'est une conduite à mon avis fort bizarre, incommode à soi-même & insupportable à ses Amis. Néanmoins la diversité des Es-
prits

prits fait voir tous ces differens effets dans la vie des Courtifans.

Nous avons dit qu'il se trouve assez de gens à la Cour , qui rompent avec leurs Amis, du moment qu'il leur arrive quelque desordre ; qui n'ont ni amitié, ni averfion qui ne foit mefurée par l'Interêt. Quiconque leur eft inutile, ne manque jamais de défauts, & qui eft en état de les fervir , a toutes les perfections. Il s'en trouve d'autres qui ne fe contentent pas d'abandonner les Malheureux, ils les insultent même dans le malheur. Plus ils témoignent de baffeffe à flater les Favoris, plus ils montrent de chaleur à outrager ceux qui font tombés dans l'Infortune.

A dire vrai, fi le chagrin de ceux qui peffent toujourns contre la Cour eft extravagant ; la prostitution de ceux qui lui facrifient jufqu'à leurs Amis, eft infame. Il y a une juftte fittuation entre la Baffeffe & la fauffe Générofité : il y a un véritable Honneur qui régle la conduite des Perfonnes raisonnables. Il n'eft pas défendu à un Honnête-homme d'avoir fon Ambition & fon Interêt : mais il ne lui eft permis de les fuivre que par des voies légitimes. Il peut avoir de l'habileté,
fans

fans finesse ; de la dextérité , fans fourbe ; & de la complaisance fans flatterie.

Quand il se trouve ami des Favoris , il entre agréablement dans leurs Plaisirs , & fidèlement dans leurs Secrets : s'ils viennent à tomber , il prend part à leur Malheur , selon qu'il en a pris à leur Fortune. Le même Esprit qui savoit leur plaire , fait les consoler ; il rend leurs maux moins fâcheux , comme il rendoit leurs Plaisirs plus agréables : il ménage ses offices avec adresse , sans blesser sa Fidélité , ni nuire à sa Fortune ; il sert plus commodément pour lui , & plus utilement pour ses Amis. Bien souvent il se rebute moins que ceux qui cherchent leur propre gloire en secourant les autres ; qui ne songent qu'à se rendre recommandables par des marques de fermeté , & qui préfèrent l'éclat d'une belle Action au Bien de ceux qu'ils veulent obliger.

De ces deux sortes de Gens , les uns font semblant de s'éloigner des Malheureux , afin de les mieux servir ; les autres courent après pour les gouverner. Tandis que ceux-là se cachent , & ne pensent qu'à soulager les affligés ; ceux-ci n'aiment rien tant qu'à exercer une Générosité farouche & impérieuse , qu'à gourman-

mander les Misérables, qui ont besoin de leur crédit.

C'est trop pousser ce Discours : je vais le finir par le sentiment qu'on doit avoir pour les Favoris.

Il me semble que leur Grandeur ne doit jamais éblouir, qu'en son Ame on peut juger d'eux comme du reste des hommes; les estimer ou les mépriser selon leur Mérite ou leurs Défauts; les aimer ou les haïr selon le bien ou le mal qu'ils nous font; ne manquer en aucun tems à la Reconnoissance qu'on leur doit; cacher soigneusement les Déplaisirs qu'ils nous donnent; & quand l'Honneur ou l'Interêt nous veulent porter à la Vengeance, respecter l'inclination du Maître dans la personne de l'Ennemi; ne confondre pas le Bien public avec le nôtre; & ne faire jamais une Guerre civile d'une Querelle particuliere.

Qu'on les méprise, qu'on les haïsse; ce sont des mouvemens libres, tant qu'ils sont secrets: mais du moment qu'ils nous portent à des choses où l'Etat se trouve intéressé, nous lui devons compte de nos Actions, & sa Justice a ses droits sur des Entreprises si criminelles.

„ toutes ces choses vous sont inconnues ;
 „ & c'est folie de disputer avec un I-
 „ gnorant. Au reste, où me trouverez-
 „ vous un Homme extraordinaire, qui
 „ n'ait eû des Lumieres, & des Con-
 „ noissances acquises?

A commencer par Monsieur le *Prince*,
 il alla jusqu'à *César* ; de *César* au Grand
Alexandre : & l'affaire eût été plus loin,
 si le Commandeur ne l'eût interrompu
 avec tant d'impetuofité, qu'il fut con-
 traint de se taire. *Vous nous en contez bien,*
dit-il, avec votre César & votre Alexan-
dre. Je ne sai s'ils étoient Savans ou Igno-
rans ; il ne m'importe gueres ; mais je sai
que de mon tems on ne faisoit étudier les
Gentilshommes que pour être d'Eglise ; en-
core se contentoient-ils le plus souvent du La-
rin de leur Bréviaire. Ceux qu'on destinoit
à la Cour ou à l'Armée, alloient honnête-
ment à l'Academie. Ils aprenoient à monter
à Cheval, à danser, à faire des armes, à
joïer du Luth, à voltiger, un peu de Ma-
thematique ; & c'étoit tout. Vous aviez en
France mille beaux Gens-d'armes, galans hom-
mes. C'est ainsi que se formoient les Thermes,*
 &

* Paul de la Barthe Maréchal de Thermes.

*& les Bellegardes *.* Du Latin ! de mon
tems, du Latin ! un Gentilhomme en eût
été deshonoré. Je connois les grandes Qua-
lités de Monsieur le Prince, & suis son
Serviteur : mais je vous dirai que le der-
nier Connétable de Montmorency a su
maintenir son Crédit dans les Provinces, &
sa Considération à la Cour, sans savoir lire.
Peu de Latin, vous dis-je, & de bon
François.

Il fut avantageux au Commandeur que
le Bon-homme eût la Goute ; autrement
il eût vangé le Latin par quelque chose
de plus pressant que la Colere & les In-
jures. La Contestation s'échauffa tout de
nouveau ; celui-ci resolu , comme Si-
dias †, de mourir sur son Opinion, celui-
là soutenant le Parti de l'Ignorance avec
beaucoup d'honneur & de fermeté.

Tel étoit l'état de la Dispute , quand
un Prélat charitable)(voulut accomoder
le Different ; ravi de trouver une si belle

Tom. I.

F

oc-

* Le Duc de Bellegarde, grand Ecuyer. Voyez les
MEMOIRES des Hommes illustres, de Brantome,
Tome III.

† Le Heros d'un petit Ouvrage de Theophile, où
un Pedant est fort bien caractérisé. Voyez la seconde
Partie de ses OEUVRES, au commencement.

)(Mr. de Lavardin, Evêque du Mans.

occasion de faire paroître son Savoir & son Esprit. Il toussa trois fois avec méthode, se tournant vers le Docteur; trois fois il souïrit en homme du Monde à nôtre agréable Ignorant: & lorsqu'il crût avoir assez bien composé sa contenance; *digitis gubernantibus vocem*, il parla de cette sorte:

„ Je vous dirai, Messieurs, je vous
 „ dirai que la Science fortifie la beauté
 „ du Naturel; & que l'agrément & la
 „ facilité de l'Esprit, donnent des gra-
 „ ces à l'Erudition. Le Génie seul, sans
 „ règle & sans art, est comme un Tor-
 „ rent, qui se précipite avec impetuosi-
 „ té. La Science sans Naturel, ressem-
 „ ble à ces Campagnes seches & arides,
 „ qui sont desagréables à la vûe. Or,
 „ Messieurs, il est question de concilier
 „ ce que vous avez divisé mal-à-propos;
 „ de rétablir l'Union où vous avez jetté
 „ le Divorce. La *Science* n'est autre cho-
 „ se qu'une parfaite Connoissance: *l'Art*
 „ n'est rien qu'une Règle qui conduit le
 „ Naturel. Est-ce, Monsieur, (*s'adres-*
 „ *sant au Commandeur*) que vous voulez
 „ ignorer les choses dont vous parlez,
 „ & faire vanité d'un Naturel qui se dé-
 „ règle, qui s'éloigne de la Perfection?

„ Et

„ Et vous, Monsieur de *Banru*, renon-
 „ cez-vous à la beauté naturelle de l'Es-
 „ prit, pour vous rendre esclave de Pré-
 „ ceptes importuns, & de Connoissan-
 „ ces empruntées?

Il faut finir la Conversation, reprit brus-
 quement le Commandeur : *j'aime encore
 mieux sa Science & son Latin, que le grand
 Discours que vous nous faites.*

Le Bon-homme qui n'étoit pas irré-
 conciliable, s'adoucit aussi-tôt : & pour
 rendre la pareille au Commandeur, il
 préfera son Ignorance agréable aux Pa-
 roles magnifiques du Prélat. Pour le Pré-
 lat, il se retira avec un grand mépris de
 tous les deux, & une grande satisfaction
 de lui-même.



L E C E R C L E.

A M O N S I E U R ***.

O N parle depuis peu de certaine Ruelle,
 Où la Laide se rend, aussi bien que la Belle,
 Où tout Age, tout Sexe, où la Ville, & la Cour,
 Viennent prendre séance en l'Ecole d'Amour.
 A la *Prude* soumise au devoir légitime
 On inspire l'Amour sous le beau nom d'Estime,

Et son Esprit sévère enseigne la Vertu,
 Quand son Cœur tout facile au Charme qu'elle
 a vû,

Reçoit un feu secret, qui n'oseroit paroître,
 Et qu'elle aime à sentir sans le vouloir connoître.
 L'autre toute occupée à discourir des Cieux,
 Sur un simple Mortel daigne abaisser les Yeux;
 Et trouve le moyen de partager son Ame,
 Entre des Feux humains, & la divine Flâme.
 Celles que la Nature abandonne à leur Art,
 Y viennent apporter l'étude d'un Regard,
 Et chercher vainement leur premier avantage
 Dans les Traits composés de leur nouveau
 Visage.

Telle qui fut jadis le Plaisir de nos Yeux,
 Et qui n'est aujourd'hui, qu'un Objet odieux,
 S'expose comme elle est, pour flater sa mémoire
 D'un mot, qu'on lui dira de cette vieille Gloire.
 Ton Visage, *Cloris*, du monde respecté,
 Laisse au bruit de ton Nom l'effet de la Beauté;
 Il change, il déperit, & longtems le plus sage,
 Séduit par ce grand Nom, révère ce Visage,
 Son éclat tout terni, ses traits tout languissans,
 Trouvent chez nous encor le respect de nos
 Sens,

Et l'œil assujetti n'oseroit reconnoître
 Le tems où ta Beauté commence à disparoître.
 L'or-

L'orgueilleuse *Caliste*, où se portent ses pas;
Triomphe également des Cœurs, & des Appas,
Elle confond son Sexe, où le nôtre soupire,
Et dispense à son gré la Honte, & le Martyre.

Une jeune *Coquette* avec peu d'intérêt,
Va chercher à qui plaire, & non pas qui lui plaît:
Elle a mille Galans, sans être bien aimée,
Contente de l'éclat, que fait la Renommée.

La *Solide* opposée à tous ces vains dehors,
Se veut instruire à fonds des intérêts du Corps:

L'*Intriguese* vient là par un Esprit d'affaire;
Ecoute avec dessein, propose avec mystère,
Et tandis qu'on s'amuse à discourir d'Amour,
Ramasse quelque chose à porter à la Cour.

Dans un lieu plus secret, on tient la *Précieuse*,
Occupée aux leçons de Morale amoureuse.

Là, se font distinguer les Fiertés des Rigueurs;
Les Dédains des Mépris, les Tourmens des
Langueurs :

On y fait démêler la Crainte, & les Allarmes;
Discerner les Attrait, les Appas, & les Charmes.

On y parle du tems, qu'on forme le Desir;
(Mouvement incertain de peine, ou de plaisir:)

Dès premiers maux d'Amour, ou connoît la
naissance,

On a de leur progrès une entière Science,

Et toujours on ajuste à l'ordre des douleurs,
 Et le tems de la Plainte, & la faison des Pleurs.
 Par un Arrêt du Ciel toute chose a son terme,
 Et c'est ici le tems où l'Ecole se ferme:
 Mais avant que sortir on déclare le jour,
 Où l'on viendra traiter un autre point d'Amour.
 Là, *Philis* affectée en graves Bienféances,
 Dédaigneuse & civile y fait ses reverences,
 Composant un maintien de douce autorité,
 Qui serve à la Grandeur, sans nuire à la Beauté.
 On voit à l'autre bout une Dame engageante
 Employer tout son Art à paroître obligeante;
 Careffes, Complimens, Civilités, Honneurs,
 Sont les moyens adroits, qui lui gagnent les
 Cœurs.

Loin de ces Vanités ainsi parle une Chere *:
*Pourquoi finir si-tôt? Mon Dieu! quelle Misere!
 J'avois à proposer un nouveau Sentiment
 Du Mérite parfait, que se donne un Amant.
 Mais, dit l'autre, ma Sœur, n'êtes-vous point
 troublée*

*Du tumulte confus d'une grande Assemblée?
 Sauroit-on rien sentir de tendre, délicat,
 En des lieux où se fait tant de bruit & d'éclat?*
 Cher-

* Une Chere, c'est une Précieuse.

*Cherchons, cherchons, ma Sœur, de tranquilles
Retraites,*

Propres aux mouvemens des Passions secretes:

*Le Monde sait bien peu ce que c'est que d'aimer,
Et l'on voit peu de gens, qu'il nous faille estimer.*

Après la lecture de mes Vers, vous me demanderez avec raison ce que c'est qu'une *Précieuse*, & je vais tâcher autant qu'il m'est possible de vous l'expliquer. On dit † un jour à la Reine de *Suede*, que les *Précieuses* étoient les *Jansenistes de l'Amour*; & la Définition ne lui déplût pas. L'Amour est encore un Dieu pour les *Précieuses*. Il n'excite pas de Passion en leurs Ames; Il y forme une espece de Religion: mais à parler moins mystérieusement; le Corps des *Précieuses* n'est autre chose, que l'union d'un petit nombre de Personnes, où quelques unes véritablement délicates ont jetté les autres dans une Affectation de délicatesse ridicule.

Ces fausses Délicates ont ôté à l'Amour ce qu'il a de plus naturel, pensant lui donner quelque chose de plus *Pré-*

F 4

cieux;

† *Mademoiselle de L'Enclos.*

ciens; Elles ont tiré une Passion toute sensible du Cœur à l'Esprit, & converti des mouvemens en Idées. Cet épurement si grand a eu son principe d'un dégoût honnête de la Sensualité; mais elles ne se sont pas moins éloignées de la véritable nature de l'Amour, que les plus Voluptueuses; car l'Amour est aussi peu de la spéculation de l'Entendement, que de la brutalité de l'Appetit. Si vous voulez savoir en quoi les *Précieuses* font consister leur plus grand mérite, je vous dirai que c'est à aimer tendrement leurs Amans sans jouissance, & à jouir solidement de leurs Maris avec aversion.



A MADEMOISELLE DE L'E**S.

E L E G I E.

CHERE *Philis*, qu'êtes-vous devenuë?

Cet Enchanteur qui vous a retenuë

Depuis trois ans par un charme nouveau,

Vous retient-il en quelque vieux Château*?

S'il est ainsi je cherche une Avanture,

En

* Le Marquis de Villarceaux l'avoit menée dans une de ses Maisons de Campagne.

En Chevalier de la triste figure ;
 Et dût *Roland* ici reffusciter
 Contre *Roland* j'oserai tout tenter.
 Mais non, *Philis*, délivrez-vous vous-même,
 Vous en avez souvent usé de même.
 Ces Enchanteurs cent fois plus renommés,
 Malgré leur Art se trouverent charmés ;
 Et vôtre Esprit dégagé de leurs charmes,
 Ne leur laissa que la plainte & les larmes.

Pour relever un courage abaissé,
 Songez, *Philis*, songez au temps passé.
 Ce beau Garçon dont vous fûtes éprise*,
 Mit en vos mains son aimable Franchise ;
 Il étoit jeune, il n'avoit point senti
 Ce que ressent un Cœur assujetti :
 Et jeune encor vous ignoriez l'usage
 Des mouvemens qu'excite un beau Visage ;
 Vous ignoriez la peine & le plaisir,
 Qu'ont fû donner l'Amour & le Desir.
 Dans les transports d'une premiere flâme,
 Vous vous nommiez & *mon Cœur* & *mon Ame* :
 Noms vains & chers que les jeunes Amans
 Savent mêler dans leurs Contentemens.
 Jamais les nœuds d'une chaîne si sainte
 N'eurent pour vous ni force ni contrainte ;

F 5

Une

* *Le Duc de Châtillon.*

Une si douce & si tendre Amitié
 Ne vit jamais un Tourment sans pitié.
 Les seuls soupirs que l'Amour nous envoie
 Furent mêlés à l'excès de la joye ;
 Et des Plaisirs sans cesse renaissans,
 Remplirent l'Âme & comblèrent les Sens :
 Doux fruits d'Amour, cueillis en abondance.
 Ah ! qu'aujourd'hui l'on fait bien pénitence !
 Loin des Appas de toute Volupté
Philis languit dans l'Inutilité ;
 Et pour flatter sa languissante vie
Philis n'a pas le plaisir d'une envie.
Philis à peine oseroit desirer,
 Que sa Raison lui défend d'esperer.
 Vous, qui trouviez autrefois favorable
 Ce même Dieu qui vous rend misérable ;
 Pour relever un courage abaissé,
 Songez hélas ! songez au temps passé :
 Un Maréchal, l'ornement de la *France* *,
 Rare en Esprit, magnifique en dépençe,
 Devint sensible à tous vos Agrémens,
 Et fit son Bien d'être de vos Amans.
 Ce jeune Duc qui gaignoit des Batailles †,
 Qui fût couvrir de tant de funeraillles

Les

* *Le Maréchal* d'Albret.

† *Le Duc* d'Enguien.

Les Champs fameux de *Norlingue & Rocroi* ;
 Qui fût remplir nos Ennemis d'effroi,
 Las de fournir les fujets de l'Histoire,
 Voulant jouir quelquefois de sa Gloire,
 De fier & grand, rendu civil & doux,
 Ce même Duc alloit souper chez vous.
 Comme un Heros jamais ne se repose,
 Après souper il faisoit autre chose ;
 Et sans favoir s'il pouffoit des soûpirs,
 Je fais au moins qu'il aimoit ses plaisirs.
 L'air délicat d'une exquise Peinture,
 Cette fraîcheur qu'inspire la Nature,
 Ce teint uni qui paroît sur les Fleurs,
 Le vif éclat des plus riches Couleurs
 N'ont rien d'égal à ces belles Jeunesses,
 Qui vous donnoient leurs plus molles Caresses ;
 N'ont rien d'égal à de tendres Beautés,
 Charmans fujets de mille Voluptés,
 Que leur Amour aux dépens de leurs larmes,
 Assujettît autrefois à vos Charmes :
 Que leur Amour par des desirs pressans
 Assujettît au pouvoir de vos Sens.
 Dis-je bien vrai, n'est ce point un Mensonge ?
 Las ! il fut vrai : mais ce n'est plus qu'un Songe.
 Quand un Plaisir une fois est goûté,
 Ce n'est plus rien que Songe, & Vanité.

Des vieux Amans si la gloire passée
 Vient quelquefois s'offrir à la pensée,
 Le souvenir de leurs traits les plus beaux
 Donne un desir pour des Objets nouveaux;
 Et rapellant cette premiere Image
 Touche le Cœur pour un autre Visage.
 Les bien-aimés, les heureux Successeurs
 Doivent jouir & perdre leurs douceurs;
 Une paisible & longue Jouissance
 Fait les dégoûts & détruit la Constance:
 Car s'attacher toujours au même Bien,
 C'est posséder & ne sentir plus rien.
 Ainsi, *Phylis*, il faut être inconstante;
 Vous passerez pour une vieille Amante
 En prévenant cette triste Saison,
 Où la Constance est jointe à la Raison.
 Moins de chagrin, en de si longs Ménages,
 A fait souvent rompre des Mariages;
 Et vôtre Esprit mille fois dégoûté
 Se pique encor de sa Fidélité?
 Avoir toujours son Ame accoûtumée
 Aux vieux Plaisirs dont elle fut charmée;
 Avoir toujours les mêmes sentimens,
 Toujours sentir les mêmes mouvemens;
 Vivre toujours sans dessein, sans envie;
 C'est être morte au milieu de la Vie.

Laissez toucher vôte Inclination,
Cherchez ailleurs quelqu'autre Paffion.
Quoi? vous parlez, en *Corisque* favante,
Et vous aimez en *Bergere* innocente!
Si vous aimiés comme une *Amarillis*
D'un jeune Amant les rofes & les lys;
J'aprouverois que vôte Ame bleffée
Gardât toujurs cette chere penfée;
Mais vous n'aimez que certaine langueur,
Qui ne vient pas des mouvemens du Cœur.
Corisque, hélas! agréable Infidèle,
Vous, que j'ai vüe & perfide & fi belle,
Laiſſerez-vous perir vôte beauté
Pour dementir vôte légereté?
Dans vos Plaifirs l'une & l'autre enchainées
Ont toujurs eu les mêmes Destinées;
Et la rigueur d'un ſemblable Deſtin
Leur va donner une pareille fin.
Vos Yeux mourans reprochent à vôte Amé
Qu'ils vont s'éteindre en cette vieille flâme;
Et que l'amour de quelque Objet nouveau
Rendrait leur feu plus brillant & plus beau.
Tous vos attraits s'adreſſent à la Bouche
Pour vous parler de l'ennui qui les touche;
Mais elle-même aujourd'hui ſans couleur
N'oſe parler de ſa propre douleur.

Ses doux appas exposés au pillage
Endurent seuls une impuissante rage ;
Tant de Beautés qui regnoient autrefois
Pour leur salut ont recours à ma voix.
Leur mal est grand , sensible à qui vous aime ;
En les plaignant c'est vous plaindre vous-mêmes ;
Et si je cherche un remede à ce mal ,
Au vôtre , au leur le remede est égal.
Ecoutez donc un avis salutaire ,
Sachez de moi ce que vous devez faire ;
Un Dieu chagrin s'irrite contre vous ,
Tâchez , *Philis* , d'apaiser son courroux.
Vous reprendrez votre premier Visage ,
En reprenant votre premier usage ;
Et le retour de vos légeretés
Nous fera voir celui de vos beautés.
Il faut brûler d'une flâme légère ,
Vive , brillante , & toujours passagere ;
Etre inconstante , aussi longtems qu'on peut ;
Car un tems vient que ne l'est pas qui veut.





L'Homme qui veut connoître toutes choses , ne se connoît pas lui-même.

A M O N S I E U R ***.

VOUS n'êtes plus si sociable que vous l'étiez. L'Etude a je ne fai quoi de sombre , qui gâte vos Agrémens naturels , qui vous ôte la facilité du Génie , la liberté d'Esprit , que demande la Conversation des Honnêtes-gens. La Méditation produit encore de plus méchans effets pour le Commerce ; & il est à craindre que vous ne perdiez avec vos Amis en méditant , ce que vous pensez gagner avec vous-même.

Je fai que vôtre Occupation est importante , & sérieuse : Vous voulez favoir ce que vous êtes , & ce que vous ferez un jour quand vous cesserez d'être ici. Mais dites-moi , je vous prie ; vous peut-il tomber dans l'Esprit que ces Philosophes , dont vous lisez les Écrits avec tant de soin , ayent trouvé ce que vous cherchez ? Ils l'ont cherché comme vous , Monsieur , & ils l'ont cherché vainement. Votre
Cu-

Curiosité a été de tous les Siècles , aussi bien que vos Réflexions , & l'Incertitude de vos Connoissances. Le plus Dévot ne peut venir à bout de croire toujours , ni le plus Impie de ne croire jamais ; & c'est un des Malheurs de nôtre Vie , de ne pouvoir naturellement nous assûrer , s'il y en a une autre , ou s'il n'y en a point.

L'Auteur de la Nature n'a pas voulu que nous pûssions bien connoître ce que nous sommes ; & parmi des desirs trop curieux de savoir tout , il nous a réduits à la nécessité de nous ignorer nous-mêmes. Il anime les Ressorts de nôtre Ame , mais il nous cache le secret admirable qui les fait mouvoir ; & ce savant Ouvrier se réserve à lui seul l'Intelligence de son Ouvrage. Il nous a mis au milieu d'une infinité d'Objets avec des Sens capables d'en être touchés : il nous a donné un Esprit qui fait des efforts continuels pour les connoître. Les Cieux , le Soleil , les Astres , les Elemens , toute la Nature , celui même dont elle dépend ; tout est assujeti à sa Spéculation , s'il ne l'est pas à sa Connoissance. Mais avons-nous les moindres douleurs ? nos belles Spéculations s'évanouissent : sommes-nous
en

en danger de mourir? il y a peu de gens qui ne donnaient les Avantages & les Prétensions de l'Esprit, pour conserver cette Partie basse & grossiere, ce Corps terrestre, dont les Spéculatifs font si peu de cas.

Je reviens à l'Opinion que vous n'approuverez point, & que je croi pourtant assez véritable : c'est que *jamais homme n'a été bien persuadé par sa Raison, ou que l'Ame fut certainement immortelle, ou qu'elle s'anéantît effectivement avec le Corps.*

On ne doute point que *Socrate* n'ait crû l'Immortalité de l'Ame : son Histoire le dit, & les sentimens que *Platon* lui attribué, semblent nous en assûrer. Mais *Socrate* ne nous en assûre pas lui-même; car quand il est devant ses Juges, il en parle comme un homme qui la souhaite, & traite l'Anéantissement comme un Philosophe qui ne le craint point.

Voilà, Monsieur, la belle assurance que nous donne *Socrate* de l'Eternité de nos Esprits; voyons quelle certitude nous donnera *Epicure* de leur Anéantissement.

Tout est Corps pour *Epicure*; Ame, Esprit, Intelligence; tout est Matière, tout se corrompt, tout finit. Mais ne dément-

dément-il pas à sa Mort, les Maximes qu'il a enseignées durant sa Vie? La Postérité le touche; sa Mémoire lui devient chere; il se flate de la reputation de ses Ecrits, qu'il recommande à son Disciple *Hermachus*: son Esprit qui s'étoit si fort engagé dans l'Opinion de l'Anéantissement, est touché de quelque tendresse pour lui-même; se reservant des honneurs & des plaisirs pour un autre état, que pour celui qu'il va quitter.

D'où pensez-vous que viennent les contradictions d'*Aristote* & de *Senèque* sur ce sujet, que de l'incertitude d'une Opinion qu'ils ne pouvoient fixer dans la Matière la plus importante pour l'Interêt, & la plus obscure pour la Connoissance? D'où vient cette variation ordinaire? C'est qu'ils sont troublés par les différentes Idées de la Mort présente, & de la Vie future. Leur Ame incertaine d'elle-même, établit ou renverse ses Opinions, à mesure qu'elle est séduite par les diverses apparences de la Vérité.

Salomon, qui fut le plus grand des Rois & le plus sage des Hommes, fournit aux Impies dequoi soutenir leurs Erreurs, & instruit les Gens-de-bien à demeurer fermes dans l'amour de la Vérité.

Si

Si quelqu'un a dû être exempt d'Erreur, de Doute, de Changement, ç'a été *Salomon* : cependant nous voyons dans l'inégalité de sa Conduite, qu'il s'est lassé de sa Sagesse, qu'il s'est lassé de sa Folie ; que ses Vertus & ses Vices lui ont donné tour à tour de nouveaux dégouts ; qu'il a pensé quelquefois que toutes choses alloient à l'avanture, qu'il a tout rapporté quelquefois à la Providence.

Que les Philosophes, que les Savans s'étudient ; ils trouveront non seulement de l'alteration, mais de la contrariété même dans leurs Sentimens. A moins que la Foi n'affujettisse nôtre Raison, nous passons la Vie à croire & à ne croire point ; à nous vouloir persuader, & à ne pouvoir nous convaincre.

Je sai bien qu'on peut apporter des Exemples, qui paroissent contraires à ce que je dis : Un Discours de l'Immortalité de l'Ame a poussé des hommes à chercher la Mort, pour jouir plutôt des Félicités dont on leur parloit. Mais quand on en vient à ces termes, ce n'est plus la Raison qui nous conduit, c'est la Passion qui nous entraîne ; ce n'est plus le Discours qui agit en nous, c'est la Vanité d'une belle Mort, qu'on aime sottement

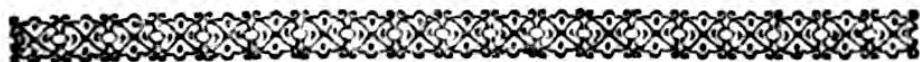
ment plus que la Vie : c'est la lassitude des Maux présens ; c'est l'Espérance des Biens futurs ; c'est une amour aveugle de la Gloire ; une Maladie, enfin, une fureur qui violente l'Instinct naturel ; & qui nous transporte hors de nous-mêmes.

Croyez-moi, Monsieur : une Ame qui est bien tranquillement dans son assiette, n'en fort guere par la lecture de *Platon*. Il n'appartient qu'à Dieu de faire des Martyrs ; & de nous obliger sur sa Parole à quitter la Vie dont nous jouissons, pour en trouver une que nous ne connoissons point. Vouloir se persuader l'Immortalité de l'Ame par la Raison, c'est entrer en défiance de la Parole que Dieu nous en a donnée, & renoncer, en quelque façon, à la seule chose, par qui nous pouvons en être assurés.

Qu'a fait *Descartes* par sa Démonstration prétendue d'une Substance purement spirituelle, d'une Substance qui doit penser éternellement ? Qu'a-t-il fait par des Spéculations si épurées ? Il a fait croire que la Religion ne le persuadoit pas, sans pouvoir persuader ni lui ni les autres par ses raisons.

Lisez, Monsieur ; pensez, méditez ; vous trouverez au bout de vôtre lecture,
de

de vos pensées, de vos méditations, que c'est à la Religion d'en décider, & à la Raison de se soumettre.



L E T T R E

A M O N S I E U R ***.

VOUS m'écrivez que vous êtes amoureux d'une Demoiselle Protestante, & que sans la difference de Religion vous pourriez vous résoudre à l'épouser. Si vous êtes d'humeur à ne pouvoir souffrir l'imagination d'être séparés en l'autre Monde votre Femme & vous, je vous conseille d'épouser une Catholique: mais si j'avois à me marier j'épouserois volontiers une Personne d'une autre Religion que la mienne. Je craindrois qu'une Catholique se croyant sûre de posséder son Mari en l'autre Vie, ne s'avisât de vouloir jouir d'un Galant en celle-ci.

D'ailleurs j'ai une Opinion, qui n'est pas commune, & que je croi pourtant véritable; c'est que la Religion Réformée est aussi avantageuse aux Maris, que

que la Catholique est favorable aux **A-**
mans.

Cette liberté Chrétienne, dont on voit la Protestante se vanter, forme un certain Esprit de résistance, qui défend mieux les Femmes des insinuations de ceux qui les aiment. La soumission qu'exige la Catholicité, les dispose en quelque façon à se laisser vaincre; & en effet une Ame, qui peut se soumettre à ce qu'on lui ordonne de fâcheux, ne doit pas être fort difficile à se laisser persuader ce qui lui plaît.

La Religion Réformée ne cherche qu'à établir de la régularité dans la Vie; & de la régularité il se fait sans peine de la Vertu. La Catholique rend les Femmes beaucoup plus dévotes, & la Dévotion se convertit facilement en Amour.

L'une va seulement à s'abstenir de ce qui est défendu; l'autre, qui admet le mérite des Bonnes Oeuvres, se permet de faire un peu de mal qu'on lui défend, sur ce qu'elle fait beaucoup de bien qu'on ne lui commande pas.

Dans celle-là les Temples sont la sûreté des Maris: dans celle-ci leur plus grand danger est aux Eglises. En effet, les objets de mortification en nos Eglises,

ses, inspirent assez souvent de l'Amour. Dans un Tableau de la *Madelaine* l'expression de sa Pénitence sera pour les vieilles une image de l'austerité de sa vie; les jeunes la prendront pour une langueur de sa Passion; & tandis qu'une bonne Mere veut imiter la Sainte dans ses souffrances, la douce Fille songe à la Pécheresse, & médite amoureusement sur le sujet de son repentir.

Ces Pénitentes, qui pleurent dans le Convent les Péchés qu'elles ont fait dans le Monde, fervent d'exemple pour la joye, aussi bien que pour les larmes: peut-être même qu'elles donnent la confiance de pécher, pour laisser en vûe la ressource de la Pénitence. Une Femme ne regarde point séparément quelque partie de leurs jours; elle s'attache à l'Imitation de la vie entiere, & se donnant à l'Amour quand elle est jeune, elle se réserve à pleurer pour la consolation de sa Vieillesse. Dans cet âge triste & si sujet aux Douleurs, c'est un Plaisir de pleurer ses Péchés, ou pour le moins une diversion des larmes, que l'on donneroit à ses Maux.

Je suis donc à couvert de tout, me direz-vous, avec une Protestante. Je vous répon-

pondrai ce que dit le bon Pere *Hippothadée* à *Panurge* *, *Oui se Dieu plaît.* Le plus sage s'en remet à la Providence : il attend d'elle sa sûreté, & de lui-même le repos de son Esprit.

* Voyez Rabelais, *Livre III. Chap. 30.*



SUR LES PLAISIRS.

A MONSIEUR

LE COMTE D'OLONNE.

VOUS me demandez ce que je fais à la Campagne? je parle à toutes sortes de gens, je pense sur toutes sortes de sujets, je ne médite sur aucun. Les Vérités que je cherche n'ont pas besoin d'être approfondies ; d'ailleurs je ne veux avoir sur rien un Commerce trop long & trop féricux avec moi-même. La Solitude nous imprime je ne sai quoi de funeste par la pensée ordinaire de nôtre Condition, où elle nous fait tomber.

Pour vivre heureux , il faut faire peu de Réflexions sur la Vie, mais sortir souvent

vent comme hors de foi ; & parmi les Plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connoissance de ses propres Maux. Les *Divertissemens* ont tiré leur nom de la *diversion* qu'ils font faire des Objets fâcheux & tristes, sur les choses plaisantes & agréables : ce qui montre assez, qu'il est difficile de venir à bout de la dureté de nôtre Condition par aucune force d'Esprit, mais que par adresse on peut ingénieusement s'en détourner.

Il n'appartient qu'à DIEU de se considérer, & de trouver en lui-même sa Félicité & son repos. A peine saurions-nous jeter les Yeux sur nous, sans rencontrer mille défauts, qui nous obligent à chercher ailleurs ce qui nous manque.

La Gloire, les Fortunes, les Amours, les Voluptés bien entendues & bien ménagées, sont de grans secours contre les rigueurs de la Nature, contre les Misères attachées à nôtre Vie. Aussi la Sagesse nous a été donnée principalement pour ménager nos Plaisirs ; toute considérable qu'elle est, on la trouve d'un foible usage parmi les douleurs, & dans les approches de la Mort.

La Philosophie de *Possidonius* lui fit di-

re au fort de sa Goutte, que *la Goutte n'étoit pas un mal*; mais il n'en souffroit pas moins. La Sageſſe de *Socrate* le fit raisonner beaucoup à sa Mort; mais ses raisonnemens incertains ne perſuaderent ni ses Amis, ni lui-même de ce qu'il diſoit.

Je connois des gens, qui troublent la joye de leurs plus beaux jours par la méditation d'une Mort concertée; & comme s'ils n'étoient pas nés pour vivre au Monde, ils ne ſongent qu'à la maniere d'en ſortir. Cependant il arrive que la douleur renverſe leurs belles réſolutions au beſoin; qu'une Fievre les jette dans l'extravagance, ou que faiſant toutes choſes hors de faiſon, ils ont des tendreſſes pour la Lumiere, quand il faut ſe réſoudre à la quitter.

Oculisque errantibus alto

*Quæſivit Cælo lucem, ingemuitque repertâ **

Pour moi qui ai toujourns vécu à l'avanture, il me ſuffira de mourir de même. Puis que la Prudence a eu ſi peu de part aux actions de ma Vie, il me fâcheroit qu'elle ſe mêlât d'en régler la fin.

A

* Virg. *Æneid. Lib. IV.*

A parler de bon sens toutes les circonstances de la Mort ne regardent que ceux qui restent. La Foiblesse, la Résolution; tout est égal au dernier moment; & il est ridicule de penser que cela doive être quelque chose à des gens qui vont n'être plus. Il n'y a rien, qui puisse effacer l'horreur du passage, que la persuasion d'une autre Vie attenduë avec confiance, dans une assiette à tout esperer & à ne rien craindre. Du reste, il faut aller insensiblement où tant d'Honnêtes-gens sont allés devant nous, & où nous serons suivis de tant d'autres.

Si je fais un long Discours sur la Mort, après avoir dit que la méditation en étoit fâcheuse, c'est qu'il est comme impossible de ne faire pas quelque réflexion sur une chose si naturelle: Il y auroit même de la mollesse à n'oser jamais y penser. Mais quoi qu'on dise, je ne puis en approuver l'Etude particulière; c'est une occupation trop contraire à l'usage de la Vie. Il en est ainsi de la Tristesse, & de toutes sortes de Chagrins; on ne sauroit s'en défaire absolument; d'ailleurs ils sont quelquefois légitimes. Je trouve raisonnable qu'on s'y laisse aller en certaines occasions; l'Indifférence est honteuse en

quelques disgraces; la Douleur sied bien dans les Malheurs de nos vrais Amis. Mais l'affliction doit être rare, & bientôt finie; la joye fréquente, & curieusement entretenüe.

On ne sauroit donc avoir trop d'adresse à ménager ses Plaisirs; encore les plus entendus ont-ils de la peine à les bien goûter. La longue préparation en nous ôtant la surprise, nous ôte ce qu'ils ont de plus vif; Si nous n'en avons aucun soin, nous les prendrons mal-à-propos, dans un desordre ennemi de la Politesse, ennemi des Goûts véritablement délicats.

Une Jouissance imparfaite laisse du regret: quand elle est trop poussée elle apporte le dégoût. Il y a un certain tems à prendre, une justesse à garder, qui n'est pas connue de tout le monde. Il faut jouir des Plaisirs présens, sans interesser les Voluptés à venir.

Il ne faut pas aussi que l'imagination des Biens souhaités fasse tort à l'usage de ceux qu'on possède. C'est ce qui obligeoit les plus Honnêtes-gens de l'Antiquité à faire tant de cas d'une Moderation, qu'on pouvoit nommer *Economie* dans les choses desirées ou obtenues.

Com-

Comme vous n'exigez pas de vos Amis une régularité, qui les contraigne, je vous dis les Réflexions que j'ai faites sans aucun ordre, selon qu'elles viennent dans mon Esprit.

La Nature porte tous les hommes à rechercher leurs Plaisirs: mais ils les recherchent différemment selon la différence des Humeurs & des Génies. Les *Sensuels* s'abandonnent grossièrement à leurs appetits, ne se refusant rien de ce que les Animaux demandent à la Nature.

Les *Voluptueux* reçoivent une impression sur les Sens, qui va jusqu'à l'Ame. Je ne parle pas de cette Ame purement intelligente, d'où viennent les lumières les plus exquises de la Raison; je parle d'une Ame plus mêlée avec le Corps, qui entre dans toutes les choses sensibles; qui connoit & goûte les Voluptés.

L'Esprit a plus de part au goût des *Délicats* qu'à celui des autres; sans les *Délicats*, la Galanterie seroit inconnue, la Musique rude, les Repas mal-propres & grossiers. C'est à eux qu'on doit l'*Erudito luxu* de *Petrone*, & tout ce que le raffinement de nôtre siècle a trouvé de plus poli, & de plus curieux dans les Plaisirs.

J'ai fait d'autres Observations sur les Objets qui nous plaisent , & il me semble avoir remarqué des differences assez particulieres dans les impressions qu'ils font sur nous.

Il y a des impressions légers , qui ne font qu'effleurer l'Ame , pour le dire ainsi ; éveiller son sentiment , la tenir présente aux Objets agréables , où elle s'arrête avec complaisance , sans soin , sans beaucoup d'attention.

Il y en a de molles & voluptueuses , qui viennent comme à se fondre , & à se répandre délicieusement sur l'Ame ; d'où naît cette douce & dangereuse Nonchalance , qui fait perdre à l'Esprit sa Vivacité & sa Vigueur.

Il y a des Objets touchans , qui font leur impression sur le Cœur , & y remuent ce qu'il a de sensible. Il y en a qui par un charme secret , difficile à exprimer , tiennent l'Ame dans une espece d'enchantement. Il y en a de piquants , dont elle reçoit une atteinte qui lui plaît , une blessure qui lui est chere. Au delà , ce sont les transports , & les défaillances , qui arrivent manque de proportion entre le sentiment de l'Ame , & l'impression de l'Objet. Aux premiers l'Ame est enlevée

par

par une espece de ravissement : Aux autres elle succombe sous le poids de son Plaisir, si on peut parler de la sorte.

Voilà ce que j'avois à vous dire sur les Plaisirs ; il me reste à toucher quelque chose de l'Esprit revenu chez soi, & remis, comme on dit, dans son assiette.

Comme il n'y a que les Personnes légères & dissipées, qui ne se possèdent jamais, il n'y a que les Réveurs, les Esprits sombres, qui demeurent toujours avec eux-mêmes ; & il est à craindre qu'au lieu de goûter la douceur d'un véritable repos, l'inutilité de ce grand attachement ne les jette dans l'ennui. Cependant, le tems qu'on se rend ennuyeux par son chagrin, ne se compte pas moins que le plus doux de la Vie. Ces heures tristes, que nous voudrions passer avec précipitation, contribuent autant à remplir le nombre de nos jours, que celles qui nous échappent à regret. Je ne suis point de ceux qui s'amusent à se plaindre de leur Condition, au lieu de songer à l'adoucir :

Fâcheux Entendement, tu nous fais toujours
craindre,

Malheureux Sentiment, tu nous fais toujours
plaindre,

Funeste Souvenir, dont je me sens blessé,
 Pourquoi rappelles-tu le Mal déjà passé?
 Faut-il rendre aux Malheurs ce pitoyable
 hommage

De sentir leur atteinte, ou garder leur Image,
 De nourrir ses douleurs, & toujours se punir
 D'une peine passée, ou d'un mal à venir?

Je laisse volontiers ces Messieurs dans
 leurs Murmures, & tâche à tirer quelque
 douceur, des mêmes choses dont ils se
 plaignent. Je cherche dans le passé des
 souvenirs agréables, & des Idées plaisan-
 tes dans l'avenir.

Si je suis obligé de regretter quelque
 chose, mes regrets sont plutôt des senti-
 mens de tendresse que de douleur : si
 pour éviter le Mal il faut le prévoir, ma
 prévoyance ne va point jusqu'à la crainte.
 Je veux que la connoissance de ne rien
 sentir qui m'importune ; que la réflexion
 de me voir libre & maître de moi,
 me donne la Volupté spirituelle du bon
Epicure : j'entens cette agréable *Indolen-*
ce, qui n'est pas un état sans douleur &
 sans plaisir ; c'est le Sentiment délicat
 d'une joye pure, qui vient du repos de la
 Conscience, & de la tranquillité de l'Es-
 prit.

Après

Après tout, quelque douceur que nous trouvions chez nous-mêmes, prenons garde d'y demeurer trop longtems. Nous passons aisément de ces joyes secretes à des chagrins intérieurs; ce qui fait que nous avons besoin d'*Economie* dans la jouissance de nos propres Biens, comme dans l'usage des étrangers.

Qui ne fait que l'Ame s'ennuye d'être toujours dans la même assiette, & qu'elle perdrait à la fin toute sa force, si elle n'étoit réveillée par les Passions?

Pour vivre heureux, il faut faire peu de Réflexions sur la Vie, mais sortir souvent comme hors de soi; & parmi les Plaisirs, que fournissent les choses étrangères, se dérober la connoissance de ses propres Maux.

Voilà ce que la Philosophie d'*Epicure*, & celle d'*Aristippe* peuvent donner à leurs Sectateurs; Mais

Les vrais *Chrétiens* plus heureux mille fois

Dans la pureté de leurs Loix,
Goûteront les douceurs d'une innocente Vie,
Qui d'une plus heureuse encor sera suivie.



S O N N E T.

NATURE, enseigne-moi par quel bizarre
effort

Nôtre Ame hors de nous est quelquefois ravie ;
Di-nous comme à nos Corps elle-même asservie
S'agite, s'affoupit ; se reveille, s'endort.

Les moindres Animaux plus heureux dans
leur sort

Vivent innocemment sans crainte & sans envie ;
Exemts de mille soins qui traversent la Vie,
Et de mille frayeurs que nous donne la Mort.

Un mélange incertain d'Esprit & de Matière
Nous fait vivre avec trop ou trop peu de lumière,
Pour savoir justement & nos Biens & nos Maux :

Change l'état douteux dans lequel tu nous
ranges,

Nature, élève-nous à la clarté des Anges,
Ou nous abaisse au sens des simples Ani-
maux.



A M O N S I E U R
 L E C O M T E D ' O L O N N E.
 S T A N C E S.

T I R C I S , que l'avenir trouble moins tes
 beaux jours :

Qui fait vivre ici bas , qui fuit ses Destinées,
 Se laisse aller au tems insensible en son Cours,
 Et compte ses Plaisirs, plutôt que ses années.

Il goûte en liberté tous les Biens qu'il ressent ;
 Un Malheur éloigné fait rarement ses craintes ;
 Et son Esprit charmé d'un repos innocent,
 Connoît peu de douleurs qui méritent ses
 plaintes.

Le passé n'a pour lui qu'un tendre souvenir,
 Il se fait du présent un agréable usage,
 Se dérobe aux chagrins que donne l'avenir,
 Et n'en reçoit jamais qu'une plaffante Image.

Il fait quand il lui plaît moderer ses Desirs,
 Tenir ses Passions sous la Loi la plus dure,
 Et tantôt sa Raison facile à ses Plaisirs
 Seconde le penchant qu'inspire la Nature.

La Faveur est un Bien qui lui semble assez doux;
 La Gloire a des appas, qui touchent son envie;
 Cependant il les voit sans en être jaloux,
 Et les assujettit au repos de sa Vie.

Il vit loin du scrupule & de l'impieeté
 Sans craindre ou mériter les Eclats du Ton-
 nerre;

Il mêle l'Innocence avec la Volupté,
 Et regarde les Cieux sans dédaigner la Terre.

Quand il faut obéir à la rigueur du fort,
 Il ne murmure point contre une Loi si rude;
 Mais de ces vains Discours qui combattent la
 Mort

Il ne s'est jamais fait une fâcheuse étude.



E P I T A P H E.

A Brouiller les Humains, *Boudet* fut sans
 seconde,
 A les vouloir servir rien ne lui fut égal;
 Elle auroit fait du bien, *Boudet*, à tout le
 Monde,
 Pourvû qu'on lui permit d'en dire un peu de
 mal.

Je

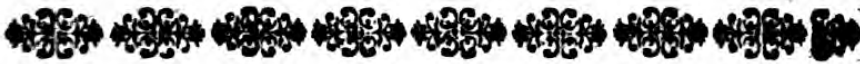
Je crains , pauvre *Boudet* , je crains de vous
déplaire ,

Vous fouhaitant au Ciel une éternelle paix ;
Disputer contre nous seroit mieux vôtre Affaire,
Que jouir de la Gloire , & ne parler jamais.

N'est-ce pas là , *Boudet* , un étrange Martyre
De trouver malgré vous tout parfait dans les
Cieux ?

Helas ! quelle pitié de n'avoir rien à dire
Sur aucun des objets que l'on voit en ces lieux.

Etre toujours en muettes loianges ,
Admirer éternellement ;
C'est acheter le Commerce des Anges
A la *Boudet* , bien cherement.



D I X A I N.

Q U'UNE Passion délicate ,
Pleine d'Amour & de langueur ,
Dans la mollesse qui nous flatte ,
Consûme doucement un Cœur !
Mais lors qu'une si chere Flâme
A passé le tems des Soupirs ;
Ah ! que le Corps d'une belle Ame
Instruit seulement aux desirs ,

Dégoûte bien la bonne Dame,
Qui s'étoit attenduë aux solides plaisirs.



C H A N S O N.

IL faut pour vôtre honneur, *Silvie*,
Mettre fin à tant de langueurs ;
Défendre si longtems ma Vie
Est une honte à vos rigueurs :
Je vais mourir, & dans le mal extrême
Où je ne veux, & ne puis résister,
J'ai moins de peine à me quitter,
Qu'à quitter l'ingrate que j'aime.



L E T T R E

A M A D A M E ***.

ACe que j'apprens, Madame, vous vou-
lez devenir Dévote, & j'en rens gra-
ces à Dieu de tout mon Cœur ; ayant
plus besoin dans nos Entretiens de la pu-
reté des Sentimens que vous allez avoir,
que de ceux qui pourroient vous être inf-
pirés dans le Commerce des Hommes.
Je

Je vous conjure donc, comme intéressé avec le Ciel, de prendre une Dévotion véritable: & pour rendre vôtre Conversion telle que je la veux, il sera bon de vous dépeindre celle de nos Dames telle qu'elle est, afin que vous puissiez éviter les défauts qui l'accompagnent.

Leur Pénitence ordinaire, à ce que j'ai pû observer, est moins un repentir de leurs Péchés, qu'un ré regret de leurs Plaisirs: en quoi elles sont trompées elles-mêmes; pleurant amoureusement ce qu'elles n'ont plus, quand elles croient pleurer saintement ce qu'elles ont fait.

Ces Beautés usées qui se donnent à Dieu, pensent avoir éteint de vieilles Ardeurs qui cherchent secrètement à se rallumer: & leur Amour n'ayant fait que changer d'Objet, elles gardent pour leurs dernières souffrances, les mêmes Soupirs, & les mêmes Larmes, qui ont exprimé leurs vieux Tourmens. Elles n'ont rien perdu des premiers troubles du Cœur amoureux; des craintes, des faiffemens, des transports: elles n'ont rien perdu de ses plus chers mouvemens; des tendres desirs, des tristesses délicates, & des langueurs précieuses. Quand elles étoient jeunes elles sacrifioient des Amans; n'en
ayant

ayant plus à sacrifier , elles se sacrifient elles-mêmes : la nouvelle Convertie fait un Sacrifice à Dieu de l'ancienne Voluptueuse.

J'en ai connu qui faisoient entrer dans leur Conversion le Plaisir du Changement : j'en ai connu qui se dévouant à Dieu , goûtoient une joye malicieuse de l'Infidélité qu'elles pensoient faire aux Hommes.

Il y en a qui renoncent au Monde , par un Esprit de Vengeance contre le Monde , qui les a quittées : il y en a qui mêlent à ce détachement leur Vanité naturelle ; & la même Gloire qui leur a fait quitter des Courtisans pour le Prince , les flatte secretement de savoir mépriser le Prince pour Dieu.

Pour quelques unes , Dieu est un nouvel Amant , qui les console de celui qu'elles ont perdu : en quelques autres , la Dévotion est un dessein d'Interêt , & le mystere d'une nouvelle Conduite.

Vous en verrez de sombres , & de retirées , qui préfèrent les Tartufes aux Galans bien-faits ; quelquefois par le goût d'une Volupté obscure ; quelquefois elles veulent s'élever au Ciel de bonne foi , & leur foiblesse les fait reposer en chemin
avec

avec les Directeurs qui les conduisent. La Dévotion a quelque chose de tendre pour Dieu, qui peut retourner aisément à quelque chose d'amoureux pour les Hommes.

J'oubliois à vous parler de certaines Femmes retirées qui se donnent à Dieu en apparence, pour être moins à une Mere, ou à un Mari. Il y en a de cent façons différentes; & fort peu où ne paroisse le Caractère de la Femme, soit dans leur Humeur, soit dans leur Amour.

Pour bien juger du Mérite des Dévotes, il ne faut pas tant considérer ce qu'elles veulent faire pour Dieu, que ce que Dieu veut qu'elles fassent. Car dans la vérité toutes les Mortifications qu'elles se donnent de leur propre mouvement, sont autant d'effets agréables de leur Fantaisie: & une Femme est assez bien payée en ce Monde, à qui on permet de faire ce qui lui plaît. Il faut voir comment elles se comportent, dans les choses que Dieu exige de leur soumission: & quand elles auront de la Règle dans les Mœurs, de la Modestie dans le Commerce, de la Patience dans les Injures; alors je serai satisfait de leur Dévotion par leur Conduite. II

Il est assez de Dévotes passionnées, qui pensent avoir l'ardeur d'un beau Zèle; il en est peu qui se possèdent sagement, dans une bonne & solide Pieté: Il en est assez qui sauroient mourir pour Dieu, par les sentimens de l'Amour; il y en a peu qui veuillent vivre selon ses Loix, avec de l'Ordre & de la Raison. Attendez tout de leur Ferveur, où il se mêle du dérèglement; n'esperez presque rien d'une Dévotion, où elles ont besoin d'égalité, de sagesse, & de retenue.

Profitez, Madame, de l'erreur des autres: & voulant aujourd'hui vous donner à Dieu, faites moins entrer dans votre Dévotion ce que vous aimez, que ce qui lui plaît. Si vous n'y prenez garde, votre Cœur lui portera ses mouvemens, au lieu de recevoir ses impressions; & vous serez toute à vous, quand vous penserez être toute à lui.

Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir un saint & heureux ajustement entre ses Volontés & les vôtres. Vous pouvez aimer ce qu'il aime; vous pouvez desirer ce qu'il desire: mais nous faisons ordinairement par une douce & secrète impulsion, ce que nous desirons de nous-mêmes; & c'est ce qui doit nous rendre plus attentifs,

tifs, & plus appliqués à toujours agir par la considération de ce qu'il veut.

Mais pour cela, Madame, ne vous affujettissez pas à la Conduite de ces Directeurs, qui vous font entrer en certaines délicatesses de Spiritualité, que vous n'entendez point, & qu'ils n'entendent pas le plus souvent. Les Volontés de Dieu ne sont pas si cachées, qu'elles ne se découvrent à ceux qui les veulent suivre: Presque en toutes, vous aurez moins besoin de lumière que de soumission. Celles qui ont du rapport avec nos desirs, sont nettement entendues, & agréablement suivies; celles qui choquent nos Inclinations, s'expliquent assez; mais la Nature y répugne, & l'Ame indocile se défend de leur impression.

Je traite avec vous plus sérieusement que je n'avois pensé, & pour finir plus salutairement encore, je desirerois deux choses de vous, dans la Dévotion nouvelle où vous vous engagez présentement. La première est, que vous preniez garde de ne porter pas à Dieu votre Amour, comme une Passion inutile à qui vous voulez donner de l'occupation. La seconde, que vous ne déguisiez jamais vos Animosités, sous une apparence de Zèle;
&

& ne persécutiez pas ceux à qui vous voulez du mal, sous un faux prétexte de Pieté.



E L E G I E

SUR LA MORT

DU DUC DE CANDALE*.

*On fait parler Madame la
Comtesse d'OLONNE.*

SILENCE, cher *Damon* : laisse une miserable
En l'état où l'a mise un Sort si déplorable.
Eh! quel plaisir prens-tu, cruel, à me troubler,
En me parlant d'un mal que tu fais redoubler?
Cherche pour me combattre encore d'autres
armes,

Je ferai disputer mes soupirs & mes larmes :

Je

* *Mr. le Duc de Candale mourut à Lion en 1658. âgé de 27. ans. On prétend qu'une Galanterie, qu'il eut avec une Dame célèbre dans ce tems-là par sa beauté, & depuis par sa Mort Tragique, le jetta dans une Fieure dont il mourut.*

Je veux, mon cher *Damon*, confondre tes Discours,

Avec des Pleurs secrets que je répans toujours.
 Que s'il faut malgré moi pousser quelque parole,
 Et répondre à celui dont le soin me console;
 Pour te faire sentir combien tu me fais tort,
 Je dirai seulement: *Damon*; *LISIS est mort.*
Lisis ne fera plus les douceurs de ma Vie;
Lisis est dans le Ciel; & toute son envie,
 Au milieu des Plaisirs qui regnent en ces lieux,
 N'est que de me revoir à la honte des Dieux.
 Là, toutes leurs Grandeurs, là toutes leurs
 Délices

Ne lui font loin de moi qu'horreur, gênes,
 supplices.

Astres toujours brillans, éternelle clarté,
 Séjour plein de repos & de félicité,
 Hélas! n'est-il pas vrai que *Lisis* à toute heure
 Vous deteste, ou se plaint qu'après lui je demeure?

Oui, *Lisis* ne voit rien des merveilles des Cieux,
 En ne me voyant pas, qu'il ne trouve odieux;
 Cher Esprit, cher *Lisis*, qu'en vain ici j'appelle,
 Tu connois bien aussi que je te suis fidele:
 Tu connois mes ennuis, tu connois la pitié
 Que me fournit sans cesse une triste Amitié.
 La Voix ne me sert plus qu'à former une plainte,
 Dont

Dont les Cœurs les plus durs pourroient sentir
l'atteinte ;

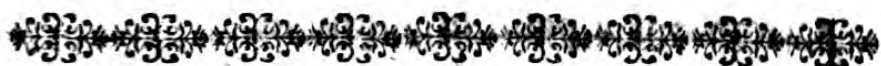
Et cessant de parler je remets à mes pleurs
Le soin de faire voir l'excès de mes Douleurs.
Dans un lieu fréquenté , dans un lieu solitaire ,
Le plus aimable objet ne fait que me déplaire ;
Insensible toujours aux clartés du Soleil ,
Plus insensible encore aux douceurs du sommeil.
Destins , dont la rigueur m'est toujours si fatale ,
Rompez-vous pour moi seule une Loi générale ?
Cruels , permettez-vous qu'à la faveur des nuits
Toute chose s'endorme , excepté mes ennuis ?
C'est alors que je sens de plus vives allarmes :
Mes Yeux y sont ouverts pour répandre des
larmes ;

Ma Bouche qui s'entend avec mes déplaisirs ,
Laisse toujours passage à de tristes Soupirs :
Mon Esprit embrouillé se forme à son dommage
De confuses vapeurs une effroyable Image ,
Qui troublant mon repos avec beaucoup d'ef-
fort ,

M'éveille , & me fait dire , *Helas ! LISIS est mort.*
O vous qui m'affligez , triste & fidele Idée ,
Vous serez dans mon Cœur bien cherement
gardée !

Venez avec les traits d'un si parfait Amant ,
Venez avec l'horreur du pâle Monument ;
Ve-

Venez à moi funeste, ou venez agréable,
 Représentant *Lisis* vous me ferez aimable;
 Et puisqu'il ne vit plus qu'en mes seules Dou-
 leurs,
 J'aurai, j'aurai pour lui des Soupirs, & des
 Pleurs:
 Mon Cœur qui fut toujours si sensible à ses
 charmes,
 Gardera pour jamais le sujet de mes larmes.



A MR. LE CHEVALIER

DE GRAMMONT.

IL n'est qu'un Chevalier au Monde:
 Et que ceux de la Table Ronde,
 Que les plus fameux aux Tournois,
 Aux Aventures, aux Exploits,
 Me pardonnent, si je les quitte
 Pour chanter un nouveau mérite.

C'est celui qu'on vit à la Cour
 Jadis si galant sans Amour;
 Le même qui fût à *Bruxelles*,
 Comme ici plaire aux Demoiselles,
 Gagner tout l'Argent des Maris,
 Et puis revenir à *Paris*,

Ayant

Ayant couru toute la terre,
 Dans le Jeu, l'Amour, & la Guerre.
 Insolent en prospérité,
 Fort courtois en nécessité;
 L'Âme en fortune liberale,
 Aux Créanciers pas trop loyale;
 Qui n'a changé, ni changera;
 Et seul au Monde qu'on verra,
 Soutenir la blanche Vieillesse
 Comme il a passé la Jeunesse.
 Rare merveille de nos jours,
 N'étoient vos trop longues Amours;
 N'étoit la sincere tendresse
 Dont vous aimez vôtre Princesse;
 N'étoit qu'ici les beaux desirs
 Vous font pousser de vrais Soupirs;
 Et qu'enfin vous quittez pour elle
 Vôtre mérite d'infidelle;
 Cher & parfait Original,
 Vous n'auriez jamais eu d'égal.

Il est des Heros pour la Guerre,
 Mille grands Hommes sur la terre;
 Mais au sens de *Saint-Evremond*,
 Rien qu'un Chevalier de *Grammont*;
 Et jamais ne fera de Vie
 Plus admirée & moins suivie.



L E T T R E

A MR. LE MARQUIS

D E C R E Q U I,

Sur la Paix des Pirénées.*

J'E voudrois bien pouvoir satisfaire vôtre Curiosité , tant sur les veritables Motifs de la Paix , que sur tout ce qui s'est passé à la Conference ; mais à vous dire la verité , vous deviez vous adresser aux Confidens particuliers de son Eminence , qu'une longue & familiere Conversation avoit pleinement instruits de ses Secrets. Pour moi , qui n'ai été qu'un simple Spectateur , je ne vous puis donner que des conjectures & des lumieres incertaines , que je dois à ma seule Pénétration. Telles qu'elles sont , je vous les

Tom. I.

H

ex-

* Cette Lettre causa la Disgrace de Mr. de St. Evremond ; comme on l'a dit dans la Préface.

expose volontiers; & vous demande pour toute grace, que les Louanges de Mr. le Cardinal *Mazarin* ne vous soient pas suspectes d'adulation. Le Bien que j'en dis, est un Bien sincere, qui n'est point attiré par l'esperance des Graces, ni produit par la gratitude des Bien-faits.

Comme le plus grand mérite du Chrétien est de pardonner à ses Ennemis, & que le châtement de ceux qu'on aime, est l'effet de l'Amitié la plus tendre; Mr. le Cardinal a pardonné aux *Espagnols* pour châtier les *François*. En effet, les *Espagnols* humiliés par tant de disgraces, abatus par tant de pertes, devoient attirer sa compassion & sa charité; & les *François*, devenus insolens par les avantages de la Guerre, méritoient d'éprouver les rigueurs salutaires de la Paix. Il souvenoit à son Eminence du beau Mot de ce *Castillan* qui étrangla *Don Carlos* par l'ordre de *Philippe II*: *Cailla, cailla, Señor Don Carlos; todo lo que se haze es por su bien*; & touché d'une si amoureuse punition, quand elle a pris le Bien des particuliers, après avoir épuisé les sources publiques, elle a étouffé nos gémissemens & réprimé nos murmures en nous disant paternellement: *Cailla, cailla,*
Se-

Señor Frances ; todo lo que se haze es por su bien.

Je croirois assez que des Considerations politiques ont été mêlées avec une Conduite Chrétienne, dans la douceur, & la bonté qu'a eû Mr. le Cardinal pour les *Espagnols*. *Auguste* qui voulut donner des Bornes à l'Empire, & lui laisser en mourant une Grandeur juste & mesurée, pourroit bien lui avoir servi d'exemple dans la moderation de sa Paix.

Il a jugé que la *France* se conserveroit mieux unie comme elle est, & ramassée, pour ainsi dire, en elle-même, que dans une plus vaste étendue ; & ce fut une prudence dont peu de Ministres sont capables, de songer à couvrir nôtre Frontiere, quand la Conquête des *Pais-bas* étoit pleinement entre ses mains.

Qui ne fait que la destruction de *Carthage* fut celle de la République *Romaine* ? Tant que *Rome* eut l'opposition de sa Rivale, ce ne fut chez elle que Vertu, Discipline, Obéissance : Si-tôt qu'elle n'eût plus d'Ennemis au dehors, elle s'en fit au dedans ; & eut tout à craindre d'elle-même, quand elle n'eut rien à appréhender des Etrangers.

Son Eminence plus sage que les *Scipions*,

pions, n'a eu garde de nous laisser tomber dans cet inconvenient-là; & profitant de la faute de ses Peres, elle a conservé l'*Espagne* à la *France* pour l'exercice de ses Vertus, & le maintien éternel de son Empire.

Quelle difference, Monsieur, d'une Sageffe si profonde au Déréglement du Cardinal de *Richelieu*! Il me semble que je voi cette Ame immoderée ne se contenter ni de la *Flandre*, ni du *Milanez*; mais dans une conjoncture qu'on n'avoit pas eüe depuis *Charles-Quint*, envoyer sept ou huit Millions à *Francfort*, & faire marcher une grande Armée sur les bords du *Rhin*, pour venger nôtre Nation en la personne de *Louis XIV.* de l'affront qu'elle reçût autrefois en celle de *François I.* Je lui voi prendre de nouvelles liaisons avec le *Portugal* après la Défaite de *Don Luis*; je lui voi joindre nos forces à celles de ce Royaume, pour chasser le Roi Catholique de *Madrid* sans aucun respect d'une Personne Sacrée & inviolable.

Cependant il étoit d'un Chrétien de pardonner à ses Ennemis; il étoit généreux de ne pousser pas sa Victoire jusqu'à la ruine d'une si belle Monarchie; il étoit

toit politique de n'étendre pas tant nos Frontieres, que le soin des choses éloignées nous fit négliger celles qui sont naturellement à nous.

J'entens les Envieux de Son Eminence, qui n'osant se prendre dir ectement à la Paix, condamnent la maniere dont on l'a faite; attaquent la Suspension, & cet engagement trop facile des Conferences, où tous les Articles d'une Paix ratifiée ont été changés.

Il est bien vrai que Mr. de *Turenne* n'oublia rien pour dissuader cette Suspension; mais il ne consideroit pas le veritable motif d'un Abouchement si glorieux; & tandis que ce grand Général rouloit dans sa tête le Triomphe de la *Flandre*, il ignoroit celui que s'étoit proposé Mr. le Cardinal dans un Combat d'intelligence & de raison.

En effet, il n'a rien désiré plus fortement que de faire voir à toute l'*Europe* la supériorité de son Génie; & il n'a point été trompé dans son opinion. Car il s'est toujours rendu maître de l'Entendement de *Don Luis*, qui reconnoissoit de bonne foi l'ascendant de son Esprit, & l'avantage de ses Lumieres: mais il arrivoit par malheur que la Volonté trop

opiniâtre de celui-ci devenoit maîtresse à la fin des Résolutions de celui-là. Ainsi l'*Espagnol* emportoit grossièrement, & sans raison, des choses que l'*Italien* disputoit spirituellement & avec justice. Ce n'est pas que l'opiniâreté de *Don Luis* lui ait toujours réüffi; & quand il se vanta de l'abandonnement du *Portugal* & du rétablissement de Monsieur le Prince; nous pouvons lui alleguer sa simplicité dans les Munitions qu'il nous a laissées, & l'ignorance du calcul dans l'évaluation des cinq cens mille Ecus que l'on a donnés à la Reine.

En tout cas, Son Eminence peut se flatter secrettement de n'avoir pas fait des pas inutiles; l'*Alsace*, les Biens d'*Italie*, l'Abbaye de *Saint Vast*, peuvent le consoler de la peine qu'il a prise; au lieu que le chimerique *Don Luis*, qui s'est amusé à l'Interêt général, a tiré toute la Dépense qu'il a faite de son propre fonds.

En vain il a paru fier dans le plus mauvais état de leurs Affaires, pour en avouer la foiblesse, si-tôt que la Paix fut signée; *Allons*, dit-il, *Messieurs*, *allons rendre graces à Dieu; nous étions perdus, l'Espagne est sauvée.*

Son Eminence ne fait pas grand cas de

ce beau Dit , qui sent le vieux Citoyen de *Lacédémone* ; tenant ces exultations du Salut de la Patrie , pour un véritable sentiment de Républicain. Elle pense judicieusement que toute Paix est bonne, quand par elle on met à couvert des Millions qui se conformoient de nécessité dans la continuation de la Guerre. Que le bon-homme *Don Luis* n'ait eu pour but que le service de son Maître, & l'utilité du Public ; la Maxime de Mr. le Cardinal est , que *le Ministre doit être moins à l'Etat, que l'Etat au Ministre* : & dans cette pensée , pour peu que Dieu lui donne de jours , il fera son propre Bien de celui de tout le Royaume.

J'ai pitié de ces Discoureurs , qui lui reprochent d'avoir fait la Paix quand nous allions tout conquérir. Il me semble avoir appuyé suffisamment sa moderation ; je puis encore alleguer pour sa justification , des Raisons qu'il nous a souvent données.

„ *Les François* , dit-il , portent toujours leurs vûes au dehors , sans regarder jamais au dedans : dissipés sur les Affaires d'autrui , ils ne font point de réflexions sur les leurs.

„ Ils allegueront qu'après la Bataille

„ de *Dunkerque*, & la defaite du Prince
 „ de *Ligne* ; qu'après la reddition d'une
 „ partie des Villes, & dans l'étonnement
 „ des autres, la *Flandre* ne pouvoit plus
 „ subsister ; que les affaires des *Espagnols*
 „ n'alloient guères mieux dans le *Milanez* ;
 „ que la défaite de *Don Luis* avoit
 „ rempli de consternation toutes les *Espagnes*
 „ épuisées d'Hommes & d'Argent ;
 „ & pour parler en termes de Medecin,
 „ que le siège de la Chaleur n'étoit pas
 „ moins attaqué que les parties ; mais ils
 „ ne diront pas que le Cardinal de *Retz*
 „ avoit fait un Voyage en *Flandre*, d'où
 „ il étoit parti si secrètement, qu'on
 „ n'avoit jamais pû découvrir le lieu de
 „ sa Retraite.

„ Ils tairont malicieusement qu'*Anne-ry*,
 „ ce premier mobile des Assemblées,
 „ alloit & venoit de nuit chez les Gen-
 „ tilshommes du *Vexin* ; qu'on avoit ren-
 „ contré proche de *Hédin*, *Crequi-Bernieulle* ;
 „ que *Gratot* le *Montresor* des
 „ Provinces, avoit tenu à *Contance* force
 „ Discours politiques sur le Bien pu-
 „ blic.

„ Ils tairont que *Bonneson* armoit les
 „ Sabottiers de *Sologne*, & donnoit de
 „ la chaleur à ce dangereux Parti qui se
 „ formoit contre l'Etat. ” Il

Il y avoit quelque chose de plus pressant encore dont la seule Conscience de Mr. le Cardinal pourroit rendre témoignage. Quelle gêne à un grand Ministre, Maître absolu de la Cour, de voir trois Gouverneurs qu'il avoit fait, tirer des sommes prodigieuses de la *Flandre*, sans compter avec lui ! Du tempérament généreux qu'est son Eminence, elle eût mieux aimé donner *Corbie*, *Peronne* & *Saint-Quentin* aux Ennemis, que de souffrir plus longtems les contributions d'*Arras*, de *Bethune*, & de *la Bassée*.

Il faudroit entrer dans son Ame, pour bien connoître le déplaisir qu'elle a eu de s'être trompée sur *Saint-Venant*; quand le dessein d'en tirer un Million est devenu à rien entre les mains de *la Haye*.

Oudenarde, *Ypres*, & *Menin*, entretenoient véritablement un grand Corps, mais à peine y avoit-il au delà, de quel enrichir le Seigneur *Lange*. Je passe outre, & pose que la *Flandre* se fût renduë tout-à-fait à nous; il eût fallu conserver ses Privileges, & se contenter d'un miserable Centième.

Non, non, Monsieur; des Titres, des Seigneuries, ne satisfont pas un Ministre si solide. Ce qui s'appelle une ve-

ritable Conquête pour lui, c'est l'acquisition réelle de nouveaux Deniers; &, à son avis, réduire les Gouverneurs, casser des Troupes, retrancher toutes les Dépenses, & ne diminuer aucunes Levées, c'est proprement *conquerir*; c'est gagner en effet un nouveau Royaume. Avec cela, j'ose dire qu'il laissera volontiers à l'*Espagne* tous ses Etats, & promettra religieusement de ne la point troubler dans la Guerre de *Portugal*. De toutes les possessions du Roi d'*Espagne*, les seules *Indes* lui font quelque envie; mais il se console, de ce que les *Espagnols* en ont les soins, & qu'il aura toujours la meilleure partie de leur Flotte.

Voilà, Monsieur, le mystere de nos Conférences; & voilà ce qui s'est passé de plus secret dans le Cœur de Mr. le Cardinal.

Si vous voulez que je vous dise sérieusement les mêmes Verités sous un autre tour, vous saurez qu'il n'y avoit plus de Monarchie *Espagnole* dans la continuation de la Guerre; encore l'eussions-nous fort affoiblie par la Paix, si Mr. le Cardinal ne l'eût voulu traiter lui-même, sans la participation de personne. Il est certain qu'il n'a jamais compris la Foibles-

blesse & la Nécessité des Ennemis, au point qu'elles étoient : & la Conversation que Mr. de *Turenne* eut avec lui sur ce sujet, lui parut le discours d'un Général intéressé, qui vouloit éloigner la Paix, pour se maintenir dans la Guerre.

L'ancienne Réputation des *Espagnols* lui couvroit leur misere présente; ne pouvant s'imaginer qu'une Nation si redoutable autrefois pût être si proche de sa ruine. L'*Espagne*, l'*Italie*, l'*Allemagne*, les *Pais-bas*, qui n'étoient quasi plus que des Noms; lui donnoient toujours une grande idée de leur vieille Puissance : il ne considéra pas assez l'état où nous étions, pour considérer trop celui où nos Ennemis avoient été.

La Vertu de Mr. le Prince dénuée des Moyens nécessaires pour agir; l'image du Cardinal de *Retz* caché misérablement pour la sûreté de sa vie, rappelloient dans son Esprit les Desordres passés, & lui faisoient appréhender des Révolutions nouvelles. Il concevoit en trois Gentilshommes de *Normandie* vagabonds; en de pauvres Payfans de *Sologne* desesperés, toute la Noblesse soulevée, & la Revolte de tous les Peuples. Tout le monde, à son avis, l'attaquoit; par-

ce qu'il se sentoît odieux à tout le Monde.

Comme il y avoit en lui un mélange de sentimens differens, il faut considerer le motif d'Interêt, après celui de la Crainte. Rien ne le gênoit si fort, que la dépense inévitable de la Guerre; & il aspiroit à se voir maître de tous les Deniers, sans être nécessité de les employer à aucun usage. Alors il croyoit les Finances purement siennes, ce qui a été véritablement un des principaux sujets de la Paix. L'indépendance des Gouverneurs a paru l'une de ses plus fortes raisons; & il comptoit toujours avec les Villes que nous laissoient les *Espagnols*, celles qui rentroient au pouvoir du Roi. Mais à parler sainement, les grandes Contributions irritoient son avidité; & comme il ne lui étoit pas possible de les partager avec les Gouverneurs, il se faisoit un plaisir de leur voir perdre ce qu'il ne pouvoit pas avoir.

Il y a apparence que la dernière Campagne de Mr. de *Turenne* lui a donné quelque secrète Jalousie; particulièrement ces heureux Succès, où sa Vanité ne pouvoit s'intéresser, comme elle avoit fait ridiculement à la Bataille de *Dunkerque* :

que : un si grand Bonheur lui donna, sans doute, la pensée de négocier, l'ayant toujours eue dans les événemens favorables; pour faire connoître aux Généraux l'incertitude de leur condition, & les tenir au milieu de tous leurs progrès, dans la même dépendance.

Il craignoit de plus, qu'incommodé de Goutte, de Gravelle, & par conséquent moins en état de suivre le Roi; on ne vint à se passer aisément de lui dans la Campagne. Le souvenir des derniers Exploits lui en faisoit appréhender de nouveaux; & pour se délivrer d'inquiétude, il aima mieux finir la Guerre par une Paix toute de lui, que de voir faire Conquête sur Conquête, où il n'auroit point de part.

D'ailleurs, il commençoit à se lasser de tous les maux qu'il avoit fait souffrir à Mr. le Prince : sa Haine s'étant enfin épuisée, il s'appriivoisoit à l'imagination de son retour, & se flattoit même quelquefois du plaisir qu'il auroit de le voir abandonné des *Espagnols*, & humilié devant lui. Il pensoit trouver à la Conférence une soumission générale, & faire là comme bon lui sembleroit le Destin de tous les Peuples : mais *Don Luis*, qui fut

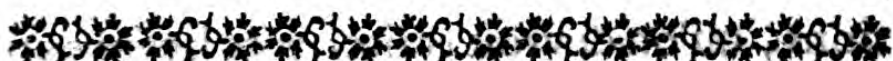
souple pour l'attirer , devint fier si-tôt qu'il le vit entre ses mains ; & voulut regagner dans la hauteur du Traité , la réputation qu'il avoit perduë dans la foiblesse de la Guerre. Et certes , c'est une chose assez remarquable , que les Grands d'*Espagne* qu'on nous dépeignoit si fiers , ayent reconnu la supériorité de nôtre Nation , par des déferences aux *François* , qui sentoient moins la civilité , que l'assujettissement ; & que Mr. le Cardinal qui seul avoit l'Honneur & les Droits de la *France* à soutenir , ait trouvé moyen , avec la Force & la Raison , de se faire un Maître. Il pouvoit tout ce qu'il auroit voulu fortement ; mais pour avoir pris le parti de la persuasion , & avoir laissé prendre à *Don Luis* celui de l'Autorité , les *Espagnols* ont fait la Paix comme s'ils avoient été en nôtre place ; & nous avons reçû les Conditions , comme si nous avions été en la leur. Je fûs de quelqu'un d'eux , que Mr. de *Lionne* leur eût été d'une humeur fort épineuse , si son Supérieur n'eût levé tous les obstacles qui traversoient la Conclusion.

Cette grande facilité m'a fait faire réflexion sur le différent procédé des deux Ministres ; & j'ai trouvé qu'aux affaires

par-

particulieres Mr. le Cardinal étoit plein de difficultés, de diffimulations, d'artifices, avec ses meilleurs Amis : dans les Traités publics, avec nos Ennemis même, confiant, sincere, homme de parole; comme s'il eût voulu se justifier aux Etrangers de la Réputation où il étoit parmi nous, & rejeter les vices de son Naturel sur les Défauts de nôtre Nation. Pour *Don Luis*, de l'Honnêteté avec les Particuliers; de la Franchise avec ses Amis; de la Bonté pour ses Créatures: dans les Affaires générales un dessein de tromper assez profond sous des apparences grossieres, & peu de bonne-foi en effet sous l'opinion d'une Probité établie.

*De St. Jean de Luz le de
Novembre 1659.*



J U G E M E N T
S U R L E S
S C I E N C E S,

*Où peut s'appliquer un Hon-
nête-homme.*

Vous me demandez mon opinion sur les Sciences où peut s'appliquer un Hon-

Honnête-homme : je vous le dirai de bonne foi, fans que personne y doive assujettir son Jugement. Je n'ai jamais eu de grands attachemens à la Lecture; si j'y employe quelques heures, ce sont les plus inutiles; sans dessein, sans ordre, quand je ne puis avoir la Conversation des Honnêtes-gens, & que je me trouve éloigné du commerce des Plaisirs. Ne vous imaginez donc pas que je vous parle profondément des choses que je n'ai étudiées qu'en passant, & sur lesquelles j'ai fait seulement de légères Réflexions.

La *Théologie* me semble fort considérable, comme une Science qui regarde le Salut : mais à mon avis, elle devient trop commune; & il est ridicule que les Femmes mêmes osent agiter des Questions, qu'on devoit traiter avec beaucoup de mystère & de secret. Ce seroit assez pour nous d'avoir de la docilité & de la soumission. Laissons cette Doctrine toute entière à nos Supérieurs, & suivons avec respect ceux qui ont le soin de nous conduire. Ce n'est pas que nos Docteurs ne soient les premiers à ruiner cette déférence; & qu'ils ne contribuent à donner des Curiosités qui mènent insensiblement

ment à l'Erreur : il n'y a rien de si bien établi chez les Nations, qu'ils ne soumettent à l'extravagance du Raisonnement. On brûle un Homme assez malheureux pour ne croire pas un DIEU, & cependant on demande publiquement dans les Ecoles, *s'il y en a un*. Par-là vous ébranlez les Esprits foibles, vous jetez le soupçon dans les défiants; par-là vous armez les furieux, & leur permettez de chercher des Raïsons pernicieuses, dont ils combattent leurs propres Sentimens, & les veritables impressions de la Nature.

Hobbes le plus grand Génie d'Angleterre depuis *Bacon*, ne sauroit souffrir qu'*Aristote* ait tant de crédit dans la Théologie : il se prend à ses subtilités de la division de l'Eglise.

C'est peut-être par ces sortes de Raisonnemens, que les Théologiens ne sont pas quelquefois les plus dociles; d'où est venu le Proverbe, que *le Médecin & le Théologal croient rarement aux Remedes & à la Religion*. Je n'en dirai pas davantage; je souhaiterois seulement, que nos Docteurs traitassent les matières de Religion avec plus de retenue, & que ceux qui doivent y être assujettis, eussent moins de curiosité.

Com-

Comme la *Philosophie* laisse plus de liberté à l'Esprit, je l'ai cultivée un peu davantage. Dans ce tems où l'Entendement s'ouvre aux Connoissances, j'eus un desir curieux de comprendre la nature des choses; & la présomption me persuada bien-tôt que je l'avois connuë: la moindre preuve me sembloit une certitude, une vraisemblance m'étoit une vérité; & je ne vous faurois dire avec quel mépris je regardois ceux que je croyois ignorer ce que je pensois bien savoir. A la fin, quand l'âge & l'expérience qui malheureusement ne vient qu'avec lui, m'eurent fait faire de sérieuses Réflexions, je commençai à me défaire d'une Science toujours contestée, & sur laquelle les plus grands Hommes avoient eu de differens Sentimens. Je savois par le consentement universel des Nations, que *Platon*, *Aristote*, *Zénon*, *Epicure* avoient été les lumieres de leur Siècle; cependant on ne voyoit rien de si contraire que leurs Opinions. Trois mille ans après, je les trouvois également disputées: des partisans de tous les côtés; de certitude, & de sûreté nulle part. Au milieu de ces Méditations qui me defabusoient insensiblement, j'eus la curiosité de voir *Gassendi*

di

di le plus éclairé des Philosophes , & le moins présomptueux. Après de longs Entretiens , où il me fit voir tout ce que peut inspirer la Raison , il se plaignit „ que la Nature eût donné tant d'étendue à la Curiosité , & des bornes si étroites à la Connoissance ; qu'il ne le disoit point pour mortifier la Présomption des autres , ou par une fausse Humilité de soi-même , qui sent tout-à fait l'Hypocrisie ; que peut-être il n'ignoroit pas ce que l'on pouvoit penser sur beaucoup de choses , mais de bien connoître les moindres , qu'il n'osoit s'en assurer. ” Alors une Science qui m'étoit déjà suspecte , me parut trop vaine pour m'y assujétir plus longtems : je rompis tout commerce avec elle , & commençai d'admirer comme il étoit possible à un homme sage de passer sa vie à des Recherches inutiles.

Les *Mathématiques* , à la vérité , ont beaucoup plus de certitude ; mais quand je songe aux profondes Méditations qu'elles exigent ; comme elles vous tirent de l'action , & des plaisirs pour vous occuper tout entier ; ses Démonstrations me semblent bien chères , & il faut être fort amoureux d'une Vérité pour la chercher

à

à ce prix-là. Vous me direz que nous avons peu de commodités dans la Vie, peu d'embelliffemens dont nous ne leur soyons obligés. Je vous l'avoûrai ingénument : il n'y a point de loüanges que je ne donne aux grands Mathématiciens, pourvû que je ne le fois pas. J'admire leurs Inventions, & les Ouvrages qu'ils produisent : mais je pense que c'est assez aux personnes de bon-sens de les savoir bien employer ; car à parler sagement, nous avons plus d'interêt à jouir du Morde qu'à le connoître.

Je ne trouve point de Sciences qui touchent particulièrement les Honnêtes-gens, que la *Morale*, la *Politique*, & la connoissance des *Belles-Lettres*.

La premiere regarde la Raison, la seconde la Societé, la troisiême la Conversation. L'une vous apprend à gouverner vos Passions ; par l'autre, vous vous instruisez des Affaires de l'Etat, & réglez votre conduite dans la Fortune : la derniere polit l'Esprit, inspire la délicatesse & l'agrément.

Les gens de qualité chez les Anciens, avoient un soin particulier de s'instruire de toutes ces choses. Chacun fait que la *Grece* a donné au Monde les plus grands
Phi-

Philosophes , & les plus grands Législateurs ; & on ne fauroit nier que les autres Nations n'aient tiré d'elle toute la Politesse qu'elles ont eüe.

Rome a eu des Commencemens rudes & sauvages ; & cette Vertu farouche qui ne pardonnoit pas à ses Enfans , fut avantageuse à la République pour se former. Comme les Esprits se rendirent plus raisonnables , ils trouverent moyen d'accommoder les mouvemens de la Nature , avec l'amour de la Patrie : à la fin , ils joignirent les Graces & l'ornement à la Justice & à la Raison. On a donc vû dans les derniers tems qu'il n'y avoit personne de consideration , qui ne fût attaché à quelque Secte de *Philosophie* ; non pas à dessein de comprendre les Principes & la Nature des choses , mais pour se fortifier l'Esprit par l'étude de la Sagesse.

Touchant la *Politique* , il n'est pas croyable combien les *Romains* s'instruisoient de bonne heure de tous les interêts de l'État , comme ils s'appliquoient à la connoissance de la Police & des Loix , jusqu'à se rendre capables des affaires de la Paix & de la Guerre , sans expérience.

Les moins curieux savent de quelle
for-

forte ils étoient touchés des *Belles-Lettres*: il est certain qu'on voyoit peu de Grands à *Rome* qui n'eussent chez eux quelques *Grecs* spirituels, pour s'entretenir des choses qui regardent l'agrément. Parmi cent exemples que je pourrois apporter, je me contenterai de celui de *César*; & ce sera assez faire pour mon Opinion que de l'appuyer de son Autorité.

De toutes les Sectes qui étoient alors en réputation, il choisit celle d'*Epicure*, comme la plus douce, & la plus conforme à son Naturel & à ses Plaisirs. Car il y avoit de deux fortes d'*Epicuriens*: les uns, philosophans à l'ombre, & cachans leur vie selon le Précepte; les autres, qui ne pouvant approuver l'austérité des Philosophes, se laissoient aller à des Opinions plus naturelles. De ces derniers ont été la plûpart des Honnêtes-gens de ce tems-là, qui savoient séparer la personne du Magistrat; & donner leurs soins à la République en telle sorte, qu'il leur en restoit, & pour leurs Amis & pour eux-mêmes. Il seroit inutile de vous expliquer la Connoissance qu'avoit *César* des Affaires de l'Etat, non plus que la politesse & la netteté de son Esprit; je vous dirai seulement qu'il pouvoit disputer de
l'E-

l'Eloquence avec *Ciceron* ; & s'il n'en affecta pas la réputation, personne ne sauroit nier qu'il n'écrivît & ne parlât beaucoup plus en homme de qualité que cet Orateur.



J U G E M E N T
S U R C E S A R
ET SUR ALEXANDRE.

C'Est un Consentement presque universel, qu'*Alexandre* & *César* ont été les plus Grands-hommes du Monde ; & tous ceux qui se sont mêlés d'en juger, ont crû faire assez pour les Conquerans qui ont venus après eux, de trouver quelque rapport entre leur Réputation & leur Gloire. *Plutarque*, après avoir examiné leur Naturel, leurs Actions, leur Fortune, nous laisse la liberté de décider, qu'il n'a osé prendre. *Montagne* plus hardi se déclare pour le premier ; & depuis que les Versions de *Vaugelas* & d'*Ablancourt* ont fait ces Heros de toutes nos
Con-

Conversations *, chacun s'est rendu partisan de l'un ou de l'autre, selon son inclination ou sa fantaisie. Pour moi qui ai peut-être examiné leur Vie avec autant de curiosité que personne, je ne me donnerai pourtant pas l'autorité d'en juger absolument. Mais puisque vous ne voulez pas me dispenser de vous dire ce que j'en pense, vous aurez quelques observations que j'ai faites sur le rapport & la différence que j'y trouve.

Tous deux ont eu l'avantage des grandes Naissances. *Alexandre*, fils d'un Roi considérable; *César*, d'une des premières Maisons de cette République, dont les Citoyens s'estimoient plus que les Rois. Il semble que les Dieux ayent voulu donner à connoître la Grandeur future d'*Alexandre* par le Songe d'*Olympias*, & par quelques autres présages. Ses inclinations relevées dès son enfance; ses larmes jalouses de la gloire de son Pere; le jugement de *Philippe* qui le croyoit digne d'un plus grand Royaume que le sien; appuyerent l'avertissement des Dieux.

Plu-

* Vaugelas a traduit la Vie d'*Alexandre* écrite par Quinte-Curce; & d'Ablancourt les Commentaires de César.

Plusieurs choses de cette nature n'ont pas été moins remarquables en *César*. *Sylla* trouvoit en lui, tout jeune qu'il étoit, plusieurs *Marius*. *César* songea qu'il avoit couché avec sa Mere; & les Devins expliquerent que la Terre, Mere commune des Hommes, se verroit soumise à sa Puissance. On le vit pleurer en regardant la Statuë d'*Alexandre*, de n'avoir encore rien fait à un âge où ce Conquerant s'étoit rendu Maître de l'Univers.

L'amour des Lettres leur fut une passion commune : mais *Alexandre* ambitieux par tout, étoit piqué d'une jalousie de supériorité en ses Etudes, & avoit pour but principal dans les Sciences, d'être plus savant que les autres. Aussi voit-on qu'il se plaignit d'*Aristote*, d'avoir publié des Connoissances secretes, qui ne devoient être que pour lui seulement; & il avouë qu'il n'aspire pas moins à s'élever au dessus des hommes par les Lettres, que par les Armes. Comme il avoit l'Esprit curieux & passionné, il se plût à la Découverte des choses cachées, & fut touché particulièrement de la Poësie. Il n'y a personne à qui la passion qu'il avoit pour *Homere* ne soit connue, & qui

ne fâche qu'en faveur de *Pindare*, les maisons de ses Descendans furent conservées dans la ruine de *Thebes*, & la désolation générale de ses Citoyens.

L'Esprit de *César* un peu moins vaste, ramena les Sciences à son usage; & il semble n'avoir aimé les Lettres que pour son utilité. Dans la Philosophie d'*Epicure*, qu'il préféra à toutes les autres, il s'attacha principalement à ce qui regarde l'Homme. Mais il paroît que l'Eloquence eut ses premiers soins, sachant qu'elle étoit nécessaire dans la République pour arriver aux plus grandes choses. Il harangua aux *Rostres* * à la Mort de sa Tante *Julia* avec beaucoup d'applaudissement; il accusa *Dolabella*, & fit ensuite cette Oraison si adroite & si délicate pour sauver la vie aux Prisonniers de la Conjuración de *Catilina*.

Il ne nous reste rien qu'on puisse dire sûrement être d'*Alexandre*, que certains Dits spirituels d'un tour admirable, qui nous laissent une impression égale de la grandeur de son Ame, & de la vivacité de son Esprit.

Mais la plus grande différence que je trou-

* La Tribune aux Harangues.

trouve dans leurs Sentimens, est sur le sujet de la Religion. *Alexandre* fut dévot jusqu'à la superstition, se laissant posséder par les Devins & par les Oracles: ce qu'on peut attribuer, outre son Naturel, à la lecture ordinaire des Poètes, qui donnoient aux hommes la crainte des Dieux, & composoient toute la Théologie de ces tems-là. Quant à *César*, soit par son temperament, soit pour avoir suivi les Opinions d'*Epicure*; il est certain qu'il passa dans l'autre extrémité, n'attendit rien des Dieux en cette vie, & se mit peu en peine de ce qui devoit arriver en l'autre. *Lucain* le représente au Siege de *Marseille*, la hache à la main dans un Bois sacré, où donnant les premiers coups, il incitoit les Soldats, saisis d'une secrète horreur de Religion, par des paroles assez impies *. *Saluste* lui fait

I 2

dire

* Jam ne quis vestrûm dubitet subvertere silvam,
Credite me fecisse nefas: tunc paruit omnis
Imperiis non sublato securâ pavore
Turba, sed expensâ Superiorum, & Cæsaris irâ.

LUCAN. Belli Civilis Lib. III.

*Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtrise,
Si ces Bois sont sacrés, c'est moi qui les méprise:
Seul, j'offense aujourd'hui le respect de ces Lieux,
Et seul, je prens sur moi tout le courroux des Dieux.*

B R E B U F.

dire que la Mort est la Fin de tous les maux ; qu'au delà il ne reste ni souci ni sentiment pour la joye *.

Mais comme les Hommes , quelque grans qu'ils soient , comparés les uns aux autres , sont toujourns foibles , défectueux , contraires à eux-mêmes , sujets à l'Erreur ou à l'Ignorance ; *César* fut troublé d'un Songe qui lui prédisoit l'Empire , & se moqua de celui de sa Femme , qui l'avertissoit de sa Mort. Sa vie répondit assez à sa Créance : véritablement il fut modéré en des Plaisirs indifferens ; mais il ne se dénia rien des Voluptés qui le touchoient. C'est ce qui fit faire à *Catulle* tant d'Epigrammes contre lui , & d'où vint à la fin ce bon Mot , que *César* étoit *la Femme de tous les Maris , & le Mari de toutes les Femmes*.

Alexandre eut en cela beaucoup de modération ; il ne fut pourtant pas insensible. *Barsine* , & *Roxane* lui donnerent de l'Amour ; & il n'eut pas tant de Continence , qu'il ne s'accoutumât enfin à *Bagoas* , à qui *Darius* s'étoit accoutumé auparavant. **Le**

* In luctu atque miseriis Mortem ærumnarum requiem , non cruciatum esse ; eam cuncta Mortalium mala dissolvere ; ultra neque curæ neque gaudii locum esse. *Salust. de Conjuratione Catilinæ*.

Le plaisir du Repas si cher à *Alexandre*, & où il se laissoit aller quelquefois jusqu'à l'excès, fut indifférent à *César*. Ce n'est pas que parmi les travaux & dans l'action, *Alexandre* ne fût sobre & peu délicat; mais le tems du repos, la tranquillité lui étoit fade, s'il ne l'éveilloit, pour ainsi dire, par quelque chose de piquant.

Ils donnerent l'un & l'autre jusqu'à la profusion: mais *César* avec plus de dessein & d'intérêt. Ses largesses au Peuple, ses dépenses excessives dans l'Edilité, ses présens à *Curion*, étoient plutôt des Corruptions que de véritables Liberalités. *Alexandre* donna pour faire du bien par la pure grandeur de son Ame. Quand il passa en *Asie*, il distribua ses Domaines, il se depouilla de toutes choses, & ne garda rien pour lui que l'Espérance des Conquêtes, ou la résolution de périr. Lors qu'il n'avoit presque plus besoin de personne, il paya les Dettes de toute l'Armée. Les Peintres, les Sculpteurs, les Musiciens, les Poètes, les Philosophes (tous illustres Nécessiteux) eurent part à sa magnificence, & se ressentirent de sa Grandeur. Ce n'est pas que *César* ne fût aussi naturellement fort liberal:

mais dans le deſſein de s'élever , il lui fallut gagner les perſonnes néceſſaires ; & à peine ſe vit-il Maître de l'Empire , qu'on le lui ôta malheureuſement avec la vie.

Je ne trouve point en *Céſar* de ces Amitiés qu'eut *Alexandre* pour *Ephéſtion* ; ni de ces Conſiances qu'il avoit en *Cræterus*. Les commerces de *Céſar* étoient ou des liaiſons pour ſes Affaires , ou un procédé aſſez obligeant , mais beaucoup moins paſſionné pour ſes Amis. Il eſt vrai que ſa Familiarité n'avoit rien de dangereux ; & ceux qui le pratiquoient , n'appréhenderent ni ſa colere , ni ſes caprices. Comme *Alexandre* fut extrême ; ou il étoit le plus charmant , ou le plus terrible ; & on n'alloit jamais sûrement dans une privauté où il engageoit lui-même. Cependant l'Amitié fut ſa plus grande Paſſion après la Gloire , dont il ne faut point d'autre témoignage que le ſien propre , lors qu'il s'écria auprès de la Statue d'*Achille* : *O Achille , que je te trouve heureux d'avoir eu un Ami fidele pendant ta vie , & un Poëte comme Homere après ta mort !*

Juſqu'ici nous avons cherché ces deux Grands-hommes dans leur Naturel ; il eſt
tems

tems d'examiner le Génie des Conque-
rans, & de les confiderer dans toute l'é-
tendue de l'Action. Il y a quelque ef-
pece de folie à raisonner fur des choses
purement imaginaires; néanmoins selon
toute la vrai-semblance, si *Alexandre* se
fût trouvé en la place de *César*, il n'au-
roit employé ses grandes & admirables
Qualités qu'à sa propre ruine. On peut
croire que son humeur altière & ennemie
des précautions, l'eût mal conservé dans
les persécutions de *Sylla*; difficilement
eut-il pû chercher sa sûreté dans un Eloi-
gnement volontaire. Comme il donnoit
par un pur mouvement de liberalité; ses
largesses lui eussent été pernicieuses. Au
lieu d'attendre l'Edilité, où les magnifi-
cences & les profusions étoient permises,
ses dons & ses présens hors de saison,
l'auroient rendu justement suspect au Se-
nat. Peut-être n'auroit-il pû s'assujettir
à des Loix qui eussent gêné une Ame si
impérieuse que la sienne; & tentant quel-
que chose à contre-tems, il auroit eu le
destin de *Manlius*, des *Gracques*, de *Ca-
tilina*. Mais si *Alexandre* eût péri dans la
République, *César* dont le courage & la
précaution alloient d'ordinaire ensemble,
ne se fût jamais mis dans l'Esprit ce vaste

deſſein de la Conquête de l'*Aſie*.

Il eſt à croire que *Céſar*, dont la conduite étoit ſi fine & ſi cachée, qu'il entra dans toutes les Conſpirations, ſans être accusé qu'une ſeule fois, & jamais convaincu; lui qui dans les diviſions qu'il fit naître entre les *Gaulois*, ſecouroit les uns pour opprimer les autres, & les aſſujettir tous à la fin: Il eſt à croire, diſ-je, que ce même *Céſar* ſuivant ſon génie, auroit ſoumis ſes Voifins, & diviſé toutes les Républiques de la *Grece*, pour les aſſujettir pleinement. Et certes avoir quitté la *Macedoine* ſans eſperance de retour; avoir laiffé des Voifins mal-affectonnés; la *Grece* quaſi ſoumiſe, mais peu affermie dans la ſujetion; avec trente-cinq mille hommes, ſoixante-dix Talens * & peu de vivres, avoir cherché un Roi de *Perſe*, que les *Grecs* appelloient LE GRAND ROI, & dont les ſimples Lieutenans ſur les Frontieres faiſoient trembler tout le monde; c'eſt ce qui paſſe l'imagination; & quelque choſe de plus que ſi aujourd'hui la République de *Génes*, celles de *Luques* & de *Raſe*, entreprennent la Conquête de la *France*.

Si

* Qui ſont 42 mille écus de notre monnoye.

Si *César* avoit déclaré la guerre au *Grand Roi*, c'eût été sur les Frontières de proche en proche, & il ne se fût pas tenu malheureux de borner ses Etats par le *Græ-nique*. Si l'Ambition l'avoit poussé plus avant, pensez-vous qu'il eût refusé les offres de *Darius*, lui qui offrit toujours la paix à *Pompée*; & qu'il ne se fût pas contenté de la fille du Roi, avec cinq ou six Provinces, qu'*Alexandre* refusa peut-être insolentment? Enfin, si mes conjectures sont raisonnables, il n'auroit point cherché dans les plaines le Roi de *Perse*, suivi d'un Million d'hommes: quelque brave, quelque ferme qu'il pût être, je ne sai s'il auroit dormi profondément la nuit qui précéda la Bataille d'*Arbelles*; je croi du moins qu'il eût été du sentiment de *Parmenion*, & nous n'aurions de lui aucune des Réponses d'*Alexandre*. Cependant il falloit donner ce grand Combat pour se rendre maître de l'*Afie*; autrement *Darius* eût traîné la Guerre de Province en Province toute sa vie; il falloit qu'il pérît comme il arriva, & que mille Peuples differens le vissent vaincu avec toutes ses Forces.

Il est vrai que ce desir de Gloire immodéré, & cette Ambition trop vaste

qui ne laissoit point de repos à *Alexandre*, le rendirent quelquefois si insupportable aux *Macédoniens*, qu'ils furent tous prêts de l'abandonner : mais c'est-là particulièrement que parut cette Grandeur de courage qui ne s'étonnoit de rien. *Allez lâches*, leur dit-il, *allez ingrats*, dire en votre *Pays*, que vous avez laissé *Alexandre* avec ses *Amis*, travaillant pour la *Gloire de la Grèce* parmi des *Peuples*, qui lui obéiront mieux que vous. Dans toute sa vie, Monsieur le Prince n'admire rien plus que cette *Fierté* qu'il eut pour les *Macédoniens*, & cette confiance de lui-même. " *Alexandre*, dit-il, abandonné des siens parmi des *Barbares* mal assujettis, se sentoit si digne de commander, qu'il ne croyoit pas qu'on pût refuser de lui obéir. Etre en *Europe* ou en *Asie*, parmi les *Grecs* ou les *Perses*, tout lui étoit indifférent : il pensoit trouver des Sujets où il trouvoit des *Hommes*.

Ce qu'on dit à l'avantage de *César*, c'est que les *Macédoniens* eurent à faire à des *Nations* pleines de mollesse & de lâcheté, & que la *Conquête* des *Gaules*, dont les *Peuples* étoient fiers & belliqueux, fut beaucoup plus difficile aux *Romains*. Je ne m'amuserai point à exami-

miner le Courage des uns & des autres ; mais il est certain que *César* ne trouva pas dans les *Gaules* de véritables Armées. C'étoient des Peuples entiers , à la réserve des Femmes , des Enfans & des Vieillards , qui s'armoient tumultuairement pour la défense de leur Liberté : des multitudes de combattans fans ordre & fans discipline ; & à la vérité , si vous en exceptez deux ou trois , *César* pouvoit dire , VENI , VIDI , VICI , en toutes les occasions. Ce qui me fait croire que *Labienus* commandant les Légions , n'eût pas moins assujetti nos Provinces à la République , ou selon toutes les apparences , *Parmenion* n'auroit pas donné cette grande Bataille , qui décida des Affaires de l'*Asie*. Vous trouverez encore cette particularité remarquable , que celui-ci eut besoin du secours d'*Alexandre* dans le Combat , & que *César* un jour étoit perdu fans *Labienus* , qui après avoir tout battu de son côté , envoya la dixième Légion le dégager. Soit par le plus grand péril des Entreprises , soit pour s'exposer davantage , ou pour être en cela plus malheureux , *Alexandre* fut cent fois en danger manifeste de sa vie , & reçût souvent de grandes blessures. *César*

eut véritablement ses Hazards ; mais plus rares ; & je ne sache point qu'il ait été fort blessé dans toutes ses Guerres.

Je ne voi pas aussi que les Peuples de l'*Asie* dûssent être si mols & si lâches , eux qui sont toujours été formidables à l'*Europe*. Dans la plus grande puissance de la République , les *Romains* n'ont-ils pas été malheureux chez les *Parthes* , qui n'avoient qu'une partie de l'Empire de *Darius* ? *Crassus* y périt avec ses Légions du tems de *César* , & un peu après *Antoine* y fit un Voyage funeste & honteux. Pour des Conquêtes , on ne peut véritablement attribuer à *César* que celles des *Gaules* : car dans la Guerre Civile , il assujettit la République avec la meilleure partie de ses Forces ; & la seule Bataille de *Pharsale* le fit Maître de cent Peuples differens , que d'autres avoient vaincus. *Vespasien* n'a pas conquis l'Empire pour s'être fait Empereur par la défaite de *Vitellius*. Ainsi *César* a profité des travaux de tous les *Romains* : les *Scipions* , *Emilius* , *Marcellus* , *Marius* , *Sylla* & *Pompée* , ses propres Ennemis ont combattu pour lui : tout ce qui s'étoit fait en six cens années , fut le fruit d'une seule heure de combat.

Ce

Ce qui me semble plus incompréhensible d'*Alexandre*, c'est qu'en douze ou treize ans, il ait conquis plus de Pays que les plus grands Etats n'ont sù faire dans toute l'étenduë de leur durée. Aujourd'hui un Voyageur est célèbre pour avoir traversé une partie des Nations qu'il a subjuguées; & afin qu'il ne manquât rien à sa félicité, il a joui paisiblement de son Empire, jusqu'à être adoré de ceux qu'il avoit vaincus. En quoi je plains le malheur de *César*, qui n'a pû donner une forme à l'Etat selon ses desseins, ayant été assassiné par ceux qu'il alloit assujettir.

Il me reste une considération à faire sur *Alexandre*: que tous les Capitaines des Macédoniens ont été de grands Rois après sa mort, qui n'étoient que des Hommes médiocres comparés à lui durant sa vie. Et certes je lui pardonne en quelque sorte, si dans un Pays où c'étoit une Créance reçûë, que la plûpart des Dieux avoient leur Famille en terre; où *Hercule* étoit crû Fils de *Jupiter* pour avoir tué un Lion, & assommé quelque Voleur: je lui pardonne, dis-je, si appuyé de l'opinion de *Philippe*, qui pensoit que sa Femme eût commerce avec un

Dieu ; si trompé par les Oracles ; si se sentant si fort au dessus des Hommes, il a quelquefois méprisé sa Naissance véritable , & cherché son origine dans les Cieux. Peut-être faisoit-il couler cette Créance parmi les Barbares pour en attirer la Vénération ; & tandis qu'il se donnoit au Monde pour une espece de Dieu, le sommeil , le plaisir des Femmes, le sang qui couloit de ses blessures , lui faisoient connoître qu'il n'étoit qu'un Homme.

Après avoir parlé si longtems des Avantages d'*Alexandre*, je dirai en peu de mots, que par la beauté d'un Génie universel , *César* fut le plus grand des *Romains* en toutes choses ; dans les affaires de la République, & dans les emplois de la Guerre. A la verité, les Entreprises d'*Alexandre* ont quelque chose de plus étonnant : mais la conduite & la capacité ne paroissent pas y avoir la même part. La Guerre d'*Espagne* contre *Petreius* & *Afranius*, est une chose que les gens d'une Expérience consommée admirent encore. Les plus mémorables Siéges des derniers tems ont été formés sur celui d'*Alexie* : nous devons à *César* nos Forts, nos Lignes, nos Contrevallations, & gé-
né-

néralement tout ce qui fait la sûreté des Armées devant les Places. Pour ce qui est de la Vigueur, la Bataille de *Munda* fut plus contestée que celles d'*Asie*; & *César* courut un aussi grand péril en *Egypte*, qu'*Alexandre* dans le Bourg des *Malliens*.

Ils ne furent pas moins differens dans le Procédé que dans l'Action. Quand *César* n'avoit pas la Justice de son côté, il en cherchoit les apparences: les prétextes ne lui manquoient jamais. *Alexandre* ne donnoit au monde pour raisons que ses Volontés; il suivoit par tout son Ambition ou son Humeur. *César* se laissoit conduire à son Interêt, ou à sa Raison. On n'a guere vû en personne tant d'Égalité dans la vie, tant de Modération dans la fortune, tant de Clemence dans les injures. Ces impétuosités qui coûtèrent la vie à *Clitus*; ces soupçons mal éclaircis qui causerent la perte de *Philotas*, & qui, à la honte d'*Alexandre*, traînerent ensuite comme un mal nécessaire la Mort de *Parmenion*; tous ces mouvemens étoient inconnus à *César*: on ne peut lui reprocher de Mort que la sienne, pour n'avoir pas eu assez de soin de sa propre conservation.

Aussi

Aussi faut-il avoüer que bien loin d'être sujet aux désordres de sa passion, il fut le plus agissant Homme du monde, & le moins émû : les grandes, les petites choses le trouvoient dans son assiette, sans qu'il parût s'élever pour celles-là, ni s'abaisser pour celles-ci. *Alexandre* n'étoit proprement dans son Naturel qu'aux extraordinaires. S'il falloit courir, il vouloit que ce fût contre des Rois ; s'il aimoit la Chasse, c'étoit celle des Lions : il avoit peine à faire un Présent, qui ne fût digne de lui. Jamais si résolu, jamais si gai, que dans l'abattement des Troupes ; jamais si constant, si assuré, que dans leur Desespoir. En un mot, il commençoit à se posséder pleinement où les Hommes d'ordinaire, soit par la Crainte, soit par quelque autre Foiblesse, ont accoutumé de ne se posséder plus. Mais son Ame trop élevée s'ajustoit mal-aisément au train commun de la Vie ; & peu sûre d'elle-même, il étoit à craindre qu'elle ne s'échapât parmi les Plaisirs ou dans le Repos.

Ici je ne puis m'empêcher de faire quelques Réflexions sur les Heros, dont l'Empire a cela de doux, qu'on n'a pas de peine à s'y assujettir. Il ne nous reste
pour

pour eux ni de ces répugnances secrètes , ni de ces mouvemens intérieurs de Liberté , qui nous gênent dans une Oubéissance forcée : tout ce qui est en nous est souple & facile ; mais ce qui vient d'eux est quelquefois insupportable. Quand ils sont nos Maîtres par la Puissance , & si fort au dessus de nous par le Mérite , ils pensent avoir comme un double Empire qui exige une double sujétion ; & souvent c'est une condition fâcheuse de dépendre de si Grands Hommes , qu'ils puissent nous mépriser légitimement. Cependant , puisqu'on ne regne pas dans les Solitudes , & que ce leur est une nécessité de converser avec nous ; il seroit de leur intérêt de s'accommoder à nôtre Foiblesse : nous les révérerions comme des Dieux , s'ils se contentoient de vivre comme des Hommes. Mais finissons un Discours qui me devient ennuyeux à moi-même , & disons que par des moyens pratiques, *César* a exécuté les plus grandes choses ; qu'il s'est fait le premier des *Romains*.

Alexandre étoit naturellement au dessus des Hommes : vous diriez qu'il étoit né le Maître de l'Univers , & que dans ses Expéditions il alloit moins combattre des Ennemis , que se faire reconnoître de ses Peuples.

R E-



RÉFLEXIONS

SUR LES

DIVERS GÉNIES

DU PEUPLE ROMAIN,

*Dans les divers tems de
la République.*

CHAPITRE PREMIER.

*De l'Origine fabuleuse des Romains, & de
leur Génie sous les premiers Rois.*

IL est de l'Origine des Peuples comme
des Généalogies des Particuliers; on
ne peut souffrir des commencemens bas
& obscurs : ceux-ci vont à la Chimère,
ceux-là donnent dans les Fables. Les
Hommes sont naturellement défectueux,
& naturellement vains. Parmi eux les
Fondateurs des Etats, les Législateurs,
les Conquerans peu satisfaits de la condi-
tion

tion humaine , dont ils connoissoient les foibleſſes & les défauts, ont cherché bien ſouvent hors d'elle les cauſes de leur Mérite ; & de là vient que les Anciens ont voulu tenir ordinairement à quelque Dieu, dont ils ſe diſoient deſcendus, ou dont ils reconnoiſſoient une protection particulière. Quelques-uns ont fait ſemblant d'en être perſuadés pour perſuader les autres ; & ſe ſont ſervis ingénieufement d'une tromperie avantageuſe , qui donnoit de la vénération pour leur perſonne , & de la ſoumiſſion pour leur puiffance.

Il y en a eu qui ſ'en ſont flattés ſérieuſement. Le mépris qu'ils faiſoient des Hommes, & l'opinion préſumptueuſe qu'ils avoient de leurs grandes Qualités, leur a fait chercher chimériquement une Origine différente de la nôtre : mais il eſt arrivé plus ſouvent que les Peuples pour ſe faire honneur, & par un Eſprit de gratitude envers ceux qui les avoient bien ſervis , ont donné cours à cette forte de Fables.

Les *Romains* n'ont pas été exemts de cette vanité-là. Ils ne ſe ſont pas contentés de vouloir appartenir à *Venus* par *Enée* conducteur des *Troyens* en *Italie* ; ils ont rafraîchi leur Alliance avec les Dieux
par

par la fabuleuse naissance de *Romulus*, qu'ils ont crû fils du Dieu *Mars*, & qu'ils ont fait Dieu lui-même après sa Mort. Son Successeur *Numa* n'eut rien de divin en sa race ; mais la sainteté de sa vie lui donna une communication particulière avec la Déesse *Egerie*, & ce commerce ne lui fut pas d'un petit secours pour établir ses Cérémonies. Enfin les Destins n'eurent autre soin que de fonder *Rome*, si on les en croit. Jusques-là qu'une Providence industrieuse voulut ajuster les divers génies de ses Rois aux differens besoins de son Peuple.

Je hai les admirations fondées sur des Contes, ou établies par l'erreur des faux jugemens. Il y a tant de choses vraies à admirer chez les *Romains*, que c'est leur faire tort que de les vouloir favoriser par des Fables. Leur ôter toute vaine recommandation, c'est les servir. Dans ce dessein, il m'a pris envie de les considérer par eux-mêmes sans aucun assujettissement à de folles Opinions laissées & reçûes. Le travail seroit ennuyeux, si j'entrois exactement dans toutes les particularités ; mais je ne m'amuserai pas beaucoup au détail des actions. Je me contenterai de suivre le génie de quelques
Tems

Tems mémorables, & l'Esprit différent dont on a vû *Rome* diversement animée.

Les Rois ont eu si peu de part à la Grandeur du Peuple *Romain*, qu'ils ne m'obligent pas à des considérations fort particulieres. C'est avec raison que les Historiens ont nommé leurs Regnes, *l'Enfance de Rome*; car elle n'a eu sous eux qu'un très-foible mouvement. Pour connoître le peu d'action qu'ils ont eu, il suffira de savoir que sept Rois, au bout de deux cens tant d'années, n'ont pas laissé un Etat beaucoup plus grand que celui de *Parme* ou de *Mantoue*. Une seule Bataille gagnée aujourd'hui en des lieux ferrés, donneroit plus d'étenduë.

Pour ces talens divers & singuliers qu'on attribué à chacun par une mystérieuse Providence, il n'est arrivé en eux que ce qui étoit arrivé auparavant à beaucoup de Princes. Rarement on a vû le Successeur avoir les Qualités de celui qui l'avoit précédé. L'un ambitieux & agissant a mis tout le mérite dans la Guerre: l'autre qui aimoit naturellement le repos, s'est crû le plus grand Politique du Monde, de se conserver dans la Paix. Celui-là faisoit de la Justice sa principale Vertu: celui-ci n'a eu de zèle que pour
ce

ce qui regarde la Religion. Ainsi chacun a suivi son naturel, & s'est plû dans l'exercice de son talent; & il est ridicule de faire une espece de miracle d'une chose si ordinaire. Mais je dirai plus. Tant s'en faut qu'elle ait été avantageuse au Peuple *Romain*, qu'on lui doit imputer, à mon avis, le peu d'accroissement qu'a eu *Rome* sous les Rois : car il n'y a rien qui empêche tant le progrès que cette difference de Génie, qui fait quitter bien souvent le véritable intérêt qu'on n'entend point, par un nouvel Esprit qui veut introduire ce qu'on connoît mieux, & ce qui d'ordinaire ne convient pas.

Quand même ces Institutions nouvelles auroient toutes leur utilité, il arrive de la diversité des applications, que diverses choses sont bien commencées, sans pouvoir être heureusement achevées.

La disposition étoit toute entière à la Guerre sous *Romulus*. On ne fit autre chose sous *Numa* que d'établir des Pontifes & des Prêtres. *Tullus Hostilius* eut de la peine à tirer les hommes d'un amusement si doux pour les tourner à la Discipline militaire. Cette Discipline n'étoit pas encore établie, qu'on vit *Ancus* se porter aux commodités & aux embellis-

liffemens de la Ville. Le premier *Tarquin* pour donner plus de dignité au Senat, & plus de majesté à l'Empire, inventa les Ornemens, & donna les marques de distinction. Le soin principal de *Servius* fut de connoître exactement le Bien des *Romains*, & de les diviser par Tribus selon leurs facultés, pour contribuer avec justice & proportion aux Nécessités publiques. " *Tarquin le Superbe*, dit *Flo-*
" *rus*, rendit un grand service à son
" Pays, quand il donna lieu par sa Ty-
" rannie à l'établissement de la Républi-
" que. " C'est le discours d'un *Romain*,
qui pour être né sous des Empereurs, ne
laisse pas de préférer la Liberté à l'Em-
pire. Mon sentiment est qu'on peut bien
admirer la République sans admirer la
maniere dont elle fut établie.

Pour revenir à ces Rois; il est certain
que chacun a eu son Talent particulier;
mais pas un d'eux n'eut une capacité as-
sez étendue. Il falloit à *Rome* de ces
Grands Rois qui savent embrasser toutes
choses par une suffisance universelle. El-
le n'auroit pas eu besoin d'emprunter de
differens Princes les diverses institutions
qu'un même auroit pû faire aisément du-
rant sa vie:

Le

Le regne de *Tarquin* est connu de tout le Monde, aussi bien que l'établissement de la Liberté. L'Orgueil, la Cruauté, l'Avarice étoient ses Qualités principales : il manquoit d'habileté à conduire sa Tyrannie. Pour définir sa Conduite en peu de mots ; il ne savoit ni gouverner selon les Loix, ni regner contre.

Dans un état si violent pour le Peuple, & si mal sûr pour le Prince, on n'attendoit qu'une occasion pour se mettre en Liberté, quand la Mort de la misérable *Lucrece* la fit naître. Cette Prude farouche à elle-même ne pût se pardonner le Crime d'un autre : elle se tua de ses propres mains, après avoir été violée par *Sextus*, & remit en mourant la vengeance de son honneur à *Brutus* & à *Collatin*. Ce fut là que se rompit la contrainte des humeurs assemblées depuis si longtems, & jusques alors retenues.

Il n'est pas croyable quelle fut la conspiration des Esprits à venger *Lucrece*. Le peuple à qui tout servoit de raison, fut plus animé contre *Sextus* de la Mort que *Lucrece* se donna, que s'il l'eût tuée véritablement lui-même ; & comme il arrive dans la plûpart des choses funestes, la pitié se mêlant à l'indignation, chacun
aug-

augmentoît l'horreur du Crime par la compassion qu'on avoit de cette grande Vertu si malheureuse.

Vous voyez dans *Tite-Live* jusqu'aux moindres particularités de l'emportement & de la conduite des *Romains* : mélange bizarre de fureur & de sagesse ordinaire dans les grandes Révolutions, où la Violence produit les mêmes effets que la Vertu heroïque, quand la Discipline l'accompagne. Il est certain que *Brutus* se servit admirablement des dispositions du Peuple : mais de le bien définir, c'est une chose assez difficile.

La grandeur d'une République admirée de tout le Monde, en a fait admirer le Fondateur sans examiner beaucoup ses Actions. Tout ce qui paroît extraordinaire paroît grand, si le succès est heureux : comme tout ce qui est grand paroît fou, quand l'événement est contraire. Il faudroit avoir été de son siècle, & même l'avoir pratiqué pour savoir s'il fit mourir ses Enfants par le mouvement d'une Vertu heroïque, ou par la dureté d'une Humeur farouche & dénaturée.

Je croirois pour moi, qu'il y a eu beaucoup de dessein en sa conduite. La profonde dissimulation dont il usa sous le

regne de *Tarquin* me le persuade, aussi bien que son adresse à faire chasser *Collatinus* du Consulat. Il peut bien être que les sentimens de la Liberté lui firent oublier ceux de la Nature. Il peut être aussi que sa propre sûreté prévalut sur toutes choses; & que dans ce dur & triste choix de se perdre, ou de perdre les siens, un intérêt si pressant l'emporta sur le salut de sa Famille. Qui fait si l'Ambition ne s'y trouva pas mêlée? *Collatinus* se ruina pour favoriser ses Neveux: celui-ci se rendit maître du Public par la punition rigoureuse de ses Enfans. Ce qu'on peut dire de fort assuré, c'est qu'il avoit quelque chose de farouche: c'étoit le génie du tems. Un Naturel aussi sauvage que libre produisit alors, & a produit fort longtems depuis des Vertus mal entendues.

CHAPITRE II.

Du Génie des premiers Romains dans les Commencemens de la République.

DANS les premiers tems de la République on étoit furieux de Liberté & de Bien public: l'amour du Pays ne lais-

laissoit rien aux mouvemens de la Nature. Le zele du Citoyen déroboit l'Homme à lui-même. Tantôt par une Justice farouche le Pere faisoit mourir son propre Fils, pour avoir fait une belle Action qu'il n'avoit pas commandée : Tantôt on se devoüoit soi-même, par une Superstition aussi cruelle que ridicule; comme si le but de la Societé étoit de nous obliger à mourir, bien qu'elle ait été instituée pour nous faire vivre avec moins de danger, & plus à nôtre aise. La Vaillance avoit je ne sai quoi de féroce, & l'opiniâtreté des Combats tenoit lieu de Science dans la Guerre. Les Conquêtes n'avoient encore rien de noble; ce n'étoit point un Esprit de supériorité qui cherchât à s'élever ambitieusement au dessus des autres. A proprement parler, les *Romains* étoient des Voisins fâcheux & violens, qui vouloient chasser les justes possesseurs de leurs Maisons, & labourer la force à la main les Champs des autres.

Souvent le Consul victorieux n'étoit pas de meilleure condition que le Peuple qu'il avoit vaincu. Le refus du Butin a coûté la vie; le partage des Dépouilles a

causé le bannissement : on a refusé d'aller à la Guerre sous certains Chefs ; on n'a pas voulu vaincre sous d'autres. La Sédition se prenoit aisément pour un effet de la Liberté , qui croyoit être blessée par toute sorte d'obéissance, même aux Magistrats qu'on avoit faits, & aux Capitaines qu'on avoit choisis.

Le Génie de ce Peuple étoit rustique comme farouche. Les Dictateurs se tiroient quelquefois de la charruë, qu'ils reprenoient quand l'Expédition étoit achevée ; moins par le choix d'une condition tranquile & innocente , que pour être accoûtumés à une sorte de vie si inculte. Pour cette Frugalité tant vantée, ce n'étoit point un retranchement des choses superflues, ou une abstinence volontaire des agréables ; mais un usage grossier de ce qu'on avoit entre les mains. On ne desiroit point les Richesses qu'on ne connoissoit pas ; on se contentoit de peu, pour ne rien imaginer de plus ; on se passoit des Plaisirs dont on n'avoit pas l'idée. Cependant à moins que d'y faire bien réflexion, on prendroit ces *Vieux Romains* pour les premières gens de l'Univers ; car leur postérité a consacré jusqu'aux moindres de leurs Actions, soit qu'on respecte

naturellement ceux qui commencent les grands Ouvrages , soit que les Neveux glorieux en tout , ayent voulu que leurs Ancêtres eussent les Vertus quand ils n'avoient pas les Grandeurs.

Je fai bien qu'on peut alléguer certaines Actions d'une Vertu si belle & si pure , qu'elles serviront d'Exemples dans tous les siècles : mais ces Actions étoient faites par des Particuliers qui ne se ressentoient en rien du génie de ce tems-là ; ou c'étoient des Actions singulieres qui échapant aux Hommes par hazard , n'avoient rien de commun avec le train ordinaire de leur vie.

Il faut avouer pourtant que des Mœurs si rudes & si grossieres , convenoient à la République qui se formoit. Une âpreté de naturel qui ne se rendoit jamais aux difficultés , établissoit *Rome* plus fortement , que n'auroient fait des humeurs douces avec plus de lumiere & de Raison. Mais cette Qualité considérée en elle-même , étoit , à vrai-dire , une Qualité bien sauvage , qui ne mérite de respect que par la recommandation de l'Antiquité , & pour avoir donné commencement à la plus grande Puissance de l'Univers.

CHAPITRE III.

Des premières Guerres des Romains.

LEs premières Guerres des *Romains* ont été très-importantes à leur égard, mais peu mémorables, si vous en exceptez quelques Actions extraordinaires des Particuliers. Il est certain que l'intérêt de la République ne pouvoit pas être plus grand, puisqu'il y alloit de retomber sous la Domination des *Tarquins*; puisque *Rome* ne se sauva du ressentiment de *Coriolanus* que par les larmes de sa Mere; & que la défense du *Capitole* fut la dernière ressource des *Romains*, lors qu'après la défaite de leur Armée, leur Ville même fut prise par les *Gaulois*. Mais considérant ces Expéditions en elles-mêmes, on trouvera que c'étoient plutôt des Tumultes que de véritables Guerres: & à dire vrai, si les *Lacédémoniens* avoient vû l'espece d'Art militaire que pratiquoient les *Romains* en ces tems-là, je ne doute point qu'ils n'eussent pris pour des Barbares, des gens qui ôtoient la bride aux Chevaux pour donner plus d'impétuosité à la

Ca-

Cavalerie; des gens qui se repositoient de la sûreté de leur Garde sur des Oyes, & sur des Chiens, dont ils punissoient la paresse, ou recompensoient la vigilance. Cette façon grossiere de faire la Guerre a duré assez longtems : les *Romains* ont fait même plusieurs Conquêtes considérables avec une capacité médiocre. C'étoient des gens fort braves & peu entendus, qui avoient à faire à des Ennemis moins courageux & plus ignorans; mais parce que les Chefs s'appelloient des *Consuls*, que les Troupes se nommoient des *Légions*, & les Soldats des *Romains*, on a plus donné à la vanité des Noms, qu'à la verité des choses; & sans considerer la difference des tems & des personnes, on a voulu que ce fussent de mêmes Armées sous *Camille*, sous *Manlius*, sous *Cincinnatus*, sous *Papyrius Cursor*, sous *Curius Dentatus*: que sous *Scipion*, sous *Marinus*, sous *Sylla*, sous *Pompée*, & sous *César*.

Ce qu'il y a de veritable dans les premiers tems, c'est un grand courage, une grande austérité de Mœurs, un grand amour pour la Patrie: une valeur égale dans les derniers, beaucoup de Science en ce qui regarde la Guerre & en toutes

choses, mais beaucoup de corruption.

Il est arrivé de-là, que les Gens-de-bien, à qui le Vice & le Luxe étoient odieux, ne se sont pas contentés d'admirer la probité de leurs Ancêtres, s'ils n'éten-
doient leur admiration sur tout; sans distinguer en quoi ils avoient du Mérite, & en quoi ils n'en avoient pas. Ceux qui ont eu à se plaindre de leur Siécle, ont donné mille loüanges à l'Antiquité, dont ils n'avoient rien à souffrir; & ceux dont le chagrin trouve à redire à tout ce qu'on voit, ont fait valoir par fantaisie ce qu'on ne voyoit plus. Les plus Honnêtes-gens n'ont pas manqué de discernement; & sachant que tous les Siécles ont leurs Défauts & leurs Avantages, ils jugeoient sainement en leur Amé du tems de leurs Peres, & du leur propre: mais ils étoient obligés d'admirer avec le Peuple, & de crier quelquefois à propos, quelquefois sans raison; *Majores nostri, Majores nostri*, comme ils entendoient crier aux autres. Dans une admiration si générale, les Historiens ont pris aussi-tôt le même Esprit de respect pour les Anciens; & faisant un Héros de chaque Consul, ils n'ont laissé manquer aucune Vertu à quiconque avoit bien servi la République.

J'a-

J'avoüe qu'il y avoit beaucoup de mérite à la servir ; mais c'est une chose différente de celle dont nous parlons ; & on peut dire véritablement que les bons Citoyens étoient chez les *Vieux Romains*, & les bons Capitaines chez les derniers.

C H A P I T R E I V.

*Contre l'opinion de Tite-Live sur la Guerre imaginaire qu'il fait faire à Alexandre contre les Romains *.*

J'ADMIRE jusqu'où peut aller l'opinion qu'a *Tite-Live* de ces *Vieux Romains*, & ne comprends pas comme un homme de si bon Esprit, a voulu chercher une idée hors de son sujet pour raisonner si faux sur la Guerre imaginaire où il engage *Alexandre*. Il fait descendre en *Italie* ce Conquerant avec aussi peu de forces qu'il en avoit, n'étant encore qu'un petit Roi de *Macedoine*. Il devoit se souvenir qu'un simple Général des *Carthaginois* a passé les

K 5

Al-

* Ce n'est qu'une Supposition de T. Live, qui examine ce qui seroit vraisemblablement arrivé, si Alexandre avoit fait la Guerre aux Romains. Voyez le *LX. Livre de la I. Décade.*

Alpes avec une Armée de quatre-vingts mille combatans.

Ce n'est pas assez ; il donne autant de capacité pour la Guerre à *Papyrius Cursor*, & à tous les Consuls de ce tems-là, qu'en eut *Alexandre* : bien qu'à dire vrai ils n'en eussent qu'une connoissance très-imparfaite. Car alors il n'y avoit parmi les *Romains* aucun bon usage de la Cavalerie, ils favoient si peu s'en aider, qu'on la faisoit mettre pied à terre au fort du Combat, & on lui ramenoit les chevaux pour suivre les Ennemis quand ils étoient en déroute. Il est certain que les *Romains* faisoient consister leurs forces dans l'Infanterie, & comptoient pour peu de chose le Combat qu'on pouvoit rendre à cheval. Les Légions sur tout avoient un grand mépris pour la Cavalerie des Ennemis jusqu'à la Guerre de *Pyrrhus*, où les *Thessaliens* leur donnerent lieu de changer de sentiment. Mais celle d'*Annibal* leur donna depuis de grandes frayeurs ; & ces invincibles Légions en furent quelque tems si épouvantées qu'elles n'osoient descendre dans la moindre Plaine.

Pour revenir au tems de *Papyrius*, on ne favoit, pour ainsi dire, ce que c'étoit que de Cavalerie : on ne favoit en-

core ni se poster, ni camper dans aucun ordre; car ils avouent eux-mêmes qu'ils apprirent à former leur Camp sur celui de *Pyrrhus*, & qu'auparavant ils avoient toujours campé en confusion. On n'ignoroit pas moins les Machines & les Ouvrages nécessaires pour un grand Siège; ce qui venoit, ou du peu d'invention de ce Peuple nullement industrieux, ou de ce que n'y ayant presque jamais de vieilles Armées, on ne donnoit pas le loisir aux Hommes de mener les choses à leur perfection.

Rarement une Armée passoit des mains d'un Consul dans celles d'un autre, plus rarement encore celui qui commandoit les Légions en conservoit le Commandement son terme expiré; ce qui étoit admirable pour la conservation de la République, mais fort opposé à l'établissement d'une bonne Armée. Pour faire voir quelle étoit la jalousie de la Liberté; c'est qu'après la défaite de *Trasimene*, où l'on fut obligé de créer un Dictateur, *Fabius* à peine avoit arrêté l'impétuosité d'*Annibal* par la sagesse de sa conduite, qu'on lui substitua des Consuls: il y avoit tout à redouter de la fureur d'*Annibal*, rien à craindre de la moderation de *Fabius*;

& cependant l'appréhension d'un Mal éloigné l'emporta sur la nécessité présente.

Il est vrai que les deux Consuls se gouvernerent prudemment dans cette Guerre; ils ruinoient insensiblement *Annibal* comme ils rétablissoient la République, quand par la même raison on mit en leur place *Terentius Varro*, un présomptueux, un ignorant, qui donna la Bataille de *Cannes*, & la perdit; qui réduisit les *Romains* à une telle extrémité, que leur Vertu, quelque extraordinaire qu'elle fut alors, les sauva moins que la Nonchalance d'*Annibal*.

Il y avoit encore un autre inconvenient qui empêchoit de donner toujours aux Armées les Chefs les plus capables de les commander. Les deux Consuls ne pouvant être Patriciens, & les Patriciens ne pouvant souffrir qu'ils fussent tous deux d'une race Plébéienne, il arrivoit d'ordinaire que le premier nommé étoit un homme agréable au Peuple, qui devoit son élection à la faveur; & celui qu'on eût voulu choisir pour son mérite, se trouvoit exclus bien souvent, ou par l'opposition du Peuple, s'il étoit Patricien, ou par l'intrigue & les artifices des Sénateurs,

teurs, lorsqu'il n'étoit pas de leur naissance. C'étoit tout le contraire dans l'Armée des *Macédoniens*, où les Chefs & les Soldats subsistoient ensemble depuis un tems incroyable : c'étoit le vieux Corps de *Philippe*, pour ainsi parler, renouvelé de tems en tems, & augmenté selon les besoins par *Alexandre*. Ici, la valeur de la Cavalerie égaloit la fermeté de la Phalange ; à qui même on peut donner l'avantage sur la Légion, puisque dans la Guerre de *Pyrrhus* les Légions n'osoient se trouver opposées à quelques misérables Phalanges de *Macédoniens* ramassés. Ici, l'on entendoit également la Guerre de Siège, & la Guerre de Campagne. Jamais Armée n'a eu affaire à tant d'Ennemis, & n'a vû tant de Climats differens. Que si la diversité des Pays où l'on fait la Guerre, & celle des Nations qu'on assujettit, peuvent former nôtre expérience ; comment les *Romains* entreroient-ils en comparaison avec les *Macédoniens*, eux qui n'étoient jamais sortis d'*Italie*, qui n'avoient vû d'autres Ennemis que de petits Peuples voisins de leur République ? La Discipline étoit grande veritablement parmi eux, mais la capacité médiocre.

Depuis même que la République fut

devenue plus puissante, ils n'ont pas laissé d'être battus autant de fois qu'ils ont fait la Guerre contre des Capitaines expérimentés. *Pyrrhus* les défit par l'avantage de sa suffisance; ce qui faisoit dire à *Fabricius*, que les Epirotes n'avoient pas vaincu les Romains, mais que le Consul avoit été vaincu par le Roi des Epirotes.

Dans la premiere de *Carthage*, *Régulus* défit en *Afrique* les *Carthaginois* en tant de Combats, qu'on les regardoit déjà comme Tributaires des *Romains*. On n'en étoit plus que sur les conditions qu'on leur rendoit insupportables, lorsqu'un *Lacédémonien* nommé *Xantipe* arriva dans un Corps d'Auxiliaires. Ce Grec homme de valeur & d'expérience, s'informa de l'Ordre qu'avoient tenu les *Carthaginois*, & de la Conduite des *Romains*; s'en étant instruit pleinement, il les trouva les uns & les autres fort ignorans dans la Guerre; & à force d'en discourir parmi les Soldats, le bruit vint jusqu'au Sénat de *Carthage* du peu de cas que ce *Lacédémonien* faisoit de leurs Ennemis. Les Magistrats eurent enfin la curiosité de l'entendre; & *Xantipe* après leur avoir fait voir les fautes passées, leur promit le gain du Combat, s'ils le vouloient mettre à la tête de leurs Troupes. Dans

Dans un misérable état où l'on desespere de toutes choses, on prend confiance en autrui plus aisément qu'en soi-même; ainsi les Jalousies, fatales au mérite des Etrangers, vinrent à céder à la nécessité; & les plus Puissans pressés de l'appréhension de leur ruine, s'abandonnerent à la capacité de *Xantipe* sans envie. Je ferois une Histoire au lieu d'alleguer un Exemple, si je m'étendois davantage: il suffit de dire que *Xantipe* s'étant rendu maître des affaires, changea tout dans l'Armée des *Carthaginois*, & fût si bien se prévaloir de l'ignorance des *Romains*, qu'il remporta sur eux une des plus entieres Victoires qui se soit jamais gagnée. Les *Carthaginois* hors de péril furent honteux de devoir leur salut à un Etranger, & revenant à la perfidie de leur Naturel, ils crûrent pouvoir étouffer leur honte en se défaisant de celui qui les avoit défaits des *Romains*. On ne fait pas bien s'ils le firent périr, ou s'il fut assez heureux pour leur échaper *; mais il est certain que

* Appien dit au I. Livre des Guerres des Romains que les *Carthaginois* renvoyerent *Xantipe* dans une de leurs Galeres avec de beaux Présens, mais qu'ils donnerent ordre au Capitaine de la Galere de le faire jeter dans la Mer à une certaine distance de Carthage.

que n'étant plus à la tête de leurs Troupes, les *Romains* reprirent aisément la supériorité qu'ils avoient eue.

Si l'on veut aller jusqu'à la seconde Guerre Punique, on trouvera que les grands Avantages qu'eut *Annibal* sur les *Romains*, venoient de la capacité de l'un, & du peu de suffisance des autres : & en effet lors qu'il vouloit donner de la confiance à ses Soldats, il ne leur disoit jamais que les Ennemis manquoient de courage ou de fermeté, car ils éprouvoient le contraire assez souvent ; mais il les assûroit qu'ils avoient à faire à des gens peu entendus dans la Guerre.

Il est de cette Science comme des Arts & de la Politesse ; elle passe d'une Nation à une autre, & regne en divers tems en differens lieux. Chacun fait qu'elle a été chez les *Grecs* à un haut point ; *Philippe* l'emporta sur eux ; & toutes choses arriverent à leur perfection sous *Alexandre*, lors qu'*Alexandre* seul se corrompit. Elle demeura encore chez ses Successeurs : *Annibal* la porta chez les *Carthaginois*, & quelque vanité qu'ayent eu les *Romains*, ils l'ont apprise de lui par l'expérience de leurs Défaites, par des réflexions sur leurs Fautes, & par l'observation de la Conduite de leur Ennemi. On

On en demeurera d'accord aisément, si on considère que les *Romains* n'ont pas commencé de résister à *Annibal*, quand ils ont été plus braves; car les plus courageux avoient péri dans les Batailles. On avoit armé les Esclaves; on avoit composé des Armées de nouveaux Soldats. La vérité est, qu'on lui a fait de la peine seulement, quand les Consuls sont devenus plus habiles, & que les *Romains* en général ont mieux sù faire la Guerre.

C H A P I T R E . V .

Le Génie des Romains dans le tems que Pyrrhus leur fit la Guerre.

MON dessein n'est pas de m'étendre sur les Guerres des *Romains*, je m'éloignerois du sujet que je me suis proposé: mais il me semble, que pour connoître le Génie des Tems, il faut considérer les Peuples dans les diverses affaires qu'ils ont eues; & comme celles de la Guerre sont sans doute les plus remarquables, c'est là que les Hommes doivent être particulièrement observés, puis-
que

que la disposition des Esprits , & que les bonnes & les mauvaises Qualités y paroissent davantage.

Dans les Commencemens de la République , le Peuple *Romain* , comme j'ai dit ailleurs , avoit quelque chose de farouche ; cette Humeur farouche se tourna depuis en Austérité : il se fit ensuite une Vertu sévère éloignée de la Politesse & de l'Agrement , mais opposée à la moindre apparence de Corruption. C'étoient là les Mœurs des *Romains* , quand *Pyrrhus* passa en *Italie* au secours des *Tarentins*. La Science de la Guerre étoit alors médiocre ; celle des autres choses inconnue. Pour les Arts , ou il n'y en avoit point , ou ils étoient fort grossiers : on manquoit d'invention , & on ne savoit ce que c'étoit que d'industrie ; mais il y avoit un bon Ordre & une Discipline exactement observée ; une grandeur de Courage admirable , plus de probité avec les Ennemis qu'on n'en a d'ordinaire avec les Citoyens. La Justice , l'Intégrité , l'Innocence étoient des vertus communes ; on connoissoit déjà les Richesses , & on en punissoit l'usage chez les Particuliers. Le Desintéressement alloit quasi à l'excès ; chacun se faisant un devoir de né-

gli-

glier ses affaires pour prendre soin du Public , dont le zele alors tenoit lieu de toutes choses.

Après avoir parlé de ces Vertus, il faut venir aux Actions qui les font connoître. Un Prince est estimé Homme-de-bien, qui opposant la force à la force, n'employe que des moyens ouverts & permis pour se défaire d'un Ennemi redoutable. Mais, comme si nous étions obligés à la conservation de ceux qui nous veulent perdre, de les garantir des embûches qui leur sont dressées par d'autres, & de les sauver d'une trahison domestique, c'est l'effet d'une générosité dont on ne voit point d'exemple. En voici un du tems dont j'ai à parler. Les *Romains* défaits par *Pyrrhus*, & dans un état douteux s'ils rétabliroient leurs affaires, ou s'ils seroient contraints de succomber, eurent entre les mains la perte de ce Prince, & en userent comme je vais dire.

Un Médecin en qui *Pyrrhus* avoit confiance, vint offrir à *Fabricius* de l'empoisonner, pourvû qu'on lui donnât une récompense proportionnée à un service si important. *Fabricius* effrayé de l'horreur du Crime en informe incontinent le

Sé-

Sénat, qui détestant une Action si noire, aussi bien que le Consul, fit donner avis à *Pyrrhus* de prendre garde soigneusement à sa personne ; ajoutant que le Peuple *Romain* vouloit vaincre par ses propres Armes, & non pas se défaire d'un Ennemi par la trahison des siens.

Pyrrhus, ou sensible à cette obligation, ou étonné de cette grandeur de courage, redoubla l'envie qu'il avoit de faire la Paix ; & pour y porter les *Romains* plus aisément, il leur renvoya deux cens Prisonniers sans rançon. Il fit offrir des Présens aux Hommes considérables ; il en fit offrir aux Dames, & n'oublia rien sous prétexte de gratitude, pour faire glisser parmi eux la Corruption. Les *Romains*, qui n'avoient sauvé *Pyrrhus* que par un sentiment de Vertu, ne voulurent recevoir aucune chose qui eût le moindre air de Reconnoissance. Ils lui renvoyèrent donc un pareil nombre de Prisonniers, les Présens furent refusés de l'un & de l'autre Sexe ; & on lui fit dire pour toute réponse, qu'on n'entendrait jamais à la Paix, qu'il ne fût sorti d'*Italie*.

Parmi une infinité de choses vertueuses qui se pratiquerent alors, on admire entre autres le grand desintéressement de

Fa-

Fabricius & de *Curius* , qui alloit à une Pauvreté volontaire. Il y auroit de l'injustice à leur refuser une grande approbation : il faut considerer pourtant que c'étoit une Qualité générale de ce tems-là , plutôt qu'une Vertu singuliere de ces deux Hommes. Et en effet , puisqu'on punissoit les Richesses avec infamie , & que la Pauvreté étoit récompensée avec honneur , il me paroît qu'il y avoit de l'habileté à savoir bien être pauvre. Par là on s'élevoit aux premieres Charges de la République , où exerçant une grande autorité , on avoit plus besoin de moderation que de patience. Je ne faurois plaindre une Pauvreté honorée de tout le monde , elle ne manque jamais que des choses dont nôtre interêt ou nôtre plaisir est de manquer. A dire vrai , ces sortes de privations sont délicieuses ; c'est donner une jouissance exquise à son Esprit de ce que l'on dérobe à ses Sens.

Mais que fait-on si *Fabricius* ne suivoit pas son humeur ? Il y a des gens qui trouvent de l'embarras dans la multitude & dans la diversité des choses superflues , qui goûteroient en repos avec douceur les commodes , & même les nécessaires. Cependant les faux Connoisseurs admirent

rent une apparence de Modération, quand la justesse du discernement feroit voir le peu d'étendue d'un Esprit borné, ou le peu d'action de quelque Ame paresseuse. A ces gens-là, se passer de peu, c'est se retrancher moins de plaisirs que de peines. Je dirai plus; quand il n'est pas honteux d'être Pauvre, il nous manque moins de choses pour vivre doucement dans la Pauvreté, que pour vivre magnifiquement dans les Richesses. Pensez-vous que la condition d'un Religieux soit malheureuse, lorsqu'il est considéré dans son Ordre, & qu'il a de la Réputation dans le Monde? Il fait vœu d'une Pauvreté qui le délivre de mille soins, & ne lui laisse rien à desirer qui convienne à sa profession & à sa vie. Les gens magnifiques; pour la plûpart sont les véritables Pauvres; ils cherchent de l'Argent de tous côtés avec inquiétude & avec chagrin, pour entretenir les Plaisirs des autres; & tandis qu'ils exposent leur abondance, dont les Etrangers jouissent plus qu'eux, ils sentent en secret leur nécessité avec leurs Femmes & leurs Enfants, & par l'importunité des Créanciers qui les tyrannisent, & par le méchant état de leurs affaires qu'ils voyent ruinées.

Re-

Revenons à nos *Romains*, dont nous nous sommes insensiblement éloignés. Admire qui voudra la Pauvreté de *Fabricius*; je louë sa prudence; & le trouve fort avisé de n'avoir eu qu'une Salière d'argent, pour se donner le crédit de chasser du Sénat un Homme * qui avoit été deux fois Consul, qui avoit triomphé, qui avoit été Dictateur; parce qu'on en trouva chez lui quelques Marcs davantage †: Outre que c'étoient les Mœurs de ce tems-là, le vrai Interêt étoit de n'en avoir point d'autre que celui de la République.

Les Hommes ont établi la Société par un Esprit d'interêt particulier, cherchant à se faire une vie plus douce & plus sûre en compagnie, que celle qu'ils menoient en tremblant dans les Solitudes. Tant qu'ils y trouvent non seulement la commodité, mais la gloire & la puissance, fauroient-ils mieux faire que de se donner tout-à-fait au Public, dont ils tirent tant d'avantages?

Les *Décies* qui se devoûerent pour le Bien d'une Société dont ils alloient n'être

* P. Cornelius Rufinus.

† *Quinze Marcs d'Argent.*

tre plus , me semblent de vrais Fanatiques ; mais ces gens-ci me paroissent fort sensés dans la passion qu'ils ont eüe pour une République reconnoissante , qui avoit autant de soin d'eux pour le moins qu'ils en avoient d'elle.

Je me représente *Rome* en ce tems-là comme une vraie Communauté , où chacun se desapproprie pour trouver un autre Bien dans celui de l'Ordre. Mais cet Esprit-là ne subsiste guere que dans les petits Etats. On méprise dans les grands toute apparence de pauvreté ; & c'est beaucoup quand on n'y approuve pas le mauvais usage des Richesses. Si *Fabricius* avoit vécu dans la Grandeur de la République , ou il auroit changé de Mœurs , ou il auroit été inutile à sa Patrie : & si les Gens-de-bien des derniers tems avoient été de celui de *Fabricius* , ou ils eussent rendu leur Probité plus rigide , ou ils auroient été chassés du Sénat comme des Citoyens corrompus.

Après avoir parlé des *Romains* , il est raisonnable de parler un peu de *Pyrrhus* , qui entre ici naturellement en tant de choses. C'a été le plus grand Capitaine de son tems , au jugement même d'*Annibal* , qui le mettoit immédiatement après *Alexandre*

dre

dre & devant lui , comme il me paroît , par modestie. Il avoit joint la délicatesse des Négociations à la Science de la Guerre : mais avec cela , il ne pût jamais se faire un établissement solide. S'il favoit gagner des Combats , il perdoit le fruit de la Guerre ; s'il attiroit des Peuples à son Alliance , il ne favoit pas les y maintenir : ses deux beaux talens employés hors de saison , ruinoient l'ouvrage l'un de l'autre.

Quand il avoit éprouvé ses forces heureusement , il songeoit aussi-tôt à négocier ; & comme s'il eût été d'intelligence avec les Ennemis , il arrêtoit ses progrès lui-même. Avoit-il sù gagner l'affection d'un Peuple ? sa premiere pensée étoit de l'affujettir. Il arrivoit de là qu'il perdoit ses Amis , sans gagner ses Ennemis : car les Vaincus prenoient l'Esprit de Vainqueurs , & refusoient la Paix qu'on leur offroit ; & ceux-là retiroient non seulement leur assistance , mais cherchoient à se défaire d'un Allié qui se faisoit sentir un vrai Maître.

Un procédé si extraordinaire doit s'attribuer en partie au naturel de *Pyrrhus* , en partie aux differens interêts de ses Ministres. Il y avoit auprès de lui deux

personnes, entre les autres, dont il prenoit ordinairement les avis, *Cinéas* & *Milon*. *Cinéas* éloquent, spirituel, habile, délicat dans les Négociations, infinuoit les pensées du Repos toutes les fois qu'il s'agissoit de la Guerre; & quand l'humour ambitieuse de *Pyrrhus* l'avoit emporté sur ses raisons, il attendoit patiemment les difficultés: où ménageant les premiers dégoûts de son Maître, il lui tournoit bien-tôt l'Esprit à la Paix, afin de rentrer dans son talent, & de se remettre les affaires entre les mains.

Milon étoit un homme d'expérience dans la Guerre, qui ramenoit tout à la force; il n'oublioit rien pour empêcher les Traités, ou pour les rompre; conseilloit de vaincre les difficultés, & si on ne pouvoit conquérir des Nations ennemies, d'assujettir en tout cas les alliées.

Autant qu'on en peut juger, voilà la maniere dont se gouvernoit *Pyrrhus*, tant par autrui que par lui-même. On pourroit dire en sa faveur, qu'il a eu à faire à des Nations puissantes, qui se trouvoient plus de ressource que lui; on pourroit dire qu'il gaignoit les Combats par sa Vertu, mais qu'un foible & petit Etat
com-

comme le sien , ne lui donnoit pas les moyens de pouffer à bout une longue Guerre. Quoiqu'il en soit , à le regarder par les qualités de sa Personne , & par ses Actions , ç'a été un Prince admirable qui ne cede à pas un de l'Antiquité. A considérer en gros le succès des Dessesins , & la fin des Affaires , il paroîtra souvent mal-habile , & perdra beaucoup de sa Réputation. En effet , il occupa la *Macedoine* , & en fut chassé ; il eut d'heureux commencemens en *Italie* , d'où il lui fallut sortir ; il se vit Maître de la *Sicile* , où il ne pût demeurer.

C H A P I T R E V I.

De la premiere Guerre de Carthage.

LA Guerre de *Pyrrhus* ouvrit l'Esprit aux *Romains* , & leur inspira des sentimens qui ne les avoient pas touchés encore. A la verité , ils y entrèrent grossiers & présomptueux , avec beaucoup de témérité & d'ignorance ; mais ils eurent une grande Vertu à la soutenir : & comme ils virent toutes choses nouvelles avec un Ennemi qui avoit tant d'expérience ,

ils devinrent fans doute plus industrieux & plus éclairés qu'ils n'étoient auparavant. Ils trouverent l'invention de se garantir des Elephans , qui avoient mis le defordre dans les Légions au premier Combat ; ils apprirent à éviter les Plaines , & chercherent des lieux avantageux contre une Cavalerie qu'ils avoient méprisée mal-à-propos. Ils apprirent ensuite à former leur Camp sur celui de *Pyrrhus*, après avoir admiré l'ordre & la distinction des Troupes, qui campoient chez eux en confusion. Pour les choses qui sont purement de l'Esprit, quoique la Harangue du vieil *Appius* eût fait chasser de Rome *Cinéas*, l'éloquence de *Cinéas* n'avoit pas laissé de plaire, & sa dextérité avoit été agréable.

Les Présens offerts, bien que refusés, donnerent cependant une secrète Vénération pour ceux qui les pouvoient faire ; & *Curius* si fort honoré pour sa Vertu désintéressée, le fut encore davantage quand il leur fit voir dans son Triomphe, de l'Or, de l'Argent, des Tableaux & des Statuës. On connut alors qu'il y avoit des choses plus excellentes ailleurs qu'en *Italie*.

Ainsi des idées nouvelles firent, pour
ainsi

ainsi parler, de nouveaux Esprits : & le Peuple *Romain* touché d'une Magnificence inconnuë, perdit ces vieux sentimens, où l'habitude de la Pauvreté n'avoit pas moins de part que la Vertu.

La curiosité éveilla donc les Citoyens, les Cœurs même commencerent à sentir avec émotion, ce que les Yeux avoient commencé de voir avec plaisir ; & quand ces mouvemens se furent mieux expliqués, on fit paroître de veritables desirs pour les choses étrangères. Quelques Particuliers conserverent encore l'ancienne Contenance, comme il est arrivé depuis, & dans le tems de la République la plus corrompuë ; mais enfin il se forma une envie générale de passer la Mer pour s'établir en des lieux où *Pyrrhus* avoit sù trouver tant de Richesses. Voilà proprement d'où est venuë la premiere Guerre de *Carthage* ; le secours donné aux *Tarentins* en fut le prétexte, la conquête de la *Sicile* le veritable sujet.

Après avoir dit par quels mouvemens les *Romains* se porterent à cette Guerre, il faut faire voir en peu de mots quel étoit alors leur Génie. Leurs Qualités principales furent, à mon avis, le Courage & la Fermeté.

Entreprendre les choses les plus difficiles ; ne s'étonner d'aucun péril ; ne se rebuter d'aucune perte. En tout le reste, les *Carthaginois* avoient sur eux une supériorité extraordinaire, soit pour l'industrie, soit pour l'expérience de la Mer, soit pour les Richesses que leur donnoit le trafic de tout le Monde, quand les *Romains* naturellement assez pauvres, venoient de s'épuiser dans la Guerre de *Pyrrhus*.

A dire vrai, la Vertu de ceux-ci leur tenoit lieu de toutes choses. Un bon succès les animoit à la poursuite d'un plus grand, & un événement fâcheux ne faisoit que les irriter davantage. Il en arrivoit tout autrement dans les affaires des *Carthaginois*, qui devenoient nonchalans dans la bonne fortune, & s'abattoient aisément dans la mauvaise. Outre le différent naturel de ces deux Peuples, la diverse constitution des Républiques y contribuoit beaucoup. *Carthage* étant établie sur le Commerce, & *Rome* fondée sur les Armes ; la première employoit des Etrangers pour ses Guerres, & les Citoyens pour son Trafic ; l'autre se faisoit des Citoyens de tout le monde, & de ses Citoyens des Soldats. Les *Romains* ne res-
pi-

piroient que la Guerre , même ceux qui n'y alloient pas , pour y avoir été autrefois , ou pour y devoir aller un jour.

A *Carthage* on demandoit toujours la Paix au moindre mal dont on étoit menacé ; tant pour se défaire des Etrangers, que pour retourner au Commerce. On y peut ajoûter encore cette difference, que les *Carthaginois* n'ont rien fait de grand, que par la vertu des Particuliers, au lieu que le Peuple *Romain* a souvent rétabli par sa fermeté ce qu'avoit perdu l'imprudence , ou la lâcheté de ses Généraux. Toutes ces choses considérées, il ne faut pas s'étonner que les *Romains* soient demeurés victorieux ; car ils avoient les Qualités principales qui rendent un Peuple Maître de l'autre.

Comme l'idée des Richesses avoit donné aux *Romains* l'envie de conquérir la *Sicile* ; la conquête de la *Sicile* leur donna envie de jouir des Richesses qu'ils s'étoient données. La Paix avec les *Carthaginois* après une si rude Guerre, inspira l'esprit du repos, & le repos fit naître le goût des Voluptés. Ce fut là que les *Romains* introduisirent les premières Pièces de Théâtre , & là qu'on vit chez eux

les premières Magnificences. On commença d'avoir de la curiosité pour les Spectacles, & du soin pour les Plaisirs.

Les Procès, quoi qu'ennemis de la joye, ne laisserent pas de s'augmenter; chacun ayant recours à la Justice publique, à mesure que celle des Particuliers se corrompoit.

L'Intemperance amena de nouvelles Maladies; & les Médecins furent établis pour guerir des maux dont la Contenance avoit garanti les *Romains* auparavant.

L'Avarice fit faire de petites Guerres; la foiblesse fit appréhender les grandes. Que si la nécessité obligea d'en entreprendre quelqu'une, on la commença avec chagrin, & on la finit avec joye.

On demandoit aux *Carthaginois* de l'Argent qu'ils ne devoient point, quand ils étoient occupés avec leurs Rebelles; & on eut toutes les précautions du monde, pour ne rompre pas avec eux, quand leurs affaires furent un peu raccommodées.

Ainsi c'étoit tantôt des Injures, tantôt des considérations, toujours de la mauvaise volonté ou de la crainte; & certes on peut dire que les *Romains* ne furent
vivre

vivre ni en Amis, ni en Ennemis : car ils offensoient les *Carthaginois*, & les laissoient rétablir, donnant assez de sujet pour une nouvelle Guerre, où ils appréhendoient de tomber sur toutes choses.

Une Conduite si incertaine, se changea en une vraye Nonchalance ; & ils laisserent périr les *Sagontins* avec tant de honte, que leurs Ambassadeurs en furent indignement traités chez les *Espagnols* & chez les *Gaslois*, après la ruine de ce miserable Peuple. Le mépris des Nations, dont ils furent piqués, les tira de cet assoupissement ; & la descente d'*Annibal* en *Italie* réveilla leur ancienne vigueur. Ils firent la Guerre quelque tems avec beaucoup d'incapacité & un grand courage ; quelque tems avec plus de suffisance & moins de résolution. Enfin, la Bataille de *Cannes* perduë leur fit retrouver leur Vertu, & en excita, pour mieux dire, une nouvelle qui les éleva encore au dessus d'eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

De la seconde Guerre Punique.

POUR voir la République dans toute l'étendue de sa Vertu, il faut la considérer dans la seconde Guerre de *Carthage*. Elle a eu auparavant plus d'austérité; elle a eu depuis plus de grandeur; jamais un Mérite si véritable. Aux autres extrémités où elle s'est trouvée, elle a dû son salut à la hardiesse, à la valeur, à la capacité de quelque Citoyen. Peut-être que sans *Brutus*, il n'y auroit pas eu même de République. Si *Manlius* n'eût défendu le Capitole; si *Camille* ne fût venu le secourir, les *Romains* à peine libres, tomboient sous la servitude des *Gaulois*.

Mais ici le Peuple *Romain* a soutenu le Peuple *Romain*; ici le Génie universel de la Nation a conservé la Nation; ici le bon Ordre, la Fermeté, la Conspiration générale au Bien public, ont sauvé *Rome*, quand elle se perdoit par les fautes & les imprudences de ses Généraux.

Après la Bataille de *Cannes*, où tout autre Etat eût succombé à sa mauvaise

For-

Fortune , il n'y eut pas un mouvement de foiblesse parmi le Peuple , pas une pensée qui n'allât au Bien de la République. Tous les ordres , tous les rangs , toutes les conditions s'épuisèrent volontairement ; les *Romains* apportoitent avec plaisir ce qu'ils avoient de plus précieux , & gardoient à regret ce qu'ils étoient obligés de se laisser pour le simple usage. L'honneur étoit à retenir le moins , la honte à garder le plus dans leurs Maisons. Lorsqu'il s'agissoit de créer les Magistrats , la Jeunesse , ordinairement prévenue d'elle-même , consultoit avec docilité la Sagesse des plus Vieux , pour donner ses suffrages plus sainement.

Les vieux Soldats venant à manquer , on donnoit la Liberté aux Esclaves pour en faire de nouveaux ; & ces Esclaves devenus *Romains* , s'animoient du même Esprit de leurs Maîtres , pour défendre une même Liberté. Mais voici une grandeur de Courage qui passe toutes les autres Qualités , quelque belles qu'elles puissent être. Il arrive quelquefois dans un danger éminent , qu'on voit prendre de bonnes Résolutions aux moins Sages ; il arrive que les plus intéressés contribuent largement pour le Bien public , quand

par un autre intérêt , ils craignent de se perdre avec le Public eux-mêmes. Il n'est peut-être jamais arrivé qu'on ait songé au dehors comme au dedans, en des extrémités si pressantes ; & je ne trouve rien de si admirable dans les *Romains*, que de leur voir envoyer des troupes en *Sicile* & en *Espagne*, avec le même soin qu'ils en envoioient contre *Annibal*.

Accablés de tant de pertes , épuisés d'Hommes & d'Argent , ils partagerent leurs dernières Ressources entre la défense de *Rome*, & le maintien de leurs Conquêtes. Un Peuple si magnanime aimoit autant périr que déchoir, & tenoit pour une chose indifferente de n'être plus, quand il ne seroit pas le Maître des autres.

Quoi qu'il soit toujours avantageux de se conserver , je compte néanmoins entre les principaux avantages des *Romains*, d'avoir dû leur Salut à leur Fermeté & à la grandeur de leur Courage. Ce leur fut encore un bonheur d'avoir changé de Génie depuis la Guerre de *Pyrrhus* ; d'avoir quitté ce Desintéressement si extraordinaire , & cette Pauvreté ambitieuse dont j'ai parlé ; autrement on n'eût pas trouvé dans *Rome* les moyens de la soutenir.

Il falloit que les Citoyens eussent du Bien comme du zele pour aider la République. Si elle n'avoit pû secourir ses Alliés , elle en eût été abandonnée. Le Discours du Consul qui pensoit donner de la compassion aux Députés de *Caponé*, n'excita que leur infidélité. Le Sénat beaucoup plus sage , prit une conduite toute differente , il envoya des Hommes & des Vivres aux Alliés , qui en eurent besoin ; & de tout le secours que vinrent offrir ceux de *Naples*, on n'accepta que des Bleds pour de l'Argent.

Mais avec tant de Fermeté & de Bon-sens , il n'y avoit plus de République *Romaine* , si *Carthage* eût fait pour la ruiner la moindre des choses que fit *Rome* pour son Salut. Tandis qu'on remercioit un Consul qui avoit fui * , de n'avoir pas desespéré de la République , on accusoit à *Carthage* *Annibal* victorieux. *Hannon* ne lui pouvoit pardonner les Avantages d'une Guerre qu'il avoit déconseillée : plus jaloux de l'honneur de ses Sentimens, que du Bien de l'Etat ; plus ennemi du Général

L 7

des

* Terentius Varro , qui donna la Bataille de Cannes malgré son Colleague L. Æmil. Paulus , & la perdit.

des *Carthaginois*, que des *Romains*, il n'oublioit rien pour empêcher les Succès qu'on pouvoit avoir, ou pour ruïner ceux qu'on avoit eus. On eût pris *Hannore* pour un Allié du Peuple *Romain*, qui regardoit *Annibal* comme l'Ennemi commun. Quand celui-ci envoyoit demander des Hommes & de l'Argent pour le maintien de l'Armée, *Que demanderoit-il*, disoit Hannon, *s'il avoit perdu la Bataille? Non non, Messieurs, ou c'est un Imposteur qui nous amuse par de fausses Nouvelles, ou un Voleur public qui s'approprie les Dépoüilles des Romains & les Avantages de la Guerre.* Ces oppositions troubloient du moins les Secours, quand elles ne pouvoient en empêcher la résolution. On exécutoit lentement ce qui avoit été résolu avec peine. Le Secours enfin préparé demouroit longtems à partir; s'il étoit en chemin, on envoyoit ordre de l'arrêter en *Espagne*, au lieu de le faire passer en *Italie*. Il n'arrivoit donc quasi jamais; & lors qu'il venoit joindre *Annibal*, ce qui étoit un miracle, *Annibal* ne le recevoit que foible, ruïné & hors de faison.

Ce Général étoit presque toujours sans Vivres & sans Argent, réduit à la nécessité-

cessité d'être éternellement heureux dans la Guerre ; nulle ressource au premier mauvais succès, & beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvoit pas de quoi entretenir diverses Nations qui suivoient plutôt sa Personne, qu'elles ne dépendoient de sa République.

Pour contenir tant de Peuples différens, il ajoûtoit à sa naturelle Sévérité une Cruauté concertée, qui le faisoit redouter des uns, tandis que sa Vertu le faisoit révéler des autres. A la vérité, il ne se faisoit pas grande violence ; mais étant naturellement un peu cruel, il se trouvoit dans une condition où il lui étoit nécessaire de l'être. Cependant ses intérêts régloient quelquefois sa cruauté, & lui donnoient même de la Clémence ; car il favoit être doux & clément pour le bien de ses affaires, & le Dessein l'emportoit toujourn sur le Naturel.

Il faisoit la guerre aux *Romains* avec toute sorte de rigueur, & traitoit leurs Alliés avec beaucoup de douceur & de courtoisie ; cherchant à ruiner ceux là tout-à-fait, & à détacher ceux-ci de leur Alliance. Procédé bien différent de celui de *Pyrrhus*, qui gardoit toutes ses civilités pour les *Romains*, & les mauvais traitemens pour ses Alliés. Quand

Quand je songe qu'*Annibal* est parti d'*Espagne*, où il n'avoit rien de fort assuré; qu'il a traversé les *Gaules*, qu'on devoit compter pour ennemies; qu'il a passé les *Alpes* pour faire la guerre aux *Romains*, qui venoient de chasser les *Carthaginois* de la *Sicile*. Quand je songe qu'il n'avoit en *Italie* ni Places, ni Magasins, ni Secours assuré, ni la moindre espérance de Retraite; je me trouve étonné de la hardiesse de son Dessein. Mais lors que je considere sa Valeur & sa Conduite, je n'admire plus qu'*Annibal*, & le tiens encore au dessus de l'entreprise.

Les *François* admirent particulièrement la Guerre des *Gaules*, & par la réputation de *César*, & parce que s'étant faite en leur Pays, elle les touche d'une idée plus vive que les autres. Cependant à en juger sainement, elle n'approche en rien de ce qu'a fait *Annibal* en *Italie*. Si *César* avoit trouvé parmi les *Gaulois* l'union & la fermeté que trouva celui-ci parmi les *Romains*, il n'eût fait sur eux que de médiocres Conquêtes, car il faut avouer qu'*Annibal* rencontra d'étranges Difficultés, sans compter celles qu'il portoit lui-même. Le seul avantage, sur lequel il pouvoit raisonnablement se fonder, étoit
la

la bonté de ses Troupes , & sa propre suffisance.

Il est certain que les *Romains* avoient pris une grande supériorité sur les *Carthaginois* dans la Guerre de *Sicile* : mais la Paix leur ayant fait licencier leur Armée , ils perdoient insensiblement leur vigueur , tandis que leurs Ennemis occupés en *Espagne* & en *Afrique* , mettoient en usage leur valeur , & aqueroient de l'expérience.

Ce fut donc avec un vieux Corps qu'*Annibal* vint attaquer l'*Italie* , & avec une vieille Réputation , plus qu'avec de vieilles Troupes , que les *Romains* se virent obligés de la défendre. Pour les Généraux des *Romains* , c'étoient des hommes de grand Courage , qui eussent crû faire tort à la gloire de leur République , s'ils n'avoient donné la Bataille aussi-tôt que les Ennemis se présentoient.

Annibal se fit une étude particuliere d'en connoître le Génie , & n'observoit rien tant que l'humeur & la conduite de chaque Consul qui lui étoit opposé. Ce fut en irritant l'humeur fougueuse de *Sempronius* , qu'il fût l'attirer au Combat , & gagner sur lui la Bataille de *Trébie*. La dé-

défaite de *Trasiméne* est dûë à un artifice quasi tout pareil.

Connoissant l'Esprit superbe de *Flaminius*, il brûloit à ses yeux les Villages de ses Alliés, & incitoit si à propos sa Témérité naturelle, que le Consul prit non seulement la résolution de combattre mal-à-propos, mais il s'engagea en certains Détroits où il perdit malheureusement son Armée avec la vie. Comme *Fabius* eut une maniere d'agir toute contraire, la conduite d'*Annibal* fut aussi toute différente.

Après la Journée de *Trasiméne*, le Peuple Romain créa un Dictateur & un Général de la Cavalerie. Le Dictateur étoit *Quintus Fabius* homme sage, & un peu lent; qui mettoit la seule esperance du salut dans les Précautions, d'où peut naître la sûreté. En l'état où étoient les choses, il croyoit qu'il n'y avoit point de différence entre combattre & perdre un Combat; de sorte qu'il ne songeoit qu'à rassûrer l'Armée, & perdant l'esperance de pouvoir vaincre, il croyoit agir assez sagement & assez faire, que de s'empêcher d'être vaincu.

Marcus Minutius fut le Général de la Cavalerie; violent, précipité, vain en dis-

discours, aussi audacieux par son ignorance que par son courage. Celui-ci mettoit l'intérêt de l'Etat dans la Réputation des Affaires, & pensoit que la République ne pourroit subsister, si elle n'effaçoit la honte des Défaites passées par quelque chose de glorieux. Il vouloit de la Hauteur où il falloit de la Sagesse, de la Gloire où il étoit question du Salut.

Annibal ne fut pas longtems sans connoître ces différentes Humeurs par le rapport qu'on lui en fit, & par ses propres observations ; car il présenta la Bataille plusieurs jours de suite à *Fabius*, qui bien loin de l'accepter, ne laissoit pas sortir un seul homme de son Camp. *Minutius* au contraire prenoit pour autant d'affronts les bravades artificieuses des Ennemis, & faisoit passer le Dictateur pour un homme foible, ou insensible à la honte des *Romains*.

Annibal averti de ces Discours, tâchoit d'augmenter l'opinion de crainte & de foiblesse qu'on attribuoit à *Fabius*. Il brûloit devant lui le plus beau Pays d'*Italie*, pour l'attirer au Combat, ce qu'il ne pût faire ; ou du moins pour le décrier, en quoi il ne manqua pas de réüssir. Il fit soupçonner même qu'il y avoit de l'intel-

telligence entre eux, conservant ses Terres seules avec grand soin dans la désolation générale de la Campagne.

Ce n'est encore qu'une partie de ses Artifices. Tandis qu'il travailloit à ruiner la Réputation de *Fabius* qui lui faisoit de la peine, il n'oublioit rien pour en donner à *Minutius*, auquel il souhaitoit le Commandement, ou du moins une grande autorité dans l'Armée. Tantôt il faisoit semblant de l'appréhender, quand il témoignoit toute sorte de mépris pour l'autre. Quelquefois après s'être engagé en quelque léger Combat avec lui, il se retiroit le premier, & lui laissoit prendre une petite supériorité qui augmentoit son Crédit parmi les *Romains*, & le préparoit à se perdre par une téméraire confiance. Enfin il sût employer tant d'artifice à décrier le Dictateur, & à faire estimer le Général de la Cavalerie, que le Commandement fut partagé, & les Troupes réparées; ce qui ne s'étoit jamais fait auparavant. Vous diriez que *Rome* agissoit par l'Esprit de son Ennemi; car dans la vérité, ce Décret si extraordinaire étoit un pur effet de ses machines & de ses desseins.

Alors la vanité de *Minutius* n'eut plus
de

de bornes ; il méprisoit avec une égale imprudence *Fabius* & *Annibal*, ne parlant rien moins que de chasser lui seul tous les Etrangers d'*Italie*. Il voulut donc avoir son Camp séparé, dont *Annibal* ne se fut pas si-tôt appercû, qu'il en approcha le sien ; & sans m'amuser à décrire le détail de toutes les actions, *Minutius* se laissa engager dans un Combat où il fut défait.

C'est ainsi que se comportoit *Annibal* durant la Dictature de *Fabius*, & il se comporta quasi de la même sorte avec les Consuls qui donnerent la Bataille de *Cannes*. Il est vrai qu'il n'eut pas besoin d'une conduite si délicate. La Sageffe de *Paulus* l'incommoda moins, que n'avoit fait celle de *Fabius* ; & l'ignorance présumptueuse de *Térentius*, le précipitoit assez de lui-même à sa ruine.

On s'étonnera peut-être que je me sois si fort étendu sur une affaire qui aboutit à la simple Défaite de *Minutius*, & que je ne parle qu'en passant de cette grande & fameuse Bataille de *Cannes* : mais je cherche moins à décrire les Combats qu'à faire connoître les Génies. Et comme les habiles gens ont plus de plaisir à considérer *César* dans la guerre de *Pétréius* &
d'A-

d'*Africanus* , que dans les plus éclatantes de ses actions ; j'ai crû qu'on devoit observer plus curieusement *Annibal* dans une affaire toute de conduite . que dans ce grand & heureux succès que l'imprudence de *Térentius* lui fit avoir sans beaucoup de peine.

Il faut avoüer pourtant que jamais Bataille ne fut gagnée si pleinement ; & ce jour-là , pour ainsi dire , étoit le dernier des *Romains* , si *Annibal* n'eût mieux aimé jouir des commodités de la Victoire , que d'en poursuivre les avantages.

Celui qui avoit fait faire tant de fautes aux autres , se ressent ici de la foiblesse de la condition humaine , & ne peut s'empêcher de faillir lui-même. Il s'étoit montré invincible aux plus grandes difficultés ; mais il ne peut résister à la douceur de sa bonne Fortune , & se laisse aller au repos , quand un peu d'action le mettoit en état de se reposer toute sa vie.

Si vous en cherchez la raison , c'est que tout est fini dans les Hommes ; la Patience , le Courage , la Fermeté s'épuisent en nous.

Annibal ne peut plus souffrir , parce qu'il

qu'il a trop souffert ; & sa Vertu consumée se trouve sans ressource au milieu de la Victoire. Le souvenir des Difficultés passées , lui fait envisager des Difficultés nouvelles ; son Esprit qui devoit être plein de confiance, & quasi de certitude, se tourne à la crainte de l'avenir : il considère quand il faut oser ; il consulte quand il faut agir ; il se dit des raisons pour les *Romains*, quand il faut mettre en exécution les siennes.

Comme les Fautes des Grands-hommes ont toujours des sujets apparens, *Annibal* ne laissoit pas de se représenter des choses fort spécieuses. " Que son Armée invincible à la campagne, n'étoit nullement propre pour les Sieges, ayant peu de bonne Infanterie, point de Machines, point d'Argent, point de Subsistance réglée ; Que par ces mêmes défauts il avoit attaqué *Spolete* inutilement après le succès de *Trasiméne*, tout victorieux qu'il étoit ; Qu'un peu avant la Bataille de *Cannes*, il avoit été contraint de lever le Siège d'une petite Ville sans nom & sans force ; Qu'assiéger *Rome* munie de toutes choses, c'étoit vouloir perdre la répu-

„ ta-

„ tation qu'on venoit d'aquerir, & faire
 „ périr une Armée qui seule le faisoit con-
 „ siderer ; Qu'il falloit donc laisser les
 „ *Romains* enfermés dans leurs Murailles,
 „ tomber insensiblement d'eux-mêmes,
 „ & cependant aller s'établir proche de
 „ la Mer, où l'on recevroit les secours
 „ de *Carthage* commodément ; & où il
 „ seroit aisé d'établir la plus considerable
 „ Puissance de l'*Italie* ” Voilà les raisons
 qu'accommodoit *Annibal* à la disposition
 où il se trouvoit, & qu'il n'eût pas goûtées dans ses premieres ardeurs.

En vain *Maharbal* lui promettoit à
 souper dans le *Capitole* ; ses Réflexions
 qui n'avoient que l'air de Sagesse, & u-
 ne fausse Raison, lui firent rejeter, com-
 me téméraire, une confiance si bien fon-
 dée. Il avoit suivi les conseils violens
 pour commencer la Guerre avec les *Ro-*
mains, & il est retenu par une fausse cir-
 conspection, quand il trouve l'heure de
 tout finir.

Il est certain que les Esprits trop fins
 comme étoit celui d'*Annibal*, se font des
 Difficultés dans les Entreprises ; & s'ar-
 rêtent eux-mêmes par des Obstacles qui
 viennent plus de leur Imagination que de
 la chose.

Il y a un point dans la Décadence des Etats, où leur ruine seroit inévitable, si on connoissoit la facilité qu'il y a de les détruire : mais pour n'avoir pas la vûë assez nette, ou le Courage assez grand, on se contente du moins quand on peut le plus, tournant en Prudence, ou la petitesse de son Esprit, ou le peu de grandeur de son Ame.

Dans ces Conjonctures on ne se sauve point par soi-même ; une vieille Réputation vous soutient dans l'Imagination de vos Ennemis ; quand les veritables Forces vous abandonnent. Ainsi *Annibal* se met devant les yeux une Puissance qui n'est plus. Il se fait un fantôme de Soldats morts & de Légions dissipées ; comme s'il avoit encore à combattre & à défaire ce qu'il a défait.

Et certes la Confusion n'eût pas été moindre à Rome après la Bataille de *Cannes*, qu'elle l'avoit été autrefois après la journée d'*Allie**. Mais au lieu d'ap-

Tom. I.

M

pro-

* Riviere à trois ou quatre lieues de Rome, près de laquelle les Romains furent défaits par les Gaulois. Ceux-ci se rendirent maîtres de la Ville, mais ils ne purent pas prendre de Capitole, où une partie de la Jeunesse s'étoit retirée. Voyez Tite Live, au V. Livre de la I. Décade.

procher d'une Ville où il eût porté l'épouvante, il s'en éloigna comme s'il eût voulu la rassûrer, & donner loisir aux Magistrats de pourvoir tranquillement à toutes choses. Il prit le parti d'attaquer des Alliés qui tomboient avec *Rome*, & qui se soutinrent par elle avec plus de facilité qu'elle ne se fût soutenue.

C'est là la premiere & la grande Faute d'*Annibal*, qui fut aussi la premiere ressource des *Romains*. La consternation passée, ceux-ci augmentèrent de courage en diminuant de forces: & les *Carthaginois* diminuèrent de vigueur en augmentant de puissance.

Que si l'on veut chercher les causes de tous leurs Malheurs, on en trouvera deux essentielles: la nonchalance de *Carthage* qui laissoit anéantir les bons succès faute de secours; & l'envie précipitée qu'eut *Annibal* de mettre fin aux travaux, avant que d'avoir fini la Guerre.

Après avoir goûté le repos, il ne fut pas long-tems sans vouloir goûter les Délices; & il en fut charmé d'autant plus aisément qu'elles lui avoient toujours été inconnues. Un homme qui fait mêler les Plaisirs, & les Affaires, n'en est jamais possédé; il les quitte, il les reprend quand
bon

bon lui semble ; & dans l'habitude qu'il en a formée, il trouve plutôt un délassement d'Esprit, qu'un charme dangereux qui puisse corrompre. Il n'en est pas ainsi de ces gens austères, qui par un changement d'Esprit viennent à goûter les Voluptés. Ils sont enchantés aussi-tôt de leurs douceurs, & n'ont plus que de l'aversion pour l'austérité de leur vie passée. La Nature en eux lassée d'incommodités & de peines, s'abandonne aux premiers Plaisirs qu'elle rencontre. Alors ce qui avoit paru vertueux se présente avec un air rude & difficile ; & l'Ame qui croit s'être détrompée d'une vieille Erreur, se complait en elle-même de son nouveau Goût pour les choses agréables.

C'est ce qui arriva proprement à *Annibal* & à son Armée, qui ne manquoit pas de l'imiter dans le relâchement, puisqu'elle l'avoit bien imité dans les fatigues.

Ce ne furent donc plus que Bains, que Festins, qu'Inclinations & Attachemens; il n'y eut plus de Discipline, ni par celui qui devoit donner les ordres, ni dans ceux qui devoient les exécuter. Quand il fallut se mettre en campagne, la Gloire & l'Interêt réveillèrent *Annibal*, qui

reprit sa première vigueur, & se retrouva lui-même; mais il ne retrouva plus la même Armée: il n'y avoit que de la mollesse & de la nonchalance; s'il falloit souffrir la moindre nécessité, on regrettoit l'abondance de *Capoué*. On songeoit aux Maîtresses lors qu'il falloit aller aux Ennemis; on languissoit des tendresses de l'Amour, quand il falloit de l'action & de la fierté pour les Combats. *Annibal* n'oublioit rien qui pût exciter les Courages; tantôt par le souvenir d'une Valeur qu'on avoit perduë, tantôt par la honte des reproches où l'on étoit insensible.

Cependant, les Généraux des *Romains* devenoient plus habiles tous les jours: les Légions prenoient l'ascendant sur des Troupes corrompuës; & il ne venoit de *Carthage* aucun secours qui pût r'animer une Armée si languissante. Mais plus *Annibal* trouvoit de vigueur parmi les Ennemis, moins il recevoit de services des siens; plus il prenoit sur lui-même. Et il n'est pas croyable avec quelle Vertu il se maintint en *Italie*, d'où les *Romains* ne l'ont fait sortir, qu'en obligeant les *Carthaginois* à l'en retirer. Ceux-ci défaits & chassés d'*Espagne*, battus & ruinés en *Afrique*, eurent recours à leur *Annibal*
pour

pour leur dernière ressource. Il obéit aux ordres de son Pays avec la même soumission qu'auroit pu avoir le moindre Citoyen; & il n'y fut pas si-tôt arrivé, qu'il en trouva les Affaires désespérées.

Scipion qui avoit vû les Calamités de sa République sous des Chefs malheureux, en commandoit alors les Armées dans les prospérités qu'il avoit fait naître. Pour *Annibal*, il n'avoit que le souvenir de sa bonne fortune, dont il avoit mal usé; mais il ne manquoit en rien pour soutenir la mauvaise. Le premier confiant de son naturel, & par le bonheur présent de ses Affaires, étoit à la tête d'une Armée qui ne doutoit pas de la Victoire: le second augmentoit une défiance naturelle par le méchant-état où il voyoit sa Patrie, & par la mauvaise opinion qu'il avoit de ses Soldats.

Ces différentes situations d'Esprit, firent offrir la Paix & la rejeter; après quoi l'on ne songea plus qu'à la Bataille. Le Jour qu'elle fut donnée, *Annibal* se surpassa lui-même, soit à prendre ses avantages, soit à disposer son Armée, soit à donner les ordres dans le Combat: mais enfin le Génie de *Rome* l'emporta sur celui de *Carthage*, & la défaite des

Carthaginois laissa pour jamais l'Empire aux *Romains*.

Quant au Général, il fut admiré de *Scipion*, qui au milieu de sa Gloire sembloit porter envie à la capacité du Vaincu ; & le Vaincu dont l'humeur étoit assez éloignée des vaines ostentations, crût toujours avoir quelque supériorité dans la Science de la Guerre : car discourant un jour des grands Capitaines avec *Scipion*, il mit *Alexandre* le premier, *Pyrrhus* le second, & lui-même le troisième, à quoi froidement *Scipion*, si vous n'aviez vaincu, dit-il, en quel rang vous seriez-vous mis ? Le premier de tous, reprit *Annibal*.

Il est certain qu'il avoit une merveilleuse capacité dans la Guerre, & ces Conquerans illustres qui ont laissé un si grand Nom à la Postérité, n'aprochoient pas de son industrie, & pour assembler & pour maintenir des Armées.

Alexandre passa en *Asie* avec des *Macedoniens* qui obéissoient à leur Roi ; s'il avoit peu d'argent & peu de vivres, les Batailles qu'il gaignoit le mettoient dans l'abondance de toutes choses : Une Ville prise ou renduë lui livroit les Trésors de *Darius*, qui devenoit nécessaire en son
pro-

propre Pays , à mesure qu'*Alexandre* en possédoit les Richesses. *Scipion* dont je viens de parler , fit la guerre en *Espagne* & en *Afrique* avec des Légions que la République avoit levées , & qu'elle faisoit subsister. *César* eut les mêmes commodités pour la Conquête des *Gaules* , & il se servit des forces & de l'argent de la République même pour l'affujettir.

Pour nôtre *Annibal* , il avoit joint à un petit Corps de *Carthaginois* plusieurs Nations qu'il sût lier toutes par lui-même , & dont il pût se faire obéir dans une éternelle Nécessité. Ce qui est encore plus extraordinaire , les Combats ne le mettoient guere plus à son aise ; il se trouvoit presque aussi embarrassé après le gain d'une Bataille qu'auparavant. Mais s'il a eu des talens que les autres n'avoient pas , aussi a-t-il fait une Faute où apparemment ils ne seroient pas tombés.

Alexandre étoit si éloigné de laisser les choses imparfaites , qu'il alloit toujours au delà , lors qu'elles étoient consommées. Il ne se contenta pas d'affujettir ce grand Empire de *Darius* jusqu'à la moindre Province ; son Ambition le porta aux *Indes* , quand il pouvoit accommo-

der la Gloire & le repos, ce qui est rare, & jouir paisiblement de ses Conquêtes. *Scipion* ne songea pas à se reposer qu'il n'eût réduit *Carthage*, & établi en *Afrique* les affaires des *Romains*. Et une des grandes louanges qu'on donne à *César*, c'est qu'il ne pensoit jamais avoir rien fait, tant qu'il lui restoit quelque chose à faire :

*Nil actum credens, dum quid superesset
agendum* *.

Quand je songe à la faute d'*Annibal*, il me vient aussi-tôt dans l'Esprit qu'on ne considère pas assez l'importance d'une bonne Résolution dans les grandes choses. Aller à *Rome* après la Bataille de *Cannes*, fait la destruction de cette Ville, & la grandeur de *Carthage*; n'y pas aller, produit avec le tems la ruine des *Carthaginois*, & l'Empire des *Romains*.

J'ai vû prendre une Résolution, qui causoit la perte d'un grand Etat, si elle eût été suivie. J'en vis prendre une contraire le même jour, par un heureux changement, qui fut son Salut; mais elle

* *Lucan. Pharsal. Lib. II.*

le donna moins de réputation à l'Auteur d'un si bon conseil, que n'auroit fait la défaite de cinq cens Chevaux, ou la prise d'une Ville peu importante *. Ces derniers Evenemens frappent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le Bon-sens n'est admiré quasi de personne, pour n'être connu que par des réflexions que peu de gens savent faire. Revenons à nôtre *Annibal*.

Si le métier de la Guerre, tout éclatant qu'il est, méritoit seul de la considération, je ne voi personne chez les Anciens qu'on pût raisonnablement lui préférer; mais celui qui le fait le mieux, n'est pas nécessairement le plus Grand-homme. La Beauté de l'Esprit, la Grandeur de l'Ame, la Magnanimité, le Desintéressement, la Justice, une Capa-

M 5

cité

* La Cour étant à Pontoise (en 1652.) & le Cardinal Mazarin considérant que Mr. le Prince n'en étoit pas éloigné; que Fuenaldagne s'avançoit avec vingt-cinq mille hommes, & le Duc de Lorraine avec douze mille; resolut de faire retirer le Roi en Bourgogne, ne le croyant pas en sûreté à Paris. Mr. de Turenne ne se trouva pas alors au Conseil; mais ayant appris cette Résolution, il s'y rendit incessamment, & dit aux Ministres que si le Roi quittoit Paris, il n'y rentreroit jamais, & qu'il falloit y vaincre ou perir. Cela obligea le Conseil de changer d'avis.

cité qui s'étend à tout, font la meilleure partie du mérite de ces Grand-hommes.

Savoir simplement tuër des gens ; être plus enterdu que les autres à desoler la Société, & à détruire la Nature ; c'est exceller dans une Science bien funeste. Il faut que l'application de cette Science soit juste, ou du moins honnête ; qu'elle se tourne au Bien même de ceux qu'elle assujettit, s'il est possible ; toûjours à l'interêt de son Pays, ou à la nécessité du sien propre. Quand elle devient l'emploi du Caprice, qu'elle sert au Déréglement & à la Fureur ; quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde ; alors il lui faut ôter cette Gloire qu'elle s'attribuë, & la rendre auffi honteuse qu'elle est injuste. Or il est certain qu'*Annibal* avoit peu de Vertus, & beaucoup de Vices ; l'Infidélité, l'Avarice, une Cruauté souvent nécessaire, toûjours naturelle.

D'ailleurs on juge d'ordinaire par le succès, quoique disent les plus sages. Ayons toute la bonne Conduite qu'on peut avoir, si l'Evenement n'est pas heureux, la mauvaise fortune tient lieu de faute, & ne se justifie qu'auprès de fort peu

peu de gens. Ainsi, qu'*Annibal* ait mieux fait la guerre que les *Romains*; que ceux-ci soient demeurés victorieux par le bon ordre de leur République, & qu'il ait péri par le mauvais Gouvernement de la sienne; c'est la considération d'un petit nombre de personnes. Qu'il ait été défait par *Scipion*, & que la ruine de *Carthage* soit arrivée ensuite de sa Défaite, ç'a été une chose pleinement connue, d'où s'est formé le sentiment universel de tous les Peuples.

C H A P I T R E V I I I.

Du Génie des Romains vers la fin de la seconde Guerre de Carthage.

SUR la fin d'une si grande & si longue Guerre; il se forma un certain Esprit particulier inconnu jusqu'alors dans la République. Ce n'est pas qu'il n'y eût eu souvent des Séditions; le Sénat s'étoit porté plus d'une fois à l'oppression du Peuple, & le Peuple à beaucoup de violences contre le Sénat: mais on avoit agi dans ces occasions par un sentiment public; regardant

l'Autorité des uns comme une Tyrannie qui ruinoit la Liberté, & la Liberté des autres comme un dérèglement qui confondoit toutes choses.

Ici les Hommes commencerent à se regarder moins en commun qu'en particulier; les Liens de la Société qu'on avoit trouvés si doux, semblerent alors des Chaînes fâcheuses; & chacun dégoûté des Loix, voulut rentrer dans le premier droit de disposer de soi-même, de se laisser aller à son choix, & de suivre dans ce choix par les lumieres de son propre Esprit les mouvemens de sa Volonté.

Comme le dégoût de la Sujettion avoit fait rejeter les Rois, & avoit porté les Peuples à l'établissement de la Liberté; le dégoût de cette même Liberté qu'on avoit trouvé fâcheuse à soutenir, dispoit les Esprits à des attachemens particuliers qu'on se voulut faire.

L'amour de la Patrie, le zele du Bien-public s'étoient épuisés au fort de la Guerre contre *Annibal*, où l'affection & la vertu des Citoyens avoient été au delà de ce que la République en pouvoit attendre. On avoit donné son Bien & son Sang pour le Public, qui n'étoit pas encore en état de faire trouver aucune dou-
ceur

neur aux Particuliers , la dureté même du Sénat avoit augmenté celle des Loix en quelques occasions ; & la rigueur qu'on avoit tenuë aux Prisonniers de la Bataille de *Cannes* , avoit touché tout le monde : mais on avoit souffert patiemment dans un tems où l'on croyoit endurer tout par un intérêt commun. Sitôt qu'on eut moins à craindre , on crut que la nécessité de souffrir étoit finie ; & chacun ayant perdu la docilité & la patience avant la fin de ses maux , on supportoit avec peine ce qu'on s'imaginait endurer sans besoin par la seule volonté des Magistrats.

C'est ainsi que se formerent les premiers dégoûts ; d'où il arriva que les Hommes revenus de la République à eux-mêmes , cherchoient de nouveaux engagements dans la Société , & regardoient parmi eux à choisir des Sujets qui méritassent leurs affections.

Dans cette disposition des Esprits , SCIPION se présenta aux *Romains* avec toutes les Qualités qui peuvent aquerir l'Estime & la Faveur des Hommes. Il

étoit de grande naissance ; & l'on voyoit également en lui la bonté & la beauté d'un excellent Naturel. Il avoit une grandeur de Courage admirable ; l'Humour douce & bienfaisante ; l'Esprit vehement en public pour inspirer sa hardiesse & sa confiance , poli & agréable dans les Conversations particulieres , pour le plaisir le plus délicat des amitiés ; l'Âme haute , mais réglée , plus sensible à la Gloire , qu'ambitieuse du Pouvoir ; cherchant moins à se distinguer par la Consideration de l'Autorité , ou par l'éclat de la Fortune , que par la difficulté des Entreprises & par le mérite des Actions. Ajoûtez à tant de choses , que des Succès heureux répondoient toujours à des Deseins élevés ; & pour ne laisser rien à desirer , il avoit persuadé les Peuples , qu'il n'entreprendoit rien sans le conseil , & n'agissoit jamais sans l'assistance des Dieux.

Il n'est pas étrange qu'un Homme comme celui que je dépeins , ait pû s'attirer des inclinations qu'on vouloit donner , & ait détaché les Esprits d'une République pour qui on avoit déjà quelque

que dégoût. Ainsi les volontés d'une Personne si vertueuse , furent préférées à des Loix qui n'avoient peut-être pas la même équité.

Quant à *Scipion* , il exerçoit toute forte d'humanité & de courtoisie , & quittant l'ancienne sévérité de la Discipline , il commandoit avec douceur à des Troupes qui obéissoient avec affection. Je sai bien qu'on attribué à sa facilité quelques séditions qui arriverent dans son Camp : mais si je l'ose dire , c'étoit un Malheur quasi nécessaire en ce tems-là. Ce fut un nouvel Esprit dans la République qui fit préjudice au Gouvernement : sans ce nouvel Esprit néanmoins toute la République étoit perdue , & *Scipion* seul se trouvoit capable de l'inspirer. Ce n'étoit pas assez de maintenir l'ordre parmi les Citoyens selon le génie de leurs Anciens Législateurs ; il falloit celui d'un Heros avec des Vertus moins sévères pour animer contre *Annibal* des Soldats tous abbatus , & leur donner la Confiance de pouvoir vaincre. Les Affaires de *Rome* étoient tellement desespérées , qu'il falloit des Qualités heroïques

& l'opinion des choses divines pour les sauver. Il est sûr que jamais Général des *Romains* n'avoit eû de si grandes Vertus, & n'avoit jamais si bien agi : jamais les Légions n'avoient eu tant d'ardeur à bien faire ; jamais la République n'avoit été si bien servie, mais par un autre Esprit que celui de la République.

Fabius & *Caton* * s'apperçurent de ce changement, & n'oublierent rien pour y apporter du remede. A la verité, ils y mêlerent le chagrin de leurs Passions ; & l'envie qu'ils portoient à ce Grand-homme, eut autant de part en leurs oppositions que la jalousie de la Liberté.

Ce qui est extraordinaire, c'est que le Corrupteur demeuroit Homme-de-bien parmi ceux qu'il corrompoit, & agissoit plus noblement que les personnes qui s'opposoient à la Corruption. En effet, il rapportoit tout à la République, dont il détachoit les autres, & n'avoit de crimes que celui de la servir avec les mêmes Qualités dont il eût pû la ruiner.

J'a-

* *Le Censeur.*

J'avoüe bien que dans les Maximes d'un Gouvernement si jaloux , on pouvoit prendre avec raison quelque allarme. Une Ame si élevée est crüe incapable de modération ; un desir de Gloire si passionnée se distingue mal-aisément de l'Ambition qui fait aspirer à la Puissance. Une confiance si peu commune n'est pas éloignée des entreprises extraordinaires. En un mot , les Vertus des Héros sont suspectes dans les Citoyens ; j'ose dire même que cette opinion de commerce avec les Dieux , si utile aux Législateurs pour la fondation des Etats , sembloit d'une périlleuse conséquence dans un Particulier pour une République établie.

Scipion fut donc malheureux de donner des apparences contraires à ses intentions ; ce qui servit de prétexte à la malice de ces Envieux , comme de fondement à la précaution des personnes alarmées.

Voilà aussi-tôt un Homme-de-bien suspect , & peu après un Innocent accusé. Il pouvoit répondre , il pouvoit se

justifier ; mais il y a une Innocence héroïque aussi bien qu'une Valeur, si on peut parler de la sorte : la sienne négligea les formes où sont assujettis les Innocens ordinaires ; & au lieu de répondre à ses Accusateurs, il fit rendre grâces aux Dieux de ses Victoires, quand on lui demandoit compte de ses Actions. Tout le Peuple le suivit au *Capitole*, à la honte de ceux qui le poursuivoient : Et pour mieux justifier la sincérité de ses intentions, & la netteté de sa Vertu, il donna ses ressentimens au Public, aimant mieux vivre loin de *Rome* par l'ingratitude de quelques Citoyens, que de s'en rendre le Maître par l'injustice d'une Usurpation. Tant de belles Qualités ont obligé *Tite Live* de faire son Héros de ce Grand-homme, & d'insinuer délicatement la préférence qu'il doit avoir sur tous les *Romains*.

S'il y en a eu qui ayent gagné plus de Combats, & pris un plus grand nombre de Villes, ils n'ont pas défait *Annibal*, ni réduit *Carthage* : S'ils ont sù commander aux autres comme lui, ils n'ont pas sù se commander à eux-mêmes, & se
pos-

posséder également dans l'agitation des affaires , & dans le repos d'une vie privée. Je laisse à disputer s'il a été le plus grand ; mais si j'ose dire ce que *Tite Live* n'a fait qu'insinuer ; à tout prendre, ç'a été celui qui a valu le mieux. Il a eu la Vertu des vieux *Romains*, mais cultivée & polie : il a eu la Science & la Capacité des derniers, sans aucun mélange de Corruption.

Il faut avouër pourtant que ses Actions ont été plus avantageuses à la République que ses Vertus. Le Peuple *Romain* les goûta trop ; & se détacha par elles des obligations du devoir pour suivre les engagements de la volonté.

L'Humanité de *Scipion* ne laissa pas de produire de méchans effets avec le tems. Elle apprit aux Généraux à vouloir se faire aimer : or comme les choses dégénèrent toujourns, un commandement agréable fut suivi d'une indigne complaisance ; & quand les Vertus manquoient, pour gagner l'estime & l'amitié , on employoit tous les moyens qui pouvoient corrompre. Voilà les suites fâcheuses de

cet Esprit particulier ; noble & glorieux dans ses commencemens : mais qui fit depuis les ambitieux & les avarés, les corrupteurs & les corrompus.

Je dirai encore que n'eut été le Charme des Vertus de *Scipion*, l'Esprit d'Égalité, fier & indocile comme il étoit chez les *Vieux Romains*, eût subsisté plus longtems ; un Citoyen se fût moins appliqué à un autre, & cette Application n'eût pas produit un Assujettissement insensible, qui mène à la ruine de la Liberté : mais sans le Charme de ces mêmes Vertus, les *Romains* ne seroient jamais sortis de l'Abattement où les avoit jettés la Crainte d'*Annibal* ; & les mêmes qui sont devenus depuis les Maîtres du Monde, auroient été peut-être assujettis aux *Carthaginois*.

Ces premiers dégoûts de la République, eurent au moins cela d'honnête, qu'on ne se détacha de l'amour des Loix, que pour s'affectionner aux Personnes vertueuses. Les *Romains* vinrent à regarder leurs Loix comme les sentimens de vieux Législateurs qui ne devoient pas régler
leur

ceur aux Particuliers ; la dureté même du Sénat avoit augmenté celle des Loix en quelques occasions ; & la rigueur qu'on avoit tenuë aux Prisonniers de la Bataille de *Cannes*, avoit touché tout le monde : mais on avoit souffert patiemment dans un tems où l'on croyoit endurer tout par un interêt commun. Si-tôt qu'on eut moins à craindre, on crut que la nécessité de souffrir étoit finie ; & chacun ayant perdu la docilité & la patience avant la fin de ses maux, on supportoit avec peine ce qu'on s'imaginoit endurer sans besoin par la seule volonté des Magistrats.

C'est ainsi proprement que se formerent les premiers dégoûts ; d'où il arriva que les Hommes revenus de la République à eux-mêmes, cherchoient de nouveaux engagements dans la Société, & regardoient parmi eux à choisir des Sujets qui méritassent leurs affections.

Dans cette disposition des Esprits, *Scipion* se présenta aux *Romains* avec toutes les Qualités qui peuvent aquerir l'Estime & la Faveur des Hommes. Il étoit de grande naissance ; & l'on voyoit également en lui la bonté & la beauté d'un excellent Naturel. Il avoit une grandeur de Courage admirable ; l'Humeur douce

& bienfaisante; l'Esprit vehement en public pour inspirer sa hardiesse & sa confiance, poli & agréable dans les Conversations particulieres, pour le plaisir des amitiés; l'Ame haute, mais réglée, plus sensible à la Gloire, qu'ambitieuse du Pouvoir; cherchant moins à se distinguer par l'Autorité, ou par l'éclat de la Fortune, que par la difficulté des Entreprises, & par le mérite des Actions. Ajoutez à tant de choses, que des Succès heureux répondoient toujours à des Dessesins élevés; & pour ne laisser rien à desirer, il avoit persuadé les Peuples, qu'il n'entreprendoit rien sans le conseil, & n'agissoit jamais sans l'assistance des Dieux.

Il n'est pas étrange qu'un Homme comme celui que je dépeins, ait pû s'attirer des inclinations qu'on vouloit donner, & ait détaché les Esprits d'une République pour qui on avoit déjà quelque dégoût. Ainsi les volontés d'une Personne si vertueuse, furent préférées à des Loix qui n'avoient peut-être pas la même équité.

Quant à *Scipion*, il exerçoit toute sorte d'humanité & de courtoisie; & quittant l'ancienne sévérité de la Discipline, il commandoit avec douceur à des Trou-
 pcs

pes qui obéissoient avec affection. D'ailleurs , jamais Général des *Romains* n'avoit eu tant de capacité ni si bien agi ; jamais les Légions n'avoient eu tant d'ardeur à bien faire ; jamais la République n'avoit été si bien servie , mais par un autre Esprit que celui de la République.

Fabius & Caton * s'apperçurent de ce mal , & n'oublierent rien pour y apporter du remede. A la verité, ils y mêlerent le chagrin de leurs Passions ; & l'envie qu'ils portoient à ce Grand-homme, eut autant de part en leurs oppositions que la jalousie de la Liberté.

Ce qui est extraordinaire, c'est que le Corrupteur demeuroit Homme-de-bien parmi ceux qu'il corrompoit, & agissoit plus noblement que les personnes qui s'opposoient à la Corruption. En effet , il rapportoit tout à la République , dont il détachoit les autres , & n'avoit de crimes que celui de la servir avec les mêmes Qualités dont il eût pû la ruiner.

J'avoüe bien que dans les Maximes d'un Gouvernement si jaloux, on pouvoit

* *Le Censeur.*

voit prendre avec raison quelque allarme. Une Ame si élevée est crüe incapable de modération ; un desir de Gloire si passionnée se distingue mal-aisément de l'Ambition qui fait aspirer à la Puissance. Une confiance si peu commune n'est pas éloignée des entreprises extraordinaires. En un mot , les Vertus des Héros sont suspectes dans les Citoyens ; j'ose dire même que cette opinion de commerce avec les Dieux , si utile aux Législateurs pour la fondation des Etats , sembloit d'une périlleuse conséquence dans un Particulier pour une République établie.

Scipion fut donc malheureux de donner des apparences contraires à ses intentions ; ce qui servit de prétexte à la malice de ses Envieux, comme de fondement à la précaution des personnes alarmées.

Voilà aussi-tôt un Homme-de-bien suspect, & peu après un Innocent accusé. Il pouvoit répondre, il pouvoit se justifier ; mais il y a une Innocence heroïque aussi bien qu'une Valeur, si on peut parler de la sorte : la sienne négligea les formes où sont assujettis les Innocens ordinaires ; & au lieu de répondre à ses Accusateurs, il fit rendre grâces aux Dieux
de

de ses Victoires, quand on lui demandoit compte de ses Actions. Tout le Peuple le suivit au *Capitole*, à la honte de ceux qui le poursuivoient: Et pour mieux justifier la sincérité de ses intentions, & la netteté de sa Vertu, il donna ses ressentimens au Public, aimant mieux vivre loin de *Rome* par l'ingratitude de quelques Citoyens, que de s'en rendre le Maître par l'injustice d'une Usurpation. Tant de belles Qualités ont obligé *Tite Live* à faire son Héros d'un si Grand-homme, & à lui donner une préférence délicate sur le reste des *Romains*.

S'il y en a eu qui ayent gagné plus de Combats, & pris un plus grand nombre de Villes, ils n'ont pas défait *Annibal*, ni réduit *Carthage*: Sils ont sũ commander aux autres comme lui, ils n'ont pas sũ se commander à eux-mêmes, & se posséder également dans l'agitation des affaires, & dans le repos d'une vie privée. Je laisse à disputer s'il a été le plus grand; mais si j'ose dire ce que *Tite Live* n'a fait qu'insinuer; à tout prendre, ç'a été celui qui a valu le mieux. Il a eu la Vertu des vieux *Romains*, mais cultivée & polie: il a eu la Science & la
Ca-

Capacité des derniers, fans aucun mélange de Corruption.

Il faut avouër pourtant que les Actions ont été plus avantageuses à la République que les Vertus. Le Peuple *Romain* le goûta trop; & se détacha des obligations du devoir pour suivre les engagemens de la volonté.

L'Humanité de *Scipion* ne laissa pas aussi de produire de méchans effets avec le tems, apprenant aux Généraux à se faire aimer. Comme les choses dégènerent toujourns, un commandement agréable fut suivi d'une indigne complaisance; & quand les Vertus manquoient pour gagner l'estime & l'amitié, on employoit tous les moyens qui pouvoient corrompre. Voilà les suites fâcheuses de cet Esprit particulier, noble & glorieux dans ses commencemens; mais qui fit depuis les ambitieux & les avars, les corrupteurs & les corrompus.

Ces premiers dégoûts de la République, eurent au moins cela d'honnête, qu'on ne se détacha de l'amour des Loix, que pour s'affectionner aux Personnes vertueuses. Les *Romains* vinrent à regarder leurs Loix comme les sentimens de vieux Législateurs qui ne devoient pas régler
leur

leur siècle ; & les sentimens de *Scipion* furent regardés comme des Loix vivantes & animées.

Pour *Scipion* , il tourna au service du Public toute cette considération qu'on avoit pour sa Personne ; mais voulant adoucir l'austérité du devoir par le charme de la Gloire , il y fut peut-être un peu plus sensible qu'il ne devoit ; à *Rome* particulièrement , où les Citoyens avoient paru criminels , quand ils s'étoient attirés une estime trop favorable.

Ce nouveau Génie qui succedoit au Bien public , anima les *Romains* assez longtems aux grandes choses , & les Esprits s'y portoient avec je ne sai quoi de vif & d'industriels , qu'ils n'avoient pas eu auparavant : car l'amour de la Patrie nous fait bien abandonner nos fortunes & nos vies mêmes pour son salut ; mais l'Ambition & le desir de la Gloire excitent beaucoup plus nôtre industrie , que cette première passion toujours belle & noble , mais rarement fine & ingénieuse.

C'est à ce Génie qu'on a dû la défaite d'*Annibal* , & la ruine de *Carthage* ; l'abaissement d'*Antiochus* ; la conquête ou l'assujettissement de tous les *Grecs* : d'où
l'on

l'on peut dire avec raison qu'il fut avantageux à la République pour sa Grandeur, mais préjudiciable pour sa Liberté.

Enfin, on s'en dégoûta comme on avoit fait de l'amour de la République. Cette Estime, cette Inclination si noble pour les hommes de Vertu, sembla ridicule à des gens qui ne voulurent considérer rien qu'eux-mêmes. L'Honneur commença de passer pour une chimère, la Gloire pour une vanité toute pure; & chacun se rendit bassément intéressé, pensant devenir judicieusement solide.

Or le Génie d'Interêt qui prit la place de celui de l'Honneur, agit diversement chez les *Romains*, selon la diversité des Esprits. Ceux qui eurent quelque chose de grand, voulurent aquerir du pouvoir: les Ames basses se contentèrent d'amasser du Bien par toutes sortes de voyes.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la Corruption entiere, il y eut un passage de l'Honneur à l'Interêt, où l'un & l'autre subsisterent dans la République, mais avec des égards differens. Il y avoit de l'Honnêteté en certaines choses, & de l'Infamie en d'autres.

Les

Les Esprits se corrompoient dans *Rome* aux affaires qui regardoient les Citoyens. L'Intégrité devenoit plus rare tous les jours : on ne connoissoit presque plus de Justice ; l'envie de s'enrichir étoit la maîtresse Passion , & les Personnes considérables mettoient leur industrie à s'approprier ce qui ne leur appartenoit pas. Mais on voyoit encore de la dignité en ce qui regardoit les Etrangers ; & les plus corrompus au dedans se montroient jaloux de la gloire du Nom *Romain* au dehors.

Rien n'étoit plus injuste que les Jugemens des Sénateurs ; rien de si sale que leur Avarice. Cependant le Sénat s'attachoit avec scrupule à la conservation de la Dignité , & jamais on n'apporta plus de soin pour empêcher que la majesté du Peuple *Romain* ne fût violée.

Ce Sénat d'ailleurs si intéressé & si corrompu avec ses Citoyens , opinoit avec la même hauteur qu'auroit pû avoir *Scipion* où il s'agissoit des Ennemis. Dans le tems d'une grande corruption , il ne pût souffrir le Traité honteux de *Mancinus* avec les *Numantins* * ; & ce misérable

* *Le Consul C. Hostilius Mancinus après avoir été*

ble Consul fut obligé de s'aller remettre entre leurs mains avec toute forte d'ignominie. *Graccus* qui avoit eu part à la Paix , étant Questeur dans l'Armée de *Mancinus* , tâcha de la soutenir inutilement ; son crédit n'y servit de rien ; son Eloquence y fut vainement employée.

Comme il est arrivé par *Graccus* une des plus importantes affaires de la République , & peut-être la source de toutes celles qui l'ont agitée depuis , il ne fera pas hors de propos de vous le faire connoître.

C'étoit un Homme fort considérable par sa Naissance , par les avantages du Corps , & par les qualités de l'Esprit ; d'un Génie opposé à celui du grand *Scipion* , dont *Cornelia* sa Mere étoit sortie ; plus ambitieux du Pouvoir , qu'animé du desir de la Gloire , si ce n'étoit de celle de l'Eloquence , nécessaire à Rome pour
se

défait plusieurs fois par les Numantins , se laissa renfermer dans son Camp avec une Armée de trente mille hommes , qu'il ne put sauver qu'en faisant un Traité avec les Ennemis , par lequel ses Soldats furent obligés de se dépouiller de toutes leurs Armes. Le Sénat en fut si indigné qu'il renvoya *Mancinus* pieds & poings liés aux Numantins , pour en faire ce qu'ils jugeroient à propos , mais ils ne voulurent point le recevoir. Voyez les Sommaires de Florus sur Tite Live, Liv. LV.

se donner du crédit. Il avoit l'Ame grande & haute; plus propre toutefois à embrasser des choses nouvelles, & à rappeler les vieilles, qu'à suivre solidement les établies. Son Intégrité ne pouvoit souffrir aucun intérêt d'argent pour lui-même : il est vrai qu'il ne procuroit guere celui des autres, sans y mêler la considération de quelque Desein : avec cela l'amour du Bien lui étoit assez naturelle; la haine du Mal encore davantage. Il avoit de la compassion pour les opprimés; plus d'animosité contre les oppresseurs : en sorte que la Passion prévalant sur la Vertu, il haïssoit insensiblement les personnes plus que les crimes.

Plusieurs grandes Qualités le faisoient admirer chez les *Romains* : il n'en avoit pas une dans la justesse où elle devoit être. Ses Engagemens le portoient plus loin qu'il n'avoit pensé : sa Fermeté se tournoit en quelque chose d'opiniâtre; & des Vertus qui pouvoient être utiles à la République, devenoient autant de talens avantageux pour les Factions.

Je ne voi ni délicatesse ni modération dans les jugemens qu'on en a laissés. Ceux qui ont tenu le parti du Sénat, l'ont fait passer pour un furieux; les parti-

tisans du Peuple pour un véritable protecteur de la Liberté. Il me paroît qu'il alloit au Bien, & qu'il haïssoit naturellement toute sorte d'Injustice; mais l'opposition mettoit en désordre ses bons mouvemens. Une affaire contestée l'aigrissant contre ceux qui lui résistoient, il poursuivoit par un Esprit de Faction, ce qu'il avoit commencé par un sentiment de Vertu. Voilà, ce me semble, quel étoit le Génie de *Graccus*, qui fût émouvoir le Peuple contre le Senat. Il faut voir en quelle disposition étoit le Peuple.

Après avoir rendu de grands services à l'Etat, le Peuple se trouvoit exposé à l'oppression des riches, & particulièrement à celle des Sénateurs; qui par autorité ou par d'autres méchantes voyes, tiroient la Commune de ses petites Possessions. Des injures continuelles avoient donc aliéné les Esprits de la Multitude; mais sans avoir encore de méchantes intentions, elle souffroit avec douleur la Tyrannie; & plus misérable que tumultueuse, attendoit plus qu'elle ne cherchoit, à sortir d'une condition infortunée.

J'ai crû devoir faire la peinture du Senat,

nat, de *Graccus* & du Peuple, avant que d'entrer en cette violente agitation que ressentit la République.

On concevra donc le Sénat injuste, corrompu, mais couvrant les Infamies au dedans par quelque Dignité aux affaires de dehors: On aura l'idée de *Graccus* comme d'une Personne qui avoit de grands talens, mais plus propre à ruiner tout-à-fait une République corrompue, qu'à la rétablir dans sa pureté par une sage Réformation. Pour le Peuple, il n'étoit pas mal affectonné; mais il ne favoit comment vivre dans sa misère, ni où s'occuper après la perte de ses Terres.

AVERTISSEMENT.

Monsieur de St. Evremond ayant résolu de passer en Hollande en 1665. laissa ses Papiers en garde à son bon Ami Mr. Waller; mais à son retour (en 1670.) il trouva que la plupart s'étoient perdus durant la grande Peste de Londres, & entr'autres les sept CHAPITRES suivans, avec l'affaire de *Graccus* contre le Sénat, qui manque à celui-ci. On n'a jamais pû les recouvrer, & Mr. de St. Evremond n'a pas voulu se donner la peine de les refaire: il ne nous en reste que les Sommaires. Les voici.

CHAPITRE IX.

LE Génie du Peuple Romain quand Jugurta s'empara du Royaume de Numidie. Sale intérêt pour le dehors, comme il étoit déjà pour le dedans. Infamie des premiers qui furent employés dans cette affaire. Génie de Scaurus.

CHAPITRE X.

Guerre conduite par Métellus. Son Caractère, celui de Jugurta. Orgueil de la Noblesse.

CHAPITRE XI.

Caractère de Marius : son arrogance. Génie du Peuple, & l'Esprit de faction contre le Sénat. Le Peuple supérieur au Sénat : sa Licence.

CHAPITRE XII.

Caractère de Sylla qui relève le Sénat, & opprime le Peuple. Quelque chose de Pompée, & de Sertorius.

CHAPITRE XIII.

Etat de Rome, & le Génie des Romains
dans

dans la Conspiration de Catilina. Son Caractère. Le Caractère de Clodius; & le Bannissement de Cicéron, avec son Caractère.

C H A P I T R E X I V.

Etat de Rome dans le partage du Gouvernement entre Pompée, César, & Crassus.

C H A P I T R E X V.

Les motifs de la Guerre civile entre Pompée & César. Leur Caractère: ce que le Sénat étoit à Pompée, & le Peuple à César. Les sentimens du premier touchant la République, & l'établissement de son pouvoir au delà de la Liberté. L'Esprit de César allant par degrés au dessein de la Domination.

C H A P I T R E X V I.

D'Auguste, de son Gouvernement, & de son Génie.

JE ne parlerai point des Commencemens de la Vie d'*Auguste*, ils ont été trop funestes: je prétens le considérer

depuis qu'il fut parvenu à l'Empire. Et à mon avis jamais Gouvernement n'a mérité de plus particulieres Observations que le sien.

Après la Tyrannie du Triumvirat, & la desolation qu'avoit apporté la Guerre civile, il voulût enfin gouverner par la Raison un Peuple assujetti par la force; & dégoûté d'une violence où l'avoit peut-être obligé la nécessité de ses affaires, il fût établir une heureuse Sujettion plus éloignée de la Servitude, que de l'ancienne Liberté.

Auguste n'étoit pas de ceux qui trouvent la beauté du Commandement dans la rigueur de l'Obéissance; qui n'ont de plaisir du service qu'on leur rend, que par la nécessité qu'ils en imposent.

Ce raffinement de Domination a été à un point de délicatesse sous quelque Empereur, qu'il n'étoit pas permis aux Sujets de vouloir ce qu'on vouloit d'eux. Une Disgrace que l'on recevoit sans peine, un Bannissement où l'on s'accommodoit avec facilité, une Soumission aisée en quoi que ce fût, faisoit le dégoût du Prince; pour obéir à son gré il falloit obéir malgré soi. Mais il falloit aussi être bien juste dans la répugnance; car celle
qui

qui osoit se produire avec éclat, excitoit le dépit & la colere : en sorte que les misérables *Romains* ne savoient où trouver un milieu trop délicat entre deux choses périlleuses.

Auguste a jugé tout autrement : il a crû que pour bien disposer des Hommes, il falloit gagner les Esprits, avant que d'exiger les Devoirs ; & il fut si heureux à les persuader de l'utilité de ses ordres, qu'ils songeoient moins à l'obligation qu'ils avoient de les suivre, qu'à l'avantage que l'on y trouvoit.

Un des plus grands soins qu'il eut toujours, fut de bien faire goûter aux *Romains* le bonheur du Gouvernement, & de leur rendre autant qu'il pût la Domination insensible. Il rejetta jusqu'aux Noms qui pouvoient déplaire, & sur toutes choses la qualité de DICTATEUR détestée dans *Sylla*, & odieuse en *César* même.

La plûpart des gens qui s'élevent, prennent de nouveaux Titres pour autoriser un nouveau Pouvoir ; il voulut cacher une puissance nouvelle sous des Noms connus, & des Dignités ordinaires. Il se fit appeller EMPEREUR de tems en tems, pour conserver son autori-

té sur les Légions ; il se fit créer *Tribun* pour disposer du Peuple, *Prince du Sénat* pour le gouverner : mais quand il réunit en sa Personne tant de pouvoirs differens, il se chargea aussi de divers soins , & il devint l'Homme des Armées , du Peuple & du Sénat , quand il s'en rendit le Maître ; encore n'usa-t-il de son pouvoir que pour ôter la confusion qui s'étoit glissée en toutes choses. Il remit le Peuple dans ses droits , & ne retrancha que les brigues aux Elections des Magistrats : il rendit au Sénat son ancienne splendeur , après en avoir banni la corruption ; car il se contenta d'une Puissance tempérée, qui ne lui laissoit pas la liberté de faire le mal : mais il la voulut absoluë quand il s'agit d'imposer aux autres la nécessité de bien faire.

Ainsi le Peuple ne fut moins libre que pour être moins séditieux : le Sénat ne fut moins puissant que pour être moins injuste. La Liberté ne perdit que les maux qu'elle peut causer , rien du bonheur qu'elle peut produire.

Après avoir établi un si bon Ordre, il se trouva agité de différentes pensées, & consulta longtems en lui-même, s'il devoit garder l'Empire, ou rendre au Peuple

ple sa première Liberté. Les Exemples de *Sylla* & de *César*, quoi que différens, faisoient une impression égale en faveur de ce dernier sentiment. Il confideroit que *Sylla* qui avoit quitté volontairement la Dictature, avoit eu une Mort paisible au milieu de ses Ennemis; & que *César* pour l'avoir gardée, avoit été assassiné par ses meilleurs Amis, qui en faisoient gloire.

Je sai que ces matieres-ci ne souffrent guère les Vers, mais on peut alleguer ceux de CORNEILLE sur les *Romains*, puisqu'il les fait mieux parler qu'ils ne parlent eux-mêmes :

*Sylla m'a précédé dans ce Pouvoir suprême ,
Le grand César mon Pere en a joui de même ,
D'un œuil si différent tous deux l'ont regardé
Que l'un s'en est démis , & l'autre l'a gardé.
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tran-
quille ,
Comme un bon Citoyen dans le sein de sa Ville ;
L'autre tout débonnaire, au milieu du Sénat,
A vû trancher ses jours par un Assassinat *.*

Combattu d'une incertitude si fâcheu-

N 4

se,

* CINNA Act. II. Sc. I.

se, il découvrit l'agitation de son ame à ses deux Amis principaux, *Agrippa* & *Mécénas*. *Agrippa* qui lui avoit aquis l'Empire par sa valeur, lui conseilla par modération de le quitter; si ce n'est peut-être qu'il ait eu des fins plus cachées, & que pour se trouver plus grand homme de Guerre que n'étoit *Auguste*, il ait attendu les principaux Emplois de la République, quand elle seroit rétablie.

Pour *Mécénas* qui n'avoit eu aucune part aux Victoires, il lui conseilla de retenir ce qu'elles lui avoient donné. Ce ne fut pas sans faire entrer dans ses raisons la considération du Public, qui ne pouvoit plus, disoit-il, se passer d'*Auguste*. Mais quoique cela pût être en quelque sorte, il suivit en effet son inclination pour la personne du Prince, & ses propres intérêts.

Mécénas étoit Homme-de-bien; de ces Gens-de-bien néanmoins doux, tendres, plus sensibles aux agrémens de la Vie, que touchés de ces fortes Vertus qu'on estimoit dans la République. Il étoit spirituel, mais voluptueux, voyant toutes choses avec beaucoup de lumière, & en jugeant sainement; mais plus capable de les conseiller que de les faire.

Ainsi

Ainsi se trouvant foible , paresseux , & purement homme de Cabinet , il esperoit de sa délicatesse avec un Empereur délicat , ce qu'il ne pouvoit attendre du Peuple *Romain* , où il eût fallu se pousser par ses propres moyens , & agir fortement par lui-même.

Pour revenir des Personnes à la chose ; l'Empire fut retenu par son conseil : & la résolution de le garder étant prise , *Auguste* ne laissa pas d'offrir au Sénat de s'en démettre.

Quelques-uns en furent touchés comme d'une grande Modération ; plusieurs reconnurent la simple honnêteté de l'Offre ; mais tous s'accorderent véritablement en ce point de refuser l'ancienne Liberté. Vous eussiez dit que c'étoit une contestation de Civilités , qui aboutirent à une satisfaction commune : car *Auguste* gouverna l'Empire par le Sénat , & le Sénat ne se gouverna que par *Auguste*.

Un Gouvernement si temperé plût à tout le monde ; & le Prince ne suivit pas moins en cela son intérêt , que son humeur modérée : car enfin on passe malaisément de la Liberté à la Servitude ; & il pouvoit se tenir heureux de com-

mander en quelque façon que ce fût à un Peuple libre.

De plus, le funeste exemple de *César*, l'avoit peut-être obligé de prendre des voyes différentes pour éviter une même fin. Le grand *Julè* né, pour ainsi dire, dans une faction opposée au Sénat, eut toujours une envie secrète de l'opprimer ; & l'ayant trouvé contraire à ses desseins dans la Guerre civile, il en prit une aversion nouvelle pour le Corps, quoiqu'il eût beaucoup de douceur & de clémence pour les Sénateurs en particulier. Depuis son retour à *Rome*, comme il se vit assuré du Peuple & des Légions, il compta le Sénat pour peu de chose, & le traita même insolamment en quelques occasions ; tant il est difficile aux plus retenus de ne se pas oublier dans une grande Fortune. Or il est certain que ce Mépris orgueilleux irrita beaucoup de gens, & fit naître ou du moins avancer la Conspiration qui le perdit.

Auguste, un des plus avisés Princes du Monde, ne manqua pas de profiter d'une observation si nécessaire ; & à peine se fut-il aquis l'Empire par les Légions, qu'il songea à le gouverner par le Sénat. Il connoissoit la violence des Gens de
Guer-

Guerre, & le tumulte des Peuples ; les uns & les autres lui paroissant plus propres à être employés dans une occasion présente , qu'aisés à conduire quand elle est passée.

Il voulut donc fonder le Gouvernement sur le Sénat , comme sur le Corps le mieux ordonné & le plus capable de sagesse & de justice ; mais en même tems, il s'affura le Peuple & les Légions par des Largeffes & par des Bien-faits. Ainsi tout le monde fut content, comme j'ai dit ; & *Auguste* trouva dans sa Modération la sûreté de sa Personne & de sa Puissance. En quoi certes il eut un bonheur extraordinaire ; n'y ayant rien de si heureux dans la vie, que de pouvoir suivre honnêtement son inclination & son intérêt.

Je ne veux pas excuser ses Commencemens, mais je ne doute point que dans la violence du Triumvirat, il ne s'en soit fait beaucoup à lui-même. Il est certain qu'il haïffoit naturellement l'humeur cruelle de *Marins*, de *Sylla* & de leurs semblables : il haïffoit ces Ames fieres qui n'ont qu'un plaisir imparfait d'être les Maîtres, s'ils ne font sentir leur Pouvoir ; qui mettent la Grandeur à être

craints, & le Bonheur de leur condition à faire quand il leur plaît des misérables.

Il avoit éprouvé qu'un Honnête-homme se fait le premier mal-heureux, quand il en fait d'autres; & il ne fut jamais si content, que lors qu'il se vit en état de faire le Bien selon son inclination, après avoir fait le Mal contre son gré. Il alloit toujours au Bien des Affaires; mais il vouloit que les Affaires allassent au Bien des Hommes, & confideroit dans les entreprises beaucoup moins la Gloire que l'Utilité. Durant son Gouvernement aucune Guerre ne fut négligée, qui pût être utile; & on laissa pour les Héros celles qui sont purement glorieuses.

C'est ce qui le fit accommoder avec les *Parthes*, & renoncer au projet que faisoit *César* quand il fut assassiné: c'est ce qui lui fit rejeter la proposition de certaine Guerre en *Allemagne*, où il ne voyoit pas un véritable intérêt; c'est ce qui lui fit donner des Bornes à l'Empire, quelque interpretation qu'ait donné *Tacite* à un si sage dessein: enfin, il se laissa peu aller à l'opinion, au bruit, à la vanité. Il estima la Réputation solide, qui rend la vie des Hommes plus douce & plus sûre.

Il est bien vrai qu'*Auguste* n'avoit qu'un talent médiocre pour la Guerre; & pour louer sa Sagesse & sa capacité, il ne faut pas louer sa Vertu en toutes choses.

Hirtius & *Pansa* conduisirent la première Guerre contre *Antoine* *, dont *Auguste* seul profita. Il acquit peu de gloire dans celle de *Brutus*, qui fut conduite & achevée par *Antoine*. La perte d'*Antoine* fut un effet de sa passion pour *Cléopâtre*, & de la valeur d'*Agrippa*. *Auguste* eut peu de part aux Combats, & gagna l'Empire. Ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé en plusieurs occasions, & qu'il n'ait été blessé même en quelque'une; mais avec plus de succès pour les Affaires, que de gloire pour sa Personne. Aussi la dixième Légion un peu insolente par la haute estime qu'avoit eu pour elle le grand *César*, ne pouvoit goûter le Neveu toutes les fois qu'elle se souvenoit de l'Oncle: d'où il arriva qu'elle fut cassée avec tout son mérite, pour l'avoir

N 7 mé-

* Marc Antoine, qui assiegeoit D. Brutus l'un des Assassins de J. César, dans Modène. Antoine fut défait devant cette Ville, mais les deux Consuls A. Hirtius & C. Vibius Pansa y périrent; tout cela contribua beaucoup à l'Elevation d'*Auguste*, qu'on appelloit alors *Octavius César*.

méprisé une fois en sa présence. Cela n'empêche pas qu'il ne se soit servi de la Guerre admirablement pour son intérêt, & pour celui de l'Empire. Jamais Prince n'a fû donner un meilleur ordre, ni se transporter plus volontiers par tout où les affaires l'appelloient, en *Egypte*, en *Espagne*, dans les *Gaules*, en *Allemagne*, dans l'Orient.

Mais enfin on voyoit que la Guerre ne s'accommodoit pas à son véritable Génie; & quoiqu'il triomphât avec l'applaudissement de tout le monde, on ne laissoit pas de connoître que ses Lieutenans avoient vaincu.

Il eût passé pour un grand Capitaine du tems de ces Empereurs, qui par leur peu de Vertu ou par une fausse Grandeur, n'osoient prendre, ou tenoient au dessous d'eux le Commandement des Armées. Etant venu dans un siècle où l'on ne se rendoit recommandable que par ses propres Exploits, & succédant particulièrement à *César* qui se devoit tout, il lui fut défavantageux de devoir plus à autrui qu'à lui-même.

Il n'en étoit pas ainsi dans le Gouvernement, où le Sénat ne faisoit rien de bon ni de sage, qu'*Auguste* ne l'eût inf-

piré. Le Bien de l'Etat étoit toujours sa premiere pensée, & il n'entendoit pas par le Bien de l'Etat, un nom vain & chimérique, mais le veritable interêt de ceux qui le composoient. Le sien le premier ; (car il n'est pas juste de quitter les douceurs de la vie privée, pour s'abandonner au soin du Public, si on n'y trouve ses avantages :) & celui des autres, qu'il ne crût jamais être séparé du sien.

Les Personnes du plus grand service avoient la premiere consideration ; & le Mérite avançoit sous lui ceux qu'il eût ruiné sous ses Successeurs, où le Crime étoit moins dangereux que la Vertu. *Agrippa* n'avoit pas tant de part en sa confiance que *Mécénas* ; mais ses grandes Qualités le rendirent bien plus considerable : & l'étant devenu à un point dans *Rome*, qu'*Auguste* se trouvoit obligé de s'en défaire, ou de l'aquerir tout-à-fait ; il aima mieux lui donner sa Fille, quelque peu de naissance qu'il eût, que d'écouter les inspirations de la jalousie. Quant à *Mécénas*, comme il étoit plus agréable, & plus homme de Cabinet, aussi fut-il plus avant que lui dans ses plaisirs & dans ses secrets.

Auguste fit du bien à ses Courtisans, & ne fut pas fâché que ces *Romains* autrefois si libres, voulussent profiter de ses bonnes graces. Ainsi l'on s'étudia à lui plaire, & le soin de la Cour devint un véritable intérêt. Ce ne fut pas néanmoins le plus considérable. Le Mérite qui se rapportoit à l'Etat, étoit préféré à celui qu'on s'aqueroit par l'attachement à sa Personne: ce qu'il établissoit lui-même par ses discours, ne parlant jamais de ce qui lui étoit dû, mais toujours de ce qu'il devoit lui-même à la République.

Cependant il n'y a point de vie si uniforme, où des actions particulières ne démentent quelquefois le gros de l'habitude & de la Conduite. Il défendit un jour un de ses Amis accusé d'une méchanceté horrible*; & apparemment il le sauva par sa seule considération. Ce ne fut pas sans choquer tous les Gens-de-bien; mais il eut tant de modération à garder les formes, & à souffrir la liberté de ceux qui lui répondoient un peu hautement, qu'il

* Nonius Asprenas, accusé d'avoir empoisonné 130 personnes avec un seul plat. Voyez Pline, *Hist. Nat.* Lib. XXXV. cap. 12. & Suetone, in *Augusto* cap. 56.

qu'il en regagna les Esprits ; & les mêmes qui s'étoient scandalisés, revenus de leur indignation, excuserent ce qu'il y a d'injuste à protéger un méchant homme, par l'honnêteté qui se trouve à ne pas abandonner un Ami.

Les Gens de Lettres eurent part à sa familiarité, *Tite Live* entr'autres, *Virgile* & *Horace* : par où l'on peut voir la bonté de son jugement, aussi-bien pour les Ouvrages que pour les Affaires. Il aimoit le goût exquis de son siècle, dont la délicatesse a été peu commune dans tous les autres. Mais il craignoit les singularités qui venoient d'un Esprit faux ; & dont les méchans Connoisseurs font le mérite extraordinaire. Comme il vivoit parmi des Gens délicats, il prenoit plaisir de voir ses choix approuvés ; & son opinion étoit qu'il vaut mieux tomber naturellement dans le Bon-sens des autres par sa Raison, que de faire recevoir ses Caprices par Autorité.

Outre l'honneur de son jugement dont il fut jaloux, il croyoit encore qu'un Bienfait desapprouvé n'étoit grace que pour un seul, & injure pour plusieurs. Que la Disgrace d'un Honnête-homme au contraire étoit ressentie de tous les Honnêtes-

tes-gens, par la pitié qu'elle fait aux uns, & l'allarme qu'elle donne aux autres.

Il avoit un Discernement admirable à connoître l'humeur & l'ambition des Personnes les plus élevées, sans concevoir néanmoins des soupçons funestes à leur Vertu.

La liberté des Sentimens ne lui déplut point sur les choses générales, estimant que les Hommes y ont leurs droits; que c'est un crime de rechercher curieusement les secrets du Prince, & une infidélité de ne pas bien user de sa confiance: mais que les Affaires devenues publiques appartiennent malgré qu'on en eût, au jugement du Public; qu'il falloit se le représenter avant que d'agir, & ne pas prétendre de le pouvoir empêcher quand les Actions étoient faites.

Ce fut peut-être sur la connoissance de son humeur que *Tite Live* osa écrire si hardiment la Guerre de *César* & de *Pompeé*, sans qu'il en ait été moins bien avec lui *. *Crementius Cordus* lui recita son Histoire, & il ne se scandalisa point d'y voir
nom-

* *Titus Livius* Eloquentiæ ac fidei præclarus imprimis *Cn. Pompeium* tantis laudibus tulit, ut *Pompeianum* eum *Augustus* appellaret: neque id amicitiaæ eorum offecit. *Tacitus Annal. lib. IV.*

nommer *Brutus & Cassius* les derniers des Romains. Louïange funeste à *Crementius* sous *Tibère*, dont on lui fit, dit *Tacite*, un crime inouï jusqu'alors, & qui lui coûta la vie *. *Mécénas* lui avoit donné un conseil plus particulier encore, mais d'un usage plus difficile, c'étoit de ne se piquer jamais de ce qu'on diroit contre lui.

„ Si ce qu'on dit de nous est vrai, a-
 „ jouïtoit *Mécénas*, c'est plutôt à nous
 „ de nous corriger qu'aux autres de se
 „ contraindre. Si ce qu'on dit est faux,
 „ aussi-tôt que nous nous en piquerons,
 „ nous le ferons croire véritable. Le
 „ mépris de tels discours les décrédite,
 „ & en ôte le plaisir à ceux qui les font.
 „ Si vous y êtes plus sensible que vous
 „ ne devez, il dépend du plus miséra-
 „ ble Ennemi, du plus chetif Envieux,
 „ de troubler le repos de vôtre vie, &
 „ tout vôtre Pouvoir ne fauroit vous dé-
 „ fendre de vôtre chagrin.

Auguste alla plus loin en certaines choses, & demeura fort au dessous en quelques autres. Je voi des injures oubliées,

je
 * *Crementius Cordus* postulatur novo ac tum primum audito crimine, quod editis Annalibus, laudatoque *M. Bruto*, *C. Cassium* Romanorum ultimum dixisset. *Ibidem*.

je le voi si hardi dans sa Clémence, qu'il ose pardonner une Conspiration non seulement véritable, mais toute prête à s'exécuter *.

Cependant quelque vertueux que soient les Hommes, ils ne donnent jamais tant à la Vertu, qu'ils ne laissent beaucoup à leur Humeur. Il n'est pas croyable combien il fut délicat sur son domestique; rien n'étoit si dangereux que de parler des Amours de *Julie*, si ce n'étoit d'avoir quelque intérêt avec elle. *Ovide* en fut chassé sans retour; & ce qui me paroît extraordinaire, le Mari même eut à se ressentir de cette méchante humeur. Que la conduite de *Julie* ne plût pas à *Auguste*, c'étoit une chose naturelle; mais que le pauvre *Agrippa* ait eu à souffrir le chagrin de son Beaupere, & les débauches de sa Femme en même tems, c'est une affaire bizarre, & le dernier malheur de la condition d'un Mari.

Il faut avouer que la Famille de l'Empereur lui donna trop d'embarras. Dans un applaudissement général de tout l'Empire, il ne pouvoit résister à de petits chagrins que lui donnoit sa Maison; & il
s'y

* *La Conspiration de Cinna.*

s'y portoit plus en simple Personne privée qu'en Grand-homme ; car il ne favoit ni finir le mal par un bon ordre, ce qui véritablement n'est pas aisé ; ni du moins se mettre l'Esprit en repos. Après s'être trop affligé d'un côté, il se laissa aller trop nonchalamment à la douceur qu'il trouvoit de l'autre : & si *Julie* le chagrina tant qu'elle vécut, *Livie* sût le posséder si bien dans le déclin de son âge, que l'adoption de *Tibère* fut plutôt un effet de sa conduite, que le véritable choix de l'Empereur.

Auguste connoissoit mieux que personne les vices de *Tibère*, & les desseins de *Livie* : mais il n'avoit pas la force d'agir selon le jugement qu'il en faisoit. Tandis qu'il voyoit tout d'une vûë saine qui ne le portoit à rien, sa Femme laissoit là son Entendement avec des lumieres inutiles, & se rendoit maîtresse de sa Volonté. C'est ce qui a trompé *Tacite*, à mon avis, dans ce raffinement malicieux qu'il donne à *Auguste*. Il savoit que le naturel de *Tibère* ne lui étoit pas inconnu ; & pour ne pas croire qu'un grand Empereur pût aller dans une chose si importante contre son propre sentiment, il a mis du dessein & du mystere, où il n'y a

a eu, si je ne me trompe, que de la facilité.

Après ces particularités du Domestique, revenons au général. Il rendit le Monde heureux, & il fut heureux dans le Monde: il n'eût rien à souhaiter du Public, ni le Public de lui: Et considérant les maux qu'il a faits pour parvenir à l'Empire, & le bien qu'il fit depuis qu'il fut Empereur; je trouve qu'on a dit avec beaucoup de raison, *qu'il ne devoit jamais naître, ou jamais mourir.*

Il mourut enfin, regretté de tous les Hommes; moins grand, sans comparaison, que *César*, mais d'un Esprit plus réglé: ce qui me fait croire qu'il eût été plus glorieux d'être de l'Armée de *César*, & plus doux de vivre sous le Gouvernement d'*Auguste*.

Pour les *Romains*, ils n'avoient rien de si élevé que dans le tems de la République, ni pour la grandeur du Génie, ni pour la force de l'Ame; mais quelque chose de plus sociable. Après tous les maux qu'on avoit soufferts, on fut bien aisé de trouver de la douceur en quelque maniere que ce fût. Il n'y avoit plus assez de Vertu pour soutenir la Liberté; on eût eu honte d'une entiere sujettion: & à la

re-

réserve de ces Ames fieres , que rien ne pût contenter, chacun se fit honneur de l'apparence de la République, & ne fut pas fâché en effet d'une douce & agréable Domination.

C H A P I T R E XVII.

De Tibère & de son Génie.

COMME il y a peu de Révolutions où l'on en demeure à des termes si moderés, un état heureux & honnête se changea bien-tôt en une misérable & indigne condition. La Vertu Romaine s'étoit adoucie après la mort de *Brutus* & de *Cassius*, qui en souvenoient la fierté. Depuis la perte d'*Antoine*, ce fut un agrément quasi général pour la conduite d'*Auguste*, & une complaisance égale pour sa Personne. A l'avenement de *Tibère*, cette complaisance se tourna en Bassesse & en Adulation. On peut dire que ce Prince naturellement irrésolu, n'auroit pris qu'une Autorité bien médiocre; mais les *Romains* plus disposés à servir, que *Tibère* à commander, lui porterent eux-mêmes leur servitude, quand à peine il osoit

osoit esperer leur sujettion. Voilà quel fut alors le Génie du Peuple *Romain*.

Il faut maintenant parler de celui de *Tibere*, & faire voir l'Esprit qu'il porta au gouvernement de l'Empire. Son dessein le plus caché, mais le mieux suivi, fut de changer toutes les Maximes d'*Auguste*. Celui-ci devenu Empereur, donnoit au Bien général toutes ses pensées. D'une politique si juste & si prudente, *Tibere* fit une Science de Cabinet, où étoit renfermé un faux & mystérieux intérêt du Prince, séparé de l'intérêt de l'Etat, & presque toujours opposé au Bien public.

Le Bon-sens, la Capacité, le Secret furent changés en finesse, en artifice, en dissimulation. On ne connoissoit plus les bonnes & les mauvaises Actions par elles-mêmes; tout étoit pris selon les délicates intentions de l'Empereur, ou se jugeoit par le raffinement de quelque spéculation malicieuse.

Le crédit qu'eut *Germanicus* d'appaiser les Légions, fut d'un service fort avantageux, & peu de tems agréable. Quand le danger fut passé, on fit réflexion qu'il pourroit tirer les troupes de leur devoir, puisqu'il avoit sù les y remettre. En vain
il

il fut fidelle à *Tibère* ; sa Modération à refuser l'Empire , ne le fit pas trouver innocent : on le jugea coupable de ce qui lui avoit été offert ; & tant d'Artifices furent employés à sa perte , qu'on se défit à la fin d'un homme qui vouloit bien obéir , mais qui méritoit de commander. Il périt , ce *Germanicus* si cher aux *Romains* , dans une Armée où il eut moins à craindre les Ennemis de l'Empire , qu'un Empereur qu'il avoit si bien servi.

Il ne fut pas seul à se ressentir de cette funeste Politique : le même Esprit re-
gnoit généralement en toutes choses. Les Emplois éloignés étoient des Exils mystérieux ; les Charges , les Gouvernemens ne se donnoient qu'à des gens qui devoient être perdus , ou à des gens qui devoient perdre les autres. Enfin , le bien du Service n'entroît plus en aucune considération ; car dans la vérité les Armées avoient plutôt des Proscrits que des Généraux , & les Provinces des Bannis que des Gouverneurs. A *Rome* , où les Loix avoient toujours été si religieusement gardées , & avec tant de formes , tout se faisoit alors par la jalousie de ce mystérieux Cabinet.

Quand un Homme d'un mérite considerable témoignoit de la passion pour la

gloire de l'Empire , *Tibere* soupçonnoit aussi-tôt que c'étoit avec dessein d'y parvenir. S'il restoit à quelqu'autre un souvenir innocent de la Liberté , il passoit pour un Esprit dangereux qui vouloit rétablir la République. Louer *Brutus* & *Cassius* , étoit un crime qui coûtoit la vie : regretter *Auguste* , une offense secrète qu'on pardonnoit d'autant moins qu'on n'osoit s'en plaindre ; car *Tibere* le louoit toujours en public , & lui faisoit décerner des Honneurs divins , qu'il étoit le premier à lui rendre. Mais les mouvemens humains n'étoient pas permis , & une tendresse témoignée pour la Mémoire de cet Empereur , se prenoit pour une accusation détournée contre le Gouvernement , ou pour une mauvaise volonté contre la Personne du Prince.

Jusqu'ici vous avez vû des Crimes inspirés par la jalousie d'une fausse Politique ; présentement c'est la Cruauté ouverte , & la Tyrannie déclarée. On ne se contente pas de quitter les bonnes Maximes, on abolit les meilleures Loix ; & on en fait une infinité de nouvelles qui regardent en apparence le salut de l'Empereur, mais dans la vérité la perte des Gens-de-bien qui restoient à *Rome*. Tout est crime de leze-Majesté ; on punissoit autrefois une véritable Conspira-

ration ; on punit ici une Parole innocente malicieusement expliquée. Les Plaintes, qu'on a laissées aux malheureux pour le soulagement de leurs misères ; les Larmes, ces expressions naturelles de nos douleurs ; les Soupirs qui nous échappent malgré nous ; les simples Regards, devenoient funestes. La naïveté du discours exprimoit de méchans desseins ; la discretion du silence cachoit de méchantes intentions : on observoit la joye comme une esperance conçüe de la Mort du Prince ; la tristesse étoit remarquée comme un chagrin de sa prosperité, ou un ennui de sa Vie. Au milieu de ces dangers, si le péril de l'oppression vous donnoit quelque mouvement de Crainte, on prenoit vôtre appréhension pour le témoignage d'une Conscience effrayée, qui se trahissant elle-même, découvroit ce que vous alliez faire, ou ce que vous aviez fait. Si vous étiez en réputation d'avoir du Courage & de la Fermeté, on vous craignoit comme un audacieux, capable de tout entreprendre. Parler, se taire ; se réjouir, s'affliger ; avoir de la peur, ou de l'assurance ; tout étoit crime, & attiroit bien souvent les derniers supplices.

Ainsi les Soupçons d'autrui vous rendoient coupables : ce n'étoit pas assez

d'effuyer la corruption des Accusateurs , les faux rapports des Espions , les suppositions de quelque Délateur infame ; vous aviez à redouter l'imagination de l'Empereur ; & quand vous pensiez être a couvert par l'innocence , non seulement de vos Actions , mais de vos Pensées , vous périssiez par la malice de ses conjectures. Pour ne pousser pas la chose plus avant , il y avoit beaucoup de mérite à être Homme-de-bien ; car il y avoit beaucoup de danger à l'être. La Vertu qui osoit paroître étoit infailliblement perduë , & celle qu'on pouvoit deviner n'étoit jamais assurée. Comme on n'est pas exempt d'embarras dans le mal qu'on fait endurer aux autres , *Tibère* ne fut pas toujours tranquile dans l'exercice de ses Cruautés. *Séjan* qui s'avança dans ses bonnes graces par des voyes aussi injustes que les siennes ; ce grand Favori las d'Honneurs & de Biens qui le laissoient toujours dans la dépendance , voulut s'affranchir de toute sujettion , & n'oublia rien pour se mettre insensiblement à la place de son Maître. Instruit des Maximes de l'Empereur , & devenu savant en son Art , il lui enleve ses Enfans par le poison ; & il étoit sur le point de se défaire de lui , quand ce Prince revenu de son aveuglement , comme

me par miracle, garantit ses jours malheureux, & fait périr ce grand Confident qui le vouloit perdre. Sa condition n'en fut pas plus heureuse qu'auparavant; il vécut odieux à tout le monde, & importun à lui-même; Ennemi de la vie d'autrui & de la sienne: enfin il mourut à la grande joye des *Romains*, n'ayant pû échaper à l'impaticence d'un Successeur qui le fit étouffer dans une maladie dont il alloit revenir.

J'ai fait quelquefois réflexion sur la différence qu'il y a eüe de la République à l'Empire, & il me paroît qu'il n'eût pas été moins doux de vivre sous les Empereurs que sous les Consuls, si les Maximes d'*Auguste* eussent été suivies. *Rome* ne fut pas si heureuse. La Politique de *Tibère* fut embrassée de la plupart de ses Successeurs, qui mirent l'honneur de leur Regne, non pas à mieux gouverner l'Empire, mais à se l'assujettir davantage.

Dans ce sentiment *Auguste* fut moins estimé pour avoir sù rendre les *Romains* heureux, que *Tibère* pour les avoir fait impunément misérables. Il parut à ces Empereurs qu'il y avoit de l'insuffisance ou de la foiblesse à garder les Loix; & tantôt l'art de les éluder faisoit le secret de la Politique, tantôt la violence de les rompre paroïsoit une véritable hauteur & une digne

Autorité. Les forces de l'Empire ne regardoient plus les Etrangers : la puissance de l'Empereur se faisoit sentir aux naturels, & les *Romains* opprimés tinrent lieu de Nations assujetties. Enfin les *Caligules*, les *Nérons*, les *Domitiens* poufferent la domination au delà de toutes bornes ; & quoi que les droits des Empereurs fussent infiniment au dessous de ceux des Rois, ils se porterent à des violences où n'auroit pas voulu aller *Tarquin* même.

Les *Romains* de leur côté devinrent également funestes aux Empereurs ; car passant de la servitude à la fureur, ils en massacrèrent quelques-uns, & s'attribuerent un pouvoir injuste & violent d'en ôter, & d'en établir à leur fantaisie. Ainsi les liens du Gouvernement furent rompus, & les devoirs de la Société venant à manquer, on ne travailloit plus qu'à la ruine de ceux qui obéissoient, ou à la perte de ceux qui devoient commander. Une si étrange confusion doit s'attribuer principalement au méchant naturel des Empereurs, & à la brutale violence des gens de guerre ; mais si on veut remonter jusqu'à la première cause, on trouvera que ce méchant naturel étoit autorisé par l'exemple de *Tibère*, & le Gouvernement établi sur les Maximes qu'il avoit laissées.

Com-

Comme les plus concertés ne s'attachent pas toujours à la justesse des Règles , les plus déréglés ne suivent pas éternellement le desordre de leurs inclinations & de leurs humeurs. On ajoûte pour le moins une Politique à son tempérament. Ceux même qui font toutes choses sans y penser , y reviennent par réflexion quand elles sont faites , & appliquent une conduite d'interêt aux purs mouvemens de la Nature. Mais que les Empereurs ayent agi par Naturel , par Politique , ou par tous les deux ensemble ; je maintiens que *Tibère* a corrompu tout ce qu'il y avoit de bon , & introduit tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'Empire.

Auguste qui avoit des lumieres pures & délicates , connut admirablement le Génie de son tems , & n'eut pas de peine à changer un assujettissement volontaire aux Chefs de parti , en veritable sujettion. *Tibère* plein de ruses & de fineses , mais d'un faux discernement , se méprit à connoître la disposition des Esprits. Il crut avoir à faire à ces Vieux *Romains* amoureux de la Liberté , & incapables de souffrir aucune domination : cependant l'inclination générale alloit à servir ; les moins soumis étoient disposés à l'obéissance. Ce

mécompte lui fit prendre des précautions cruelles contre des gens qu'il redouta mal-à-propos: car il est à remarquer qu'un Prince si soupçonneux n'eut jamais à craindre que *Séjan*, qui lui faisoit craindre tous les autres. Avec ces fausses mesures la Cruauté augmentoit tous les jours; & comme celui qui offense est le premier à haïr, les *Romains* lui devinrent odieux par le mal qu'il leur faisoit. Enfin il agit ouvertement, & les traita comme ses Ennemis, parce qu'il leur avoit donné sujet de l'être.

L'Esprit de docilité qui regnoit alors, faisoit endurer paisiblement la Tyrannie. On souffrit la brutalité de *Caligula* avec une soumission pareille; car sa Mort est un fait particulier où le Sénat, le Peuple, ni les Légions n'eurent aucune part. On souffrit la stupidité dangereuse de *Claudius*, & l'insolence de *Messaline*. On souffrit la fureur de *Néron*, jusqu'à ce que la Patience étant épuisée, il se fit une Révolution dans les Esprits.

Aussi-tôt on conspira contre sa Personne: des Conspirations particulières on vint à la révolte des Légions; de la révolte des Légions à la déclaration du Sénat. Peut-être que le Sénat eût pû rétablir la Liberté; mais déjà accoutumé aux Empereurs, il se contenta de dispo-
ser

fer de l'Empire. Les Cohortes Préto-
riennes en voulurent disposer elles-mêmes,
& les Légions des Provinces ne pûrent
leur céder cet avantage. La division se
mêla parmi celles-ci ; les unes nommant
un Empereur, les autres un autre. Ce
ne furent que Massacres, que Guerres civi-
les ; & jamais les Esprits ne se trouverent
dans leur véritable situation, si vous en
exceptez le regne de quelques Princes,
qui sûrent réunir des interêts que la fauf-
se habileté de *Tibère* avoit divisés pour le
Malheur commun des Empereurs & de
l'Empire.



S O N N E T.

Q U'avez-vous plus, Destins, à me faire
endurer ?

N'aviez-vous pas assez éprouvé mon Courage,
Et falloit-il encor par ce dernier outrage
Pousser un Malheureux à se désespérer ?

Je n'avois pas voulu seulement soupirer,
J'avois tout supporté sans changer de visage ;
Mais il faut repousser la rage par la rage,
Et contre vos rigueurs sans cesse murmurer.

Par vos ordres cruels l'Amour & la Fortune,
Rendant sur mon sujet leur disgrâce commune,
M'ont éloigné d'*Iris*, & chassé de la Cour :

Poussez jusques au bout vôtre mortelle envie,
Et ne me laissez pas la lumiere du jour,
Après m'avoir ôté les douccurs de ma Vie.



A M A D A M E * * * .

S T A N C E S .

IL me souvient de mes plaisirs,
Je songe à *Paris*, à *Valence*;
Je pousse ici mille soupirs,
Et pour *Lisie* & pour la *France* :
Je pense à tous momens à ces aimables lieux,
Qui faisoient autrefois mes plus cheres Délices :
Mais parmi tant d'ennuis, les plus cruels sup-
plices
Sont les maux que me fait l'absence de tes
Yeux.

En vain le murmure des eaux,
Triste charme des Solitudes ;
En vain le chant de mille Oiseaux
Veut flater mes inquiétudes :
Rien ne peut soulager de si vives douleurs,
Soit que j'aïlle chercher le repos du silence,
Ou soit que je le trouble au recit des malheurs
Dont je souffre aujourd'hui l'injuste violence.

Quand nous étions en même Cour,
Et que sur les bords de la *Seine*
Voir mon Maître & parler d'Amour,
Etoit une chose sans peine ;
Je voyois chaque jour tes innocens Appas ;
L'Amour touchoit bien peu ma jeune fantaisie,
Et

Et maintenant, hélas ! trop aimable *Lisie*,
Je t'aime, je me meurs, & je ne te voi pas.

O vous, race de gens d'honneur,
Petits *Montresors* * de campagne,
Qui troublez tout nôtre Bonheur
Du chagrin qui vous accompagne :
Professeurs éternels de Régularité,
Ne rompez-vous jamais vôtre morne silence,
Que pour nous alleguer quelque grave Sentence,
Et nous faire sentir vôtre sévérité ?

Meres, qui d'un esprit jaloux
Voyez les charmes de vos Filles ;
Maris, dont on craint le courroux
Aux plus innocentes Familles ;
Puisse arriver bien-tôt le terme de vos ans !
Veuille un Prince animé vous déclarer la guerre,
Et contraire à celui qui tua les Enfans †,
Ne laisser ni Maris, ni Meres sur la terre !

* *Mr. de Montrefor se piquoit d'une Régularité scrupuleuse & importune.* † Herode.



*Sur la Complaisance que les Femmes
ont en leur Beauté.*

IL n'y a rien de si naturel aux belles
personnes que la Complaisance qu'elles
ont en leur Beauté : elles se plaisent avant
qu'on leur puisse plaire ; elles sont les pre-
mieres à se trouver aimables, & à s'ai-
mer.

mer. Mais les mouvemens de cet Amour sont plus doux qu'ils ne sont sensibles: car l'Amour-propre flatte seulement, & celui qui est inspiré se fait sentir.

Le premier Amour se forme naturellement en elles, & n'a qu'elles pour objet: le second vient du dehors, ou attiré par une secrète sympathie, ou reçu par la violence d'une amoureuse impression. L'un est un Bien qui ne fait que plaire, mais toujours un Bien, & qui dure autant que la Beauté: l'autre fait toucher davantage, mais il est plus sujet au changement.

A cet avantage de la durée, qu'a la Complaisance de la Beauté sur le mouvement de la Passion, vous pouvez ajouter encore, qu'une belle Femme se portera plutôt à la conservation de sa Beauté, qu'à celle de son Amant: moins tendre qu'elle est pour un Cœur assujetti, que vaine & glorieuse de ce qui peut lui donner la conquête de tous les autres. Ce n'est pas qu'elle ne puisse être sensible pour cet Amant: mais avec raison elle se résoudra plutôt à souffrir la perte de ce qu'elle aime, que la ruine de ce qui la fait aimer.

Il y a je ne sai quelle douceur à pleurer la Mort de celui qu'on a aimé. Votre
Amour

Amour vous tient lieu de vôtre Amant dans la douleur ; & de là vient l'attachement à un Deuil qui a des charmes.

*Qui me console excite ma colere ,
Et le repos est un bien que je crains :
Mon deuil me plaît , & me doit toujours plaire ,
Il me tient lieu de celle que je plains *.*

Il n'en est pas ainsi de la perte de la Beauté. Cette perte met une pleine amertume dans vos pleurs , & vous ôte l'esperance d'aucun plaisir pour le reste de vôtre Vie.

Avec vôtre Beauté il n'y avoit point d'Infortune dont vous ne pûssiez vous consoler : sans vôtre Beauté il n'y a point de Bonheur dont vous puissiez vous satisfaire. Par tout , le souvenir de ce que vous avez été fera vos regrets ; par tout , la vûë de ce que vous êtes fera vos chagrins.

Le remede seroit de vous accommoder sagement au malheureux état où vous vous trouvez : & quel remede pour une Femme qui a été adorée , de revenir d'une Vanité si chere à la Raison ! Nouvelle & fâcheuse expérience après l'habitude d'un sentiment si doux & si agréable.

Les dernieres Larmes que se reservent
de

* Maynard , dans L'ODE sur la Mort de sa Fille.

de beaux Yeux , c'est pour se pleurer eux-mêmes , quand ils seront effacés. De tous les cœurs , le seul qui soupire encore pour une Beauté perdue , c'est celui d'une misérable qui la possédoit.

Le plus excellent de nos Poètes , pour consoler une grande Reine de la perte d'un plus grand Roi son Epoux , veut lui faire honte de l'excès de son affliction , par l'exemple d'une Reine desespérée qui se prit au Sort , dit aux Astres des injures , accusa les Dieux de la Mort de son Mari ;

*Qui dit aux Astres innocens ,
Tout ce que fait dire la Rage ,
Quand elle est maîtresse des Sens †.*

Mais ne trouvant pas que l'horreur de
l'Im-

† Malherbe dans sa CONSOLATION à Caritée sur la Mort de son Mari. Mr. de St. Evremond croit que Malherbe adressa cette Ode à Marie de Medicis après la mort de Henri IV. Mais quelque belle que soit cette Piece , le stile m'en paroît trop simple , & pour ainsi dire trop familier , pour une Personne d'un si haut rang. Ménage , dans ses OBSERVATIONS sur les Poésies de Malherbe , prétend que cette Caritée étoit une Dame de Provence de grand mérite & d'une Beauté extraordinaire. NOTEZ quo Mr. de St. Evremond ayant vu cette Remarque , m'a dit que de son tems , personne ne doutoit à la Cour , que Malherbe n'eut en vue Marie de Medicis. Cette Autorité est d'un très-grand poids ; cependant j'avoue que je ne saurois m'y rendre.

l'Impieté pût être assez forte dans une Ame outrée de douleur , il garde pour sa derniere raison à lui représenter l'interêt de ses Appas ; comme s'il n'y avoit plus aucun remede à son mal que la consideration du tort qu'elle fait à sa Beauté.

*Que vous ont fait ces beaux Cheveux,
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer vôtre colere ;
Et devenus vos ennemis,
Recevoir l'injuste salaire,
D'un crime qu'ils n'ont point commis ?*

Il pardonnoit aux Femmes d'être impies, d'être insensées : il ne leur pardonnoit pas de s'être rendues moins aimables. C'est le crime dont il prétendoit avec moins de peine leur faire horreur. Les vouloir rappeler à la Religion, c'est peu de chose : leur mettre devant les yeux l'interêt de leur Beauté, c'est tout ce qu'il s'imagine de plus fort contre l'opiniâtreté de leur Deuil : il ne connoît rien au delà qui soit capable de les guérir.

Pour connoître jusqu'où va cet attachement des Femmes à leur Beauté, il le faut considerer dans les plus retirées & les plus Dévotes. Il y en a qui ont renoncé à tous les Plaisirs, qui se sont détachées de tous
les

les interêts du Monde, qui ne cherchent à plaire à personne, & à qui personne ne plaît : mais dans une indifférence de toutes choses, elles se flattent secrètement de se trouver encore aimables. Il y en a d'autres qui s'abandonnent à toutes sortes d'austérités ; & si par hazard elles se regardent dans un Miroir, vous les entendrez soupirer de se voir changées. Elles font avec la dernière ferveur ce qui défigure leur Visage, & ne peuvent souffrir la vûe de leur Visage défiguré.

La Nature qui peut consentir à se laisser détruire elle-même par un sentiment d'amour pour Dieu, s'oppose en secret au moindre changement de la Beauté, par un mouvement d'Amour propre dont elle ne se défait point. En quelque lieu qu'une belle personne soit retirée, en quelque état qu'elle soit, ses Appas lui seront chers. Ils lui seront chers dans la Maladie ; & si la Maladie va jusqu'à la Mort, le dernier Soupir est moins pour la perte de la Vie, que pour celle de la Beauté.

Fin du Premier Tome.

T A B L E

*Des Matieres principales contenues dans le
premier Tome.*

On a mis une *n.* pour marquer que les Chiffres
se rapportent aux Notes , & non pas à
l'Ouvrage même.

A.

Absences , combien les Absences sont insupporta-
bles à un Cœur tendre. 77. 78.
Academiciens , Comedie ; quand elle fût com-
posée. *n.* 1. Refondue en 1680. *n.* là-même.
Alexandre le Grand , mis en parallele avec César. 191.
et suiv. Quel étoit son principal but dans ses E-
tudes. 193. Sa passion pour Homere & pour Pin-
dare. 193. 194. Il fût superstitieux. 195. Il étoit
modéré dans les plaisirs de l'Amour. 196. Exces-
sif à l'égard des plaisirs de la Table. 197. Très-li-
beral. *là-même.* Fort sensible à l'Amitié. 198. Ce
qu'auroit fait Alexandre placé dans les mêmes Cir-
constances où se trouve César. 199. Combien est
admirable l'entreprise formée par Alexandre d'at-
taquer le Roi de Perse. 200. 201. Fierté d'Alexan-
dre où elle parut le plus. 202. Il est souvent en
danger manifeste de perdre la Vie. 203. L'éten-
due de ses conquêtes fort surprenante. 205. Il a
joui paisiblement de son Empire. *là-même.* Tous
les Capitaines de son Armée Macedonienne com-
parés à lui , furent regardés comme des gens mé-
diocres durant sa vie ; ce qu'ils furent après sa
Mort. 205. Alexandre est excusable d'avoir cher-
ché son Origine dans les Cieux. *là-même.* Il ne don-
ne pour raison que ses Volontés. 207. Ses empor-
temens. *là-même.* En quelles occasions il étoit dans
son Naturel. 208. 209.
Ame , son Immortalité ; jamais homme n'en a été
Tome. I. P. pcs

T A B L E

- persuadé par sa Raison. 137. Sentiment de Socrate sur ce sujet. *là-même.* Ce qu'en pensoit Epicure. *là-même.* D'où viennent les Contradictions d'Aristote & de Senèque sur l'Immortalité de l'Ame. 138. Sur cet Article, la Foi doit assujettir nôtre Raison. 139. Un Discours sur l'Immortalité de l'Ame a poussé certaines gens à chercher la Mort; quelle en peut être la cause. *là-même.* Ce qu'on fait en voulant se persuader de l'Immortalité de l'Ame par la Raison. 140.
- Amour**, vive peinture d'un Amour tendre & malheureux. 68. *et suiv.* D'un Amour constant, quoi que méprisé. 71. *et suiv.* Quel est le véritable objet de l'Amour. 73. 74. 76.
- Annibal**, son Caractere. 255. *et suiv.* Si ce qu'il fit en Italie, doit être préféré à ce que César a fait dans les Gaules. 256. Tâche de rendre Fabius suspect aux Romains, & de faire valoir Minutius. 259. Il ne fait pas profiter de sa bonne fortune. 262. Raison de cette foiblesse. *là-même.* Sa grande habileté dans la Guerre mise dans tout son jour. 270. *et suiv.*
- Apologie pour Monsieur le Duc de Beaufort**, attribuée mal-à-propos à Mr. de St. Evremond. n. 61. Girard, le véritable Auteur de cette Piece. *là-même.*
- Auguste**, tâche à persuader l'utilité de ses Ordres avant que d'en exiger l'exécution. 293. Cache une Puissance nouvelle sous des Noms connus. *là-même.* Consulte long tems s'il doit retenir l'Empire 294. *et suiv.* Trouve dans sa Moderation la sûreté de sa personne & de sa puissance. 299. Il n'avoit pas beaucoup de talent pour la guerre. 301. Dans le Gouvernement il conduisoit tout. 302. Ne distinguoit point son intérêt de celui du Public. 303. Il avoit soin de récompenser le Merite. *là-même.* Il vécut familièrement avec les Gens de Lettres. 305. Souffrit sans peine la liberté que le Peuple se donne de juger des Affaires publiques. 306.

DES MATIERES.

306. Fut trop sensible aux desordres de sa Famille. 308. Se laissa trop gouverner par Livie. 309. Combien son Regne fut doux. 310.

B.

B *Audoin*; sa Traduction Françoisse de l'Histoire que Davila a faite en Italien des Guerres Civiles de France, le plus supportable de ses Ouvrages.

n. 6.

Bautru, (Guillaume) son Caractere. 118.

Boisrobert (l'Abbé de) comment il s'insinua dans l'Amitié du Cardinal de Richelieu. n. 5. 6. Caractere de son Esprit. *là-même*. Accusé du Vice de Non-conformité. *là même*.

Bran (Antoine le) Procureur Général au Parlement de Dole. n. 42.

Brutus (Lucius Junius) adroit à se servir des dispositions du Peuple, après la mort de Lucrece. 217.

Son Caractere difficile à determiner. *là-même*.

C.

C *Adeau*, terme bourgeois. 43.

Camus (Jean-Pierre le) Evêque du Bellay, Auteur de quelques Romans pieux. 106.

Car, en danger d'être banni de la Langue. 38.

Carthaginois, en quoi superieurs aux Romains du tems de la premiere Guerre Punique. 246. 247. Leur mauvaise conduite durant la seconde Guerre Punique. 254.

Cavalerie, le bon usage en fut ignoré long-tems par les Romains. 226.

César, son Eloge, 190, 191. Mis en parallele avec Alexandre. 191. & *suiv*. A quoi se réduit l'Amour qu'il avoit pour les Sciences. 194. César Sectateur d'Epicure. *là-même*. Nullement dévot. 195. Amateur des Voluptés qui le touchoient 196. Exposé par cette raison aux railleries sanglantes du Poëte Catulle. *là-même*. Le but de sa Liberalité. 197. Le Caractere de son Amitié. 198.

T A B L E

- Bon Mot** contre César. 196. Ce qu'auroit fait César, placé dans les circonstances où se trouva Alexandre. 199. & *suiv.* Par la seule Bataille de Pharsale il devint maître de cent Peuples différens que d'autres avoient vaincus. 204. Il fut le plus grand des Romains. 206. Il étoit adroit à justifier ses Injustices par de specieux prétextes 207. Egal, & maître de ses Passions. *là-même.*
- Chagrin**, combien il est ridicule de s'y abandonner. 151.
- Chapelain**, tourné agréablement en ridicule à l'occasion de la dureté de ses Vers, & de la foiblesse de son Genie. 18. & *suiv.*
- Christine** Reine de Suede, si elle fit bien de s'appliquer si fort à l'Etude, & d'abdiquer sa Couronne. 119. 120.
- Cinéas**, Ministre du Roi Pyrrhus; son Caractère. 242.
- Cœur**, description vive des transports de deux Cœurs, pleins d'un sincere Amour. 129.
- Colletet**, Auteur du *Monologue des Tuilleries.* n. 14.
- Colomby**, Parent & disciple de Malherbe. n. 15. Quelle Charge il avoit à la Cour. *là-même.*
- Condé** (le dernier Prince de) ce qu'il admiroit le plus dans Alexandre. 146.
- Coquette**, son Caractère. 125.
- Cotterie**, Terme bourgeois. 43.
- Cour Sainte**, Ouvrage de devotion, composé par le Pere Caussin Jesuite. 106.
- Cour**, quand c'est qu'un Honnête-homme a droit de mépriser la Cour. 111.
- Courtisans** qui ne peuvent quitter la Cour, & se chagrinent de tout ce qui s'y passe, combien ridicules. 111. 112. Conduite de la plûpart des Courtisans à l'égard des malheureux. 115.
- Crementius Cordus**, nomme dans une Histoire Brutus & Cassius, les derniers des Romains; comment Auguste reçût cette Liberté, & ce qu'elle coûta

DES MATIERES.

à l'Auteur sous Tibere. 306. 307.

D.

- D** *Ame* engageante, son Caractere. 126.
Decies, ce qu'on doit juger de leur Devoûment. 239. 240.
Délicateſſe tyrannique. 292.
Descartes, ce qu'a produit ſa Demonſtration d'une
 Subſtance qui doit penſer éternellement. 140.
Des-Marets, Auteur d'une Comedie intitulée *les Vi-*
ſionnaires. n. 39. 40.
Deuil, il a ſes Charmes. 325.
Devotes, voyez *Femmes.*
Dévotion, eſpece de Tendreſſe qui peut aiſément
 changer d'objet. 159. La Dévotion demande
 moins de lumiere que de ſoumiſſion à la Volonté
 de Dieu. 163. Deux écueils à éviter dans la Dé-
 votion. *là-mêmes.*

E.

- E** *Côles* de Théologie, Queſtion ridicule qu'on y
 fait ſur l'Exiſtence de Dieu. 184. 185.
Epicure, ſa Secte la plus en vogue à Rome. 190.
Evremond (Saint.) On lui offre en Normandie le
 Commandement de l'Artillerie. 54. Sauve l'Ar-
 mée du Duc de Longueville. n. 58. Idée de
 quelques unes de ſes qualités. 66. La cauſe de ſa
 Diſgrace. n. 169. S'il a raiſon de croire que Mal-
 herbe avoit en vûe Marie de Medicis, dans ſa
Conſolation à Caritée. n. 326.

F.

- F** *Abius* (Quintus) ſon Caractere. 158.
Fabricius, ſ'il doit être fort loué de ſon peu d'A-
 mour pour l'argent. 237. 238.
Favoris, quels ſentimens on doit avoir pour les
 Favoris. 117.
Femmes, leur Penitence ordinaire. 159. Differens
 motifs qui les portent à la Dévotion. 159. 160.

T A B L E

- Leur Caractere particulier paroît presque dans leur Dévotion. 160. Femmes dévotes , moyen de bien juger du merite de leur Dévotion. 161. & suiv. Quelle perte est plus sensible aux Femmes. 325. Moyen de connoître jusqu'ou va leur attachement à la Beauté. 326. & suiv.
- Feuillantines* , espece de Chançons galantes , pourquoi ainsi nommées. n. 105.

G.

- G** *Assendi* , son Eloge. 186. 187.
- Gaules* , leur état lorsque César en fit la Conquête. 203.
- Germanicus* , devient suspect à Tibere pour lui avoir rendu un grand service. 312. 313.
- Girard* , Auteur de l'*Apolo*ie pour le Duc de Beaufort. n. 61.
- Goulean* , le Caractere de son Esprit. 5. Son *Benedicite* , une de ses meilleures Pieces. 9.
- Gombauld* , son Caractere. 6. Il étoit Protestant. n. 39.
- Gomberville* , son Antipathie pour le mot de *Car*. n. 38.
- Gournai* (Mademoiselle de) Fille d'alliance de Montagne , dont elle a publié les *Essais* corrigés , avec une *Preface* de sa façon. n. 26. Se déclare pour les expressions surannées. là-n.ême.
- Gracchus* , son Caractere. 286. & suiv.
- Grece* , la source du Savoir & de la Politesse. 188. 189.
- Guerre* , la Science de la Guerre passe d'une Nation à une autre. 232. Quel fut le veritable sujet de la premiere Guerre Punique. 245.

H.

- H** *Aro* (Don Luis de) Plenipotentiaire pour les Espagnols à la Paix des Pirenées ; son Caractere. 182. 183.
- Hobbes* , son Eloge. 185. A quoi il attribuoit la division

DES MATIERES.

- vision des Chrétiens. *là même.*
Hommes, ce qui les a porté à se joindre en société. 239.
Honnête-homme; l'Honnête homme prend un juste milieu entre la Bassesse, & la fausse Générosité. 114. 115.

I.

- J** *Ars*, (le Commandeur de) son Caractere. 121.
122.
Immortalité de l'Âme; voyez, *Âme.*
Indolence agréable, ce que c'est. 152.

L.

- L** *Avarin* Evêque du Mans, Caractere de son génie. 111. 122.
Lettres, Dispute pour & contre les Lettres. 118.
& suiv. Alexandre & César les ont aimées. 103.
Belles-Lettres, leur utilité. 188. 189.

M.

- M** *Alberbe*, tour ingenieux dont il se sert pour consoler une grande Princesse de la perte de son Epoux. 326. 327.
Mathématiciens, fort utiles. 188.
Mathématiques, trop penibles. 187.
Mazarin (le Cardinal) faisoit grand cas d'une Piece de Mr. de St. Evremond intitulée *Retraite de Mr. le Duc de Longueville &c. n. 44.* Il fut duppé par Don Luis de Haro aux Conférences pour la Paix des Pirenées. 173. 174. Son Avidité agréablement tournée en ridicule. 174. & suiv. Sa timidité. 179. Jaloux de Mr. de Turenne. 180. 181.
 Comment il manioit les Affaires particulieres, & comment il se comportoit dans les Traités publics. 183.
Mécénas, excellent avis qu'il donne à Auguste 307.
Milon, Ministre de Pyrrhus; son Caractere. 242.

T A B L E

<i>Mimutius</i> (Marcus) son Caractere.	258. & suiv.
<i>Monde</i> , il est composé de deux sortes de gens.	112.
113. Tant qu'on est engagé dans le Monde, il faut s'assujettir à ses Maximes.	113.
<i>Monologue des Tuilleries</i> , Piece en vers composée par Colletet. n. 14. L'estime qu'en fit le Cardinal de Richelieu.	là-même.
<i>Morale</i> , son Utilité.	188.
<i>Mort</i> , méditation d'une Mort concertée, souvent déraisonnable & peu sincere. 146. Ce qui seul peut diminuer l'horreur de la Mort.	147.

N.

N aturel sauvage & libre, ce qu'il est propre à produire.	217. 218.
--	-----------

O.

O lonne (le Comte d') de quelle Maison il étoit	n. 118.
<i>Olonne</i> (la Comtesse d') ses perfections & ses bonnes qualités. 83. 84. Ses défauts. 85. 86. De quelle Maison elle est.	n. 81.
<i>Ovide</i> , quelle fut la cause de son Exil.	308.

P.

P Arthes, redoutables à la République Romaine, lorsqu'elle étoit dans sa plus grande Puissance.	204.
<i>Passion</i> ; vieille Passion, miserable Vertu, tournée en ridicule.	110.
<i>Penitence</i> , caractère de la Penitence ordinaire des Femmes.	159.
<i>Peuples</i> , leur Origine ordinairement fabuleuse.	210. 211.
<i>Philosophie</i> , combien douteuse & incertaine.	186.
<i>Plaisirs</i> , comment il faut jouir des Plaisirs présents.	148.
148. Délicatesse dans les Plaisirs, son usage.	150.
149. Objets de nos Plaisirs, leurs effets.	150.
Les Gens qui ne songent qu'à leurs Plaisirs, plus hu-	hu-

DES MATIERES.

- humains & plus accessibles que ceux qui ne pensent qu'à leurs Affaires. 113.
Politique, ses usages. 189.
Porcheres d'Arbaud, Intendant des Plaisirs nocturnes. 16.
Précieuse, son Caractere 125. & *suiv.* En quoi une Précieuse fait consister son plus grand Mérite. 128.
Protestante; si un Mari est à couvert de tout accident avec une Femme Protestante. 143. 144.
Pyrrhus, son Caractere. 240. & *suiv.*

R.

- R** *Reformateurs* du Genre-humain; leur sagesse est inutile dans le Monde. 113. Ils ont leurs Intérêts particuliers en vûe. 114. Combien ils sont dangereux. *là-même.*
Religion Reformée; elle est aussi avantageuse aux Maris, que la Catholique est favorable aux Amans. 141. 142.
Renti (le Marquis de) Ce qui fut la cause de sa Mort. n. 107. Sa *Vie* écrite par le Pere St. Jure, Jesuite. *là-même.*
Romains, ils étudioient de bonne heure la Politique. 189. Ils aimoient passionnément les Belles-Lettres. 190. Ils ont eû la vanité de se croire descendus des Dieux. 211. Dans les Commencemens de la République, Voisins violens, étrangement capricieux, & rustiques. 218. 219. Ce qu'on doit juger de leur frugalité, de leur moderation, de leur éloignement des Plaisirs. 220. De leurs premieres Guerres. 222. Caractere des Romains des premiers siecles. 223. En quoi les derniers Romains ont differé des anciens. *là-même.* Cause des Eloges excessifs donnés aux anciens Romains. 224. Jusqu'où les Romains portoient la jalousie de la Liberté. 227. La Constitution de leur Gouvernement les empêchoit de donner toujours le Commandement de leurs Armées aux

T A B L E

plus habiles Chefs. 228. Ils étoient peu habiles dans l'Art militaire, du tems de la premiere Guerre Punique. 229. 230. Leur Courage & leur fermeté leur tenoient lieu de tout. 245. D'où venoient les grands avantages qu'Annibal remporta sur eux. 232. Leur desinteressement, quand Pyrrhus passa en Italie. 234. Leurs mœurs se corrompirent après la premiere Guerre Punique. 247. 248. Leur Conduite à l'égard des Carthaginois, mal entendue. 248. 249. Les Romains n'eurent jamais tant de Grandeur, tant de véritable Merite, que du tems de la seconde Guerre Punique. 250. 251. Ils furent après cela plus attachés à leur Interêt particulier, qu'à celui de la République. 275. 276. Quel étoit le Génie des Romains lorsque Tibere parvint à l'Empire. 311. Leur condition malheureuse, sous les Empereurs après Tibere. 318.

Rome, quel usage on y faisoit de la Philosophie. 189. Son Enfance a duré autant qu'elle a été gouvernée par des Rois. 213. Ses Rois ont eû des Talens particuliers, qu'ils ont pris plaisir à cultiver. *là-même.* Cette diversité de Talens est la cause du peu d'accroissement de Rome sous les Rois. 214.

S.

S *Ageffe*, à quel usage elle nous a été principalement donnée. 145. Son peu d'utilité parmi les douleurs, & aux approches de la Mort. *là-même.*

Sciences qui touchent le plus les Honnêtes-gens. 188.

Scipion l'Africain, son Caractere. 277. & *suiv.* Exposé à l'envie, il se bannit de Rome. 282.

Sidias, Heros d'un petit Ouvrage de Theophile. n. 121.

Socrate, n'étoit pas bien sûr de l'Immortalité de l'Âme. 137. L'inutilité de sa Sageffe à l'approche de la Mort. 146.

T.

DES MATIERES.

T.

- T** *Ambonneau* (le President) raillé parce qu'il faisoit le difficile sur la bonne-chere. n. 97.
- T** *Tarquin* le Superbe, son Caractere. 216.
- T** *Theologie*, à qui convient seulement. 184.
- T** *Tibere*, son dessein le plus caché, mais le plus suivi. 312. Un grand Merite lui étoit suspect. 312. 313. Il agit ouvertement en Tyran Sanguinaire. 314. Tout lui fait ombrage. 313. & *suiv.* La vie lui devient onereuse. 317. Il fut la Cause de tous les desordres des Regnes suivans. 318. 319.
- T** *Turenne* (le Vicomte de) donne un Conseil qui sauve la France. n. 273.

V.

- V** *Ermeil*, (la Comtesse de) Maîtresse imaginaire de Chapelain. n. 19.
- V** *Vivre*; moyen de vivre heureux. 151. & *suiv.*

F I N.

C A T A L O G U E

Des Ouvrages d'esprit qui se vendent
à Amsterdam,

Chez PIERRE MORTIER.

- L** Es Oeuvres Mêlées de Mr. de Saint-Evremond, Publiées sur les Manuscrits de l'Auteur. N. E. corrigée & augmentée de Nouvelles Remarques. 12. 5. voll.
- M**élange Curieux des Meilleures Pièces attribuées à Mr. de Saint-Evremond, & de plusieurs autres Ouvrages rares ou nouveaux. 12. 2. voll. *qui peuvent servir de suite aux Oeuvres de Mr. de St. Evremond.*
- M**emoires de la vie du Comte D** avant sa Retraite, contenant diverses Aventures qui peuvent servir d'instruction à ceux qui ont à vivre dans le grand Monde. Redigé par Mr. de Saint-Evremond. 12. 2. voll.
- S**aint-Evremoniana ou Recueil de diverses Pièces Curieuses, avec des pensées judicieuses, de beaux traits d'Histoire, & des Remarques très-utiles de Mr. de Saint-Evremond. 8.

Dis-

C A T A L O G U E.

- Dissertation sur les Oeuvres de Mr. de Saint-Evremond.** 8.
Caractères de Theophraste, traduits du Grec, avec les Caractères ou les Mœurs de ce Siècle, par Mr. de la Bruyère, de l'Académie Française. avec la Clef. 12. 3 vol.
Don Quixotte de la Manche Traduit en François par Mr. Arnaud, avec Figures, 12. 5 vol.
Nouvelles Aventures de Don Quixotte 12. 2 vol.
Dialogues des Morts par Mr. de Fontenelle, 8.
 - - - **Satiriques & Moraux,** par Mr. Petit. 12.
Delices de la France, ou Description de ses Provinces & de ses Villes Capitales. Avec la Description des Châteaux, Maisons Royales, &c. Enrichie de Figures, 12. 2 vol.
Du Grand & du Sublime dans les Mœurs, par le P. Rabin, 12.
Hexameron Rustique ou les six Journées passées à la Campagne entre des personnes studieuses; par Mr. la Mothe le Vayer, 12.
Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit; par le P. Bouhours. 12.
Memoires de Madame la Duchesse Mazarin, par Mr. l'Abbé de St. Real. 8.
OEUVRÉS de Prose & de Poésie, de Mrs. de Mancroy & de la Fontaine, 12. *Le Tome I.* contient la Traduction des *Philippiques de Demosthene, d'une des Verrines de Cicéron,* avec l'*Euryphron, le grand Hippias ou du Beau, & l'Euthidemus de Platon. Le Tome II.* contient divers Ouvrages en Prose & en Vers.
 - - - **Diverses de Mr. de Fontenelle,** de l'Académie Française, 8. 3 vol.
 - - - **de Mr. le Chevalier de Méré qui contiennent plusieurs Discours sur diverses matieres, & ses Conversations avec le Maréchal de Clerembaut. Le Tome second** contient ses Lettres, 12. 2 vol.
OEUVRÉS de Scarron 12. 11. vol.
Réflexions ou Sentences & Maximes Morales, par Mr. de la Rochefoucault, 12.
Virgile Travesti en Vers Burlesques, par Scarron, 12. 2 vol.
 - - - **Idem la suite sans la presse.**
Virgilius, 24.
VOYAGE de Siam des Peres Jesuites, envoyez par le Roi de France aux Indes à la Chine, avec leurs Observations Astronomiques, & leurs Remarques de Physique, & d'Histoire, par le Pere Tachard; avec figures, 12. 3 vol.
 - - - **Journal ou Suite du Voyage de Siam, en forme de Lettres Familieres** par l'Abbé de Choisy, 12.

F I N.

1870

...

...

...

...

...

...

...

...

...



OEUVRES
DE
M^R. DE SAINT-EVREMOND
TOME. II.

OEUVRES M E L É E S

D E

MR. DE SAINT - EVREMOND,

Publiées sur les Manuscrits de l' Auteur.

Nouvelle Edition revue, corrigée & augmentée de
nouvelles Remarques.

T O M E S E C O N D.



A A M S T E R D A M,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
sur le Vygendam.

M D C C V I.

Avec Privilège de N. S. les Etats de Hollande & de Westfrise

1918

1918

1918

1918

1918

1918

1918

1918

1918

1918

T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans le

T O M E S E C O N D.

<i>Jugement sur Seneque, Plutarque, & Petrone.</i>	Pag. 1.
<i>La Matrone d'Ephese.</i>	27
<i>Conversation du Maréchal d'Hoquincourt avec le Pere Canaye.</i>	33
<i>Conversation de Mr. d'Aubigny avec Mr. de St. Evremond.</i>	47
<i>Sir Politick Would-be, Comedie à la maniere des Anglois.</i>	53
<i>Le Prophete Irlandois, Nouvelle.</i>	219
<i>Lettre à Mr. le Maréchal de Grammont.</i>	239
<i>A Madame de Comminges sur ce qu'elle dit un jour à Mr. d'Aubigny, qu'elle aimeroit mieux avoir été Helene, que d'être une Beauté mé- diocre. Stances irregulieres.</i>	244
<i>Sur la Mort de la belle Marion de Lorme. Stan- ces.</i>	247
<i>Lettre à Mr. le Marquis de Crequi.</i>	249
<i>Lettre à Mr. le Marquis de Lionne, qui m'avoit fait dire de lui envoyer une Lettre qu'il pût montrer au Roi.</i>	256
<i>Idée de la Femme, qui ne se trouve point, & qui ne se trouvera jamais.</i>	263
<i>Lettre à Mr. le Comte de Lionne.</i>	273
<i>Au même.</i>	278
<i>Tom. II.</i>	Au

T A B L E.

<i>Au même.</i>	281
<i>Au même.</i>	284
<i>Observations sur Saluste & sur Tacite.</i>	288
<i>Dissertation sur la Tragedie de Racine, intitulée Alexandre le Grand.</i>	300
<i>Lettre à Mr. le Comte de Lionne.</i>	317
<i>Au même.</i>	321
<i>Au même.</i>	324
<i>De la Retraite.</i>	326
<i>Entretien de deux Dames avec une Religieuse mal satisfaite de sa Condition.</i>	340
<i>Lettre de Mr. Corneille à Mr. de St. Evremond, pour le remercier des louanges qu'il lui avoit données dans la Dissertation sur l'Alexandre de Racine.</i>	346
<i>Réponse de Mr. de St. Evremond à Mr. Corneille.</i>	348
<i>Lettre à Mr. le Comte de Lionne.</i>	351
<i>Au même.</i>	355
<i>L'Interêt dans les Personnes tout-à-fait corrom- pues.</i>	357
<i>La Vertu trop rigide.</i>	363
<i>Sentimens d'un honnête & habile Courtisan sur cette Vertu rigide & ce sale Interêt.</i>	368

F I N.

JUGEMENT



J U G E M E N T
S U R S E N E Q U E ;
P L U T A R Q U E
E T P E T R O N E .

JE commencerai par *Séneque*, & vous dirai avec la dernière impudence, que j'estime beaucoup plus sa Personne que ses Ouvrages. J'estime le Précepteur de *Néron*, l'Amant d'*Agrippine*, l'ambitieux qui prétendoit à l'Empire: du Philosophe & de l'Ecrivain je ne fais pas grand
Tom. II. A cas;

cas ; je ne suis touché, ni de son Stile, ni de ses Sentimens. Sa Latinité n'a rien de celle du tems d'*Auguste*, rien de facile, rien de naturel ; toutes pointes, toutes imaginations qui sentent plus la chaleur d'*Afrique* ou d'*Espagne*, que la lumière de *Grèce* ou d'*Italie*. Vous y voyez des choses coupées qui ont l'air & le tour des Sentences, mais qui n'en ont ni la solidité ni le bon-sens ; qui piquent & poussent l'Esprit, sans gagner le jugement. Son discours forcé me communique une espece de contrainte ; & l'Ame au lieu d'y trouver sa satisfaction & son repos, y rencontre du chagrin & de la gêne.

Néron, qui pour être un des plus méchans Princes du monde, ne laissoit pas d'être fort spirituel, avoit auprès de lui des especes de Petits-Maîtres fort délicats, qui traitoient *Séneque* de Pédant, & le tournoient en ridicule. Je ne suis pas de l'opinion de *Berville*, qui pensoit que le faux *Eumolpe* de *Pétrone* fût le véritable *Séneque*. Si *Pétrone* eût voulu lui donner un caractère injurieux, c'eût été plutôt sous le personnage d'un Pédant Philosophe, que d'un Poëte impertinent. D'ailleurs il est comme impossible d'y
trou-

trouver aucun rapport. *Séneque* étoit le plus riche homme de l'Empire, & louoit toujours la Pauvreté: *Eumolpe*, un Poëte fort mal dans ses affaires, & au desespoir de sa condition; il se plaignoit de l'ingratitude du siècle, & trouvoit pour toute consolation, que *bona Mentis Soror est Paupertas*. Si *Séneque* avoit des Vices, il les cachoit avec soin sous l'apparence de la Sagesse: *Eumolpe* faisoit vanité des siens, & traitoit ses plaisirs avec beaucoup de liberté.

Je ne voi donc pas sur quoi *Berville* pouvoit appuyer sa conjecture. Mais je suis trompé si tout ce que dit *Pétrone* du Stile de son tems, de la corruption de l'Eloquence & de la Poësie; si *controversia sententiolis vibrantibus picta*, qui le choquoient si fort; si *vanus sententiarum strepitus*, dont il étoit étourdi, ne regardoient pas *Séneque*; si le *per ambages Deorumque ministeria*, &c. ne s'adressoit à la *Pharsale* de *Lucain*; si les louanges qu'il donne à *Virgile*, à *Horace*, n'alloient pas au mépris de l'Oncle & du Neveu. Quoiqu'il en soit, pour revenir à ce qui me semble de ce Philosophe, je ne lis jamais ses Ecrits sans m'éligner des Sentimens qu'il veut inspirer à ses Lecteurs.

S'il tâche de persuader la Pauvreté , on meurt d'envie de ses Richesses ; sa Vertu fait peur , & le moins vicieux s'abandonneroit aux Voluptés par la peinture qu'il en fait : enfin il parle tant de la Mort , & me laisse des idées si noires , que je fais ce qui m'est possible pour ne profiter pas de sa lecture. Ce que je trouve de plus beau dans ses Ouvrages , sont les Exemples & les Citations qu'il y mêle. Comme il vivoit dans une Cour délicate , & qu'il savoit mille belles choses de tous les tems , il en allegue de fort agréables ; tantôt des *Grecs* , tantôt de *Cesar* , d'*Auguste* , de *Mécénas*. Car après tout , il avoit de l'Esprit & de la Connoissance infiniment ; mais son Stile n'a rien qui me touche , ses Opinions ont trop de dureté ; & il est ridicule qu'un homme qui vivoit dans l'Abondance , & se conservoit avec tant de soin , ne prêchât que la Pauvreté & la Mort.

S U R P L U T A R Q U E .

MONTAGNE a trouvé beaucoup de rapport entre *Plutarque* & *Séneque* , tous deux grands Philosophes , grands Prêcheurs de Sagesse & de Vertu , tous deux
Pré-

Précepteurs d'Empereurs *Romains* : l'un plus riche & plus élevé ; l'autre plus heureux dans l'éducation de son Disciple. Les Opinions de *Plutarque* (comme dit le même *Montagne*) sont plus douces & plus accommodées à la Société ; celles de *Séneque* plus fermes selon lui, plus dures & plus austères selon moi. *Plutarque* infinuë doucement la Sageffe, & veut rendre la Vertu familiere dans les plaisirs mêmes : *Séneque* ramene tous les plaisirs à la Sageffe, & tient le seul Philosophe heureux. *Plutarque* naturel & persuadé le premier, persuade aisément les autres : l'Esprit de *Séneque* se bande & s'anime à la Vertu ; & comme si ce lui étoit une chose étrangere, il a besoin de se surmonter lui-même. Pour le Stile de *Plutarque*, n'ayant aucune connoissance du Grec, je n'en saurois faire un jugement assuré : mais je vous avouïerai que parmi les Traités de sa Morale, il y en a beaucoup où je ne puis rien comprendre ; soit par la grande différence des choses & des manieres de son tems à celles du nôtre, ou que veritablement ils soient au dessus de mon peu d'intelligence. *Le Démon familier de SOCRATE, la Création de l'Ame, le Rond de la Lune*, peuvent être

être admirables à qui les entend. Je vous dirai nettement que je n'en connois pas la beauté ; & s'ils sont merveilleux , c'est une Merveille qui me passe. On peut juger par les Bons-Mots des Anciens qu'il nous a laissés ; par ses Dits qu'il ramasse avec tant de soin , par ses longs Propos de Table , combien il étoit sensible à la Conversation. Cependant , ou il y avoit peu de Délicatesse en ces tems-là , ou son Goût n'étoit pas tout-à-fait exquis. Il soutient les matieres graves & sérieuses avec beaucoup de bon-sens & de raison ; aux choses qui sont purement de l'Esprit , il n'a rien d'ingénieux ni de délicat.

A dire vrai , les *Vies des Hommes Illustres* , sont le Chef-d'œuvre de *Plutarque* ; & à mon jugement un des plus beaux Ouvrages du Monde. Vous y voyez ces Grands-hommes exposés en vûë , & retirés chez eux-mêmes ; vous les voyez dans la pureté du Naturel , & dans toute l'étendue de l'action. On y voit la fermeté de *Brutus* , & cette réponse fiere au mauvais Génie qui lui parla : on voit qu'il lui restoit malgré lui quelque impression de ce Fantôme que le raisonnement de *Cassius* eut de la peine à bien effacer. Peu
de

de jours après , on lui voit disposer ses Troupes , & donner le Combat si heureux de son côté , & si funeste par l'erreur de *Cassius*. On lui voit retenter la fortune , perdre la Bataille , faire des reproches à la Vertu , & trouver plus de secours dans son desespoir , que chez une Maîtresse ingrate qu'il avoit si bien servie *.

Il y a une force naturelle dans le Discours de *Plutarque* , qui égale les plus grandes actions ; & c'est de lui proprement qu'on peut dire , *facta dictis exaequata sunt* : mais il n'oublie ni les médiocres ni les communes ; il examine avec soin le train ordinaire de la Vie. Pour ses Comparaisons que *Montagne* a trouvées si admirables , elles me paroissent véritablement fort belles ; mais je pense qu'il pouvoit aller plus avant , & pénétrer davantage dans le fonds du Naturel. Il y a des replis & des détours en nôtre Ame qui lui sont échappés. Il a jugé de l'Homme trop en gros ; il ne l'a pas crû si différent qu'il est de lui-même , méchant , vertueux ; équitable , injuste ; humain &

* Voyez dans le D I C T I O N A I R E de Mr. Bayle , l'Article BRUTUS.

cruel : ce qui lui semble se démentir , il l'attribuë à des causes étrangères. Enfin, s'il eût défini *Catilina*, il nous l'eût donné avare ou prodigue : cet *alieni appetens, sui profusus*, étoit au dessus de sa connoissance ; & il n'eût jamais démêlé ces Contrariétés que *Saluste* a si bien séparées, & que *Montagne* lui-même a beaucoup mieux entendues.

SUR PÉTRONE.

I. POUR juger du Mérite de *Pétrone*, je ne veux que voir ce qu'en dit *Tacite* * ;
&

* Illi dies per somnum, nox officiis, & oblectamentis vitæ transigebatur. Utque alios industria, ita hunc ignavia ad famam protulerat; habebaturque non ganeo & profligator, ut plerique sua haurientium, sed erudito luxu. Ac dicta factaque ejus quanto solutiora, & quandam sui negligentiam præferentia, tanto gratius in speciem simplicitatis accipiebantur. Proconsul tamen *Bithynia*, & mox Consul, vigentem se ac parem negotiis ostendit: dein revolutus ad vitia, seu vitiorum imitatione, inter paucos familiarium *Neroni* assumptus est, Elegantiæ arbiter, dum nihil amœnum, & molle affluentia putat, nisi quod ei *Petronius* approbavisset. Unde invidia *Tigellini*, quasi adversus æmulum & scientia voluptatum potiorem. Ergo crudelitatem Principis, cui cæteræ libidines cedebant, aggreditur, amicitiam *Scevini Petronio* objectans; corrupto ad indicium servo ademptaque defensione,
&

& sans mentir il faut bien que ç'ait été un des plus Honnêtes-hommes du Monde, puisqu'il a obligé un Historien si sévère de renoncer à son Naturel, & de s'étendre avec plaisir sur les Louanges d'un Voluptueux. Ce n'est pas qu'une Volupté si exquise n'allât autant à la délicatesse de l'Esprit qu'à celle du Goût. Cet *erudito luxu*, cet *Arbiter elegantiarum*, est le caractère d'une Politesse ingénieuse, fort éloignée des sentimens grossiers d'un vicieux : aussi n'étoit-il pas si possédé de ses plaisirs, qu'il fût devenu incapable

A 5

des

& majore parte familiæ in vincla raptæ. Forte illis diebus *Campaniam* petiverat *Cæsar*, & *Cumas* usque progressus *Petronius* illic attinebatur. Nec tulit ultra timoris aut spei moras. Neque tamen præceps vitam expulit, sed incisâs venas, ut libitum obligatas, aperire rursus, & alloqui amicos, non per serâs, aut quibus constantiæ gloriam peteret. Audiebâtque referentes, nihil de immortalitate Animæ, & Sapientium placitis, sed levia carmina & faciles versus. Servorum alios largitione, quosdam verberibus affecit. Iniit & vias, somno indulsit, ut quamquam coacta mors, fortuitæ similis esset. Ne codicillis quidem (quod plerique pereuntium). *Neronem* aut *Tigellinum*, aut quem alium potentium adulatus est : sed flagitia Principis sub nominibus exoletorum fœminarumque, & novitate cujusque stupri perscripsit, atque obsignata misit *Neroni*. Fregitque annulum, ne mox ului esset ad faciendâ pericula. C. *Tacitus*, *Annal.* Lib. XVI.

des affaires : la douceur de sa vie ne l'avoit pas rendu ennemi des occupations. Il eût le mérite d'un Gouverneur dans son Gouvernement de *Bithynie*, la vertu d'un Consul dans son Consulat : mais au lieu d'affujettir sa vie à sa Dignité, comme font la plûpart des hommes, & de rapporter là tous ses chagrins & toutes ses joyes ; *Pétrone* d'un Esprit superieur à ses Charges, les ramenoit à lui-même ; & pour m'expliquer à la façon de *Montagne*, il ne renonçoit pas à l'Homme en faveur du Magistrat. Pour sa Mort, après l'avoir bien examinée, ou je me trompe, ou c'est la plus belle de l'Antiquité. Dans celle de *Caton*, je trouve du chagrin, & même de la colere. Le desespoir des affaires de la République, la perte de la Liberté, la haine de *César*, aiderent beaucoup sa résolution ; & je ne sai si son Naturel farouche n'alla point jusqu'à la fureur, quand il déchira ses Entrailles.

Socrate est mort veritablement en homme sage & avec assez d'indifference : cependant il cherchoit à s'assûrer de sa condition en l'autre Vie, & ne s'en assûroit pas ; il en raisonnoit sans cesse dans la Prison avec ses Amis assez foiblement ; & pour tout dire, la Mort lui fut un objet

jet confiderable. *Pétrone* feul a fait venir la molleffe & la nonchalance dans la fienne. *Audiebátque referentes , nihil de immortalitate Anima , & Sapientium placitis , sed levia carmina & faciles versus.* Il n'a pas feulement continué fes fonctions ordinaires ; à donner la Liberté à des Efclaves , à en faire châtier d'autres ; il s'est laiffé aller aux chofes qui le flatoient ; & fon Ame au point d'une féparation fi fâcheufe , étoit plus touchée de la douceur & de la facilité des Vers , que de tous les fentimens des Philofophes.

Pétrone à fa Mort ne nous laiffe qu'une image de la Vie ; nulle action , nulle parole , nulle circonftance qui marque l'embarras d'un mourant , C'est pour lui proprement , que mourir eft cefler de vivre : le VIXIT des *Romains* lui appartient juftement.

II. JE ne fuis pas de l'opinion de ceux qui croient que *Pétrone* a voulu reprendre les Vices de fon tems , & qu'il a compofé une Satire avec le même Efprit qu'*Horace* écrivoit les fiennes. Je me trompe , ou les bonnes Mœurs ne lui ont pas tant d'obligation : c'est plutôt un Courtifan délicat qui trouve le ridicule ,

qu'un Censeur public qui s'attache à blâmer la corruption. Et pour dire vrai, si *Pétrone* avoit voulu nous laisser une Morale ingénieuse dans la description des Voluptés, il auroit tâché de nous en donner quelque dégoût : mais c'est là que paroît le Vice avec toutes les graces de l'Auteur ; c'est là qu'il fait voir avec plus de soin l'agrément & la politesse de son Esprit.

D'avantage, s'il avoit eu dessein de nous instruire par une voye plus fine & plus cachée que celle des Préceptes, pour le moins verrions-nous quelque Exemple de la Justice divine ou humaine sur ses Débauchés. Tant s'en faut ; le seul Homme-de-bien qu'il introduit, le pauvre *Licas*, Marchand de bonne foi, craignant bien les Dieux, périt misérablement dans la Tempête au milieu de ces corrompus, qui sont conservés. *Encolpe* & *Giton* s'attachent l'un avec l'autre pour mourir plus étroitement unis ensemble ; & la Mort n'ose toucher à leurs plaisirs. La voluptueuse *Triphene* se sauve dans un Esquif avec toutes ses hardes ; *Eumolpe* fut si peu émû du danger, qu'il avoit le loisir de faire quelque Epigramme : *Licas*,
le

le pieux *Licas* * appelle inutilement les Dieux à son secours ; & à la honte de leur Providence , il paye ici pour tous les coupables. Si l'on voit quelquefois *Encolpe* dans les douleurs , elles ne lui viennent pas de son repentir. Il a tué son Hôte , il est fugitif , il n'y a sorte de Crime qu'il n'ait commis ; graces à la bonté de sa Conscience , il vit sans remors : ses larmes , ses regrets ont une cause bien différente ; il se plaint de l'in-

A 7

fi-

* *Mr. Nodot a critiqué cet endroit dans ses Notes sur Pétrone ; mais mal à propos. Il a crié que Mr. de St. Evremond appelloit Licas PIEUX , à cause que Pétrone lui donne le nom de Verecundissimus. Ce n'est point cela. Mr. de St. Evremond accuse Pétrone de protéger l'Impiété & le Vice , pendant qu'il fait opprimer la Vertu & la Pieté ; & il le prouve par l'exemple de Licas , qui étant le seul dans la Tempête qui craignit la Colere des Dieux , & mit tout en usage pour l'appaiser ; fut aussi le seul de la Troupe qui périt misérablement. Ce n'est donc que par rapport à ces mouvemens de Dévotion qu'il l'appelle le Pieux Licas. C'est à cause de l'empressement qu'il a de faire rendre le Voile & le Sifre d'ISIS , & des instances réitérées qu'il fait à Encolpe sur ce sujet. Tu inquit , Encolpi , succurre periclitantibus ; id est , Vestem illam divinam , Sistrumque redde Navigio. Per fidem , miserere , quemadmodum quidem soles. Et illum quidem vociferantem in Mare ventus excussit , repetitumque infesto gurgite Procella circumegit , atque hausit.*

fidélité de *Giton* qui l'abandonne ; son desespoir est de se l'imaginer dans les bras d'un autre , qui se moque de la solitude où il est réduit. *Facent nunc Amatores obligati noctibus totis , & forſtan mutuis-libidinibus attriti derident ſolitudinem meam.*

Tous les Crimes lui ont ſuccédé heureuſement , à la reſerve d'un ſeul , qui lui a véritablement attiré une punition fâcheuſe ; mais c'eſt un Péché pour qui les Loix divines & humaines n'ont point ordonné de châtiment. Il avoit mal répondu aux careſſes de *Circé* , & à la vérité ſon Impuiſſance eſt la ſeule faute qui lui a fait de la peine. Il avouë qu'il a failli pluſieurs fois , mais qu'il n'a jamais mérité la Mort qu'en cette occaſion. Enfin , ſans m'attacher au détail de toute l'Histoire , il retombe dans le même Crime , & reçoit le Supplice mérité avec une parfaite réſignation ; alors il rentre en lui-même , & connoît la colere des Dieux :

Helleſpontiaci ſequitur gravis ira Priapi.

Il ſe lamente du pitoyable état où il ſe trouve , *Funerata eſt pars illa corporis , quâ quondam Achilles eram ;* & pour re-
cou-

couvrir sa vigueur , il se met entre les mains d'une Prêtresse de ce Dieu avec de très-bons sentimens de Religion, mais en effet les seuls qu'il paroisse avoir dans toutes ses Avantures. Je pourrois dire encore que le bon *Eumolpe* est couru des petits Enfans , quand il recite ses Vers : mais quand il corrompt son Disciple, la Mere le regarde comme un Philosophe ; & couchés dans une même Chambre, le Pere ne s'éveille pas ; tant le Ridicule est sévèrement puni chez *Pétrone*, & le Vice heureusement protégé. Jugez par là, si la Vertu n'a pas besoin d'un autre Orateur pour être persuadée. Je pense qu'il étoit du sentiment de *Bautru* : „ Qu'Honnête-homme & bonnes Mœurs „ ne s'accordent pas ensemble “. *Si ergo Petronium adimus, adimus virum ingenio verè aulico, Elegantia arbitrum non Sapientia.*

III. ON ne sauroit douter que *Pétrone* n'ait voulu décrire les Débauches de *Néron*, & que ce Prince ne soit le principal objet de son ridicule : mais de savoir si les Personnes qu'il introduit, sont véritables ou feintes ; s'il nous donne des Caractères à sa fantaisie, ou le propre
Natu-

Naturel de certaines gens, la chose est fort difficile, & on ne peut raisonnablement s'en assurer. Je pense, pour moi, qu'il n'y a aucun Personnage dans *Pétrone*, qui ne puisse convenir à *Néron*. Sous *Trimalcion*, il se moque apparemment de sa Magnificence ridicule, & de l'extravagance de ses plaisirs: *Eumolpe* nous représente la folle passion qu'il avoit pour le Théâtre: *Sub nominibus exoletorum, foeminarumque, & novitate cujusque stupri, flagitia Principis perscripsit*; & par une agréable disposition de différentes Personnes imaginées, il touche diverses Impertinences de l'Empereur, & le Désordre ordinaire de sa Vie.

On pourra dire que *Pétrone* est bien contraire à soi-même, d'en blâmer les Vices, la Mollesse & les Plaisirs, lui qui fut si ingénieux dans la recherche des Voluptés: *Dum nihil amœnum, & molle affluentia putat, nisi quod ei Petronius approbavisset*. Car à dire vrai, quoique le Prince fût assez corrompu de son Naturel; au jugement de *Plutarque*, la complaisance de ce Courtisan a contribué beaucoup à le jeter dans toute sorte de luxe & de profusion. En cela comme en la plûpart des choses de l'Histoire, il faut

faut regarder la difference des tems. Avant que *Néron* se fût laissé aller à cet étrange abandonnement , personne ne lui étoit si agréable que *Pétrone* ; jusques-là , qu'une chose passoit pour grossiere , quand elle n'avoit pas son approbation. Cette Cour-là étoit comme une Ecole de Voluptés recherchées ; où tout se rapportoit à la Délicatesse d'un goût si exquis. Je croi même que la Politesse de nôtre Auteur devint pernicieuse au Public ; & qu'il fut un des principaux à ruiner des gens considerables qui faisoient une profession particuliere de Sageffe & de Vertu. Il ne prêchoit que la Libéralité à un Empereur déjà prodigue , la Mollesse à un voluptueux : tout ce qui avoit une apparence d'austérité , avoit pour lui un air ridicule.

Selon mes conjectures *Traséas* eut son tour , *Helvidius* le sien ; & quiconque avoit du mérite sans l'art de plaire , n'étoit pas fâcheux impunément. Dans cette sorte de vie , *Néron* se corrompoit de plus en plus ; & comme la Délicatesse des Plaisirs vint à céder au desordre de la Débauche , il tomba dans l'extravagance de tous les goûts. Alors *Tigellin* , jaloux des agrémens de *Pétrone* , & des avan-

vantages qu'il avoit sur lui dans la Science des Voluptés, entreprit de le ruiner, *quasi adversus emulum & scientia voluptatum potiozem.* Ce ne lui fut pas une chose mal-aisée ; car l'Empereur abandonné comme il étoit, ne pouvoit plus souffrir un témoin si délicat de ses Infamies : Il étoit moins gêné par le remors de ses Crimes, que par une honte secrète qu'il sentoit de ses Voluptés grossières, quand il se souvenoit de la Délicatesse des passées. *Pétrone* de son côté n'avoit pas de moindres dégoûts ; & je pense que dans le tems de ses mécontentemens cachés, il composa cette Satire ingénieuse, que nous n'avons malheureusement que défigurée.

Nous voyons dans *Tacite* l'éclat de sa Disgrace ; & qu'ensuite de la Conspiration de *Pison*, l'amitié de *Scevinus* fut le prétexte de sa perte.

IV. **PÉTRONE** est admirable par tout, dans la pureté de son Stile, dans la délicatesse de ses Sentimens : mais ce qui me surprend davantage, est cette grande facilité à nous donner ingénieusement toute sorte de Caractères. *Térence* est peut-être l'Auteur de l'Antiquité qui en-

entre le mieux dans le Naturel des Personnes. J'y trouve cela à redire, qu'il a trop peu d'étendue; & tout son talent est borné à faire bien parler des Valets & des Vieillards, un Pere avare, un Fils débauché, une Esclave, une espece de *Brignelle* *. Voilà où s'étend la capacité de *Térence*. N'attendez de lui ni Galanterie, ni Passion; ni les sentimens, ni les discours d'un Honnête-homme. *Pétrone* d'un Esprit universel trouve le Génie de toutes les Professions, & se forme comme il lui plaît à mille Naturels differens. S'il introduit un Déclamateur, il en prend si bien l'air & le Stile, qu'on diroit qu'il a déclamé toute sa vie. Rien n'exprime plus naturellement le desordre d'une vie débauchée, que les querelles d'*Encolpe* & d'*Ascyte* sur le sujet de *Giton*.

Quartilla ne représente-t-elle pas admirablement ces Femmes prostituées, *quarum sic accensa libido, ut sapius peterent viros, quam peterentur*? Les Noces du petit *Giton* & de l'innocente *Pannyehis*,
ne

* Le premier qui fit les intrigues de la Comédie Italienne étoit Provençal, & s'appelloit *Briguelle*. Il y réussit si bien qu'on a donné depuis le nom de *Briguelle* au Valet fourbe, qui conduit les intrigues.

ne nous donnent-elles pas l'image d'une Impudicité accomplie ?

Tout ce que peut faire un Sot ridiculement magnifique dans un Repas, un faux Délicat, un Impertinent ; vous l'avez sans doute au Festin de *Trimalcion*.

Eumolpe nous fait voir la folie qu'avoit *Néron* pour le Théâtre, & sa vanité à reciter ses Ouvrages ; & vous remarquerez en passant par tant de beaux Vers, dont il fait un méchant usage, qu'un excellent Poète peut être un mal-Honnête-homme. Cependant comme *Ensolpe*, pour représenter *Eumolpe* un faiseur de Vers fantasque, ne laisse pas de trouver en sa Physionomie quelque chose de grand ; il observe judicieusement de ne pas ruiner les idées qu'il nous en donne. Cette maladie qu'il a de composer hors de propos, même *in vicinia mortis* ; sa Volubilité à dire ses Compositions en tous lieux & en tout tems, répond à son début ridicule : *Et ego, inquit, Poëta sum, & ut spero, non humillimi spiritus, si modo aliquid coronis credendum est, quas etiam ad imperitos gratia deferre solet.* Sa connoissance assez générale, ses actions extraordinaires, ses expédiens en de malheureuses rencontres, sa ferme-

meté à soutenir ses compagnons dans le Vaisseau de *Licas*, cette Cour plaisante de chercheurs de Successions, qu'il s'attire dans *Crotone*; ont toujours du rapport avec les choses qu'*Encolpe* s'en étoit promises: *Senex canus, exercitati vultus, & qui videbatur nescio quid magnum promittere.*

Il n'y a rien de si naturel que le personnage de *Crisis*; toutes nos Confidentes n'en approchent pas; & sans parler de sa première conversation avec *Polienos*, ce qu'elle lui dit de sa Maîtresse sur l'affront qu'elle a reçu, est d'une naïveté inimitable: *Verum enim fatendum est, ex qua bora accepit injuriam, apud se non est.* Quiconque a lû *Juvenal*, connoît assez *impotentiam Matronarum*, & leur méchante humeur, *si quando vir aut familiaris infelicius cum ipsis rem habuerat.* Mais il n'y a que *Pétrone* qui eut pû nous décrire *Circé* si belle, si voluptueuse, & si galante.

Enothea, la Prêtresse de *Priape*, me ravit avec les Miracles qu'elle promet; avec ses enchantemens, ses sacrifices, sa desolation sur la mort de l'Oye sacrée, & la manière dont elle s'appaise quand *Polienos* lui fait un présent dont elle peut

acheter une Oye & des Dieux, si bon lui semble.

Philumene, cette honnête Dame, n'est pas moins bonne, qui après avoir escroqué plusieurs Héritages dans la fleur de sa Jeunesse & de sa Beauté, devenuë vieille, & par conséquent inutile à tout plaisir, tâchoit de continuër ce bel art par le moyen de ses Enfans, qu'avec mille beaux discours elle introduisoit auprès des Vieillards qui n'en avoient point. Enfin, il n'y a naturel, il n'y a profession, dont *Pétrone* ne suive admirablement le génie. Il est Poëte, il est Orateur, il est Philosophe, quand il lui plaît.

Pour ses Vers, j'y trouve une force agréable, une beauté naturelle, *naturali pulchritudine carmen exurgit*: en sorte que *Donza* ne sauroit plus souffrir la fougue & l'impetuofité de *Lucain* quand il a lû la *Prise de Troye*, ou ce petit Essai de la *Guerre Civile*, qu'il assure aimer beaucoup mieux,

Quam vel trecenta Cordubensis illius

Pharsalicorum Versuum Volumina *.

* Jan. Douza Pat. *Prædicamentorum Petron. Lib. II. Cap. 12.*

Je ne sai si je me trompe ; mais il me semble que *Lucrece* n'a pas traité si agréablement la matière des Songes que *Pétrone* :

*Somnia, quæ mentes ludunt volitantibus umbris,
Non delubra Deùm, nec ab æthere Numina
mittunt;*

*Sed sibi quisque facit. Nam cum prostrata sopore
Urget membra quies, & mens sine pondere ludit;
Quidquid luce fuit, tenebris agit. Oppida bello
Qui quatit & flammis miserandas sævit in urbes,
Tela videt, &c.*

Et que peut-on comparer à cette Nuit voluptueuse, dont l'image remplit l'Ame de telle sorte qu'on a besoin d'un peu de Vertu pour s'en tenir aux simples impressions qu'elle fait sur l'Esprit ?

*Qualis nox fuit illa, Dii, Deaque!
Quàm mollis torus! Hæsimus calentes,
Et transfudimus hinc & hinc labellis
Errantes animas. Valetæ Curæ.
Mortalis ego sic perire cœpi.*

„ Quelle nuit, ô bons Dieux ! quelle
„ chaleur ! quels Baisers ! quelle halei-
„ ne !

„ ne ! quel mélange d'Ames en ces chau-
 „ des & amoureuses respirations !

Quoique le stile de Déclamateur sem-
 ble ridicule à *Pétrone* , il ne laisse pas
 de montrer beaucoup d'Eloquence en ses
 Déclamations ; & pour faire voir que les
 plus Débauchés ne sont pas incapables de
 méditation & de retour , la Morale n'a
 rien de plus sérieux ni de mieux touché
 que les réflexions d'*Encolpe* sur l'incon-
 stance des choses humaines , & sur l'in-
 certitude de la Mort.

Quelque sujet qui se présente , on ne
 peut ni penser plus délicatement , ni s'ex-
 primer avec plus de netteté. Souvent en
 ses Narrations il se laisse aller au simple
 Naturel , & se contente des graces de la
 naïveté : quelquefois il met la dernière
 main à son Ouvrage ; & il n'y a rien de
 si poli. *Catulle* & *Martial* traittent les
 mêmes choses grossièrement ; & si quel-
 qu'un pouvoit trouver le secret d'enve-
 lopper les Ordures avec un langage pareil
 au sien , je réponds pour les Dames , qu'el-
 les donneroient des louanges à sa Dis-
 cretion.

Mais ce que *Pétrone* a de plus particu-
 lier , c'est qu'à la réserve d'*Horace* en
 quelques *Odes* , il est peut-être le seul de
 l'An-

l'Antiquité qui ait fû parler de Galanterie. *Virgile* est touchant dans les passions; les amours de *Didon*, les amours d'*Orphée* & d'*Euridice* ont du charme & de la tendresse: toutefois il n'a rien de galant; & la pauvre *Didon*, tant elle avoit l'Ame pitoyable, devint amoureuse du pieux *Enée* au recit de ses Malheurs. *Ovide* est spirituel & facile: *Tibulle* délicat. Cependant il falloit que leurs Maîtresses fussent plus savantes que Mademoiselle de *Scuderi*. Comme ils alleguent les Dieux, les Fables, & des exemples tirés de l'Antiquité la plus éloignée, ils promettent toujours des *Sacrifices*; & je pense que Mr. *Chapelain* a pris d'eux la maniere de brûler les Cœurs en *Holocauste* *.

Tom. II.

B

Lu-

* *Chapelain* fait parler le Comte de Dunois (amoureux de la Pucelle d'Orleans) en ces termes:
 Pour ces Celestes Yeux, & ce Front magnanime,
 Je sens un feu subtil qui surpasse l'estime;
 Je n'en souhaite rien, & si j'en suis Amant,
 D'un Amour sans désir, je le suis seulement.
 De ce feu toutefois que me sert l'innocence?
 Si tout sage qu'il est, il me fait violence;
 Helas! il me dévore; & mon Cœur embrasé
 Déjà par sa chaleur est de force épuisé.
 Et soit, consumons-nous d'une flamme si belle;
 Brûlons en Holocauste au feu de la Pucelle:
 Laissons-nous pour sa gloire en cendres convertir,
 Et tenons à bonheur d'en être le Martyr.

LA PUCELLE Liv. II.

Lucien, tout ingénieux qu'il est, devient grossier si-tôt qu'il parle d'Amour : ses Courtisanes ont plutôt le langage des Lieux publics, que les discours des Ruelles. Pour moi qui suis grand Admirateur des Anciens, je ne laisse pas de rendre justice à nôtre Nation, & de croire que nous avons sur eux en ce point un grand avantage. Et sans mentir, après avoir bien examiné cette matiere, je ne fache aucun de ces grands génies, qui eût pû faire parler d'Amour *Massinisse* & *Sophonisbe*, *César* & *Cléopatre* aussi galamment que nous les avons ouï parler en nôtre Langue *. Autant que les autres nous le cèdent, autant *Pétrone* l'emporte sur nous. Nous n'avons point de Roman qui nous fournisse une Histoire si agréable que la M A T R O N E d'EPHESE. Rien de si galant que les Poulets de *Circé* & de *Polienos* : toute leur Avanture, soit dans l'entretien, soit dans les descriptions, a un caractère fort au dessus de la Politesse de nôtre siècle. Jugez, cependant, s'il eût traité délicatement une belle Passion ; puisque c'étoit ici une affaire de

* Voyez la SOPHONISBE & la MORT DE POMPEE de Corneille.





de deux personnes qui à leur première vûë devoient goûter le dernier Plaisir.



L A M A T R O N E

D' E P H E S E.

IL y avoit une Dame à *Ephese* en si grande réputation de Chasteté, que les Femmes mêmes des Pais voisins, venoient la voir par curiosité comme une merveille. Cette Prude ayant perdu son Mari, ne se contenta pas, selon la coutume, d'assister au convoi toute échevelée, & de se battre la poitrine devant le peuple, elle voulut suivre le Défunt jusqu'au monument; & après l'avoir mis dans un Sepulchre à la maniere des *Grecs*, garder le corps, & pleurer nuit & jour auprès de lui. Se desolant de la sorte, & resoluë à se laisser mourir de faim, les Parens, les Amis ne l'en sûrent détourner. Les Magistrats rebutés les derniers, l'abandonnerent; & une Femme si illustre, pleurée de tous, comme une per-

sonne morte , passoit déjà le cinquième jour sans manger. Une Suivante fidelle & affectionnée étoit toujours auprès de la Misérable, mêlant ses larmes aux siennes, & renouvelant la Lumiere toutes les fois qu'elle venoit à s'éteindre. On ne parloit d'autre chose dans la Ville, & tout le monde demeuroit d'accord que c'étoit le premier Exemple d'Amour & de Chasteté qu'on eût jamais vû.

Il arriva qu'en ce même tems le Gouverneur de la Province fit attacher en croix quelques Voleurs tout proche de cette même Cave où la vertueuse Dame se desoloit sur le Corps de son cher Epoux. La nuit suivante, comme un Soldat qui gardoit les Croix, de peur que les Corps ne fussent enlevés, eut appercû de la lumiere dans le Monument, & entendu les plaintes d'une personne affligée; par un esprit de curiosité, commun à tous les hommes, il voulut savoir ce que ce pouvoit être, & ce qu'on y faisoit. Il descend donc au Sepulchre; & surpris à la vûë d'une fort belle Femme, il demeure d'abord épouvanté comme si c'eût été quelque Fantôme : puis ayant vû un Corps mort étendu devant ses yeux, considéré les larmes, un visage déchiré avec
les

les ongles , & toutes les autres marques de désolation , il s'imagina à la fin ce que c'étoit ; qu'une pauvre affligée s'abandonnoit aux regrets , & ne pouvoit souffrir sans désespoir la Mort de celui qu'elle avoit perdu. Il apporte ensuite son petit Souper au Monument , & commence à l'exhorter de ne persévérer pas davantage dans une douleur inutile , & des Gémissemens superflus : que la sortie de ce monde étoit la même pour tous les hommes ; qu'il falloit aller tous en même lieu ; n'oubliant rien de toutes ces raisons dont on a coutûme de guerir les Esprits les plus malades. Mais elle irritée encore par une Consolation si peu attendüe , redouble son deuil , se déchire l'estomac avec plus de violence , & s'arrache des Cheveux qu'elle jette sur ce miserable Corps.

Le Soldat ne se rebute point pour cela , & avec les mêmes Exhortations il essaye de lui faire prendre quelque Nourriture ; jusqu'à ce que la Suivante gagnée sans doute par l'odeur du Vin , autant que par son Discours , tendit la main à celui qui les invitoit si obligeamment ; & comme elle eut repris quelque vigueur par le boire & le manger , elle vint à combattre elle-même l'opiniâtreté de sa Maîtresse.

treffe. „ Et que vous servira cela , dit-
 „ elle , de vous laisser mourir de faim ,
 „ de vous ensevelir toute vive , & ren-
 „ dre à la Destinée une Ame qu'elle ne
 „ redemande pas encore ?

„ Pensez-vous que des Morts les insensibles
 cendres

„ Vous demandent des pleurs & des regrets
 si tendres ?

„ Quoi , vous voulez ressusciter un
 „ Mort contre l'ordre de la Nature ?
 „ Croyez-moi , défaites-vous d'une foi-
 „ bleffe dont les seules Femmes sont ca-
 „ pables : jouissez des avantages de la
 „ Lumiere tant qu'il vous sera permis.
 „ Ce Corps que vous voyez devant vous,
 „ montre assez le prix de la Vie , & vous
 „ avertit que vous devez mieux la mé-
 „ nager.

Personne n'écoute à regret quand on
 la presse de manger en de pareilles occa-
 sions : on se laisse persuader aisément de
 vivre. Ainsi cette Femme , exténuée par
 une si longue abstinence , laissa vaincre
 son obstination , & se remplit de viande
 avec la même avidité que la Suivante qui
 s'étoit renduë auparavant. Au reste , vous
 savez que les Tentations viennent d'ordi-
 nai-

naire après le Repas. Avec les mêmes armes qu'employa le Soldat pour combattre son Desespoir, avec les mêmes il attaque sa Pudicité. Le Jeune homme ne paroissoit à la Prude ni desagréable, ni sans esprit; & la Suivante n'oublioit rien pour lui rendre de bons offices; disant ensuite à sa Maîtresse;

*Songez, songez à vous, voyez vôtre intérêt,
Et ne combattez pas un Amour qui vous plaît.*

Enfin, pour ne vous plus tenir en suspens, la bonne Dame eut la même abstinence en ce qui regarde cette partie de son corps; & le Soldat pleinement victorieux, vint à bout de l'une & de l'autre. Ils demeurèrent ensemble, non seulement la première nuit de leur Jouissance, mais encore le lendemain, & le jour d'après; les Portes si bien fermées, que quiconque fût venu au Monument, soit connu, soit inconnu, auroit crû sans doute que la plus honnête-Femme du monde avoit expiré sur le Corps de son Mari.

Le Soldat charmé de la beauté de sa Dame, & du secret de sa bonne fortune, achetoit tout ce que son peu de Bien lui pouvoit permettre; & à peine la nuit

étoit-elle venuë, qu'il l'apportoit dans le Monument. Cependant comme les Parens d'un de ces Pendus, s'apperçûrent qu'il n'y avoit plus de Garde, ils enlevèrent le Corps une nuit, & lui rendirent les derniers devoirs. Mais le pauvre Soldat qui s'étoit laissé abuser, pour demeurer trop long-tems attaché à son Plaisir, voyant le lendemain une de ces Croix sans Cadavre, alla trouver sa Maîtresse dans la crainte du Supplice, & lui conta tout ce qui étoit arrivé; qu'au reste il étoit résolu de ne point attendre sa condamnation; & que se faisant justice lui-même, il alloit punir sa négligence de sa propre main. Pour toute grace, qu'il la supplioit d'avoir soin de sa sépulture, & de lui préparer ce même Tombeau fatal à son Epoux & à son Galant. Cette Femme aussi charitable que Prude : *Et aux Dieux ne plaise, dit-elle, que je voye en même tems les Funerailles de deux personnes si cheres; j'aime mieux pendre le mort que de faire perir le vivant.* Selon ce beau Discours, elle tire le Corps du Cercueil pour l'attacher à cette Croix où il n'y avoit plus rien. Le Soldat profita du conseil ingénieux d'une Femme si avisée; & le lendemain tout le Peuple s'étonna de
quel-

quelle maniere un Homme mort avoit pû aller au gibet.



CONVERSATION
DU MARECHAL
D'HOQUINCOURT
AVEC LE PERE CANAYE.

COMME je dînois un jour chez Monsieur le Maréchal d'*Hoquincourt* *, le Pere *Canaye* qui y dînoit aussi fit tomber le discours insensiblement sur la Soumission d'Esprit que la Religion exige de nous ; & après nous avoir conté plusieurs Miracles nouveaux & quelques Révélations modernes, il conclut qu'il falloit éviter plus que la peste ces Esprits-Forts qui veulent examiner toutes choses par la Raïson.

„ A qui parlez-vous des Esprits-Forts,
„ dit le Maréchal ; & qui les a connus

B 5

„ mieux

* Le Maréchal d'*Hoquincourt* étoit alors (1654.) à *Peronne*, dont le Roi lui avoit donné le Gouvernement.

„ mieux que moi? *Bardouville* & *Saint-*
 „ *Ibal* ont été les meilleurs de mes A-
 „ mis. Ce furent eux qui m'engagerent
 „ dans le parti de Monsieur le Comte *
 „ contre le Cardinal de *Richelieu*. Si
 „ j'ai connu les Esprits-Forts? Je ferois
 „ un Livre de tout ce qu'ils ont dit.
 „ *Bardouville* mort, & *Saint-Ibal* retiré
 „ en *Hollande*; je fis amitié avec *La*
 „ *Frette*, & *Sauveboeuf*: ce n'étoient pas
 „ des Esprits, mais de braves gens. *La*
 „ *Frette* étoit un brave homme, & fort
 „ mon Ami. Je pense avoir assez té-
 „ moigné que j'étois le sien dans la Ma-
 „ ladie dont il mourut. Je le voyois
 „ mourir d'une petite Fièvre, comme
 „ auroit pu faire une Femme; & j'en-
 „ rageois de voir *La Frette*, ce *La Frette*,
 „ qui s'étoit battu contre *Bouteville*, s'é-
 „ teindre ni plus ni moins qu'une Chandel-
 „ le. Nous étions en peine *Sauveboeuf* & moi
 „ de sauver l'Honneur à nôtre Ami; ce qui
 „ me fit prendre la resolution de le tuer
 „ d'un coup de Pistolet pour le faire pe-
 „ rir en Homme-de-cœur. Je lui ap-
 „ puyois le Pistolet à la tête, quand un
 „ B.... de *Jesuite* qui étoit dans la Cham-
 „ bre

* *Le Comte de Soissons.*

M E L E' I *

„ bre me pouffa le bras & détourna le
„ Coup. Cela me mit en si grande co-
„ lere contre lui , que je me fis Fan-
„ séniste.

*Remarquez vous , Monseigneur , dit le
Pere Canaye , remarquez-vous comme Sa-
tan est toujours aux aguêts : circuit quæ-
rens quem devoret. Vous concevez un pe-
tit Dépit contre nos Peres : il se sert de l'oc-
casion pour vous surprendre , pour vous dé-
vorer ; pis que dévorer , pour vous faire Fan-
séniste. Vigilate, Vigilate: on ne sauroit
être trop sur ses gardes contre l'Ennemi du
genre humain.*

„ Le Pere a raison , dit le Maréchal.
„ J'ai ouï dire que le Diable ne dort
„ jamais. Il faut faire de même ; bon-
„ ne garde ; bon pied bon œil. Mais
„ quittons le Diable , & parlons de mes
„ Amitiés. J'ai aimé la Guerre devant
„ toutes choses ; Madame de Montba-
„ zon après la Guerre ; & tel que vous
„ me voyez la Philosophie après Mada-
„ me de Montbazon. ” *Vous avez rai-
son , reprit le Pere , d'aimer la Guerre ,
Monseigneur : la Guerre vous aime bien aus-
si ; elle vous a comblé d'Honneurs. Savez-
vous que je suis Homme-de-Guerre aussi moi ?
Le Roi m'a donné la direction de l'Hôpital*

de son Armée de Flandre : n'est-ce pas être Homme-de-Guerre ? *Qui eut jamais crû que le Pere Canaye eût dû devenir Soldat ? Je le suis , Monseigneur ; & ne rens pas moins de service à Dieu dans le Camp , que je lui en rendrois au College de Clermont. Vous pouvez donc aimer la Guerre innocemment. Aller à la Guerre est servir son Prince ; & servir son Prince est servir Dieu. Mais pour ce qui regarde Madame de Montbazon , si vous l'avez convoitée , vous me permettrez de vous dire que vos Desirs étoient criminels. Vous ne la convoitiez pas , Monseigneur , vous l'aimiez d'une Amitié innocente.*

„ Quoi , mon Pere , vous voudriez
 „ que j'aimasse comme un Sot ? Le Ma-
 „ réchal d'Hoquincourt n'a pas appris dans
 „ les Ruelles à ne faire que soupirer. Je
 „ voulois , mon Pere , je voulois ; vous
 „ m'entendez bien. ” JE VOULOIS !
Quels JE VOULOIS ! En verité Mon-
seigneur , vous raillez de bonne grace. Nos
Peres de Saint-Louis seroient bien étonnés
de ces JE VOULOIS ; quand on a été
long-tems dans les Armées , on a appris à
tout écouter. Passons , Passons ; vous dites
cela , Monseigneur , pour vous divertir.

„ Il n'y a point là de Divertissement ,
 mon

„ mon Pere; savez-vous à quel point je
 „ l'aimois? ” *Usque ad aras*, MONSEI-
 GNEUR. „ Point d'*Aras*, mon Pere.
 „ Voyez-vous, dit le Maréchal en pre-
 „ nant un Couteau dont il ferroit le man-
 „ che; voyez-vous, si elle m'avoit com-
 „ mandé de vous tuer, je vous aurois
 „ enfoncé le Couteau dans le cœur.
 Le Pere surpris du discours, & plus ef-
 frayé du transport, eût recours à l'O-
 raison mentale, & pria Dieu secrette-
 ment qu'il le delivrât du Danger où il se
 trouvoit; mais ne se fiant pas tout à fait
 à la Priere, il s'éloignoit insensiblement
 du Maréchal par un mouvement de Fesse
 imperceptible. Le Maréchal le suivoit
 par un autre tout semblable; & à lui
 voir le Couteau toujours levé, on eût
 dit qu'il alloit mettre son ordre en exé-
 cution.

La malignité de la nature me fit pren-
 dre plaisir quelque tems aux frayeurs de
 la Révérence: mais craignant à la fin
 que le Maréchal dans son transport ne
 rendit funeste ce qui n'avoit été que plai-
 sant, je le fis souvenir que Madame de
Montbazon étoit morte *, & lui dis

B 7

qu'heu-

* *Madame la Duchesse de Montbazon Fille du Com.*

qu'heureusement le Pere *Canaye* n'avoit rien à craindre d'une personne qui n'étoit plus.

„ Dieu fait tout pour le mieux, re-
 „ prit le *Maréchal* : la plus Belle du
 „ Monde * commençoit à me lanterner,
 „ lors qu'elle mourut. Il y avoit tou-
 „ jours auprès d'elle un certain Abbé de
 „ *Rancé* † , un petit *Janséniste* qui lui
 „ par-

te de Vertus étoit encore en vie : elle ne mourut qu'en 1657. Mr. de St. Evremond ne l'ignoroit pas ; mais il a crié qu'on lui pardonneroit aisément cet Anachronisme , si on pensoit qu'il étoit difficile de tirer autrement le P. Canaye , de la frayeur qui l'avoit saisi. Il y a long-tems que Mr. Bayle a fait cette Remarque. Voyez les NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES, Decembre 1686.

* C'est ainsi que le *Maréchal d'Hoquincourt* appelloit *Madame de Montbazon*.

† *Armand Jean le Bouthillier de Rancé*, si connu depuis sous le nom d'Abbé de la Trappe, étoit un des Amans de la *Duchesse de Montbazon*; & quoi qu'en disent ses Panegyristes, il est sûr que la mort prompte & inopinée de cette Dame fut un des principaux Motifs de sa Conversion & de sa Retraite. Voici comment cela arriva. *Madame de Montbazon* mourut de la petite Vérole dans une Maison de Campagne : l'Abbé qui étoit parti de Paris sur la première nouvelle de sa maladie, arrive dans cette maison; ne trouvant personne à l'entrée, il monte dans l'Appartement de la *Duchesse* par un Degré dérobé qu'il connoissoit; & le premier objet qui se présente à sa vue, fut le Cadavre de *Madame de Mont-*

„ parloit de la GRACE devant le monde,
 „ & l'entretenoit de toute autre chose
 „ en particulier. Cela me fit quitter le
 „ parti des *Jansénistes*. Auparavant je
 „ ne perdois pas un Sermon du Pere
 „ *Desmâres*, & je ne jurois que par
 „ Messieurs de *Port-Royal*. J'ai toujourn
 „ été à confesse aux *Jesuites* depuis ce
 „ tems-là ; & si mon Fils a jamais des
 „ Enfans, je veux qu'ils étudient au Col-
 „ lege de *Clermont* sur peine d'être des-
 „ hérités.

Oh ! que les Voyes de Dieu sont admirables ! s'écria le Pere Canaye ; que le secret de sa Justice est profond ! Un petit Coquet de Janséniste poursuit une Dame à qui Monseigneur vouloit du bien : le Seigneur misericordieux se sert de la Jalousie pour mettre la Conscience de Monseigneur entre nos mains. Mirabilia judicia tua, Domine !

Après que le bon Pere eut fini ses pieuses Réflexions, je crus qu'il m'étoit permis d'entrer en discours ; & je demandai

Montbazou, défiguré de la maniere du monde la plus horrible, & prêt à être mis dans le Cercueil. Cela fit une impression si vive sur lui, qu'il renonça au Monde, & établit dans son Abbaye de la Trappe une réforme très-austère. Il mourut le 26. d'Octobre 1700.

dai à Monsieur le Maréchal , si l'amour de la Philosophie n'avoit pas succédé à la Passion qu'il avoit eüe pour Madame de Montbazon.

„ Je ne l'ai que trop aimée la Philo-
 „ sophie , dit le Maréchal , je ne l'ai
 „ que trop aimée ; mais j'en suis revenu,
 „ & je n'y retourne pas. Un Diable de
 „ Philosophe m'avoit tellement embrouil-
 „ lé la cervelle de *premiers Parens*, de
 „ *Pomme* , de *Serpent*, de *Paradis ter-*
 „ *restre* & de *Chérubins*, que j'étois sur
 „ le point de ne rien croire. Le Dia-
 „ ble m'emporte si je croyois rien. De-
 „ puis ce tems-là je me ferois crucifier
 „ pour la Religion. Ce n'est pas que
 „ j'y voye plus de Raison ; au contrai-
 „ re moins que jamais : mais je ne sau-
 „ rois que vous dire , je me ferois cru-
 „ cifier sans savoir pourquoi.

Tant mieux , Monseigneur , reprit le
 Pere d'un ton de nez fort dévot, *tant*
mieux ; ce ne sont point Mouvemens hu-
mains, cela vient de Dieu. POINT DE
RAISON ! c'est la vraie Religion cela ;
POINT DE RAISON ! *Que Dieu vous*
a fait , Monseigneur , *une belle Grace !*
Estote sicut infantés ; soyez comme des
Enfans. Les Enfans ont encore leur inno-
 cen-

cence; & pourquoi? parce qu'ils n'ont point de Raison. Beati pauperes spiritu. Bienheureux les pauvres d'esprit; ils ne péchent point: la Raison; c'est qu'ils n'ont point de Raison. POINT DE RAISON; JE NE SAUROIS QUE VOUS DIRE; JE NE SAI POURQUOI: les beaux Mots! Ils devroient être écrits en Lettres d'or. CE N'EST PAS QUE J'Y VOYE PLUS DE RAISON; AU CONTRAIRE MOINS QUE JAMAIS. En vérité cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du Ciel. POINT DE RAISON! que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle Grace!

Le Pere eût poussé plus loin la sainte haine qu'il avoit contre la Raison: mais on apporta des Lettres de la Cour à Monsieur le Maréchal; ce qui rompit un si pieux Entretien. Le Maréchal les lût tout bas, & après les avoir lûes il voulut bien dire à la Compagnie ce qu'elles contenoient. " Si je voulois faire le Po-

„ litique, comme les autres, je me re-

„ tirerois dans mon Cabinet pour lire

„ les Dépêches de la Cour: mais j'agis

„ & je parle toujourns à cœur ouvert.

„ Monsieur le Cardinal me mande que

„ Ste-

„ *Stenay* est pris *, que la Cour sera ici
 „ dans huit jours, & qu'on me donne le
 „ commandement de l'Armée qui a fait
 „ le Siége, pour aller secourir *Arras* a-
 „ vec *Turenne* & la *Ferté*. Je me sou-
 „ viens bien que *Turenne* me laissa bat-
 „ tre par Monsieur le Prince †, lors que
 „ la Cour étoit à *Gien*: peut-être que
 „ je trouverai l'occasion de lui rendre la
 „ pareille. Si *Arras* étoit sauvé, & *Tu-*
 „ *renne* battu, je serois content; j'y fe-
 „ rai ce que je pourrai: je n'en dis pas
 „ davantage).

Il nous eût conté toutes les Particula-
 rités de son Combat, & le sujet de plain-
 te qu'il pensoit avoir contre Monsieur de
Turenne; mais on nous avertit que le
 Convoi étoit déjà assez loin de la Ville.
 Ce qui nous fit prendre congé plutôt que
 nous n'aurions fait.

Le Pere *Canaye* qui se trouvoit sans
 Monture en demanda une qui le pût por-
 ter au Camp. „ Et quel Cheval voulez-
 „ vous, mon Pere? dit le Maréchal.

Je

* *Stenay fut pris le 6. d'Août 1654.*

† *A Bleneau le 7. d'Avril 1652.*

)(*Ces trois Maréchaux ayant forcé les Lignes en trois
 endroits, bastirent les Espagnols, entrerent dans Arras,
 & obligerent Mr. le Prince à se retirer.*

Je vous répondrai , Monseigneur , ce que
répondit le bon Pere Suarez au Duc de Me-
dina Sidonia dans une pareille rencontre ;
Qualem me decet esse , mansuetum ; tel
qu'il faut que je sois , doux , paisible. „ Qua-
„ lem me decet esse , mansuetum ! j'entens
„ un peu le Latin , dit le Maréchal ;
„ mansuetum seroit meilleur pour des Bre-
„ bis , que pour des Chevaux. Qu'on
„ donne mon Cheval au Pere , j'aime
„ son Ordre , je suis son Ami ; qu'on
„ lui donne mon bon Cheval. „ J'allai
dépêcher mes petites affaires , & ne de-
meurai pas long-tems sans rejoindre le
Convoi. Nous passâmes heureusement ;
mais ce ne fut pas sans fatigue pour le
pauvre Pere Canaye. Je le rencontrai
dans la marche sur le bon Cheval de
Monsieur d'Hoquincourt : c'étoit un Che-
val entier , ardent , inquiet , toujours en
action. Il mâchoit éternellement son
mords ; alloit toujours de côté ; hennif-
soit de moment en moment ; & ce qui
choquoit fort la modestie du Pere , il
prenoit indécemment tous les Chevaux
qui approchoient de lui pour des Cávalles.
„ Et que voi-je , mon Pere , lui dis-je
„ en l'abordant ; quel Cheval vous a-t-on
„ donné-là ? Où est la monture du bon
„ Pe-

„ Pere Suarez que vous avez tant de-
 „ mandée?” *Ab! Monsieur, je n'en*
puis plus, je suis roüé..... Il alloit conti-
 nuër ses plaintes, lors qu'il part un Lié-
 vre. Cent Cavaliers se débandent pour
 courir après; & on entend plus de coups
 de Pistolet qu'à une Escarmouche. Le
 Cheval du Pere accoûtumé au feu sous
 le Maréchal emporte son homme, & lui
 fait passer en moins de rien tous ces dé-
 bandés. C'étoit une chose plaisante, de
 voir le *Jesuite* à la tête de tous malgré
 lui. Heureusement le Lièvre fut tué,
 & je trouvai le Pere au milieu de trente
 Cavaliers, qui lui donnoient l'honneur
 d'une Chasse qu'on eût pû nommer une
 Occasion. Le Pere recevoit la louange
 avec une modestie apparente; mais en
 son ame il méprisoit fort le *mansuetum* du
 bon Pere Suarez, & se favoit le meilleur
 gré du monde des merveilles qu'il pen-
 soit avoir faites, sur le Barbe de Mon-
 sieur le Maréchal. Il ne fut pas long-
 tems sans se souvenir du beau Dit de SA-
 LOMON; *Vanitas vanitatum, & omnia*
vanitas. A mesure qu'il se refroidissoit,
 il sentoit un mal que la chaleur lui avoit
 rendu insensible; & la fausse gloire cé-
 dant à de véritables douleurs, il regret-
 toit

toit le repos de la Société, & la douceur de la vie paisible qu'il avoit quitté. Mais toutes ses réflexions ne servoient de rien. Il falloit aller au Camp; & il étoit si fatigué du Cheval, que je le vis tout prêt d'abandonner Bucéphale pour marcher à pied à la tête des Fantassins.

Je le consolai de sa premiere peine, & l'exemtai de la seconde, en lui donnant la Monture la plus douce qu'il auroit pû souhaiter. Il me remercia mille fois; & fut si sensible à ma courtoisie, qu'oubliant tous les égards de sa Profession, il me parla moins en *Jesuite* réservé qu'en homme libre & sincere *. Je lui demandai quel sentiment il avoit de Monsieur d'Hoquincourt. *C'est un bon Seigneur, me dit-il; c'est une bonne Ame: il a quitté les Jansénistes; nos Peres lui sont fort obligés: mais pour mon particulier je ne me trouverai jamais à Table auprès de lui, & ne lui emprunterai jamais de Cheval.*

Content de cette premiere franchise, je voulus m'en attirer encore une autre.
„ D'où vient, *continuai-je*, la grande a-
ni-

* Mr. de St. Evremond avoit fait sa Rhétorique sous le P. Canaye au Collège de Clermont, & c'est par-là qu'il le connoissoit fort particulièrement.

„ nimosité qu'on voit entre les Jansé-
 „ nistes & vos Peres? Vient-elle de la
 „ diversité des sentimens sur la Doctrine
 „ de la GRACE? ” *Quelle folie, quelle*
folie, me dit-il, de croire que nous nous
haïssons pour ne penser pas la même chose
sur la GRACE! Ce n'est ni la GRACE,
ni les CINQ PROPOSITIONS qui nous ont
mis mal ensemble; La jalousie de gouver-
ner les Consciences a tout fait. Les Jansé-
nistes nous ont trouvé en possession du gou-
vernement, & ils ont voulu nous en tirer.
Pour parvenir à leurs fins ils se sont servis
de moyens tout contraires aux nôtres. Nous
employons la Douceur & l'indulgence; ils
affectent l'Austérité & la rigueur: nous con-
solons les Ames par des exemples de la Mi-
féricorde de Dieu; ils les effrayent par ceux
de sa Justice. Ils portent la Crainte où
nous portons l'Espérance; & veulent s'assu-
jettir ceux que nous voulons nous attirer.
Ce n'est pas que les uns & les autres n'ayent
dessein de sauver les Hommes: mais chacun
se veut donner du crédit en les sauvant; &
à vous parler franchement, l'Intérêt du Di-
recteur va presque toujours devant le Salut
de celui qui est sous la direction. Je vous
parle tout autrement que je ne parlois à
Monsieur le Maréchal. J'étois purement
 Je-

Jesuite avec lui, & j'ai la franchise d'un Homme-de-Guerre avec vous. Je le louïai fort du nouvel Esprit que sa derniere Profession lui avoit fait prendre, & il me sembloit que la louïange lui plaisoit assez. Je l'eusse continuée plus long-tems : mais comme la nuit approchoit, il falut nous séparer l'un de l'autre, le Pere aussi content de mon Procédé, que j'étois satisfait de sa Confiance.



C O N V E R S A T I O N

DE MR. D' *AUBIGNY**,

A V E C

MR. DE ST. EVREMOND.

AYANT raconté un jour à Monsieur d'*Aubigny* la Conversation que j'a-

* Louis Stuart d'Aubigny, Oncle du dernier Duc de Richemond & de Lenox, fut envoyé en France à l'âge de cinq ans, & élevé à Port-Royal. Ayant pris les Ordres fort jeune, on le fit Chanoine de Nôtre-Dame de Paris. Il vint en Angleterre au Rétablissement de Charles II. & ce Prince ayant épousé Catherine Infante de Portugal, Mr. d'Aubigny fut fait grand Aumônier de la Reine. Il fut nommé au Cardinalat, mais il mourut à Paris quelques heures avant l'arrivée du Courrier, qui lui apportoit le Bonnet.

j'avois euë avec le Pere *Canaye* ; „ il
 „ n'est pas raisonnable , *me dit-il* , que
 „ vous rencontriez plus de franchise
 „ parmi les *Jesuites* , que parmi nous.
 „ Prenez la peine de m'écouter , & je
 „ m'affûre que vous ne me trouverez pas
 „ moins d'honneur qu'au Révérend Pere
 „ dont vous me parlez.

„ Je vous dirai que nous avons de fort
 „ beaux Esprits , qui font valoir le *Fan-*
 „ *sénisme* par leurs Ouvrages ; de vains
 „ Discoureurs , qui pour se faire hon-
 „ neur d'être *Fansénistes* entretiennent u-
 „ ne Dispute continuelle dans les Mai-
 „ sons ; des gens sages & habiles , qui
 „ gouvernent prudemment les uns & les
 „ autres. Vous trouverez dans les pre-
 „ miers de grandes Lumières , assez de
 „ Bonne-foi , souvent trop de Chaleur ,
 „ quelquefois un peu d'Animosité. Il y
 „ a dans les seconds beaucoup d'Entête-
 „ ment & de Fantaisie : les moins utiles
 „ fortifient le Parti par le nombre ; les
 „ plus considérables lui donnent de l'é-
 „ clat par leur Qualité. Pour les Poli-
 „ tiques , ils employent chacun , selon
 „ son talent ; & gouvernent la Machine
 „ par des moyens inconnus aux person-
 „ nes qu'ils font agir.

„ Ceux

„ Ceux qui prêchent ou qui écrivent
 „ sur la GRACE ; qui traitent cette
 „ Question si célèbre, & si souvent agi-
 „ tée ; ceux qui mettent le Concile au
 „ dessus du Pape , qui s'opposent à son
 „ Infaillibilité, qui choquent les grandes
 „ Prétentions de la Cour de *Rome*, sont
 „ persuadés de ce qu'ils disent : capables
 „ toutefois de changer de Sentiment,
 „ s'il arrive un jour que les *Jesuites* trou-
 „ vent à propos de changer d'Opinion.
 „ Nos Directeurs se mettent peu en pei-
 „ ne de la Doctrine : leur but est d'op-
 „ poser Société à Société ; de se faire
 „ un Parti dans l'Eglise , & du Parti
 „ dans l'Eglise une Cabale dans la Cour.
 „ Ils font mettre la Réforme dans un
 „ Convent sans se réformer ; ils exaltent
 „ la Pénitence sans la faire ; ils font
 „ manger des Herbes à des gens qui
 „ cherchent à se distinguer par des Sin-
 „ gularités, tandis qu'on leur voit man-
 „ ger tout ce que mangent les Person-
 „ nes de bon goût. Cependant nos Di-
 „ recteurs, tels que je les dépeins , ser-
 „ vent mieux le *Jansenisme* par leur Di-
 „ rection, que ne font nos meilleurs E-
 „ crivains par leurs beaux Livres.

„ C'est une Conduite sage & pruden-
 Tom. II. C te

„ te qui nous maintient ; & si jamais
 „ Mr. *De Believre*, Mr. *De Légue*, &
 „ Mr. *Du-Gué Bagnols*, viennent à nous
 „ manquer, je me trompe, ou l'on ver-
 „ ra un grand changement dans le *Fan-*
 „ *sénisme*. La raison en est, que nos
 „ Opinions auront de la peine à subsis-
 „ ter d'elles-mêmes. Elles font une
 „ violence éternelle à la Nature ; elles
 „ ôtent de la Religion ce qui nous con-
 „ sole ; elles y mettent la Crainte, la
 „ Douleur, le Desespoir. Les *Fansé-*
 „ *nistes* voulant faire des Saints de tous
 „ les Hommes, n'en trouvent pas dix
 „ dans un Royaume, pour faire des
 „ Chrétiens tels qu'ils les veulent. Le
 „ Christianisme est divin : mais ce sont
 „ des Hommes qui le reçoivent ; & quoi-
 „ qu'on fasse, il faut s'accommoder à
 „ l'Humanité. Une Philosophie trop
 „ austère fait peu de Sages ; une Politi-
 „ que trop rigoureuse peu de bons Su-
 „ jets ; une Religion trop dure peu d'A-
 „ mes religieuses qui le soient long-tems.
 „ Rien n'est durable, qui ne s'accom-
 „ mode à la Nature. La GRACE,
 „ dont nous parlons tant, s'y accommo-
 „ de elle-même : Dieu se sert de la do-
 „ cilité de nôtre Esprit, & de la ten-
 „ dresse

„ dresse de nôtre Cœur, pour se faire
 „ aimer. Il est certain que les Docteurs
 „ trop rigides donnent plus d'aversion
 „ pour eux que pour les Péchés. La
 „ Pénitence qu'ils prêchent, fait préfé-
 „ rer la facilité qu'il y a de demeurer
 „ dans le Vice, aux difficultés qu'il y a
 „ d'en fortir.

„ L'autre extrémité me paroît égale-
 „ ment vicieuse. Si je hai les Esprits
 „ chagrins qui mettent du péché en tou-
 „ tes choses, je ne hai pas moins les
 „ Docteurs faciles & complaisans, qui
 „ n'en mettent à rien; qui favorisent le
 „ dérèglement de la Nature, & se ren-
 „ dent Partisans secrets des méchantes
 „ Mœurs. L'Evangile entre leurs mains
 „ a plus d'indulgence que la Morale: la
 „ Religion ménagée par eux s'oppose
 „ plus foiblement au Crime que la Rai-
 „ son. J'aime les Gens-de-bien éclairés,
 „ qui jugent sainement de nos Actions;
 „ qui nous exhortent sérieusement aux
 „ bonnes, & nous détournent autant
 „ qu'il leur est possible des mauvaises.
 „ Je veux qu'un discernement juste &
 „ délicat leur fasse connoître la vérita-
 „ ble difference des choses; qu'ils distin-
 „ guent l'effet d'une Passion, & l'exé-

„ cution d'un Dessein ; qu'ils distinguent
„ le Vice du Crime, les Plaisirs du Vi-
„ ce ; qu'ils excusent nos Foibleffes, &
„ condamnent nos Desordres ; qu'ils ne
„ confondent pas des Appétits legers,
„ simples & naturels, avec de méchan-
„ tes & perverses Inclinations. Je veux,
„ en un mot, une Morale Chrétienne,
„ ni austère, ni relâchée.



S I R
P O L I T I C K
W O U L D - B E ,

C O M E D I E

A la manière des

A N G L O I S .

C 3

AC-



A C T E U R S.

SIR POLITICK WOULD-BE, *Chevalier Anglois, Politique ridicule.*

MR. DE RICHE-SOURCE, *Homme d'Affaires François, Chimérique en Projets.*

LA FEMME DE SIR POLITICK, *grave & sottement capable.*

ME. DE RICHE-SOURCE, *Coquette & Bourgeoise.*

LE MARQUIS DE BOUSIGNAC, *Gascon brillant, avec un faux air de la Cour de France.*

UN VOYAGEUR ALLEMAND, *exact, & régulier, qui voit jusqu'aux dernières Epitaphes des Villes où il passe.*

MYLORD TANCREDE, *Homme d'Esprit, qui connoît le ridicule de tous les autres.*

UNE ENTRÊMETTEUSE faisant la DOGESSE, & ses DEMOISELLES faisant les FEMMES DE SENATEURS:

DOMINICO, *Venitien Mystérieux, faisant l'Espion.*

LE SIGNOR ANTONIO, *Diseur de Concetti, Ami de TANCREDE.*

QUATRE SENATEURS: { AGOSTINO, *faux Caton, & ridiculement grave.*
AZARO, *beau Discoureur.*
AMELINO, *du même Esprit.*
PAMFILINO, *Homme de bon-sens.*

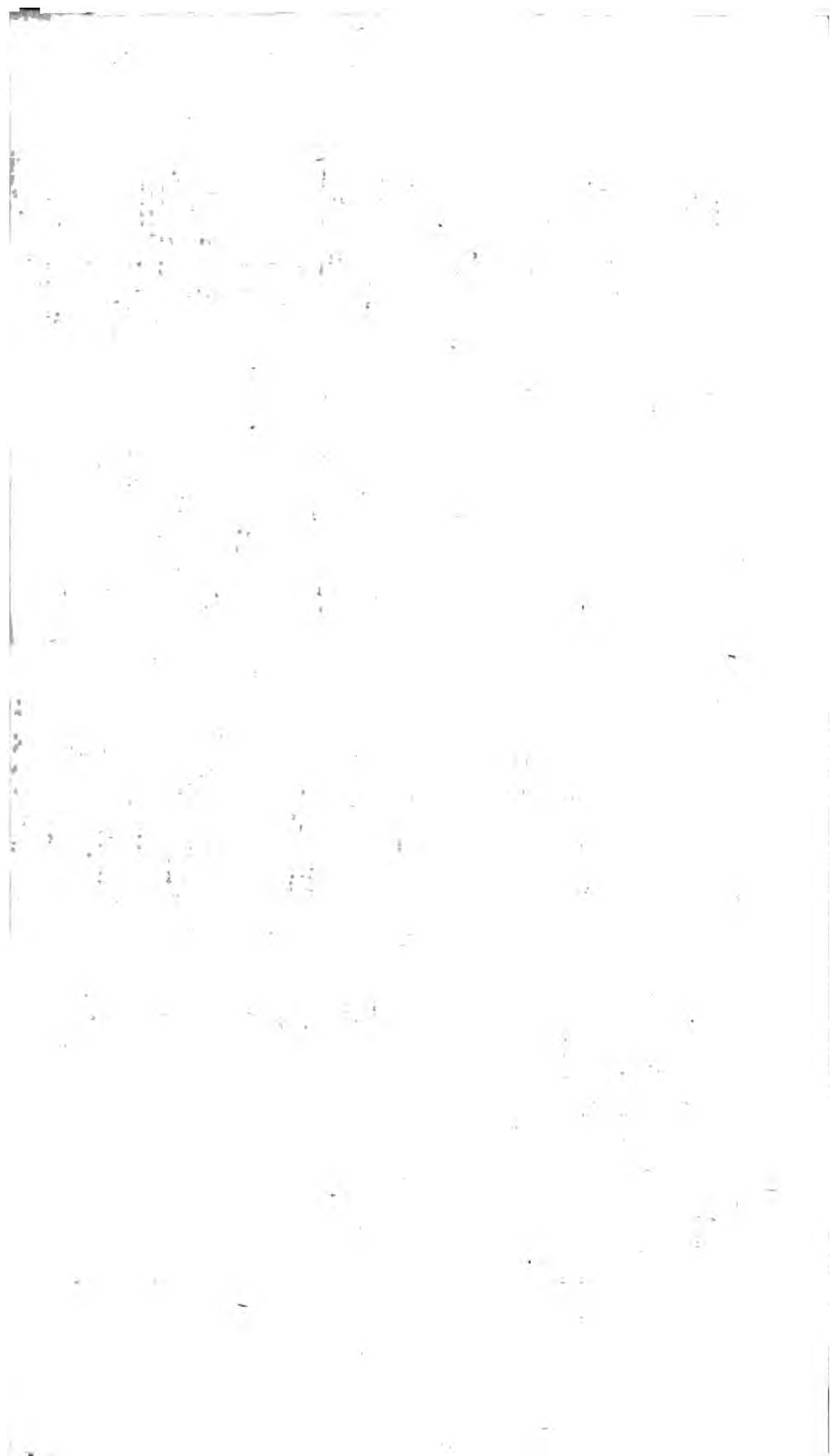
UN VALET *du Signor Antonio.*

UN VALET *de Sir Politick.*

UN HUISSIER.

La Scene est à VENISE.

SIR





SIR POLITICK
Comedie



SIR POLITICK
 WOULD-BE,
 COMEDIE*.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MR. DE RICHE-SOURCE, SIR
 POLITICK WOULD-BE.

MR. DE RICHE-SOURCE.

MONSIEUR, le bruit de vôtre Réputation en général, & les Graces que ma Maison a reçûes de vous en particulier, m'obligent à vous assurer du Respect que j'ai pour vôtre Personne, & de la Reconnoissance que j'ai de vos Faveurs.

C 4

SIR

* Le dernier Duc de Buckingham & Mr. d'Aubigny ont eu beaucoup de part à la Composition de cette Pièce.

SIR POLITICK.

Permettez que je sache votre Nom.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je suis ce *François*, dont la Femme a reçu chez vous tant de Courtoisie.

SIR POLITICK.

Beaucoup d'Honneur à votre bien humble Serviteur, de lui avoir rendu quelque service. Le pouvoir est petit, mais la bonne volonté est grande.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Nous connoissons par nôtre propre Expérience la bonne Volonté & le Crédit: trop heureux d'avoir rencontré l'une & l'autre dans nôtre mauvaise Fortune.

SIR POLITICK.

J'ai bien crû qu'à votre âge, & en Famille, vous ne voyagiez pas sans cause. Possible quelque Stratagême de Cour vous a obligé d'en sortir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

J'ai toujours eu assez de Prudence, pour me garantir des Stratagêmes de Cour: mais on se trouve enveloppé dans des Malheurs publics, que la Prudence ne peut éviter.

SIR

S I R P O L I T I C K.

La France est la grande Mer, où s'élevent les Tempêtes.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Chaque Pays a ses Tempêtes: la Vertu a des Envieux par tout; & la vôtre assurément n'en a pas été exemte.

S I R P O L I T I C K.

J'ai vû quelques Orages en ma vie; mais j'ai sù m'accommoder aux Vents, & me servir assez bien des Voiles. Graces à la Politique, je pense être arrivé au Port présentement.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Vous devez compte au Public de vos talens: & à Dieu ne plaise que vous appellassiez être au Port, de vous tenir en repos.

S I R P O L I T I C K.

Ma vie n'est pas tout à fait oisive: nous avons dequoi nous donner toujourns un peu d'occupation.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Vôtre Capacité vous attire tous ceux qui ont besoin de conseil: & quoi que vous n'ayiez point de Poste ici, je m'assure que vous ne laissiez pas d'avoir grande part aux Affaires de la République.

On m'a toujours dit que j'avois quelque talent pour les Affaires. Les années du moins ont dû me donner de l'Expérience : mais la République est bonne & sage; elle n'a pas besoin d'autre Conseil que du sien.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est en quoi paroît sa Sagesse, de consulter une personne aussi éclairée & aussi capable que vous.

SIR POLITICK.

J'avouë qu'on se trompe dans la bonne Opinion qu'on a de moi. A la vérité beaucoup de Sénateurs viennent ici chercher des Lumières que je n'ai pas.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je croi qu'ils rendront justice à la fin à votre mérite; & le Sénat vous mettant dans son Corps, fera par intérêt, ce qu'il fait quelquefois à des Etrangers par honneur.

SIR POLITICK.

Vous n'êtes pas le premier qui m'en a voulu flater. Si la République nous en juge dignes, nous tâcherons de répondre le mieux qu'il sera possible à son choix. Mais vous, Monsieur, vous avez quitte
le

M E L E' E S.

59

le Pays orageux, pour chercher celui où regne le calme.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Ha! Monsieur, je ne hai rien tant que le repos; & tiens un fort grand malheur pour moi, d'avoir quitté la *France*: c'est le Pays des Affaires & de la Fortune. Néanmoins on ne s'abandonne pas; il faut agir selon l'état où l'on se trouve, & voir ce qu'il y a à faire en ce Pays-ci.

S I R P O L I T I C K.

Monsieur, si le peu de talent que Dieu m'a donné vous peut être utile à quelque chose, comme je vous l'offre avec franchise, vous pouvez en disposer sans cérémonie.

MR. DE RICHE-SOURCE.

On est trop heureux de rencontrer à *Venise* un secours si nécessaire: & en quelque lieu que ce soit, l'honneur de votre connoissance peut être compté entre les meilleures Fortunes. Mais, Monsieur.....

S I R P O L I T I C K.

Permettez-vous qu'on en use avec liberté? Je vais dire un mot à un Sénateur,

teur, qui m'avoit chargé de quelque Pro-
jet politique.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est à moi de vous demander par-
don, d'en avoir usé incivilement. Je
saurai prendre mon tems, si vous le
trouvez bon, pour jouir quelquefois d'u-
ne Conversation si profitable.

S I R P O L I T I C K.

Vous en ferez toujourns le Maître, &
pouvez commander à toute heure à un
Serviteur particulier : si toutefois vos
Affaires vous permettoient de demeurer
ici un moment, je reviendrois vous
trouver.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous pouvez demeurer tant qu'il vous
plaira ; j'attendrai avec plaisir vôtre re-
tour.

S C E N E II.

MR. DE RICHE-SOURCE, ME. DE
RICHE-SOURCE.

MR. DE RICHE-SOURCE.

AH ! ma Femme, que je viens d'en-
tendre un Habile-homme !

ME.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Ne vous l'avois-je pas bien dit? C'est le premier homme que j'aye vû de ma vie.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je ne m'entête pas facilement; mais je ne m'y connois point, ou *Sir Politick* est une personne bien capable.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Capable! au delà de tout ce que vous pouvez penser; & le meilleur Ami qu'on vit jamais. Si nous en ayons eu un en *France* fait comme lui, nous ne serions pas à *Venise*.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il faut regarder les choses comme elles sont. *Sir Politick* étoit à *Venise* quand nous étions à *Paris*: présentement nous sommes tous deux en même lieu; & j'entrevois des choses qui pourroient bien nous consoler de la disgrâce où nous sommes.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Vous ne sauriez vous imaginer le secours que vous en pouvez tirer: & ne craignez point de lui communiquer vos Lumières, (en cas qu'il vous communi-

que les siennes , cela s'entend ;) il est Homme-d'honneur , & aussi sûr qu'il est habile. C'est un Trésor que d'avoir *Sir Politick* pour Ami.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est bien mon dessein de faire une bonne liaison avec lui : mais me conseilleriez-vous de lui découvrir nôtre grande Affaire ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Quoi ? la Circulation ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Oui , la Circulation ; qui est , comme vous savez , le plus beau Projet du monde.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous ne sauriez mieux faire : aussi bien est-il impossible de le conduire seul.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Vous avez raison , & je le ferai. Je veux néanmoins avoir encore une Conversation avec lui auparavant : non pas que je m'en défie de la sorte que vous m'en parlez ; mais un si bon Politique pourroit prendre quelque méchante impression de moi , si je lui communiquois d'abord une si grande pensée.

MR.

M^R. DE RICHE-SOURCE.

Ce n'est pas à nous autres Femmes d'entrer en de telles Affaires: vous en userez comme il vous plaira.

M^R. DE RICHE-SOURCE.

Le voici déjà de retour. Allez-vous-en; je me trompe, ou nous allons entamer bien des choses.

S C E N E III.

M^R. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK, DOMINICO *qui les écoute.*M^R. DE RICHE-SOURCE.

Monsieur, nous nous sommes assez observés. Il est de la prudence d'un homme sage de ne se fier pas légèrement aux inconnus; mais puis que les hommes ne font pas les Affaires seuls, & qu'il est impossible de rien exécuter de beau, sans entrer en confiance; je vous supplie, Monsieur, de ne me refuser pas la vôtre, & vous ne vous repentirez jamais de me l'avoir donnée.

S I R P O L I T I C K.

Vous êtes tombé dans ma pensée: mais il n'étoit pas, ce me semble, de la
di-

dignité de ma Politique, de m'ouvrir le premier.

MR. DE RICHESOURCE.

La France est assez considérable dans l'Europe, pour ne pas négliger un homme, qui en connoît parfaitement les Intérêts.

SIR POLITICK.

Madame vôtre Femme m'en a averti plus d'une fois ; & je ne suis pas à apprendre vôtre Mérite & vos Qualités : mais puis que vous êtes Etranger ici, trouvez bon que je vous fasse part de quelques Observations miennes. Chaque Pays a ses Usages ; c'est pourquoi je vous recommande ces choses : Premièrement le pas grave, & la Contenance composée ; cela sent son Personnage. Pour vos Discours, ne dites jamais rien que vous croyiez ; comme aussi ne croyez jamais rien de ce qu'on vous dira : que toutes vos Actions soient réglées par les Loix, dont je porte un *Compendium* sur moi. De Religion, vous vous accommoderez à celle du Pays en apparence ; & pourrez en effet en avoir une autre, si vous n'aimez mieux n'en avoir point
du

du tout, ce que je laisse purement à votre choix *.

MR. DE RICHESOURCE.

Il faudroit que je fusse mal-habile homme, si assisté comme je suis de vos Conseils, je ne pouvois me conduire. Mais je vous supplie, Monsieur, de me donner quelques lumières de la Constitution de cet Etat.

S I R P O L I T I C K.

Vous pouvez juger de la bonté de ses Loix par sa durée: vous savez néanmoins que rien n'est parfait en ce Monde, & je pense que le Gouvernement pourroit être encore plus accompli. Je vous dirai en dernier Secret, que les Législateurs ont manqué lourdement à l'Intérêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un seul D O G E.

DOMINICO, qui vient sur le Théâtre, les écoute à ces mots de République & de Doge, & dit à part:

Qu'entens-je de Secret, de République, de Doge! il y a quelque Mystère ici dessous: écoutons.

S I R

* Cela est imité de la COMEDIE de Ben. Johnson intitulée VOLPONE OR THE FOX, Act. IV. Sc. I.

Le Doge est une espèce de Consul. Les *Romains* en avoient deux ; moi, j'en voudrois quatre. En voici la raison : un Doge a toujours soixante & dix ans, & quelquefois plus ; ce qui lui reste de vie n'est qu'infirmité ; tantôt il garde le lit, tantôt la chambre. S'il y en avoit quatre, quand un seroit couché, trois seroient debout ; si deux malades, deux en fanté ; si trois, il en resteroit toujours un pour vaquer aux Affaires, & se trouver à tous les Conseils.

DOMINICO, *tout bas.*

Voici des gens mal intentionnés, qui cherchent à profiter des défauts du Gouvernement.

SIR POLITICK.

Autre Raison, tirée de la Politique : c'est une Maxime fondamentale d'Etat, que toutes les parties du Gouvernement doivent avoir de la convenance : or, à *Venise*, unité de Doge est absurde, comme chose qui sent son air Monarchique.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je n'ai jamais rien entendu de si juste. La dernière Raison est d'un vrai Homme-
me-

me-d'Etat : la premiere est de ces choses que l'on croit naturelles , & que tout le monde pense , aussi-tôt qu'elles sont trouvées.

S I R P O L I T I C K.

Naturelles tant qu'il vous plaira : mais il y a douze cens ans que dure la République , sans que personne s'en soit jamais avisé. J'avouë bien qu'il y a des Projets plus profonds ; & vous en allez entendre un qui est bien d'une autre spéculation. Il regarde les Affaires étrangères. Vous devez savoir que la République a de grands Interêts à la *Porte* , & qu'il lui est nécessaire d'être bien informée de cette Cour-là ; mais si nôtre Ambassadeur en donne la moindre connoissance , il y va de sa tête pour le moins. J'ai trouvé le moyen de lui faire tenir des Nouvelles en deux jours , & de recevoir des siennes en aussi peu de tems ; sans aucun danger.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Comment, Monsieur ; il faut être Magicien pour cela !

S I R P O L I T I C K.

Si vous appelez Magie , ce qui n'est pas dans le cours ordinaire des choses ; je
l'a-

l'avouë : il n'y a pourtant rien de furnaturel ; écoutez seulement. J'ai des relais de Pigeons chez mes Correspondans

MR. DE RICHE-SOURCE.

De Pigeons !

S I R P O L I T I C K.

Cela vous surprend ? Oui , de Pigeons. Je voi bien que vous n'êtes pas profond dans les Affaires du *Levant* ; écoutez. J'ai à *Venise* des Pigeons de l'*Istrie* , à qui j'attache une Lettre pour l'Ambassadeur ; mon Correspondant de l'*Istrie* la prend , & l'attache au Pigeon de *Dalmatie* ; celui de *Dalmatie* l'attache au Pigeon de la *Bosnie* ; un autre *Venitien* dépêche ce dernier qui porte ma Lettre à l'Ambassadeur. Voilà des Nouvelles de *Venise* à *Constantinople* en deux jours : cela est-il extraordinaire & utile ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Rien au monde ne le fauroit être plus.

S I R P O L I T I C K.

Je pourrois vous dire beaucoup d'autres choses de cette nature , mais j'ai quitté les Projets politiques pour travailler en Spéculation militaire ; & je vous dirai à vous , comme à mon Ami ,
que

que j'ai trouvé de beaux Secrets pour la Guerre. Beaucoup de gens en ont pour les Siéges, ce qui fait que je m'y applique moins: j'en ai plusieurs pour les Re-traits, & un principalement pour les Batailles, qu'un Empereur ne fauroit trop acheter.

DOMINICO, *bas.*

Je ne doute point qu'il n'ait vendu ce dernier au *GRAND SEIGNEUR*, & il fera peut-être employé contre la République.

SIR POLITICK.

Dites-moi, Monsieur; n'avez-vous pas crû que pour devenir grand Homme de Guerre, il faloit être aux Armées?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai crû jusqu'ici; & je vous avoué que je le crois encore.

SIR POLITICK.

Erreur populaire: il n'y a rien de si opposé au grand Capitaine, que de se trouver aux Occasions; & je vais vous le faire toucher au doigt & à l'œil.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Cependant, c'est contre une Opinion générale, & reçûe de toute éternité.

SIR

Il faut avoir de la révérence pour nos Peres : mais ils étoient Hommes comme nous. Si en toutes choses on s'en étoit tenu à ce qu'ils ont trouvé ; on feroit la Guerre encore avec des Flèches ; & il n'y auroit aujourd'hui non plus d'Antipodes , qu'il y en avoit de leur tems. Monsieur, dépouillez-vous de toute prévention pour eux, & pour moi.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Puis que vous le trouvez bon, je vais examiner la chose avec une pleine liberté d'esprit.

SIR POLITICK.

Vous me ferez plaisir : ça, m'avouerez-vous pas qu'à l'approche d'une Armée ennemie , il n'y a point d'homme qui ne soit retenu par la Peur , ou emporté par le Courage ?

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est très-bien raisonné.

SIR POLITICK.

Si vôtre Général est sujet à la Crainte ; il laissera perdre l'Occasion de défaire les Ennemis.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Il est vrai.

SIR

S I R P O L I T I C K.

S'il ne craint rien ; il combat mal à propos, & se fait défaire lui-même.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Il n'y a rien à répliquer là-dessus.

S I R P O L I T I C K.

Dans le Cabinet, on conduit une Guerre de sang froid ; on fait la supputation des deux Armées ; on considère encore quelques autres circonstances.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Mais il me semble qu'on prendroit des mesures bien plus justes en voyant les Troupes ?

S I R P O L I T I C K.

Point du tout : à un Homme d'Esprit, voyez-les, ne les voyez pas ; c'est la même chose. C'est toujours une Armée ; des gens de pied, & des gens de cheval ; des Canons, des Mousquets ; des Piques, des Pistolets. La Spéculation militaire fait tout.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

J'avouë qu'elle y fait beaucoup.

S I R P O L I T I C K.

Or ma supputation faite ; j'envoie ordre à un Lieutenant de donner Bataille ;
je

je défais les Ennemis, & voilà un Pays que j'ai conquis: si je me trouve foible; Ordre de demeurer dans les Retranchemens; l'Armée ennemie se dissipe, & voilà un Pays que j'ai sauvé.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je commence à voir clair présentement; & vous ne me laissez pas le moindre doute dans l'Esprit.

S I R P O L I T I C K.

Philippe II. Prince militaire au dernier point, connu de bonne heure ces Maximes; & s'en est toujours fort bien fervi.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Philippe II! Vous m'étonnez. Il a toujours passé pour un grand Politique, & jamais pour un Guerrier.

S I R P O L I T I C K.

Autre Erreur populaire. Il a toujours eu dans la tête d'être plus grand Capitaine que son Pere; & voyant l'erreur où *Charles-Quint* étoit tombé, de se trouver aux Occasions, il prit le parti de faire la Guerre, du Cabinet. Qu'en arrive-t-il? *Philippe II.* projette une Bataille; le Duc d'*Albe* la donne: à votre avis, qui la gagne? *Philippe II.* assurément,
&

& n'en doutez pas. On peut dire la même chose sur le Duc de *Parme* : le Duc assiége *Anvers* ; & *Philippe* prend la Ville. Oui, je tiens *Philippe* le plus grand Capitaine de nos jours, & peut-être de l'Antiquité, si vous en exceptez *Périclés*.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Monfieur, tous les hommes que j'ai vûs jusques ici, je dis les plus habiles, n'ont que de la superficie : vous seul approfondissez les matieres ; l'Esprit demeure convaincu de vos raisons.

S I R P O L I T I C K.

On a peut-être un peu plus de méditation qu'un autre, & on digere les choses.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Oserois-je esperer une grace ?

S I R P O L I T I C K.

Vous avez tout pouvoir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

C'est être bien incivil : mais je ne ferois m'en empêcher. Auriez-vous la bonté de me donner quelqu'un de vos Secrets pour la Guerre ? Il n'y a rien que je ne donne pour faire étudier mon Fils,

en Spéculation militaire. Le plaisir que j'aurois , de le voir plus Capitaine que ces petits Messieurs , qui font les entendus pour avoir fait cinq ou six Campagnes ! Monsieur , je ne suis pas importun ; mais je vous demande en grace , quelque'un de vos Secrets pour la Guerre.

S I R P O L I T I C K .

Quant à cela , vous m'en dispenserez , s'il vous plaît. Vous êtes *François* & je suis *Anglois* : nos Nations ont eu autrefois de grands Differens ; ils peuvent recommencer , & je ne vous donnerai pas des Armes pour nous battre.

M R . D E R I C H E - S O U R C E .

Nos deux Nations sont en bonne intelligence.

S I R P O L I T I C K .

Peut-être ne durera-t-elle pas longtemps. Un Politique doit tout prévoir.

M R . D E R I C H E - S O U R C E .

Je vous assure qu'il ne me reste aucune amitié pour un Pays , où mon Mérite a été si mal reconnu.

S I R P O L I T I C K .

Le Chagrin passé , & l'Amitié peut revenir ; bref , Monsieur , n'esperez pas que

que je vous donne rien , qui puisse aller un jour contre le bien de ma Patrie. En toute autre chose , faites état que personne n'est plus à vous que *Sir Politick*. *Us sortent.*

D O M I N I C O , *seul.*

Gens dangereux à la République ! Attaquer les Législateurs ! Se prendre à la Constitution de l'Etat ! Multiplier jusques à quatre un Magistrat unique ! Mutation de Gouvernement appuyée sur l'exemple de deux Consuls , & raffinée par la méditation d'un Spéculatif ! Comme j'ai voué beaucoup de service au Doge , il n'y a rien que je ne fasse pour ruiner un Projet , qui va à lui donner trois Compagnons. Je veux l'en avertir lui-même ; & si je ne puis lui parler (car il est souvent indisposé ;) je dirai tout à un Sénateur de mes Amis , qui en informera le Sénat.

SCENE IV.

LE SIGNOR ANTONIO, MY-
LORD TANCREDE *qu'il avoit*
connu à Londres.

ANTONIO.

Que vois-je ! bon Dieu ! Le Ciel favorable à *Venise*, envoie ici l'Etoile du Nord briller parmi nous.

TANCREDE.

Je ne suis ni Astre, ni Etoile ; & je viens d'un Pays où vous savez qu'on ne brille pas : Je suis de vos Amis il y a long-tems, ravi de me trouver dans un lieu où nous puissions renouveler nôtre connoissance.

ANTONIO.

Vous venez donc faire rougir nos Jasmîns du vermeil de vos Roses.

TANCREDE, *bas.*

Ce n'est plus le même Homme que j'ai connu autrefois ; & quel langage est ceci ? Voyons pourtant jusqu'au bout.
Haut. Il est vrai que nous avons des Roses en abondance : & puis, ce sont les Armes d'*Angleterre.*

AN-

A N T O N I O.

Les Armes d'*Angleterre* font des Ro-
fes en peinture, mais en effet des Ton-
nerres si redoutables sur les Ondes, que
les Foudres de Terre-ferme en comparai-
son, à peine font des Eclairs.

T A N C R E D E.

Monfieur, je ne fai que répondre là-
deffus.

A N T O N I O.

Les Rivières les plus profondes font le
moins de bruit, & les petits Torrens
nous étourdissent : de même les Efprits
vains & legers ont plus de langage; les
folides moins de paroles & de discours.

T A N C R E D E.

Vous êtes obligeant pour ma Nation
& pour moi.

A N T O N I O.

Excusez, si l'humilité de mes Pen-
fées, & la bafesse de mes Termes, ne
peuvent s'élever à la grandeur de mon
Zele; & agréez, je vous prie, la dévo-
tion de mes Services, dont vous pouvez
disposer uniquement.

T A N C R E D E.

Je me fuis toujours attendu, que vous

me conserveriez quelque part dans l'honneur de vos Bonnes-graces.

A N T O N I O.

La même difference que je trouve dans les Arts , entre la Théorie & la Pratique ; la même se rencontre en fait de Services , entre l'Offre & l'Exécution : venons donc à la réalité des Effets. Les Dames ont-elles le même Ascendant sur vos Inclinations, que vous avez, je m'assûre , sur leurs Ames ?

T A N C R E D E.

Je les ai toujourns fort aimées.

A N T O N I O.

Si vous aimez ces grandes Beautés fatales au repos des Humains, nous avons des *Helenes* & des *Cléopatres*.

T A N C R E D E.

Laiſſons-les pour les Rois & les Empereurs ; j'en veux qui bien loin de troubler l'Univers, ne puissent pas me troubler moi-même.

A N T O N I O.

Vous n'en voulez donc pas qui fassent les tourmens des Cœurs, comme les délices des Yeux ?

T A N.

T A N C R E D E.

Je veux trouver du plaisir fans peine.

A N T O N I O.

Ah! je le comprends. Il vous faut de ces Beautés innocentes, dont les traits sont doux, & de qui les charmes n'ont rien de cuisant: semblables à ces beaux jours, où le Soleil adoucit ses regards, & defarmé de ses brûlantes ardeurs, laisse jouir les Hommes d'un tems agréable & serain.

T A N C R E D E, *bas.*

Quelque impertinent que soit devenu mon Ami; je veux voir s'il m'est bon à quelque chose. *Haut.* Vous m'entendrez mieux, si vous comprenez que je veux de belles Putains.

A N T O N I O, *bas.*

Expression du Nord! *Haut.* Vous voulez dire des *Courtisanes*; Personnes officieuses, qui rappelant une image des premières Loix de la Nature, s'affranchissent de la tyrannie des nôtres, pour le plaisir commun des deux Sexes.

T A N C R E D E.

Voilà justement mon fait.

A N T O N I O.

Nous vous conduirons quand il vous

plaira chez des *Flores* & des *Lais*. Vous ne desagréez pas que j'y fasse trouver un Concert, où les Sirènes, d'Enchanteresses qu'elles sont, pourroient devenir enchantées.

TANCREDE.

Vous ne sauriez m'obliger davantage.

ANTONIO.

Je ne prétens pas, que si peu de chose m'aquitte envers votre Seigneurie de toutes les obligations que je lui ai; & peut-être aurons-nous le bonheur de lui donner un Repas assez curieux.

TANCREDE.

Je recevrai avec joye, tout le plaisir que vous me voudrez faire.

ANTONIO.

Je n'ose pas tout-à-fait vous le promettre; car c'est un Repas d'invention, & j'ai besoin d'Officiers ingénieux, qui puissent bien représenter la gentillesse de l'artifice.

TANCREDE.

De quoi me parlez-vous-là, de Gentillesse & d'Artifice dans un Repas? Les Viandes les plus naturelles sont les meilleures.

AN

A N T O N I O.

Vôtre Seigneurie parle encore selon la coutume grossiere de *France* & d'*Angleterre*, où l'on convie ses Amis à un Repas pour boire & manger. Nôtre Nation a des Manieres plus épurées. Vous mangerez chez vous auparavant, ou à vôtre retour, comme vous le jugerez à propos : nos Festins se font ici pour le charme de la vûë.

T A N C R E D E.

Et pour le goût ; rien ?

A N T O N I O.

Le goût n'est que pour les Repas vulgaires : ce font ici des Illusions agréables.

T A N C R E D E.

Je commence à vous entendre ; il faut venir là comme Curieux, & sans appetit.

A N T O N I O.

Si, si ; vous comprenez.

T A N C R E D E.

Vous me donnez une grande curiosité. Quand puis-je esperer cette Fête ?

A N T O N I O.

Je ne puis pas répondre du tems. J'ai

D 5.

bien

bien un homme admirable pour plier le Linge, qui représente toutes sortes de Poissons, & divers Oiseaux.

TANCREDE.

C'est déjà une assez grande Merveille.

ANTONIO.

Ah! j'ai plus. J'ai un Pâtissier, qui peut faire un Service de Pâtés, à l'ouverture desquels sortiront mille Oiseaux, qui voltigeront dans la Sale; au grand contentement des Curieux, ravis d'une chose si surprenante.

TANCREDE.

Quels Officiers vous manquent donc, après tout cela?

ANTONIO.

Un homme bien nécessaire; un certain Sculpteur, rare & exquis, qui fait travailler une Rave en Sirène, d'un artifice sans égal. C'est un Ouvrage excellent, dont nous faisons l'ornement de nos Salades.

TANCREDE.

Ce seroit un assez grand inconyenient que de ne l'avoir pas.

ANTONIO.

Il m'en faut encore un autre, plus important mille fois.

TAN-

M E L E' E S.

83

T A N C R E D E.

Qui peut être ce rare Officier?

A N T O N I O,

C'est un Ingénieur, qui travaille miraculeusement en Sucre.

T A N C R E D E.

Un Confiturier, voulez-vous dire?

A N T O N I O.

Un Ingénieur, qui fait un Château de Sucre avec des Tours & d'autres Fortifications si bien entendues, que la régularité des meilleures Places n'en approche pas.

T A N C R E D E.

Cela vaut une Leçon de Mathématique.

A N T O N I O.

Mieux sans doute : c'est-là particulièrement que j'ai appris l'Art militaire.

T A N C R E D E.

Je suis charmé de toutes vos Raretés. Voilà dîner délicatement cela ; non pas comme nos Brutaux, qui ne trouvent au Repas que le plaisir de manger.

A N T O N I O.

En ce Pays, tout est Esprit, Gentil-

leffe, Invention. S'il faut manger, par une néceffité naturelle que nous avons commune avec les Bêtes, on mange chacun chez foi, pour cacher les imperfections où la Nature nous affujettit: mais en public, ce ne font que subtiles Apparences, Figures ingénieufes, & délicates Représentations; car vous devez favoir que tout dépend du bel Art, & de la belle Cérémonie.

T A N C R E D E.

Je ne fuis déjà plus fi groffier que j'étois; & j'efpere de me rendre digne un jour de vôtre Table. En attendant ce Repas, que vous me promettez, vous trouverez bon que fuisant vôtre confeil, j'aille cacher mes Imperfections naturelles à mon Logis.

ANTONIO; *après que TANCREDE est parti.*

Quelque effort que faffe nôtre bon Anglois, il a de la peine à s'élever aux chofes sublimes. Quand j'étois en Angleterre, j'accommodois mes pensées & mes discours au Génie de fon Peuple: j'ai voulu faire ici l'honneur de ma Nation, & régaler ce Mylord de *Concetti* très-beaux,

beaux , & très-relevés ; mais je me suis apperçû par des réponses vulgaires , que j'allois au delà de sa portée. Je hai les Esprits bas & rampans , je ferois bien de n'avoir plus de commerce avec un homme si commun.

Fin du premier Acte.





A C T E II.

SCENE PREMIERE.

LE VOYAGEUR ALLEMAND,
LE MARQUIS DE BOUSIGNAC,
MYLORD TANCREDE.

L'ALLEMAND.

NE perdons point de tems , je vous prie , & voyons aujourd'hui quelque chose de curieux.

LE MARQUIS.

Et moi ; promenons-nous , je vous prie ; nous n'aurons que trop de loisir à *Venise* pour voir ce qu'il y a de curieux. Un peu de Conversation.

L'ALLEMAND.

Qu'appellez-vous Conversation ? S'amuser à discourir ! Je ne suis pas venu d'*Allemagne* pour ne faire que parler.

LE

L E M A R Q U I S.

Toutes vos Curiosités ne valent pas un quart-d'heure d'Entretien : mais qui est cet Etranger qui vient vers nous ?

L' A L L E M A N D.

C'est un Mylord avec qui je loge , Coufin du Duc de *Buckingham* : voulez-vous faire connoissance avec lui ?

L E M A R Q U I S.

Coufin , dites-vous , du Duc de *Buckingham* ; & si je veux faire connoissance ?

L' A L L E M A N D.

Je ne fai pas si vous le voulez connoître : nous autres ne recherchons la connoissance de personne.

L E M A R Q U I S.

Après les obligations que j'ai au Mylord-Duc , je négligerois la connoissance de son Parent ! Tout mon déplaisir est de l'aborder par rencontre : mais puis que l'occasion s'offre à nous , il ne la faut pas perdre. Présentez-moi , je vous prie.

L' A L L E M A N D.

Mylord , voici un Gentilhomme *François* , qui desire de vous connoître.

L E

LE MARQUIS.

Monfieur, ce n'est pas ici un lieu propre à vous rendre mes respects : j'irai chez vous, si vous l'avez agréable, pour vous dire, que je dois tout au Parent de Monfieur le Duc de *Buckingham*.

TANCREDE.

L'honneur que j'ai d'appartenir à Monfieur de *Buckingham* m'est avantageux en tout ; & particulièrement à me donner celui de vôtre Amitié.

LE MARQUIS.

C'est peu de chose, Monfieur, que mon Amitié : mais j'ai tant d'obligation au Mylord-Duc, qu'assûrément vous pouvez disposer de mon Bien & de ma Vie.

TANCREDE.

On est heureux, Monfieur, de pouvoir obliger un homme de mérite ; & vous êtes trop reconnoissant de quelque plaisir médiocre.

LE MARQUIS.

Appellez-vous un Plaisir médiocre ; l'honneur que j'ai reçu de lui ? Je vous dirai la chose comme elle est, sans manquer d'un mot. Monfieur de *Montma-*

ren-

rency, l'honneur de nôtre Nation, (cela se peut dire;) ayant fû que j'allois en *Angleterre*, me donna une Lettre pour Mylord-Duc vôtre Parent; & me chargea de lui témoigner la joye qu'il avoit de l'heureux Accouchement de Madame sa Femme, & de la Naissance de Monsieur son Fils. C'étoit une pure civilité: Monsieur de *Montmorency* étoit Amiral de *France*; Monsieur de *Buckingham* Amiral d'*Angleterre*: d'Amiral à Amiral il n'y a que la main. Le Royaume de *France* est plus grand que celui d'*Angleterre*; la Flote Angloise plus considerable que la nôtre; tous deux Ducs, grands Seigneurs, bien-faits, libéraux, généreux. Ce n'est pas à moi de décider; & il me semble que toutes choses étoient assez égaux entr'eux. Tant y a, que Monsieur de *Montmorency* me chargea de ce Compliment, dont je vous ai parlé. Je prens la Poste aussi-tôt; j'arrive à *Calais*, & m'embarque avec le Vent & la Marée: mais la Mer étoit si grosse, & la Tempête si furieuse, qu'à la damnation de mon Ame, les vagues venoient quelquefois à un pied du bord du Bateau. Nous fumes cinq grosses heures à passer, qui furent cinq années pour moi. Mon
Nom.

Nom n'est pas inconnu dans les Armées: j'ai vû quelques Batailles en ma vie, & me suis trouvé à quelques Logemens. C'est-là qu'on connoît les Braves. J'ai oui dire à Monsieur de *Vignoles* *, qu'il n'y avoit pas une Action plus périlleuse dans la Guerre. Ce n'est pas trop ma coûtume de parler de moi; mais je puis dire sans vanité, que j'ai fait d'assez beaux Combats, & de toutes sortes. Avec cela, Monsieur, mon Passage a été la plus grande, & peut-être la seule peur, que j'aye jamais euë.

T A N C R E D E.

Cela ne se doit pas appeller Peur: c'est manque d'habitude. Vos yeux n'étoient pas accoûtuméz à ce danger-là.

L E M A R Q U I S.

Je me suis mépris aux termes: ce n'étoit pas peur, Mylord, vous avez raison; cependant j'aimerois mieux cent perils de Terre qu'un de Mer. J'admirois la brutalité de quelques *Anglois*, de ces marrants sans doute qui tirent au billet pour un teston à qui sera pendu. Monsieur!

ils

* *Vieux Maréchal de Camp sous le Regne de Louis XIII. à qui on se remettoit ordinairement du soin de l'Infanterie.*

ils fumoient nonchalamment dans un si grand danger, tandis que je me recommandois à Dieu, & songeois tout de bon à ma Conscience. Fumer dans une Tempête ! vous m'avoûrez que ce n'est pas courage : car comment se défendre contre des vagues ? Cela ne laisse pas de choquer un Homme de Cûr, qui n'est pas accoûtumé à ces fortes de dangers, de voir des Couquins faire les intrépides mal à propos. J'aurois donné la moitié de mon Bien, pour tenir ces Brutaux-là à une Sourtie, ou à quelque Assaût. Nous eussions vû, morbleu..... Mais, Monsieur, je crains de vous ennuyer.

T A N C R E D E.

Jesus ! Monsieur ; il faudroit être de méchante humeur pour ne prendre pas plaisir à un Recit si agréable.

L E M A R Q U I S.

Enfin, me voila passé. Je compte la Poste pour rien ; excepté que les Maîtres des Postes rançonnent les *François*. J'arrive à *Londres*, où le soir je fais mettre un Habit à l'air pour lui ôter les méchans plis, que la male lui avoit donné ; & pour y attacher une garniture. Le lendemain je me mis le mieux que je pûs ;

pûs : non pas magnifiquement ; mais , à dire vrai , les gans , le coulet , les plumes , les rubans avoient ce je ne fai quoi , qu'il ne faut pas disputer aux *François*. Les autres Nations nous veulent imiter : mauvais Singes , ou Dieu me danne. En cet état je m'en vais chez Mylord-Duc. Ah , Monsieur , quel visage ! quel air ! quelle mine ! il n'avoit rien d'étranger ; & jamais *François* n'a eu la mine plus *Françoise* que lui. Voici mon Compliment que je lui fis , le plus court qu'il me fut possible. On est assez de la Cour , pour savoir que les longues Harangues y sont mal reçûes. *Monsieur* , lui dis-je , *Monsieur de Montmorency m'a chargé de vous assurer de la part qu'il prend à la Naissance de Monsieur votre Fils*. Je ne parlai point des Couches de la Femme , de peur d'allonger le Compliment ; je crûs que la Naissance du Fils comprenoit tout : mais , continuai-je , de tous ceux , *Monsieur* , qui s'intéressent à ce qui vous touche , il n'y en a point qui soit plus vôtre *Serviteur* que lui. J'ajoutai cela de moi , pour montrer qu'on n'est pas un misérable. Cela fait effet. Tant que je parlai , Mylord-Duc eût toujors son chapeau hours de la tête ; & après que j'eûs

fi-

fini, il me répondit en ces termes, que je n'oublierai jamais : *Je suis bien obligé à Monsieur de Montmorency de sa civilité : je me tiendrois heureux de lui en pouvoir témoigner mon ressentiment, & en vôtre particulier, Monsieur, de vous servir. Par-Dieu, cela est bien civil!*

T A N C R E D E.

Monsieur de *Buckingham* n'avoit garde de vous traiter moins civilement; & je m'assûre qu'il ne fût pas long-tems, sans vous faire ces petits Plaisirs, dont vous nous avez parlé.

L E M A R Q U I S.

C'est-là le Plaisir dont je vous parlois : un Homme d'honneur, bien-Gentilhomme, en peut-il recevoir d'autres ? Je ne puis comprendre comment la plûpart des gens ont le Cûr fait ; je sai bien pour moi, que ces choses-là sont les seules qui me touchent : peut-être auroit-il voulu m'obliger d'une autre maniere, si j'avois demeuré plus long-tems à *Londres*. Je n'y fus rien que trois jours.

T A N C R E D E.

Quelque Affaire importante vous rappella sans doute à *Paris* ?

LE MARQUIS.

Nulle Affaire : nous étions alors dans la Paix.

TANCREDE.

Les Dames ne laissent pas un homme de vôtre humeur en repos , quand la Guerre ne l'occupe pas.

LE MARQUIS.

Je ne pensois pas avoir l'honneur d'être connu de vous, Mylord : il est vrai que je n'ai guere été sans quelque Amourette en ma vie. En ce tems-là j'aimois une Dame, aussi bien faite qu'il y en eût à la Cour, & je n'étois pas seul à la trouver aimable. Ces Messieurs qui font un métier de la Galanterie ; les faiseurs de Siéges attaquèrent cette Place, & furent repoussés : un des plus renommés parmi les Galans , ne pût souffrir sans chagrin d'être chassé de chez elle, & fit à la Reine quelque conte d'elle & de moi. Je ne sai ; il y eût une Affaire entre nous, où il ne fût pas heureux : voila de l'éclat, comme vous pouvez penser ; & aussi-tôt martel en tête au Mari, qui sous prétexte d'Affaires domestiques, l'emmena à la Campagne. Ne pouvant me consoler de ce fracas, je pris le tems de

de son absence pour voyager, & je vins en *Angleterre*, dans le dessein d'y faire quelque séjour : mais

T A N C R E D E.

Mais ces résolutions-là ne se tiennent point. Quand on a goûté une fois des plaisirs de *France*, on s'accommode aux nôtres mal-aisément.

L E M A R Q U I S.

Point du tout, votre Pays me paroît agréable ; outre que la Guerre, tantôt deçà , tantôt delà , m'a appris à vivre par tout. Voulez-vous que je vous parle franchement ; les *Anglois* n'aiment pas notre Nation : nos bons Vins de *Grave* les font toujours souvenir de la perte de la *Guienne* ; ils ne fauroient nous le pardonner.

T A N C R E D E.

Nous garderions long-tems notre ressentiment. Je vous assure qu'on a beaucoup de civilité en *Angleterre* pour les *François*, quand ils sont Honnêtes-gens ; & je suis fâché qu'un plus long séjour ne vous ait donné moyen de l'éprouver.

L E M A R Q U I S.

Vous me parlez des Gens de Qualité !
il

il n'y a rien de si civil : mais le Peuple, qu'en dites-vous ? Avoüez qu'il est furieux. Comment ! je ne pouvois faire deux pas dans la Ruë, sans entendre à mes oreilles, *Francheman* ; c'est un *Francheman*. Ah ! Monsieur, qu'on nous hait !

T A N C R E D E.

Monfieur, je me rends, puis que cela vous est arrivé à vous-même : jusques-là, je n'avois pas remarqué une animosité si extraordinaire.

L E M A R Q U I S.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous croiriez que je ne suis pas menteur. Sur la perte de mon Salut, j'entendois *Francheman* à droit ; *Francheman* à gauche ; *Francheman* par tout. En quelque lieu que j'aye été, Dieu merci, on ne m'a dit guere d'injures. Aussi, de se fâcher sottement, & de se commettre avec un Peuple, il faut être fou. Je pris le parti de repasser la Mer, & ensuite de voir l'*Italie*.

T A N C R E D E.

Je vous trouve un homme fort avisé. Il y a grande difference de l'*Angleterre* à
l'I-

l'Italie, pour contenter la curiosité d'un Voyageur. Mais je ne m'apperçois pas que j'empêche ici vôtre Conversation: je me retire, & rends graces à Monsieur, de m'avoir donné l'honneur de vôtre connoissance.

LE MARQUIS.

C'est à moi de le remercier, Mylord: il aura, s'il lui plaît, la bonté de me mener chez vous, où je prétens vous rendre mes respects, & vous assûrer de mon obéissance. *Parlant à l'ALLEMAND.* Ami, je vous remercie de m'avoir donné la connoissance de ce Mylord. Il est Par-Dieu fort Honnête-homme, & il se connoît en gens. On ne peut pas en user plus civilement, qu'il en a usé avec moi: il a été long-tems en *France* assûrément.

L'ALLEMAND.

Et à *Strasbourg*, à *Francfort*, à *Nuremberg*: il a fort voyagé.

LE MARQUIS.

Quand me menerez-vous chez lui?

L'ALLEMAND.

Quand vous voudrez. Mais retirons-nous d'ici; voilà deux *Venitiens* qui approchent de nous, avec lesquels vous fe-

riez peut-être connoissance ; & je n'ai pas de tems à perdre.

S C E N E II.

DOMINICO, LE SENATEUR
AGOSTINO.

DOMINICO.

Votre Excellence ne pouvoit pas arriver plus heureusement. Je m'en allois chez elle, pour l'avertir d'une chose, que la bonne fortune de la République m'a fait entendre sans y penser.

AGOSTINO.

J'ai impatience d'entendre une chose qui doit regarder le Salut public.

DOMINICO.

Me promenant tantôt dans la Place, j'ai entendu deux Etrangers parler de la République. Leur qualité d'Etrangers, leur mine sérieuse, leur mystère m'a donné envie de les écouter ; & heureusement j'ai oui ce que je m'en vais dire à Votre Excellence.

AGOSTINO.

On m'a déjà donné quelque avis sur
ces

ces deux Etrangers, & on me les a dépeints comme des gens capables de remuer bien des choses. Pourfuiuez.

D O M I N I C O.

Il se passoit entr'eux divers discours tendant à former une grande liaison, quand tout d'un coup ils ont baissé le ton de la voix.

A G O S T I N O.

N'avez-vous point eu la curiosité de vous informer de leurs Noms?

D O M I N I C O.

Je ne les ai point quittés de vûë qu'ils ne soient entrés dans leur maison; & m'étant informé autant que j'ai pû, de la Qualité de ces Personnages, j'ai sù qu'il y a un Chevalier *Anglois*, nommé *Sir Politick*, par sa capacité en Politique; & un *François*, dont on n'a sù me dire le Nom, grand Faiseur de Projets pour les affaires d'Argent.

A G O S T I N O.

Voila mes deux hommes. Le premier consommé dans la Politique, n'est-ce pas?

D O M I N I C O.

Le même.

A G O S T I N O.

Je fai quels ils font, & dequoi ils font capables. Qu'avez-vous oui?

D O M I N I C O.

Tout d'un coup *Sir Politick* a baissé le ton de la voix, mais le bon Génie de la République a rendu sa précaution inutile, & rien n'a empêché que je n'aye entendu distinctement ce qu'il disoit. *Les Législateurs ont manqué lourdement à l'intérêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un seul Doge. Le Doge est une espece de Consul; les Romains en avoient deux, moi j'en vendrois quatre.*

A G O S T I N O.

De quel dérèglement n'est point capable l'Esprit de l'Homme, puis qu'on ose trouver des défauts dans la Constitution de nôtre Gouvernement! Mais, dites-moi; n'avez-vous rien oui, qui vous fasse soupçonner quelque Conspiration?

D O M I N I C O.

J'ai bien connu par leurs discours, que ce sont des gens tout propres à conspirer..... Dans la verité je n'ai rien entendu par où l'on puisse voir une Conspiration formée.

A G O S T I N O.

On m'a dit plus que cela. Songez un peu , & rappelez dans vôtre esprit ce que vous pourrez de leur Conversation.

D O M I N I C O.

Ils ont parlé de *grands Capitaines*.

A G O S T I N O.

Mes Avis portent qu'ils ont intelligence avec certains Généraux. Vous souvient-il point du Nom de ces *Capitaines* ?

D O M I N I C O.

Charles - Quint , Philippe II. le Duc d'Albe , le Duc de Parme.

A G O S T I N O.

Ce sont Noms empruntés , qui sont leur Chifre.

D O M I N I C O.

Cela pourroit bien être.

A G O S T I N O.

Dites hardiment que cela est : il n'y a pas à douter.

D O M I N I C O.

Il est vrai qu'en suite de ces *Capitaines* , ils ont discouru long-tems de *Troupes* , de *Gens de pied* , de *Gens de cheval* , de *Cannons* , de *Mousquets* , de *Piques* , de *Pisto-*

lets : ce qui n'avoit point de raport à *Philippe II.* car il me paroiffoit qu'ils parloient de chofes présentes; ajoutant une particularité qui me furprit fort : *Que pour devenir grand Capitaine, on n'avoit pas befoin d'aller à l'Armée; que la Guerre se conduifoit mieux du Cabinet; & que la Spéculation militaire faifoit tout.*

A G O S T I N O.

Ils ont raifon. Je voi bien que ce font gens profonds dans l'Algebre; avec l'Algebre on fait tout : ils ont raifon. Je n'étois pas mal averti, & vous aviez oublié juftement ce qu'il y a de plus important. C'en eft affez pour ce qui regarde la Guerre. N'avez-vous point découvert quelque intelligence dans les Cours étrangères?

D O M I N I C O.

Vous en jugerez vous-même par leur converfation, que fur ce point, je penfe avoir fort bien retenuë. *J'ai un Projet,* dit SIR POLITICK, *qui eft bien d'une autre Spéculation : il regarde les Affaires étrangères.*

A G O S T I N O.

C'est-là qu'il falloit bien écouter.

D O.

D O M I N I C O.

Je puis affûrer Vôtre Excellence, que je n'en ai pas perdu un mot. *J'ai trouvé un moyen*, poursuivit SIR POLITICK, *de faire tenir des Nouvelles de Venise à Constantinople en deux jours, & d'en recevoir en deux autres.*

A G O S T I N O.

Malheur à la Chrétienté, & particulièrement à la République!

D O M I N I C O

Il a parlé de certains *Relais de Pigeons* établis chez des *Correspondans* en *Istrie* & en *Dalmatie*; dans la *Bosnie*, &c.

A G O S T I N O.

Cela est extraordinaire: mais il n'est pas impossible; & j'ai oui parler autrefois de quelque chose d'approchant. Ce seroit un Coup-d'Etat de savoir leurs *Correspondans*: n'en ont-ils nommé aucun?

D O M I N I C O.

Vôtre Excellence peut bien juger qu'ils n'avoient garde d'en nommer. Je n'ai rien entendu de plus; excepté qu'il se vantoit d'avoir de merveilleux *Secrets pour la Guerre*. Voila tout.

AGOSTINO.

L'affaire est plus importante encore que vous ne pensez. Je vais en informer le Sénat, & je n'oublierai pas de faire valoir le service que vous rendez. La République vous est obligée: elle n'en sera pas ingrate. DOMINICO *sort.*

AGOSTINO *seul.*

Cet homme est bien intentionné: mais si je ne m'étois aidé de quelque industrie, j'en aurois tiré fort peu de lumière. Je lui ai fait accroire que j'avois déjà eu les mêmes Avis, ce qui l'a rendu plus docile à répondre à mes Questions. Sans cela il m'alloit débiter des choses mal disposées, & qu'assûrément il n'avoit pas bien entendues. C'est ainsi que je suis parvenu à la connoissance de la vérité. Je voi nettement où l'Affaire va: ces gens sont gagnés du *Turc*, qui se prépare à une grande Guerre contre nous: il a choisi déjà ses *Capitaines*, que *Sir Politick* nous cache sous de faux Noms; il a fait ses *Troupes*, tant de *Pied* que de *Cheval*, & tiré de ses Magazins toutes les Armes, & les Machines nécessaires pour son Dessen. La Guerre se fera par les avis de ces mêmes gens, qui la *conduiront*

du

du Cabinet avec beaucoup de prévoyance & de secret : c'est ainsi qu'ils prétendent faire de si grandes choses sans être à l'Armée. Voila, si je ne me trompe, l'explication de tous leurs discours. Au reste il ne faut pas s'endormir dans une chose qui regarde le salut de l'Etat. Je vais employer tous mes soins pour en avoir l'éclaircissement entier ; & si la bonne conduite peut assurer du succès, j'ose espérer de garantir la République d'un si grand danger.

S C E N E III.

DOMINICO, AGOSTINO.

D O M I N I C O.

JE reviens trouver Vôte Excellence, pour lui dire que ces deux Etrangers dont je lui ai parlé, vont à la rencontre l'un de l'autre : il sera facile de les écouter.

A G O S T I N O.

Menez-moi où ils sont ; & trouvons quelque endroit commode, où nous puissions nous cacher.

E S

D O

Les voici tout proche de nous ; mettons-nous ici derrière.

SCENE IV.

MR. DE RICHE-SOURCE, SIR
POLITICK: AGOSTINO,
& DOMINICO *qui les écoutent.*

MR. DE RICHE-SOURCE.

Monsieur, jamais homme n'a porté la Politique au point où vous l'avez mise. La Spéculation militaire & les Secrets pour la Guerre, seroient des choses inconnuës sans vous : mais, Monsieur, à quoi bon vôtre Politique, toute excellente qu'elle est, si vous n'avez de l'Argent pour en faire mouvoir les Reforts, & exécuter les Projets? Que vous servira la Spéculation militaire; & comment pouvoir conduire une Armée, du Cabinet; si vous n'avez de l'Argent pour composer cette Armée, & la faire subsister? Vos Secrets pour la Guerre demeurent inutiles faute d'Argent: car, comme vous le savez, l'Argent est le nerf de la Guerre.

SIR

M E L E E S

S I R P O L I T I C K.

Monfieur, fi les Etats où je me trouve veulent m'employer , c'est à eux de faire la dépense qu'il conviendra : s'ils ne la font pas , il y va plus de leur intérêt que du mien.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Je l'avouë ; & il n'y a rien de fi certain : mais outre le Service du Public, qui touche les Gens-de-bien, un Homme-d'honneur est bien aife de voir festalens mis en ufage. Or, Monsieur, faites les plus belles Propositions du monde , fi elles doivent coûter de l'Argent, on vous traite de Chimérique, ou d'Impositeur.

S I R P O L I T I C K.

Vôtre discours est folide, & j'en fuis perfuadé : mais je vous dirai librement ce que dit nôtre *Plutarque de Cheronée*,

Onc ne furent à tous, toutes Graces données.

Tous les dons font départis diverfement : comme je vous ai fait voir avec confiance ceux que je puis avoir, je vous confefserai avec franchise, que je n'ai pas grand mérite pour les affaires d'Argent.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Et moi, Monsieur, (vous ne me soupçonneriez pas de vanité :) je suis peut-être en cela le plus extraordinaire homme qu'ait produit ma Nation. Je ne borne pas ma Science à un Métier mécanique d'augmenter les Revenus, de retrancher des Dépenses superflues, de mettre un ordre exact en toutes choses; de bien régler les Affaires du Prince, & celles de la Nation en même tems: j'ai un Projet qui va au Bien général de tous les Peuples.

SIR POLITICK.

Vous me donnez l'idée d'une grande Affaire; & si vous la conduisez avec une bonne Politique, il en réüffira quelque chose de merveilleux: je dis merveilleux pour les hommes du commun; car rien ne surprend les Génies extraordinaires.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Le Projet est grand: mais un homme comme vous le concevra aisément. Je l'ai découvert quelquefois à des Esprits médiocres, qui ne le pouvoient comprendre.

SIR

S I R P O L I T I C K.

C'est le malheur des grands Personna-
ges : leurs Conceptions passent la portée
presque de tout le monde. Achevez.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Il y a des endroits où la Politique me
fera besoin, & là vos Talens seront em-
ployés : Ecoutez, je vous prie; car il
faut quelque explication de mon côté, &
de l'attention du vôtre.

S I R P O L I T I C K.

Je suis tout préparé; & j'espere que je
ne perdrai rien de vôtre discours.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Mon dessein est d'établir la Circula-
tion : tout mon Projet aboutit à cela;
& voici ce que c'est. Vous connoissez
le prix de l'Or, communicable entre les
hommes; qui doit couler par des Ca-
naux libres; &, suivant un mouvement
qui ne soit jamais interrompu, maintenir
son cours, jusqu'à ce qu'il ait accompli
sa Circulation. Je n'aurai pas de peine
à vous persuader qu'il enrichira tous les
Pays par où il passe; qu'il n'y a rien d'in-
grat, rien de sterile chez les Nations où
l'on en connoît l'usage. L'affaire est que

cet Or si nécessaire au Monde, n'a plus son passage libre. Ma Circulation est empêchée ; trouvons le moyen de déboucher les canaux, & je verrai bientôt la fin de mon ouvrage. C'est en ceci, Monsieur, que j'ai besoin de vôtre Politique.

S I R P O L I T I C K.

Vous pouvez croire qu'elle ne vous manquera pas : faites-en état comme d'un Secours assuré.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Les Princes de l'Orient ; le *Grand Seigneur*, le *Roi de Perse*, le *Mogol* ; sont ceux qui par un intérêt particulier préjudiciable au Bien général, ont bouché les Canaux dont je vous parle ; mais il faut reprendre la chose de plus loin.

S I R P O L I T I C K.

J'appellerois ceci *la Science de la Circulation*, & *la Doctrine des Canaux*.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Je l'ai prise sur la considération du Corps humain ; & à vous dire le vrai, la Circulation du Sang nouvellement découverte m'a beaucoup servi à former l'idée de mon Projet.

S I R

S I R P O L I T I C K.

Reprenez vôte matiere.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Autrefois les *Orientaux* trafiquoient avec nous par échange de Denrées, & souvent nous tirions d'eux des choses rares & précieuses pour des bagatelles. Détrompés à la fin, ils ont pris plus d'avantage sur nous, que nous n'en avions sur eux; car ils ont établi le Trafic de l'Or; & comme leurs Marchandises sont inépuisables, & nôtre Luxe infini, il arrive que le fond de nôtre Métal ne l'étant pas, c'est une nécessité que tout l'Or de l'*Occident* passe en *Orient*, & que l'*Asie* soit maîtresse un jour de toutes les Richesses du Monde.

S I R P O L I T I C K.

Elle l'étoit autrefois sous *Darius*: mais *Alexandre* fût vanger la pauvreté de l'*Europe*; & nôtre Fer, c'est à dire, la Guerre, pourra nous en faire raison.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai fait voir clairement en quel état sont les choses; c'est à vous maintenant de déboucher nos Canaux. Si cela se fait par négociation, voila un beau champ ouvert à vôte Politique: si les
Trai-

Traités ne fervent de rien ; alors vous pourrez mettre en usage la Spéculation militaire , & employer quelqu'un de vos Secrets pour la Guerre. Celui des Batailles , à mon avis , suffira ; ces Peuples-là commettant tout au hazard d'une Journée.

S I R P O L I T I C K .

L'affaire n'est pas aisée ; elle est grande de mon côté , & plus que du vôtre : je l'entreprends néanmoins , & j'espère d'en venir à bout. Voulez-vous que je rende l'*Europe* maîtresse de l'*Asie* ?

M R . D E R I C H E - S O U R C E .

Vous en ferez ce qu'il vous plaira.

S I R P O L I T I C K .

He bien donc ! je ferai mon Plan sur l'Expédition d'*Alexandre*. Les *Romains* n'ont été qu'aux bords de l'*Asie* : quand ils ont voulu aller plus avant , ils n'ont eû que de la mauvaise Fortune , & j'en fai les raisons. Je veux d'abord , voyez-vous , je veux Mais si nous nous contentions de lever les obstacles de la Circulation ?

M R . D E R I C H E - S O U R C E .

Je pense que ce seroit le mieux.

S I R

S I R P O L I T I C K.

En ce cas il faut unir quelques Cités principales. Faisons un Triumvirat de *Paris*, de *Londres*, & de *Venise*.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Avec qui pourrions-nous traiter cela?

S I R P O L I T I C K.

Il doit se traiter avec le Maire de *Londres*, avec le Prevôt des Marchands de *Paris*, & avec les Procureurs de *St. Mère*.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

J'admire comme sur le champ, & si à propos, vous savez trouver les véritables gens avec qui vous avez à négotier.

S I R P O L I T I C K.

Un Politique, j'entens un Politique consommé, doit avoir la connoissance de tous les Etats, & savoir les differens Ministres auxquels il faut s'adresser. Mais un si grand Dessen que le nôtre ne souffre pas une longue digression. Voila donc mon Triumvirat établi : aussi-tôt je dépêche une Ambassade solemnelle, qui représente à ces Rois que la Circulation est du Droit des Gens; que vouloir l'empêcher, c'est interesser les Nations,
&

& aller contre la liberté naturelle de tous les Peuples.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Apparemment ils vous donneront satisfaction.

S I R P O L I T I C K .

Ou ils me la donnent , ou ils ne me la donnent pas. S'ils me font justice , je me remets dans le plein & libre exercice de la Circulation : s'ils reçoivent mes Ambassadeurs avec l'orgueil des Princes de l'*Orient* , & que mesdits Ambassadeurs reviennent sans rien faire , alors *Paris* , *Londres* , & *Venise* joignent leurs Forces , & ces trois Puissances unies envoient une Armée navale brûler tous les Vaisseaux de l'*Orient* , pour réduire ces Peuples injustes à la raison. J'ai fait ce qui étoit de moi ; vos Canaux sont débouchés ; c'est à vous de faire le reste.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Les Canaux étant ouverts , mon Or à l'instant reprend son cours , & repassant d'*Orient en Occident* , ma Circulation se fait sans empêchement pour le Bien de l'Univers. Voyez comment la chose ira. Tout l'Argent qui va de *Marseille* dans les coffres du *Grand Seigneur* , passera dans
ceux

ceux du Roi de *Perse*; de la *Perse* dans ceux du *Mogol*, où ne s'arrêtant plus comme il avoit accoûtumé; il repassera en *Europe* par le moyen des *Anglois* & des *Hollandois* qui trafiquent aux *Indes*: d'*Angleterre* & de *Hollande* il retournera en *France*; où après une petite Circulation particulière, il reviendra à *Marseille*, d'où il est parti, par le moyen du Canal qui joint les deux Mers. Chaque Nation a ses Canaux, & il suffit de savoir que les obstacles étant levés, l'Or & l'Argent auront un tour & un retour éternel.

S I R P O L I T I C K.

Je n'ôte jamais l'honneur à personne; & j'avouë sans envie que le Projet est grand & beau: mais sans moi vos Canaux seroient encore à déboucher, & partant ce grand Ouvrage de la Circulation seroit demeuré long-tems une belle idée.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Je vous ai déclaré d'abord que j'aurois besoin de vous; & il est certain que nous nous sommes nécessaires l'un à l'autre.

S I R P O L I T I C K.

De cela j'en demeure d'accord volontiers;

tiers ; & si nous allons tous deux de bon pied , nous sommes les maîtres de nôtre Affaire.

MR. DE RICHE-SOURCE.

On ne fauroit commencer trop tôt : voulez-vous que j'écrive au Prevôt des Marchands de *Paris* ?

SIR POLITICK.

Nous avons à faire ici à des gens soupçonneux & jaloux , qu'il faut ménager délicatement. Laissez-moi un peu sonder les Procurateurs de *St. Marc* : pour le Maire de *Londres* , j'en répons.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Et moi , du Prevôt des Marchands de *Paris*.

SIR POLITICK.

Voilà une partie de ce que nous pouvons souhaiter : gardons seulement le Secret. Adieu.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Permettez que je vous accompagne à votre logis.

SIR POLITICK.

Les gens qui ont d'aussi grandes Affaires que nous dans la tête , ne doivent pas s'amuser aux Cérémonies. Trouvez-vous,

vous, s'il vous plaît, à mon logis sur le
soir.

S C E N E V.

AGOSTINO, & DOMINICO
qui les écoutoient.

A G O S T I N O.

JE rends graces au bon Génie de la Ré-
publique, de m'avoir conduit ici à
propos. J'ai entendu tout ce que je pou-
vois desirer. Je ne vous demande plus
qu'une chose: en quel Quartier de la Vil-
le est leur maison?

D O M I N I C O.

Tout proche d'ici. C'est celle que vous
voyez au bout de la rue, un peu plus pe-
tite que les autres.

Fin du second Acte.





A C T E III.

SCENE PREMIERE.

L'ALLEMAND, LE MARQUIS.

L'ALLEMAND.

VOUS avez dit tantôt bien des paroles oisives avec le Cousin du *Buckingham* : n'étoit-ce pas assez de le saluer ? Si vous vouliez faire plus de connoissance, il falloit boire les uns avec les autres : c'est ainsi qu'on fait des Amitiés, & non pas dans les Places publiques à babiller. Sans vous, j'aurois vû plus de quatre Eglises, & plus de vingt Tombeaux avec les Epitaphes.

LE MARQUIS.

Par-Dieu vous m'en contez bien ; & n'aimai-je pas mieux avoir eû commerce avec un Honnête-homme, que d'avoir vû tout l'Arſenal de *Venise* ! Je dis l'Arſenal,

fenal ; car si je puis avoir quelque curiosité , c'est pour les choses qui regardent la Guerre. A vous voir , vous autres Messieurs les *Allemands* , graves & sérieux comme vous êtes , on vous prendroit pour des *Catons* ; & vous êtes cent fois plus fous que nous , ou Dieu me danne. Venir de deux cens lieuës charger un Regître d'Inscriptions & d'Epitaphes ! belle curiosité ! Je ne vous en ai rien dit ; mais il y a long-tems que vous m'importunez avec vos Horloges. Je me moque , Messieurs , de vos petits Chefs-d'œuvre ; & tiens même au deffous d'un Galant-homme toutes les Raretés d'*Italie*. Il m'importe bien de favoir l'Original , la Copie ; l'Antique , le Moderne ; & cent autres fadaïses de cette nature-là ? Serai-je mieux à la Cour , quand je saurai quel est le plus grand Maître de *Michaël* , ou d'*Angelo* ; de *Raphaël* , ou d'*Urbain* ? Si je revenois à *Paris* avec une Science de pareilles Couyonneries , Dieu n'ait jamais pitié de moi , si les Dames ne me chassoient des Ruelles , & les Courtisans des Cabinets. C'est un Pays délicat que le nôtre ; on n'y sauroit être savant en quoi que ce soit , sans passer pour un Pédant : je dis parmi les Honnêtes-gens.

L'ALLEMAND.

Je vous dirai, moi, que vous êtes plus entêté de vos Cabinets, que je ne le suis de mes Horloges. Ce n'est pas que je prenne en mauvaise part la Correction, pour ce qui me regarde en particulier : mais pour les *Allemands* ; Mort-non-fang-Dieu *, taisez-vous, & ne parlez pas de ma Nation.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous abandonne la mienne : parlez des *François* tant qu'il vous plaira, pourvû que vous me teniez Honnête-homme, & vôtre Serviteur.

L'ALLEMAND.

J'en croirai ce que je voudrai : mais ne pensez pas être de mes Amis quand vous médirez de mon Pays. Dire que les *Allemands* font des *Fous*, qui viennent de deux cens lieus charger un *Regître d'Inscriptions & d'Epitaphes* ! S'il ne me souvenoit d'avoir bû avec vous

LE MARQUIS.

Touchez-là : nous boirons encore ensemble ; & je vous prie de croire que si

* Serment ordinaire du *Maréchal de Rantzau*, qui
vô-
loit Allemand.

vôtre maniere de voyager ne me plaît pas, j'ai du moins en vénération la gloire des Armes qui est commune à nos deux Nations. La conduite que vous tenez dans vos Voyages me déplaît, je Pavouë; aussi ne faites-vous pas grand cas de la mienne. Remettons nôtre different au jugement de quelque personne espi-
 tuelle. La Femme de *Sir Politick*, Femme de grand Esprit comme vous savez, l'en voulez-vous croire?

L' A L L E M A N D.

Je ne demande pas mieux.

L E M A R Q U I S.

La voila, ce me semble.

L' A L L E M A N D.

C'est elle sans point douter.

S C E N E II.

LE MARQUIS, LA FEMME DE SIR
 POLITICK L'ALLEMAND.

L E M A R Q U I S.

M Adame, vos deux bons Amis ont
 failli à se brouiller. La colere est
 passée présentement; mais le sujet de la

dispute ne l'est pas : nous allons vous l'exposer, & décidez, je vous prie ; car nous sommes convenus l'un & l'autre d'acquiescer à votre Jugement.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Sans doute qu'un bon Ange a conduit ici mes pas, pour finir le différent qu'un Démon auteur de la discorde a fait naître. Mon zele, Messieurs, pourra suppléer au défaut de la prudence ; car pour le métier de bien juger, c'est une chose fort difficile. Il faut qu'un bon Juge possède nécessairement la Jurisprudence : en second lieu, il faut..... il faut enfin bien des choses. C'est un métier très-difficile que de bien juger !

LE MARQUIS.

Tout un Parlement ensemble ne fait pas ce que vous demandez à un Juge seul : & puis il n'y va ni du Bien, ni de la Vie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ah ! Monsieur ; il y va de plus que vous ne pensez : il y va de la Concorde & de l'Amitié ; deux choses bien précieuses. Mais puis que vous avez honoré votre humble Servante de ce choix, elle n'oubliera rien pour vous rendre une Sentence équitable.

LE

L E M A R Q U I S.

La Question est de savoir, quelle est la meilleure maniere de voyager, de celle de Monsieur, ou de la mienne?

L A F E M M E D E S I R P O L I T I C K.

Question fort épineuse! où la connoissance de la Géographie me servira bien.

L E M A R Q U I S.

Ecoutez, s'il vous plaît, il ne faut qu'un peu de Sens-commun pour nôtre affaire; & la Femme de *Sir Politick* fait toutes choses.

L A F E M M E D E S I R P O L I T I C K.

Nous avons un peu voyagé; peut-être savons-nous mieux que beaucoup d'autres, le devoir d'un Voyageur. Il faut premierement savoir les Loix & les Couûtes des Pays où l'on passe: je l'entens touûjours dire à *Sir Politick*.

L E M A R Q U I S.

Laiïsons cela à *Sir Politick*: nous sommes de simples Voyageurs, qui ne voulons pas nous embarrasser l'esprit de choses fort difficiles.

L A F E M M E D E S I R P O L I T I C K.

Difficiles! si vous aviez trois conver-

fations avec *Sir Politick*, il oseroit bien se vanter de vous apprendre plus d'Affaires d'Etat en ce peu de tems, que n'en fait le plus vieux Sénateur de la République.

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne veux d'Affaires d'Etat, ni à *Venise*, ni à *Paris*, quand j'y serai de retour. Je me verrois bien étonné parmi des Sacs, & dans les Papiers jusqu'aux oreilles, sans Plumes, sans Rubans, n'osant faire Galanterie, ni me trouver à une belle Action.

L'ALLEMAND.

Si vous vous amusez à l'écouter, nous perdrons le reste de la journée : voulez-vous m'entendre ?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Je vous donne une oreille, & garde l'autre pour Monsieur.

L'ALLEMAND.

C'est une coûtume générale en *Allemagne* que de voyager : nous voyageons de Pere en Fils, sans qu'aucune affaire nous en empêche jamais. Si-tôt que nous avons appris la Langue Latine, nous nous préparons au Voyage. La pre-
mic-

miere chose dont on se fournit, c'est d'un ITINERAIRE qui enseigne les Voyes ; la seconde, d'un petit Livre qui apprend ce qu'il y a de curieux en chaque Pays. Lors que nos Voyageurs sont Gens de Lettres, ils se munissent en partant de chez eux d'un Livre blanc, bien relié, qu'on nomme ALBUM AMICORUM, & ne manquent pas d'aller visiter les Savans de tous les lieux où ils passent, & de le leur présenter afin qu'ils y mettent leur Nom ; ce qu'ils font ordinairement en y joignant quelques Propos sententieux, & quelque témoignage de Bienveillance en toutes sortes de Langues. Il n'y a rien que nous ne fassions pour nous procurer cet honneur ; estimant que c'est une chose autant curieuse qu'instructive, d'avoir connu de vûë ces gens Doctes, qui font tant de bruit dans le Monde, & d'avoir un *Specimen* de leur Ecriture.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Est-ce-là tout l'usage que vous faites de cet ingénieux Livre ?

L'ALLEMAND.

Il nous est aussi d'un très-grand secours dans nos débauches : car lors que toutes les Santés ordinaires ont été bûës, on

prend l'ALBUM AMICORUM , & faisant la revûë de ces grands Hommes , qui ont eu la bonté d'y mettre leurs Noms , on boit leur santé copieusement. Nous avons aussi un Journal , où nous écrivons nos Remarques , à l'instant même que nous les faisons : rarement nous attendons jusqu'au soir ; mais jamais Voyageur *Allemand* ne s'est couché , sans avoir mis sur le papier ce qu'il a vû durant la journée. Il n'y a point de Montagne renommée qu'il ne nous soit nécessaire de voir : qu'il y ait de la Neige ou non , il n'importe ; il faut aller au haut , s'il est possible. Pour les Rivieres , nous en devons savoir la Source , la largeur , la longueur du cours ; combien elles ont de Ponts , de Passages , & particulièrement où elles se déchargent dans la Mer. S'il reste quelque chose de l'Antiquité , un morceau d'un Ouvrage des *Romains* , la ruine d'un Amphithéâtre , le débris d'un Temple , quelques Arches d'un Pont , de simples Piliers ; il faut tout voir. Je n'aurois pas fait d'ici à demain , si je voulois vous conter tout ce que nous remarquons en chaque Ville. Il n'y a point d'Edifice , point de Monument

LE MARQUIS.

Qu'appellez-vous *Edifice & Monument* ?

L'ALLEMAND.

Ce sont les Ouvrages publics.

LE MARQUIS.

Y comprenez-vous les Eglises ?

L'ALLEMAND.

Les Eglises, les Abbayes, les Convens : il y a bien d'autres choses ; les Places Publiques, les Hôtels de Ville, les Aqueducs, les Citadelles, les Arsenaux.

LE MARQUIS.

Eh ! dites-moi, Monsieur ; quel tems avez-vous pour dîner, vous autres qui aimez les longs Repas ?

L'ALLEMAND.

Dans nos Voyages, nous ne dînons point. La nuit est faite pour la débauche ; mais dîner ou non, il n'y a point de belle Maison, de beau Bois, de belles Fontaines, de beaux Jardins, que nous ne soyons obligés de voir.

LE MARQUIS.

Beau Devoir ! à ma fantaisie : belle Obligation !

L'ALLEMAND.

La plus belle que sauroit avoir un Voyageur. Je ne dis rien des Tombeaux, & des Epitaphes : on fait bien que c'est par là qu'il faut commencer. Je n'oublierai pas les Clochers & leurs Quarillons, ni les Horloges, qui font passer les douze Apôtres avant que de sonner; non plus que le Paradis Terrestre, & l'Arche de *Noé*, où tous les Animaux se remuent comme par Magie. Mais c'est en *Allemagne* qu'il faut venir voir ces Chefs-d'œuvres-là; & je n'avois que faire d'en sortir pour de pareilles Inventions. Il ne fera pas hors de propos de vous apprendre certaines Coûtumes que les Voyageurs observent sans manquer. Par exemple, nous sommes fort curieux des Maisons Royales, & pourtant nous ne les voyons jamais quand les Rois y sont. Dans mon Voyage de *France*, je vis le *Louvre* l'Été, quand le Roi étoit à *Fontainebleau*, & *Fontainebleau* l'Hiver, quand la Cour fut revenue à *Paris*.

LE MARQUIS.

Voilà une Coûtume fort bizarre, ce me semble: les Maisons des Rois ne paroissent jamais si belles, que lors que la Cour y est.

L' A L.

L'ALLEMAND.

Chaque chose a sa raison; & celle-ci est très - considerable. Nous ne sortons pas de nôtre Pays pour faire la Cour: Si un *Allemand* vouloit être Courtisan, il le feroit de son Souverain, ou de ses Magistrats. Nous cherchons chez les Etrangers les Raretés que nous n'avons pas chez nous; & vous jugez bien qu'il feroit impossible de les considerer dans les Maisons Royales parmi les Gardes du Prince.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cette raison est profonde: les *Allemands* n'ont pas le brillant des *François*; mais ils sont judicieux & solides. Monsieur, avez-vous vû l'*Angleterre*?

L'ALLEMAND.

J'y ai demeuré long-tems.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Et qui avez-vous connu là?

L'ALLEMAND.

Personne: ce n'est pas nôtre coûtume de connoître les gens du Pays où nous sommes, hors un Maître qui nous apprend la Langue par les Régles de la Grammaire; & en voici la raison. Les

Naturels méprisent les Voyageurs; tout au contraire les Etrangers se cherchent, & font amitié ensemble; car ils ont un même intérêt, & il y a plaisir d'être avec des gens qui peuvent parler des Pays les uns des autres. Ainsi nous voyons les *François* en *Angleterre*; les *Anglois* en *France*; les *Flamands* en *Italie*; & les *Italiens* à *Bruxelles*, ou ailleurs.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais, Monsieur, au moins, vous avez bien vû les Raretés de nôtre Royaume?

L'ALLEMAND:

Je les ai toutes vûës, & elles sont fort belles à voir. Vous avez les Tombeaux de *Westminster*, & sur tout l'Epitaphe de *Talbot* *; le Portrait de *Henri VIII.* à *White-Hall* avec la Procession entrant dans *Boulogne*. Vous avez les Lions de la *Tour*, & le Combat des Ours & des Taureaux contre les Dogues; qui sont Pieces fort curieuses.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce sont des choses de très-grande curi-

* Jean Talbot premier Comte de Shrewsbury, la terreur des François. Il fut emporté d'un coup de Canon devant Châtillon près de Bourdeaux, en 1453.

riofité: vous pouviez néanmoins y ajouter beaucoup d'autres Merveilles.

L' A L L E M A N D.

J'estime fort le Combat des Coqs , la Course des Hommes , celle des Chevaux ; les Harangues des Pendus , & la Cérémonie de Mylord Maire. Je ne dois pas oublier les Enseignes des Cabarets & autres , dont j'ai cent fois admiré la magnificence. Il y a pourtant une chose que je n'approuve pas : c'est la coûtume que vous avez en *Angleterre* de n'y point mettre d'Inscriptions , comme on fait à *Paris* & ailleurs ; *AU LION NOIR, A L'OURS, &c.* au grand détriment de nos Compatriotes Amateurs de vôtre Langue , qui en considerant les Enseignes pourroient apprendre plusieurs mots nécessaires.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cet inconvenient est certainement fâcheux , & je ne doute point que le Parlement n'y remédiât , si vous vouliez bien le pétitionner.

L' A L L E M A N D.

Il y a encore bien des choses curieuses en *Angleterre* , les Rochers que le Diable a assemblés en pleine Campagne ,

les Fossés faits par le Diable pareillement à *New-Market*. *Oxford* & *Cambridge* font pleins de Raretés. J'ai remarqué sur tout à *Oxford* la Lanterne du déloyal *Gui Faux* qui devoit mettre le feu aux Poudres, & qu'on garde soigneusement. On peut voir encore les Eglises de *Canterbury* & de *Salisbury*.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Je suis pleinement satisfaite : il ne se peut rien desirer de plus. C'est un beau métier que celui d'un Voyageur, quand il le fait comme vous : il est vrai qu'il est pénible.

L'ALLEMAND.

Nul bien sans peine. Ce n'est pourtant pas là nôtre plus grand travail : les choses qui arrivent extraordinairement, & où nous sommes obligés de nous trouver, sont les plus rudes. Par exemple ; je suis à *Turin*, je suis à *Genes*, je suis prêt d'entrer à *Rome* ; si j'entens parler de l'Élection de l'Empereur, du Sacre du Roi de *France*, du Couronnement d'un Roi d'*Angleterre* ; d'un Mariage, d'un Traité de Paix, d'une Entrée ; il faut prendre la Poste où l'on se trouve, & arriver à tems pour voir la Cérémonie.

L A

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous m'apprenez-là de grands mysteres. De toutes les manieres de voyager, il n'y en a point de si admirable, après celle de *Sir Politick*, qui travaille à réformer le Gouvernement des Pays par où il passe.

LE MARQUIS.

Suspendez vôtre Jugement, Madame, & vous souvenez que vous m'avez promis une oreille : peut-être changerez-vous de sentiment.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Dites vos Raisons.

LE MARQUIS.

Les voici, mes Raisons. Je ne sai si vous aurez la bonté de les écouter : j'ai vû que les Honnêtes-gens se donnoient la peine de m'entendre.

L' ALLEMAND.

A. quoi bon tant de babil ?

LE MARQUIS.

Je ne fais pas le métier de Voyageur ; mais il me prend quelquefois envie de l'être, dans l'inutilité de la Paix, dans l'absence d'une Maîtresse, dans une Disgrace qui arrive à la Cour pour une belle

ACTION. La curiosité de voir des Marbres, des Tombeaux, des Estatuës; ne fut jamais le sujet de mes Voyages. On cherche à connoître les Cours Etrangères, pour voir si on y peut faire quelque chose; on cherche à pratiquer les Honnêtesgens, & les Dames. Vous êtes *Angloise*, Madame; & vous, Monsieur, vous avez vû l'*Angleterre*?

L'ALLEMAND.

Je l'ai vûë.

LE MARQUIS.

Pofons le cas que j'y veuille demeurer quelque tems : voici la maniere que j'y tiendrois.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous avez choisi l'*Angleterre* avantageusement pour nous qui la connoissons : c'est proceder avec franchise.

LE MARQUIS.

Je vais d'abord chez nôtre Ambassadeur, que je connois s'il est Homme de Cour : & aussi-tôt, mille amitiés. *Comment avez-vous pû vous résoudre à quitter la Cour ? il faut bien qu'une Affaire d'importance vous amene ici ? & cent autres choses que fait dire un Galant Homme à son Ami.* Vous pouvez croire que je ne
de-

demeure pas en erriere de Complimens : & après mille Civilités, je lui dis quelque chose de mes Aventures ; ni trop, ni trop peu ; Remarquez : car il me souvient toujourns qu'il est Ambassadeur, & qu'il faut ménager mon Secret avec lui.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Quand vous auriez étudié sous *Sir Politick*, vous n'en sauriez guere davantage.

L E M A R Q U I S.

La Cour n'est pas une mauvaise Ecôle : on y apprend quelque chose. Si l'Ambassadeur est un vieux Politique, qu'on ait vû rarement chez le Roi, je lui apporte des Lettres de Recommandation de ses Amis ; & à peine les a-t-il lûës, que j'en reçois beaucoup de Civilité ; beaucoup. Après l'avoir assuré de mon très-humble service, je répons à diverses Questions qu'il me fait ; assurément bien : puis quittant les Affaires générales, je lui dis des particularités de ses Connoissances, ajoûtant adroitement quelque chose de la satisfaction qu'ont les Ministres, de son Ambassade. Enfin, je n'oublie rien pour m'insinuer dans ses bonnes graces, & m'aquerir une grande li-

liberté dans sa Maison. La Table d'un Ambassadeur est bonne ; c'est une Re- traite , s'il vous arrive une Affaire, un Combat , l'Enlèvement d'une Fille de Qualité , qu'on aime ; ou quelque autre Action d'honneur. Cela fait ; je cherche un *Anglois* , qui me présente au Roi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

N'y auroit-il pas plus de convenance de vous faire présenter par vôtre Ambassadeur ?

LE MARQUIS.

Qui en doute, s'il est Homme de Cour ? Il diroit galamment au Roi : *SIRE*, voici Monsieur le Marquis de Bou- signac, qui sera bien connu de *VOTRE MAJESTÉ* par sa Réputation , s'il n'a l'honneur de l'être par sa Personne ; & le Roi répondroit , *Je ne suis pas si peu informé des Affaires des Pays étrangers, que je ne sache la Qualité & le Mérite du Marquis de Bou- signac.*

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais si vôtre Ministre est seulement Homme d'Etat ?

LE MARQUIS.

Quoi ? de ces Formalistes ! qui croient
tôu-

toûjours représenter *le Roi leur Maître* : je ne m'accommode pas de ces gens-là. Vous creveriez, morbieu ! plutôt que de leur arracher le mot de *MARQUIS*, à moins qu'ils ne soient assurés du *Marquisat*.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous n'avez donc point de Marquisat ?

LE MARQUIS.

Vous venez de l'autre Monde : apprenez que les Marquisats ne sont bons que pour les vieux Seigneurs de Province, qu'on ne voit pas dans les Cabinets. Pour nous autres Marquis de Cour, (*BEAU PRIVILEGE DE LA NOBLESSE FRANÇOISE !*) nous faisons nous-mêmes nôtre *Qualité*, sans avoir besoin du Roi pour cela ; comme en ont vos *Anglois* pour être *MY LORDS*. Mais pour éviter tout embarras avec les Ambassadeurs ; j'ai recours à l'industrie, & voici mes Machines. Je regarde l'Ordinaire le plus proche de *White-Hall*, qui soit bon ; & où viennent les plus Honnêtes-gens : j'y vais dîner trois ou quatre fois pour en rencontrer quelques-uns, & lier avec eux un peu d'Amitié.

L' A L.

L' A L L E M A N D.

Comment un Etranger *liera-t-il* avec eux ce *peu d'Amitié* aux Ordinaires? On dîne, on paye, & on s'en va.

L E M A R Q U I S.

Il y a mille choses à faire, que vous n'entendez pas.

L' A L L E M A N D.

Je voudrois bien les savoir, ces choses.

L E M A R Q U I S.

Je boi durant le Repas à leur santé, sans oublier la Civilité Angloise, après avoir bû : si on parle de la bonté des Viandes, je tranche tout net pour le Bœuf d'*Angleterre* contre celui de *Paris*; les Viandes rôties au beurre, me semblent meilleures que les lardées; je me creve de *Poudin*, contre mon Cûr, pour gagner celui des autres : & s'il est question de fumer au sortir de Table, je suis le premier à faire apporter les Pipes. A la fin, on se sépare : les uns cherchent à jouïer, les autres vont à *White-Hall*; je suis les derniers, & quand le Roi passe, je m'approche le plus que je puis de sa Personne. Ecoutez ma maniere, Madame; elle est assurément fort noble. Si-tôt que Sa Majesté parle à quelqu'un,

je

je me mets de la conversation : cela n'a-t-il point d'effet ? j'éleve le ton de la voix. Tout le monde me regarde. J'entens qu'on se demande à l'oreille, *qui est ce François-là ? Le Marquis de Bouffignac*, dis-je assez haut pour être entendu : le beau procédé les étonne ; & je me rends maître généreusement de la Conversation.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

On a bien raison de dire, que la Noblesse Françoisise a quelque chose, que celle des autres Pays n'a pas.

LE MARQUIS.

Le même soir je vais chez la Reine, où j'en fais autant. On ne parle pas la Langue ; mais on fait une Révérence de certain air, qui attire les yeux des Belles : & sans vanité, on a je ne sai quoi de galant, qui ne leur déplaît pas. Familier en moins de rien avec tous les grands Seigneurs ; *Mylord, Mylord, Mylord-Duc* : je ne sai que dire après ; mais il n'importe : la familiarité s'établit toujours. Je rends visite à toutes les Dames qui parlent François ; & dis en passant quelque méchant mot Anglois aux autres. La *Mylédy* sourit pour le moins ; & quelque-

quefois il se fait de petites Conversations, où l'on ne s'entend point, fort agréables. Voila, Monsieur, ce qu'il nous faut de l'*Angleterre* pour nos Courtisans, & pour nos Dames : non pas des Tombeaux de *Westminster*; non pas *Oxford* & *Cambridge*. Cela est-il bien pensé, Madame? décidez présentement en faveur des merveilles, que Monsieur vous a fait entendre.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes, je suis confuse de ces différentes Merveilles, & mon esprit embarrassé ne fait où se prendre pour former le Jugement que vous attendez. Quand je songe à cette Curiosité infinie, qui ne néglige pas la moindre chose de toute une Nation; je suis prête à décider en faveur de l'*Allemand* : si je pense au gentil *François*, l'*Alcibiade* de nos jours; je suspens mon Jugement, & dis en moi-même : O! la chose ardue, que de bien juger! D'autre part : c'est une pensée judicieuse à l'*Allemand* de ne point voir les Naturels du Pays où il se trouve, pour en éviter le mépris; & il n'y a rien de si sage que de remettre à les pratiquer en d'autres lieux, où le Nom commun d'Etrangers fait leur amitié. Mais qui n'ad-
mi-

mirera la civilité du *François* à l'Ordinaire proche de *White-Hall*: sur tout, quand il se creve de Poudin contre son cœur, pour gagner celui des autres. Cette pensée des Ordinaires me surprend, & je ne fais comment elle a pû tomber dans l'esprit d'un Etranger. Cela est d'un homme consommé dans les Affaires de nôtre Pays; c'est ce que *Sir Politick* entendoit admirablement, & là où il faisoit ses plus beaux Projets.

L E M A R Q U I S.

On a des vûës comme un autre; & on pense quelquefois ce que pensent les gens d'esprit: non pas que je veuille me comparer à *Sir Politick*; à Dieu ne plaise que j'aye cette vanité-là!

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Assûrément mon Mari a quelque chose d'extraordinaire; je le puis dire sans vous offenser: mais finissons la digression, & reprenons nôtre sujet. Voir le *Louvre* en Eté, quand le Roi est à *Fontainebleau*; & *Fontainebleau* en Hiver, quand la Cour est revenue à *Paris*: c'est une prudence *Allemande*, qui ne peut venir que d'un très-grand Sens; car l'*Allemand* cherche la Maison du Roi, & non pas le
Roi

Roi dans la Maison. Le *François*, au contraire, cherche les Rois, & ne se soucie pas de leurs Maisons. Or après avoir employé tous les moyens que l'Esprit humain peut fournir, il a recours à cette hardiesse *Françoise*, qui le fait parler au Roi, sans que le Roi lui parle, & qui le rend Maître généreusement de la Conversation, au grand étonnement de nos *Anglois*. Plus je considère la chose, plus je suis irrésoluë; & ne fais qui des deux je dois couronner. Bien dirai-je que dans la manière *Allemande*, vous êtes, Monsieur, le premier Homme de vôtre Nation; & que nul des *François* n'est comparable à celui-ci dans la sienne.

LE MARQUIS.

Je suis content, Madame; & les autres Nations ne me donnent point de jalousie.

L'ALLEMAND.

Je vous suis trop obligé de vos louanges.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

J'ai fait seulement mon devoir.

S C E-

S C E N E III.

ME. DE RICHE-SOURCE, LA
FEMME DE SIR POLITICK.

ME. DE RICHE-SOURCE.

TAndis que nos Maris songent au Bien des Etats , il m'est venu une chose dans la pensée , où il n'y auroit pas moins de mérite qu'à ce qu'ils font , si on en pouvoit venir à bout : mais en cela , Madame , j'aurois besoin de vôtre secours.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame , sans savoir ce que vous voulez me communiquer , j'oserois affirmer que la pensée est considerable ; & si pour l'exécution de quelque Projet , vous avez besoin de mon assistance , vous en pouvez disposer entièrement.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Mon Dieu , Madame , n'avez-vous point pitié de ces pauvres Esclaves , que la jalousie des Maris tient si cruellement enfermées ? Le cœur me saigne toutes les fois que je songe à la misère de leur condition.

L A

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Les Esclaves de *Tunis* & d'*Alger* sont libres, si on compare leur Captivité aux fers de ces misérables Femmes ; & depuis que je réside à *Venise*, c'est la seule chose qui ait donné à mon ame des atteintes douloureuses.

ME. DE RICHE-SOURCE.

J'admire la cruauté de ces méchants Hommes, qui tyrannisent de pauvres Dames sans aucun fruit : car j'ai assez bonne opinion de nôtre Sexe pour croire qu'elles ne laissent pas de faire l'Amour ; tant bien gardées qu'elles puissent être.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

L'*Amour*, comme dit à propos un Ancien, a les Clefs de toutes les Portes : non pas que ce soit de véritables Clefs ; l'Auteur mystérieux a voulu nous faire entendre sous un langage figuré, que l'esprit subtil des Amoureux trouvoit l'invention d'entrer par tout.

ME. DE RICHE-SOURCE.

A ce compte, voir & jouir n'est qu'une même chose. Dieu me garde de blâmer la Jouissance ; j'estime que c'est le vrai but de toutes sortes d'Amitiés :
mais

mais c'est toujours un grand malheur à des Personnes bien nées, de se passer du Beau-Procédé, & de la Belle-Galanterie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

En ce point, Madame, mon opinion n'a pas de conformité avec la vôtre. A quoi bon toutes ces Cérémonies amoureuses ? Je suis d'avis en fait d'Amour, qu'on retranche les choses superflues, & que sans s'amuser à l'inutilité des Prémisses, on vienne solidement à la Conclusion.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Cependant, il est bien rude de n'avoir ni Jeu, ni Promenades, ni Collations, ni Assemblées : j'aimerois autant mourir, pour moi, que de ne jouir pas de tous les divertissemens que peut donner un Honnête-homme.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Frivoles amusemens de personnes oisives ! Je ne plaindrois pas, moi, celles qui pourroient employer solidement certaines heures sans danger : mais j'ai horreur des accidens déplorables que nous voyons arriver ici journellement ; & il n'y a rien que je n'entreprenne, pour

sauver des fureurs de la jalousie ces innocentes Victimes.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Madame , sans nous effrayer des difficultés que nous trouverons , n'y a-t-il point moyen de les mettre dans le commerce du beau Monde ? Comme elles n'ont jamais rien vû , elles ont assurément un fort méchant air ; & ce seroit un grand plaisir de leur pouvoir apprendre la Belle-Maniere.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Tout beau , Madame ; changeons de discours : voila Mylord *Tancrede* avec un homme qui me paroît être *Venitien*.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Laissez-moi faire : je vais les engager dans une Conversation où ils ne s'attendent pas , & qui nous éclaircira de bien des choses.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais prenez garde de vous découvrir.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Ne vous en mettez pas en peine : je ferai la chose si délicatement qu'ils n'en auront pas le moindre soupçon.

SCE-

S C E N E I V.

TANCREDE, LA FEMME DE
SIR POLITICK, ANTONIO,
ME. DE RICHE-SOURCE.

TANCREDE.

MEs Dames, je vous amene un Hon-
nête-homme de mes Amis, qui
souhaite d'avoir l'honneur d'être connu
de vous.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Nous sommes trop obligées à sa civile
Curiosité, & à sa Civilité curieuse: bien
fâchées de ne pouvoir répondre par mé-
rite condigne à la courtoise envie qu'il a
euë de nous voir.

ANTONIO.

Madame, la modestie sied bien aux
personnes dont les bonnes qualités sont
aussi connuës que les vôtres.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Je suis d'un Pays où l'on parle avec
franchise: j'ose dire que vous nous trou-
verez certain Air, & des Manieres qu'il
ne faut pas chercher à vos Dames *Veni-*

tiennes : mais où les auroient-elles prises, les pauvres Femmes ? C'est le Beau-Monde qui les donne, & elles ne voyent que des Maris. Helas ! elles font bien à plaindre !

A N T O N I O.

Je vous assure, Madame, que j'en ai plus de compassion que vous : jusques-là que je n'ai pas voulu me marier, pour n'être pas obligé, selon la coûtume du Pays, à rendre une Femme malheureuse.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Paris est le Paradis des Femmes. Quand un Honnête-homme se marie, il fait bien que sa Femme ne peut pas vivre sans quelque petite inclination ; & qu'autre chose est un Epoux, autre chose un Galant. S'il y a un Bal, un Balet ; quelque Assemblée, il faille paroître & se faire des Amans, le Mari va chercher par tout les Pierreries, connoissant bien que ce n'est pas pour lui qu'on se pare : mais comme je viens de dire, il est Honnête-homme. Dame aussi, les Femmes viennent à peindre avec leurs Maris. Elles les caressent, elles les flatent, elles les baisent ; elles leur témoignent tant d'Amitié ; ce n'est que douceur d'un côté, & com-

complaisance de l'autre. C'est un si bon ménage!

A N T O N I O.

L'heureuse vie dont vous me parlez ! Tous les Maris jouissent-ils de ce bonheur-là?

M E. DE RICHE-SOURCE.

Quasi tous. Il en faut excepter quelques malheureux qui ont épousé des Prudes.

A N T O N I O.

Qu'appellez-vous des *Prudes*?

M E. DE RICHE-SOURCE.

Ces Femmes incommodes, fâcheuses, de méchante humeur.

A N T O N I O.

Cela est trop général : je ne connois point encore les Prudes.

M E. DE RICHE-SOURCE.

Ces Personnes sauvages, retirées ; qu'on nomme fort ridiculement *Femmes-de-Bien* ; des Vertueuses de profession que les Honnêtes-gens n'abordent pas , & qu'on laisse dans les Familles pour faire enrager les Maris.

T A N C R E D E.

Ces accidens-là sont heureusement fort

extraordinaires ; car c'est une vraie damnation , d'épouser de ces Femmes qui croient qu'on leur doit tout , parce qu'elles ne font point l'Amour.

A N T O N I O.

Voyez le méchant goût de nos Sénateurs : ils n'estiment que ces Femmes-là dans les maisons.

M E. DE RICHE-SOURCE.

Grand abus : c'est de-là que viennent tous les defordres de vos Familles.

A N T O N I O.

J'en demeure d'accord avec vous.

M E. DE RICHE-SOURCE, à LA FEMME DE SIR POLITICK, *bas.*

Madame , je le tiens Homme-d'honneur.

LA FEMME DE SIR POLITICK, *bas.*

Et moi pareillement.

M E. DE RICHE-SOURCE *bas.*

J'en répons. *Haut.* Monsieur , je ne me suis jamais trompée en physionomie : je jurerois que vous êtes un Homme sûr ; un homme à qui on se peut fier de toutes choses.

A N T O N I O.

Jusques ici on ne m'a pas reproché d'avoir trompé personne. TAN-

T A N C R E D E.

Il a plus d'Honneur qu'homme du monde.

M E. DE RICHE-SOURCE.

Eh! bien; c'en est assez: nous vous recommandons le Secret. Sachez que nous avons fait le dessein, Madame & moi, de soulager la pitoyable condition de vos pauvres Dames.

A N T O N I O.

Voila justement mon Projet.

M E. DE RICHE-SOURCE.

Quel bonheur de nous rencontrer dans la même pensée: après cela je ne desespererai jamais de ma bonne Fortune.

T A N C R E D E.

Mais encore où aboutit ce Projet?

A N T O N I O.

D'établir à *Venise* la douceur des bons Ménages.

M E. DE RICHE-SOURCE.

Et pour y parvenir de mettre ces pauvres Femmes dans le Commerce du Beau-Monde.

T A N C R E D E.

Voyons un peu par où il faut commencer.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Je n'y voudrois pas tant de finesse : prions-les à un Bal dès ce soir. Un Impromptu réüffit mieux quelquefois qu'une chose préméditée.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut pour penser les choses avec loisir & méditation : & puis , les Dames de *Venise* ne vont pas au Bal chez les Etrangers.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai pensé d'abord comme vous : mais j'ai crû que la considération qu'on a pour *Sir Politick* en pouvoit ôter toute la difficulté.

T A N C R E D E.

Ne cherchez plus rien après cela : c'est la seule chose qu'il y avoit à trouver.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut avouer que la grande opinion qu'on a de mon Mari , peut applanir bien des choses.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Nous ne sommes plus en peine de l'expédient qu'il faut prendre pour les faire prier.

T A N.

T A N C R E D E.

Il faut s'en remettre à Monsieur : personne au monde n'y peut réüssir si bien que lui.

A N T O N I O.

Je m'en charge volontiers ; & vous réponds de vous en amener cinq ou six des principales.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce seroit un grand coup d'y pouvoir faire venir la Dogesse : telle Gravité que la sienne autoriseroit fort l'Assemblée.

T A N C R E D E.

Il gouverne tout dans sa Maison.

A N T O N I O.

C'est celle qui me donnera le moins de peine. Mais voulez-vous que cela se fasse bien-tôt ?

T A N C R E D E.

Le plutôt, est le mieux.

M E. DE RICHE-SOURCE.

Dès ce soir : pourquoi differer ?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Sans en parler à nos Maris ?

M E. DE RICHE-SOURCE.

On ne les consulte jamais sur les affai-

res de cette nature-là. Trop d'honneur pour eux, d'avoir si bonne Compagnie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce sera donc pour ce soir, puis que Madame l'a résolu.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Songez à disposer toutes choses pour le Bal.

A N T O N I O.

Fort bien : de mon côté je m'en vais disposer les Dames, à venir honorer votre Fête.

S C E N E V.

ME. DE RICHE-SOURCE, LA
FEMME DE SIR POLITICK,
TANCREDE, LE MARQUIS,
L'ALLEMAND.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Allons, Madame, travaillons un peu à notre Affaire : ces Messieurs auront la bonté de nous y aider.

LE MARQUIS.

Nous serions peu civils aux Dames de
leur

M E L E E S. 135

leur refuser nos Services, dans une chose galante comme celle-ci.

T A N G R E D E.

Commandez seulement ; vos ordres seront exécutés.

L' A L L E M A N D.

Je suis prêt à tout.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Voici de quelle maniere il faut disposer les Siéges : Un grand Fauteuil pour la Dogesse sur une Estrade ; des Chaises-à-dos pour les Femmes de Sénateurs ; puis des Siéges plians pour les Etrangers & pour nous, comme on a coûtume de les ranger.

L A F E M M E D E S I R P O L I T I C K.

Madame, il faut excuser une *Françoise*, qui ne connoît que les usages de son Pays : j'ose vous dire néanmoins que votre ordonnance n'a pas la gravité requise pour une telle occasion.

M E. D E R I C H E - S O U R C E.

Madame, en toute autre chose je vous céderai volontiers ; mais je puis vous dire que depuis l'âge de huit ans que j'étois *la petite Suzon*, il ne s'est fait Bal, ni Assemblée à la Ville où je n'aye été.

G. 6

J'en

J'en ai vû même au *Louvre* assez souvent ; car mon Mari étoit comme de la Cour, par les Amis que nous y avions. J'en ai vû chez Madame la Comtesse, chez Madame la Princesse de *Conti*, où j'ai fort bien observé comme les choses devoient aller ; & il n'y a point d'Année que je n'aye donné moi-même quelques Fêtes fort jolies, qui valoient bien les grandes Assemblées.

LE MARQUIS.

Quand on parle des choses qu'on a vûës, & de celles qu'on a faites, on mérite d'être écouté.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Achevez, Madame, ce que vous avez à représenter.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Le dernier Carnaval (nous avions le cœur bien en joye) je donnai les Violons aux Dames de ma Cotterie ; d'une manière aussi galante que chose qui se fut passée de tout l'Hiver. Je commençai par un Souper-Collation, qui étoit un Ambigu, où il n'y avoit pas l'abondance des Cadeaux : mais tout y étoit excellent : des Viandes prises si à propos, qu'un quart-d'heure plutôt elles eussent été

été un peu dures; un quart-d'heure plus tard, elles auroient commencé à se passer: on n'en trouve point de même ailleurs; & mon Mari & moi les avions fait apprêter devant nous. La Sale étoit éclairée comme en plein jour; pas un siège qui passât l'autre, & la place pour danser à ravir. Des *Suisses* à la porte, qui ne laissoient entrer que les gens priés; l'Elite de la Cour & de la Ville, avec la Parenté, cela s'entend, & les Amis particuliers de la Maison. Au milieu du Bal je me dérobai finement pour me déguiser, & faire une Mascarade entre nous; rien que de la Famille. Nous la dansâmes sans que personne nous reconnût, & si-tôt que je fus deshabillée, je pris une place froidement, comme si de rien n'eût été. Chacun se tuoit à deviner, sans en approcher de mille lieuës: c'est le plus grand plaisir d'une Mascarade; & je vous avouë que ç'a été le plus heureux soir de toute ma vie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, pour ce qui se fait à vôtre Cour, je n'en parle pas: mais sachez qu'un Bal de République demande un peu plus de mesures; & quand vous songerez qu'une Dogesse & des Femmes de

Sénateurs seront tantôt ici, vous changerez, à ce que j'estime, votre ordonnance.

ME. DE RICHESOURCE.

Dites votre sentiment.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mon sentiment est qu'on place la Dogesse & les Sénatrices en telle sorte qu'elles représentent un petit Sénat : la Dogesse comme dans un Trône, & les Sénatrices aux deux côtés sur des Bancs. Ce leur sera une chose agréable de tenir la place de leurs Maris, & courtoise à nous de leur faire avoir cet honneur-là.

L'ALLEMAND.

Je suis de l'opinion de Madame, mais je voudrais qu'il y eût au Trône de petites Figures en bosse fort bien taillées, & de beaux Feuillages au dos des Bancs.

TANCREDE.

Que peut-on dire contre la proposition de Madame? y a-t-il rien de mieux pensé?

LE MARQUIS.

Qui doute que pour le Sérieux elle n'ait plus de sens que toutes les Femmes
en-

ensemble ? La pensée est judicieuse , je l'avouë ; mais je ne me dédis pas : nôtre maniere Françoisë est plus galante ; & il est fort suffisant à Madame la République de ne prendre pas les modes de *Paris* , quand tout le monde court après. Je ne suis , morbieu , point Homme de République : d'un Pays où il n'y a point de Cour , ne m'en parlez pas.

M E. DE RICHE-SOURCE.

Je sai fort bien que tout ce qu'a dit Madame seroit ridicule à *Paris* , & personne ne m'apprendra rien en fait de Bal & d'Assemblée : mais s'il faut observer de telles Cérémonies dans une République ; Dame , je m'en rapporte : elle connoît cela mieux que moi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Dans la suite de la fréquentation , vous pourrez leur inspirer vos Galantises : pour la première fois , il faut de la gravité.

M E. DE RICHE-SOURCE.

Je sai me rendre à la Raison ; ne me plût-elle pas : allons , Madame , disposer toutes choses comme vous le jugez à propos.

SCENE VI.

TANCREDE, ANTONIO.

TANCREDE.

NOus avons donné bien des affaires à nos Folles : elles ont été je ne fais combien de tems à disputer sur la maniere dont il faut recevoir la Dogesse, quelle place, quels sièges il faut avoir ; & à la fin elles sont convenuës d'un appareil le plus ridicule du monde.

ANTONIO.

Je me suis bien douté que nôtre Conversation auroit produit quelque chose de fort extravagant.

TANCREDE.

Mais, dites-moi, que ferons-nous de ceci, & comment finir la Comédie ?

ANTONIO.

J'irai leur faire les excuses de la Dogesse, sur quelque indisposition imaginaire.

TANCREDE.

Cela ne me contente pas.

AN

A N T O N I O.

Que voudriez-vous davantage ?

T A N C R E D E.

Je voudrois que vous leur menassiez une Entremetteuse , & quelques Filles , qui représentassent la Dogesse , & des Femmes de Sénateurs.

A N T O N I O.

Vous m'inspirez-là une pensée fort plaisante , & fort aisée à exécuter ; car je viens de laisser à cent pas d'ici justement la Compagnie qu'il nous faut. Allez préparer toutes choses pour nous recevoir , & laissez-moi le soin du reste.

S C E N E VII.

ANTONIO, LE SENATEUR
PAMFILINO.

A N T O N I O.

JE suis fort en peine de ce que pensera Votre Excellence , d'un dessein de Divertissement que nous avons fait , le Mylord & moi ; ce Mylord qui a eu l'honneur de vous voir , & que vous estimez assez.

PAM.

Quand vous m'aurez dit quel est ce Divertissement, je vous dirai ce qui m'en semblera : parlez.

A N T O N I O.

Ayez donc la patience de m'écouter, s'il vous plaît. Il y a ici deux Etrangères assez accommodées, à ce qu'il me paroît, mais assurément les plus ridicules Personnes que j'aye jamais vûës; la première est une *Angloise*, grave, composée; fausse en discours, en Politique; en Prudence sottement mystérieuse: l'autre est une petite *Françoise*, d'un esprit tout opposé; elle n'aime que le Beau-Monde, ne parle que du *Bel-Air*, de la *Belle-Maniere*; se croit Délicate, Galante, Polie; & véritablement elle est plus Bourgeoise que ne sont les Femmes de Marchands les plus grossières.

P A M F I L I N O.

Que voulez-vous faire de ces deux Femmes? Il est tems de les mettre à quelque usage: achevez.

A N T O N I O.

C'étoit une nécessité de vous en faire la peinture. Ces deux Femmes, plus ridicules encore que je ne vous les dépeins,
se

se font mis dans la tête de tirer les Dames *Venitiennes* de la déplorable Captivité où l'on les retient, & de leur inspirer les Coûtumes, l'Air, la Maniere, le Procédé des Femmes les plus galantes.

P A M F I L I N O.

Je ne voudrois pas jurer que cela n'arrivât quelque jour ; mais j'espere que le dessein de vos Dames ne réüffira pas aujourd'hui.

A N T O N I O.

Ce n'est rien encore ; apprenez jusqu'ou va leur extravagance : la petite *Françoise* veut donner le Bal ce soir à vos Femmes, & l'*Angloise* voudroit que la Dogesse y fût ; disant gravement que telle Gravité autoriseroit fort l'Assemblée : le Mylord, pour s'en divertir, a juré que j'avois tout pouvoir dans leurs Maisons, & qu'il n'y avoit rien de si facile pour moi que de les amener. J'y ai consenti ; & me voila chargé de faire venir la Dogesse, & cinq ou six Femmes de Sénateurs chez nos deux Folles.

P A M F I L I N O.

Comment vous aquitterez-vous de cette Commission-là ?

AN-

ANTONIO.

Le Mylord voudroit que je leur menasse Oserois-je dire le mot devant V^ôtre Excellence?

PAMFILINO.

Dites hardiment.

ANTONIO.

Une Entremetteuse & des Filles, pour représenter la compagnie qu'elles demandent : mais

PAMFILINO.

Mais que rien ne vous en empêche : cela se peut faire avec des Etrangers. Il me souvient qu'étant à *Paris* fort jeune, on me faisoit essuyer souvent de ces tours-là : on me produisoit des Princesses, qui se trouvoient des Filles de la même nature que celles-ci. Ne quittez pas une Entreprise si heureusement commencée, je prens la chose sur moi.

ANTONIO.

Avec un si bon Garant que V^ôtre Excellence, nous travaillerons sans scrupule à nous donner ce Divertissement-là.

Fin du troisième Acte.

A C.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

Toutes choses sont préparées pour le Bal.

SIR POLITICK, MR. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, ME. DE RICHE-SOURCE, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, UN VALET DU SIGNOR ANTONIO.

S I R P O L I T I C K.

MA Femme, que voi-je ? Le Sénat doit-il se tenir ceans aujourd'hui ?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Monfieur, vous verrez quelque chose d'assez extraordinaire ; dont vous ne ferez pas fâché.

ME. DE RICHE-SOURCE à SIR POLITICK.

Vous parlez mieux que vous ne pensez.

sez. Oui, le Sénat doit se tenir ceans aujourd'hui. Remerciez vos Femmes, Messieurs, remerciez-les de l'honneur que vous allez recevoir.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Mais encore, quel peut être cet honneur-là.

ME. DE RICHE-SOURCE.

On ne gagne jamais rien à être curieux. Tu fais que je ne m'informe pas de tes actions, ne t'informe pas des miennes. C'est le moyen d'être toujours bien ensemble.

SIR POLITICK.

Dans les Familles, comme dans les Etats, il importe à celui qui gouverne, de savoir tout ce qui s'y passe.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Oh bien! il faut donc vous en instruire. Apprenez que la Dogesse va venir à un Bal que nous lui donnons.

SIR POLITICK.

La chose en soi nous est grandement honorable: mais je veux en savoir le Projet, & par quels Instrumens elle s'est faite.

ME.

M^E. DE RICHE-SOURCE.

Par une rencontre admirable. Le Seigneur *Antonio* nous est venu voir avec le Mylord ; & après plusieurs discours sur la Captivité des Dames de *Venise* ; enfin nous sommes demeurés d'accord qu'elles ne laissoient pas d'aller au Bal , & que même il ne seroit pas difficile de les obliger à venir ceans : là-dessus le Seigneur *Antonio* s'est fait fort d'y amener la Dogesse , & quelques Nobles *Venitiennes* avec elle.

T A N C R E D E.

Il gouverne tout dans leurs Maisons.

S I R P O L I T I C K.

C'est la premiere Affaire de hazard qui soit jamais entrée dans la mienne : je n'aime pas les Présens de la Fortune , & je ne sai comment je recevrais un Royaume , qui me viendroit sans Projet & sans Politique.

T A N C R E D E.

Permettez-moi de vous dire que jamais Affaire ne fut moins de hazard que celle-ci : & n'en déplaise à vos Dames , la part qu'elles y ont est fort médiocre. Sans la haute opinion qu'on a de vôtre Gravité & de vôtre Sagesse , nous
ne

ne verrions ceans ni Dogesse , ni Femmes de Sénateurs. C'est l'effet de vos Projets , & de vôtre grande Politique, exercée depuis si long-tems. †

S I R P O L I T I C K.

La chose avoit besoin d'être expliquée : oui , vous me faites comprendre facilement , que nous ne devons rien au hazard ; on fait plus d'estime de moi que je ne vaus, je le confesse : mais rendons honneur pour honneur , & songeons à bien recevoir une si auguste Compagnie. Je n'ai pas oublié nos Rangs d'*Angleterre* , & n'ignore pas ce que doit un *CHEVALIER* à un *LORD* : néanmoins , comme nous sommes à *Venise* , & que la Fête se fait dans ma Maison, vous ne trouverez pas mauvais que je porte la parole.

T A N C R E D E.

J'honore trop vôtre Vertu , pour manquer jamais à vous rendre ce qu'on vous doit, ici, & ailleurs : outre que personne n'est capable de s'aquitter de cet Emploi-là si bien que vous.

L E M A R Q U I S.

Monfieur *Politick* , saluë-t-on la Dogesse?

S I R

S I R P O L I T I C K.

Oui vraiment, on saluë la Dogesse, avec des Inclinations profondes, & des Révérences bien basses.

L E M A R Q U I S.

Je demande si on baise?

S I R P O L I T I C K.

Baiser à *Venise* ! baiser une Dogesse ! Ma Femme, vôtre gentil *François* demande si on baise la Dogesse?

L E M A R Q U I S.

Je ne fai pour qui on me prend : vous diriez qu'on n'a jamais baisé des Femmes de Qualité. J'ai baisé deux Duchesses en ma vie, qui le portoient bien haut, sur ma parole ; & des Marêchales de *France*, quantité.

U N V A L E T D U S I G N O R A N T O N I O.

Le Seigneur *Antonio* m'a envoyé ici pour vous dire que la Dogesse va venir : elle est en chemin à l'heure que je vous parle.

S I R P O L I T I C K.

Allons, Messieurs, allons la recevoir avec l'ordre & la dignité qu'il conyient garder en telle Cérémonie : comme je dois porter la parole, on trouvera bon

que je marche le premier ; les deux Femmes suivront pour faire les Honneurs du Logis : Madame fera, s'il lui plaît, un Compliment à la Françoise. Mylord & le Mari de Madame suivront après, & ces deux Messieurs ensuite.

LE MARQUIS.

Je ne suis point un Trouble-Fête ; je veux ce qu'on veut : mais je voi bien ce que je voi. On nous traite, vous d'*Allemand*, & moi de Misérable : aller derriere un Bourgeois à la Cérémonie, sont les graces qu'on nous fait ceans. Ce n'étoit pourtant pas la même chose à *Paris* : car, sans vanité, ces petites gens de Ville ne mettoient pas le pied au *Louvre*, que j'étois dans les Cabinets. Pour le Mylord, je lui cède ; non pas en qualité de Mylord, fut-il Duc ; un Marquis *François* brave & bien vêtu ne cède à personne ; mais après les Obligations que j'ai au Duc de *Buckingham*, je ne disputerai rien à ceux qui lui appartiennent.

SIR POLITICK.

Nous avons fait ces Rangs ici sans conséquence, pour le présent : ne troublez pas, je vous prie, un Personnage qui va
fai-

faire une grande Action à la tête de cette Compagnie.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Prenez-vous garde à un Impertinent ?

LE MARQUIS.

Bourgeois, remerciez le Lieu où nous sommes : sans le respect de la Dogesse, qu'il faut recevoir, & la considération de ces Messieurs, je vous apprendrois à parler.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Allez, petit Suivant ; c'est bien à vous de faire comparaison avec mon Mari.

TANCREDE.

Eh ! Messieurs, voilà la Dogesse : remettez vos querelles à une autre fois, & laissez parler *Sir Politick*.

SIR POLITICK.

Le *Primordium* m'a donné bien de la peine, le reste ne m'a rien coûté.

TANCREDE.

Silence, Messieurs, silence.

SCENE II.

L'ENTREMETTEUSE *prise pour* DO-
GESSE, LES DEMOISELLES *se disant*
FEMMES DE SENATEURS, ANTO-
NIO, SIR POLITICK, LA FEMME
DE SIR POLITICK, TANCREDE,
LE MARQUIS, L'ALLEMAND,
MR. DE RICHE-SOURCE, ME. DE
RICHE-SOURCE.

SIR POLITICK, *haranguant* LA DOGESSE.

SI la bonne Réception se mesuroit par
la grandeur, & la décoration des Bâ-
timens, par les Lambris dorés, & les
riches Tapisseries; VÔTRE SERENITE',
Madame, & Vous, très-Excellentes
SENATRICES, seriez aujourd'hui mal re-
çûës dans la petite & simple Maison de
cettui vôtre plus qu'humble Serviteur:
mais si vous cherchez à loger dans les
Cœurs, plutôt que dans les Palais, vous
trouverez les nôtres enrichis de zele, gar-
nis de fidelité, remplis d'affection, re-
vétus de services & de devoirs pour la
République en général; pour VÔTRE
SERENITE', & Vos EXCELLENCES en
par-

particulier. Ne croyez pas, s'il vous plaît, en voyant ce peu que nous sommes, recevoir seulement l'offre de nos vœux : figurez-vous de voir ici les Députés des plus belliqueuses Nations, qui viennent vous en rendre leurs Hommages. Mylord, ma Femme, & moi, mettons à vos pieds l'*Angleterre*, l'*Ecosse* & l'*Irlande*; ces deux Messieurs & Madame vous offrent la *France*, grand & puissant Royaume, s'il en fut jamais; & Monsieur, qui réunit en soi mille intérêts differens, vous présente les vastes Provinces de la *Germanie*. Voilà, très-Sérène Dogesse, & très-Excellentes Sénatrices, tout ce que je puis dire en public: mais VÔTRE SERENITE' me permettra de confier à son oreille quelque chose de particulier, dont ces Messieurs & ces Dames ne seront pas scandalisés, s'il leur plaît. *Bas.* Je vous dirai en confidence, Madame, que nous allons établir, Dieu aidant, la Circulation; Projet merveilleux, qui par des Canaux, inconnus au reste des Hommes, fera venir une abondance de Richesses dans cet Etat.

L A D O G E S S E.

La République vous est fort obligée;

je dis fort : & le Doge mon Mari ; mon Mari le Doge , vous en remerciera en particulier , comme nous faisons au nôtre. *Bas.* Quant à ce que vous m'avez dit à l'oreille , vous m'obligerez de mettre à part quelque chose pour moi ; quand vous ferez venir tant de Biens dans cet Etat.

SIR POLITICK, *à part.*

Voici de la Corruption jusques dans la Maison du Doge ! Cela n'arriveroit pas , s'il y en avoit quatre , comme j'ai dit : ils s'observeroient les uns les autres. *A LA DOGESSE.* Cette réiteration des Obligations que nous veut bien avoir la République , nous assure d'une double Reconnoissance ; dont l'une nous regarde , comme Personnes publiques , & Députés de ces grandes Nations , l'autre comme des Particuliers affectionnés à son service.

LE MARQUIS.

J'admire cet Homme ; il tourne toutes choses comme il lui plaît.

SIR POLITICK.

Pour la répétition de *Doge* ; qui ne voit ,

voit, Madame, qu'elle marque deux fois votre Dignité, pour nous faire comprendre doublement l'auguste honneur de votre présence.

L E M A R Q U I S.

Autre Version excellente, qui vaut la premiere, pour le moins.

S I R P O L I T I C K, *à part.*

Puis qu'elle est interessée, il faut la gagner politiquement par l'Interêt. *A LA DOGESSE.* Un mot à l'oreille de Votre Sérénité. Nous aurons soin de votre Maison; ce n'est rien dérober au Public, car votre Rang a besoin d'être soutenu. Il se fera pour vous une petite Circulation particuliere; je n'en dis pas davantage.

L A D O G E S S E *bas.*

Vous avez raison, Monsieur *Politick*; nous sommes obligés à beaucoup de dépense.

L E M A R Q U I S.

J'enrage, morbieu, quand il parle bas; je voudrois ne pas perdre un mot de tout ce qu'il dit.

M E. DE RICHE-SOURCE *à LA DOGESSE.*

Vous aurez la bonté, Madame, d'ex-

cufer des Perfonnes mal préparées à vous recevoir : car enfin c'est qu'après tout effectivement, nous ne nous attendions pas à cet honneur-là. Pour ces jeunes Dames, elles auront un peu moins d'excuses : j'efpere de leur faire voir quelques manieres assez galantes, qui ne leur déplairont pas.

L A D O G E S S E.

Point d'excuses entre Amies : nous venons vous voir fans façon.

L E M A R Q U I S.

Voilà, Madame, ce qu'a dit *Sir Politick* dans fa Harangue : Vôte Séréntité veut fe loger dans les Cûrs.

LA FEMME DE SIR POLITICK à son Mari.

Monfieur, voici le Signor *Antonio*, à qui vous avez l'obligation de tant d'honneur.

SIR POLITICK au SIGNOR ANTONIO.

Le refpect que j'ai pour la Présence Séréne, ne me permet pas de vous témoigner assez combien je fai connoître & reconnoître la grande Faveur que ce m'est.

A N T O N I O.

L'envie que j'avois de mériter quelque part dans l'honneur de vôte Amitié, m'a fait
fait

fait entreprendre une chose assez extraordinaire : mais je me tiens assez heureux si j'ai réüffi.

LA FEMME DE SIR POLITICK à LA DOGESSE.

Madame, je crains que VÔTRE SÉRÉNITÉ ne soit amusée ici trop longtemps. Ne vous plaît-il pas d'aller à la Sale où se doit faire le Bâl.

S C E N E III.

TANCREDE, LE MARQUIS.

TANCREDE.

L'Aifsons-les aller prendre leurs places, & demeurons ici un moment. Avez-vous jamais ouï si bien parler ?

LE MARQUIS.

De ma vie. J'ai ouï mille Sermons : & de si hauts, qu'il falloit être bien favant pour les entendre ; j'ai ouï des Oraifons Funébres ammirables, je dis ammirables : mais, à la dannation de mon Ame, je n'ai jamais rien entendu de si relevé.

TANCREDE.

Il y a beaucoup de choses relevées, & j'y en ai trouvé auffi de fort agréables.

H 5

LE

LE MARQUIS.

J'ai remarqué un joli trait. La Maison de *Sir Politick* n'est pas grande, ni bien meublée: il a donné le change à la Dogesse adroitement; la faisant loger dans nos Cûrs, plutôt que dans un Palais. Là-dessus il fait merveille: il enrichit nos Cûrs de zele, les garnit de fidelité, les orne, les pare, & fait tant enfin, qu'elle se trouve admirablement logée. C'est un tour d'adresse, Mylord, & j'avouë qu'il m'a plû extrêmement.

TANCREDE.

Je m'assûre que peu de gens y ont pris garde.

LE MARQUIS.

J'avois une inclination merveilleuse pour les Sciences: mais je n'ai osé lire que des Romans & des Comédies à la Cour, de peur qu'on ne me prît pour un Pédant. Avec cela, le Naturel demeure toujours; & quand j'entens de belles choses, je les connois aussi-tôt.

TANCREDE.

Qu'avez-vous trouvé de tous ces Etats, que nous avons mis aux pieds de la Dogesse?

LE

L E M A R Q U I S.

Ah ! rien de plus grand ; de plus magnifique : & trop ; il m'en reste un escrupule , qui m'inquiete , je le confesse.

T A N C R E D E.

Quelle inquietude en pouvez-vous avoir ?

L E M A R Q U I S.

Qu'on ne l'écrive à la Cour , Mylord.

T A N C R E D E.

Qui diable s'en donneroit la peine ?

L E M A R Q U I S.

Ce ne feront pas des gens considérables : mais il y a de petits Ecrivains dans les Pays étrangers , qui ont des Correspondances obscures , par où ils font tout favoir au Cardinal de *Richelieu*. Ce Ministre fait tout.

T A N C R E D E.

Et quand il fauroit ceci , que pourroit-il vous en arriver ?

L E M A R Q U I S.

Que pourroit-il m'en arriver ! Eh ! rien ; rien qu'une disgrâce ! Privation de Cabinet , Exil de Cour : je dis tout au moins. Comment ? Faire ici le Député

de la *France*; qui offre le Royaume de son chef. Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

TANCREDE.

Ce sont de simples Civilités.

LE MARQUIS.

Des Civilités! d'offrir un Etat?

TANCREDE.

Sir Politick a fait la même chose de l'*Angleterre*.

LE MARQUIS.

Peut-être en a-t-il la Commission. Un Vieux Politique comme lui ne fait rien mal à propos. Sur ma parole, il fait bien par où en sortir.

TANCREDE.

Il est vrai que cet Homme-là ne s'engage à rien légèrement.

LE MARQUIS.

J'en suis sûr: mais il a tort d'embarquer les autres; c'est avoir bien peu de considération pour ses Amis.

TANCREDE.

L'affaire est faite: il faut empêcher qu'elle ne produise de méchans effets en *France*.

LE

M E L E E S. 181

LE MARQUIS.

Il n'y a plus de remède, que celui de garder le secret.

T A N C R E D E.

Je vous promets de n'en ouvrir pas la bouche.

LE MARQUIS.

Infinuez, je vous prie, la même discrétion aux autres: sans rien dire de mon appréhension, toutefois. Vous savez, mon Maître, comment il faut servir ses Amis.

T A N C R E D E.

Laissez m'en le soin: je vais faire un intérêt commun du secret; & j'ose vous assurer qu'on n'en parlera point.



H 7

S C E-

SCENE IV.

On leve un Rideau , & on voit la Sale du Bal , où l'ENTREMETTEUSE se disant DOGESSE est dans le Trône , & les DEMOISELLES , qu'on prend pour les NOBLES VENITIENNES , sur des Bancs.

L'ENTREMETTEUSE prise pour DOGESSE, LES DEMOISELLES se disant FEMMES DE SENATEURS, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, ANTONIO, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, MR. DE RICHESOURCE, M^E. DE RICHESOURCE.

LA DOGESSE *bas.*

ME voici comme une vraye DOGESSE : quarrons-nous dans ce Trône, & faisons un peu de NÔTRE SERENITE'. *Haut.* Mes Filles..... *Bas.* J'oubliois déjà.... *Haut.* Sénatrices, tenez bien la Place de vos Maris.

Une des prétendûes FEMMES DE SENATEURS.

Nous saurons fort bien tenir nôtre Rang.

LA

LA FEMME DE SIR POLITICK à ME. DE
RICHE-SOURCE.

He bien ! Madame ; êtes-vous convaincuë ? Vos Fauteuils & vos Chaises-à-dos auroient-elles fait le même effet ? Ces pauvres Dames sont si transportées de joye, qu'elles ne fauroient se contenir.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Il faut excuser une Etrangere : mais avoüez que je me suis renduë de bonne heure à vos raisons.

SIR POLITICK à LA DOGESSE.

Madame, VÔTRE SERENITE' voudroit-elle entendre un Air harmonieux avant que de commencer la Danse ?

LA DOGESSE.

Un peu de Mélodie : j'aime la Mé-
Iodie.

SIR POLITICK.

Musique, une Pièce harmonieuse.

On joue une Piece ridiculement grave.

Ceci est profond & grandement chromatique. Il suffit. Signor Antonio, sachez de SA SERENITE', si elle me voudroit faire l'honneur de danser une *Pavane* avec le très-humble & très-dé-voüé Serviteur de la République.

A N.

A N T O N I O.

Je vais le savoir. *A la DOGESSE, bas.* Il faut danser une *Pavane* avec *Sir Politick*.

L A D O G E S S E *bas.*

Je ne la fai pas.

A N T O N I O *bas.*

Il n'importe.

L A D O G E S S E *bas.*

Comment ferai-je?

A N T O N I O *bas.*

Comme lui : regardez ce qu'il fera, & faites de même.

S I R P O L I T I C K.

Madame , je prens la liberté de danser une *Pavane* avec VÔTRE SERENITE' : d'autant plus hardiment, que cette Danse grave me semble convenir à la Dignité de DOGESSE.

L A D O G E S S E.

Vous avez raison , Monsieur *Politick* : me voila prête , dansons quand il vous plaira.

S I R P O L I T I C K.

J'ai lû beaucoup de Traités de la Danse , & j'ai trouvé dans tous , qu'il appartenoit à l'Homme de mener la Femme :

me: mais avec vous, Madame, ce Privilege honorable n'a point de lieu. C'est à VÔTRE SERENITE' de mener, & à moi de me laisser conduire.

L A D O G E S S E.

Signor *Antonio* ; Monsieur *Politick* veut que je prenne la place de l'Homme: cela est extrêmement civil; que me conseillez-vous?

A N T O N I O.

Je vous conseille, Madame, de laisser toutes choses dans l'ordre accoûtumé. VÔTRE SERENITE' n'est pas venue ici pour ôter aucun avantage à *Sir Politick*.

Sir Politick mene, elle danse la Pavane ridiculement; faisant tout ce que fait Sir Politick, qui danse aussi ridiculement qu'elle, avec sa Gravité ordinaire.

S I R P O L I T I C K *après avoir dansé.*

Cette Danse est Politique extrêmement, & convenable à l'occasion présente. Si j'étois à un Bal où il y eût un Général d'Armée, je danserois *la Pyrrhique*, Danse militaire.

T A N C R E D E *au MARQUIS.*

Le raffinement de respect étoit ingénieux à *Sir Politick*, de vouloir se laisser mener par la Dogesse.

LE MARQUIS.

Cet homme trouve ce que les autres ne trouvent point : cela ne s'est pourtant jamais fait à Danse du monde , & il n'y a point d'Homme de Cour à qui la tête ne tourne dans ces Républiques , à voir ce qu'on y voit. J'en ferai de bons Countes aux *Créquis* & aux *Bassompierres* à mon retour.

FANCREDE.

Tandis que vous êtes ici , il faut s'accommoder aux manieres du Pays.

LE MARQUIS.

Je le voi de reste : mais retournons à la Danse. Signor *Antonio* , Madame la Dogesse ne veut-elle pas qu'on danse les *Branles* ? C'est proprement ce qui fait un Bal.

ANTONIO.

Que voulez-vous dire par vos *Branles* ?

LE MARQUIS.

Vous ne savez ce que c'est ?

ANTONIO.

Non.

LE MARQUIS.

Vous êtes le seul Gentilhomme de
l'En-

l'Europe, qui ne fâche pas son *Branle simple*, le *Gai*, le *Poitou*, & le *Montivandé*.

A N T O N I O.

Aussi peu les uns que les autres.

L E M A R Q U I S.

Et les Courantes : vous les ignorez ?

A N T O N I O.

Non pas les Courantes.

L E M A R Q U I S.

Parbieu, je vais les danser avec vos Dames ; aussi bien ne garde t-on aucune règle à vôtre Bal. N'attendons pas qu'on nous donne un rang à l'ordinaire avec *l'Allemand*, & faisons-nous raison nous-mêmes. Je veux attaquer cette Brune : elle me plaît. Madame, voulez-vous me faire l'honneur de danser une Courante avéque moi ?

L A D A M E.

De tout mon cœur.

L E M A R Q U I S.

Place, place à Madame. La Courante, Violons, & de mesure, je vous prie ; je ne prendrois pas plaisir à me voir hours de cadence. Cette réverence est assez cavaliere, ce me semble ; elle
ne

ne sent pas le Baladin. Battons du pied pour prendre le tems. J'ai parti trop tôt. Revenons. Il faut refaire la révérence. Voila partir à propos, cela ! mais ces Couquins de Violons m'ont déjà mis hours de cadence : rentrons-y malgré eux. Le plus court est de recommencer. Vous ne savez ce que vous faites, Violons : je croi que vous dormez. Encore une fois la révérence, & partons. Pour ce coup, si vous me faites manquer, je vous le pardonne. *Quand la Courante est dansée.* A la fin j'en suis venu à bout ; mais avec bien de la peine. Il faut une oreille de Diable avec ces maudits Violons. J'ai dansé tout un hiver à *Paris* (chacun le fait) sans avoir jamais fourti de cadence. Il faut tout dire ; c'étoit les Vingt-quatre.

TANCREDE.

Je ne sai ce que vous avez fait à *Paris* : mais ici, c'est danser admirablement.

LE MARQUIS.

Non pas cela : assez en Homme de Qualité. Je voudrois vous pouvoir régaler d'une *Vignone*, & d'une *Belleville* : il n'y a pas moyen. Ce n'est qu'à la Cour, qu'on peut danser les Figurées.

TAN-

T A N C R E D E.

Ne danserez-vous pas encore avec quelque autre Dame ?

L E M A R Q U I S.

Je ne veux, morbieu, pas perdre ma réputation : j'en suis bien fourti ; danse qui voudra. Mylord, je veux vous faire une Confidence. Cette Belle, avec qui je viens de danser ; elle m'aime, & ce sont des œillades : il n'y a rien de pareil.

T A N C R E D E.

Toute Femme qui n'a point de liberté, est prête à faire l'Amour, quand elle en trouve l'occasion.

L E M A R Q U I S.

Ce n'est pas ce que vous pensez : le Cûr est pris sur ma parole.

T A N C R E D E.

Je commence à m'en appercevoir. Tenez ; elle vous regarde.

L E M A R Q U I S.

Ne faites pas semblant de rien voir, & soyez discret, je vous prie. Ce n'est pas un jeu à *Venise*, que d'être aimé de la Femme d'un Sénateur.

T A N.

Je vous en répons : mais je fai me taire ; foyez affûré de ma discretion.

LE MARQUIS.

Je me fie à vous , Mylord : & c'est m'y fier de ma vie.

MR. DE RICHSOURCE.

Allons , ça : aquittons-nous de nôtre promesse. J'ai promis à ces Dames de leur faire voir des choses , & des manieres ; enfin , je vais faire pour l'amour d'elles , ce que je n'ai pas fait il y a quinze ans.

MR. DE RICHSOURCE.

Elle va danser la *Sarabande* : c'est une merveille. Quand nous nous mariâmes , on se mettoit à genoux devant elle , pour la voir danser.

MR. DE RICHSOURCE.

Qui est-ce qui se souvient ici de la *Petite Suzon* ? Mon Ami , t'en souviens-tu ?

MR. DE RICHSOURCE.

Oui , Mamie , & je souhaite que tu donnes autant de plaisir à la Compagnie , que tu en donnois en ce tems-là.

MR. DE RICHSOURCE.

Voici donc la *Petite Suzon* , qui va dan-

danfer la *Sarabande*. Des Castagnettes?

MR. DE RICHE-SOURCE.

Des Castagnettes? des Castagnettes?

T A N C R E D E.

On n'en trouve point.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Il n'y a remede; mes doigts m'en serviront: essayons. Cela ne va pas mal.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Prenez garde, Messieurs, je vous prie.

ME. DE RICHE-SOURCE, *en dansant*.

Ce balancement de corps vous plaît-il? Parlez, Mesdames?

L A D O G E S S E.

A ravir.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Et ce mouvement de bras; qu'en dites-vous? Cet Air est-il Espagnol?

SCÈNE V.

UN VALET DE SIR POLITICK,
L'ENTREMETTEUSE *prise pour* DO-
GESSE, LES DEMOISELLES *se disant*
FEMMES DE SENATEURS, ANTO-
NIO, SIR POLITICK, LA FEMME
DE SIR POLITICK, TANCREDE,
LE MARQUIS, L'ALLEMAND,
MR. DE RICHE-SOURCE, ME. DE
RICHE-SOURCE.

UN VALET DE SIR POLITICK, *à son Maître;*
et à MR. DE RICHE-SOURCE.

ON vous demande de la part du Sé-
nat.

SIR POLITICK.

Ouais! que veut dire ceci? Nous de-
mander à l'heure qu'il est! il faut que ce
soit une Affaire bien pressante.

MR. DE RICHE-SOURCE.

On aura eu quelque grande Nouvelle,
sur quoi on veut nous consulter.

SIR POLITICK.

Ce ne peut être autre chose.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Mais pourquoi moi?

SIR

S I R P O L I T I C K.

Il y a quelque Fonds à trouver , ou quelque dépense à faire.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Ce seroit m'employer pour peu de chose. Je croirois plutôt qu'on a eu le vent de nôtre Projet.

S I R P O L I T I C K.

Ne raisonnons pas davantage , & allons apprendre ce qu'on veut de nous. A LA D O G E S S E. Madame, vous nous excuserez , Monsieur & moi , de quitter V Ô T R E S E R E N I T É'. La République desire de nous quelque service , que nous allons lui rendre avec respect & affection. Ces Dames auront la bonté de nous pardonner pareillement.

L A D O G E S S E.

Revenez bien-tôt , Messieurs , nous vous attendons.

M R. D E R I C H E - S O U R C E.

Ne laissons pas de continuer nôtre Bal. Voyez ce second pas de *Sarabande* : il est tout à fait à l'Espagnole.

LE MARQUIS *qui avoit suivi* S I R P O L I T I C K & M R. D E R I C H E - S O U R C E, *rentre.*

Savez - vous , Mesdames, qui deman-
Tom. II. I doit

doit vos Maris de la part du Sénat ?

MR. DE RICHESOURCE.

Et qui ?

LE MARQUIS.

Des Archers, qui les ont menés en Prison.

TANCREDE.

Vous avez vû quelques Gardes, qu'on leur a envoyés par honneur, ou pour leur sûreté.

LE MARQUIS.

Des Archers, vous dis-je; qui les ont fait Prisonniers d'Etat. Je m'y connois; j'en ai vû mener plus de trente à la Bastille.

MR. DE RICHESOURCE.

Quelle infamie! quelle trahison! Tandis que nous faisons tout ce qu'il nous est possible pour honorer leurs Femmes; ces Traîtres font arrêter nos Maris. Qu'on ferme les Portes: la Dogesse ne sortira point, qu'on ne nous les ait rendus.

ANTONIO à TANCREDE, *bas.*

Si cette Femme-ci fait ce qu'elle dit, nous nous trouverons en quelque embarras. *Haut, à la FEMME DE SIR POLITICK.* Madame, il faut pardonner à vôtre Amic

mie l'excès de son ressentiment : mais vous êtes trop sage pour le suivre, & faire arrêter une Dogesse dans votre Maison. Ce seroit le comble de la douleur pour votre Mari, de vous voir si peu Politique, & un grand reproche à sa suffisance, que vous eussiez si mal profité de ses Instructions.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes le Coup est grand & imprévu : mais il n'est pas au dessus de nôtre prudence. Je projette de renvoyer ces Dames avec tout honneur, sans manquer en rien de ce que veut de nous en cette occasion la Politique.

TANCREDE.

Voilà ce qui s'appelle une Femme forte & prudente, à qui la tête ne tourne point dans le malheur; & qui prend le seul parti qui lui reste.

LA FEMME DE SIR POLITICK à LA DOGESSE.

Madame, VÔTRE SERENITE' est trop équitable pour ne pardonner pas à mon Amie, l'excès de son ressentiment. S'il y a peu de Politique, c'est l'effet d'une affection conjugale, qui mérite d'être excusée auprès d'une personne aussi vertueuse que vous. Je vous supplie

donc ; Madame, d'ensevelir tout dans l'oubli, & de nous être propice envers votre Mari, pour le recouvrement des nôtres.

LA DOGESSE.

Laissez-moi faire ; je m'en vais bien laver la tête au Doge.

UNE SENATRICE.

Et nous à nos Maris.

ANTONIO.

Dépêchons-nous de servir les Malheureux, dans la chaleur de l'affaire : il n'y a point de tems à perdre.

LA DOGESSE.

Nous ne voulons pas être amusées. Adieu, Madame, laissez-nous aller.

UNE SENATRICE.

Allons vite ; allons.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Rien ne nous peut empêcher de rendre à VÔTRE SERENITE' nos respectueuses Observances.

La DOGESSE & les SENATRICES sortent avec précipitation.

T A N.

T A N C R E D E.

Au desordre où vous voyez ces bonnes Dames, elles me paroissent aussi affligées de l'affront, que vous-mêmes. Il est vrai que si elles avoient été en vôtre place, elles auroient perdu l'esprit, & si vous aviez été Dogesse, vous auriez conservé toute une autre Dignité.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes, nous aurions gardé plus de décence.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AGOSTINO, AZARO, AMELINO,
PAMFILINO, SIR POLITICK,
MR. DE RICHESOURCE.

AGOSTINO.

VOICI, Messieurs, ces Misérables, qui vivant dans le sein de la République, sous la douce protection de nos Loix, ont entrepris de les renverser. Voici des Furieux, qui s'étant fait un degré de ce premier Attentat, pour monter aux plus noires Trahisons, ont enfin consulté avec le *Turc* la ruine de la République. Parlez, Méchants; parlez Execrables; & dites la vérité: je vous le commande.

SIR POLITICK.

Je l'ai toujous dite, & je la dirai
tou-

toûjours ; si ce n'est en matiere d'Etat : en ce cas , je tiens qu'on peut mentir pour le Bien de la Chose-publique.

A G O S T I N O.

Si les remors de la conscience ne vous la font pas dire , les tourmens sauront bien vous l'arracher. Parlez ; de quel Pays êtes-vous ?

S I R P O L I T I C K.

Je suis *Anglois*, pour l'honneur, & pour la vie.

A G O S T I N O.

De quelle Profession ?

S I R P O L I T I C K.

Politique ; & il n'est pas que vous n'en ayez oui parler. C'est moi qui ai fû joindre la veritable Science des Projets avec les Maximes de *Nicolas Machiavel*, & de *François Bodin*.

A G O S T I N O.

De quelle Qualité ?

S I R P O L I T I C K.

Chevalier de Pere en Fils, depuis la Reine *Bodicea*, qui fit tuer tant de *Romains*.

A G O S T I N O.

Vous devriez mourir de honte devant

vos Juges, d'avoir deshonoré une si longue fuite d'Ayeux.

SIR POLITICK.

J'ai reçu beaucoup d'honneur de mes Devanciers : mais nous en laisserons un peu à nos Successeurs ; & la Posterité nous fera justice, quand vous ne nous la ferez pas.

AGOSTINO.

Sauriez-vous nier, que vous n'ayiez accusé nos Législateurs ; & voulu établir chez nous quatre Doges ?

SIR POLITICK.

Par quelque moyen que vous l'ayez pu savoir, je le confesse.

AGOSTINO.

Habemus confitentem Reum.

SIR POLITICK.

Je l'ai voulu, il est certain ; & je le veux encore : mais c'est pour le soulagement de la vieillesse du Doge ; & pour la Dignité de la République.

AGOSTINO.

Habemus non modò confitentem, sed contumacem. Ces Relais de Pigeons établis de Venise à Constantinople : cette Invention quasi surnaturelle, vous a donné le moyen

yen de lier vos Commerces avec le *Turc*. C'est sur vos bons Avis qu'il a fait le Projet d'une Guerre contre nous, que vous devez *conduire du Cabinet*; & voila comment se doit entendre vôtre *Spéculation militaire*, & vos *Secrets pour la Guerre*. Il n'est plus tems de dissimuler; vous voyez que nous savons tout.

S I R P O L I T I C K.

Vôtre Excellence ne fait pas tout, puis qu'elle ignore nos bonnes Intentions. J'ai trouvé une Invention admirable d'établir mes Commerces à *Constantinople*; mais certes pour le Bien de cet Etat, & pour le Salut de vôtre Ambassadeur. Si j'entens la *Spéculation militaire*; si j'ai quelques *Secrets pour la Guerre*; le fruit de mes veilles ne regardoit que vous. Je prétendois apprendre à un Sénateur d'aller au Sénat, & de conduire une Armée en même tems. Je voulois vous enseigner l'Art de défaire vos Ennemis sans vous exposer aux coups: *Ars Belli perfectissima*. C'est une grande qualité à un Général d'Armée de savoir faire combattre toutes les Troupes avant que de combattre lui-même. C'est la dernière Science du Capitaine de savoir faire combattre l'Armée sans y être.

AGOSTINO.

Nous savons où nous en tenir pour ce qui vous regarde. *à Mr. DE RICHE-SOURCE.*
Et vous Malheureux, d'où êtes-vous?

SIR POLITICK.

Il ne répondra pas. Votre Excellence doit savoir que c'est moi qui porte la parole en toutes choses : il trouvera bon que je réponde pour lui.

MR. DE RICHE-SOURCE.

Je demeure d'accord de tout ce qu'il dira.

AGOSTINO.

Nous avons bien affaire de vos Conventions. Parlez, de quel Pays êtes-vous?

SIR POLITICK.

Il est *François*, vous dis-je?

AGOSTINO.

Il me contraindra de l'écouter ! De quelle Profession?

SIR POLITICK.

Circulateur général & particulier.

AGOSTINO.

Il seroit inutile de les interroger davantage. Qu'on les ramene en Prison.

Ils sortent.

SCE-

S C E N E II.

LES QUATRE SENATEURS,
UN HUISSIER.

A G O S T I N O.

Nous sommes heureux en ce point, Messieurs, d'avoir la confession de leurs Crimes, par leurs propres bouches. Ils n'avoient pas seulement leurs entreprises contre nos Loix; ils les soutiennent; ils demeurent d'accord de leurs Intelligences avec le *Turc*; mais c'étoit, disent-ils, pour le Salut de nôtre Ambassadeur. Qui leur a demandé des soins si officieux? Qui les a employés? A qui ont-ils communiqué leurs bons Dessesins? *Constat de Facto*: du reste il faut s'en rapporter à de bonnes intentions, qu'on n'a pas connûes. Voici, Messieurs, voici le fin du Projet, aussi politique qu'exécutable. Après avoir concerté avec le *Turc* cette Expédition impie, ils font je ne sai quelle Confédération, entre *Paris*, *Londres*, & *Venise*, pour nous engager dans l'*Orient*, & porter nos Armes contre la *Perse*. Il arrive delà,

Messieurs, que le *Grand Seigneur* trouve la République dépourvüe, & que le *Persan* occupé par nous dans ses propres Etats, ne peut entrer dans ceux de nôtre Ennemi commun. *Catilina*, ce Conspirateur célèbre, ce grand & renommé Scelerat, étoit un Homme-de-bien, & un bon Citoyen, au prix de ces gens abominables: c'étoit un *Romain* qui vouloit se rendre maître des *Romains*; s'il avoit résolu de tuer le Consul, & de se défaire du Sénat, au moins laissoit-il à *Rome* ses Dieux, ses Loix, ses Mœurs, & sa Langue: dans la Servitude qu'on nous avoit préparée, on ne laissoit à *Venise*, ni Religion, ni Loix, ni Coutumes; on ne laissoit peut-être aucun vestige de la Nation. Qui chercheroit, Messieurs, un Supplice égal à leur Forfait, n'en trouveroit point chez les plus ingénieux Tyrans: mais je ne puis, je le confesse, me dépouiller des sentimens de l'humanité; *quamquam fortasse inhumanum sit, humanum esse erga eum qui Hominem exuerit*. Qu'on les étrangle seulement, Messieurs; & pour une marque éternelle de la benignité de nos Jugemens, punifons du Supplice le plus commun, le Crime le plus extraordinaire & le plus barbare.

Mon Sentiment est tout contraire à celui de l'Excellentissime Seigneur, qui vient de parler. Il conçoit ces gens-ci comme des personnes extraordinaires, ennemies de nôtre Gouvernement, capables de grands & pernicious Dessesins; qui concertent enfin avec le *Turc* la ruine de la République: pour moi, Messieurs, je pense que ce sont des Foux; mais il y a de deux sortes de *Folie*; l'une qui vient de *privation de Sens*; l'autre d'une *Imagination déréglée*. La premiere toute imbecile nous fait plaindre en elle la misere de la condition humaine; la seconde toujours agitée, agite le monde par l'extravagance de ses visions, & excite la haine des gens raisonnables, qui aiment l'ordre & le repos. Il n'est pas malaisé de connoître laquelle de ces deux Folies possède nos Conspirateurs prétendus, puis que leur imagination les porte au delà de toutes les choses les mieux établies. Ils se donnent la liberté de créer chimeriquement des Magistrats: ils se font en idée des Correspondances à *Constantinople*: ils forment des Lignes imaginaires. & régulent, en un mot, toutes nos Affaires de Paix & de Guerre à leur fantaisie. Je

voudrois favoir , Messieurs , de quelle Autorité ils agissent ; avec quel Ordre , quelle Mission ? Certes la Folie a un grand avantage sur la Sagesse , si les paroles & les actions des Sages sont punies , aussitôt qu'elles sortent de la règle ; tandis que les Foux ont le privilege de tout dire , & de tout faire impunément. Quelle punition prendre , dira-t-on , de ces Prisonniers ? Mon Avis n'est pas qu'on les condamne à la mort , comme a voulu cet Excellentissime Seigneur , par un excès de zele pour la République ; mais qu'on ôte la liberté à des Foux scandaleux , qui traitent extravagamment les matieres sérieuses , réservées à la prudence des Sages.

A M E L I N O.

Peu de gens s'étonneront , Excellentissime Seigneur , de votre emportement contre la Folie , dans l'attachement inviolable que vous avez toujours eu à la Sagesse. Comme les Opinions des hommes sont différentes , j'ai crû qu'il m'étoit permis d'avoir un autre Sentiment : & vous serez surpris , Messieurs , que la seule consideration des gens sensés , m'inspire aujourd'hui de l'indulgence & de l'humanité pour les Foux. Oui , Messieurs,

fiens , le sujet de ma douceur est une pitié intéressée , qui fait que je m'oppose à leur punition en faveur des Sages. En effet , il y a un si grand mélange de Sagesse & de Folie dans les personnes raisonnables , qu'on ne peut assez admirer l'inégalité qui nous fait voir si divers & si contraires à nous-mêmes. Celui qui a su gagner nôtre Jugement , & assujettir nôtre Raison par la superiorité de la sienne , a besoin de nôtre facilité peut-être le même jour pour faire excuser son mauvais sens. Tel est le plus sage du monde en une chose , qui est extravagant dans une autre : ces grands Hommes , dont nous honorons la mémoire , n'étoient pas exemts de Folie : les Esprits extraordinaires de tous les tems ont eu la leur : c'est aux imaginations déréglées que nous devons l'invention des Arts : le *Caprice* des Peintres , des Poètes , des Musiciens , n'est qu'un Nom civilement adouci , pour exprimer leur *Folie* sans leur déplaire. Laissons , Messieurs , laissons les Foux en repos , s'ils y peuvent être : il y a trop de gens intéressés à leur protection. Que s'ils viennent à faillir contre nos Loix , ordonnons de leur châtement selon leur Crime : mais si on
veut

veut les punir pour l'interêt du Bon-sens , & pour l'honneur de la Raison ; qu'on se souviene que cette Raison a sujet de se plaindre de beaucoup de gens ; & que les plus zelés pour la vengeance, ne seront peut-être pas à couvert de la punition.

P A M F I L I N O.

Depuis que j'ai l'honneur d'entrer au Sénat , j'ai observé que l'envie de faire voir nôtre esprit , & la vanité de bien parler , nous tirent souvent hors du sujet dont il est question , pour nous jeter en des choses générales , dont il ne s'agit pas. Je connoissois , Messieurs , comme le reste des gens , qu'il y avoit des Foux dans le monde : mais d'en savoir les ordres , les rangs , les distinctions ; de connoître ces differences délicates , qu'il y a de Folie à Folie ; les affinités & les alliances qui se trouvent entre la Sagesse & cette même Folie ; c'est , Messieurs , ce que je ne savois point , & ce que je viens heureusement d'apprendre de vos beaux Discours. Pour l'Affaire présente que nous avons à traiter , vous l'avez jugée indigne de vos Réflexions , & tout ce que je puis recueillir de vos Avis , se réduit à châtier des Foux sérieux qui font
le

le métier des Sages , ou de pardonner aux Extravagans , en faveur de ces mêmes Sages , qui sortant de leur assiette , ne font que trop souvent le métier des Foux : beau motif de Puniton , ou de Grace ! Jugeons , Messieurs , jugeons *Sir Politick* & son Compagnon , par eux-mêmes ; sans les charger du Crime des Imaginations dérégées , s'ils sont Innocens ; & sans appeller les grands Hommes à leur secours , sans interesser les Peintres , les Poètes , les Musiciens à leur salut , s'ils sont Criminels. Mais , Messieurs , c'est nous-mêmes qui donnons corps à une chose purement chimérique : n'allons pas plus loin qu'il ne faut ; retranchons la moitié de nôtre Esprit , il ne nous paroitra aujourd'hui ni d'Innocens , ni de Coupables : nous verrons seulement des Foux ridicules , plus propres à nous divertir qu'à nous nuire. Chercher du Sens aux Chimères ; travailler son Intelligence , où rien ne peut être entendu ; c'est encherir sur les Chimériques , & se faire une Folie mystérieuse , qui passe la naturelle.

A G O S T I N O.

Arrêtez-là. Vous prétendez avoir vos lumieres , & j'ai les miennes , qui ne font point

point fondées sur de simples conjectures : je parle *ex Visu & Auditu*. Il faut avouer que vous avez l'esprit bien en repos, *cum agitur de summa Rerum*. Le Sénat Romain, en de moindres périls, chargeoit les Consuls de prendre garde, *ne quid detrimenti Respublica caperet*..... Mais qui frappe à la Porte quand nous délibérons sur une Affaire de telle importance ?

Il tire la Sonnette, & l'HUISSIER entre.

L'HUISSIER.

Excellentissimes Seigneurs, un Anglois, un Mylord souhaite de vous parler.

AGOSTINO.

Qu'on le mette en Prison.

L'HUISSIER.

Il demandoit à entrer, pour vous dire une chose de conséquence.

PAMFILINO.

Faites-le entrer.

S C E.

S C E N E III.

TANCREDE, LES QUATRE
SENATEURS.

TANCREDE.

JE vous demande pardon, Messieurs, de la liberté que je prens : je fai que c'est manquer au respect qui vous est dû ; mais ayant appris que vous êtes assemblés extraordinairement, pour juger deux Misérables ; que vous avez fait arrêter, j'ai crû que vous ne trouveriez pas mauvais, que je vous informasse d'une chose qui peut contribuer à leur salut.

AGOSTINO.

Taisez-vous, Monsieur le Mylord : vous êtes bien effronté de venir ici de la forte, & plus encore de vouloir éclairer les Senateurs de *Venise*.

PAMFILINO.

Ceci est véritablement contre les formes ; mais la bonne intention doit faire excuser toutes choses. Parlez, Mylord, qu'avez-vous à dire pour le salut de ces Prisonniers ?

TAN,

TANCREDE.

Je viens dire à Vos Excellences que ces pauvres Prisonniers n'ont point d'autre Crime que leur Folie.

PAMFILINO.

Les connoissez-vous ?

TANCREDE.

On ne peut pas les connoître davantage.

PAMFILINO.

Et qui sont-ils ?

TANCREDE.

Il y a un Chevalier *Anglois*, que les Livres de Politique ont rendu Fou, & qui a servi dix ans de divertissement à la Cour d'*Angleterre*; pour l'autre je ne le connois que depuis que je suis à *Venise*: c'est un *François* Chimérique, qui veut établir la Circulation de l'Or, & le faire revenir au même lieu d'où on le transporte, après avoir fait le tour du Monde.

PAMFILINO.

En avois-je bien jugé, Messieurs? Prenons garde, je vous prie, qu'au lieu de nous garantir d'un Danger au dedans, nous ne perdions la Réputation au dehors;

hors; & que le Sénat, qui a donné jus-
qu'ici une si grande opinion de sa Sagef-
se, ne s'expose à la raillerie Française,
& au mépris des *Anglois*, quand on sau-
ra que nous traitons si gravement leurs
Ridicules publics, & leurs Chimériques
déclarés. Je suis d'avis, Messieurs, qu'on
les mette aussi-tôt en liberté; nous fe-
rons voir nôtre discernement à séparer les
choses dont on doit se moquer, d'avec
celles qu'on doit véritablement craindre.

A Z A R O.

Si j'ai été d'une autre Opinion, je me
rens présentement à la vôtre, comme à
la seule raisonnable.

A M E L I N O.

J'avois bien crû qu'il falloit pardonner
aux Insensés: mais vous me faites con-
noître qu'il faut se moquer de ceux-ci:
je suis de vôtre avis en toutes choses.

P A M F I L I N O.

Qu'on ramene les Prisonniers, & don-
nons-leur nous-mêmes la liberté.

A G O S T I N O.

N'allons pas si vite, Messieurs: la
Précipitation est la mere du Repentir.

P A M F I L I N O.

C'est trop discourir sur une Affaire si
ridicule.

A.

AGOSTINO.

Je persiste en mon Opinion, quoi que
seul de mon Avis ; & plaise à Dieu que
le vôtre ne soit pas funeste à la Répu-
blique.

SCENE IV.

On fait rentrer les Prisonniers.

LES QUATRE SENATEURS,
TANGREDE, SIR POLITICK,
MR. DE RICHE-SOURCE.

PAMFILINO.

VEnez, Scelerats ; venez, gens dan-
gereux à la République ; venez re-
cevoir le pardon de tous vos Crimes. Po-
litique, Circulateur ; allez établir des
Relais de Pigeons, & mettre la *Circulation*
en pratique, où il vous plaira.

SIR POLITICK à MR. DE RICHE-SOURCE.

Ouais ! du ton que parle ce Sénateur,
on diroit qu'il veut se moquer de nous,
quand il nous donne la liberté. Traiter
de Foux deux si grands Personnages que
vous & moi, c'est une chose que je ne
comprends pas ! Il y va de la réputation
de

de ma Politique, & de l'honneur de vôtre Circulation : je ne souffrirai jamais l'infamie de ce Jugement-là. *Aux SENATEURS.* Messieurs, retournez aux Avis tout de nouveau : je vous déclare que nous aimons mieux être pendus, comme Conspirateurs, que d'être sauvés comme Foux.

MR. DE RICHESOURCE.

Tout beau, Monsieur *Politick*, si vous avez envie d'être pendu, je ne l'ai pas, moi : Fou, ou Sage ; pourvû qu'on me sauve, je suis content.

P A M F I L I N O.

Mylord, où sont les Femmes de ces Messieurs ?

T A N C R E D E.

Les voila qui entrent.

SCE-

SCENE V.

LES QUATRE SENATEURS, TAN-
 CREDE, SIR POLITICK, MR. DE
 RICHE-SOURCE, LA FEMME DE
 SIR POLITICK, ME. DE RICHE-
 SOURCE, LE MARQUIS, L'AL-
 LEMAND.

PAMFILINO.

SOyez les bien-venuës, Mesdames; je
 suis chargé de grands Remercimens
 pour vous; de la part des Femmes de
Venise. Leur Captivité vous donne de la
 compassion, leur méchant air vous fait
 pitié; vous les voulez mettre dans le
 Commerce du Beau-monde; elles vous
 en sont infiniment obligées: mais leur
 bonheur est réservé pour un autre tems,
 & il doit arriver un jour par des Person-
 nes plus considerables que vous. Adieu,
 belle & honorable Compagnie.

Les SENATEURS sortent.

SIR POLITICK.

Adieu de bon cœur, petits Politiques:
 vous ne vous connoissez guere en grands
 Per-

Personnages; & *Venise* n'est pas digne de nous posséder.

ME. DE RICHE-SOURCE.

On ne fait ce que c'est ici du Bel-air, du Beau-procédé, de la Belle-manière: les Femmes n'y voyent que des Maris. Sortons le plutôt que nous pourrons. Adieu.

LA FEMME DE SIR POLITICK à TANCREDE.

Mylord, si vous demeurez en cette Ville après nous, je vous supplie de faire mes Complimens à la Dogesse. Cette honnête Dame n'a point de part à nôtre disgrâce, assurément.

LE MARQUIS.

Pour moi, je n'ai de Complimens à faire à personne. Qui me rattrapera dans une République, sera bien fin: on n'y fauroit être aimé d'une Femme, sans courir hazard de sa vie. Cette Noble Venitienne avec qui j'ai dansé, m'a témoigné quelque passion, il est vrai; mais rien de concluant; & j'ai déjà reçu dix avis qu'on vouloit m'assassiner. Vive la *France*, pour les Galans; j'en ai toujours été quitte pour un combat avec le Mari, ou avec un Rival: ici, le Poignard, ou le Poison; le tout avec honneur, &

dans les formes. Adieu, Messieurs & Mesdames; très-humble & très-obéissant Serviteur.

Il sort.

L'ALLEMAND.

Laiſſons aller *Bouſſignac* en France, & allons tous de compagnie à *Hambourg*, à *Lubec*, à *Dantzic*: ce ſont des Cités d'un riche trafic, où il ſera facile d'établir la Circulation.

TANCREDE.

Pour moi, je ne demeure pas un moment ici, quand vous en ſerez fortis: j'irai à *Rome*, ce grand Théâtre du Monde, pour faire connoître l'ingratitude de la République, & le bonheur du Pays qui vous poſſedera.

SIR POLITICK.

Mylord, en quelque lieu que nous ſoyons, diſpoſez de nôtre Politique, & de nôtre Circulation, comme de choſes qui ſont autant à vous qu'à nous-mêmes.

TANCREDE, *après qu'ils ſont tous partis.*

Il faut avouer que j'ai une plaiſante Etoile, de me faire tomber entre les mains les Foux & les Ridicules de toutes les Nations: ils divertiffent quelque tems, mais à la fin ils ennuyent, & Dieu merci, m'en voila déſait.

Fin du cinquième & dernier Acte.

L E



L E P R O P H E T E
I R L A N D O I S*,
N O U V E L L E.

DA NS le tems que Monsieur de Com-
minges étoit Ambassadeur pour le Roi
Très-Chrétien , auprès du Roi de la
Grande Bretagne , il vint à Londres un
Prophete Irlandois , qui passoit pour un
grand faiseur de Miracles , selon l'opi-
nion des Crédules , & peut-être selon sa
K 2 pro-

* Il s'appelloit Valentin Greaterick. Après avoir
assez long-tems abusé l'Irlande , il vint se produire en
Angleterre , au commencement de l'année 1665. Il
prétendoit guerir toutes sortes de Maladies par le seul
attouchement. La Goutte , le Rhûmatisme , les Dou-
leurs , les Convulsions étoient chassées par cet attouche-
ment d'une partie à une autre jusqu'aux dernieres ex-
trémités du corps ; après quoi elles disparoissoient entiere-
ment. Cet Homme trouva les Esprits si généralement
prévenus en sa faveur , que les Malades venoient en fou-
le lui demander leur guerison ; & la plupart s'en re-
tournoient persuadés de l'avoir obtenüe. On reconnut
ensin qu'il y avoit dans son fait beaucoup d'imposture.
Henri Stubbe , Médecin Anglois , a écrit un Livre
des Cures surprenantes faites par Greaterick.

propre persuasion. Quelques Personnes de Qualité ayant prié Monsieur de *Comminges* de le faire venir chez lui, pour voir quelqu'un de ces Miracles, il voulut bien leur accorder cette satisfaction, tant par sa Curiosité naturelle, que par complaisance pour eux, & il fit avertir le prétendu Prophète de venir à sa Maison.

Au bruit qui se répandit par tout de cette Nouvelle, l'Hôtel de Monsieur de *Comminges* fut bien-tôt rempli de Malades, qui venoient chercher dans une pleine confiance leur Guérison. L'*Irlandois* se fit attendre quelque tems; & après avoir été impatiemment attendu, les Malades & les Curieux le virent arriver avec une contenance grave, mais simple, & qui n'avoit rien de composé à la fourberie. Monsieur de *Comminges* se préparoit à l'examiner profondément, esperant bien qu'il pourroit s'étendre avec plaisir sur tout ce qu'il avoit lû dans *Helmont* & dans *Bodin*: mais il ne le pût faire à son grand regret; car la foule devint si grosse, & les Infirmes se presserent si fort pour être guéris les premiers, qu'avec les menaces & la force même on eût de la peine à venir à bout de régler leurs rangs. Le

Le Prophete rapportoit toutes les Maladies aux Esprits : toutes les Infirmités étoient pour lui des Possessions. Le premier qu'on lui présenta étoit un homme accablé de Gouttes; & de certains Rhumatismes dont il lui avoit été impossible de guérir. Ce que voyant nôtre faiseur de Miracles; *j'ai vû*, dit-il, *de cette sorte d'Esprits en Irlande il y a long-tems. Ce sont Esprits aquatiques, qui apportent des froidures, & excitent des débordemens d'humeurs en ces pauvres corps.* **ESPRIT MALIN QUI AS QUITTÉ LE SE'JOUR DES EAUX, POUR VENIR AFFLIGER CE CORPS MISERABLE, JE TE COMMANDE D'ABANDONNER TA DEMEURE NOUVELLE, ET DE T'EN RETOURNER A TON ANCIENNE HABITATION.** Cela dit, le Malade se retira; & il en vint un autre à sa place, qui se disoit tourmenté de Vapeurs mélancholiques. A la verité, il étoit de ceux qu'on appelle ordinairement Hypochondriaques & malades, d'imagination, quoi qu'ils ne le soient que trop en effet. **ESPRIT AERIEN, dit l'Irlandois, RETOURNE DANS L'AIR EXERCER TON METIER POUR LES TEMPETES, ET N'EXCITE PLUS DE VENTS DANS CE TRISTE ET MALHEUREUX CORPS.**

Ce Malade fit place à un autre , qui selon l'opinion du Prophete n'avoit qu'un simple Lutin , incapable de résister un moment à sa parole. Il s'imaginoit l'avoir bien reconnu , à des marques qui ne nous paroissoient pas ; & faisant un sôûris à l'Assemblée : *Cette sorte d'Esprit* , dit-il , *afflige peu souvent , & divertit presque toujours.* A l'entendre , il n'ignoroit rien en matiere d'Esprits. Il savoit leur Nombre , leurs Rangs , leurs Noms , leurs Emplois , toutes les Fonctions auxquelles ils étoient destinés ; & il se vantoit familièrement d'entendre beaucoup mieux les Intrigues des Démons , que les Affaires des Hommes.

Vous ne sauriez croire à quelle Réputation il parvint en peu de tems. *Catholiques & Protestans* venoient le trouver de toutes parts ; & vous eussiez dit que la Puissance du Ciel étoit entre les mains de cet Homme-là , lors qu'une Avanture où l'on ne s'attendoit point , fit perdre au Public la merveilleuse opinion qu'il en avoit.

Un Homme & une Femme de la Contrée , mariés ensemble , vinrent chercher du secours dans sa vertu , contre certains Esprits de Discorde , disoient-ils , qui trou-

troubloient leur Mariage, & ruinoient la Paix de la Maison. C'étoit un Gentilhomme, âgé de quarante-cinq ans, qui sentoit assez & sa Naissance & son Bien. Il me semble que j'ai la Demoiselle devant les yeux. Elle avoit environ trente-cinq ans, & paroissoit bien faite de sa personne: mais on pouvoit déjà voir qu'il y avoit eu autrefois plus de délicatesse dans ses traits. J'ai nommé l'Epoux le premier pour la dignité du rang, la Femme voulut néanmoins parler la première; soit parce qu'elle se crût plus tourmentée de son Esprit, ou qu'elle fût seulement pressée de l'envie naturelle à son Sexe de parler.

J'ai un Mari, dit-elle, le plus Honnête-homme du monde, à qui je donne mille chagrins, & qui ne m'en donne pas moins à son tour. Mon intention seroit de bien vivre avec lui, & je le ferois toujours, si un Esprit étranger, dont je me sens saisir à certains momens, ne me rendoit si fiere & si insupportable, qu'il n'est pas possible de me souffrir. Mes Agitations cessées, je reviens à ma douceur naturelle, & je n'oublie alors aucun soin, ni aucun agrément, pour tâcher de plaire à mon Epoux: mais son Démon le

vient posséder quand le mien me laisse ; & ce Mari qui a tant de patience pour mes Transports , n'a que de la fureur pour ma Raison. Là se tût une Femme en apparence assez sincere , & le Mari qui ne l'étoit pas moins , commença son Discours de cette sorte :

„ Quelque sujet que j'aye de me plaindre du Diable de ma Femme , je lui ai du moins l'obligation de ne lui avoir pas appris à mentir ; & il me faut avoüer qu'elle n'a rien dit qui ne soit très-veritable. Tout le tems qu'elle me paroît agitée je suis patient : mais aussi-tôt que son Esprit la laisse en repos , le mien m'agite à son tour ; & avec un nouveau courage & de nouvelles forces dont je me trouve animé , je lui fais sentir le plus fortement qu'il m'est possible , la dépendance d'une Femme , & la superiorité d'un Mari. Ainsi nôtre vie se passe à faire le mal , ou à l'endurer ; ce qui nous rend de pire condition que les plus miserables. Voila nos tourmens , Monsieur ; & s'il est possible d'y apporter quelque Remede , je vous conjure de nous le donner. La cure d'un mal aussi étrange que le nôtre , ne fera pas
„ celle

„ celle qui vous fera le moins d'honneur.

Ce ne sont ici ni Lutins ni Farfadets, dit l'Irlandois, ce sont Esprits du premier ordre, de la Légion de Lucifer; Démons orgueilleux, grands ennemis de l'obéissance, & fort difficiles à chasser. Vous ne trouverez pas mauvais, Messieurs, poursuivit-il en se tournant vers l'Assemblée, que je regarde un peu dans mes Livres; car j'ai besoin de Paroles extraordinaires. Là-dessus il se retira dans un Cabinet, pour y feuilleter ses Papiers; & après avoir rejeté cent Formules comme trop foibles contre de si grands Ennemis, il tomba sur une à la fin capable, à son avis, de confondre tous les Diabes de l'Enfer.

Le premier effet de la Conjuración se fit sur lui-même; car les yeux commencerent à lui rouler en la tête avec tant de grimaces & de contorsions, qu'il pouvoit paroître le Possédé à ceux qui venoient chercher du remede contre la Possession. Après avoir tourné ses yeux égarés de toutes parts, il les fixa sur ces bonnes gens, & les frappant tous deux d'une Baguette, qui ne devoit pas être sans vertu: ALLEZ, DE'MONS, dit-il, ALLEZ, ESPRITS DE DISSENSION,

EXERCER LA DISCORDE DANS L'ENFER, ET LAISSEZ RE'TABLIR PAR VÔTRE DEPART, L'HEUREUSE UNION QUE ME'CHAMMENT VOUS AVEZ ROMPUE. Alors il s'approcha doucement de l'oreille des prétendus Possédés, & haussant un peu le ton de la voix: JE VOUS ENTENS MURMURER, DE'MONS, DE L'OBE'ISSANCE QUE VOUS E'TES FORCE'S DE ME RENDRE: MAIS DÛSSIEZ-VOUS EN CREVER, IL FAUT PARTIR. PARTEZ, PARTEZ. *Et vous, mes Amis, allez goûter avec joye le repos dont vous êtes privez depuis long-tems. C'en est assez, Messieurs, je vous jure que je suis tout en sueur du travail que m'a fait la résistance de ces Diables obstinés. Je pense bien avoir eu à faire à deux mille Esprits en ma vie, qui tous ensemble ne m'ont pas donné tant de peine que ceux-ci.*

Les Démons expédiés, le bon Irlandois se retira; tout le monde fortit, & nos bonnes gens retournerent à leur logis, avec une satisfaction plus merveilleuse que le prodige qui s'étoit fait en leur faveur. Etant de retour en leur maison, tout leur parut agréable par un changement d'Esprit, qui mit une nouvelle disposition dans leurs sens. Ils trou-
ve-

verent un Air riant en toutes choses. Ils se regardoient eux-mêmes avec agrément, & les paroles douces & tendres ne leur manquèrent pas, pour exprimer leur Amour. Mais, vains Plaisirs, qu'il faut peu se fier à vôtre durée; & que les personnes nées pour l'Infortune se réjouissent mal à propos, quand il leur arrive un petit bonheur!

Telle étoit la douceur de nos mariés, lors qu'une Dame de leurs Amies vint leur témoigner sa joye, de celle qu'ils recevoient de leur guérison. Ils répondirent à cette civilité avec toute la discrétion du monde; & les Complimens ordinaires en ces occasions faits & rendus, le Mari commença une Conversation fort raisonnable, sur l'heureux état où ils se trouvoient, après le miserable où ils avoient été. Nôtre Epouse, ou pour faire admirer des choses merveilleuses, ou pour se plaire aux malignes, s'étendit avec agrément sur les tours que son Démon lui avoit inspiré pour tourmenter son Mari. Surquoi le Mari jaloux de l'honneur du sien, ou de sa propre autorité, lui fit entendre „ que c'étoit trop „ parler de choses passées, dont le souvenir lui étoit fâcheux. Il ajouta „

K 6

„ qu'au

„ qu'au bon état où ils se trouvoient ré-
 „ tablis, elle ne devoit plus songer qu'à
 „ l'obéissance qu'une Femme doit à son
 „ Epoux; comme il ne songeroit de son
 „ côté qu'à user légitimement de ses
 „ Droits, pour rendre leur condition
 „ aussi heureuse à l'avenir, qu'elle avoit
 „ été jusques-là infortunée.

La Femme offensée du mot d'*obéir*,
 & plus encore de l'ordre de *se taire*,
 n'oublia rien pour établir l'égalité dans
 le Mariage; disant, que *les Diables n'é-*
toient pas si loin qu'ils ne pussent être rap-
pellés, en cas que cette égalité fût violée.

Cette Amie, dont j'ai parlé, discrète
 & judicieuse autant que personne de son
 Sexe, lui représentoit sagement le de-
 voir des Femmes, sans oublier la con-
 duite & les ménagemens où les Maris é-
 toient obligés. Mais sa raison au lieu de
 l'adoucir, ne faisoit que l'irriter, en
 sorte qu'elle devint plus insupportable
 qu'auparavant. *Vous aviez raison, ma*
Femme, reprit le Mari; *les Diables n'é-*
toient pas si loin qu'ils n'ayent pu être rap-
pellés, ou plutôt vous avez été si chere au
vôtre, qu'il a voulu demeurer avec vous,
malgré le commandement qu'on lui a fait de
vous quitter. Je suis trop faible pour avoir
affai-

affaire moi seul contre vous deux : ce qui m'oblige à me retirer , exposé que je suis à des forces si dangereuses. „ Et moi je me „ retire , dit-elle , avec cet Esprit qui „ ne me veut pas quitter. Il fera de mé- „ chante humeur , s'il n'est plus traita- „ ble qu'un Mari si fâcheux & si vio- „ lent. „ Puis se tournant vers son A- mie ; „ Avant que de me retirer , *lui „ dit-elle , je suis bien aise de vous dire , „ Madame , que j'attendois toute autre „ chose de vôtre Amitié , & de l'interêt „ que vous deviez prendre en celui d'u- „ ne Femme , contre la violence d'un „ Mari. C'est une chose bien étrange de „ me voir insulter par celle qui me de- „ vroit soutenir. Adieu , Madame , A- „ dieu. Vos Visites font beaucoup d'hon- „ neur ; mais on s'en passera bien , si el- „ les sont aussi peu favorables que cel- „ le-ci.*

Qui fut bien étonnée , ce fut la bon- ne & trop sage Dame , instruite par sa propre expérience , que la Sagesse même a son excès , & qu'on fait d'ordinaire un usage indiscret de la Raison avec les per- sonnes qui n'en ont point. Vous pouvez juger qu'elle ne demeurera pas long-tems seule dans un logis où l'on ne parloit

que de Démons , & où l'on ne faisoit rien qui ne fût de la dernière extravagance.

Le Mari passa le reste du jour & toute la nuit dans sa Chambre. honteux de la joye qu'il avoit eüe, chagrin du présent, & livré à de fâcheuses imaginations pour l'avenir. Comme l'agitation de la Femme avoit été beaucoup plus grande, elle dura moins aussi; & revenue assez-tôt à son bon-sens, elle fit de tristes réflexions sur la perte des douceurs dont elle se voyoit privée.

Certaine nature d'Esprit laissoit écouler peu de momens sans demander raison à celui de discorde, de la ruine de ses interêts & de ses plaisirs. Cet Esprit qui regne plus encore chez les Femmes, & particulièrement les nuits qu'elles passent sans dormir, prévalut sur toutes choses : en sorte que la bonne Epouse, renduë purement à la Nature, alla trouver son Epoux dès qu'il fût jour, pour rejeter tous les desordres passés sur une puissance étrangere, qui n'avoit rien de naturel ni d'humain. *Je connois, disoit-elle, dans le bon intervalle où je suis présentement, que nos Esprits ne se sont point rendus au commandement de l'Irlandois;*

G.

*Et si vous m'en croyez, mon cher mais trop malheureux Mari, nous retournerons lui demander une plus forte & plus efficace Conjur-
ration.*

Le pauvre Mari abattu de chagrin, comme il étoit, n'eût pas résisté à une Injure; jugez s'il ne fut pas bien aise de se rendre à une Douceur. Devenu tendre & sensible à cet amoureux retour;
„ pleurons, Mon-cœur, *lui dit-il,*
„ pleurons nos communs malheurs, &
„ allons chercher une seconde fois le re-
„ mede, que la premiere n'a sût nous
„ donner.

La Femme fût surprise agréablement de ce Discours; car au lieu d'un fâcheux Démon, dont elle attendoit les insultes, elle trouva heureusement un homme attendri, qui la consola du mal qu'elle avoit sût faire, & qu'il avoit eu à souffrir. Ils passerent une heure ou deux à s'inspirer de mutuelles Confiances, & après avoir mis ensemble tout leur espoir en la vertu du Prophete, ils retournerent à l'Hôtel de Monsieur de *Comminges*, chercher un plus puissant secours que celui qu'ils avoient essayé auparavant.

A peine étoient-ils entrés dans la Cha-
pel-

pelle, que l'Irlandois les appercût ; & les appellant assez haut pour être entendu de tout le monde. *Venez*, leur dit-il, *venez publier les merveilles qui se sont opérées en vous, & rendre témoignage à la vertu toute-puissante qui vous a delivrés de l'Esclavage malheureux dans lequel vous gémissiez.* La Femme répondit aussitôt, sans consulter, „ que pour le témoignage qu'il demandoit, ils étoient obligés „ de le rendre à l'opiniâtreté des Démons, & non pas à sa vertu. Car en „ vérité, vénérable Pere, *ajouta-t-elle,* „ depuis vôtre belle Operation, ils nous „ ont tourmentés comme par dépit, plus „ violemment que jamais. ” *Vous êtes des incrédules*, s'écria le bon Irlandois, animé d'un grand courroux, *ou des ingrats pour le moins, qui taisez malicieusement le bien qu'on vous a fait. Venez, approchez, que je vous convainque d'incrédulité ou de malice.*

Quand ils se furent approchés, il examina exactement tous les traits de leur Visage; il observa particulièrement leurs regards, & comme s'il eût découvert dans la prunelle de leurs Yeux quelque impression de ces Esprits, *Vous avez raison*, dit-il tout confus, *vous avez raison;*
ils

ils ne sont pas délogés encore. Ils étoient trop enracinés dans vos corps : mais ils y tiendront bien, si je ne les en arrache, par la vertu des Paroles que je vais proferer : QUITTEZ, RACE MAUDITE, UN SEJOUR DE REPOS TROP DOUX POUR VOUS, ET ALLEZ FREMIR POUR JAMAIS EN DES LIEUX OÙ HABITENT L'HORREUR, LA RAGE, ET LE DESSESPOIR. C'en est fait, mes Amis, vous êtes assurément délivrés : mais ne revenez pas, je vous prie. Je dois mon tems à tout le monde, & vous en avez en ce que vous devez en avoir.

Ce fut-là que nos Patiens crurent être à la fin de tous leurs maux : ce jour leur parut comme le premier de leur Mariage, & la nuit fut attenduë avec la même impatience, que celle de leurs Nôces l'avoit été autrefois. Elle vint, cette Nuit tant désirée : mais hélas ! qu'elle répondit mal à leurs desirs ! Le trop d'Amour fait la honte des Amans ; & je laisse à l'imagination du Lecteur la confusion d'une Avanture,

Où l'excès des desirs

Fait manquer les plaisirs.

Heu-

Heureusement pour le Mari, la Femme accusa les Démons innocens; & le Prophete fameux ne fut plus, à son égard, qu'un pauvre *Hibernois*, qui n'avoit pas la vertu de venir à bout d'un Feu-folet.

Quelquefois elle se chargeoit elle-même de la honte de son Epoux, à l'exemple des *Espagnoles*, qui s'imputent en ces rencontres, la faute de leurs Amans, pour être persuadées que la force de leurs Charmes ne doit reconnoître ni foiblesse de Nature, ni puissance de Maléfice. Ainsi la Femme, qui accusoit le Mari en toute autre chose, lors qu'il étoit le plus innocent, le justifie quand il a le plus failli à son égard; aimant mieux attribuer un manque de vigueur en lui, à un manque d'appas en elle, que d'envisager nettement un vrai défaut ruineux pour jamais à ses Plaisirs. Mais comme une Dame n'entretient pas volontiers une pensée qui blesse l'interêt de sa Beauté, elle rappella bien-tôt en son esprit la malice des Démons, & tourna la confusion en dépit contre l'*Irlandois*, qui n'avoit sù les en délivrer. *Il y a long-tems*, dit-elle brusquement, & comme si elle avoit été inspirée, *il y a long-tems que la simplicité de l'Irlandois amuse la nôtre, & je*
con-

connois bien que nous attendrions vainement de lui nôtre guérison : mais ce n'est pas assez d'être détrompés , la Charité nous oblige à détromper les autres aussi bien que nous , & à faire connoître sa vanité , ou sa sottise.

„ Mamie , reprit le Mari , il n'y a
„ rien de si vrai que le malheur de cette
„ Nuit est un pur ouvrage de nos Dé-
„ mons. L'Irlandois s'étoit voulu mo-
„ quer d'eux , ils ont voulu se moquer
„ de lui & de nous , à leur tour. Vous
„ me connoissez , & je me connois ; na-
„ turellement ce que vous savez n'a pû
„ être ; & voila ce que les Conjurations
„ nous ont valu. Au reste , Mamie ,
„ quand vous ferez vos reproches à ce
„ beau Prophete , prenez garde de ne
„ pas descendre à aucune particularité de
„ cette nature : qu'il ne vous échappe
„ rien , je vous prie , qui nous soit hon-
„ teux. Tous Secrets de Famille doi-
„ vent être cachés : mais celui-ci doit se
„ révéler moins que pas un autre.

La Femme étoit prête à s'offenser , de se voir soupçonnée d'une telle indiscretion : mais pour ne pas rebrouiller les choses qui alloient à un bon aecommodement , elle promit de parler & de se
taire

taire si à propos, que l'*Irlandois* seul auroit à se plaindre de son procédé.

On cherche ordinairement la nuit pour cacher sa honte, le jour parut ici pour la dissiper; & ces pauvres gens, qui n'étoient pas encore bien remis de leur malheur, se tournerent avec le Soleil qui réjouit tout, à l'esperance d'un meilleur succès pour l'avenir. Ils sortirent du lit avec plus de tranquillité qu'ils n'y avoient demeuré; & après un petit Déjeûné & un peu de Conversation, pour fortifier les corps & concilier les esprits, ils marcherent en paix vers la Maison où ils avoient été deux fois avec confiance, & d'où ils étoient revenus deux fois sans aucun fruit. Ils apprirent que l'*Irlandois* étoit allé à *St. James*, pour y faire quelques prodiges, à la priere de Monsieur d'*Aubigny*. C'étoit ce Monsieur d'*Aubigny* si connu de tout le monde pour le plus agréable homme qui fut jamais. Voici donc quelques-uns des Miracles que je remarquai à *St. James*, avec moins de crédulité que la multitude, & moins de prévention que Monsieur d'*Aubigny*.

Déjà les Aveugles pensoient voir la lumiere qu'ils ne voyoient pas; déjà les Sourds s'imaginoient entendre, & n'en-

sendoient point ; déjà les Boiteux cro-
yoient aller droit , & les Perclus pensoient
retrouver le premier usage de leurs mem-
bres. Une forte idée de la Santé avoit fait
oublier aux Malades leurs Maladies ;
& l'Imagination , qui n'agissoit pas
moins dans les Curieux , que dans les
Malades , faisoit aux uns une fausse Vûë
de l'envie de voir , comme aux autres
une fausse Guérison de l'envie de guérir.
Tel étoit le pouvoir de l'*Irlandois* sur
les Esprits : telle étoit la force des Esprits
sur les Sens. Ainsi l'on ne parloit que de
Prodiges ; & ces Prodiges étoient appu-
yés d'une si grande Autorité , que la
multitude étonnée les recevoit avec sou-
mission , tandis que quelques gens éclai-
rés n'osoient les rejeter par connoissan-
ce. La Connoissance timide & assujet-
tie , respectoit l'Erreur impérieuse & au-
torisée : l'Ame étoit foible où l'Entende-
ment étoit sain ; & ceux qui voyoient le
mieux en ces Cures imaginaires , n'osoient
déclarer leurs sentimens parmi un Peuple
prévenu ou enchanté.

Tel étoit le triomphe de l'*Irlandois* ,
quand nôtre couple fendit la presse cou-
rageusement , pour lui venir faire insulte
dans toute sa majesté. *N'as-tu point de*
honte ,

honte, lui dit la Femme, *d'abuser le Peuple simple & crédule, comme tu fais, par l'ostentation d'un Pouvoir que tu n'eus jamais ? Tu avois ordonné à nos Démon*s de nous laisser en repos, & ils n'ont fait que nous tourmenter encore davantage. Tu leur avois commandé de sortir, & ils s'opiniâtrent à demeurer en dépit de tes ordres; se moquant également de nôtre Crédu- lité, & de ton imbecille Impuissance. Le Mari continua les mêmes reproches avec les mêmes mépris, jusques à lui refuser le nom d'*Imposteur*, parce qu'il falloit de l'esprit, disoit-il, pour l'Imposture, & que ce misérable n'en avoit point.

Le Prophete perdit la parole, en perdant l'autorité qui le rendoit vénérable; & ce redoutable Pouvoir établi dans un assujettissement superstitieux des Esprits, devint à rien aussi-tôt qu'il y eut des gens assez hardis pour ne le pas reconnoître. Alors l'*Irlandois* surpris, étonné, sortit promptement par la Porte de derriere, moins confus toutefois, moins mortifié que le Peuple; n'y ayant rien que l'Esprit humain reçoive avec tant de plaisir que l'opinion des choses merveilleuses, ni qu'il laisse avec plus de peine & de regret. Pour Monsieur d'*Aubigny*, il mit bien-

bien-tôt le Prophete au rang de cent autres qu'il avoit essayés inutilement.

Tout le monde se retira honteux de s'être laissé abuser de la sorte, & chagrin néanmoins d'avoir perdu son Erreur. Nos Mariés glorieux & triomphans, jouissoient des douceurs de la victoire; & Monsieur d'*Aubigny*, qui passoit d'un esprit à un autre avec une facilité incroyable, quitta le merveilleux à l'instant, pour se donner le plaisir du ridicule avec moi, sur ce qui étoit arrivé. Il n'en demeura pas là: sa curiosité le porta à faire plus particulièrement connoissance avec la Dame, qui lui apprit toutes les Avantures de leur imaginaire Possession.



L E T T R E

A MR. LE MARECHAL

DE GRAMMONT.

VOUS me reprochez de ne point donner de mes nouvelles à mes Amis, & je vous répons qu'il faut les connoî-

noître avant que de leur écrire. On se méprend dans la mauvaise fortune, si on compte sur de *vieilles Habitudes*, qu'on nomme assez légèrement *Amitiés*. Bien souvent nous voulons faire souvenir de nous des gens qui veulent nous oublier, & dont nous excitons plutôt le chagrin que les offices. En effet, ceux qui veulent bien nous servir dans nos *Disgraces*, sont impatiens de faire connoître l'envie qu'ils en ont, & leur générosité épargne à un *Honnête-homme* la peine secrète qu'on sent toujours à expliquer ses besoins. Pour ceux qui se laissent rechercher, ils ont déjà comme un dessein formé de nous fuir : nos prières les plus raisonnables sont pour eux des importunités assez fâcheuses. Je ferai une application particulière de ce sentiment général, & vous dirai que je pense avoir reçu des nouvelles de toutes les personnes qui voudroient s'employer en ma faveur : je fatiguerois inutilement des miennes, ceux qui ne m'ont pas donné des leurs jusques ici.

Parmi les *Amis* que la mauvaise Fortune m'a fait éprouver, j'en ai vû qui étoient tout pleins de chaleur & de tendresse : j'en ai vû d'autres qui ne man-
quoient

quoient pas d'Amitié , mais qui avoient une lumiere fort présente à connoître leur inutilité à me servir ; qui peu touchés de se voir sans crédit en cette occasion , ont remis aisément tous mes Malheurs à ma patience. Je leur suis obligé de la bonne opinion qu'ils en ont ; c'est une qualité dont on s'accommode le mieux qu'il est possible , & dont on laisseroit pourtant volontiers l'usage à ses Ennemis. Cependant il faut nous louer du Service qu'on nous rend , sans nous plaindre de celui qu'on ne nous rend pas ; & rejeter autant qu'on peut certains sentimens d'Amour-propre , qui nous représentent les personnes plus obligées à nous servir qu'elles ne le font. La mauvaise Fortune ne se contente pas de nous apporter les Malheurs , elle nous rend plus délicats à être blessés de toutes choses ; & la Nature qui devroit lui résister , est d'intelligence avec elle ; nous prêtant un sentiment plus tendre pour souffrir tous les maux qu'elle nous fait.

Dans la condition où je suis , mon plus grand soin est de me défendre de ces sortes d'attendrissemens. Quoi que je montre un air assez douloureux , je me suis rendu en effet presque insensible :

mon Ame indifferente aux plus fâcheux accidens, ne se laisse toucher aujourd'hui qu'aux offices de quelques Amis, & à la bonté qu'ils m'ont conservée. Depuis quatre ans que je suis sorti du Royaume, j'ai éprouvé, de six mois en six mois, de nouvelles rigueurs, que je rends aussi légères que je puis, par la facilité de la patience. Je n'aime point ces résistances inutiles, qui, au lieu de nous garantir du mal, retardent l'habitude que nous avons à faire avec lui.

D'ailleurs ceux qui peuvent tout, ne nous rendent pas aussi malheureux qu'ils le pourroient, quand ils rencontrent de la docilité à leurs Ordres. L'opposition aigrit leur volonté, & ne diminuë rien de leur pouvoir. Cette Soumission pour les Maîtres, me dispose insensiblement à souffrir de ceux qui ne le font pas. Je m'entens blâmer souvent mal à propos, & après une justification legere, pour ne pas aigrir le monde par trop de raison, j'attens patiemment qu'il se détrompe de lui-même; & veritablement il faut plus attendre du tems que de ses raisons. Dans la chaleur d'une méchante affaire, les uns ont de la peine à les dire, & les autres à les écouter: mais dans quelque
re-

retour, ou d'humeur, ou d'interêt, l'on fait nôtre mérite de ce qui avoit fait nôtre Disgrace. Il y a peu de personnes à la Cour dont je n'aye vû changer la réputation deux fois l'année, soit par la légèreté de nos Jugemens, soit par la diversité de leur conduite. J'ose esperer que la même chose arrivera sur mon sujet; mais plus par les réflexions d'autrui, que par aucun changement de mon côté. Un jour on me louera d'être bon *François*, par ce même Ecrit * qui m'attire des **Reproches** : & si Monsieur le Cardinal vivoit encore, j'aurois le plaisir de me savoir justifié dans sa conscience; car je n'ai rien dit de lui, qu'il ne se soit dit intérieurement cent fois lui-même. Jaloux de l'honneur du Roi, & de la gloire de son regne, je voulus laisser une image de l'état où nous étions avant la Paix; afin que toutes les Nations connussent la supériorité de la nôtre; & rejetant le mauvais succès de la négociation sur un Etranger, ne s'attachassent qu'à considérer les avantages que nous avions eus dans la Guerre.

L 2

Je

* Voyez Tom. I. pag. 169. la LETTRE sur la Paix des Pyrénées.

Je finis un si fâcheux Entretien : c'est un ridicule ordinaire aux Disgraciés, d'infecter toutes choses de leurs Disgraces ; & possédés qu'ils en sont, d'en vouloir touûjours infecter les autres. La Conversation de Mr. d'*Aubigny*, que je vais avoir présentement, me sauve d'une plus longue impertinence ; & vous de la fatigue que vous en auriez. Avec lui la joye est de tous les Pays, & de toutes les Conditions ; jusques-là qu'un Malheureux y devient trop gai, & perd sans y penser la bienséance d'un Sérieux, que l'on doit pour le moins aux Infortunes.



A M A D A M E

D E C O M M I N G E S,

Sur ce qu'elle dit un jour à Mr. d'Aubigny, qu'elle aimeroit mieux avoir été Hélène, que d'être une Beauté médiocre.

STANCES IRREGULIERES.

C O N S O L E Z - V O U S d'être moins belle
 Qu'on ne vous a vûe autrefois ;
 C'est

C'est le destin d'une Mortelle :
Hélène même en a suivi les loix.

Vous avez fait mille Conquêtes,
Dans le tems de vôtre Beauté ;
Songez moins à ce que vous êtes ,
Qu'à ce que vous avez été.

Remettez à nôtre memoire
Tout l'interêt de vôtre Gloire ;
Il seroit peu judicieux
De le confier à nos Yeux.

Nôtre Esprit conserve l'Image
De vôtre jeune & beau Visage ;
Et ce Bien détaché de vous
Se trouve heureusement en sûreté chez nous.

C'est comme un dépôt de vos Charmes,
Que nous exemptons des allarmes
De Vent, de Froid, & de Chaleur ;
Ici l'on ne craint point le hâle,
La Fraicheur est toujours égale,
C'est toujours la même Couleur.

Si la Personne étoit gardée
Comme nous gardons nôtre Idée,
Sans déchet & sans changement,
Vous seriez un Objet charmant.

J'ai vû que la moindre Louange
 Etoit de vous nommer un *Ange* ;
 J'ai vû qu'on faisoit de vos Yeux
 La honte de l'Astre des Cieux.

Tantôt sous le nom de *Clarice*
 Vous faisiez des Cœurs le supplice ;
 Tantôt vous étiez en *Iris*
 Le Charme de tous les Esprits.

Vous fûtes *Caliste* adorable ,
Cloris fiere, *Philis* aimable ;
 Vous avez usé tous ces Noms ,
 Epuisé les Comparaisons
 Qu'on fait à l'Objet de sa flâme ;
 Après tant de Tîtres si doux
 Vous êtes reduite à *Madame*
 Qui porte simplement le Nom de son Epoux.

Mais pour ce changement ne foyez pas moins
 vaine ;

Vous regnez dans le souvenir :
 Un jour on parlera de vous comme d'*Hélène* ;
 Vous regnerez dans l'Avenir.

Une chetive heure présente ,
 Peut-elle faire l'importante ,
 Contre les tems passés , contre les tems
 futurs ?

La Beauté la plus adorée
 D'un moment n'est pas assurée,
 Et tous les siècles vous sont sûrs.

Lasse de vos rigueurs & de nôtre souffrance,
 Vous vous êtes démise enfin de la Beauté,
 Comme fit autrefois *Sylla* de la Puissance :
 Comme lui vous avez rendu la Liberté ;
 Comme lui ne craignez aucune violence ;
 Vous pouvez marcher seule en toute sûreté.



Sur la Mort de la belle

MARION DE LORME.

S T A N C E S.

PHILIS n'est plus ; tous ses Appas
 Aussi bien que toutes mes Larmes,
 Contre la rigueur du trépas,
 Ont été d'inutiles armes.

Ici les Amours sont en deuil,
 Et la Volupté desolée,
 Cherche à l'entour de son Cercueil
 Où son Ombre s'en est allée.

On l'entend gémir quelquefois
Comme une misérable Amante,
Qui du triste accent de sa Voix
Se plaint du mal qui la tourmente.

En des lieux inconnus au jour,
Loin du Soleil qui nous éclaire,
Les seules peines de l'Amour
Font sa douleur & sa misère.

Bien loin de ces grands Criminels
Dont le sort est si déplorable,
Bien loin de ces Feux éternels
Dont le Ciel punit un Coupable;

Philis n'a pour toute rigueur
Que le supplice de sa flâme;
Et rien qu'une triste langueur
Ne consume cette belle Ame.

Tantôt elle veut retenir
L'image des choses passées,
Et le plus tendre souvenir
Entretient ses molles pensées

Tantôt excitant ses desirs,
Son Ame encor voluptueuse
Qui soupire après les plaisirs
S'attache à quelqu'Ombre amoureuse.

Dans

Dans ses inutiles desseins
 Elle va chercher une bouche,
 Elle pense trouver des mains,
 Et ne trouve rien qui la touche.

L'Esprit veut imiter le Corps,
 Et parmi ces faux exercices,
 Les desirs qui sont ses efforts
 Aspirant enfin aux délices.

Cependant il aime toujours,
 Son soin est de se satisfaire,
 Et la rigueur de ses Amours
 De vouloir, & de ne rien faire.



L E T T R E

A MR. LE MARQUIS

D E C R E Q U I *

A P R E S avoir vécu dans la contrainte
 des Cours, je me console d'achever
 ma vie dans la Liberté d'une Républi-

L 5 que,

* Mr. de St. Evremond écrit cette Lettre après
 avoir repassé en Hollande, en 1665.

que , où s'il n'y a rien à espérer , il n'y a pour le moins rien à craindre. Quand on est jeune , il seroit honteux de ne pas entrer dans le Monde , avec le dessein de faire sa Fortune : quand nous sommes sur le retour , la Nature nous rappelle à nous ; & revenus des sentimens de l'Ambition au desir de nôtre Repos , nous trouvons qu'il est doux de vivre dans un Pays où les Loix nous mettent à couvert des volontés des hommes , & où pour être sûrs de tout , nous n'ayons qu'à être sûrs de nous-mêmes.

Ajoûtons à cette douceur , que les Magistrats sont fort autorisés dans leurs Charges pour l'interêt du Public , & peu distingués en leurs Personnes par des avantages particuliers. Vous ne voyez donc point de differences odieuses dont les Honnêtes-gens soient blessés ; point de Dignités inutiles , de Rangs incommodes ; point de ces fâcheuses Grandeurs , qui gênent la Liberté , sans contribuer à la Fortune. Ici les Magistrats procurent nôtre Repos , sans attendre de Reconnoissance , ni de Respect même pour les Services qu'ils nous rendent : Ils sont sévères dans les Ordres de l'Etat , fiers dans l'Interêt de leur Pays avec les
Na-

Nations Etrangères; doux & commodes avec leurs Citoyens; faciles avec toutes sortes de Personnes privées. Le fond de l'Egalité demeure toujours malgré la Puissance; & par là le Crédit ne devient point insolent, la Conduite jamais dure.

Pour les Contributions, véritablement elles sont grandes; mais elles regardent sûrement le Bien public, & laissent à chacun la consolation de ne contribuer que pour soi-même. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner de l'Amour qu'on a pour la Patrie, puis qu'à le bien prendre, c'est un véritable Amour-propre. C'est trop parler du Gouvernement, sans rien dire de celui qui paroît y avoir le plus de part *. A lui faire justice rien n'est égal à sa Suffisance que son Desintéressement, & sa Fermeté.

Les choses Spirituelles sont conduites avec une pareille moderation. La différence de Religion, qui excite ailleurs tant de Troubles, ne cause pas ici la moindre alteration dans les Esprits: chacun cherche le Ciel par ses voyes; & ceux qu'on croit égarés, plus plaints que

L 6

hais,

* *Mr. le Pensionnaire De Wit.*

hais, s'attirent une Charité pure & dégagée de l'indiscretion du faux Zele.

Comme il n'y a rien en ce Monde qui ne laisse quelque chose à desirer ; nous voyons moins d'Honnêtes-gens que d'habiles, plus de Bon-sens dans les Affaires, que de délicatesse dans les Entretiens. Les Dames y sont fort civiles, & les Hommes ne trouvent pas mauvais qu'on préfere à leur compagnie celle de leurs Femmes : elles sont assez sociables pour nous faire un Amusement ; trop peu animées pour troubler nôtre repos. Ce n'est pas qu'il n'y en ait quelques-unes de très-aimables ; mais il n'y a rien à esperer d'elles, ou par leur Sageffe, ou par une Froideur qui leur tient lieu de Vertu. De quelque façon que ce soit, on voit en *Hollande* un certain usage de Pruderie établi par tout, & je ne sai quelle vieille Tradition de Contenance, qui passe de Mere en Fille comme une espece de Religion.

A la verité on ne trouve pas à redire à la Galanterie des Filles, qu'on leur laisse employer bonnement, comme une aide innocente à se procurer des Epoux. Quelques-unes terminent ce cours de Galanterie par un Mariage heureux ; quelques

ques malheureuses s'entretiennent de la vaine Esperance d'une condition qui se differe toujourns, & n'arrive point. Ces longs amusemens ne doivent pas s'attribuer au dessein d'une Infidélité méditée : on se dégoûte avec le tems ; & le dégoût pour la Maîtresse prévient la résolution bien formée d'en faire une Femme. Ainsi dans la crainte de passer pour trompeur , on n'ose se retirer quand on ne veut pas conclure ; & moitié par habitude , moitié par un sot honneur qu'on se fait d'être constant , on entretient languissamment les misérables restes d'une Passion usée. Quelques exemples de cette nature font faire de sérieuses réflexions aux plus jeunes Filles , qui regardent le Mariage comme une aventure , & leur naturelle condition comme le véritable état où elles doivent demeurer.

Pour les Femmes , s'étant données une fois , elles croient avoir perdu toute disposition d'elles-mêmes ; & ne connoissant plus que la simplicité du Devoir , elles feroient conscience de se garder la liberté des Affections que les plus Prudes se réservent ailleurs , sans aucun égard à leur dépendance. Ici tout paroît Infidélité ; & l'Infidélité qui fait le mé-

rite galant des Cours agréables , est le plus gros des vices chez cette bonne Nation , fort sage dans la Conduite & dans le Gouvernement ; peu savante dans les plaisirs délicats , & les mœurs polies. Les Maris payent cette fidélité de leurs Femmes d'un grand assujettissement ; & si quelqu'un contre la coûtume affectoit l'empire dans la Maison , la Femme seroit plainte de tout le monde comme une malheureuse , & le Mari décrié comme un homme de très-méchant naturel.

Une misérable expérience me donne assez de discernement pour bien démêler toutes ces choses , & me fait regretter le tems où il est bien plus doux de sentir que de connoître. Quelquefois je rappelle ce que j'ai été , pour ranimer ce que je suis ; & du souvenir des vieux sentimens il se forme quelque disposition à la Tendresse , ou du moins un éloignement de l'Indolence. Tyrannie heureuse que celle des Passions qui font les plaisirs de nôtre vie ! Fâcheux empire que celui de la Raison , s'il nous ôte les sentimens agréables , & nous tient dans une inutilité ennuyeuse , au lieu d'établir un véritable Repos.

Je

Je ne vous parlerai guère de la *Haye* : il fuffit que les Voyageurs en font charmés après avoir vû les Magnificences de *Paris*, & les Raretés d'*Italie*. D'un côté vous allez à la Mer, par un Chemin digne de la grandeur des *Romains* ; de l'autre vous entrez dans un Bois, le plus agréable que j'aye vû de ma vie. Dans le même lieu vous trouvez affez de Maisons pour former une grande & superbe Ville ; affez de Bois & d'Allées pour faire une Solitude délicate : aux heures particulieres, on y voit tout ce que la foule des Villes les plus peuplées fauroit fournir. Les Maisons y font plus libres qu'en *France*, aux tems destinés à la société ; plus refferrées qu'en *Italie*, lors qu'une régularité trop exacte fait retirer les Etrangers, & remet la Famille dans un domestique étroit. De tems en tems nous allons faire nôtre Cour au jeune Prince *, à qui je laisserai fujet de se plaindre, si je dis seulement que jamais personne de sa Qualité n'a eu l'Esprit si bien fait que lui à son âge. A dire tout, je dirois des verités qu'on ne croiroit point

* Le Prince d'Orange, qui n'avoit alors que quatorze ans.

point ; & par un secret mouvement d'Amour-propre, j'aime mieux taire ce que je connois , que manquer à être crû de ce que vous ne connoissiez pas.



L E T T R E

A MR. LE MARQUIS

D E L I O N N E * ,

*Qui m'avoit fait dire de lui envoyer une
Lettre qu'il pût montrer au R O I.*

NE croyez pas, Monsieur, que j'aime trop les Pays Etrangers, quand vous me voyez employer si peu de soin & d'industrie pour mon Retour dans le nôtre. Ce n'est point une veritable nonchalance ; ce n'est point un grand attachement aux lieux où je suis , ni une averfion pour ceux où vous êtes. La verité est que je n'ai pas voulu demander au R O I le moindre soulagement, fans
avoir

* Hugues de Lionne, *Marquis de Fresne & de Berny, Ministre & Secretaire d'Etat pour les Affaires étrangères.*

avoir souffert ce que j'ai dû souffrir, pour avoir été si malheureux que de lui déplaire. Après tant d'années de Disgraces & de Maladies, je croi pouvoir exposer la maniere dont j'ai failli; ou, si je l'ose dire, me justifier de l'apparence d'une Faute.

Comme le blâme de ceux qui nous sont opposés, fait la louange la plus délicate qu'on nous donne, j'avois crû travailler ingénieusement à la gloire du Génie qui regne, en établissant la honte de celui qui avoit gouverné auparavant. Ce n'est pas que Monsieur le Cardinal n'ait eu des Talens recommandables: mais ces Qualités qui auroient eu de l'approbation parmi les Hommes, considérées purement en elles-mêmes, sont devenues méprisables par l'opposition de celles du Roi: d'où il arrive que des Actions assez belles sont obscurcies par de plus éclatantes; que le moindre Mérite auprès du plus grand passe pour défaut: d'où il arrive que la Gloire du Prince ruine la Réputation du Ministre; & trouver mauvais qu'on méprise ce qu'a fait son Eminence, est en quelque sorte avoir du chagrin, qu'on admire ce que fait Sa Majesté.

Que

Que si l'on voyoit en usage les mêmes Maximes , qui étoient suivies , il paroîtroit qu'on veut exiger des Approbations en leur faveur ; & nous donnerions les nôtres aussi-tôt par une respectueuse obéissance : mais puis qu'on s'en éloigne à dessein , jusqu'à prendre les voyes les plus opposées ; il y a quelque délicatesse à n'approuver pas ce qu'on évite , & quelque prudence à rejeter ce qu'un Roi si sage ne veut pas faire.

Ne m'alleguez point , que c'est un crime d'attaquer la Réputation d'un Mort : autrement celui qui la ruine , seroit le premier & plus grand Criminel lui-même. Quand il humilie l'Orgueil des *Espagnols* , & la Fierté des *Allemands* ; quand il abaisse *Rome* , & s'assujettit à l'Eglise ; quand il maintient l'Empire contre la Puissance du *Turc* , au même tems que le Roi d'*Espagne* abandonne l'Empereur , & laisse les Etats de sa Maison exposés à l'Invasion des Infideles ; quand il fait la Guerre avec tant de conduite & de valeur , & la Paix avec tant de hauteur & de sagesse ; que fait-il sinon condamner par ses Actions ce que j'ai blâmé par le discours , & en donner à toute la Terre une plus forte , & plus expresse censure ?

N'en

N'en doutez point, Monsieur; c'est du Roi que Monsieur le Cardinal a reçu l'Injure que l'on m'attribuë : les belles & admirables Qualités de Sa Majesté, ses Actions, son Gouvernement, ses Conseils, m'ont donné les petites Idées que j'ai de son Eminence; & dans la Condition où je suis, j'ai à demander pardon d'une chose dont il m'est impossible de me repentir. Mais quel sujet de plainte a Monsieur le Cardinal, qui ne lui soit commun avec tous nos Rois? Leurs Regnes n'ont-ils pas le même sort que son Ministère? Leurs Faits ne sont-ils pas anéantis comme les siens; leur Réputation effacée comme la sienne?

Autrefois nous pensions assez faire de nous soutenir contre une Nation ennemie : toute l'Europe, si on le peut dire, toute l'Europe aujourd'hui Confédérée, ne se trouve pas capable de nous résister. Autrefois nous tenions les Paix glorieuses, qui nous apportoit la Restitution de quelque Place : aujourd'hui les Espagnols cherchent leur salut dans la cession de leurs Provinces; & si la Justice ne régloit toujours nos prétensions, il s'agiroit moins de ce qu'ils nous cèdent, que de ce qui leur reste. Autrefois nos Alliés

mur-

murmuroient d'avoir été mal soutenus dans la Guerre, ou abandonnés dans la Paix : de nôtre tems, ceux qu'on a vû tomber par leur faute, ont été relevés par nôtre secours ; & l'influence de nôtre Pouvoir a formé toute la Grandeur des autres. S'attacher à nous ; c'est une Elevation certaine : s'en séparer ; une chute comme assurée.

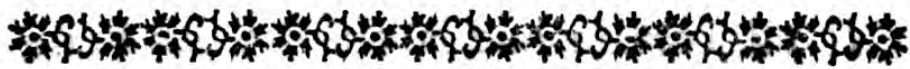
Tant que le R o i agira comme il agit, il m'autorise à parler comme je parle : si on veut que je me démente, qu'il se relâche, qu'il abandonne ses Alliés, qu'il laisse rétablir ses Ennemis. Alors je deviendrai favorable à Monsieur le Cardinal, & ferai valoir les mêmes choses que j'ai décriées, mais aujourd'hui, que les Peuples attachés à nôtre Amitié regardent avec joye le Gouvernement que nous voyons, & que les Nations opposées à nos Interêts regrettent avec douleur le Ministère que nous avons vû ; toutes mes Réflexions me confirment en ce que j'ai dit, & mon Esprit ferme dans ses premiers sentimens, ne se peut tourner à d'autres pensées.

Si une tendresse du R o i conservée à la mémoire d'une Personne qui lui fut chere ; si la constance de son affection
pour

pour un Mort, lui ont fait trouver mauvais ce qui m'a paru si fort à son avantage, je le supplie de considérer, que mes intentions ont été trompées. Je n'ai pas crû blesser la délicatesse de son Amitié, & je pensois avoir des sentimens exquis sur l'interêt de sa Gloire. En toutes choses les méprises sont excusables : mais l'erreur, qui vient d'un principe si noble & si beau, ne laisse aucun droit à la Justice. Ne pensez pas néanmoins, que je veuille faire ici des Leçons au lieu de très-humbles Prières, & instruire S A M A J E S T E' de ce qu'Elle doit, au lieu de me soumettre à ce qu'Elle veut. J'attens avec une parfaite résignation, qu'il lui plaise ordonner de ma destinée, & je me prépare à la reconnoissance de la Grace, ou à la patience dans le Châtiment.

Si Elle a la bonté de finir mes Maux, Elle joindra la dépendance d'une Créature à l'obéissance d'un Sujet, & adoucira la contrainte qui lie, par l'affection qui attache. Mais je consulte peu mes sentimens, quand je parle de la sorte. L'obligation dans laquelle je suis né, me tient lieu de tous les attachemens du monde : le devoir a les mêmes charmes
pour

pour moi , que les graces pourroient avoir pour les autres. Presqu'en tous les hommes la sujétion n'a qu'une docilité apparente : tandis qu'elle affecte un air soumis , elle excite un murmure intérieur , & sous des dehors humiliés , on tâche à défendre un reste de liberté par des résistances secrètes. Ce n'est pas en moi la même chose. La Nature ne garde rien pour elle en secret : quand il faut obéir , les Ordres du Roi ne trouvent aucun sentiment dans mon Ame qui ne les prévienne par inclination , ou ne s'y soumette sans contrainte par devoir. Quelque rigueur que j'éprouve , je cherche la consolation de mes maux dans le bonheur de celui qui les fait naître. J'adoucis la dureté de ma condition par la félicité de la sienne ; & rien ne sauroit me rendre malheureux , puis qu'il ne sauroit arriver aucun changement dans la prospérité de ses Affaires.



I D E' E

D E L A F E M M E,

*Qui ne se trouve point , & qui ne se
trouvera jamais.*

DA N S toutes les belles Personnes que j'ai vûës, s'il y avoit des endroits à faire valoir, il y en avoit qu'on ne devoit pas toucher, ou qu'il falloit déguiser avec beaucoup d'artifice; car pour dire la verité, il est difficile de louer tout, & d'être sincere. J'ai obligation à *Emilie*, de me laisser purement dans mon naturel, aussi porté à dire le bien, qu'à demeurer exactement veritable. Comme elle n'a besoin ni de faveur, ni de grace; je n'ai affaire ni de déguisemens ni de flateries. Par elle je puis louer aujourd'hui sans complaisance; par elle les Observateurs trop exacts perdent une Délicatesse chagrine, qui ne s'attache qu'à connoître les défauts; & dans un nouvel Esprit qu'elle leur inspire, ils passent avec joye de leur Censure

or-

ordinaire à de véritables Approbations.

Il est certain que la plupart des Femmes doivent plus à nos Adulations qu'à leur Merite, en toutes les Louanges qui leur sont données. *Emilie* n'est obligée qu'à elle-même de la justice qu'on lui rend ; & sûre du bien qu'on en doit dire , elle n'a proprement d'intérêt que pour celui qu'on en pourroit taire.

En effet , si ses Ennemis parlent d'elle , il n'est pas en leur pouvoir de trahir leur conscience ; ils avoient avec autant de vérité que de chagrin , les avantages qu'ils sont obligés d'y reconnoître : si ses Amis s'étendent sur ses Louanges , il ne leur est pas possible de rien ajouter au Mérite qui les touche. Ainsi les premiers sont forcés de se rendre à la Raison , quand ils voudroient suivre la malignité de leurs mouvemens ; & les autres sont purement justes avec toute leur Amitié , sans pouvoir être ni officieux , ni favorables. Elle n'attend donc rien de l'Inclination , comme elle n'apprehende rien de la mauvaise volonté , dans les Jugemens qu'on fait d'elle. Mais puisque l'on est toujours libre de cacher ses sentimens , *Emilie* auroit à craindre la malice du Silence ; seule injure que des envieux

&

& des ennemis lui puissent faire. Il faut quitter des choses un peu générales pour venir à une description plus particulière de sa Personne.

Tous ses Traits sont réguliers ; ce qu'on voit fort peu : tous ses Traits sont réguliers & agréables ; ce qu'on ne voit presque jamais. Car il semble qu'un caprice de la Nature fasse naître les Agrémens de l'Irrégularité , & que les Beautés achevées qui ont toujours de quoi se faire admirer , aient rarement le secret de savoir plaire. *Emilie* a les Yeux touchans , le Teint séparé , délicat , uni ; la blancheur des Dents , le vermeil des Lèvres sont des expressions trop générales pour un charme secret & particulier que je ne puis dépeindre. Sans elle , ce tour , ce bas de Visage où l'on mettoit la grande Beauté chez les Anciens , ne se trouveroit plus que dans l'idée de quelque Peintre , ou dans les descriptions que l'Antiquité nous a laissées ; & pour animer de si belles choses , vous voyez sur son Visage une fraîcheur vive , un air de santé , un plein Enbonpoint qui n'en laisse pas apprehender davantage.

Sa Taille est d'une juste grandeur , bien prise , aisée , d'un dégagement aussi

éloigné de la contrainte, que de cette excessive liberté, où paroît comme une espece de Déhanchement, qui ruine la bonne grace & la bonne mine. Ajoûtez-y un port noble, un maintien sérieux, mais naturel, qui ne se compose ni ne se déconcerte : le rire, le parler, l'action accompagnés d'Agrément & de Bien-séance. Son Esprit a de l'étendue sans être vaste, n'allant jamais si loin dans les pensées générales, qu'il ne puisse revenir aisément aux considérations particulières. Rien n'échappe à sa Pénétration : son Discernement ne laisse rien à connoître ; & je ne puis dire si elle est plus propre à découvrir les choses cachées, qu'à juger sagement de celles qui nous paroissent. Secrette, point mystérieuse ; sachant à propos, également se taire, & parler. Dans sa Conversation ordinaire, elle ne dit rien avec étude, & rien par hazard : les moindres choses marquent de l'attention ; il ne paroît aux plus sérieuses aucun effort ; ce qu'elle a de vif ne laisse pas d'être juste, & ses pensées les plus naturelles s'expriment avec un tour délicat. Mais elle hait ces Imaginations heureuses qui échappent à l'Esprit sans choix & sans connoissance, qui se font

admirer quasi toujours , & qui font ordinairement peu estimer ceux qui les ont.

Dans toute sa Personne vous voyez je ne fai quoi de grand & de noble ; qui se trouve par un secret rapport dans l'air du Visage , dans les qualités de l'Esprit , dans celles de l'Ame.

Naturellement elle seroit trop magnifique , mais une juste consideration de ses affaires retient ce beau sentiment ; & elle aime mieux contraindre la générosité de son humeur , que de tomber dans un état où elle eût besoin de celle d'un autre : aussi fiere à ne vouloir aucune grace des siens même , qu'officieuse aux étrangers , & pleine de chaleur dans les interêts de ses Amis. Ce n'est pas que ces considerations lui fassent perdre une Inclination si noble ; elle la régle dans l'usage de son Bien : son Naturel & sa Raison formant un desintereffement sans négligence.

Elle a du Bon-sens & de la dexterité dans les Affaires , où elle entre volontiers , si elle y trouve un avantage solide pour elle ou pour ses Amis : mais elle hait d'agir pour agir par esprit d'inquietude ; également ennemie d'un mouve-

ment inutile , & de la mollesse d'un repos , qui se fait honneur du nom de Tranquillité , pour couvrir une véritable Nonchalance.

Après avoir dépeint tant de Qualités si belles ; il faut voir quelles impressions elles font sur nôtre Ame , & ce qui se passe dans la sienne. Elle a je ne sai quoi de majestueux , qui imprime du respect ; je ne sai quoi de doux & d'honnête , qui gagne les inclinations. Elle vous attire , elle vous retient ; & vous approchez toujours d'elle avec des desirs que vous n'oseriez faire paroître.

A pénétrer dans l'interieur , je ne la croi pas incapable des Sentimens qu'elle donne : mais imperieuse sur elle comme sur vous , elle maîtrise en son Cœur par la Raison , ce que le respect fait contraindre dans le vôtre. La Nature imbecile en quelques Ames , n'y laisse pas la force de rien desirer ; impétueuse en quelques autres , elle pousse des Passions emportées : juste en *Emilie* , elle a fait le Cœur sensible qui doit sentir ; & a donné à la Raison qui doit commander , un empire absolu sur ses mouvemens. Heureuse , qui se laisse aller à la tendresse de ses Sentimens sans interesser la délicatesse de son choix , ni
celle

celle de sa conduite: Heureuse, qui dans un commerce établi pour la douceur de sa Vie, se contente de l'approbation des Honnêtes-gens, & de sa satisfaction propre; qui ne craint point le murmure des Envieuses, jalouses de tous les Plaisirs, & chagrines contre toutes les Vertus.

On connoît par une infinité d'expériences, que l'Esprit s'aveugle en aimant; & l'Amour n'a presque jamais bien établi son pouvoir qu'après avoir ruiné celui de nôtre Raison. Sur le sujet d'*Emilie* nos Sentimens deviennent plus passionnés, à mesure que nos Lumieres sont plus épurées; & la Passion qui a toujours paru une marque de Folie, est ici le plus véritable effet de nôtre Bon-Sens.

Les grands Ennemis d'*Emilie* sont les méchans Connoisseurs; ses Amis tous ceux qui savent juger sainement des choses. On a plus d'Amitié pour elle, ou on en a moins, selon qu'on a plus ou moins de délicatësse; & chacun pense être le plus délicat, connoissant chaque jour de nouveaux endroits, par où l'aimer encore davantage. Quelques-uns n'ont pas besoin de ce long discernement, ni d'une étude si lente. A la premiere vûë ils sont touchés de son Mérite sans le

connoître ; ils sentent pour elle de secrets mouvemens d'Estime , auffi bien que d'Inclination. A peine a-t-elle dit six paroles , qu'ils la trouvent la plus raisonnable du Monde : personne ne leur a paru ni si honnête , ni si sage ; & ils ne connoissent encore ni son procédé , ni sa conduite. On se forme comme par instinct les sentimens les plus avantageux de sa Vertu ; & la Raison consultée depuis , au lieu de démentir la surprise , ne fait qu'approuver de si heureuses , & de si justes Préventions.

Parmi les avantages d'*Emilie* , un des plus grands , à mon avis , c'est d'être toujours la même , & de toujours plaire. Car on voit que la plus belle humeur à la fin devient ennuyeuse ; les Esprits les plus fertiles viennent à s'épuiser , & vous font tomber avec eux dans la langueur ; les vivacités les plus animées , ou vous rebutent , ou vous lassent. D'où vient que les Femmes ont besoin de Caprices quelquefois pour nous piquer ; ou sont obligées de mêler à leur entretien des Divertissemens qui nous réveillent. Celle que je dépeins plaît par elle seule , & en tout tems : une égalité éternelle ne donne jamais un quart d'heure de dégoût.

On

On se réjouit de pouvoir trouver avec les autres une heure agréable ; on se plaindrait de rencontrer avec elle un fâcheux moment. Allez la voir en quelque état que ce puisse être , en quelque occasion que ce soit ; vous allez à un Agrément certain , & à une satisfaction assurée. Ce n'est point une Imagination qui vous surprenne , & bientôt après qui vous importune : ce n'est point un sérieux qui fasse acheter une Conversation solide par la perte de la gayeté : c'est une Raison qui plaît , & un Bon-Sens agréable.

Je veux finir par la Qualité qui doit être considérée devant toutes les autres. Elle est Dévote sans superstition ; sans mélancolie : éloignée de cette imbecilité qui se forge sur tout des Miracles , & se persuade à tous momens des Sottises surnaturelles , ennemie de ces humeurs retirées , qui mêlent insensiblement dans l'Esprit , la haine du Monde , & l'aversión des Plaisirs.

Elle ne croit pas qu'il faille se retirer de la Société humaine , pour chercher Dieu dans l'horreur de la Solitude : elle ne croit pas que se détacher de la Vie civile , que rompre les commerces les plus

raisonnables & les plus chers, soit s'unir à Dieu; mais s'attacher à soi-même, & suivre follement sa propre Imagination: elle pense trouver Dieu parmi les hommes où sa Bonté agit plus, & où sa Providence paroît plus dignement occupée; & là elle cherche avec lui à éclairer sa Raison, à perfectionner ses Mœurs, à bien régler sa Conduite, & dans le soin du Salut, & dans les devoirs de la vie.

Voilà le Portrait de *la Femme qui ne se trouve point*; si on peut faire le Portrait d'une chose qui n'est pas. C'est plutôt l'idée d'une *Personne accomplie*. Je ne l'ai point voulu chercher parmi les *Hommes*, parce qu'il manque toujours à leur Commerce je ne sai quelle douceur qu'on rencontre en celui des *Femmes*: & j'ai crû moins impossible de trouver dans une Femme, la plus forte & la plus saine Raison des Hommes; que dans un Homme les Charmes & les Agrémens, naturels aux Femmes.



L E T T R E

A M R. L E C O M T E

D E L I O N N E *

M O N S I E U R,

Si je pouvois m'aquitter de toutes les Obligations que je vous ai par des remerciemens ; je vous rendrois mille graces très-humbles ; mais comme la moindre des peines que vous avez prises pour moi , vaut mieux que tous les Complimens du monde , je vous laisserai vous payer vous-même du plaisir que sent un Honnête-homme d'en faire aux autres. Peut-être direz-vous que je suis un Ingrat : si cela est , au moins , ce n'est pas d'une façon ordinaire ; & connoissant la délicatesse de vôtre Goût , je croi vous plaire mieux par une Ingratitude recherchée , que par une Reconnoissance trop

M s com-

* Premier Ecuyer de la grande Ecurie du Roi, & Neveu de Mr. de Lionne le Ministre.

commune. Si par malheur ce procédé ne vous plaisoit pas, justifiez-moi vous-même; & par ce que vous avez fait pour moi, croyez que je fens tout ce que je dois sentir pour vous. Quelque succès que puissent avoir vos soins, je vous ferai toujours infiniment obligé; & les bonnes intentions de ceux qui veulent me rendre service, ont toujours quelque chose de fort doux & de fort agréable pour moi, quand même elles ne réussiroient pas.

Pour les Papiers dont vous me parlez, vous en êtes le maître; rien n'est mieux à nous que ce que nous donne nôtre industrie. L'adresse que vous avez eüe à faire vôtre larcin, méritoit d'être mieux recompensée, en vous faisant rencontrer quelque chose de plus rare. Vous ne pouviez pas me dire plus ingénieusement qu'EMILIE n'est pas fort au goût des Dames de *Paris*. A vous dire vrai, elle est un peu *Hollandoise*; son *Enbonpoint* me fait assez juger à moi-même qu'elle boit de la Biere; & sa *Dévotion*, qu'elle porte sa Bible sous son bras tous les Dimanches. Je vous prie de ne point donner de Copie à personne des petits Ouvrages que je vous envoie, hormis celle
de

de la LETTRE que Mr. de *Turenne* vous a demandée, pour trouver moyen de me servir, & que vous auriez bien fait de lui avoir déjà donné. J'ai ajouté quelque chose à la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE de Mr. *Racine*, qui me la fait paroître plus raisonnable que vous ne l'avez vûë. Si Mr. le Comte de *St. Albans* a envie de voir ce qui est entre vos mains, vous pouvez le lui montrer; car je n'ai pensée au monde dont je ne le fisse le confident.

J'aurois bien de la joye que le Mariage du Fils du Marquis de *Cœuvres* se fit avec la Fille de Mr. de *Lionne* le Ministre, ayant toujours été Serviteur de Messieurs d'*Estrées* & de Monsieur de *Lionne* autant qu'on fauroit l'être. Mais quand je songe que j'ai vû marier Mr. le Marquis de *Cœuvres*; que j'ai vû son Fils à la bavette, venir donner le bon jour à Monsieur de *Laon**, qu'il appelloit son *Tonton*, je fais une fâcheuse réflexion sur mon âge; & levant les yeux au Ciel, avec un petit mouvement des épaules, je chante moins agréablement que *Noblet*,

M 6

Mais

* Le Cardinal d'Estrées d'aujourd'hui.

*Mais hélas ! quand l'âge nous glace ,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.*

Le bruit court ici comme à *Paris*, que la Paix de *Portugal* est faite* ; mais la nouvelle en vient de *Madrid*. L'Am-
bassadeur de *Portugal* †, avec qui je joué
à l'Hombre tous les jours , n'en a aucu-
ne nouvelle de *Lisbonne*. Il se plaint,
dans la créance qu'on donne à cette nou-
velle-là , que le *Portugal* soit compté
pour rien , & voici son raisonnement :
On croit , dit-il, la Paix faite , parce qu'on
sait que l'*Espagne* nous offre tout ; mais qui
sait si nous voulons recevoir tout ? Ce qui
vient des *Castillans* m'est suspect , je ne
croirai rien que je ne sois informé par les
avis de *Lisbonne*. Il y a dépêché un
Exprès pour cela & pour les Affaires
qu'il a en ce Pays-ci. L'Electeur de *Co-*
logne est à AMSTERDAM incognito ,
& le Prince de *Toscane* y arrive dans
quelques jours. Le Prince de *Strasbourg*
est à la *Haye* , prêchant que la Paix se
fera , & peu de gens le veulent croire ;
on

* Elle se fit le 13. de Février 1668.

† Don Francisco de Mélos.

on est persuadé qu'avant que les *Espagnols* se soient bien résolus de traiter, on aura mis en Campagne. Ne leur enviez pas l'honneur de perdre avec patience: ils laissent gagner tout ce qu'on veut; car par la longue habitude qu'ils ont avec les malheurs, ils se donnent peu d'action pour les éviter.

Voilà tout ce que vous aurez de moi. Ce que vous me demandez par honnêteté, pour me témoigner que vous vous souvenez de mes Bagatelles de la *Haye*, est en si méchant ordre & si mal écrit, que vous ne pourriez pas seulement le lire; outre que je fais assez bien vivre, pour vous exempter de l'ennui que vous en auriez. Dans la vérité il y a bien quelques endroits qui me plaisent assez; mais il y en a beaucoup à retrancher. Si vous voulez des Observations que j'ai faites sur quelques Histoires Latines, je vous les enverrai.

Je vous prie de faire bien mes remerciemens à M***. Quelque estime que vous ayez pour lui, si vous le connoissez autant que moi, vous l'estimeriez encore davantage. Adieu, Monsieur, je suis né si reconnoissant, que par dessein, ou par étude, je ne saurois deve-

*Mais hélas ! quand l'âge nous gluce,
 Nos beaux jours ne reviennent jamais.*

Le bruit court ici comme à Paris, que la Paix de Portugal est faite* ; mais la nouvelle en vient de Madrid. L'Ambassadeur de Portugal †, avec qui je joue à l'Homme tous les jours, n'en a aucune nouvelle de Lisbonne. Il se plaint, dans la créance qu'on donne à cette nouvelle-là, que le Portugal soit compté pour rien, & voici son raisonnement : On croit, dit-il, la Paix faite, parce qu'on fait que l'Espagne nous offre tout ; mais qui fait si nous voulons recevoir tout ? Ce qui vient des Castillans m'est suspect, je ne croirai rien que je ne sois informé par les avis de Lisbonne. Il y a dépêché un Exprès pour cela & pour les Affaires qu'il a en ce Pays-ci. L'Electeur de Cologne est à AMSTERDAM incognito, & le Prince de Toscane y arrive dans quelque temps. Le Prince de Strasbourg est à Paris, & prétend que la Paix se fera. Les uns veulent croire ;

on

on est persuadé qu'avant que les *Espagnols* se soient bien résolus de traiter, on aura mis en Campagne. Ne leur envie pas l'honneur de perdre avec patience: ils laissent gagner tout ce qu'on veut; car par la longue habitude qu'ils ont avec les malheurs, ils se donnent peu d'action pour les éviter.

Voilà tout ce que vous aurez de moi. Ce que vous me demandez par honnêteté, pour me témoigner que vous vous souvenez de mes Bagatelles de la *Haye*, est en si méchant ordre & si mal écrit, que vous ne pourriez pas seulement le lire; outre que je sai assez bien vivre, pour vous exempter de l'ennui que vous en auriez. Dans la verité il y a bien quelques endroits qui me plaisent assez; mais il y en a beaucoup à retrancher. Si vous voulez des Observations que j'ai faites sur quelques Histoires Latines, je vous les enverrai.

Je vous prie de faire bien mes remerciemens à M***. Quelque estime que vous ayez pour lui, si vous le connoissez autant que moi, vous l'estimeriez encore davantage. Adieu, Monsieur, je suis né si reconnoissant, que par des livres par étude, je ne saurois devenir
M 7

nir Ingrat ; & quelque résolution que j'aye eüe au commencement de ma Lettre, je ne puis la finir sans vous assurer qu'il me souviendra toute ma vie des Obligations que je vous ai. Je souhaite que ce soit long-tems :

*Mais hélas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.*

Si vous ne vous piquiez plus d'avoir des bras à casser & des jambes à rompre pour la Campagne, que d'écrire, je vous dirois que votre Lettre est aussi délicatement écrite qu'elle fauroit l'être.



A U M E M E.

M O N S I E U R,

Si vous me faites l'honneur de m'écrire, je vous prie que nous retranchions ce MONSIEUR, & toute la cérémonie qui gêne la liberté d'un Commerce de Lettres. Je vous prierai ensuite de vous moquer moins de moi par des louanges
exces-

excessives que vous donnez à des Bagatelles. L'inutilité les a produites, & je n'en fais cas que par l'amusement qu'elles me donnent en des heures fort ennuyeuses; je souhaiterois qu'elles pussent faire le vôtre. Telles qu'elles sont, je ne laisserai pas de vous envoyer par le premier Ordinaire, les OBSERVATIONS SUR SALUSTE ET SUR TACITE, desquelles je vous ai parlé. Le premier donne tout au naturel: chez lui les affaires sont de purs effets du tempérament; d'où vient que son plus grand soin est de donner la véritable connoissance des Hommes, par les Eloges admirables qu'il nous en a laissés. L'autre tourne tout en Politique, & fait des mystères de tout, ne laissant rien desirer de la finesse & de l'habileté, mais ne donnant presque rien au naturel. Je passe de là à la difficulté qu'il y a de trouver ensemble une connoissance des Hommes, & une profonde intelligence des Affaires; & en huit ou dix lignes, je fais voir que Mr. de *Lionne* le Ministre a réuni deux talens ordinairement séparés, qui se trouvent en lui dans la plus grande perfection où ils feroient être. Il fait si froid que pour un Empire je n'écrirois pas une feuille de

pa-

papier. Je vous enverrai aussi la *D I S - S E R T A T I O N* SUR L'*A L E X A N D R E*, à mon avis, beaucoup plus raisonnable que vous ne l'avez. Voilà tout ce que je puis faire pour toutes les graces que vous me faites.

Je vous suis fort obligé de m'avoir envoyé la Traduction qu'a fait Mr. *Corneille* du petit Poëme Latin des Conquêtes du Roi : je louerois extrêmement le Latin, si je n'étois obligé en conscience à louer davantage le François. Nôtre Langue est plus majestueuse que la Latine, & les Vers plus harmonieux, si je me puis servir de ce terme. Mais ce n'est pas merveille que celui qui a donné plus de force & plus de majesté aux pensées de *Lucain*, ait eu le même avantage sur un Auteur Latin de nôtre tems : avec cela j'admire encore plus ce que *Corneille* a fait de lui-même sur le Retour du Roi, que sa Traduction, toute admirable qu'elle est. Je n'ai jamais vû rien de plus beau. Si nous avions un Poëme de cette force-là, je ne ferois pas grand cas des *Homeres*, des *Virgiles*, & des *Tasses*. Je mets entre les bonnes fortunes du Roi, d'avoir un homme qui puisse parler si dignement de ses grandes Actions.

Je

Je vous prie d'affûrer Mr. de *Lionne* de mes très-humbles respects. Je ne doute point qu'il n'ait la bonté de me rendre ses bons offices quand il en trouvera l'occasion, & j'attens de vous une sollicitation discrète qui ne l'importune pas, mais qui le fasse souvenir de tems en tems de l'Affaire de vôtre très-humble & très-obéissant Serviteur.

Monfieur *van Beunninghen* s'en va Ambassadeur Extraordinaire en *France* * ; ce seroit bien mon fait de m'en retourner avec lui.

* *Il y alla sur la fin de Février 1668.*



A U M E M E.

J'AUROIS à vous faire de grandes excuses de ne vous pas envoyer ce que je vous ai promis, s'il en valoit la peine. Je suis ingénieux à differer l'ennui que mes Bagatelles vous peuvent donner; & c'est une marque d'Amitié que je vous donne assez délicate: cependant je passerai par dessus vôtre interêt & le mien, pour vous envoyer les Pieces que je fais copier présentement. J'en adresse une à
Mon-

Monfieur *Voffius*, mon Ami de Lettres, & avec qui il y a plus à apprendre, qu'avec homme que j'aye vû en ma vie. Je vous dirai cependant que j'écris aux Gens de Guerre & de Cour comme un Bel-Esprit & un Savant, & que je vis avec les Savans comme un homme qui a vû la Guerre & le Monde.

Pour la Confession galante de ma faute dont vous me parlez, je n'aurois pas manqué de la faire, si j'avois eu deffein de faire voir ce que vous m'avez volé. Personne ne fait mieux que vous combien cela étoit éloigné de ma pensée. Vous me ferez plaisir de me faire favoir si je dois esperer quelque retour en *France*, ou si je me dois résoudre à habiter le reste de mes jours les Pays Etrangers. L'Esperance est la source, ou du moins une des premieres causes de l'Inquiétude, & l'Inquiétude n'est supportable qu'en Amour, où elle a même des plaisirs, puis que comme vous savez ;

A M O U R,

Tous les autres plaisirs ne valent pas tes peines :

par tout ailleurs c'est un grand tourment.

Nous

Nous n'avons point ici l'ATTILA de *Corneille* : vous m'obligerez de me l'envoyer avec quelques Pièces de *Moliere*, s'il y en a de nouvelles ; je n'ai de curiosité que pour leurs Ouvrages. Les Anciens ont appris à *Corneille* à bien penser, & il pense mieux qu'eux. L'autre s'est formé sur eux à bien dépeindre les gens & les mœurs de son Siécle dans la Comédie ; ce qu'on n'avoit pas vû encore sur nos Théâtres. Insensiblement me voila Savant avec vous ; je vais recevoir une visite de Monsieur *Vossius*, à qui je parlerai de la Guerre de *Flandre*. Adieu, Monsieur ; j'ai banni le premier une Cérémonie ennuyeuse, je vous prie de le trouver bon.

J'oubliois de vous prier d'assûrer Monsieur le Comte de *Grammont*, que je suis ravi de le voir Protecteur de la Maison de *Grammont* *.

A U

* Mr. le Comte de Guiche après avoir été long-tems exilé, avoit enfin obtenu son retour en France, par le crédit de Mr. le Comte de Grammont. La plaisanterie roule sur ce que le Comte de Grammont avoit fait ce que le Maréchal son Frere avoit tenté plusieurs fois inutilement.



A U M E M E.

VOUS n'êtes pas de ces gens qui cherchent plus à se satisfaire de l'honnêteté de leur conduite avec leurs Amis, qu'à pousser à bout leurs Affaires. Le premier soin que vous avez pris de moi, me laissoit assez d'obligations; vôtre persévérance & toutes ces peines industrieuses que vous vous donnez, me font une espece de honte, & je les souffrirois malaisément, si je ne croyois qu'elles pourront me mettre en état de vous aller témoigner ma Reconnoissance. Vous savez que rien n'égale la tendresse d'un malheureux; je suis naturellement assez sensible aux graces que je reçois, jugez ce que la mauvaise Fortune ajoute encore à ce bon Naturel. Du Tempérament dont je suis, & en l'état où je me voi, je m'abandonne à l'impression que fait sur moi vôtre Générosité, & fais mon plaisir le plus doux & le plus tendre, de me laisser toucher: mais quelquefois des Réflexions ingrates veulent interesser mon jugement, & je me mets dans l'esprit d'exa-

d'examiner de sens froid les obligations que je vous ai. Je vous jure de bonne foi qu'après avoir bien considéré tout ce que vous faites pour moi, je m'étonne qu'une Connoissance arrivée par hazard, ait pû produire les empressements que vous avez dans les interêts d'un nouvel Ami.

Il semble que par une justice secrete les Proches de Mr. de *Lionne* veuillent reconnoître la grande estime & la vénération que j'ai toujourns eüe pour lui. Mr. le Marquis de *Lesseins Lionne* au retour de *Hollande* faisoit ses Affaires de toutes les miennes. Vôte chaleur passë encore celle qu'il avoit. J'espere que vous en inspirerez quelque mouvement à Mr. le Marquis de * * *, & qu'enfin les bons offices de Monsieur son Pere feront le bon effet que vous avez préparé. Vous ne sauriez vous imaginer combien je me sens touché de la nouvelle grace que Mr. le Marquis de * * * vient de recevoir. Les grands Services du Pere, les grandes Esperances que donné le Fils, l'ont attirée; j'entens les esperances des Services qu'on attend de lui; car pour le mérite, il est déjà pleinement formé, & il n'est pas besoin de rien attendre de ce côté-là. A

A peine ai-je eu le loisir de jeter les yeux sur *ANDROMAQUE** & sur *ATTILA*†; cependant il me paroît qu'*ANDROMAQUE* a bien de l'air des belles choses, il ne s'en faut presque rien qu'il n'y ait du grand. Ceux qui n'entreront pas assez dans les choses, l'admireront, ceux qui veulent des Beautés pleines, y chercheront je ne sai quoi qui les empêchera d'être tout à fait contents. Vous avez raison de dire que cette Pièce est déchûë par la Mort de *Montfleury*: car elle a besoin de grands Comédiens, qui remplissent par l'action ce qui lui manque. Mais à tout prendre, c'est une belle Pièce, & qui est fort au dessus du médiocre, quoi qu'un peu au dessous du grand. *ATTILA* au contraire a dû gagner quelque chose par la mort de *Montfleury*. Un grand Comédien eût trop poussé un Rôle assez plein de lui-même, & eût fait faire trop d'impression à sa ferocité sur les Ames tendres. Ce n'est pas que cette Tragédie n'eût été admirable du tems de *Sophocle* & d'*Euripide*, où l'on avoit plus de goût pour la Scene fa-

rou-

* *Tragédie de Racine.*

† *Tragédie de Corneille.*

rouche & sanglante , que pour la douce & la tendre ; tout y est bien pensé , & j'y ai trouvé de fort beaux Vers. Pour le sujet & l'économie des Pièces, je n'ai pas eu le loisir d'y faire la moindre réflexion.

Je souhaite de tout mon cœur que *Cornelle* traite le sujet d'*Annibal* ; & s'il y peut faire entrer la Conférence qu'il eût avec *Scipion* avant la Bataille , je m'imagine qu'on leur fera tenir des Discours dignes des plus grands Hommes du monde, comme ils l'étoient. Je vous envoie les OBSERVATIONS SUR SALUSTE, dont je vous ai parlé , & je vous enverrai bien-tôt la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE , tout cela mal copié. Pour les Portraits ils sont tellement attachés à cette CONVERSATION AVEC MR. DE CANDALE , qu'on ne peut pas les en séparer , & je ne puis pas envoyer encore l'Ouvrage. Adieu : aimez-moi toujours , & me croyez à vous plus qu'homme du monde.

Je ne sai pas si Mr. de *Lionne* veut qu'on le croye aussi poli , aussi délicat , autant homme de plaisir qu'il est. Quand ces Qualités-là ne produisent qu'une môle Paresse , elles conviennent mal à un
Mi-

Ministre; mais quand un Ministre profond, & consommé dans les Affaires, se peut mettre au dessus d'elles, pour les posséder pleinement, & se faire encore quelque loisir agréable & voluptueux même, le mérite ne peut pas aller plus loin à mon avis.



OBSERVATIONS
SUR SALUSTE
ET SUR TACITE.
A MONSIEUR VOSSIUS*.

J'AI voulu faire autrefois un Jugement fort exact de *Saluste* & de *Tacite*; mais ayant connu depuis que d'autres l'avoient déjà fait, pour ne suivre ni perdre entièrement ma pensée, je me suis réduit à une seule Observation que je vous envoie.

Il me semble que le dernier tourne toute chose en Politique: chez lui la Nature

* Isaac Vossius, *Fils du fameux Gerard Jean Vossius.*

ture & la Fortune ont peu de part aux Affaires ; & je me trompe, ou il nous donne souvent des causes bien recherchées , de certaines actions toutes simples, ordinaires & naturelles.

Quand *Auguste* veut donner des bornes à l'Empire, c'est à son avis par une jalouse appréhension qu'un autre n'ait la gloire de les étendre. Le même Empereur, s'il en est crû , prend des mesures pour s'assûrer les regrets du Peuple *Romain* , ménageant artificieusement les avantages de sa mémoire par le choix de son Successeur.

L'Esprit dangereux de *Tibère* , ses Dis-simulations , sont connûes de tout le monde : mais ce n'est pas assez connoître le naturel de l'homme , que de donner à ce Prince un Artifice universel ; la Nature n'est jamais si fort réduite, qu'elle ne se garde autant de droits sur nos actions, que nous en pouvons prendre sur ses mouvemens. Il entre toujourns quelque chose du temperament dans les desseins les plus concertés : & il n'est pas croyable que *Tibère* assujetti tant d'années aux volontés de *Séjan* , ou à ses infames plaisirs , ait pû avoir toujourns dans cette foiblesse & cet abandonne-

ment, un Art si recherché; & une Politique si étudiée.

L'Empoisonnement de *Britannicus* ne fait pas autant d'horreur qu'il devroit faire, par l'attachement que donne *Tacite* à observer la contenance des Spectateurs. Tandis qu'un Lecteur s'occupe à considérer leurs divers mouvemens, l'imprudence effrayée des uns, les profondes réflexions des autres, la froideur diffimulée de *Néron*, les craintes secrettes d'*Agrippine*; l'esprit détourné de la noirceur de l'action, & de la funeste image de cette Mort, laisse échapper le Parricide à sa haine, & le pauvre mourant à sa pitié.

La Cruauté du même *Néron* dans la mort de sa Mere, a une conduite trop délicate. Quand *Agrippine* auroit péri véritablement par une petite Intrigue de Cour si bien menée, il eût falu supprimer la moitié de l'art: car le Crime trouve moins d'aversion dans les Esprits, & si je l'ose dire, il se concilie le Jugement des Lecteurs, lors qu'on met tant d'adresse & de dextérité à le conduire.

Presque en toutes choses *Tacite* fait des Tableaux trop finis, où il ne laisse rien à desirer de l'Art, mais où il donne trop
peu

peu au Naturel. Rien n'est plus beau que ce qu'il représente : souvent ce n'est pas la chose qui doit être représentée ; quelquefois il passe au delà des Affaires , par trop de pénétration & de profondeur ; quelquefois des Spéculations trop fines nous dérobent les vrais objets , pour mettre en leur place de belles idées. Ce que l'on peut dire en sa faveur , c'est que peut-être il nous oblige davantage , qu'il n'eût fait en nous donnant des choses grossières , dont la vérité n'importe plus.

Saluste , d'un esprit assez opposé , donne autant au Naturel , que *Tacite* à la Politique. Le plus grand soin du premier est de bien connoître le génie des Hommes ; les affaires viennent après naturellement par des actions peu recherchées de ces mêmes Personnes qu'il a dépeintes.

Si vous confiderez avec attention l'Eloge de *Catilina* , vous ne vous étonnerez ni de cet horrible dessein d'opprimer le Sénat , ni de ce vaste Projet de se rendre Maître de la République , sans être appuyé des Légions. Quand vous ferez réflexion sur sa souplesse , ses insinuations , son talent à inspirer ses mouvemens , & à s'unir les Factieux ; quand

vous songerez que tant de diffimulations étoient soutenuës par tant de fierté où il étoit besoin d'agir, vous ne ferez pas surpris qu'à la tête de tous les Ambitieux & de tous les Corrompus, il ait été si près de renverser *Rome*, & de ruiner sa Patrie. Mais *Saluste* ne se contente pas de nous dépeindre les Hommes dans les Eloges, il fait qu'ils se dépeignent eux-mêmes dans les Harangues, où vous voyez toujours une expression de leur Naturel. La Harangue de *César* nous découvre assez qu'une Conspiration ne lui déplait pas. Sous le zèle qu'il témoigne à la conservation des Loix, & à la dignité du Sénat, il laisse appercevoir son inclination pour les Conjurés : il ne prend pas tant de soin à cacher l'Opinion qu'il a des Enfers ; les Dieux lui sont moins considérables que les Consuls, & à son avis la Mort n'est autre chose que la fin de nos tourmens, & le repos des misérables. *Caton* fait lui-même son Portrait, après que *César* a fait le sien. Il va droit au Bien ; mais d'un air farouche : l'austérité de ses Mœurs est inséparable de l'intégrité de sa Vie ; il mêle le chagrin de son Esprit, & la dureté de ses manières avec l'utilité de ses Conseils. Ce seul mot

d'OP-

d'OPTIMO CONSULI, qui fâcha tant *Cicéron*, pour ne pas donner à son mérite assez d'étendue, me fait pleinement comprendre, & les bonnes intentions, & la vaine humeur de ce Consul. Enfin par diverses peintures de differens Acteurs, non seulement je me représente les Personnes, mais il me semble voir tout ce qui se passa dans la Conjurati^on de *Catilina*.

Vous pouvez observer la même chose dans l'Histoire de *Jugurtha*. La description de ses Qualités & de son Humeur vous prépare à voir l'Invasion du Royaume, & trois lignes nous dépeignent toute sa maniere de faire la Guerre. Vous voyez dans le Caractère de *Metellus*, avec le rétablissement de la Discipline, un heureux changement des Affaires des *Romains*.

Marius conduit l'Armée en *Afrique* du même esprit qu'il harangue à *Rome*. *Sylla* parle à *Bocchus* avec le même génie qui paroît dans son Eloge; peu attaché au devoir & à la régularité, donnant toutes choses à la passion de se faire des Amis: *dein Parentes abundè habemus, Amicorum neque nobis neque cuiquam omnium satis fuit*. Ainsi *Saluste* fait agir les hom-

mes par tempérament , & croit assez obliger son Lecteur de les bien faire connoître. Toute personne extraordinaire qui se présente , est exactement dépeinte , quand même elle n'auroit pas une part considerable à son sujet. Tel est l'Eloge de *Sempronia* ; selon mon jugement inimitable. Il va même chercher des considerations éloignées , pour nous donner les Portraits de *Caton* & de *César*, si beaux à la vérité , que je les préférerois à des Histoires toutes entieres.

Pour conclurre mon Observation sur ces deux Auteurs ; l'Ambition, l'Avarice, le Luxe, la Corruption, toutes les causes générales des desordres de la République, sont très-souvent alleguées par celui-ci. Je ne fai s'il descend assez aux interêts & aux considerations particulieres. Vous diriez que les Conseils subtils & raffinés lui semblent indignes de la grandeur de la République ; & c'est peut-être par cette raison qu'il va chercher dans la Spéculation peu de choses ; presque tout dans les Passions & dans le Génie des hommes.

On voit dans l'Histoire de *Tacite* plus de Vices encore, plus de Méchancetés, plus de Crimes ; mais l'habileté les conduit, & la dex-

dextérité les manie : on y parle toujours avec dessein, on n'agit point sans mesure ; la Cruauté est prudente, & la Violence avisée. En un mot, le Crime y est trop délicat ; d'où il arrive que les plus gens de bien goûtent un art de méchanceté qui ne se laisse pas assez connoître, & qu'ils apprennent sans y penser à devenir criminels, croyant seulement devenir habiles. Mais laissant-là *Saluste* & *Tacite* dans leurs Caractères differens, je dirai qu'on rencontre peu souvent ensemble une connoissance délicate des Hommes, & une profonde intelligence des Affaires.

Ceux qui sont élevés dans les Compagnies, qui parlent dans les Assemblées, apprennent l'ordre, les formes & toutes les matieres qui s'y traitent. Passant delà par les Ambassades, ils s'instruisent des Affaires du dehors, & il y en a peu, de quelque nature qu'elles soient, dont ils ne deviennent capables par l'application & l'expérience. Mais quand ils viennent à s'établir dans les Cours, on les voit grossiers au choix des gens, sans aucun goût du Mérite, ridicules dans leurs dépenses & dans leurs plaisirs.

Nos Ministres en *France* sont tout à

fait exemts de ces défauts-là ; je le puis dire de tous fans flâterie, & m'étendre un peu sur Monsieur de *Lionne*, que je connois davantage. C'est en lui proprement que les talens séparés se rassemblent ; c'est en lui que se rencontrent une connoissance délicate du Mérite des Hommes, & une profonde intelligence des Affaires.

Dans la verité, je me suis étonné mille fois qu'un Ministre qui a confondu toute la Politique des *Italiens* ; qui a mis en desordre la Prudence concertée des *Espagnols* ; qui a tourné dans nos interêts tant de Princes d'*Allemagne*, & fait agir selon nos desseins, ceux qui se remuent si difficilement pour eux-mêmes : je me suis étonné, dis-je, qu'un Homme si consommé dans les Négociations, si profond dans les Affaires, puisse avoir toute la délicatesse des plus polis Courtisans pour la Conversation & pour les Plaisirs. On peut dire de lui ce qu'a dit *Saluste* d'un grand Homme de l'Antiquité, que son loisir est voluptueux : mais que par une juste dispensation de son tems, avec la facilité du travail dont il s'est rendu le maître, jamais

Af.

Affaire n'a été retardée par ses Plaisirs *.

Parmi les divertissemens de ce loisir, parmi ses Occupations les plus importantes, il ne laisse pas de donner quelques heures aux Belles-Lettres, dont *Atticus*, cet Honnête-homme des Anciens, n'avoit pas aquis une connoissance plus délicate dans la douceur de son repos, & la tranquillité de ses Etudes. Il fait de toutes choses infiniment; & la Science qui gâte bien souvent le Naturel, ne fait qu'embellir le sien: elle quitte ce qu'elle a d'obscur, de difficile, de rude, & lui apporte pleinement tous ses avantages, sans interesser la netteté & la politesse de son Esprit. Personne ne connoît mieux que lui les beaux Ouvrages; personne ne les fait mieux: il fait également juger & produire; & je suis en peine si on doit estimer plus en lui la finesse du discernement, ou la beauté du génie. Il est tems de quitter le sien, pour venir à celui des Courtisans.

N

Com-

* *Sulla*.... literis græcis atque latinis juxta atque doctissimè eruditus, animo ingenti, cupidus voluptatum, sed Gloriæ cupidior: otio luxurioso esse; tamen ab negotiis numquam voluptas remorata, &c. *Salust.* de Bello Jugurt.

Comme ils font nourris auprès des Rois , comme ils font leur séjour ordinaire auprès des Princes , ils se forment un talent particulier à les bien connoître : il n'y a point d'inclination qui leur soit cachée , point d'aversion inconnue , point de foible qui ne leur soit découvert. Delà viennent les insinuations , les complaisances , & toutes ces mesures délicates qui font un Art de gagner les cœurs , ou de se concilier au moins les volontés : mais soit manque d'application , soit pour tenir au dessous d'eux les Emplois où l'on s'instruit des Affaires ; ils les ignorent toutes également , & leurs agrémens venant à manquer avec l'âge , rien ne leur apporte de la considération & du crédit. Ils vieillissent donc dans les Cabinets , exposés à la raillerie des Jeunes gens , qui ne peuvent souffrir leur censure ; avec cette différence que ceux-ci d'ordinaire font les choses qui leur conviennent , & que les autres ne peuvent s'abstenir de celles qui ne leur conviennent plus : & certes le plus Honnête-homme dont personne n'a besoin , a de la peine à s'exempter du ridicule en vieillissant. Mais il en est comme de ces Femmes galantes , à qui le monde plaît en-

encore , quand elles ne lui plaisent plus. Si nous étions sages, nôtre dégoût répondroit à celui qu'on a pour nous : car dans l'inutilité des conditions où l'on ne se soutient que par le mérite de plaire, la fin des Agrémens doit être le commencement de la Retraite. Les gens de Robe au contraire, paroissent moins Honnêtes-gens quand ils sont jeunes, par un faux Air de Cour qui les fait réussir dans la Ville, & les rend ridicules aux Courtisans : mais enfin, la connoissance de leur intérêt les ramene à leur profession ; & devenus habiles avec le tems, ils se trouvent en des Postes considérables, où tout le monde généralement a besoin d'eux. Il est bien vrai que les Courtisans qui s'élevent aux Honneurs par de grands Emplois, ne laissent rien à desirer en leur suffisance ; & leur mérite se trouve pleinement achevé, quand ils joignent à une délicatesse de Cour la connoissance des Affaires, & l'expérience dans la Guerre.



DISSERTATION

SUR LA TRAGÉDIE

D'ALEXANDRE.

INTITULÉE

ALEXANDRE LE GRAND.

A MADAME BOURNEAU*.

DEPUIS que j'ai lû LE GRAND ALEXANDRE, la vieilleffe de *Corneille* me donne bien moins d'allarmes, & je n'apprehende plus tant de voir finir avec lui la Tragédie. Mais je voudrois qu'avant sa mort il adoptât l'Auteur de cette Pièce, pour former avec la tendresse d'un Pere son vrai Successeur. Je voudrois qu'il lui donnât le bon goût de cette Antiquité, qu'il posséde si avantageusement; qu'il le fit entrer dans le Génie de ces Nations mortes & connoître saineement le Caractère des Héros qui ne sont plus. C'est, à mon avis, la

* Femme de Mr. Bourneau Président au Sénéchal de Saumur.

la seule chose qui manque à un si bel Esprit. Il a des pensées fortes & hardies, des expressions, qui égalent la force de ses pensées : mais vous me permettrez de vous dire après cela qu'il n'a pas connu *Alexandre* ni *Porus*. Il paroît qu'il a voulu donner une plus grande idée de *Porus* que d'*Alexandre*, en quoi il n'étoit pas possible de réussir ; car l'Histoire d'*Alexandre* toute vraie qu'elle est, a bien de l'air du Roman ; & faire un plus grand Héros, c'est donner dans le fabuleux ; c'est ôter à son Ouvrage, non seulement le crédit de la Verité, mais l'agrément de la Vrai-semblance. N'imaginons donc rien de plus grand que ce Maître de l'Univers, ou nos imaginations seront trop vastes & trop élevées. Si nous voulons donner avantage sur lui à d'autres Héros, ôtons-leur les Vices qu'il avoit, & donnons-leur les Vertus qu'il n'avoit pas : ne faisons pas *Scipion* plus grand, quoi qu'on n'ait jamais vû chez les *Romains* une Ame si élevée que la sienne ; il le faut faire plus juste, allant plus au Bien, plus modéré, plus tempérant & plus vertueux.

Que les plus favorables à *César* contre *Alexandre*, n'alléguent en sa faveur, ni

la passion de la Gloire, ni la grandeur de l'Ame, ni la fermeté du Courage. Ces Qualités sont si pleines dans le Grec, que ce seroit en avoir trop que d'en avoir plus; mais qu'ils fassent le Romain plus sage en ses Entreprises, plus habile dans les Affaires, plus entendu dans ses Interêts, plus maître de lui dans ses Passions.

Un Juge fort délicat du mérite des hommes, s'est contenté de faire ressembler à *Alexandre* celui dont il vouloit donner la plus haute idée; il n'osoit pas lui attribuer de plus grandes Qualités, il lui ôtoit les mauvaises: *Magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo simillimus* *.

Peut-être que nôtre Auteur est entré dans ces considerations en quelque sorte; peut-être que pour faire *Porus* plus grand, sans donner dans le fabuleux, il a pris le parti d'abaisser son *Alexandre*. Si ç'a été son dessein, il ne pouvoit pas mieux réussir; car il en fait un Prince si médiocre, que cent autres le pourroient emporter sur lui comme *Porus*. Ce n'est pas qu'*Ephestion* n'en donne une belle idée;

* Velleius Paterculus (*Hist. Lib. II. c. 41.*) parlant de César.

dée ; que *Taxile* , que *Porus* même ne parlent avantageusement de sa grandeur : mais quand il paroît lui-même , il n'a pas la force de la soutenir , si ce n'est que par modestie il veuille paroître un simple Homme chez les *Indiens* , dans le juste repentir d'avoir voulu passer pour un Dieu parmi les *Perfes*. A parler sérieusement , je ne connois ici d'*Alexandre* que le seul Nom ; son génie , son humeur , ses qualités , ne me paroissent en aucun endroit. Je cherche dans un Héros impétueux des mouvemens extraordinaires qui me passionnent , & je trouve un Prince si peu animé , qu'il me laisse tout le sang froid où je puis être. Je m'imaginois en *Porus* une grandeur d'Ame qui nous fût plus étrangere ; le Héros des *Indes* devoit avoir un Caractere différent de celui des nôtres. Un autre Ciel , pour ainsi parler ; un autre Soleil , une autre Terre y produisent d'autres Animaux & d'autres Fruits : les hommes y paroissent tout autres par la difference des Visages , & plus encore , si je l'ose dire , par une diversité de Raison : une Morale , une Sageffe singuliere à la région , y semble régler & conduire d'autres Esprits dans un autre Monde.

Porus cependant , que *Quinte-Curce* dépeint tout Etranger aux *Grecs* & aux *Perses* , est ici purement *François* : au lieu de nous transporter aux *Indes* , on l'amene en *France* , où il s'accoûtume si bien à nôtre humeur , qu'il semble être né parmi nous , ou du moins y avoir vécu toute sa vie.

Ceux qui veulent représenter quelque Héros des vieux Siècles , doivent entrer dans le génie de la Nation dont il a été , dans celui du tems où il a vécu , & particulièrement dans le sien propre. Il faut dépeindre un Roi de l'*Asie* autrement qu'un Consul *Romain* ; l'un parlera comme un Monarque absolu , qui dispose de ses Sujets comme de ses Esclaves ; l'autre comme un Magistrat qui anime seulement les Loix , & fait respecter leur autorité à un Peuple Libre. Il faut dépeindre autrement un vieux *Romain* furieux pour le Bien public , & agité d'une Liberté farouche , qu'un Flâteur du tems de *Tibère* , qui ne connoissoit plus que l'Interêt , qui s'abandonnoit à la Servitude. Il faut dépeindre differemment des personnes de la même condition & du même tems , quand l'Histoire nous en donne de differens Caractères. Il se-
roit

roit ridicule de faire le même Portrait de *Caton* & de *César*, de *Catiline* & de *Cicéron*, de *Brutus* & de *Marc-Antoine*, sous ombre qu'ils ont vécu dans la République en même tems. Le Spectateur, qui voit représenter ces Anciens sur nos Théâtres, suit les mêmes Régles pour en bien juger, que le Poëte pour les bien dépeindre; & pour y réussir mieux, il éloigne son esprit de tout ce qu'il voit en usage, tâche à se défaire du goût de son tems, renonce à son propre Naturel, s'il est opposé à celui des Personnes qu'on représente; car les Morts ne sauroient entrer en ce que nous sommes, mais la Raison, qui est de tous les tems, nous peut faire entrer en ce qu'ils ont été.

Un des grands Défauts de nôtre Nation, c'est de ramener tout à elle, jusqu'à nommer *Etrangers* dans leur propre Pays, ceux qui n'ont pas bien, ou son Air, ou ses Manieres. De-là vient qu'on nous reproche justement de ne savoir estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec nous; dont *Corneille* a fait une injuste & fâcheuse expérience dans sa *SOPHONISBE*. *Mairet*, qui avoit dépeint la sienne infidèle au vieux *Syphax*, & amoureuse du jeune & victorieux

rieux *Massinisse*, plût quasi généralement à tout le monde, pour avoir rencontré le goût des Dames, & le vrai esprit des gens de la Cour. Mais *Corneille*, qui fait mieux parler les *Greco*s que les *Greco*s, les *Romains* que les *Romains*, les *Carthaginois*, que les Citoyens de *Carthage* ne parloient eux-mêmes; *Corneille*, qui presque seul a le bon Goût de l'Antiquité, a eu le malheur de ne plaire pas à nôtre Siècle, pour être entré dans le génie de ces Nations, & avoir conservé à la Fille d'*Asdrubal*, son véritable Caractère. Ainsi, à la honte de nos Jugemens, celui qui a surpassé tous nos Auteurs, & qui s'est peut-être ici surpassé lui-même, à rendre à ces grands Noms tout ce qui leur étoit dû, n'a pû nous obliger à lui rendre tout ce que nous lui devons, asservis par la coûtume aux choses que nous voyons en usage, & peu disposés par la Raison à estimer des Qualités & des Sentimens qui ne s'accoutument pas aux nôtres.

Concluons, après une considération assez étendue, qu'*Alexandre* & *Porus* devoient conserver leur Caractère tout entier; que c'étoit à nous à les regarder sur les bords de l'*Hydaspe*, tels qu'ils étoient,

toient , non pas à eux de venir sur les bords de la *Seine* étudier nôtre Naturel , & prendre nos sentimens. Le Discours de *Porus* devoit avoir quelque chose de plus étranger & de plus rare. Si *Quintecurce* s'est fait admirer dans la Harangue des *Scythes* , par des pensées & des expressions naturelles à leur Nation , l'Auteur se pouvoit rendre aussi merveilleux , en nous faisant voir , pour ainsi parler , la rareté du génie d'un autre Monde.

La Condition différente de ces deux Rois , où chacun remplit si bien ce qu'il se devoit dans la sienne ; leur Vertu diversément exercée dans la diversité de leur Fortune , attire la considération des Historiens , & les oblige à nous en laisser une peinture : le Poëte qui pouvoit ajouter à la vérité des choses , ou les parer du moins de tous les ornemens de la Poësie , au lieu d'en employer les couleurs & les figures à les embellir , a retranché beaucoup de leur beauté ; & soit que le scrupule d'en dire trop ne lui en laisse pas dire assez , soit par sécheresse & stérilité , il demeure beaucoup au dessous du véritable. Il pouvoit entrer dans l'intérieur , & tirer du fond de ces grandes Ames , comme fait *Corneille* ,
leurs

leurs plus secrets mouvemens ; mais il regarde à peine les simples dehors , peu curieux à bien remarquer ce qui paroît , moins profond à pénétrer ce qui se cache.

J'aurois souhaité que le fort de la Pièce eût été à nous représenter ces Grands Hommes , & que dans une Scene digne de la magnificence du sujet , on eût fait aller la grandeur de leurs Ames jusqu'où elle pourroit aller. Si la Conversation de *Sertorius* & de *Pompée* * a tellement rempli nos esprits , que ne devoit-on pas espérer de celle de *Porus* & d'*Alexandre* sur un sujet si peu commun ? J'aurois voulu encore que l'Auteur nous eût donné une plus grande idée de cette Guerre. En effet , ce Passage de l'*Hydaspe* , si étrange qu'il se laisse à peine concevoir ; une grande Armée de l'autre côté avec des Chariots terribles , & des Elephans alors effroyables ; des éclairs , des foudres , des tempêtes , qui mettoient la confusion par tout , quand il falut passer un Fleuve si large sur de simples peaux ; cent choses étonnantes qui épouvanterent
les

* Voyez le *SERTORIUS* de Corneille , *Act.* III. Sc. I.

les *Macédoniens*, & qui sûrent faire dire à *Alexandre*, qu'enfin il avoit trouvé un péril digne de lui; tout cela devoit fort élever l'imagination du Poëte, & dans la peinture de l'appareil, & dans le recit de la Bataille.

Cependant on parle à peine des Camps des deux Rois, à qui l'on ôte leur propre génie, pour les asservir à des Princesses purement imaginées. Tout ce que l'interêt a de plus grand & de plus précieux parmi les hommes, la défense d'un Pays, la conservation d'un Royaume n'excite point *Porus* au Combat; il y est animé seulement par les beaux yeux d'*Axiane*, & l'unique but de sa Valeur est de se rendre recommandable auprès d'elle. On dépeint ainsi les Chevaliers Errans, quand ils entreprennent une Aventure; & le plus bel Esprit, à mon avis, de toute l'*Espagne*, ne fait jamais entrer *Don Quichote* dans le Combat, qu'il ne se recommande à *Dulcinée*.

Un Faiseur de Romans peut former ses Héros à sa fantaisie; il importe peu aussi de donner la véritable idée d'un Prince obscur, dont la Réputation n'est pas venue jusques à nous: mais ces grands Personnages de l'Antiquité, si célèbres
dans

sur l'Ame des Spectateurs. Pour être touchés des larmes & des plaintes de ce Sexe, voyons une Amante qui pleure la mort d'un Amant, non pas une Femme qui se désole à la perte d'un Mari. La douleur des Maîtresses tendre & précieuse nous touche bien plus que l'affliction d'une Veuve artificieuse ou intéressée, & qui toute sincère qu'elle est quelquefois, nous donne toujours une idée noire des Enterremens & de leurs Cérémonies lugubres.

De toutes les Veuves qui ont jamais paru sur le Théâtre, je n'aime à voir que la seule *Cornelie* *, parce qu'au lieu de me faire imaginer des Enfans sans Pere, & une Femme sans Epoux, ses sentimens tous Romains rappellent dans mon esprit l'idée de l'ancienne *Rome* & du grand *Pompée*.

Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement accorder à l'Amour sur nos Théâtres: mais qu'on se contente de cet avantage, où la régularité même pourroit être intéressée; & que ses plus grands Partisans ne croient pas que le premier but de la Tragédie soit d'exciter des tendresses dans

* Voyez le *POMPEE* de Corneille.

dans nos cœurs. Aux fujets véritablement Héroïques, la grandeur d'Ame doit être ménagée devant toutes choses. Ce qui seroit doux & tendre dans la Maîtresse d'un homme ordinaire, est souvent foible & honteux dans l'Amante d'un Héros. Elle peut s'entretenir quand elle est seule, des combats intérieurs qu'elle sent en elle-même; elle peut soupirer en secret de son tourment, confier à une chere & sûre Confidente ses craintes & ses douleurs: mais soutenuë de sa Gloire, & fortifiée par sa Raison, elle doit toujours demeurer maîtresse de ses sentimens passionnés, & animer son Amant aux grandes choses par sa résolution, au lieu de l'en détourner par sa foiblesse.

En effet, c'est un Spectacle indigne de voir le courage d'un Héros amolli par des Soupirs & des Larmes: & s'il méprise fièrement les pleurs d'une belle Personne qui l'aime, il fait moins paroître la fermeté de son Cœur que la dureté de son Ame.

Pour éviter cet inconvenient-là, *Cornelle* n'a pas moins d'égard au Caractère des Femmes Illustres, qu'à celui de ses Héros. *Emilie* anime *Cinna* à l'exécution

de leur Desein * , & va dans son cœur ruiner tous les mouvemens qui s'opposent à la Mort d'*Auguste*. *Cléopatre* a de la passion pour *César*, & met tout en usage pour sauver *Pompée* † : elle seroit indigne de *César*, si elle ne s'oppose à la lâcheté de son Frere ; & *César* indigne d'elle, s'il est capable d'approuver cette infamie. *Dircé* dans l'OEDIPÉ conteste de grandeur de courage avec *Thesée*, tournant sur soi l'explication funeste de l'Oracle, qu'il vouloit s'appliquer pour l'amour d'elle.

Mais il faut considerer *Sophonisbe*)(, dont le Caractère eût pû être envié des *Romains* même. Il faut la voir sacrifier le jeune *Massinisse* au vieux *Syphax*, pour le Bien de sa Patrie ; il faut la voir écouter aussi peu les scrupules du Devoir en quittant *Syphax*, qu'elle avoit fait les sentimens de son Amour, en se détachant de *Massinisse* ; il faut la voir qui soumet toutes fortes d'attachemens ; ce qui nous lie , ce qui nous unit , les plus fortes chaînes , les plus douces passions , à son Amour pour *Carthage*, & à sa haine pour

Ro-

* Voyez le CINNA, Act. I. Sc. III.

† Dans la Tragédie de POMPEE.

)(Voyez la SOPHONISBE.

Rome : il faut la voir enfin , quand tout l'abandonne , ne se pas manquer à elle-même , & dans l'inutilité des cœurs qu'elle avoit gagnés pour sauver son Pays , tirer du sien un dernier secours pour sauver sa Gloire & sa Liberté.

Corneille fait parler ses Héros avec tant de Bien-séance , que jamais il ne nous eût donné la Conversation de *César* avec *Cléopâtre* * , si *César* eût crû avoir les Affaires qu'il eut dans *Alexandrie* , quelque belle qu'elle puisse être , jusqu'à rendre l'entretien d'un Amoureux agréable aux personnes indifférentes qui l'écoutent : il s'en fût passé assurément , à moins que de voir la Bataille de *Pharsale* pleinement gagnée , *Pompée* mort , & le reste de ses Partisans en fuite. Comme *César* se croyoit alors le Maître de tout , on a pû lui faire offrir une Gloire acquise , & une Puissance apparemment assurée : mais quand il a découvert la Conspiration de *Ptolomé*e ; quand il voit ses Affaires en mauvais état , & sa propre vie en danger ; ce n'est plus un Amant qui entretient sa Maîtresse de sa passion , c'est le Général Romain qui parle à la

O 2

Rei-

* Voyez le POMPEE , Act. IV. Sc. III.

Reine du péril qui les regarde , & la quitte avec empressement , pour aller pourvoir à leur sûreté commune.

Il est donc ridicule d'occuper *Porus* de son seul Amour , sur le point d'un grand Combat qui alloit décider pour lui de toutes choses ; il ne l'est pas moins d'en faire sortir *Alexandre* , quand les Ennemis se rallient. On pourroit l'y faire entrer avec empressement pour chercher *Porus* , non pas l'en tirer avec précipitation pour aller revoir *Cléophile* ; lui qui n'eut jamais ces Impatiences amoureuses , & à qui la Victoire ne paroïssoit assez pleine , que lors qu'il avoit ou détruit , ou pardonné. Ce que je trouve pour lui de plus pitoyable , c'est qu'on lui fait perdre beaucoup d'un côté , sans lui faire rien gagner de l'autre. Il est aussi peu Héros d'Amour que de Guerre ; l'Histoire se trouve défigurée , sans que le Roman soit embelli : Guerrier , dont la gloire n'a rien d'animé qui excite nôtre ardeur ; Amant , dont la passion ne produit rien qui touche nôtre tendresse.

Voilà ce que j'avois à dire sur *Alexandre* & sur *Porus*. Si je ne me suis pas attaché réguliérement à une Critique exacte , c'est que j'ai moins voulu examiner
la

la Pièce en détail , que m'étendre sur la Bien-séance qu'on doit garder à faire parler les Héros ; sur le discernement qu'il faut avoir dans la différence de leurs Caractères ; sur le bon & le mauvais usage des Tendresses de l'Amour dans la Tragédie , rejetées trop austèrement par ceux qui donnent tout aux mouvemens de la Crainte & de la Pitié , & recherchées avec trop de délicatesse par ceux qui n'ont de goût que pour cette sorte de sentimens.



L E T T R E

A M R. L E C O M T E

D E L I O N N E.

JE ne fai pas bien encore le succès qu'auront tous vos soins ; mais je vous puis affûrer qu'ils laissent une grande Reconnoissance à un Homme très-sensible au moindre plaisir qu'il reçoit. Votre Maladie me touche plus par l'incommodité qu'elle vous donne , que par l'empêchement qu'elle apporte à vos sollicitations

dans mon Affaire. Je crains qu'elles ne soient trop pressantes à l'égard de Monsieur de *Turenne*, & que je ne lui devienne odieux par l'importunité que je lui cause. S'il ne m'avoit fait faire des Complimens par Monsieur le Comte d'*Auvergne*, & par Monsieur le Comte d'*Estrades*, je n'aurois pas pris la liberté de lui demander ses bons offices. Je ne lui ai jamais rendu aucun Service qui l'oblige à s'intéresser dans mes Affaires. Si je l'ai admiré toute ma vie, ç'a été pour rendre justice à ses grandes Qualités, & faire honneur à mon jugement : mais je n'en ai rien attendu, comme en effet je ne devois rien prétendre. S'il a la bonté de me vouloir obliger, il me laissera beaucoup de Gratitude; si je lui suis indifférent, je n'aurai aucun sujet de m'en plaindre.

Les Bontés que vous me témoignez de Mr. de *Lionne* le Ministre, me donnent une satisfaction secrète, qui ne me laisse pas sentir le peu que j'en devois avoir dans la situation où je me trouve. Si j'en étois pleinement persuadé, elles occuperoient toute mon attention, & me déroberoient agréablement le loisir de songer à ma mauvaise Fortune. En quelque

que lieu que je puisse être, assurez-le, je vous prie, qu'il aura toujours un Serviteur bien inutile malgré moi, & aussi zélé que vous pour tout ce qui le regarde. C'est ce qui m'a paru de plus fort, pour bien exprimer mon sentiment.

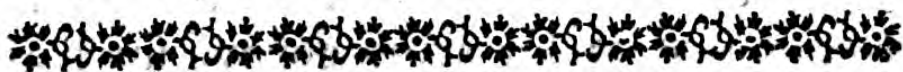
Moderez les louanges excessives que vous me donnez sur mes Bagatelles. Dans le tems que vous me faites voir tant de sincérité aux choses solides & aux services effectifs, vous avez un peu moins de franchise à me dire nettement ce que vous pensez de que je vous envoie. Je vous pourrois dire avec plus de raison, que vôtre Lettre est la mieux écrite que j'aie vûë de ma vie; mais je crains de vous décrier par-là dans un Pays délicat, où l'on ne fauroit beaucoup & fort bien écrire, sans passer pour un Pédant, ou pour un Auteur.

Vôtre ANDROMAQUE est fort belle: trois de mes Amis m'en ont envoyé trois par la Poste, sans considérer l'Economie nécessaire dans une République. Je ne regarde point à l'Argent, mais si les Bourguemestres savoient cette dissipation, ils me chasseroient de *Hollande*, comme un Homme capable de corrompre leurs Citoyens. Vous savez ce que c'est qu'un

Etat populaire quand vous m'exemptez de ces dépenses, dont vous chargez très-judicieusement Monsieur l'Ambassadeur*, à qui il sied très-bien de répandre son Argent pour l'honneur de son Maître, & pour la dignité de la Couronne. Néanmoins, comme toutes ces choses-là s'impriment à *Amsterdam* huit ou dix jours après qu'elles ont paru en *France*, je ne voudrois pas coûter à Monsieur l'Ambassadeur des ports si considérables trop souvent. Ceux qui m'ont envoyé *ANDROMAQUE*, m'en ont demandé mon sentiment. Comme je vous l'ai dit, elle m'a semblé très-belle: mais je croi qu'on peut aller plus loin dans les Passions, & qu'il y a encore quelque chose de plus profond dans les Sentimens, que ce qui s'y trouve: ce qui doit être tendre n'est que doux, & ce qui doit exciter de la Pitié, ne donne que de la Tendresse. Cependant, à tout prendre, *Racine* doit avoir plus de Réputation qu'aucun autre, après *Corneille*.

A U

* *Mr. le Comte d'Eftrades Ambassadeur à la Haye.*



A U M E M E.

S'IL étoit bien vrai que Monsieur de *Lionne* le Ministre agréât, comme vous dites, ces petits Ouvrages que je vous ai adressés; le plaisir de toucher un Goût aussi délicat que le sien, effaceroit aisément le chagrin de ma Disgrace; & je me tiendrois obligé au malheur de mon Exil, où, manque de Divertissemens, je m'occupe à des Bagatelles de cette nature-là. S'il n'est pas satisfait de la peinture que j'ai fait de ses belles Qualités, qu'il s'en prenne à son Mérite, que je n'ai pû assez heureusement exprimer. Pourquoi est-il si habile & si Honnête-homme? J'aime mieux lui voir plus de capacité & de délicatesse que je ne lui en donne, que de le faire plus capable & plus délicat que je ne le trouverois. Il lui arrive la même chose qu'à ces Femmes trop belles qui laissent toujours quelque chose à désirer dans leurs Portraits. Elles doivent être ravies de ruiner la réputation de tous les Peintres.

Madame *Bourneau* m'a fait un très-mé-

chant tour d'avoir montré un Sentiment confus que je lui avois envoyé sur l'ALEXANDRE. C'est une Femme que j'ai fort vûë en *Angleterre*, & qui a l'Esprit très-bien fait. Elle m'envoya cette Pièce de *Racine*, avec priere de lui en écrire mon jugement : je ne me donnai pas le loisir de bien lire sa Tragédie, & je lui écrivis en hâte ce que j'en pensois ; la priant, autant qu'il m'étoit possible, de ne point montrer ma Lettre. Moins religieuse que vous à se gouverner selon les sentimens de ses Amis, il se trouve qu'elle l'a montrée à tout le monde, & qu'elle m'attire aujourd'hui l'embarras que vous me mandez. Je hai extrêmement de voir mon Nom courir par le monde presque en toutes choses, & particulièrement en celles de cette nature. Je ne connois point *Racine*, c'est un fort Bel-Esprit que je voudrois servir ; & ses plus grands Ennemis ne pourroient pas faire autre chose que ce que j'ai fait sans y penser. Cependant, Monsieur, s'il n'y a pas moyen d'empêcher que ces petites Pièces ramassées ne s'impriment, comme vous me le mandez, je vous prie que mon Nom n'y soit pas. Il vaut mieux qu'elles soient imprimées comme vous les

avez,

avez , & le plus correctement qu'il est possible , que dans le desordre où elles passent de main en main jusqu'à celles d'un Imprimeur.

Je ne vous recommande point de donner à personne cette Justification détournée de ce que je fis à *Saint Jean de Luz* * : vous en connoissez les raisons aussi bien que moi. J'ai prétendu louer celui qui regne , mais je ne fais pas si on veut de mes louanges ; vous ne donnerez pas aussi le petit Portrait que vous ne copiâtes pas tout à fait. Du reste tout est à vous , vous en userez comme il vous plaira. Vous m'obligeriez pourtant d'employer toute vôtre industrie pour empêcher que rien du tout ne s'imprimât. En cas que vous ne le puissiez pas , vous en userez de la manière qui vous semblera la meilleure.

Vos Lettres sont si polies & si délicates , que les Imprimeurs de ce Pays-ci aussi empessés que ceux de *France* , ne manqueroient pas de me les demander , s'ils savoient que j'eusse quelque chose d'aussi bien fait & d'aussi poli. Dans la vérité , on ne peut pas mieux écrire que

O 6

vous

* Voyez ci-dessus , pag. 256.

vous faites, ni si bien agir dans l'intérêt de vos Amis. Quelque envie que j'aye de revoir la *France*, je ne voudrois pas être retourné avant que de vous avoir connu, autant par la rareté de trouver un Ami si soigneux & si passionné, que par la douceur du commerce. Pour les louanges d'ATTILA, vous les rendez plus ingénieuses que je n'ai prétendu. La vérité est, que la Pièce est moins propre au goût de votre Cour, qu'à celui de l'Antiquité; mais elle me semble très-belle. Voila bien des Bagatelles dont je me dispenserois, si la confiance d'une Amitié fort étroite n'admettoit dans le Commerce jusqu'aux moindres choses.



A U M E M E.

J'APPREHENDE avec raison que la continuation de nôtre Commerce ne vous devienne odieuse par celle de mes Disgraces. C'est ce qui m'obligera de prendre beaucoup sur ma propre satisfaction à l'avenir, pour ne pas abuser d'un zèle aussi ardent que le vôtre. La Discretion

tion est une vertu que l'on doit pratiquer parmi ses vrais Amis, & j'ai trop d'intérêt de vous conserver, pour ne m'en pas servir avec circonspection. Si j'osois vous découvrir mon Ame en cet endroit, vous la verriez pénétrée des bontés du plus desintéressé de tous les Amis du monde ; rien ne me soutenant dans votre cœur que votre pure Générosité. C'est ce qui m'a fait croire que vous voulez donner un exemple à la Postérité, pour la desespérer de ne pouvoir pas vous imiter. Enfin je m'examine de tous les côtés, & je ne voi rien en moi qui ne justifie le dégoût que l'on devoit avoir de ma personne. Les Réflexions me seroient très-fâcheuses, si elles n'étoient adoucies par le souvenir d'une Personne pour qui j'ai les adorations qu'un Mérite si accompli lui attire généralement de tout le monde.

Mais ne faisons pas souffrir plus longtemps une Modestie aussi délicate que la vôtre, & passons au Sentiment que vous me demandez de BRITANNICUS *. Je l'ai lû avec assez d'attention pour y remarquer de belles choses. Il passe, à
 O 7 mon

* *Tragédie de Racine.*

mon sens, l'*ALEXANDRE* & l'*ANDROMAQUE* : les Vers en sont plus magnifiques ; & je ne serois pas étonné qu'on y trouvât du sublime. Cependant je déplore le malheur de cet Auteur d'avoir si dignement travaillé sur un Sujet qui ne peut souffrir une Représentation agréable. En effet l'idée de *Narcisse*, d'*Agrippine* & de *Néron* ; l'idée, dis-je, si noire & si horrible qu'on se fait de leurs Crimes, ne sauroit s'effacer de la mémoire du Spectateur ; & quelques efforts qu'il fasse pour se défaire de la pensée de leurs Cruautés, l'horreur qu'il s'en forme détruit en quelque maniere la Pièce.



DE LA RETRAITE.

ON ne voit rien de si ordinaire aux Vieilles-gens que de soupirer pour la Retraite, & rien de si rare en ceux qui se sont retirés que de ne s'en repentir pas. Leur Ame trop assujettie à leur humeur, se dégoûte du Monde par son propre ennui : car à peine ont-ils quitté ce faux objet de leur mal, qu'ils souffrent

frent aussi peu la Solitude que le Monde ; s'ennuyant d'eux-mêmes où ils n'ont plus qu'eux dont ils se puissent ennuyer.

Une raison essentielle qui nous oblige à nous retirer quand nous sommes vieux, c'est qu'il faut prévenir le Ridicule où l'Age nous fait tomber presque toujours. Si nous quittons le Monde à propos, on y conservera l'idée du Mérite que nous aurons eu : si nous y demeurons trop on aura nos Défauts devant les yeux ; & ce que nous serons devenus effacera le souvenir de ce que nous avons été. D'ailleurs c'est une honte à un Honnête-homme de traîner les infirmités de la Vieillesse dans une Cour où la fin de ses services a fait celle de ses intérêts.

La Nature nous redemande pour la Liberté, quand nous n'avons plus rien à espérer pour la Fortune. Voilà ce qu'un sentiment d'Honnêteté, ce que le soin de nôtre Réputation, ce que le Bon-sens, ce que la Nature exigent de nous. Mais le Monde a ses droits encore pour nous demander la même chose. Son commerce nous a fourni des Plaisirs tant que nous avons été capables de les goûter : il y auroit de l'ingratitude à lui être à charge, quand nous ne pouvons lui donner que du dégoût. Pour

Pour moi , je me résoudrois à vivre dans le Convent , ou dans le Desert , plutôt que de donner une espèce de compassion à mes Amis ; & à ceux qui ne le font pas la joye malicieuse de leur raillerie. Mais le mal est qu'on ne s'apperçoit pas quand on devient imbécille ou ridicule. Il ne suffit point de connoître que l'on est tombé tout à fait , il faut sentir le premier qu'on tombe , & prévenir en homme Sage la connoissance publique de ce changement.

Ce n'est pas que tous les changemens qu'apporte l'Age nous doivent faire prendre la résolution de nous retirer. Nous perdons beaucoup en vieillissant , je l'avouë : mais parmi les pertes que nous faisons il y en a qui sont compensées par d'assez grands avantages. Si après avoir perdu mes Passions , les Affections me demeurent encore , il y aura moins d'inquiétude dans mes plaisirs , & plus de discretion dans mon procedé à l'égard des autres : si mon imagination diminuë , je n'en plairai pas tant quelquefois , mais j'en importunerai moins bien souvent : si je quitte la foule pour la Compagnie , je ferai moins dissipé : si je reviens des grandes Compagnies à la Conversation de
peu

peu de gens , c'est que je saurai mieux choisir.

D'ailleurs nous changeons parmi des gens qui changent aussi bien que nous, infirmes également , ou du moins sujets aux mêmes infirmités. Ainsi je n'aurai pas honte de chercher en leur présence des secours contre la foiblesse de l'Age, & je ne craindrai point de suppléer avec l'Art à ce qui commence à me manquer par la Nature. Une plus grande précaution contre l'injure du Tems, un ménagement plus soigneux de la Santé, ne scandaliseront point les personnes sages; & l'on se doit peu soucier de celles qui ne le sont pas.

A la verité , ce qui déplaît dans les Vieilles-gens n'est pas le grand soin qu'ils prennent de leur conservation. On leur pardonneroit tout ce qui les regarde, s'ils avoient la même considération pour autrui : mais l'autorité qu'ils se donnent est pleine d'injustice & d'indiscretion ; car ils choquent mal à propos les inclinations de ceux qui compâtissent le plus à leur foiblesse. Il semble que le long usage de la vie leur ait desappris à vivre parmi les hommes; n'ayant que de la rudesse, de l'austérité, de l'opposition pour
ceux

ceux dont ils exigent de la douceur, de la docilité, de l'obéissance. Tout ce qu'ils font leur paroît Vertu : ils mettent au rang des Vices tout ce qu'ils ne fauroient faire ; & contraints de suivre la Nature en ce qu'elle a de fâcheux, ils veulent qu'on s'oppose à ce qu'elle a de doux & d'agréable.

Il n'y a point de tems où l'on doive étudier son humeur avec plus de soin que dans la Vieillesse ; car il n'y en a point où elle soit si difficilement reconnuë. Un Jeune homme impétueux a cent retours où il se déplaît de sa violence : mais les Vieilles-gens s'attachent à leur Humeur comme à la Vertu, & se plaisent en leurs Défauts par la fausse ressemblance qu'ils ont à des Qualités loüables. En effet, à mesure qu'ils se rendent plus difficiles, ils pensent devenir plus délicats. Ils prennent de l'aversion pour les Plaisirs, croyant s'animer justement contre les Vices. Le sérieux leur paroît du Jugement ; le flegme de la Sagesse : & de là vient cette autorité importune qu'ils se donnent de censurer tout ; le chagrin, leur tenant lieu d'indignation contre le mal ; & la gravité, de suffisance.

Le seul remède, quand nous en sommes

mes

mes venus là , c'est de consulter nôtre Raison dans les intervalles où elle est dégagée de nôtre Humeur ; & de prendre la résolution de dérober nos défauts à la vûë des hommes. La Sageffe alors est de les cacher : ce seroit un soin superflu que de travailler à s'en défaire. C'est donc-là qu'il faut mettre un tems entre la Vie & la Mort , & choisir un lieu propre à le passer dévotement , si on peut ; sagement du moins : ou avec une Dévotion qui donne de la confiance ; ou avec une Raison qui promette du repos. Quand la Raison qui étoit propre pour le monde , est usée , il s'en forme une autre pour la Retraite , qui de Ridicules que nous devenions dans le commerce des hommes , nous fait rendre véritablement Sages pour nous-mêmes.

De toutes les Retraites que nous pourrions faire quand nous sommes vieux , je n'en trouverois point de préférables à celles des Convens , si leur Règle étoit moins austère. Il est certain que la Vieillesse évite la Foule , par une humeur délicate & retirée , qui ne peut souffrir l'importunité ni l'embarras. Elle évite encore avec plus de soin la Solitude , où elle est livrée à ses propres chagrins , &

à

à de tristes , de fâcheuses imaginations. La seule douceur qui lui reste est celle d'une honnête Société ; & quelle Société lui conviendrait mieux qu'une Société Religieuse , où les assistances humaines se donneroient avec plus de Charité , & où les Vœux seroient tous unis , pour demander à Dieu le secours qu'on ne peut attendre raisonnablement des hommes ?

Il est aussi naturel aux Vieilles-gens de tomber dans la Dévotion , qu'il est ordinaire à la Jeunesse de s'abandonner aux Voluptés. Ici la Nature toute pleine pousse hors d'elle ce qu'il y a de trop dans sa vigueur , pour le répandre voluptueusement sur les objets : là une Nature languissante cherche en Dieu ce qui vient à lui manquer , & s'attache plus étroitement à lui , pour se faire comme une ressource dans sa défaillance. Ainsi le même Esprit qui nous mène à la Société dans nos besoins , nous conduit à Dieu dans nos langueurs ; & si les Convens étoient institués comme ils devroient l'être , nous trouverions dans les mêmes lieux & l'appui du Ciel & l'assistance des Hommes : mais de la façon qu'ils sont établis , au lieu d'y trouver le soulagement de ses maux , on y trouve la dureté d'une O-
béissan-

béïffance aveugle en des choses inutiles commandées , en des choses innocentes défenduës. On y trouve un sacrifice ordinaire de sa Raison ; on y trouve des Loix plus difficiles à garder, que celles de Dieu & du Prince ; des Loix rompuës scandaleusement par les Libertins, & endurées impatiemment par les plus foûmis.

J'avouë qu'on voit quelquefois des Religieux d'un mérite inestimable. Ceux-ci connoissent les Vanités du Monde d'où ils sont sortis, & ce qu'il y a de grimace dans les Lieux où ils sont entrés. Ce sont de veritables Gens de bien, & de veritables Dévots , qui épurent les sentimens de la Morale par ceux de la Piété : ils vivent non seulement exemts du trouble des Passions , mais dans une satisfaction d'esprit admirable : ils sont plus heureux à ne desirer rien , que les plus grands Rois à posséder tout. A la verité ces exemples sont bien rares, & la Vertu de ces Religieux est plus à admirer, que leur Condition à être embrassée.

Pour moi je ne conseillerois jamais à un Honnête-homme de s'engager à ces sortes d'Obligations , où tous les droits de la Volonté généralement sont perdus. Les Peines qu'on voudroit souffrir y sont
ren-

renduës nécessaires; le Péché qu'on a dessein de fuir s'évite par ordre, & le Bien qu'on veut pratiquer ne se fait qu'avec contrainte. La Servitude ordinaire ne va pas plus loin qu'à nous forcer à ce que nous ne voulons pas : celle des Convens nous nécessite même en ce que nous voulons.

La feüe Reine de *Portugal* *, aussi capable de se conduire elle-même dans le Repos, que de gouverner un Etat dans l'agitation, eut envie de se faire Religieuse, lors qu'elle remit le Gouvernement entre les mains de son Fils † : mais après avoir examiné les Régles de tous les Ordres, avec autant de soin que de jugement, elle n'en trouva point qui laissât au Corps les commodités nécessaires, & à l'Esprit une raisonnable satisfaction. Il est certain que l'idée du Convent est assez douce à qui cherche l'innocence & le repos; mais il est difficile d'y trouver la douceur que l'on s'est imaginée : si on l'y rencontre quelquefois,

ce

* Louise-Françoise de Gusman, Fille du Duc de Médina Sidonia, & Femme de Jean Duc de Bragançe, devenu ensuite Roi de Portugal. Elle mourut le 18. de Février 1666.

† Don Alfonse.

ce qui est bien rare, on n'en jouit pas long-tems ; & la meilleure précaution qu'on puisse avoir pour n'y entrer pas, c'est de songer que presque tous les Religieux y demeurent à regret, & en sortent quand il leur est possible avec joye.

Je souhaiterois que nous eussions des Sociétés établies, où les Honnêtes-gens se pûssent retirer commodément, après avoir rendu au Public tout le service qu'ils étoient capables de lui rendre. Quand ils y seroient entrés par le soin de leur Salut, par le dégoût du Monde, ou par un desir de Repos, qui succederoit aux diverses agitations de la Fortune, ils pourroient goûter la joye d'une Retraite pieuse, & le plaisir innocent d'une honnête & agréable Conversation : mais dans ce lieu de repos je ne voudrois d'autres Régles que celles du Christianisme, qui sont reçûes généralement par tout. En effet nous avons assez de maux à souffrir, & de péchés à commettre, sans que de nouvelles Constitutions fassent naître de nouveaux tourmens & de nouveaux crimes. C'est une folie de chercher loin des Cours une Retraite où vous ayiez plus de peine à vivre, & plus de facilité à vous damner que dans le Commerce des Hommes. Je

Je hai l'austérité de ces gens, qui pour donner au devoir plus d'étendue, ne laissent rien à la bonne Volonté: ils tournent tout à la nécessité d'obéir, sans autre raison que d'exercer toujours nôtre Obéissance; que de ce qu'ils se plaisent à jouir toujours de leur pouvoir. Or je n'aime pas l'assujettissement à leur fantaisie; je voudrois seulement de la docilité pour une bonne & sage discretion. Il n'est pas juste que le peu de liberté que sauve la Nature des Loix de la Politique & de celles de la Religion, vienne à se perdre tout à fait dans les Constitutions de ces nouveaux Législateurs, & que des Personnes qui entrent dans le Convent par l'idée de la douceur & du repos, n'y rencontrent que de la servitude & de la douleur.

Pour moi, je m'y passerois volontiers des choses délicieuses, à un Age où le goût des Délices est presque perdu: mais je voudrois toutes mes commodités dans un tems où le Sentiment devient plus délicat pour ce qui nous blesse, à mesure qu'il devient moins exquis pour ce qui nous plaît, & moins tendre pour ce qui nous touche. Ces commodités desirables à la Vieillesse, doivent être aussi é-
loi-

loignées de l'Abondance qui fait l'embaras , que du Besoin qui fait sentir la nécessité. Et pour vous expliquer plus nettement ma pensée ; je voudrois dans un Convent une frugalité propre & bien entendüe , où l'on ne regarderoit point Dieu comme un Dieu chagrin , qui défend les choses agréables parce qu'elles plaisent ; mais où rien ne plairoit à des esprits bien faits , que ce qui est juste ou tout à fait innocent.

A la Prison de Monsieur *Fouquet* , Monsieur le Maréchal de *Clerembaut* avoit la tête remplie de ces imaginations de Retraite. „ Que l'on vivroit heu-
 „ reux , *me disoit-il* , en quelque Socié-
 „ té , où l'on ôteroit à la Fortune la Ju-
 „ risdiction qu'elle a sur nous ! Nous lui
 „ sacrifions , à cette Fortune , nos Biens ,
 „ nôtre Repos , nos Années , peut-être
 „ inutilement ; & si nous venons à pos-
 „ séder ses Faveurs , nous en payons une
 „ courte jouissance , quelquefois de nô-
 „ tre Liberté , quelquefois de nôtre vie.
 „ Mais quand nos Grandeurs dureroient
 „ autant que nous , elles finiroient du moins
 „ avec nous-mêmes. Et qu'ont fait des
 „ leurs ces grands Favoris , qui n'ont ja-
 „ mais vû interrompre le cours de leur
 Tom. II. P „ For-

„ Fortune ? Ne semblent-ils pas n'avoir
 „ aquis tant de Gloire , & amassé tant
 „ de Biens , que pour se préparer le
 „ tourment de ne savoir ni les quitter ,
 „ ni les retenir ? ” C'étoit-là ses Ent-
 retiens ordinaires un mois durant que je
 fus avec lui ; & ce Courtisan agréable ,
 dont la Conversation faisoit la joye la
 plus délicate de ses Amis , se laissoit pos-
 seder entièrement à ces fortes de pen-
 sées , quelquefois judicieuses , toujourns
 tristes.

J'avouë qu'il y a des tems où rien n'est
 si sage que de se retirer : mais tout per-
 suadé que j'en suis , je me remets de ma
 Retraite à la Nature , beaucoup plus
 qu'à ma Raison. C'est par ses mouve-
 mens qu'au milieu du Monde je me reti-
 re aujourd'hui du Monde même. J'en
 suis encore pour ce qui me plaît : j'en
 suis dehors pour ce qui m'incommode.
 Chaque jour , je me dérobe aux Con-
 noissances qui me fatiguent , & aux Con-
 versations qui m'ennuyent : chaque jour
 je cherche un doux Commerce avec mes
 Amis , & fais mes délices les plus cheres
 de la Délicatesse de leur Entretien.

De la façon que je vis , ce n'est ni u-
 ne Société pleine , ni une Retraite en-
 tie-

tiere : c'est me réduire innocemment à ce qui m'accommode le plus. Dégoûté du Vice comme trop grossier , & blessé de la pratique de la Vertu comme trop rude , je me fais d'innocentes douceurs qui conviennent au repos de la Vieillesse , & qui sont justement sensibles à proportion de ce que je puis encore agréablement sentir.

Lors que nous approchons du fatal Monument
La Nature se plaît à vivre innocemment ;
Et la même autrefois qui dérégloit la vie ,
D'un doux & saint repos nous inspire l'envie.

Il n'est plus de beaux jours

Quand il n'est plus d'Amours :

Mais nôtre Esprit défait de son ardeur première,
Garde pour son couchant une douce lumière,
Qui nous fait oublier la plus vive Saison
Par les derniers Plaisirs que donne la Raison.





E N T R E T I E N

De deux Dames avec une Religieuse mal satisfaite de sa Condition.

U N E D A M E.

CONTEZ-NOUS un peu vôtre fort :
 Que fait-on dans le Monastère ?
 Madame & moi souhaitons fort
 D'en apprendre tout le mystère.

L A R E L I G I E U S E.

Sans égard au teint précieux
 D'une Beauté jeune & fleurie,
 Celle qui se fouëtte le mieux
 De l'Abbesse est la plus chérie.
 L'Esprit est un Mérite auprès d'elle odieux ;
 Qui n'est pas imbécille y passe pour Impie :
 Un Directeur tendre & pieux
 Avec une dévote Amie,
 Sur les autres impérieux
 Veut exercer sa tyrannie :
 Nôtre Chœur est fastidieux
 J'en hai la fade mélodie :

Nôtre Repas pernicieux,
La seule faim nous y convie;
Car le Troupeau religieux,
Qui souvent jeûne & toujours prie,
Prend un appétit furieux
Et de tous mets se rassasie.
Un Prêcher ignorant & vieux
Avec grande Cérémonie
Touffe, crache, leve les yeux,
Et puis fait à la Compagnie
Un long Sermon fort ennuyeux
Dont il faut qu'on le remercie.
Après que le bon Pere a discouru des Cieux
Nous chantons *Vêpres & Complies*;
Et le *Salut* fait les Adieux
De nôtre méchante Harmonie:
Suit le Soupé délicieux
D'une Pomme cruë ou rôtie,
Puis un Sommeil peu gracieux
Me tient au lit mal endormie,
Attendant l'ordre injurieux,
Qui m'en fait faire une sortie
Par un tems froid & pluvieux:
Enfin je me trouve asservie
A tant de peines en ces lieux,
Qu'il me faut aspirer par force à l'autre Vie.
Heureuse est une bonne Sœur

Que cette esperance a charmée !
 Mais il faut plaindre le malheur
 Où tombe une pauvre enfermée,
 Qui ne goûte point la douceur
 Qu'apporte une si belle idée.
 C'est un Entretien assez doux
 A la plus Prude, à la plus Sage
 De songer quelquefois que la mort d'un E-
 poux
 Rompt les liens du Mariage :
 Il n'en est pas ainsi chez nous ;
 Le Mari qui nous tient en cage
 Est éternel, & hors des coups
 Qui savent procurer le bonheur du Veuvage.

L A D A M E.

En verité, ma Sœur, vos murmures sont
 grands,
 Si c'est-là tout le mal qu'ont les Religieuses :
 Vous traitez vôtre Epoux comme on fait les
 Tyrans,
 Et vos plaintes sur tout sont fort injurieuses.
 Le Ciel nous a donné des Etats differens,
 Mais nous n'en sommes pas pour cela plus
 heureuses :
 Le chagrin des Maris, l'embarras des Enfans ;
 Des Infidélités aux pauvres Amoureuses

De

De qui les fots desirs ont été trop constans ;
 D'un Amour emporté les suites trop fâcheuses ,
 D'un autre mieux conduit les égards trop
 gênans ;

Les tendres mouvemens des Ames vertueuses
 Etouffés avec peine & toujours renaissans ;
 Le luxe des Habits en quelques Somptueuses
 Dont le crédit se perd avec tous les Marchands ;
 La passion du Jeu dans les Nécessiteuses ;
 Le tourment qu'on se donne à disputer des
 Rangs ;

Une fière hauteur que les Impérieuses
 Opposent vainement à la faveur du tems ;
 Un bas attachement, des foibleffes honteuses
 Qui ne servent de rien à l'interêt des gens ;
 Le malheur du succès pour les Ambitieuses
 Dont les Cœurs élevés sont trop entreprenans ;
 L'inquiet mouvement qui perd des Intrigueuses
 Pour se mêler de tout avec trop peu de sens ;
 Voila, ma chere Sœur, nos Voluptés flâteuses :
 Du Monde, qui vous plaît, voila les doux
 présens ;
 Voila ce grand bonheur qui vous rend
 envieuses.

LA RELIGIEUSE.

Ce Lieu que mille fois j'ai nommé ma Prison

Sera vôtre Retraite assez-tôt que je pense ;
 Car celle qui se voit dans l'arrière-faïson
 Pourra faire l'expérience
 Des Régles de nôtre Maison
 Avec beaucoup de bienfiance.

L'AUTRE DAME.

A vous entendre discourir,
 Trop heureux est le fort des autres ;
 Vous aimeriez, ma Sœur, à danser, à courir,
 Nous aimerions en paix des jours comme
 les vôtres :
 Mais à son propre état chacun se doit tenir ;
 Gardons nôtre embarras, dites vos Patenôtres :
 La Sageffe est de bien souffrir
 Vous vos chagrins, & nous les nôtres.
 Ecoutez vos Devoirs, plutôt que vos Raïsons ;
 Ayons plus de Vertus chez nous que d'O-
 raïsons ;
 Des Maux qu'un Dieu souffrit ayez toujours
 l'image,
 Imitéz-le dans ses Douleurs ;
 Des Biens que Dieu nous fait faisons un bon
 usage,
 Imitons-le dans ses Faveurs.
 Vaincre de nos Amours la douce violence,
 Ne

Ne permettre à nos Cœurs que de justes Desirs,
Un Repos innocent, & d'honnêtes Plaisirs,

C'est pour nous assez de souffrance :
L'Ordre nous coûte des soupirs,
Une bonne Conduite est nôtre Pénitence.

L A R E L I G I E U S E.

Je sens ranimer ma langueur
Par vos Discours pleins de sagesse,
Et si vous étiez mon Abbessé
Rien-n'égaleroit ma ferveur.

A la premiere Dame.

Pour vous, Madame la Conteuse
De tant de Malheurs differens,
Ou faites chez vous la Pleureuse,
Ou soyez avec nous Pénitente ceans.





L E T T R E

DE MR. CORNEILLE

A MR. DE ST. EVREMOND,

*Pour le remercier des louanges qu'il
lui avoit données dans la Disserta-
tion sur l'ALEXANDRE de Racine.*

M O N S I E U R,

L'OBLIGATION que je vous ai est
d'une nature à ne pouvoir jamais vous en
remercier dignement; & dans la confu-
sion où j'en suis, je m'obstinerois enco-
re dans le silence, si je n'avois peur qu'il
ne passât auprès de vous pour Ingratitu-
de. Bien que les Suffrages de l'import-
tance du vôtre, nous doivent toujours
être très-précieux, il y a des conjonctu-
res qui en augmentent infiniment le prix.
Vous m'honorez de votre Estime, en
un tems où il semble qu'il y ait un Par-
ti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous
me

me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a abattu ; & vous me consolez glorieusement de la Dêlicatesse de nôtre Siêcle, quand vous daignez m'attribuer le bon Goût de l'Antiquité. C'est un merveilleux Avantage pour un homme, qui ne peut douter que la Postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous : aussi je vous avouë après cela, que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains Trophées qu'on établit sur le débris imaginaire des miens ; & de regarder avec pitié ces opiniâtres Entêtemens qu'on avoit pour les anciens Héros refondus à nôtre mode.

Me voulez-vous bien permettre d'ajouter ici, que vous m'avez pris par mon foible ; & que ma SOPHONISBE, pour qui vous montrez tant de tendresse, a la meilleure part de la mienne ? Que vous flâtez agréablement mes sentimens, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'Amour doit avoir dans les belles Tragédies, & la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux Illustres, ces Caractères de leur Tems, de leur Nation, & de leur Humeur ! J'ai crû jusques ici que l'Amour étoit une Passion trop chargée de foi-

blesse, pour être la dominante dans une Pièce héroïque : j'aime qu'elle y serve d'ornement & non pas de corps ; & que les grandes Ames ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles Impressions. Nos Doucereux & nos Enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, & me dire toute ma vie,

MONSIEUR,

Vôte très-humble & très-obéissant
Serviteur, CORNEILLE.



R E P O N S E

D E M R.

DE ST. EVREMOND

A M R. CORNEILLE.

MONSIEUR,

Je ne doute pas que vous ne fussiez le plus reconnoissant homme du Monde d'une
ne

ne grace qu'on vous feroit , puis que vous vous sentez obligé d'une justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier tous ceux qui ont les mêmes sentimens que moi de vos Ouvrages , vous devriez des Remercimens à tous ceux qui s'y connoissent. Je vous puis répondre que jamais Réputation n'a été si bien établie que la vôtre en *Angleterre* & en *Hollande*. Les *Anglois* assez disposés naturellement à estimer ce qui leur appartient , renoncent à cette opinion souvent bien fondée , & croient faire honneur à leur *Ben. Johnson* * de le nommer LE CORNEILLE D'ANGLETERRE. Monsieur *Waller* , un des plus beaux Esprits du Siécle , attend toujours vos Pièces nouvelles , & ne manque pas d'en traduire un Acte ou deux en Vers *Anglois* , pour sa satisfaction particuliere. Vous êtes le seul de nôtre Nation , dont les sentimens ayent l'avantage de toucher les siens. Il demeure d'accord qu'on parle & qu'on écrit bien en *France* ; il n'y a que vous ,

P 7

dit-

* *Ben. Johnson* fleurissoit sous les Regnes de Jaques I. & de Charles I. Il entreprit de réformer le Théâtre *Anglois* , & le fit avec beaucoup de succès. Ses Comédies sont admirables , & surpassent de beaucoup ses Tragédies. Il mourut en 1637.

dit-il, de tous les *François* qui sache penser. Monsieur *Vossius*, le plus grand Admirateur de la *Grece*, qui ne sauroit souffrir la moindre comparaison des *Latins* aux *Grecs*, vous préfère à *Sophocle* & à *Euripide*.

Après des Suffrages si avantageux, vous me surprenez de dire que vôtre Réputation est attaquée en *France*. Seroit-il arrivé du Bon-Goût comme des Modes, qui commencent à s'établir chez les *Etrangers*, quand elles se passent à *Paris*? Je ne m'étonnerois point qu'on prît quelque dégoût pour les Vieux Héros, quand on en voit un Jeune qui efface toute leur Gloire : mais si on se plaît encore à les voir représenter sur nos Théâtres, comment ne peut-on pas admirer ceux qui viennent de vous? Je croi que l'influence du mauvais Goût s'en va passer ; & la première Pièce que vous donnerez au Public, fera voir par le retour de ses Applaudissemens le recouvrement du Bon-sens, & le rétablissement de la Raison. Je ne finirai pas sans vous rendre graces très-humbles de l'honneur que vous m'avez fait. Je me trouverois indigne des loüanges que vous donnez à mon Jugement : mais comme il s'occupe le plus sou-

souvent à bien connoître la Beauté de vos Ouvrages, je confonds nos Interêts ; & me laisse aller avec plaisir à une Vanité mêlée avec la justice que je vous rends.



L E T T R E

A M R. L E C O M T E

D E L I O N N E.

V O T R E impatience de mon Retour augmente la mienne, pour avoir le plaisir de vous revoir : mais vous ne sauriez m'ôter tout à fait la crainte, que des Sollicitations trop vives auprès de Monsieur de *Lionne* le Ministre, ne vous rendent moins agréable, & mes Interêts importuns. Je dois être assez équitable pour ménager sa bonne volonté, & croire que les grandes Affaires dont il est chargé tous les jours, ont quelque chose de plus pressant que les miennes. Votre activité pour vos Amis me donne ce soupçon-là : mais il ne me dure pas long-tems ; votre adresse me rassure, & me persuade que vous prendrez toujours vôtre

tre tems fort à propos. J'eusse été bien fâché que la Comparaison de Monsieur le Prince, la Lettre détournée, & le Portrait de***, se fussent trouvez en la disposition de Mr. *Barbin* *. Pour tout le reste, il est devenu vôtre par vôtre Larcin, pourvû que mon Nom n'y paroisse point, & que je n'y contribué en rien: ainsi la chose & les manieres dépendent de vous. Vous êtes trop raisonnable pour être aussi piqué que vous semblez l'être, de ce que je vous écrivis sur les Imprimeurs de *Hollande*. Je n'ai eu autre dessein que de vous faire voir combien j'estime la délicatesse d'un Stile aussi poli que le vôtre. Dans la verité on ne peut pas mieux écrire que vous faites.

Le nouvel Ecrit de *Lisola* † a été imprimé à *Bruxelles*; il n'en est venu ici que sept ou huit Exemplaires. Un de
mes

* *Fameux Libraire de Paris.*

† *François Baron de Lisola, étoit de Bezançon. Il se mit au service de l'Empereur, qui l'employa dans diverses Ambassades, où il se fit connoître d'une manière très-avantageuse. Pendant la Guerre de Flandre, la Garnison de Lille ayant intercepté une Lettre que Mr. de Lionne écrivoit au Roi; Mr. de LISOLA publia des Remarques sur cette Lettre. Il écrivit encore quelques autres Ouvrages contre la France. Voyez le DICTIONNAIRE de Mr. Bayle, à l'Article LISOLA.*

mes Amis me le lût, & ne me le voulut pas laisser. C'est une suite des Remarques sur la Lettre de Monsieur de *Lionne* le Ministre, où il tâche de prouver que toutes les avances qu'on fait à *Paris* pour la Paix, sont des amusemens & des artifices pour empêcher l'*Angleterre* & la *Hollande* de s'opposer à la Conquête des *Pays-Bas*: il maintient que le dessein d'attaquer la *Franche-Comté* & celui de faire la Paix, étoient incompatibles, tirant des conséquences de tout. Dans ses Remarques, il y a des choses très-spirituelles, mais il y a trop de railleries pour une matiere si importante. Les *Espagnols* ne sauroient s'empêcher d'accepter l'alternative; l'*Angleterre* & la *Hollande* sont Maîtresses de la Paix; mais le Marquis de *Castel Rodrigue* * ne souhaite rien tant que la continuation de la Guerre, qui mettra les *Hollandois* & les *Anglois* dans son Parti. On souhaite fort la Paix ici, & on ne néglige rien qui puisse regarder la Guerre.

Je suis fort obligé à Monsieur *Cornelle* de l'honneur qu'il me fait. Sa Lettre est admirable, & je ne sai s'il écrit
mieux

* *Gouverneur des Pays-Bas.*

micux en Vers qu'en Prose. Je vous supplie de lui rendre ma Réponse, & de l'assûrer que personne au Monde n'a tant d'estime pour tout ce qui vient de lui, que moi. Je n'ai lû ni l'AMPHITRYON * ni LAODICE †, mais en jettant les yeux par hazard sur LAODICE, les Vers m'y ont arrêté plus que je ne pensois. Je vous prie de remercier l'Auteur pour moi, de la bonté qu'il a euë de m'envoyer sa Pièce; je la lirai avec grand soin, & avec autant de plaisir assûrément. Vous n'aurez point de Complimens pour vôtre particulier; les Amitiés bien établies rejettent tout ce qui peut sentir la cérémonie.

Depuis vôtre Lettre écrite, j'ai lû un Acte de LAODICE qui m'a semblé fort beau. *Moliere* surpasse *Plaute* dans son AMPHITRYON, aussi bien que *Terence* dans ses autres Pièces.

A U

* *Comédie de Moliere.*

† *Tragédie de Mr. Corneille la Jeune.*



A U M E M E.

Rien n'est si doux en Amitié , aussi bien qu'en Amour que l'expression d'une véritable Tendresse ; & on ne feroit mieux la témoigner , qu'en prenant part au malheur de ceux qu'on aime. Vôtre déplaisir du mauvais succès de mon Affaire , emporte la moitié du mien , & me met en état de pouvoir supporter doucement ce qui m'en reste. Je n'avois rien sù de tout ce que vous m'écrivez , aucun de mes Amis n'ayant voulu me faire savoir , non plus que vous , une chose assez fâcheuse : mais cette discretion , toute obligeante qu'elle est , me laisse deviner , qu'ils ont mauvaise opinion de ma constance. Sept Années entieres de Malheurs ont dû me faire une habitude à souffrir , si elles n'ont pû me former une vertu à résister. Pour finir un Discours moral , impertinent à celui qui le fait , & trop austère pour celui qu'on entretient ; je vous dirai en peu de mots , que j'aurois bien souhaité de revoir le plus agréable Pays que je connoisse , & quelques

ques Amis auffi chers pour le témoignage de leur amitié, que par la confideration de leur mérite. Cependant il ne faut pas se defesperer pour vivre chez une Nation où les agrémens font rares. Je me contente de l'Indolence, quand il se faut passer des plaisirs : j'avois encore cinq ou six années à aimer la Comédie, la Musique, la Bonne-chere; & il faut se repaître de Police, d'Ordre, d'Economie, & se faire un amusement languissant à confiderer des Vertus *Hollandoises* peu animées. Vous m'obligerez de rendre mille graces très-humbles à Monsieur de *Lionne* le Ministre, de la bonté qu'il a eüe pour moi. Je suis un Serviteur si inutile, que je n'oserois même parler de Reconnoissance; mais je n'en suis pas moins sensible à l'Obligation. Vous m'obligerez auffi de m'écrire de l'état de mon Affaire, & ce qui a été répondu. Votre Lettre sera assurément tenuë dans le Paquet de Monsieur d'*Estrades* quand il sera ici. Pour les Airs, & ce qu'il y a de nouveau, je ne lui veux pas coûter tant de ports : mais ne m'envoyez rien qui ne vous ait fort plû, soit en Musique, soit en autre chose. Pour ces Bagatelles, où je me suis amusé quelque-fois,

fois, je n'ai rien que la moitié d'un Discours qui est encore tout brouillé. Il y a une année qu'il me prit envie de traiter *l'Interêt sale & vilain ; la Vertu toute pure ; & le Sentiment d'un Homme du Monde qui fait le tempérament , & qui tire de l'un & de l'autre , ce qui doit entrer dans le Commerce.* J'avois laissé ces Papiers en Angleterre que j'ai trouvé perdus , à la réserve de quelques Périodes du dernier Ecrit. Je tâcherai de les rajuster ; mais comme elles ont trop de liaison avec les autres qui sont perdus, je ne crois pas que cela puisse être fort bien.



L' I N T E R E T

Dans les Personnes tout-à-fait corrompues.

Le Corrompu parle.

J'AI passé, Messieurs, par toutes les Conditions ; & après une exacte réflexion sur la Vie, je ne trouve que deux choses qui puissent occuper solidement un Homme sage ; le soin d'aquerir & celui de conserver. *L'Honneur* n'est qu'un

qu'un Entêtement de Jeunes gens : c'est par là qu'on commence sa Réputation quand on est Fou , & on la finit par ce qu'on appelle *Corruption* , si-tôt qu'on est Sage.

Quant à moi , je n'eus jamais l'Esprit gâté de chimères. Devoir , Amitié , Gratitude , Obligation , & le reste de ces Erreurs qui font les liens des Sots & des Foibles , ne m'ont pas gêné un moment en toute ma vie. La Nature me fit naître avec le vrai génie de l'Interêt , que j'ai cultivé par l'étude , & fortifié par l'expérience. L'Avidité qui fait le même effet pour le Bien , que l'Ambition pour la Puissance , m'a élevé aux grands profits , sans me faire tomber dans la nonchalance des petits gains.

On gagne en cent façons différentes , qui sont autant de fruits differens de nôtre industrie. Il seroit difficile d'en faire bien le détail : mais on ne se trompera jamais si on tient pour Maxime principale , de *préferer l'Utile à l'Honnête*. S'attacher à l'Utile , c'est suivre le dessein de la Nature , qui par un secret instinct nous porte à ce qui nous convient , & nous oblige de ramener tout à nous-mêmes. L'Honneur est un devoir imaginai-
re,

re , qui pour la confideration d'autrui , nous fait abstenir des Biens que nous pourrions avoir , ou nous défaire de ceux que nous devrions garder.

Pour ce qui touche la Conservation ; n'est-il pas juste de ménager avec soin , ce qu'on a fû amasser avec peine ? Tant que nous aurons de l'Argent dans nos coffres , nous aurons des Amis & des Serviteurs affûrés * : si nous l'épuifons par une vaine Libéralité , nous ne ferons que laisser aux hommes la liberté d'être Ingrats , perdant ce qui les attire à nous sûrement , pour les rattacher à eux-mêmes. Il est peu de personnes reconnoiffantes ; & quand nous pourrions en rencontrer , il est certain que le prix de la Gratitude approche rarement de celui du Bienfait.

Il y a une chose de grand ufage , que j'ai heureusement pratiquée ; c'est , Messieurs , de promettre touûjours , & de ne donner presque jamais. On tire plus de services par les Promesses que par les Présens ; car les Hommes se mettent en état de mériter ce qu'ils espèrent de nous : mais ils ne favent gré qu'à eux-mêmes

* *Pensée de Machiavel.*

de ce qu'ils reçoivent ; ils le font passer pour une Recompense de leurs peines, ou pour un effet de leur Industrie. Encore parmi les Ingrats , ceux-ci me paroissent le moins à craindre , parce qu'ils nous détrompent aussi-tôt & ne fauroient nous coûter qu'un seul Bienfait.

Vous en trouverez de beaucoup plus dangereux , qui nous prêchent le Bien qu'on leur fait , jusqu'à importuner tout le monde. Ils ont toujours le Nom de leur Bienfacteur dans la bouche , & son Portrait dans leur chambre ; mais qu'arrive-t-il de ce vain appareil de Reconnoissance ? Ils s'en forment un titre pour une nouvelle Prétention ; & tandis que vous les croyez occupés à reconnoître la grace qu'ils ont reçûe , ils croient s'être rendus dignes d'une autre , qu'ils ne manquent pas de demander. Belle subtilité de nos jours , d'avoir tourné la Gratitude du côté de l'avenir , elle qui n'avoit été jusqu'ici que le ressentiment d'une Obligation passée !

Comme vous avez à vivre avec des gens qui font des desseins sur vous , c'est à vous à prendre des précautions contre eux ; & au lieu de vouloir démêler les bonnes & les mauvaises Intentions par la
dé-

délicatesse du discernement , je trouve à propos de s'en garentir par une défiance générale de tous les hommes. Cependant, pour ne laisser pas établir un Mécontentement universel qui vous feroit abandonner de tout le monde , il sera bon de paroître desintéressé quelquefois , par un secret dessein d'intérêt ; il sera bon de donner au Public certaines actions de franchise apparente , mais en effet concertées, & de contraindre vôtre naturel à faire une grace aussi noblement , que si elle partoît d'une véritable inclination. Par là vous ferez oublier les dégoûts du passé , & laisserez en vûe des agrémens pour l'avenir.

Mais dans ces rares occasions, le secret est de choisir un Mérite bien reconnu, ou l'un de ces sujets agréables qui plaisent à tous les Hommes : par cette Estime ou cette Amitié universelle, chacun sottement se croit obligé d'un Bien qui n'est reçu que d'un seul. Après l'éclat d'une si belle action, laissez reposer le monde dans l'opinion de vôtre générosité, & prenez plaisir quelque tems à jouir de l'adulation des Flateurs, & de l'approbation des mauvais Juges.

Comme vous aurez excité par là des Desirs, & laissé concevoir des Esperances, tous ceux qui pensent avoir quelque mérite, tâ-

cheront de le faire valoir auprès de vous. Vos Ennemis chercheront des voyes se-
cettes de se raccommoder, pour n'avoir
pas l'exclusion de vos Bienfaits. Vos Amis
animés d'un nouveau zèle, s'efforceront de
les mériter; & les personnes qui vous sont
particulièrement attachées, redoubleront
leurs soins & leur assiduité dans les fonctions
de leurs Charges.

Alors, voyant tout le monde bien réuni
sur vos louanges, vous reprendrez insensibi-
blement vos manieres accoûtumées. Votre
Commerce deviendra plus difficile: vous
voir, ne sera pas une petite grace; vous
parler, en sera une plus grande: les Rides
de vôtre Visage rebuteront les Fâcheux, &
vos Agrémens satisferont les malhabiles:
vôtre Familiarité, quelque ingrate qu'elle
soit, sera ménagée comme une faveur pré-
cieuse; & pour achever ce Discours en peu
de mots, vous mettrez en usage toutes les
choses vaines pour les autres, & prendrez
sagement toutes les solides pour vous.



~~~~~

## L A V E R T U T R O P R I G I D E.

*Le Vertueux parle.*

J'AI passé comme vous par toutes les Conditions, & après une exacte reflexion sur la Vie, je ne trouve que deux choses qui puissent la rendre heureuse; la moderation de ses Desirs, & le bon usage de sa Fortune.

Ceux à qui la Raison donne le repos que nous ôte la fantaisie, vivent exemts de beaucoup de Maux, & sont en état de goûter les Biens les plus veritables. Un homme élevé aux Grandeurs, qui fait trouver aux autres leur Fortune dans la sienne, joint un grand Mérite à un grand Bonheur; & il n'est pas plus heureux par le Bien qu'il possède, que par celui qu'il fait faire: mais qui, comme vous, cherche son Interêt avec tout le monde, & ne peut souffrir que personne le trouve avec lui, celui-là se rend indigne de toute Société; il devrait être banni du commerce de tous les hommes.

Cependant, quelque mauvaise opinion que j'aye de vous, il me semble qu'il y a de la vanité dans la confession de vos Vices. La

Nature n'a pas laissé en vôtre pouvoir d'être aussi méchant que vous voulez l'être. On n'est pas tout-à-fait Ingrat impunément ; on ne trahit point sans remors ; on n'est pas si avide du Bien d'autrui , ni si avare du sien sans quelque honte. Et quand vous auriez composé avec vous-même , exempt de combats intérieurs & d'agitations secretes , il vous reste encore à compter avec le monde , dont vous aurez à essuyer des reproches importuns , & des accusations fâcheuses.

Pour ce génie d'Interêt dont vous nous parlez , c'est ce qui vous rend méprisable : car on trouve d'illustres Scelerats ; mais il ne fut jamais d'illustre Avare. La grandeur de l'Ame ne peut compâtir avec les ordures de l'Avarice. D'ailleurs qu'y a-t-il de plus injuste , que d'attirer à soi tout ce qui fait le commerce & la commodité du genre humain , pour ne l'employer à aucun usage ? C'est entretenir le Crime , & dérober au Public par un vol continuel , ce qu'on a tiré une fois des Particuliers.

Ceux qui prennent avec violence , pour répandre avec profusion , sont beaucoup plus excusables. Leur Dépense est comme une espece de restitution ; les dépouillés semblent rentrer en quelque part de leur  
 Bien,

Bien , quand la magnificence expose à leurs yeux ce que la force avoit arraché de leurs mains. Si la mauvaise Réputation vous est indifferente ; si l'Injustice ne vous touche point , ayez au moins quelque consideration pour vôtre repos.

Depuis que l'Argent s'est rendu maître de vos desirs ; qu'il soit chez vous , ou qu'il soit ailleurs , il fait également vôtre peine : ce que vous manquez à gagner vous afflige ; ce que vous possédez vous inquiete ; ce que vous n'avez plus vous tourmente : & comme il n'y a rien de si agréable que d'avoir du Bien & de s'en servir , il n'y a rien de si malheureux que d'être avide & trop ménager tout ensemble.

J'avouë que vôtre Discours sur les Ingrats n'est pas moins ingénieux que veritable ; mais on peut dire que cette délicatesse vous vient plus de vos observations que de vôtre expérience. Vos grandes Précautions contre l'Ingratitude , marquent moins de haine pour elle , que d'aversion pour la Générosité ; & veritablement vous ne fuyez pas moins les Reconnoissants que les Ingrats. Les uns & les autres reçoivent des graces , & vôtre intention est de n'en point fuire. Capable de pardonner les injures qu'on vous fait , vous êtes irréconciliable

lors que vous avez fait un plaisir, s'il ne vous en attire un autre plus considérable.

Puis que je me suis engagé insensiblement en cette matiere des Bienfaits, je la veux pousser encore davantage. Il y a des Hommes de l'humeur du Cardinal *Ximenes*, qui n'accordent jamais ce qu'on leur demande, pour n'être pas prévenus, disent-ils, dans leurs desseins, ni troublés dans l'ordre du Bien qu'ils veulent faire. Il y a des hommes jaloux de l'honneur de leurs mouvemens, qui refusent tout aux inspirations des autres. Cela peut venir quelquefois d'un bon principe, & se rencontrer en des Ames fort élevées; mais le plus souvent ce sont Jaloufies malhonnêtes & fausses Délicatesses d'honneur, que produit une veritable répugnance à faire des graces.

Permettons aux Misérables de s'expliquer à nous dans leurs besoins, puis que nous ne songeons pas à eux dans nôtre abondance. N'ayons pas honte de devoir à autrui la pensée d'une bonne Action, & laissons toutes les avenues libres à ceux qui nous conseillent de bien faire.

Cependant, nous croirions être gouvernés, si nous ne nous rendions difficiles à la persuasion du Bien; tandis que nous nous pensons bien Maîtres de nous, dans la cré-

dulité la plus grande que nous puissions avoir pour le Mal. Chacun craint l'ascendant de ses Amis, s'ils veulent rendre un bon office auprès de lui; chacun prend pour des ouvertures de cœur & des témoignages d'amitié, le secret d'une Imposture, & l'artifice des mauvaises impressions qu'on lui donne. C'est-là pourtant que la précaution est honnête; c'est-là qu'on peut être sur ses gardes avec jalousie; c'est-là qu'il faut se défendre des insinuations délicates, qui nous conduisent insensiblement à mal faire.

Mais pour quitter des Discours trop généraux; que vous sert de ménager si finement la liberté de vous voir & de vous parler? A quoi bon ce grand Art qui regle tous les plis de votre Visage, qui gouverne vos *Agrémens* & vos *Rides*? Donner à propos, & refuser avec raison, seroit plus utile pour les autres & plus commode pour vous. C'est un petit mérite que de faire le fin avec des gens qui sont dans votre dépendance. Vous pensez montrer la subtilité de votre Esprit, & vous ne faites voir que la malice de votre Naturel.

Cette industrie que vous employez à trouver des *choses vaines pour les autres*, est vaine elle-même pour vous. Chaque jour vous apporte des Richesses, & chaque jour

vous en retranche l'usage ; vos Biens augmentent , & vos Sens qui en doivent jouir , diminuent. Vous gagnez des choses étrangères , & vous vous perdez vous-même. Que devient donc cette Naissance si heureuse ? Quelle utilité de ce beau génie d'Interêt ? Vous passez votre vie parmi des Trésors superflus , dont l'Avarice ne vous laisse pas la disposition , & dont la Nature vous empêche la jouissance. Malheureuse Fortune qui ne regarde ni vous ni les autres , que par l'inquiétude de vos soins , & par le chagrin de leur envie !



## S E N T I M E N T

*D'un honnête & habile Courtisan ,  
sur cette Vertu rigide , & ce  
faux Interêt.*

JE suis fâché , Monsieur , qu'une Vertu trop sévère vous anime si fort contre le Vice. Ayez plus d'indulgence pour les Vicieux , ou du moins un peu plus de Délicatesse dans la maniere de vos Corrections.

Je sai que la Raison nous a été donnée pour régler nos Mœurs : mais la Raison autrefois rude & austère , s'est civilisée avec le  
tems ;

tems ; elle ne conserve aujourd'hui presque rien de son ancienne rigidité. Il lui a falu de l'austérité pour établir des Loix, qui pussent empêcher les Outrages & les Violences : elle s'est adoucie pour introduire l'Honnêteté dans le commerce des Hommes, elle est devenuë délicate & curieuse dans la recherche des Plaisirs ; pour rendre la vie aussi agréable qu'on avoit tâché de la rendre sûre & honnête. Ainsi, Monsieur, il faut oublier un tems, où c'étoit assez d'être sévère, pour être crû vertueux ; puis que la Politesse, la Galanterie, la Science des Voluptés, font une partie du Mérite présentement.

Pour la haine des méchantes actions, elle doit durer autant que le Monde ; mais trouvez bon que les Délicats nomment Plaisir, ce que les gens rudes & grossiers ont nommé Vice, & ne composez pas votre Vertu de vieux sentimens qu'un Naturel sauvage avoit inspiré aux premiers Hommes.

Il me semble que vous débutez mal avec des Courtisans, de leur prêcher sans cesse la Moderation de leurs desirs, eux qui font de leur Ambition leur plus grand mérite. Vous pourriez peut-être leur inspirer le dégoût du Monde : mais de les réduire dans



la Cour à régler si justement leurs prétentions ; c'est ce qu'il ne faut pas entreprendre. On peut quasi se passer de tout éloigné d'elle : il est difficile quand on y vit, de ne pas desirer beaucoup, & mal-honnête de se borner aisément à peu de chose.

Parmi tant d'Interêts differens, où se rencontre le vôtre, c'est avec peine que l'Ambition & la Vertu se concilient. On doit louer la délicatesse de ceux qui trouvent moyen de les accommoder ensemble ; il faut se contenter quelquefois du Bien, qui n'est pas entier, & tantôt se satisfaire du moindre Mal ; il ne faut pas exiger une Probité scrupuleuse, ni crier que tout est perdu dans une médiocre Corruption.

*Les Dieux, dit quelqu'un, n'ont jamais fait un plus beau Présent aux Hommes que l'Âme du dernier Caton ; mais ils se tromperent au tems qu'ils voulurent la donner : sa Vertu qui eût été admirable dans les commencemens de la République, fut ruineuse sur ses fins, pour être trop pure & trop nette. Ce juste Caton qui pouvoit sauver sa Patrie, s'il se fût contenté de rendre ses Citoyens moins méchans, la perdit, & se perdit lui-même, pour en vouloir faire inutilement des Gens de bien. Une Probité moins entiere, qui se fût accommodée aux Vices de*  
quel.

quelques Particuliers, eût empêché l'Oppression générale; il falloit souffrir la Puissance, pour éviter la Tyrannie, & par là on eût conservé la République, à la verité corrompue, mais toujours République.

Ainsi, Monsieur, ne regardons pas tant le Monde comme il doit être, qu'on ne le puisse souffrir comme il est: que cette indulgence néanmoins ne soit pas pour nous. Cherchons des temperamens pour les autres, & soyons sévères pour nous-mêmes: ennemis du Vice en nos propres consciences, n'ayons pas horreur des vicieux, pour ne pas rendre les Hommes nos ennemis.

Car à quoi songez-vous de parler des Avarés & des Ingrats comme de Monstres qui vous effrayent? Je sai que l'Ingratitude & l'Avarice sont de fort vilaines qualités; mais puis qu'elles sont si communes dans le Monde, ou résolvez-vous de les souffrir, ou sauvez-vous dans la Solitude; & portez dans une Retraite cette Vertu, qui aura fait haïr votre personne dans une Cour.

Si vous voulez corriger les Ingrats, inspirez aux Grands un meilleur choix pour des personnes reconnoissantes. Quand on les verra plus délicats, & plus soigneux dans la distribution de leurs Graces, les Personnes obligées se feront une étude par-

ticulière de reconnoître ces Bienfaits. S'il vous prend envie de changer l'humeur d'un Avare, ne croyez pas en venir à bout par de beaux Discours; toute la Morale y seroit employée sans aucun effet: proposez-lui des Fortunes considerables qui se font par la dépense, insinuez le mépris où fait tomber une Economie sordide, parlez de l'avantage que prennent sur lui les Personnes de sa Condition, par un honnête usage de leur Bien: & pour le guérir d'un sale Interêt, n'oubliez jamais de lui en mettre devant les yeux un autre honorable.

Représentez à vôtre artificieux Intéressé, que toutes ses machines feront leur effet contre lui-même. Il veut des Serviteurs fidèles, & l'exemple de sa méchante foi corrompra les siens: il se fait une habileté ingénieuse de promettre, & de ne rien donner; on se fera un droit plus ingénieux de le piller, & chacun fera lui-même sa récompense. Il tient ses Amis dans une familiarité honteuse sans aucun crédit, ce leur est un moyen d'étudier ses défauts, de pénétrer ses Affaires, sans que rien les oblige à la discrétion & au secret.

Pour ces Bienfaits concertés que produisent la méditation, & le dessein; comme ce n'est qu'un petit intervalle dans une vilaine

ne

ne conduite, ils ne font qu'une legere suspension dans les cœurs; & si-tôt que vôtre Corrompu retourne à son premier procedé, le monde aussi diligent reprend sa premiere haine.

Par de semblables Raïsons, vous lui ferez comprendre les avantages que l'on peut tirer de la Vertu, & le préjudice qu'apporte un sale Interêt; c'est la Délicatesse que j'ai desirée dans la maniere de vos Corrections, ne pouvant souffrir que vous vous érigiez en Philosophe, ou en Dévot de profession pour vous animer d'un Esprit chagrin & importun contre les Vices. Car enfin, Monsieur, qu'esperez-vous de ce beau Sermon? *chaque jour vous apporte des Richesses, & chaque jour vous en retranche l'usage: vos Biens augmentent, & vos Sens qui en doivent jouir, diminuent: vous gagnez des choses étrangères, & vous vous perdez vous-même.* Ces gens-là prennent la chose tout autrement; l'Argent qui leur vient est la consolation du jour qui s'en va. L'affoiblissement de leurs Sens est réparé, ce leur semble, par l'augmentation de leurs Biens; & quand ils se perdent eux-mêmes, ils croient en quelque sorte se recouvrer dans l'aquisition des choses étrangères. Vôtre Sageffe, Monsieur, est trop pure pour des hommes si

corrompus; il y a trop d'éloignement de vous à eux, pour pouvoir jamais convenir ensemble: contentons-nous d'être Gens de bien pour nous, & n'affectons pas une Probité qui nous rende fâcheux aux autres, choififions le commerce des Honnêtes-gens, fans avoir en horreur ceux qui ne le font pas: souffrons toutes sortes de personnes, & pratiquons le plus celles qui nous plaisent davantage.

Comme il y a peu de ces pleines Vertus qui puissent tout-à-fait vous satisfaire, il y a peu de Vices extrêmes qui doivent vous aigrir avec raison. D'ailleurs si on trouve des défauts au plus Honnête-homme, quand on l'étudie bien; on découvre quelque chose de bon en celui qui l'est le moins, quand on se donne la peine de le connoître. On voit rarement dans les hommes que tout soit Vertu, tout soit Vice: les bonnes & les mauvaises Qualités sont confonduës, & un discernement délicat peut faire la séparation de ce mélange.

Un Avare ne laisse pas d'avoir des Amis, & de les servir, quoi qu'il aime son Argent beaucoup plus qu'eux: s'il a du crédit, il les servira dans leurs affaires; & sera bien aise que ses diligences l'aquittent envers eux des offices de l'Amitié. Un autre méritera  
la

la douceur de votre Commerce par une Amitié pure, & un Esprit agréable que son peu d'industrie vous rend inutile, dès qu'il faut agir pour vos intérêts. Je connois des Paresseux que le moindre office à rendre met au desespoir; à qui une nonchalance naturelle ne permet pas le plus foible mouvement qu'il se faut donner pour vous servir: mais en qui vous trouverez les assistances les plus solides de Bien & d'Argent, quand vous n'exigerez ni leurs soins, ni leurs peines.

Comme il y a des personnes trop économes & très-agréables, ôtez-leur toute alarme de dépense; & fréquentant peu leurs Maisons, jouissez avec plaisir de leur compagnie dans la vôtre. Tel homme fera un plaisir de bonne grace, qui n'aura pas reconnu un Bienfait; & peu ponctuel à témoigner sa Gratitude, il laissera la Reconnoissance à votre discretion. Il y a des personnes legeres & extravagantes, dont le commerce ordinaire se doit éviter, & dont la témérité vous peut être utile une fois plus que la prudence des Sages. Les Prudens agiront moins dans vos intérêts, mais leur jugement réglera votre conduite.

D'ailleurs nous ne sommes pas toujours les mêmes; c'est faire trop d'honneur à la  
Na-

Nature humaine, que de lui donner de l'uniformité ; celui qui vous néglige aujourd'hui avec froideur, cherchera demain par quelque mouvement extraordinaire, l'occasion de vous servir. Enfin les hommes sont changeans & divers ; mêlés de bonnes & de mauvaises parties. Tirons d'eux ce que l'Industrie nous en peut faire tirer honnêtement, & ne fuyons pas des personnes pour leurs défauts, qui pourroient avec autant de droit nous éviter pour les nôtres.

Il est tems de recueillir en peu de mots, ce que l'on peut dire sur des Sentimens si opposés ; ils ont cela de commun dans leur opposition, qu'ils nous tiennent, quoi que differemment, trop attachés à nous-mêmes. Les uns par l'Amour-propre d'une Vertu qui n'est bonne que pour nous, nous éloignent trop de la Vie civile ; les autres nous jettent dans la Société, pour rapporter les droits du Public à nôtre utilité seule : si nous voulons suivre les premiers, tout sera Vice pour nous dans l'idée d'une Vertu que le monde ne met point en usage ; si nous nous laissons aller à ceux-ci, il n'y aura plus de Foi ni d'Honnêteté parmi nous. Nous vivrons parmi les hommes, comme si nous n'étions pas de leur espece ; indifferens au Mérite, exemts de leurs Passions, insensibles

bles à leurs Plaisirs, & possédés de nôtre seul Interêt. D'un côté les Intentions sont trop pures, de l'autre trop corrompues : mais on se passe plus aisément du Bien, qui ne produit pas une Vertu inutile, qu'on ne souffre les effets d'une si dangereuse Corruption.

*Fin du second Tome.*





# T A B L E

*Des Matieres contenues dans le second Tome.*

On a mis une *n.* pour marquer que les Chif-  
fres se rapportent aux Notes, & non  
pas à l'Ouvrage même.

## A.

- A** *Album Amicorum*, ce que c'est. 125.  
*Allemands*, leur maniere de voyager. 124. & suiv.  
*Amis*, quels sont nos vrais Amis dans nos Dis-  
graces. 240.  
*Andromaque*, Tragedie de Racine, Jugement sur cet-  
te Piece. 286. 319. 320.  
*Angleterre*, détail des Curiosités d'Angleterre 130.  
& suiv.  
*Anglois*, n'aiment pas les François. 95. 96. Caracte-  
re d'un Politique Anglois Chimerique. 63. & suiv.  
*Angloise*, Caractere d'une Angloise grave & forte-  
ment capable. 122. & suiv.  
*Argent*, combien il est avantageux de conserver son  
Argent. 359.  
*Aubigny*, (Louis Stuart d') grand Aumônier de la  
Reine Catherine, Infante de Portugal. *n.* 47. Son  
Eloge. 244. Ce qu'il pensoit des Jansenistes & du  
Janenisme. 48. & suiv.

## B.

- B** *Al ridicule*, 165. & suiv.  
*Berville*, se trompe de croire que Petrone ait vou-  
lu représenter-Sénéque par Eumolpe. 2.  
*Barneau* (Madame) *n.* 300. 321. 322. Engage Mr. de  
St. Evremond à donner son Jugement sur l'*Alexan-*  
*dre* de Racine. 322.  
*Briguelle*, ce que c'est. *n.* 19.  
*Brutus* (Marcus) son Caractere très-bien exprimé par  
Plutarque. 6. 7.

## C.

- C** *Anaye*, (le Pere) son Caractere. 35. & suiv. Ses Ré-  
flexions pieuses sur la Religion. 40. 41. Son Juge-  
ment

## TABLE DES MATIERES.

- ment sur l'Animosité qu'il y a entre les Jesuites & les Jansenistes. 46. Mr. de St. Evremond avoit fait sa Rhetorique sous lui. n. 45.
- Caracteres* des grands Personnages de l'Antiquité, doivent être conservés religieusement dans nos Pièces de Théâtre. 309. 310.
- Casuistes* trop rigides & trop relâchés, également dangereux. 50. 51.
- Caton* d'Utique, Réflexion judicieuse sur le tems qu'il parut dans le Monde. 370.
- Cervantes* (Michel) Auteur de *Don Quichote*, son Eloge. 309.
- Chapelain*, cité. 25. Vers ridicules de sa *Pucelle*. n. là-même.
- Circulation* de l'Or, si elle est possible. 109. & *suiv.*
- Clerembaut* (Philippe de) Comte de Palluau, Maréchal de France, sa Passion pour une société où l'on pût vivre en Retraite & à couvert des Caprices de la Fortune. 337. 338.
- Comminges*, (Madame de) son Eloge. 244. & *suiv.*
- Concetti* Italiens. 76. & *suiv.*
- Convens*, la vie qu'on y mène n'est pas fort agréable. 331. 332. Inconvenient des Regles qu'on est obligé d'y observer. 332. & *suiv.*
- Cornelle* (Pierre) habile à soutenir le Caractere des Femmes Illustres. 313. 314. Il fait parler ses Héros avec toute sorte de bien-seance. 315. Il préféreroit *Sophonisbe* à la plupart de ses Pièces. 347. Ce qu'il jugeoit de la part que l'Amour doit avoir dans les Tragédies. là même.
- Cornelie*, combien son Caractere est aimable sur le Théâtre. 312.
- Courtisans*, leur Génie. 298. Deviennent ridicules en vieillissant. là-même.

### D.

- D**ames Venitiennes, leur esclavage. 144.
- Douza*, combien il préféreroit Pétrone à Lucain. 22.

### E.

# T A B L E

## E.

- Eumolpe**, si le faux Eumolpe de Pétrone fut le véritable Sénèque. 2.  
**Evremond** (Saint-) défendu contre Mr. Nodot. n. 13.  
 Sous qui il avoit fait sa Rhetorique. n. 45. Ce qu'il pense de la Lettre qui causa sa Disgrace. 243.  
 Le but qu'il avoit eû en l'écrivant. 257. & *suiv.*

## F.

- Femme** accomplie, son Portrait. 263. & *suiv.* Jugement sur ce Portrait. 274.  
**Folie**, différentes especes de Folie. 209. & *suiv.*  
**François**, en quoi ils excellent sur les Anciens. 26.  
 Un de leurs grands Défauts. 305. S'ils sont aimés des Anglois 95. 96.  
**Françoise**, Caractere d'une Françoise Coquette & bourgeoise. 122. & *suiv.* 143. & *suiv.*

## G.

- Gascon**; Marquis Gascon, brillant avec un faux Air de la Cour de France; son Caractere, 86. & *suiv.* Sa maniere de voyager. 133. & *suiv.*  
**Greaterick** (Valentin) prétendoit guerir toutes sortes de maladies par le seul attouchement. n. 219.  
**Guiche** (le Comte de) obtient son retour en France par le credit du Comte de Grammont. n. 283.  
**Guzman** (Louise-Françoise de) Reine de Portugal; son sentiment sur les Convens. 334. Sa Mort. n. *là-même.*

## H.

- La Haye**, son Eloge. 225.  
**Hollande**, combien la Vie qu'on mene dans cette République est douce. 250. Les Contributions y sont grandes, mais bien employées. 251. La différence de Religion n'y cause aucun desordre. *là-même.*  
 Caractère des Dames Hollandoises. 252. 253.  
**Hommes**, on peut tirer usage des hommes qui ont le plus de défauts. 375.  
**Houquincourt** (le Maréchal d') son Caractere. 33. & *suiv.*

## DES MATIERES.

*suiv.* Amoureux de Madame de Montbazon. 35.  
*et suiv.* Son sentiment sur la Religion. 40.

### I.

**J**ansenistes, par quels artifices ils ont crû pouvoir  
 supplanter les Jesuites. 46. Sont divisés en trois  
 Classes. 48. Dans quel esprit ils agissent. Com-  
 ment ils se sont soutenus. 49. 50. Leurs Opinions  
 choquent la Nature & la Religion. 50.

*Jesuites*, d'où vient l'animosité qu'il y a entre eux  
 & les Jansenistes. 46. Comment ils se conduisent  
 avec les grands Seigneurs. 35. 36. *et suiv.*

*Ingrats*, moyen de corriger les Ingrats. 371.

*Interêt*, le plus attaché à son Interêt doit paroître  
 desinteressé quelquefois; avantage de cette Con-  
 duite. 361.

*Johnson* (Benjamin) son Eloge. 349. Quand il a  
 fleuri, & sa Mort. *n. là même.*

*Italien* diseur de *Concetti*, son Caractere. 76. *et suiv.*

### L.

**L**ionne (le Marquis de) son Caractere. 296. 297. Ses  
 Qualités. *n. 257.*

*Lionne* (le Comte de) *n. 273. et suiv.*

*Lisola* (le Baron de) employé utilement par l'Empe-  
 reur en diverses Ambassades. *n. 352.*

*Lorme* (Marion de) son Eloge. 244. *et suiv.*

*Louis* xiv. Sa conduite louée par opposition à celle  
 du Cardinal Mazarin. 257. *et suiv.*

### M.

**M**ariage, Portrait d'un Mariage mal-assorti, où la  
 Paix de la Maison est troublée. 223. *et suiv.* La

Cause de ce Desordre. 233. 234. Embarras d'une  
 Femme engagée dans les liens du Mariage. 342. 343.

*Matrone d'Ephese*, son Histoire traduite de Pétrone. 27.

*Moliere*, son éloge. 283. Supérieur à Plaute & à  
 Terence. 354.

*Montagne*, ce qu'il pensoit des Opinions de Plutar-  
 que & de Sénèque. 4. 5.

*Montbazon* (la Duchesse de) mourut en 1657. *n. 37.*

38.

## T A B L E

38. Sa Mort fut un des principaux Motifs qui engagèrent l'Abbé de la Trappe à quitter le Monde. n.

38. 39.

N.

**N**odot, a critiqué Mr. de St. Evremond mal-à-propos. n. 13.

**Nuit** voluptueuse, décrire vivement par Pétrone. 23.

G.

**O**R, Circulation de l'Or, voyez, *Circulation*.

**Orange** (Guillaume Henri dernier Prince d') quel étoit le Caractere de son Esprit à l'Age de quatorze Ans. 255.

P.

**P**étrone, s'il a prétendu se moquer de Sénèque, lorsqu'il tourne en ridicule le Stile & l'Eloquence de son Siècle. 2. Jugement que Tacite fait de Pétrone. 8. 9. Son Amour pour les Plaisirs ne le rendit pas ennemi des Affaires. 9. 10. Ce qu'on doit juger de la maniere dont il mourut. 10. 11. Quel but il s'est proposé en composant le Livre que nous avons de lui. 11. & *suiv.* Si Pétrone a eû dessein de nous décrire les Debauches de Neron. 15. & *suiv.* Admirable par son stile, & par la facilité qu'il avoit à donner ingénieusement toute sorte de Caracteres. 18. & *suiv.* Combien il est supérieur à Lucain. 22. Il fait paroître beaucoup d'Eloquence dans ses Déclamations. 24. Pétrone est plus délicat que Catulle & Martial. *la même.* A la reserve d'Horace, il est peut-être le seul qui ait sù parler de Galanterie. 25. 26.

**Plutarque**, mis en parallele avec Sénèque. 4. 5. Jugement sur les *Traitéz de Morale* de cet Auteur. *la même.* Plutarque étoit sensible au plaisir de la Conversation. 6. Son Goût fort médiocre pour les choses purement de l'esprit. *la même.* Ses *Vies des Hommes Illustres*, son Chef-d'œuvre. 6. 7. En quoi consiste sur tout l'excellence de cet Ouvrage. *la même.* Plutarque ne pénètre par fort avant dans

## DES MATIERES.

- dans le fond du naturel des Personnages qu'il entreprend de faire connoître. 7. Inferieur à Salluste & à Montagne par cet endroit-là. 8.
- Politique*, Caractere d'un Politique Anglois ridicule. 64. & suiv.
- Prophete* Irlandois, qui rapportoit toutes les Maladies aux Esprits. 227. & suiv. Combien il étoit admiré & couru du Peuple. 236. 237.

**Q**

*Quinte-Curce*, s'est fait admirer par la Harangue qu'il met dans la bouche des Scythes. 307.

### R.

- Racine*, ce qu'il devoit apprendre de Corneille. 300. Il fait d'Alexandre un Prince médiocre. 301. 302. Donne à Porus un air François. 303. 304. Parle trop foiblement du passage de l'Hydaspe par Alexandre. 308. Défigure le Caractere d'Alexandre. 316.
- Raison*; si la Raison doit entrer dans la Religion. 40.
- Rauzé* (Armand-Jean le Bouthillier de) Abbé de la Trape; quel fut le principal motif de sa Conversion & de sa Retraite. n. 38. Sa Mort. n. 39.
- Reconnoissance*; espece de Reconnoissance dangereuse au Bienfauteur. 360.
- Relais* de Pigeons, pour envoyer des Nouvelles. 68.
- Religieuses*; portrait de leur maniere de vivre. 340. 341.
- Robe*; Gens de Robe, leur Caractere. 299.

### S.

- Salluste*, son Caractere. 279. Excele à faire connoître le Genie des Hommes. 291. & suiv.
- Scuderi* (Mademoiselle de) peu savante dans la Mythologie des Anciens. 25.
- Senat*; maniere ridicule dont on harangue quelquefois dans un Senat. 203. & suiv.
- Senateurs* de Venise, leur Politique mystérieuse. 98. & suiv. 203. 204.
- Sénéque*, par quel endroit il étoit le plus estimable. 1. Jugement sur son Stile. 2. Quel est l'effet naturel.

## TABLE DES MATIERES.

- turel de ses discours. *là-même.* Il y a plusieurs Faits curieux répandus dans ses Ouvrages. 4. Ses Opinions trop sévères, & peu convenables à son état. *là-même.*
- Sertorius*, Tragédie de Corneille, son Eloge. 308.
- Songes*; leur Origine agréablement décrite par Pétrone. 23.
- Sophonisbe*, son Caractere admirablement bien exprimé par Corneille. 314.
- Speculation* militaire. 69.
- Stubbe* (Henri) Medecin Anglois, a fait un Livre des Cures surprenantes de Greäterick. n. 219.
- T.
- T** *Acite*, son Caractere. 279. Le Jugement qu'il fait de Pétrone. n. 8. 9. Donne trop peu au naturel. 288. & *suiv.*
- V.
- V** *Ellejus Paterculus*, son Eloge. 302. Louange délicate qu'il donne à César. *là-même.*
- Venitiens*, Caractere de leur Politique mystérieuse. 65. & *suiv.* 98. & *suiv.*
- Vieilles-gens*, pourquoi ils doivent quitter le grand Monde. 326. & *suiv.* Ce qui choque le plus dans les Vieilles-gens. 329. 330. Pourquoi l'on ne doit jamais étudier son humeur avec tant de soin que dans la vieillesse. 330. Il est naturel aux Vieilles-gens, de tomber dans la Dévotion. 332.
- Utile*, s'il doit être préféré à l'Honnête. 358.
- W.
- W** *It* (Jean de) Pensionnaire de Hollande, son Eloge. 251.
- X.
- X** *Imenès* (le Cardinal) pourquoi n'accordoit jamais ce qu'on lui demandoit. 366.

F I N.

